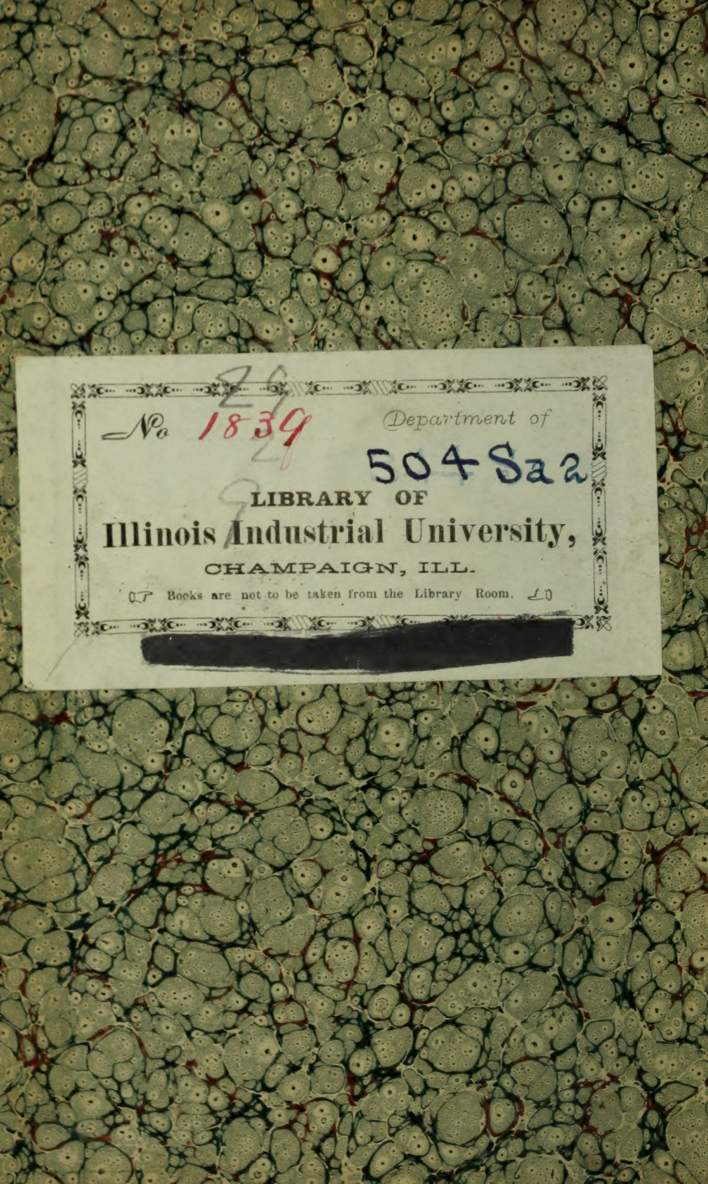
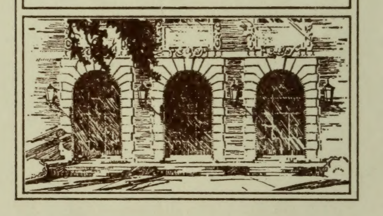



No 1839
Department of
504 Sa2
LIBRARY OF
Illinois Industrial University,
CHAMPAIGN, ILL.
Books are not to be taken from the Library Room.
[redacted]



ÉTUDES

DE

LA NATURE



TYPOGRAPHIE FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).





BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

ÉTUDES

DE

LA NATURE

PAR

Jacques Henri

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1868

ÉTUDES DE LA NATURE[1].

ÉTUDE PREMIÈRE.

IMMENSITÉ DE LA NATURE.

PLAN DE MON OUVRAGE.

Je formai, il y a quelques années, le projet d'écrire une histoire générale de la nature, à l'imitation d'Aristote, de Pline, du chancelier Bacon, et de plusieurs modernes célèbres. Ce champ me parut si vaste, que je ne pus croire qu'il eût été entièrement parcouru. D'ailleurs la nature y invite tous les hommes de tous les temps; et si elle n'en promet les découvertes qu'aux hommes de génie, elle en réserve au moins quelques moissons aux ignorants, surtout à ceux qui, comme moi, s'y arrêtent à chaque pas, ravis de la beauté de ses divins ouvrages. J'étais encore porté à ce noble dessein par le désir de bien mériter des hommes, et principalement de Louis XVI, mon bienfaiteur, qui, à l'exemple de Titus et de Marc-Aurèle, ne s'occupe que de leur félicité. C'est dans la nature que nous en devons trouver les lois, puisque ce n'est qu'en nous écartant de ses lois que nous rencontrons les maux. Étudier la nature, c'est donc servir son prince et le genre humain. J'ai employé à cette recherche toutes les forces de ma raison; et, quoique mes moyens aient été bien faibles, je peux dire que je n'ai pas passé un seul jour sans recueillir quelque observation agréable. Je me proposais de commencer

[1] Ce volume renferme la presque totalité des Études de la Nature, par Bernardin de Saint-Pierre; la 8e, la 11e et la 12e Étude, qui sont les plus importantes, et qui forment à elles seules le tiers de tout l'ouvrage, sont reproduites intégralement. Dans les autres Études on a cru devoir retrancher soit quelques parties relatives à des systèmes physiques critiqués depuis longtemps et qui ne se trouvent plus d'accord avec les progrès de la science, soit quelques passages qui pour la plupart faisaient double emploi avec ceux que l'on retrouvera dans les Vœux d'un Solitaire.

mon ouvrage quand je cesserais d'observer, et que j'aurais rassemblé tous les matériaux de l'histoire de la nature; mais il m'en a pris comme à cet enfant qui avait creusé un trou dans le sable avec une coquille, pour y renfermer l'eau de la mer.

La nature est infiniment étendue, et je suis un homme très-borné. Non-seulement son histoire générale, mais celle de la plus petite plante, est bien au-dessus de mes forces. Voici à quelle occasion je m'en suis convaincu.

Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier, qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain, j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois semaines, trente-sept espèces toutes différentes; mais il y en vint à la fin en si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, et, pour dire la vérité, d'expressions.

Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban; d'autres, allongée en pointe de clou. A quelques-unes elle paraissait obscure comme un point de velours noir; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes : quelques unes en avaient de longues et de brillantes comme des lames de nacre; d'autres, de courtes et de larges, qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir. Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant, à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air, en se dirigeant contre

le vent, par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volants de papier, qui s'élèvent en formant, avec l'axe du vent, un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs; d'autres, simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil. Mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout à fait inconnues; car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup d'immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirées sur mon fraisier: telles que les limaçons qui se nichaient sous ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient le moyen de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans la seule épaisseur d'une feuille; les guêpes et les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons; enfin, les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. A plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, et l'on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitants. D'ailleurs mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observais qu'à des moments perdus. Je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations,

ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisait pas de l'observer, pour ainsi dire, du haut de ma grandeur; car, dans ce cas, ma science n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitaient. Il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope, avec des recherches infinies. Leurs yeux même sont très-supérieurs à cet instrument, qui ne nous montre que les objets qui sont à son foyer, c'est-à-dire à quelques lignes de distance; tandis qu'ils aperçoivent, par un mécanisme qui nous échappe, ceux qui sont auprès d'eux et au loin. Ce sont à la fois des microscopes et des télescopes. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent tout au plus que la moitié. Ainsi mes mouches devaient voir d'un coup d'œil, dans mon fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparées les unes des autres, et successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux, et parsemés de glandes. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des

glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayonnants. Or la nature n'a rien fait en vain : quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux; elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre, que le physicien Leuwenhoek y en a compté des milliers. Plusieurs autres après lui, entre autres Robert Hook, en ont vu, dans une goutte d'eau de la petitesse d'un grain de millet, les uns 10, les autres 30, et quelques-uns jusqu'à 45 mille. Ceux qui ignorent jusqu'où peuvent aller la patience et la sagacité d'un observateur pourraient douter de la justesse de ces observations, si Lyonnet, qui le rapporte dans la *Théologie des insectes* de Lesser [1], n'en faisait voir la possibilité par un mécanisme assez simple. Au moins on est certain de l'existence de ces êtres, dont on a dessiné les différentes figures. On en trouve d'autres, avec des pieds armés de crochets, sur le corps de la mouche, et même sur celui de la puce. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes, comme les bestiaux dans nos prairies; qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes, façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idée. Les anthères jaunes des fleurs, suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles, des voûtes de rubis et de topaze, d'une grandeur incommensurable; les nectaires, des fleuves de sucre; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes, que l'architecture et l'orfévrerie des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture; car un jour, ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai, avec la plus grande surprise, de superbes amphores à long

[1] Liv. II, chap. III.

col, d'une matière semblable à l'améthyste, du goulot desquelles semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vue composée d'une matière admirable, demi-transparente, parsemée de brillants, et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs riches reflets doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée, qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante, leur présente des milliers de jets d'eau; fixée en boule à l'extrémité d'un de ses poils, un océan sans rivage; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les flüides monter au lieu de descendre, se mettre en rond au lieu de se mettre de niveau, et s'élever en l'air au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent sans doute qu'il y a des hommes, et, parmi les hommes, des savants qui connaissent tout, qui expliquent tout; qui, passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand, où ils ne peuvent atteindre; tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connaissent un autre dans les dernières divisions de la matière et du temps. Parmi ces êtres éphémères, se doivent voir des jeunesses d'un matin et des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siècles, des époques proportionnées à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme ils ont une autre hydraulique et une autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche des éléments de la nature, les principes de sa science s'évanouissent.

Tels devaient donc être ma plante et ses habitants naturels aux yeux de mes moucherons; mais quand j'aurais pu acquérir, comme eux, une connaissance intime de ce nouveau monde, je n'en aurais pas encore eu l'histoire. Il aurait fallu étudier ses rapports avec le reste de la nature, avec le soleil qui la fait fleurir, les vents qui la ressèment, et les ruis-

seaux dont elle fortifie les rives, qu'elle embellit. Il eût fallu savoir comment elle se conserve en hiver par des froids qui font fendre les pierres, et comment elle reparaît verdoyante au printemps, sans qu'on ait pris soin de la préserver de la gelée; comment, faible et se traînant sur la terre, elle s'élève depuis le fond des humbles vallées jusqu'au sommet des Alpes, et parcourt le globe du nord au midi, de montagne en montagne, formant dans sa route mille réseaux charmants de ses fleurs blanches et de ses fruits couleur de rose, avec les plantes de tous les climats; comment elle a pu s'étendre depuis les montagnes de Cachemire jusqu'à Archangel, et depuis les monts Félices en Norwége jusqu'au Kamtschatka; comment enfin on la retrouve dans les deux Amériques, quoiqu'une infinité d'animaux lui fassent partout la guerre, et qu'aucun jardinier ne se mêle de la ressemer.

Avec toutes ces lumières, je n'aurais encore eu que l'histoire du genre, et non celle des espèces. Il en resterait encore à connaître les variétés, qui ont chacune leur caractère, par leurs fleurs uniques, accouplées, ou disposées en grappes; par la couleur, le parfum et la saveur de leurs fruits; par la grandeur, les découpures, les nervures, le lissé ou le velouté de leurs feuilles. Un de nos plus fameux botanistes, Sébastien Vaillant[1], en a trouvé, dans les seuls environs de Paris, cinq espèces différentes, dont trois portent des fleurs, sans donner de fruits. On en cultive une douzaine d'étrangères dans nos jardins, telles que celles du Chili, du Pérou, des Alpes ou de tous les mois; celle de Suède, qui est verte, etc. Mais combien de variétés nous sont inconnues! Chaque degré de latitude n'a-t-il pas la sienne? N'est-il pas à présumer qu'il y a des arbres qui portent des fraises, comme il y en a qui portent des pois et des haricots? ne peut-on pas même considérer comme des variétés du fraisier les espèces très-nombreuses des framboisiers et des rubus, avec lesquels il a une analogie frappante, par la découpure de ses feuilles, par ses sarments qui tracent sur la terre et qui se replantent eux-mêmes, par

[1] *Botanicon Parisiense.*

la forme de ses fleurs en rose, et celle de ses fruits, dont les semences sont en dehors ? N'a-t-il pas encore des affinités avec les églantiers et les rosiers par ses fleurs, avec le mûrier par ses fruits et par ses feuilles ; avec le trèfle même, dont une espèce, aux environs de Paris, porte, de plus, des semences agrégées en forme de fraises, ce qui lui a fait donner le nom de *trifolium fragiferum* ? Si l'on pense maintenant que toutes ces espèces, variétés, analogies, affinités, ont dans chaque latitude des relations nécessaires avec une multitude d'animaux, et que ces relations nous sont tout à fait inconnues, on verra que l'histoire complète du fraisier suffirait pour occuper tous les naturalistes du monde.

La vie d'un homme de génie suffirait à peine à l'histoire de quelques insectes. Quelque curieux même que soient les mémoires que l'on a rassemblés sur les mœurs et l'anatomie des animaux qui nous sont les plus familiers, on se flatte encore en vain de les connaître. La principale partie y manque, à mon gré ; c'est l'origine de leurs amitiés et de leurs inimitiés. C'est là, ce me semble, l'essence de leur histoire, à laquelle il faut rapporter leurs instincts, leurs amours, leurs guerres, les parures, les armes et la forme même que la nature leur donne. Un sentiment moral semble avoir déterminé leur organisation physique. Je ne sache pas qu'aucun naturaliste se soit jamais occupé de cette recherche. Les poëtes ont tâché d'expliquer ces instincts merveilleux et innés par des fables ingénieuses. L'hirondelle Progné fuyait les forêts ; sa sœur Philomèle aimait à chanter dans ces lieux solitaires ; Progné lui dit un jour :

> Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
> Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
> Aussi bien, en voyant les bois,
> Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
> Parmi des demeures pareilles,
> Exerça sa fureur sur vos divins appas. —
> Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
> Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
> En voyant les hommes, hélas !
> Il m'en souvient bien davantage.

Je n'entends point de fois les airs ravissants et mélancoliques d'un rossignol caché sous une feuillée, et les piou-piou prolongés qui traversent comme des soupirs le chant de cet oiseau solitaire, que je ne sois tenté de croire que la nature a révélé son aventure au sublime la Fontaine, en même temps qu'elle lui inspirait ces vers. Si ses fables n'étaient pas l'histoire des hommes, elles seraient encore pour moi un supplément à celle des animaux. Des philosophes fameux, infidèles au témoignage de leur raison et de leur conscience, ont osé en parler comme de simples machines. Ils leur attribuent des instincts aveugles, qui règlent d'une manière uniforme toutes leurs actions, sans passion, sans volonté, sans choix, et même sans aucune sensibilité. J'en marquais un jour mon étonnement à J.-J. Rousseau; je lui disais qu'il était bien étrange que des hommes de génie eussent soutenu une thèse aussi extravagante; il me répondit fort sagement : *C'est que quand l'homme commence à raisonner, il cesse de sentir.*

Pour me donner une idée des variétés de la germination, les botanistes me montrent dans des bocaux une longue suite de graines nues de toutes les formes; mais c'est la capsule qui les conserve, les aigrettes qui les ressèment, la branche élastique qui les élance au loin, qu'il m'importait d'examiner. Pour me montrer le caractère d'une fleur, ils me la font voir sèche, décolorée, et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état que je reconnaîtrai un lis? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admirerai le roi des vallées? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme des gouttes de corail, par de petits scarabées écarlates, hémisphériques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asile? Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs? Pour qu'elle soit à la fois un objet de l'amour et de la philosophie, il faut la voir lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide,

elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'Aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle, par son éclat et par ses parfums, la main des amants. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude; c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité, elle porte, comme lui, le danger autour d'elle, et le repentir dans son sein.

La nature a donné aux plantes l'odorat, les bouches, les lèvres, les langues, les mâchoires, les dents, les becs, l'estomac, la chylification, les sécrétions qui s'ensuivent, enfin l'appétit et l'instinct des animaux. On ne peut pas dire, à la vérité, que chaque espèce d'animal vive d'une seule espèce de plantes; mais on peut se convaincre, par l'expérience, que chacun d'eux en préfère une à toutes les autres, quand il peut se livrer à son choix. C'est surtout dans la saison où ils font leurs petits, qu'on peut remarquer cette préférence. Ils se déterminent alors pour celle qui leur donne à la fois des nourritures, des litières et des abris dans la plus parfaite convenance. C'est ainsi que le chardonneret affectionne le chardon, dont il a pris son nom, parce qu'il y trouve un rempart dans ses feuilles épineuses, des vivres dans sa semence, et de quoi bâtir son nid dans sa bourre. L'oiseau-mouche de la Floride préfère, par de semblables raisons, la bignonia : c'est une plante sarmenteuse qui s'élève à la hauteur des plus grands arbres, et qui en couvre souvent tout le tronc. Il fait son nid dans une de ses feuilles, qu'il roule en cornet; il trouve sa vie dans ses fleurs rouges, semblables à celles de la digitale, dont il lèche les glandes nectarées; il y enfonce son petit corps, qui paraît dans ces fleurs comme une émeraude enchâssée dans du corail; et il y entre quelquefois si avant, qu'il s'y laisse prendre. C'est donc dans les nids des animaux que nous chercherons leurs caractères, comme nous avons cherché celui des plantes dans leurs graines. C'est là que l'on peut reconnaître l'élément où ils doivent vivre, le site qu'ils doivent habiter, les aliments qui leur sont

propres, et les premières leçons d'industrie, d'amour ou de férocité qu'ils reçoivent de leurs parents. Le plan de leur vie est renfermé dans leurs berceaux. Quelque étranges que paraissent ces indications, elles sont celles de la nature, qui semble nous dire que nous reconnaîtrons le caractère de ses enfants comme le sien propre dans les fruits de l'amour, et dans les soins qu'ils prennent de leur postérité. Souvent elle couvre du même toit une vie végétale et une vie animale, en les liant des mêmes destinées. On les voit ensemble sortir de la même coque, éclore, se développer, se propager, et mourir. C'est dans le même temps qu'elles offrent, si j'ose dire, les mêmes métamorphoses. Tandis qu'une plante développe successivement ses germes, ses boutons, ses fleurs et ses fruits, un insecte se montre sur son feuillage tour à tour œuf, ver, nymphe et papillon, qui renferme, comme ses pères, les semences de sa postérité avec celles de la plante qui l'a nourri. C'est ainsi que la fable, moins merveilleuse que la nature, renfermait sous l'écorce des chênes la vie des dryades. Ces rapports sont si frappants dans les insectes, que les naturalistes eux-mêmes, malgré leur nombre prodigieux de classes isolées et sans détermination, en ont caractérisé quelques-uns par le nom de la plante où ils vivent; tels sont la chenille du tithymale et le ver à soie du mûrier. Mais je ne crois pas qu'il y ait un seul animal qui s'écarte de ce plan, sans en excepter même les carnivores. Quoique la vie de ceux-ci paraisse en quelque sorte greffée sur celle des espèces vivantes, il n'y a aucun d'entre eux qui ne fasse usage de quelque espèce de végétal. C'est ce qu'on peut observer, non-seulement dans les chiens qui paissent le chiendent, et dans les loups, les renards, les oiseaux de proie, qui mangent des plantes qui ont pris d'eux leurs noms; mais dans les poissons mêmes de la mer, qui sont tout à fait étrangers à notre élément. Ils sont attirés d'abord sur nos rivages par les insectes dont ils recueillent les dépouilles; ce qui établit entre eux et les végétaux des rapports intermédiaires; ensuite par les plantes elles-mê-

mes : car la plupart ne viennent frayer sur nos côtes que lorsque certaines espèces y sont en fleur ou en fructification. Si elles viennent à y être détruites, ils s'en éloignent. Denis, gouverneur du Canada, rapporte, dans son *Histoire naturelle de l'Amérique septentrionale*[1], que les morues qui fréquentaient en foule les côtes de l'île de Miscou y disparurent en 1669, parce que l'année précédente les forêts en avaient été consumées par un incendie. Il remarque que la même cause avait produit le même effet en différents lieux. Quoiqu'il attribue la fuite de ces poissons aux effets particuliers du feu, et que cet écrivain soit d'ailleurs plein d'intelligence, nous prouverons, par d'autres observations curieuses, qu'elle fut occasionnée par la destruction du végétal qui les attirait au rivage. Ainsi tout est lié dans la nature[2]. Les faunes, les dryades et les néréides s'y donnent la main. Quel spectacle charmant nous offrirait une zoologie botanique! Que d'harmonies inconnues se refléteraient d'une plante sur son animal, et d'un animal sur sa plante! Que de beautés pittoresques s'y découvriraient! Que de relations d'utilité de toute espèce en résulteraient pour nos plaisirs et nos besoins! Il

[1] Tome II, chap. XXII, page 350.

[2] La même cause peut produire le même effet sur les oiseaux aquatiques. Sonnini rapporte, d'après un observateur hollandais, que des cormorans (*pelecanus carbo* Lin.) faisaient autrefois leurs nids dans l'épaisse forêt de Sevenhuis, mais que leurs nombreuses peuplades disparurent avec les arbres antiques qui les protégeaient. La colonie entière alla s'établir dans un de ces terrains inondés que les Hollandais appellent *polders :* c'est là que leurs nids, posés sur des touffes de joncs et de roseaux, s'élèvent de distance en distance comme de petites îles, de sorte que ce *polder* a de loin l'aspect le plus singulier.

Les habitants du pays se sont fait un revenu assez considérable de la vente des œufs de ces oiseaux, que les boulangers recherchent beaucoup, parce que leur emploi donne une qualité supérieure au biscuit de mer.

Chaque jour, des volées innombrables de cormorans se dispersent, et se partagent, pour ainsi dire, les eaux du pays; les uns se jettent sur la mer de Harlem, d'autres sur le Wael, le Leck, la Meuse ou l'Yssel, d'autres enfin sur les étangs et les marais situés à quelques lieues. Mais un fait digne de remarque, et qui est attesté par les pêcheurs, c'est qu'ils ne touchent jamais aux poissons des eaux qui sont à portée de leur habitation. (A.-M.)

ne faudrait qu'une plante nouvelle dans nos champs pour attirer de nouveaux oiseaux dans nos bosquets, et des poissons inconnus à l'embouchure de nos fleuves. Ne pourrait-on pas même accroître la famille de nos animaux domestiques, en peuplant le voisinage des glaciers des hautes montagnes du Dauphiné et de l'Auvergne avec des troupeaux de rennes, si utiles dans le nord de l'Europe, ou avec des lamas du Pérou, qui se plaisent au pied des neiges des Andes, et que la nature a revêtus de la plus belle des laines? Quelques mousses, quelques joncs de leurs pays suffiraient pour les fixer dans le nôtre. A la vérité, on a souvent tenté d'élever dans nos parcs des animaux étrangers, en observant même de choisir les espèces dont le climat approchait le plus du nôtre; mais ils y ont bientôt dépéri, parce qu'on avait oublié de transplanter avec eux le végétal qui leur était propre. On les voyait toujours inquiets, la tête baissée, gratter la terre, et lui redemander en soupirant la nourriture qu'ils avaient perdue. Une herbe eût suffi pour les calmer, en leur rappelant les goûts du premier âge, les vents qui leur étaient connus, et les doux ombrages de la patrie; moins malheureux toutefois que les hommes, qui n'en peuvent perdre les regrets qu'en en perdant entièrement le souvenir.

Que d'autres étendent les bornes de nos sciences, je me croirai plus utile si je peux fixer celles de notre ignorance. Nos lumières, comme nos vertus, consistent à descendre, et notre force à sentir notre faiblesse. Si je ne suis pas la route que la nature s'est réservée, au moins je marcherai dans celle que l'homme doit parcourir: c'est la seule qui lui présente des observations faciles, des découvertes utiles, des jouissances de toute espèce, sans instrument, sans cabinet, sans métaphysique et sans système.

Pour nous convaincre de son agrément, ordonnons, d'après notre méthode, quelques groupes avec les sites, les végétaux et les animaux les plus communs de nos climats. Supposons le terroir le plus ingrat, un écueil sur nos côtes, à l'embouchure d'un fleuve escarpé du côté de la mer, et en pente douce de

celui de la terre. Que, du côté de la mer, les flots couvrent d'écume ses roches revêtues de varechs, de fucus et d'algues de toutes les couleurs et de toutes les formes, vertes, brunes, purpurines, en houppes et en guirlandes, comme j'en ai vu sur les côtes de Normandie à des roches de marne blanche que la mer détache de ses falaises; que, du côté du fleuve, on voie, sur son sable jaune, un gazon fin mêlé d'un peu de trèfle, et çà et là quelques touffes d'absinthe marine; mettons-y quelques saules, non pas comme ceux de nos prairies, mais avec leur crue naturelle, et semblables à ceux que j'ai vus sur les bords de la Sprée, aux environs de Berlin, qui avaient une large cime et plus de cinquante pieds de hauteur; n'y oublions pas l'harmonie des différents âges, si agréable à rencontrer dans toute espèce d'agrégation, mais surtout dans celle des végétaux; qu'on voie de ces saules, lisses et remplis de suc, dresser en l'air leurs jeunes rameaux, et d'autres bien vieux, dont la cime soit pendante et les troncs caverneux; ajoutons-y leurs plantes auxiliaires, telles que des mousses vertes et des lichens dorés qui marbrent leurs écorces grises, et quelques-uns de ces convolvulus appelés chemises de Notre-Dame, qui se plaisent à grimper sur leur tronc et à en garnir les branches, sans fleurs apparentes, de leurs feuilles en cœur et de leurs fleurs évidées en cloches blanches comme la neige; mettons-y les habitants naturels au saule et à ses plantes, leurs papillons, leurs mouches, leurs scarabées et leurs autres insectes, avec les volatiles qui leur font la guerre, tels que les demoiselles aquatiques, polies comme l'acier bruni, qui les attrapent en l'air; des bergeronnettes qui les poursuivent à terre en hochant la queue, et des martins-pêcheurs qui les prennent à fleur d'eau : vous verrez naître d'une seule espèce d'arbre une multitude d'harmonies agréables.

Cependant elles sont encore imparfaites. Opposons au saule l'aune, qui se plaît comme lui sur les bords des fleuves, et qui, par sa forme, pareille à celle d'une longue tour, son feuillage large, sa verdure sombre, ses racines charnues, faites comme des cordes qui courent le long des rivages dont elles lient les

terres, contraste en tout avec la masse étendue, la feuille légère, la verdure frappée de blanc et les racines pivotantes du saule ; ajoutons-y les individus de l'aune de différents âges, qui s'élèvent comme autant d'obélisques de verdure, avec leurs plantes parasites, telles que des capillaires qui rayonnent en étoile sur leur tronc humide, de longues scolopendres qui pendent de leurs rameaux jusqu'à terre, et les autres accessoires en insectes et en oiseaux, et même en quadrupèdes, qui contrastent probablement en formes, en couleurs, en allures et en instincts avec ceux du saule : nous aurons, avec deux genres d'arbres, un concert ravissant de végétaux et d'animaux. Si nous éclairons ces bosquets des premiers rayons de l'aurore, nous verrons à la fois des ombres fortes et des ombres transparentes se répandre sur le gazon, une verdure sombre et une verdure argentée se découper sur l'azur des cieux, et leurs doux reflets, confondus ensemble, se mouvoir au sein des eaux. Supposons-y (ce que ne peut rendre ni la peinture ni la poésie) l'odeur des herbes et même celle de la marine, le frémissement des feuilles, le bourdonnement des insectes, le chant matinal des oiseaux, le murmure sourd et entremêlé de silence des flots qui se brisent sur le rivage, et les répétitions que les échos font au loin de tous ces bruits qui, se perdant sur la mer, ressemblent aux voix des néréides : ah! si l'amour ou la philosophie vous porte dans cette solitude, vous y trouverez un asile plus doux à habiter que les palais des rois.

Voulez-vous y faire naître des sensations d'un autre ordre, et entendre des passions et des sentiments sortir du sein des rochers? qu'au milieu de cet écueil s'élève le tombeau d'un homme vertueux et infortuné, et qu'on y lise ces mots : ICI REPOSE J.-J. ROUSSEAU.

Voulez-vous augmenter l'impression de ce tableau, sans toutefois en dénaturer le sujet? Éloignez le lieu, le temps et le monument. Que cette île soit celle de Lemnos, les arbres de ces bosquets des lauriers et des oliviers sauvages, et ce tombeau celui de Philoctète. Qu'on y voie la grotte où ce grand homme

vécut abandonné des Grecs qu'il avait servis, son pot de bois, les lambeaux dont il se couvrait, l'arc et les flèches d'Hercule qui renversèrent tant de monstres dans ses mains, et dont il se blessa lui-même : vous éprouverez à la fois deux grands sentiments, l'un physique qui s'accroît à mesure qu'on s'approche des ouvrages de la nature, parce que leur beauté ne se développe que par l'examen ; l'autre moral qui augmente à mesure qu'on s'éloigne des monuments de la vertu, parce que faire du bien aux hommes, et n'être plus à leur portée, est une ressemblance avec la Divinité.

Hélas ! les biens nous ont été donnés en commun, et nous n'avons partagé que les maux. Partout l'homme manque de terre, et le globe est couvert de déserts. L'homme seul est exposé à la famine, et jusqu'aux insectes regorgent de biens. Presque partout il est esclave de son semblable, et les animaux les plus faibles se sont maintenus libres contre les plus forts. La nature, qui l'avait fait pour aimer, lui avait refusé des armes, et il s'en est forgé pour combattre ses semblables. Elle présente à tous ses enfants des asiles et des festins ; et les avenues de nos villes ne s'annoncent au loin que par des roues et par des gibets. L'histoire de la nature n'offre que des bienfaits, et celle de l'homme que brigandage et fureur. Ses héros sont ceux qui se sont rendus les plus redoutables. Partout il méprise la main qui file ses habits, et qui laboure pour lui le sein de la terre ; partout il estime qui le trompe, et révère qui l'opprime. Toujours mécontent du présent, il est le seul être qui regrette le passé et qui redoute l'avenir. La nature n'avait donné qu'à lui d'entrevoir qu'il existât un Dieu, et des milliers de religions inhumaines sont nées d'un sentiment si simple et si consolant. Quelle est donc la puissance qui a mis obstacle à celle de la nature ? Quelle illusion a égaré cette raison merveilleuse d'où sont sortis tant d'arts, excepté celui d'être heureux ? O législateurs ! ne vantez plus vos lois. Ou l'homme est né pour être misérable, ou la terre, arrosée partout de son sang et de ses larmes, vous accuse tous d'avoir méconnu celle de la nature.

Qui ne s'ordonne pas à sa patrie, sa patrie au genre humain, et le genre humain à Dieu, n'a pas plus connu les lois de la politique que celui qui, se faisant une physique pour lui seul, et séparant ses relations personnelles d'avec les éléments, la terre et le soleil, n'aurait connu les lois de la nature. C'est à la recherche de ses harmonies divines que j'ai consacré ma vie et cet ouvrage. Si, comme tant d'autres, je me suis égaré, au moins mes erreurs ne seront point fatales à ma religion. Elle seule m'a paru le lien naturel du genre humain, l'espoir de nos passions sublimes, et le complément de nos destins misérables. Heureux si j'ai pu quelquefois étayer de mon faible support son édifice merveilleux, ébranlé aujourd'hui de toutes parts! Mais ses fondements ne portent point sur la terre, et c'est au ciel que sont attachées ses colonnes augustes. Quelque hardies que soient mes spéculations, il n'y a rien pour les méchants. Mais peut-être plus d'un épicurien y reconnaîtra que la volupté suprême est dans la vertu; peut-être de bons citoyens y trouveront de nouveaux moyens d'être utiles. Au moins je serai récompensé de mes travaux, si un seul infortuné, troublé par le spectacle du monde, se rassure en voyant dans la nature un père, un ami et un rémunérateur.

Les riches et les puissants croient qu'on est misérable et hors du monde quand on ne vit pas comme eux; mais ce sont eux qui, vivant loin de la nature, vivent hors du monde. Ils vous trouveraient, ô éternelle beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle [1]! ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchaient seulement au dedans d'eux-mêmes! Si vous étiez un amas stérile d'or, ou un roi victorieux qui ne vivra pas demain, ou quelque femme attrayante et trompeuse, ils vous apercevraient, et vous attribueraient la puissance de leur donner quelque plaisir. Votre nature vaine occuperait leur vanité; vous seriez un objet proportionné à leurs pensées craintives et rampantes. Mais parce que vous êtes trop au dedans d'eux, où ils ne rentrent jamais, et trop magnifique au

[1] Saint Augustin, *Cité de Dieu*.

dehors, où vous vous répandez dans l'infini, vous leur êtes un Dieu caché [1]. Ils vous ont perdu en se perdant. L'ordre et la beauté même que vous avez répandus sur toutes vos créatures, comme des degrés pour élever l'homme à vous, sont devenus des voiles qui vous dérobent à leurs yeux malades. Ils n'en ont plus que pour voir des ombres. La lumière les éblouit. Ce qui n'est rien est tout pour eux; ce qui est tout ne leur semble rien. Cependant, qui ne vous voit pas n'a rien vu; qui ne vous goûte point n'a jamais rien senti : il est comme s'il n'était pas, et sa vie entière n'est qu'un songe malheureux. Moi-même, ô mon Dieu, égaré par une éducation trompeuse, j'ai cherché un vain bonheur dans les systèmes des sciences, dans les armes, dans la faveur des grands, quelquefois dans de frivoles et dangereux plaisirs. Dans toutes ces agitations, je courais après le malheur, tandis que le bonheur était auprès de moi. Quand j'étais loin de ma patrie, je soupirais après des biens que je n'y avais pas; et cependant vous me faisiez connaître les biens sans nombre que vous avez répandus sur toute la terre, qui est la patrie du genre humain. Je m'inquiétais de ne tenir ni à aucun grand, ni à aucun corps; et j'ai été protégé par vous dans mille dangers où ils ne peuvent rien. Je m'attristais de vivre seul et sans considération; et vous m'avez appris que la solitude valait mieux que le séjour des cours, et que la liberté était préférable à la grandeur. Je m'affligeais de n'avoir pas trouvé d'épouse qui eût été la compagne de ma vie et l'objet de mon amour; et votre sagesse m'invitait à marcher vers elle, et me montrait dans chacun de ses ouvrages une Vénus immortelle. Je n'ai cessé d'être heureux que quand j'ai cessé de me fier à vous. O mon Dieu! donnez à ces travaux d'un homme, je ne dis pas la durée ou l'esprit de vie, mais la fraîcheur du moindre de vos ouvrages! Que leurs grâces divines passent dans mes écrits, et ramènent mon siècle à vous, comme elles m'y ont ramené moi-même! Contre vous toute puissance est fai-

[1] Fenelon, *Existence de Dieu.*

blesse; avec vous toute faiblesse devient puissance. Quand les rudes aquilons ont ravagé la terre, vous appelez le plus faible des vents; à votre voix le zéphyr souffle, la verdure renaît, les douces primevères et les humbles violettes colorent d'or et de pourpre le sein des noirs rochers.

ÉTUDE DEUXIÈME.

BIENFAISANCE DE LA NATURE.

La plupart des hommes policés regardent la nature avec indifférence; ils sont au milieu de ses ouvrages, et ils n'admirent que la grandeur humaine. Qu'a donc de si intéressant l'histoire des hommes? Elle ne vante que de vains objets de gloire, des opinions incertaines, des victoires sanglantes, ou tout au plus des travaux inutiles. Si quelquefois elle parle de la nature, c'est pour en observer les fléaux, et pour mettre sur son compte des malheurs qui viennent presque toujours de notre imprudence. Quels soins, au contraire, cette mère commune ne prend-elle pas de notre bonheur! Elle n'a répandu ses biens d'un pôle à l'autre qu'afin de nous engager à nous réunir pour nous les communiquer. Elle nous rappelle sans cesse, malgré les préjugés qui nous divisent, aux lois universelles de la justice et de l'humanité, en mettant bien souvent nos maux dans les mains des conquérants si vantés, et nos plaisirs dans celles des opprimés, à qui nous n'accordons pas même de la pitié. Quand les princes de l'Europe furent, l'Évangile à la main, ravager l'Asie, ils nous en rapportèrent la peste, la lèpre et la petite vérole; mais la nature montra à un derviche l'arbre du café dans les montagnes de l'Yémen, et elle fit naître à la fois nos fléaux de nos croisades, et nos délices de la tasse d'un moine mahométan. Les descendants de ces princes se sont emparés de l'Amérique, et ils nous ont transmis, par cette conquête, une succession inépuisable de guerres et de maladies vénériennes. Pendant qu'ils en exterminaient les habitants à coups de canon, un Caraïbe fait fu-

mer, en signe de paix, des matelots dans son calumet ; le parfum du tabac dissipe leurs ennuis ; ils en répandent l'usage par toute la terre ; et tandis que les malheurs des deux mondes viennent de l'artillerie, que les rois appellent LEUR DERNIÈRE RAISON, les consolations des peuples policés sortent de la pipe d'un sauvage.

A qui devons-nous l'usage du sucre, du chocolat, de tant de substances agréables et de tant de remèdes salutaires ? à des Indiens tout nus, à de pauvres paysans, à de misérables nègres. La bêche des esclaves a fait plus de bien que l'épée des conquérants n'a fait de mal; cependant, dans quelles places publiques sont les statues de nos obscurs bienfaiteurs ? Nos histoires même n'ont pas daigné conserver leurs noms. Mais, sans chercher au loin des preuves des obligations que nous avons à la nature, n'est-ce pas à l'étude de ses lois que Paris doit ses lumières multipliées, qui s'y rassemblent de toutes les parties de la terre, s'y combinent de mille manières, et se réfléchissent sur l'Europe en sciences ingénieuses et en jouissances de toute espèce ? Où est le temps où nos aïeux sautaient de joie, quand ils avaient trouvé quelque prunier sauvage sur les rives de la Loire, ou attrapé quelque chevreuil à la course dans les vastes prairies de la Normandie ? Nos terres, aujourd'hui si couvertes de moissons, de vergers et de troupeaux, ne leur fournissaient pas alors de quoi vivre ; ils erraient çà et là, vivant de chasses incertaines, et n'osant se fier à la nature. Ses moindres phénomènes leur faisaient peur ; ils tremblaient à la vue d'une éclipse, d'un feu follet, d'une branche de gui de chêne. Ce n'est pas qu'ils crussent les choses de ce monde livrées au hasard : ils reconnaissaient partout des dieux intelligents ; mais, n'osant les croire bons sous des prêtres cruels, ces infortunés pensaient qu'ils ne se plaisaient que dans les larmes, et ils leur immolaient des hommes sur tel terrain peut-être qui sert aujourd'hui d'hospice aux malheureux (1).

Je suppose qu'un philosophe comme Newton leur eût donné alors le spectacle de quelques-unes de nos sciences naturelles,

et qu'il leur eût fait voir, avec le microscope, des forêts dans des mousses, des montagnes dans des grains de sable, des milliers d'animaux dans des gouttes d'eau, et toutes les merveilles de la nature, qui, en descendant vers le néant, multiplie les ressources de son intelligence, sans que l'œil humain puisse en apercevoir le terme; qu'ensuite, leur découvrant dans les cieux une progression de grandeur également infinie, il leur eût montré, dans des planètes qu'on aperçoit à peine, des mondes plus grands que le nôtre, Saturne à trois cents millions de lieues de distance; dans les étoiles, infiniment plus éloignées, des soleils qui probablement éclairent d'autres mondes; dans la blancheur de la voie lactée, des étoiles, c'est-à-dire des soleils innombrables semés dans le ciel comme les grains de poussière sur la terre, sans que l'homme sache si ce sont là seulement les préliminaires de la création : avec quel ravissement eussent-ils vu un spectacle que nous regardons aujourd'hui avec indifférence!

Mais je suppose plutôt que, sans la magie de nos sciences, un homme comme Fénelon se fût présenté à eux avec sa vertu, et qu'il eût dit aux druides : « Vous vous effrayez vous-mê-« mes de l'effroi que vous donnez aux peuples. Dieu est juste; « il envoie aux méchants des opinions terribles qui réagissent « sur ceux qui les répandent; mais il parle à tous les hommes « par ses bienfaits. Votre religion est de les gouverner par la « crainte; la mienne est de les conduire par l'amour, et d'i-« miter son soleil, qu'il fait luire sur les bons comme sur les « méchants. » Qu'ensuite il leur eût distribué les simples présents de la nature qui leur étaient alors inconnus, des gerbes de blé, des ceps de vigne, des brebis couvertes de laine : oh! quelle eût été la reconnaissance de nos aïeux! Ils se fussent peut-être enfuis de peur devant l'inventeur du télescope, en le prenant pour un esprit; mais certainement ils eussent adoré l'auteur du *Télémaque*.

Cependant ce n'est là que la moindre partie des biens dont leurs riches descendants sont redevables à la nature. Je ne parle pas de ce nombre infini d'arts qui travaillent, dans la

patrie, à leur procurer des lumières et des plaisirs; ni de cet art terrible de l'artillerie qui leur en assure la jouissance, sans que son bruit trouble leur repos dans Paris, que pour leur annoncer des victoires; ni de cet art nouveau et encore plus merveilleux de l'électricité, qui écarte (2) le tonnerre de leurs hôtels; ni du privilége qu'ils ont, dans ce siècle vénal, de présider, dans tous les états, au bonheur des hommes, lorsqu'ils croient n'avoir plus rien à craindre des puissances de la terre et du ciel.

Mais l'univers entier ne s'occupe que de leurs plaisirs. L'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, l'Archipel, la Hongrie, toute l'Europe méridionale, ajoutent chaque année des laines à leurs laines, des vins à leurs vins, des soies à leurs soies. L'Asie leur donne des diamants, des épiceries, des mousselines, des toiles, et jusqu'à des porcelaines; l'Amérique, l'or et l'argent de ses montagnes, les émeraudes de ses fleuves, les teintures de ses forêts, la cochenille, la canne à sucre et le cacao de ses brûlantes campagnes, que leurs mains n'ont point labourées; l'Afrique, son ivoire, son or, et ses propres enfants, qui leur servent de bêtes de somme par toute la terre. Il n'y a aucune portion du globe qui ne leur produise quelque jouissance. Les gouffres de la mer leur fournissent des perles; ses écueils, de l'ambre gris; et ses glaces, des fourrures. Ils ont rendu, dans leur patrie, des montagnes et des fleuves roturiers, afin de se réserver des pêches et des chasses nobles; mais il n'était pas besoin d'en faire les frais : les sables de l'Afrique, où ils n'ont point de gardes-chasse, leur envoient des nuées de cailles et d'oiseaux de passage qui traversent la mer, au printemps, pour couvrir leurs tables en automne. Le pôle du nord, où ils n'ont pas de gardes-côtes, verse, chaque été, sur leurs rivages, des légions de maquereaux, de morues fraîches, et de turbots engraissés dans ses longues nuits. Non-seulement les poissons et les oiseaux, mais les arbres même, changent pour eux de climats. Leurs vergers leur sont venus autrefois de l'Asie; leurs parcs viennent aujourd'hui de l'Amérique. Au lieu du châtaignier et du noyer, qui entouraient

les métairies de leurs vassaux, dans les rustiques domaines de leurs ancêtres, l'ébénier, le sorbier du Canada, le pin de la Virginie, le magnolia, le laurier qui porte des tulipes, environnent leurs châteaux des ombrages du nouveau monde, et bientôt de ses solitudes. Ils ont fait venir de l'Arabie des jasmins, de la Chine des orangers, du Brésil des ananas, et une foule de plantes parfumées de toutes les parties de la zone torride. Ils n'ont plus besoin de ses soleils, ils disposent des latitudes. Ils peuvent donner, dans leurs serres, les chaleurs de la Syrie à des plantes étrangères, dans la saison même où leurs paysans éprouvent le froid des Alpes dans leurs cabanes. Rien ne leur échappe des productions de la nature : ce qu'ils ne peuvent avoir vivant, ils l'ont mort. Les insectes, les oiseaux, les coquilles, les minéraux et les terres même des pays les plus éloignés, remplissent leurs cabinets. La gravure et la peinture leur en présentent les paysages, et les font jouir des glaciers de la Suisse dans les chaleurs de la canicule, et du printemps des Canaries au milieu de l'hiver. Des marins intrépides leur apportent, des lieux où les arts n'ont osé pénétrer, des relations de voyages encore plus intéressantes que des tableaux, et redoublent le silence, la paix et la sécurité de leurs nuits, tantôt par le récit des horribles tempêtes du cap Horn, tantôt par celui des danses des heureux insulaires de la mer du Sud.

Non-seulement tout ce qui existe actuellement, mais les siècles passés, concourent à leur félicité. Ce n'est plus pour les temples de Vénus que Corinthe inventa ces belles colonnes qui s'élèvent comme des palmiers ; c'est pour soutenir les alcôves de leurs lits. Un art voluptueux y voile la lumière du jour à travers des taffetas de toutes couleurs ; et imitant, par de doux reflets, ou des clairs de lune, ou des levers du soleil, il y fait paraître les objets de leurs amours semblables à des Diane ou à des Aurore. L'art des Phidias y fait contraster avec leurs beautés les bustes vénérables des Socrate et des Platon. Des savants obscurs, par un travail que rien ne peut payer, leur ont fait connaître les génies sublimes qui ont illustré la terre dans les temps même voisins de l'ori-

gine du monde, Orphée, Zoroastre, Ésope, Lokman, David, Salomon, Confucius, et une multitude d'autres, inconnus à l'antiquité même. Ce n'est plus pour les Grecs, c'est pour eux qu'Homère chante encore les dieux et les héros, et que Virgile fait entendre les sons de la flûte latine qui ravirent la cour d'Auguste, et qui y rappelèrent l'amour de la patrie et de la nature. C'est pour eux qu'Horace, Pope, Addison, la Fontaine, Gessner, ont aplani les rudes sentiers de la sagesse, et les ont rendus plus accessibles que les sentiers riants et trompeurs de la folie. Une foule de poëtes et d'historiens de toutes les nations, Sophocle, Euripide, Corneille, Racine, Shakspeare, le Tasse, Xénophon, Tacite, Plutarque, Suétone, en les introduisant jusque dans les cabinets de ces princes terribles qui brisèrent d'un sceptre de fer la tête des nations qu'ils étaient chargés de rendre heureuses, leur font bénir leurs tranquilles destinées, et en espérer encore de meilleures sous le règne d'un autre Antonin. Ces vastes génies de tous les temps et de tous les lieux, célébrant, sans s'être concertés, l'éclat immortel de la vertu, et la providence du ciel dans la punition du vice, ajoutent l'autorité de leur raison sublime à l'instinct universel du genre humain, et multiplient mille et mille fois, en leur faveur, les espérances d'une autre vie plus durable et plus fortunée.

Ne semble-t-il pas que des concerts de louanges devraient s'élever jour et nuit des voûtes de nos hôtels vers l'auteur de la nature? Jamais les anciens rois de l'Asie ne rassemblèrent autant de jouissances dans Suse ou dans Ecbatane, que nos simples bourgeois dans Paris. Cependant, chaque jour ces monarques bénissaient le dieux; ils n'entreprenaient rien sans les consulter; ils ne se mettaient pas même a table sans leur offrir des libations. Plût à Dieu que nos épicuriens n'eussent que de l'indifférence pour la main qui les comble de biens! Mais c'est du sein de leurs voluptés que sortent aujourd'hui les murmures contre la Providence; c'est de leurs bibliothèques, si remplies de lumières, que

s'élèvent les nuages qui ont obscurci les espérances et les vertus de l'Europe.

ÉTUDE QUATRIÈME.

RÉPONSES AUX OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE.

Si les murmures de l'athéiste contre la Providence venaient de quelques pauvres matelots exposés sur la mer à toutes les révolutions de l'atmosphère, ou de quelque paysan accablé des mépris de la société qu'il nourrit, je ne m'en étonnerais pas. Mais nos athées sont, pour l'ordinaire, bien à l'abri des injures des éléments, et surtout de celles de la fortune. La plupart même d'entre eux n'ont jamais voyagé. Quant aux maux de la société, ils ont bien tort de s'en plaindre; car ils jouissent de ses plus doux hommages, après en avoir rompu les liens par leurs opinions. Que n'ont-ils pas écrit sur l'amitié, sur l'amour, sur les devoirs envers la patrie, et sur les affections humaines, qu'ils ont rabaissées au niveau de celles des bêtes, tandis que quelques-uns d'entre eux pouvaient les rendre divines par la sublimité de leurs talents? Ne sont-ce pas eux qui sont en partie cause de nos malheurs, en flattant en mille manières les passions de nos tyrans modernes, pendant qu'une croix qui s'élève dans un désert console les misérables? On a bien de la peine même à retenir ces derniers dans un culte sensé; et c'est un phénomène moral qui m'a paru longtemps inexplicable, de voir, dans tous les siècles, l'athéisme naître chez les hommes qui ont le plus à se louer de la nature, et la superstition chez ceux qui ont le plus à s'en plaindre. C'est dans le luxe de la Grèce et de Rome, au sein des richesses de l'Indostan, du faste de la Perse, des voluptés de la Chine, et de l'abondance des capitales de l'Europe, qu'ont paru les premiers hommes qui ont osé nier la Divinité. Au contraire, les Tartares sans asiles, les sauvages de l'Amérique toujours affamés, les nègres sans prévoyance et sans police, les habitants des rudes cli-

mats du nord, comme les Lapons, les Esquimaux, les Groënlandais, voient des dieux partout, jusque dans des cailloux.

J'ai cru longtemps que l'athéisme était chez les hommes voluptueux et riches un argument de leur conscience. « Je « suis riche, et je suis un fripon, doivent-ils se dire ; il n'y « a donc point de Dieu. D'ailleurs, s'il y a un Dieu, il y a « des comptes à rendre. » Mais ces raisonnements, quoique naturels, ne sont pas généraux. Il y a des athées qui ont des fortunes légitimes, et qui en usent moralement bien, du moins à l'extérieur. D'ailleurs, par la raison contraire, le pauvre devrait dire : « Je suis laborieux, honnête homme, « et misérable; il n'y a donc point de Providence. » Mais c'est dans la nature même qu'il faut chercher la source de ces raisonnements dénaturés.

Par tous pays les pauvres se lèvent matin, travaillent à la terre, vivent sous le ciel et dans les champs. Ils sont pénétrés de cette puissance active de la nature qui remplit l'univers. Mais leur raison, affaissée par le malheur, et distraite par leurs besoins journaliers, n'en peut supporter l'éclat. Elle s'arrête, sans se généraliser, aux effets sensibles de cette cause invisible. Ils croient, par un sentiment naturel aux âmes faibles, que les objets de leur culte seront à leur disposition dès qu'ils seront à leur portée. De là vient que, par tout pays, les dévotions du petit peuple sont à la campagne, et ont pour centre des objets naturels. Il y ramène toujours la religion du pays. Un ermitage sur une montagne, une chapelle à la source d'une fontaine, une bonne Notre-Dame-des-Bois nichée dans le tronc d'un chêne ou dans le feuillage d'une aubépine, l'attirent bien plus volontiers que les autels dorés des cathédrales. J'en excepte cependant celui que l'amour des richesses a tout à fait corrompu ; car à celui-là il faut des saints d'argent, même dans les campagnes. Les principaux actes de religion du peuple, en Turquie, en Perse, aux Indes et à la Chine, sont des pèlerinages dans les champs. Les riches, au contraire préve-

nus dans tous leurs besoins par les hommes, n'attendent plus rien de Dieu. Ils passent leur vie dans leurs appartements, où ils ne voient que des ouvrages de l'industrie humaine, des lustres, des bougies, des glaces, des secrétaires, des chiffonnières, des livres, des beaux esprits. Ils viennent à perdre insensiblement de vue la nature, dont les productions d'ailleurs leur sont presque toujours présentées défigurées ou à contre-saison, et toujours comme des effets de l'art de leurs jardiniers ou de leurs artistes. Ils ne manquent pas aussi d'interpréter ses opérations sublimes par le mécanisme des arts qui leur sont le plus familiers. De là tant de systèmes qui font deviner les occupations de leurs auteurs. Épicure, épuisé par la volupté, tira son monde et ses atomes sans providence de son apathie; le géomètre le forme avec son compas; le chimiste, avec des sels; le minéralogiste le fait sortir du feu; et ceux qui ne s'appliquent à rien, et qui sont en bon nombre, le supposent, comme eux, dans le chaos, et allant au hasard. Ainsi la corruption du cœur est la première source de nos erreurs. Ensuite les sciences, employant dans la recherche des choses naturelles des définitions, des principes et des méthodes revêtus d'un grand appareil géométrique, semblent, par ce prétendu ordre, remettre dans l'ordre ceux qui s'en écartent. Mais quand cet ordre existerait tel qu'elles nous le présentent, pourrait-il être utile aux hommes? Suffirait-il à contenir et à consoler des malheureux? Et quel intérêt prendront-ils à celui d'une société qui les écrase, quand ils n'ont plus rien à espérer de celui de la nature, qui les abandonne aux lois du mouvement?

Pour moi, si j'ose le dire, j'attribue le déluge universel à l'effusion totale des glaces polaires, à laquelle on peut joindre celle des montagnes à glaces, telles que les Cordilières et le Taurus, qui en ont des chaînes de douze à quinze cents lieues de longueur, sur vingt ou trente de largeur, et sur douze à quinze cents toises d'élévation. On peut y ajouter encore les eaux dispersées dans l'atmosphère en nuages et en vapeurs in-

sensibles, qui ne laisseraient pas de former un volume d'eau très-considérable, si elles étaient rassemblées sur la terre.

Je suppose donc qu'à l'époque de ce terrible événement, le soleil, sorti de l'écliptique, s'avança du midi au nord, et parcourut un des méridiens qui passe par le milieu de l'océan Atlantique et de la mer du Sud. Il n'échauffa dans cette route qu'une zone d'eau, tant fluide que gelée, qui, dans la plus grande partie de sa circonférence, a quatre mille cinq cents lieues de largeur. Il fit sortir de longues bandes de brouillards et de brumes, qui accompagnent la fonte de toutes les glaces de la chaîne des Cordilières, des diverses branches des montagnes à glace du Mexique, du Taurus et de l'Imaüs, qui courent, comme elles, nord et sud, des flancs de l'Atlas, des sommets de Ténériffe, du mont Jura, de l'Ida, du Liban, et de toutes les montagnes couvertes de neiges qui se trouvèrent exposées à son influence directe. Bientôt il embrassa de ses feux verticaux la constellation de l'Ourse et celle de la Croix du sud ; et aussitôt les vastes coupoles de glace des pôles fumèrent de toutes parts. Toutes ces vapeurs, réunies à celles qui s'élevaient de l'Océan, couvrirent la terre d'une pluie universelle. L'action de la chaleur du soleil fut encore redoublée par celle des vents brûlants des zones sablonneuses de l'Afrique et de l'Asie, qui, soufflant, comme tous les vents, vers les parties de la terre où l'air était le plus raréfié, se précipitèrent, comme des béliers de feu, vers les pôles du monde, où le soleil agissait alors avec toute son énergie.

Bientôt des torrents innombrables jaillirent du pôle du nord, qui était alors le plus chargé de glaces, puisque le déluge commença le 17 février, qui est le temps de l'année où l'hiver a exercé tout son empire sur notre hémisphère. Ces torrents sortirent à la fois de toutes les portes du nord, des détroits de la mer d'Anadir, du golfe profond de Kamtschatka, de la mer Baltique, du détroit de Waigats, des écluses inconnues du Spitzberg et du Groënland, de la baie d'Hudson, et de celle de Baffin, qui est encore plus reculée. Leurs eaux mugissantes se précipitèrent en partie par le canal de

l'océan Atlantique, bouleversèrent le fond de son bassin, pénétrèrent au delà de la ligne; et leurs remoux collatéraux revenant sur leurs pas, repoussés et augmentés par les courants du pôle austral, qui s'écoulaient dans le même temps, étalèrent sur nos rivages la plus effroyable des marées. Ils roulèrent dans leurs flots une partie des dépouilles de l'océan situé entre l'ancien et le nouveau monde. Ils étendirent les larges coquillages qui pavent le fond des mers des îles des Antilles et du cap Vert sur les plaines de la Normandie, et ils portèrent même ceux qui s'attachent aux rochers du détroit de Magellan jusque dans les campagnes qu'arrose la Saône. Rencontrés par le courant général du pôle, ils formèrent, à leur confluent, d'horribles contre-marées qui conglomérèrent, dans leurs vastes entonnoirs, les sables, les cailloux et les corps marins en masses de grès tourbillonnées, en collines irrégulières, en rochers pyramidaux, qui hérissent, en plusieurs endroits, le sol de la France et de l'Allemagne. Ces deux courants généraux des pôles, venant à se rencontrer entre les tropiques, soulevèrent du fond des mers de grands bancs de madrépores, et les jetèrent tout entiers sur les rivages des îles voisines, où ils subsistent encore.

Ailleurs leurs eaux, ralenties à l'extrémité de leurs cours, s'épandirent au sein des terres en vastes nappes, et déposèrent à plusieurs reprises, en couches horizontales, et les débris et les gluten d'une infinité de poissons, d'oursins, de fucus, de coquillages, de coralloïdes, et ils en formèrent les lits de sable, les pâtes de marbre, de marne, de plâtre et de pierre calcaire qui font aujourd'hui le sol d'une grande partie de l'Europe. Chaque couche de nos fossiles fut le résultat d'une marée universelle. Pendant que les effusions des glaces polaires couvraient les extrémités occidentales de notre continent des dépouilles de la mer, elles étalaient sur ses extrémités orientales celles de la terre même, et déposaient sur le sol de la Chine des lits de terre végétale de trois à quatre cents pieds de profondeur. Ce fut alors que tous les plans

de la nature furent renversés. Des îles entières de glaces flottantes, chargées d'ours blancs, vinrent s'échouer parmi les palmiers de la zone torride; et les éléphants de l'Afrique furent roulés jusque dans les sapins de la Sibérie, où l'on retrouve encore leurs grands ossements. Les vastes plaines de la terre, inondées par les eaux, n'offrirent plus de carrière aux agiles coursiers, et celles de la mer en fureur cessèrent d'être navigables aux vaisseaux. En vain l'homme crut trouver une retraite dans les hautes montagnes : mille torrents s'écoulaient de leurs flancs, et mêlaient le bruit confus de leurs eaux aux gémissements des vents et aux roulements des tonnerres. Les noirs orages se rassemblaient autour de leurs sommets, et répandaient une nuit affreuse au milieu du jour. En vain il chercha dans les cieux le lieu où devait reparaître l'aurore ; il n'aperçut autour de l'horizon que de longues files de nuages redoublés; de pâles éclairs sillonnaient leurs sombres et innombrables bataillons; et l'astre du jour, voilé par leurs ténébreuses clartés, jetait à peine assez de lumière pour laisser entrevoir dans le firmament son disque sanglant, parcourant de nouvelles constellations. Au désordre des cieux, l'homme désespéra du salut de la terre. Ne pouvant trouver en lui-même la dernière consolation de la vertu, celle de périr sans être coupable, il chercha au moins à finir ses derniers moments dans le sein de l'amour ou de l'amitié. Mais dans ce siècle criminel, où tous les sentiments naturels étaient éteints, l'ami repoussa son ami, la mère son enfant, l'époux son épouse. Tout fut englouti dans les eaux, cités, palais, majestueuses pyramides, arcs de triomphe chargés des trophées des rois; et vous aussi, qui auriez dû survivre à la ruine même du monde, paisibles grottes, tranquilles bocages, humbles cabanes, asiles de l'innocence! Il ne resta sur la terre aucune trace de la gloire ou du bonheur des mortels, dans ces jours de vengeance où la nature détruisait ses propres monuments.

De pareils bouleversements, dont il reste encore une infi-

nité de traces sur la surface et dans le sein de la terre, n'ont pu, en aucune manière, être produits par la simple action d'une pluie universelle.

Je sais que le texte de l'Écriture est formel à cet égard; mais les circonstances qu'elle y joint semblent admettre les moyens qui, suivant mon hypothèse, opérèrent cette terrible révolution.

Il est dit, dans la *Genèse*, « qu'il plut sur toute la terre « pendant quarante jours et quarante nuits. » Cette pluie, comme nous l'avons dit, fut le résultat des vapeurs qui s'élevaient de la fonte des glaces tant terrestres que maritimes, et de la zone d'eau que le soleil parcourait alors au méridien. Quant au terme de quarante jours, ce temps nous paraît suffisant à l'action verticale du soleil sur les glaces polaires pour les mettre au niveau des mers, puisqu'il ne faut guère que trois semaines du voisinage du soleil au tropique du Cancer pour fondre une bonne partie de celles de notre pôle. Il ne faut même alors que quelques bouffées de vent de sud ou de sud-ouest pendant quelques jours, pour dégager de glaces la côte méridionale de la Nouvelle-Zemble, et déboucher le détroit de Waigats, ainsi que l'ont observé Martens, Barents, et d'autres navigateurs du nord.

La *Genèse* dit, de plus, que « les sources du grand abî« me des eaux furent rompues, et que les cataractes du ciel « furent ouvertes. » L'expression de « sources du grand abîme » ne peut s'appliquer, à mon avis, qu'à une effusion des glaces polaires, qui sont les véritables sources de la mer, comme les effusions des glaces des montagnes sont les sources de tous les grands fleuves. L'expression de « cataractes du ciel » désigne aussi, ce me semble, la résolution universelle des eaux répandues dans l'atmosphère, qui y sont soutenues par le froid, dont les foyers se détruisaient alors aux pôles.

La *Genèse* dit ensuite « qu'après qu'il eut plu pendant « quarante jours, Dieu fit souffler un vent qui fit dispa« raître les eaux qui couvraient la terre. » Ce vent, sans doute, reporta vers les pôles les évaporations de l'Océan,

qui s'y fixèrent de nouveau en glaces. La *Genèse* ajoute ensuite des circonstances qui semblent rapporter tous les effets de ce vent aux pôles du monde ; car elle dit : « Les sour-« ces de l'abîme furent fermées, aussi bien que les cata-« ractes du ciel, et les pluies du ciel furent arrêtées. Les « eaux, étant agitées de côté et d'autre, se retirèrent et « commencèrent à diminuer, après cent cinquante jours[1].»

L'agitation de ces eaux « de côté et d'autre » convient parfaitement au mouvement des mers, de la ligne aux pôles, qui devait se faire alors sans aucun obstacle, puisque le globe n'était plus qu'un globe aquatique, et que l'on peut supposer que son balancement annuel dans l'écliptique, dont les glaces polaires sont en même temps les ressorts et les contre-poids, était dégénéré alors en une titubation journalière, suite de son premier mouvement. Ces eaux se retirèrent donc de l'Océan, lorsqu'elles vinrent à se convertir de nouveau en glaces sur les pôles; et il est remarquable que l'espace de « cent cinquante jours » qu'elles mirent à s'y fixer est précisément le temps que chacun des pôles emploie chaque année à se charger de ses congélations ordinaires.

On trouve encore, à la suite du même récit, des expressions analogues aux mêmes causes. « Dieu dit ensuite à Noé : « Tant que la terre durera, la semence et la moisson, le « froid et le chaud, l'été et l'hiver, la nuit et le jour, ne « cesseront point de s'entre-suivre[2]. » Il ne doit y avoir rien de superflu dans les paroles de l'auteur de la nature, ainsi que dans ses ouvrages. Le déluge, comme nous l'avons dit, commença le dix-septième jour du second mois de l'année, qui était, chez les Hébreux comme chez nous, le mois de février. Les hommes avaient donc alors ensemencé les terres, et ils ne les moissonnèrent point. Le froid ne succéda point, cette année-là, au chaud, ni l'été à l'hiver, parce qu'il n'y eut ni hiver ni froid, par la fusion générale des glaces polaires, qui en sont les foyers naturels; et la nuit, pro-

[1] *Genèse*, chap. VIII, ℣ 2 et 3.
[2] *Id.*, ℣ 22.

prement dite, ne suivit point le jour, parce qu'il n'y eut point alors de nuit aux pôles, où il y en a alternativement une de six mois, parce que le soleil, parcourant un méridien, éclairait toute la terre, comme il arrive lorsqu'il est à l'équateur.

J'ajouterai à l'autorité de la *Genèse* un passage très-curieux du livre de Job[1], qui décrit le déluge et les pôles du monde avec les principaux caractères que je viens d'en présenter.

« Où étiez-vous quand je posais les fondements de la terre? Dites-le-« moi, si vous avez de l'intelligence. Savez-vous qui est-ce qui en a dé-« terminé les mesures, ou qui en a réglé les niveaux? Sur quoi ses bases « sont-elles affermies, ou qui en a posé la pierre angulaire, lorsque les « astres du matin me louaient tous ensemble, et que tous les enfants de « Dieu étaient transportés de joie? Qui a donné des portes à la mer pour « la renfermer, lorsqu'elle se débordait sur la terre, en sortant comme « du sein de sa mère; lorsque je lui donnai des nuages pour vêtement, « et que je l'enveloppai d'obscurité, comme on enveloppe un enfant de « bandelettes? Je l'ai resserrée dans des bornes qui me sont connues; je « lui ai donné une digue et des écluses, et je lui ai dit : Tu viendras « jusque-là, tu ne passeras pas plus loin; ici se brisera l'orgueil de tes « flots. Est-ce vous qui, en ouvrant vos yeux à la lumière, avez or-« donné au point du jour de luire, et qui avez montré à l'aurore le lieu « où elle devait naître? Est-ce vous qui, tenant dans vos mains les extré-« mités de la terre, l'avez ébranlée, et qui en avez secoué les impies? « De petits monuments innombrables de cette ruine en resteront em-« preints à sa surface dans l'argile, et subsisteront comme son vêtement. « La lumière des impies leur sera ôtée, et leur bras élevé sera brisé. « Avez-vous pénétré au fond de la mer, et vous êtes-vous promené sur « les sources qui renouvellent l'abîme? Vous a-t-on ouvert ces portes « de la mort, et en avez-vous vu les dégorgeoirs ténébreux? Avez-vous « observé où se termine la latitude de la terre? Si toutes ces choses vous « sont connues, déclarez-le-moi. Dites-moi où habite la lumière, et « quel est le lieu des ténèbres, afin que vous les conduisiez chacune à leur « destination, quand vous saurez les routes de leurs demeures. Saviez-« vous, lorsque ces choses existaient déjà, que vous deviez naître vous-« même, et aviez-vous connu alors le nombre rapide de vos jours? êtes-« vous entré enfin dans les trésors de la neige, et avez-vous vu ces af-« freux réservoirs de grêle que j'ai préparés pour le temps de l'ennemi, « et pour le jour de la guerre et du combat? »

J'ai cru que le lecteur ne trouverait pas mauvais que je m'écartasse un peu de mon sujet, pour lui présenter la concordance de mon hypothèse avec les traditions de l'Écriture sainte, et surtout avec celles, quoiqu'un peu obscures, du

[1] Chap. XXXVIII.

livre peut-être le plus ancien qu'il y ait au monde. De savants théologiens croient que Job a écrit avant Moïse. Personne n'a peint la nature avec plus de sublimité.

Si la terre se refroidit, le soleil, d'où on la fait sortir, doit se refroidir à proportion; et l'affaiblissement mutuel de la chaleur, dans ces deux globes, doit se manifester de siècle en siècle, au moins à la surface de la terre, dans les évaporations des mers, dans la diminution des pluies, et surtout dans la destruction successive d'un grand nombre de plantes, qu'un simple affaiblissement de quelques degrés de chaleur fait périr aujourd'hui, lorsqu'on les change de climat. Cependant, il n'y a pas une seule plante de perdue de celles qui étaient connues de Circé, la plus ancienne des botanistes, dont Homère nous a, en quelque sorte, conservé l'herbier. Les plantes chantées par Orphée existent encore avec leurs vertus. Il n'y en a pas même une seule qui ait perdu quelque chose de son attitude. La jalouse Clytie se tourne toujours vers le soleil; et le beau-fils de Liriope, Narcisse, s'admire encore sur le bord des fontaines.

Tels sont les témoignages du règne végétal sur la constance de la température du globe; examinons ceux du genre humain. Il y a des habitants de la Suisse qui se sont aperçus, disent-ils, d'un accroissement progressif de glaces dans leurs montagnes. Je pourrais leur opposer d'autres observateurs modernes qui, pour faire leur cour à des princes du nord, prétendent avec aussi peu de fondement que le froid y a diminué, parce que ces princes y ont fait abattre des forêts; mais je m'en tiendrai au témoignage des anciens, qui, sur ce point, ne voulaient flatter personne. Si le refroidissement de la terre est sensible dans la vie d'un homme, il doit l'être bien davantage dans la vie du genre humain : or, toutes les températures décrites par les historiens les plus anciens, comme celle de l'Allemagne par Tacite, des Gaules par César, de la Grèce par Plutarque, de la Thrace par Xénophon, sont précisément les mêmes aujourd'hui que de leur temps. Le livre de l'Arabe Job, que l'on croit être plus ancien que Moïse, le-

quel contient des connaissances de la nature beaucoup plus profondes qu'on ne le pense, et dont les plus communes nous étaient inconnues il y a deux siècles, parle fréquemment de la chute des neiges dans son pays, qui était vers le 30ᵉ degré de latitude nord. Le mont Liban porte dans la plus haute antiquité le nom arabe de *Liban*, qui signifie blanc, à cause des neiges dont son sommet est couvert en tout temps. Homère rapporte qu'il neigeait à Ithaque quand Ulysse y arriva, ce qui l'obligea d'emprunter un manteau du bon Eumée. Si depuis trois mille ans et davantage, le froid eût été, chaque année, en croissant dans tous ces climats il devrait y être aujourd'hui aussi long et aussi rude que dans le Groënland. Mais le Liban et les autres provinces de l'Asie ont conservé la même température. La petite île d'Ithaque se couvre encore en hiver de frimas; et elle porte, comme du temps de Télémaque, des lauriers et des oliviers.

ÉTUDE CINQUIÈME.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE,

TIRÉES DES DÉSORDRES DU RÈGNE VÉGÉTAL.

La terre est, dit-on, un jardinier fort mal ordonné. Des hommes d'esprit, qui n'ont point voyagé, se sont plu à nous la peindre sortant des mains de la nature, comme si les géants y eussent combattu. Ils nous ont représenté ses fleuves vaguant çà et là, ses marais fangeux, les arbres de ses forêts renversés, ses campagnes couvertes de rochers, de ronces et d'épines, tous ses chemins rendus impraticables, toutes ses cultures devenues l'effort du génie. J'avoue que ces tableaux, quoique pittoresques, m'ont quelquefois attristé, parce qu'ils me donnaient de la méfiance de l'auteur de la nature. On avait beau supposer d'ailleurs que l'homme était comblé de ses bienfaits, il avait oublié un de nos premiers besoins, en négligeant de prendre soin de notre habitation.

Mais, en y réfléchissant, il m'a paru que non-seulement la

nature avait fait un jardin magnifique du monde entier, mais encore qu'elle en avait, pour ainsi dire, placé plusieurs les uns sur les autres, pour embellir le même sol de ses plus charmantes harmonies.

Dans nos climats tempérés, on voit se développer, dès les premiers jours d'avril, au milieu des sombres forêts, les réseaux de la pervenche, et ceux de l'*anemona nemorosa*, qui recouvrent d'un long tapis vert et lustré les mousses et les feuilles desséchées par l'année précédente. Cependant, à l'orée des bois, on voit déjà fleurir les primevères, les violettes et les marguerites, qui bientôt disparaissent en partie, pour faire place, en mai, à l'hyacinthe bleue, à la croisette jaune qui sent le miel, au muguet parfumé, si aimé des amants, au genêt doré, au bassinet doré et vernissé, et aux trèfles rouges et blancs, si bien alliés aux graminées. Bientôt les orties blanches et jaunes, les fleurs du fraisier, celles du sceau de Salomon, sont remplacées par les coquelicots et les bluets, qui éclosent dans des oppositions ravissantes; les églantiers épanouissent leurs guirlandes fraîches et variées, les fraises se colorent, les chèvrefeuilles parfument les airs; on voit ensuite les vipérines d'un bleu pourpré, les bouillons blancs avec leurs longues quenouilles de fleurs soufrées et odorantes, les scabieuses battues des vents, les ansérines, les champignons et les asclépias, qui restent bien avant dans l'hiver, où végètent des mousses de la plus tendre verdure.

Toutes ces fleurs paraissent successivement sur la même scène. Le gazon, dont la couleur est uniforme, sert de fond à ce riche tableau. Quand ces plantes ont fleuri et donné leurs graines, la plupart s'enfoncent et se cachent, pour renaître avec d'autres printemps. Il y en a qui durent toute l'année, comme la pâquerette et le pissenlit; d'autres s'épanouissent pendant cinq jours, après lesquels elles disparaissent entière ment : ce sont les éphémères de la végétation.

Les agréments de nos forêts ne le cèdent pas à ceux de nos champs. Si les bois ne renouvellent point leurs arbres avec les saisons, chaque espèce présente, dans le cours de l'année,

les progrès de la prairie. D'abord les buissons donnent leurs fleurs; les chèvrefeuilles déroulent leur tendre verdure; l'aubépine parfumée se couronne de nombreux bouquets, les ronces laissent pendre leurs grappes d'un bleu mourant; les merisiers sauvages embaument les airs, et semblent couverts de neige au milieu du printemps; les néfliers entr'ouvrent leurs larges fleurs aux extrémités d'un rameau cotonneux; les ormes donnent leurs fruits; les hêtres développent leurs superbes feuillages; et enfin le chêne majestueux se couvre le dernier de ses feuilles épaisses, qui doivent résister à l'hiver.

Comme dans les vertes prairies les fleurs se détachent du fond par l'éclat de leurs couleurs, de même les rameaux fleuris des arbrisseaux se détachent du feuillage des grands arbres. L'hiver présente de nouveaux accords; car alors les fruits noirs du troëne, la mûre d'un bleu sombre, le fruit de corail de l'églantier, la baie du myrtille, brillent souvent au sein des neiges, et offrent aux petits oiseaux leur nourriture, et un asile pendant la saison rigoureuse. Mais comment exprimer les ravissantes harmonies des vents qui agitent le sommet des graminées, et changent la prairie en une mer de verdure et de fleurs; et celles des forêts, où les chênes antiques agitent leurs sommets vénérables; le bouleau, ses feuilles pendantes; et les sombres sapins, leurs longues flèches toujours vertes? Du sein de ces forêts s'échappent de doux murmures, et s'exhalent mille parfums qui influent sur les qualités de l'air. Le matin, au lever de l'aurore, tout est chargé de gouttes de rosée qui argentent les flancs des collines et les bords des ruisseaux; tout se meut au gré des vents; de longs rayons de soleil dorent les cimes des arbres et traversent les forêts. Cependant des êtres d'un autre ordre, des nuées de papillons peints de mille couleurs, volent sans bruit sur les fleurs; ici l'abeille et le bourdon murmurent; là des oiseaux font leurs nids; les airs retentissent de mille chansons d'amour. Les notes monotones du coucou et de la tourterelle servent de basse aux ravissants concerts du rossignol, et aux accords vifs et gais de la fauvette. La prairie a aussi ses

oiseaux : les cailles, qui couvent sous les herbes; les alouettes, qui s'élèvent vers le ciel, au-dessus de leurs nids. On entend de tous côtés les accents maternels ; on respire l'amour dans les vallons, dans les bois, dans les prés. Oh ! qu'il est doux alors de quitter les cités, qui ne retentissent que du bruit des marteaux des ouvriers et de celui des lourdes charrettes, ou des carrosses qui menacent l'homme de pied, pour errer dans les bois, sur les collines, au fond des vallons, sur des pelouses plus douces que les tapis de la Savonnerie, et qu'embellissent chaque jour de nouvelles fleurs et de nouveaux parfums !

Mais si nous considérons la nature dans les autres climats, nous verrons que les inondations des fleuves, telles que celles de l'Amazone, de l'Orénoque, et de quantité d'autres, sont périodiques : elles fument les terres qu'elles submergent. On sait d'ailleurs que les bords de ces fleuves étaient peuplés de nations avant les établissements des Européens : elles tiraient beaucoup d'utilité de leurs débordements, soit par l'abondance des pêches, soit par les engrais de leurs champs. Loin de les considérer comme des convulsions de la nature, elles les regardaient comme des bénédictions du ciel, ainsi que les Égyptiens considéraient les inondations du Nil. Était-ce donc un spectacle si déplaisant pour elles, de voir leurs profondes forêts coupées de longues allées d'eau qu'elles pouvaient parcourir sans peine, en tous sens, dans leurs pirogues, et dont elles recueillaient les fruits avec la plus grande facilité ? Quelques peuplades même, comme celles de l'Orénoque, déterminées par ces avantages, avaient pris l'usage étrange d'habiter le sommet des arbres, et de chercher sous leur feuillage, comme les oiseaux, des logements, des vivres et des forteresses. Quoi qu'il en soit, la plupart d'entre elles n'habitaient que les bords des fleuves, et les préféraient aux vastes déserts qui les environnaient, et qui n'étaient point exposés aux inondations.

Nous ne voyons l'ordre que là où nous voyons notre blé. L'habitude où nous sommes de resserrer dans des digues le canal de nos rivières, de sabler nos grands chemins, d'aligner

les allées de nos jardins, de tracer leurs bassins au cordeau, d'équarrir nos parterres, et même nos arbres, nous accoutume à considérer tout ce qui s'écarte de notre équerre comme livré à la confusion.

Je n'ai pas eu le bonheur, comme les premiers marins qui découvrirent des îles inhabitées, de voir des terres sortir, pour ainsi dire, de ses mains; mais j'en ai vu des portions assez peu altérées, pour être persuadé que rien alors ne devait égaler leurs beautés virginales. Elles ont influé sur les premières relations qui en ont été faites, et elles y ont répandu une fraîcheur, un coloris, et je ne sais quelle grâce naïve qui les distinguera toujours avantageusement, malgré leur simplicité, des descriptions savantes qu'on en a faites dans les derniers temps. C'est à l'influence de ces premiers aspects que j'attribue les grands talents des premiers écrivains qui ont parlé de la nature, et l'enthousiasme sublime dont Homère et Orphée ont rempli leurs poésies. Parmi les modernes, l'historien de l'amiral Anson, Cook, Banks, Solander, et quelques autres, nous ont décrit plusieurs de ces sites naturels dans les îles de Tinian, de Masso, de Juan-Fernandez et de Taïti, qui ont ravi tous les gens de goût, quoique ces îles eussent été dégradées en partie par les Indiens et par les Espagnols.

Je n'ai vu que des pays fréquentés par les Européens, et désolés par la guerre ou par l'esclavage; mais je me rappellerai toujours avec plaisir deux de ces sites, l'un en delà du tropique du Capricorne, l'autre au deçà du 60e degré nord. Malgré mon insuffisance, je vais essayer d'en tracer une esquisse, afin de donner au moins une idée de la manière dont la nature dispose ses plans dans des climats aussi opposés.

Le premier était une partie alors inhabitée de l'Ile-de-France, de quatorze lieues d'étendue, qui m'en parut la plus belle portion, quoique les noirs marrons, qui s'y réfugient, y eussent coupé, sur les rivages de la mer, des lataniers avec lesquels ils fabriquent des ajoupa, et dans les

montagnes, des palmistes dont ils mangent les sommités, et des lianes dont ils font des filets pour la pêche. Ils dégradent aussi les bords des ruisseaux en y fouillant les oignons des nymphæa, dont ils vivent, et ceux même de la mer, dont ils mangent sans exception toutes les espèces de coquillages, qu'ils laissent çà et là sur les rivages par grands amas brûlés. Malgré ces désordres, cette portion de l'île avait conservé des traits de son antique beauté. Elle est exposée au vent perpétuel du sud-est, qui empêche les forêts qui la couvrent de s'étendre jusqu'au bord de la mer; mais une large lisière de gazon d'un beau vert gris, qui l'environne, en facilite la communication tout autour, et s'harmonie, d'un côté, avec la verdure des bois, et de l'autre avec l'azur des flots. La vue se trouve ainsi partagée en deux aspects, l'un terrestre, et l'autre maritime. Celui de la terre présente des collines qui fuient les unes derrière les autres en amphithéâtre, et dont les contours, couverts d'arbres en pyramides, se profilent avec majesté sur la voûte des cieux. Au-dessus de ces forêts s'élève comme une seconde forêt de palmistes, qui balancent au-dessus des vallées solitaires leurs longues colonnes couronnées d'un panache de palmes et surmontées d'une lance. Les montagnes de l'intérieur présentent au loin des plateaux de rochers garnis de grands arbres, et de lianes pendantes qui flottent comme des draperies au gré des vents. Elles sont surmontées de hauts pitons, autour desquels se rassemblent sans cesse des nuées pluvieuses; et lorsque les rayons du soleil les éclairent, on voit les couleurs de l'arc-en-ciel se peindre sur leurs escarpements, et les eaux des pluies couler sur leurs flancs bruns, en nappes brillantes de cristal ou en longs filets d'argent. Aucun obstacle n'empêche de parcourir les bords qui tapissent leurs flancs et leurs bases; car les ruisseaux qui descendent des montagnes présentent, le long de leurs rives, des lisières de sable, ou de larges plateaux de roches qu'ils ont dépouillés de leurs terres. De plus, ils frayent un libre passage depuis leurs sources jusqu'à leurs embouchures, en détruisant les arbres qui croîtraient dans

leurs lits, et en fertilisant ceux qui naissent sur leurs bords; et ils ménagent au-dessus d'eux, dans tout leur cours, de grandes voûtes de verdure qui fuient en perspective, et qu'on aperçoit des bords de la mer. Des lianes s'entrelacent dans les cintres de ces voûtes, assurent leurs arcades contre les vents, et les décorent de la manière la plus agréable, en opposant à leurs feuillages d'autres feuillages, et à leur verdure des guirlandes de fleurs brillantes ou de gousses colorées. Si quelque arbre tombe de vétusté, la nature, qui hâte partout la destruction de tous les êtres inutiles, couvre son tronc de capillaires du plus beau vert et d'agarics ondés de jaune, d'aurore et de pourpre, qui se nourrissent de ses débris. Du côté de la mer, le gazon qui termine l'île est parsemé çà et là de bosquets de lataniers dont les palmes, faites en éventail et attachées à des queues souples, rayonnent en l'air comme des soleils de verdure. Ces lataniers s'avancent jusque dans la mer sur les caps de l'île, avec les oiseaux de terre qui les habitent; tandis que de petites baies, où nagent une multitude d'oiseaux de marine, et qui sont, pour ainsi dire, pavées de madrépores couleur de fleur de pêcher, de roches noires couvertes de nérites couleur de rose, et de toutes sortes de coquillages, pénètrent dans l'île, et réfléchissent, comme des miroirs, tous les objets de la terre et des cieux. Vous croiriez y voir les oiseaux voler dans l'eau et les poissons nager dans les arbres, et vous diriez du mariage de la Terre et de l'Océan, qui entrelacent et confondent leurs domaines. Dans la plupart même des îles inhabitées situées entre les tropiques, on a trouvé, lorsqu'on en a fait la découverte, les bancs de sable qui les environnent remplis de tortues qui y venaient faire leur ponte, et de flamants couleur de rose qui ressemblent, sur leurs nids, à des brandons de feu. Elles étaient encore bordées de mangliers couverts d'huîtres, qui opposaient leurs feuillages flottants à la violence des flots, et de cocotiers chargés de fruits, qui, s'avançant jusque dans la mer, le long des récifs, présentaient aux navigateurs l'aspect d'une ville avec ses remparts et ses avenues, et leur annonçaient de loin les

asiles qui leur étaient préparés par le dieu des mers. Ces divers genres de beauté ont dû être communs à l'Ile-de-France comme à beaucoup d'autres îles, et ils auront sans doute été détruits par les besoins des premiers marins qui y ont abordé. Tel est le tableau bien imparfait d'un pays dont les anciens philosophes jugeaient le climat inhabitable, et dont les philosophes modernes regardent le sol comme une écume de l'Océan ou des volcans.

Le second lieu agreste que j'ai vu était dans la Finlande russe, lorsque j'étais employé, en 1764, à la visite de ses places avec les généraux du corps du génie, dans lequel je servais. Nous voyagions entre la Suède et la Russie, dans des pays si peu fréquentés, que les sapins avaient poussé dans le grand chemin de démarcation qui sépare leur territoire. Il était impossible d'y passer en voiture, et il fallut y envoyer des paysans pour les couper, afin que nos équipages pussent nous suivre. Cependant nous pouvions pénétrer partout à pied, et souvent à cheval, quoiqu'il nous fallût visiter les détours, les sommets et les plus petits recoins d'un grand nombre de rochers, pour en examiner les défenses naturelles, et que la Finlande en soit si couverte, que les anciens géographes lui ont donné le surnom de *Lapidosa*. Non-seulement ces rochers y sont répandus en grands blocs à la surface de la terre, mais les vallées et les collines tout entières y sont, en beaucoup d'endroits, formées d'une seule pièce de roc vif. Ce roc est un granit tendre qui s'exfolie, et dont les débris fertilisent les plantes, en même temps que ses grandes masses les abritent contre les vents du nord, et réfléchissent sur elles les rayons du soleil par leurs courbures, et par les particules de mica dont il est rempli. Les fonds de ces vallées étaient tapissés de longues lisières de prairies qui facilitent partout la communication. Aux endroits où elles étaient de roc tout pur, comme à leur naissance, elles étaient couvertes d'une plante appelée *kloukva*, qui se plaît sur les rochers. Elle sort de leurs fentes, et ne s'élève guère à plus d'un pied et demi de hauteur; mais elle trace de tous côtés, et s'étend fort loin.

Ses feuilles et sa verdure ressemblent à celles du buis, et ses rameaux sont parsemés de fruits rouges, bons à manger, semblables à des fraises. Des sapins, des bouleaux et des sorbiers végétaient à merveille sur les flancs de ces collines, quoique souvent ils y trouvassent à peine assez de terre pour y enfoncer leurs racines. Les sommets de la plupart de ces collines de roc étaient arrondis en forme de calottes, et rendus tout luisants par des eaux qui suintaient à travers de longues fêlures qui les sillonnaient. Plusieurs de ces calottes étaient toutes nues, et si glissantes, qu'à peine pouvait-on y marcher. Elles étaient couronnées, tout autour, d'une large ceinture de mousses d'un vert d'émeraude, d'où sortaient çà et là une multitude infinie de champignons de toutes les formes et de toutes les couleurs. Il y en avait de faits comme de gros étuis, couleur d'écarlate, piquetés de points blancs; d'autres, de couleur d'orange, formés en parasols; d'autres, jaunes comme du safran, et allongés comme des œufs. Il y en avait du plus beau blanc, et si bien tournés en rond, qu'on les eût pris pour des dames d'ivoire. Ces mousses et ces champignons se répandaient le long des filets d'eau qui coulaient des sommets de ces collines de roc, s'étendaient en longs rayons jusqu'à travers les bois dont leurs flancs étaient couverts, et venaient border leurs lisières en se confondant avec une multitude de fraisiers et de framboisiers. La nature, pour dédommager ce pays de la rareté des fleurs apparentes qu'il produit en petit nombre, en a donné les parfums à plusieurs plantes, telles qu'au calamus aromaticus, au bouleau, qui exhale au printemps une forte odeur de rose, et au sapin, dont les pommes sont odorantes. Elle a répandu de même les couleurs les plus agréables et les plus brillantes des fleurs sur les végétations les plus communes, telles que sur les cônes du mélèze, qui sont d'un beau violet, sur les baies écarlates du sorbier, sur les mousses, les champignons, et même sur les choux-raves. Voici ce que dit, à l'occasion de ces derniers végétaux, l'exact Corneille le Bruyn, dans son *Voyage à Archangel :* « Pendant « le séjour que nous fîmes (chez les Samoïèdes), on nous ap-

« porta plusieurs sortes de navets de différentes couleurs, « d'une beauté surprenante. Il y en avait de violets, comme « les prunes parmi nous ; de gris, de blancs et de jaunâtres, « tous tracés d'un rouge semblable au vermillon ou à la plus « belle laque, et aussi agréables à la vue qu'un œillet. J'en « peignis quelques-uns à l'eau sur du papier, et en envoyai en « Hollande dans une boîte remplie de sable sec, à un de mes « amis, amateur de ces sortes de curiosités. Je portai ceux « que j'avais peints à Archangel, où l'on ne pouvait croire « qu'ils fussent d'après nature, jusqu'à ce que j'eusse pro- « duit les navets mêmes : marque qu'on n'y fait guère d'atten- « tion à ce que la nature y peut former de rare et de curieux. »

Je pense que ces navets sont des choux-raves, dont les raves croissent au-dessus de la terre. Du moins je le présume par le dessin même qu'en donne Corneille le Bruyn, et parce que j'en ai vu de pareils en Finlande : ils ont un goût supérieur à celui de nos choux, et semblable à celui des culs d'artichaut. J'ai rapporté ces témoignages d'un peintre, et d'un peintre hollandais, sur la beauté de ces couleurs, pour détruire le préjugé où l'on est que ce n'est qu'aux Indes que le soleil colore magnifiquement les végétaux. Mais rien n'égale, à mon avis, le beau vert des plantes du nord, au printemps. J'y ai souvent admiré celui des bouleaux, des gazons et des mousses, dont quelques-unes sont glacées de violet et de pourpre. Les sombres sapins même se festonnent alors du vert le plus tendre : et lorsqu'ils viennent à jeter, de l'extrémité de leurs rameaux, des touffes jaunes d'étamines, ils paraissent comme de vastes pyramides toutes chargées de lampions. Nous ne trouvions nul obstacle à marcher dans leurs forêts. Quelquefois nous y rencontrions des bouleaux renversés et tout vermoulus ; mais en mettant les pieds sur leur écorce, elle nous supportait comme un cuir épais. Le bois de ces bouleaux pourrit fort vite, et leur écorce, qu'aucune humidité ne peut corrompre, est entraînée, à la fonte des neiges, dans les lacs, sur lesquels elle surnage tout d'une pièce. Quant aux sapins, lorsqu'ils tombent, l'humidité et

les mousses les détruisent en fort peu de temps. Ce pays est entrecoupé de grands lacs qui présentent partout de nouveaux moyens de communication en pénétrant par leurs longs golfes dans les terres, et offrent un nouveau genre de beauté en réfléchissant dans leurs eaux tranquilles les orifices des vallées, les collines moussues, et les sapins inclinés sur les promontoires de leurs rivages.

Il serait difficile de rendre le bon accueil que nous recevions dans les habitations solitaires de ces lieux. Leurs maîtres s'efforçaient, par toutes sortes de moyens, de nous y retenir plusieurs jours. Ils envoyaient, à dix et quinze lieues de là, inviter leurs amis et leurs parents pour nous tenir compagnie. Les jours et les nuits se passaient en danses et en festins. Dans les villes, les principaux habitants nous traitaient tour à tour. C'est au milieu de ces fêtes hospitalières que nous avons parcouru les villes de la pauvre Finlande, Wibourg, Wilmanstrand, Frédériksham, Nislot, etc. Le château de cette dernière est situé sur un rocher, au dégorgement du lac Kiemen, qui l'environne de deux cataractes. De ses plates-formes, on aperçoit la vaste étendue de ce lac. Nous dînâmes dans une de ses quatre tours, dans une petite chambre éclairée par des fenêtres qui ressemblaient à des meurtrières. C'était la même chambre où vécut longtemps l'infortuné Ivan, qui descendit du trône de Russie à l'âge de deux ans et demi. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur l'influence que les idées morales peuvent répandre sur les paysages.

Les plantes ne sont donc pas jetées au hasard sur la terre; et, quoiqu'on n'ait encore rien dit sur leur ordonnance en général dans les divers climats, cette simple esquisse suffit pour faire voir qu'il y a de l'ordre dans leur ensemble. Si nous examinons de même, superficiellement, leur développement, leur attitude et leur grandeur, nous verrons qu'il y a autant d'harmonie dans l'agrégation de leurs parties que dans celle de leurs espèces. Elles ne peuvent en aucune manière être considérées comme des productions mécaniques du chaud et du froid, de la sécheresse et de l'humidité. Les systèmes de

nos sciences nous ont ramenés précisément aux opinions qui jetèrent les peuples barbares dans l'idolâtrie, comme si la fin de nos lumières devait être le commencement et le retour de nos ténèbres. Voici ce que leur reproche l'auteur du livre de *la Sagesse :* « Aut ignem, aut spiritum, aut citatum aerem, « aut gyrum stellarum, aut nimiam aquam, aut solem et lu- « nam, rectores orbis terrarum deos putaverunt [1]. Ils se « sont imaginé que le feu, ou le vent, ou l'air le plus sub- « til, ou l'influence des étoiles, ou la mer, ou le soleil et la « lune, régissaient la terre, et en étaient les dieux. »

Les plantes, dit-on, sont des corps mécaniques. Essayez de faire un corps aussi mince, aussi tendre, aussi fragile que celui d'une feuille, qui résiste des années entières aux vents, aux pluies, à la gelée, et au soleil le plus ardent. Un esprit de vie, indépendant de toutes les latitudes, régit les plantes, les conserve et les reproduit. Elles réparent leurs blessures, et elles recouvrent leurs plaies de nouvelles écorces. Les pyramides de l'Égypte s'en vont en poudre, et les graminées du temps des Pharaons subsistent encore. Que de tombeaux grecs et romains, dont les pierres étaient ancrées de fer, ont disparu! Il n'est resté, autour de leurs ruines, que les cyprès qui les ombrageaient. C'est le soleil, dit-on, qui donne l'existence aux végétaux, et qui l'entretient. Mais ce grand agent de la nature, tout puissant qu'il est, n'est pas même la cause unique et déterminante de leur développement. Si la chaleur invite la plupart de ceux de nos climats à ouvrir leurs fleurs, elle en oblige d'autres à les fermer : tels sont, dans ceux-ci, la belle-de-nuit du Pérou, et l'arbre triste des Moluques, qui ne fleurissent que la nuit. Son éloignement même de notre hémisphère n'y détruit point la puissance de la nature. C'est alors que végètent la plupart des mousses qui tapissent les rochers d'un vert d'émeraude, et que les troncs des arbres se couvrent, dans les lieux humides, de plantes imperceptibles à la vue, appelées mnium et lichen, qui les font paraître

[1] *Sapientiæ*, cap. XIII, ✝ 2.

au milieu des glaces comme des colonnes de bronze vert. Ces végétations, au plus fort de l'hiver, détruisent tous nos raisonnements sur les effets universels de la chaleur, puisque des plantes d'une organisation si délicate semblent avoir besoin, pour se développer, de la plus douce température. La chute même des feuilles, que nous regardons comme un effet de l'absence du soleil, n'est point occasionnée par le froid. Si les palmiers les conservent toute l'année dans le midi, les sapins les gardent, au nord, en tout temps. A la vérité, les bouleaux, les mélèzes, et plusieurs autres espèces d'arbres, les perdent, dans le nord, à l'entrée de l'hiver; mais ce dépouillement arrive aussi à d'autres arbres dans le midi. Ce sont, dit-on, les résines qui conservent, dans le nord, celles des sapins; mais le mélèze, qui est résineux, y laisse tomber les siennes; et le filaria, le lierre, l'alaterne, et plusieurs autres espèces qui ne le sont point, les gardent chez nous toute l'année. Sans recourir à ces causes mécaniques, dont les effets se contredisent toujours dès qu'on veut les généraliser, pourquoi ne pas reconnaître, dans ces variétés de la végétation, la constance d'une Providence? Elle a mis, au midi, des arbres toujours verts, et leur a donné un large feuillage pour abriter les animaux de la chaleur. Elle y est encore venue au secours des animaux en les couvrant de robes à poil ras, afin de les vêtir à la légère; et elle a tapissé la terre qu'ils habitent de fougères et de lianes vertes, afin de les tenir fraîchement. Elle n'a pas oublié les besoins des animaux du nord : elle a donné à ceux-ci pour toits les sapins toujours verts, dont les pyramides hautes et touffues écartent les neiges de leurs pieds, et dont les branches sont si garnies de longues mousses grises, qu'à peine on en aperçoit le tronc; pour litières, les mousses mêmes de la terre, qui y ont en plusieurs endroits plus d'un pied d'épaisseur, et les feuilles molles et sèches de beaucoup d'arbres, qui tombent précisément à l'entrée de la mauvaise saison; enfin, pour provisions, les fruits de ces mêmes arbres, qui sont alors en pleine maturité. Elle y ajoute çà et là les grappes

rouges des sorbiers, qui, brillant au loin sur la blancheur des neiges, invitent les oiseaux à recourir à ces asiles; en sorte que les perdrix, les coqs de bruyère, les oiseaux de neige, les lièvres, les écureuils, trouvent souvent, à l'abri du même sapin, de quoi se loger, se nourrir et se tenir fort chaudement.

Mais un des plus grands bienfaits de la Providence envers les animaux du nord est de les avoir revêtus de robes fourrées, de poils longs et épais, qui croissent précisément en hiver et qui tombent en été. Les naturalistes, qui regardent les poils des animaux comme des espèces de végétations, ne manquent pas d'expliquer leurs accroissements par la chaleur. Ils confirment leur système par l'exemple de la barbe et des cheveux de l'homme, qui croissent rapidement en été. Mais je leur demande pourquoi, dans les pays froids, les chevaux, qui y sont ras en été, se couvrent en hiver d'un poil long et frisé comme la laine des moutons. A cela ils répondent que c'est la chaleur intérieure de leur corps, augmentée par l'action extérieure du froid, qui produit cette merveille. Fort bien. Je pourrais leur objecter que le froid ne produit pas cet effet sur la barbe et sur les cheveux de l'homme, puisqu'il retarde leur accroissement; que de plus, sur les animaux revêtus en hiver par la Providence, les poils sont beaucoup plus longs et plus épais aux endroits de leur corps qui ont le moins de chaleur naturelle, tels qu'à la queue, qui est très-touffue dans les chevaux, les martres, les renards et les loups, et que ces poils sont courts et rares aux endroits où elle est la plus grande, comme au ventre. Leur dos, leurs oreilles, et souvent même leurs pattes, sont les parties de leur corps les plus couvertes de poil. Mais je me contente de leur proposer cette dernière objection : la chaleur extérieure et intérieure d'un lion d'Afrique doit être au moins aussi ardente que celle d'un loup de Sibérie : pourquoi le premier est-il à poil ras, tandis que le second est velu jusqu'aux yeux?

Le froid, que nous regardons comme un des plus grands

obstacles de la végétation, est aussi nécessaire à certaines plantes que la chaleur l'est à d'autres.

Si celles du midi ne sauraient croître au nord, celles du nord ne réussissent pas mieux au midi. Les Hollandais ont fait de vaines tentatives pour élever des sapins au cap de Bonne-Espérance, afin d'avoir des mâtures de vaisseaux, qui se vendent très-cher aux Indes. Plusieurs habitants ont fait à l'Ile-de-France des essais inutiles pour y faire croître la lavande, la marguerite des prés, la violette, et d'autres herbes de nos climats tempérés. Alexandre, qui transplantait les nations à son gré, ne put jamais venir à bout de faire venir le lierre de la Grèce dans le territoire de Babylone[1], quoiqu'il eût grande envie de jouer aux Indes le personnage de Bacchus avec tout son costume. Je crois cependant qu'on pourrait venir à bout de ces transmigrations végétales, en employant, au midi, des glacières pour les plantes du nord, comme on emploie, dans le nord, des poêles pour les plantes du midi. Je ne pense pas qu'il y ait un seul endroit sur le globe où, avec un peu d'industrie, on ne puisse se procurer de la glace comme on s'y procure du sel. Je n'ai trouvé nulle part de température aussi chaude que celle de l'île de Malte, quoique j'aie passé deux fois la ligne, et que j'aie vécu à l'Ile-de-France, où le soleil monte deux fois par an au zénith. Le sol de Malte est formé de collines de pierres blanches qui réfléchissent les rayons du soleil avec tant de force, que la vue en est sensiblement affectée; et quand le vent d'Afrique, appelé siroco, qui part des sables du Zara pour aller fondre les glaces du nord, vient à passer sur cette île, l'air y est aussi chaud que l'haleine d'un four. Je me rappelle que, dans ces jours-là, il y avait un Neptune de bronze sur le bord de la mer, dont le métal devenait si brûlant, qu'à peine on y pouvait tenir la main. Cependant on apportait dans l'île de la neige du mont Etna, qui est à soixante lieues de là; on la conservait pendant des mois entiers dans des souterrains, sur de la paille, et elle ne valait que deux liards la livre; encore y était-elle af-

[1] Voyez Plutarque et Pline.

fermée. Puisqu'on peut avoir de la neige à Malte dans la canicule, je crois qu'on peut s'en procurer dans tous les pays du monde. D'ailleurs la nature, comme nous l'avons vu, a multiplié les montagnes à glaces dans le voisinage des pays chauds. On pourra peut-être me reprocher d'indiquer ici des moyens d'accroître le luxe : mais puisque le peuple ne vit plus que du luxe des riches, celui-ci peut tourner au moins au profit des sciences naturelles.

Il s'en faut beaucoup que le froid soit l'ennemi de toutes les plantes, puisque ce n'est que dans le nord que l'on trouve les forêts les plus élevées et les plus étendues qu'il y ait sur la terre. Ce n'est qu'au pied des neiges éternelles du mont Liban que le cèdre, le roi des végétaux, s'élève dans toute sa majesté. Le sapin, qui est après lui l'arbre le plus grand de nos forêts, ne vient à une hauteur prodigieuse que dans les montagnes à glaces, et dans les climats froids de la Norvége et de la Russie. Pline dit que la plus grande pièce de bois qu'on eût vue à Rome jusqu'à son temps était une poutre de sapin de cent vingt pieds de long et de deux pieds d'équarrissage aux deux bouts, que Tibère avait fait venir des froides montagnes de la Valteline, du côté du Piémont, et que Néron employa à son amphithéâtre. « Jugez, dit-il, « quelle devait être la longueur de l'arbre entier, par ce « qu'on en avait coupé. » Cependant, comme je crois que Pline parle de pieds romains, qui sont de la même grandeur que ceux du Rhin, il faut diminuer cette dimension d'un douzième à peu près. Il cite encore le mât de sapin du vaisseau qui apporta d'Égypte l'obélisque que Caligula fit mettre au Vatican : ce mât avait quatre brasses de tour. Je ne sais d'où on l'avait tiré. Pour moi, j'ai vu en Russie des sapins auprès desquels ceux de nos climats tempérés ne sont que des avortons. J'en ai vu, entre autres, deux tronçons, entre Pétersbourg et Moscou, qui surpassaient en grosseur les plus gros mâts de nos vaisseaux de guerre, quoique ceux-ci soient faits de plusieurs pièces. Ils étaient coupés du même arbre, et servaient de montant à la porte de la basse-cour d'un paysan.

Les bateaux qui apportent du lac Ladoga des provisions à Pétersbourg ne sont guère moins grands que ceux qui remontent de Rouen à Paris. Ils sont construits de planches de sapin de deux à trois pouces d'épaisseur, quelquefois de deux pieds de large, et qui ont de longueur toute celle du bateau. Les charpentiers russes des cantons où on les bâtit ne font d'un arbre qu'une seule planche, le bois y étant si commun, qu'ils ne se donnent pas la peine de le scier. Avant que j'eusse voyagé dans les pays du nord, je me figurais, d'après les lois de notre physique, que la terre devait y être dépouillée de végétaux par la rigueur du froid. Je fus fort étonné d'y voir les plus grands arbres que j'eusse vus de ma vie, et placés si près les uns des autres, qu'un écureuil pourrait parcourir une bonne partie de la Russie sans mettre pied à terre, en sautant de branche en branche. Cette forêt de sapins couvre la Finlande, l'Ingrie, l'Estonie, tout l'espace compris entre Pétersbourg et Moscou, et de là s'étend sur une grande partie de la Pologne, où les chênes commencent à paraître, comme je l'ai observé moi-même en traversant ces pays. Mais ce que j'en ai vu n'en est que la moindre partie, puisqu'on sait qu'elle s'étend depuis la Norvége jusqu'au Kamtschatka, quelques déserts sablonneux exceptés; et depuis Breslau jusqu'aux bords de la mer Glaciale.

Je terminerai cet article par réfuter une erreur dont j'ai parlé dans l'Étude précédente, qui est que le froid a diminué dans le nord, parce qu'on y a abattu des forêts. Comme elle a été mise en avant par quelques-uns de nos écrivains les plus célèbres, et répétée ensuite, comme c'est l'usage, par la foule des autres, il est important de la détruire, parce qu'elle est très-nuisible à l'économie rurale. Je l'ai adoptée longtemps, sur la foi historique; et ce ne sont point des livres qui m'en ont fait revenir, ce sont des paysans.

Un jour d'été, sur les deux heures après midi, étant sur le point de traverser la forêt d'Ivry, je vis des bergers, avec leurs troupeaux, qui s'en tenaient à quelque distance, en se reposant à l'ombre de quelques arbres épars dans la campagne.

Je leur demandai pourquoi ils n'entraient pas dans la forêt, pour se mettre, eux et leurs troupeaux, à couvert de la chaleur. Ils me répondirent qu'il y faisait trop chaud, et qu'ils n'y menaient leurs moutons que le matin et le soir. Cependant, comme je désirais parcourir en plein jour les bois où Henri IV avait chassé, et arriver de bonne heure à Anet, pour y voir la maison de plaisance de Henri II et le tombeau de Diane de Poitiers, sa maîtresse, j'engageai l'enfant d'un de ces bergers à me servir de guide, ce qui lui fut fort aisé, car le chemin qui mène à Anet traverse la forêt en ligne droite; et il est si peu fréquenté de ce côté-là, que je le trouvai couvert, en beaucoup d'endroits, de gazon et de fraisiers. J'éprouvai, pendant tout le temps que j'y marchai, une chaleur étouffante, et beaucoup plus forte que celle qui régnait dans la campagne. Je ne commençai même à respirer que quand j'en fus tout à fait sorti, et que je fus éloigné des bords de la forêt de plus de trois portées de fusil. Au reste, ces bergers, cette solitude, ce silence des bois, me parurent plus augustes, mêlés au souvenir de Henri IV, que les attributs de chasse en bronze, et les chiffres de Henri II entrelacés avec les croissants de Diane, qui surmontent de toutes parts les dômes du château d'Anet. Ce château royal, chargé de trophées antiques d'amour, me donna d'abord un sentiment profond de plaisir et de mélancolie; ensuite il m'en inspira de tristesse quand je me rappelai que cet amour ne fut pas légitime; mais il me remplit à la fin de vénération et de respect quand j'appris que, par une de ces révolutions si ordinaires aux monuments des hommes, il était habité par le vertueux duc de Penthièvre.

J'ai depuis réfléchi sur ce que m'avaient dit ces bergers sur la chaleur des bois, et sur celle que j'y avais éprouvée moi-même; et j'ai remarqué, en effet, qu'au printemps toutes les plantes sont plus précoces dans leur voisinage, et qu'on trouve des violettes en fleurs sur leurs lisières, bien avant qu'on en cueille dans les plaines et sur les collines découvertes. Les forêts mettent donc les terres à l'abri du froid

dans le nord ; mais ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'elles les mettent à l'abri de la chaleur dans les pays chauds. Ces deux effets opposés viennent uniquement des formes et des dispositions différentes de leurs feuilles. Dans le nord, celles des sapins, des mélèzes, des pins, des cèdres, des genévriers, sont petites, lustrées et vernissées ; leur finesse, leur vernis, et la multitude de leurs plans, réfléchissent la chaleur autour d'elles en mille manières : elles produisent à peu près les mêmes effets que les poils des animaux du nord, dont la fourrure est d'autant plus chaude que leurs poils sont fins et lustrés. D'ailleurs, les feuilles de plusieurs espèces, comme celles des sapins et des bouleaux, sont suspendues perpendiculairement à leurs rameaux par de longues queues mobiles, en sorte qu'au moindre vent elles réfléchissent autour d'elles les rayons du soleil, comme des miroirs. Au midi, au contraire, les palmiers, les talipots, les cocotiers, les bananiers ; portent de grandes feuilles qui, du côté de la terre, sont plutôt mates que lustrées, et qui, en s'étendant horizontalement, forment au-dessous d'elles de grandes ombres où il n'y a aucune réflexion de chaleur. Je conviens cependant que le défrichement des forêts dissipe les fraîcheurs occasionnées par l'humidité ; mais il augmente les froids secs et âpres du nord, comme on l'a éprouvé dans les hautes montagnes de la Norvége, qui étaient autrefois cultivées, et qui sont aujourd'hui inhabitables, parce qu'on les a totalement dépouillées de leurs bois. Ces mêmes défrichements augmentent aussi la chaleur dans les pays chauds, comme je l'ai observé à l'Ile-de-France, sur plusieurs côtes qui sont devenues si arides depuis qu'on n'y a laissé aucun arbre, qu'elles sont aujourd'hui sans culture. L'herbe même qui y pousse pendant la saison des pluies est en peu de temps rôtie par le soleil. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il est résulté, de la sécheresse de ces côtes, le desséchement de quantité de ruisseaux ; car les arbres plantés sur les hauteurs y attirent l'humidité de l'air, et l'y fixent, comme nous le verrons dans l'étude des plantes. De plus, en détruisant les arbres qui sont sur les hauteurs,

on ôte aux vallons leurs engrais naturels, et aux campagnes les palissades qui les abritent des grands vents. Ces vents désolent tellement les cultures en quelques endroits, qu'on n'y peut rien faire croître. J'attribue à ce dernier inconvénient la stérilité des landes de Bretagne. En vain on a essayé de leur rendre leur ancienne fécondité : on n'en viendra point à bout, si on ne commence par leur rendre leurs abris et leur température, en y ressemant des forêts. Mais il faut que les paysans qui les cultivent soient heureux. La prospérité d'une terre dépend, avant toute chose, de celle de ses habitants.

ÉTUDE SIXIÈME.

RÉPONSES AUX OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE,

TIRÉES DES DÉSORDRES DU RÈGNE ANIMAL.

Nous continuerons de parler de la fécondité des terres du nord, pour détruire le préjugé qui n'attribue le principe de la vie, dans les plantes et dans les animaux, qu'à la chaleur du midi. Je pourrais m'étendre sur les chasses nombreuses d'élans, de rennes, d'oiseaux aquatiques, de francolins, de lièvres, d'ours blancs, de loups, de renards, de martres, d'hermines, de castors, etc., que les habitants des terres septentrionales font tous les ans, et dont les seules pelleteries, qu'ils n'emploient pas à leur usage, leur produisent une branche considérable de commerce par toute l'Europe. Mais je m'arrêterai seulement à leurs pêches, parce que ces présents des eaux sont offerts à toutes les nations, et ne sont nulle part aussi abondants que dans le nord.

On tire des rivières et des lacs du nord une multitude prodigieuse de poissons. Jean Schæffer, historien exact de Laponie, dit [1] qu'on prend chaque année, à Tornéo, jusqu'à treize cents barques de saumons; que les brochets y sont si grands, qu'il y en a de la longueur d'un homme, et qu'on en

[1] *Histoire de Laponie*, par Jean Schæffer.

sale chaque année de quoi nourrir quatre royaumes du nord. Mais ces pêches abondantes n'approchent pas encore de celles de ces mers [1]. C'est dans leur sein qu'on prend ces monstrueuses baleines qui ont pour l'ordinaire soixante pieds de longueur, vingt pieds de largeur au corps et à la queue, dix-huit pieds de hauteur, et qui donnent jusqu'à cent trente barriques d'huile. Leur lard a deux pieds d'épaisseur, et on est obligé de se servir de couteaux de six pieds de long pour le découper. Il sort tous les ans, des mers du nord, une multitude innombrable de poissons qui enrichissent tous les pêcheurs de l'Europe; tels sont les morues, les anchois, les esturgeons, les dorches, les maquereaux, les sardines, les harengs, les chiens de mer, les belugas, les phoques, les marsouins, les chevaux marins, les souffleurs, les licornes de mer, les poissons à scie, etc... Ils y sont tous d'une taille plus considérable que dans les latitudes tempérées, et divisés en un plus grand nombre d'espèces. On en compte jusqu'à douze dans celle des baleines; et les plies ou flétans y pèsent jusqu'à quatre cents livres. Je ne m'arrêterai qu'à ceux des poissons qui nous sont les plus connus, tels que les harengs. C'est un fait certain qu'il en sort, tous les ans, une quantité plus que suffisante pour nourrir tous les habitants de l'Europe.

Nous avons des mémoires qui prouvent que la pêche s'en faisait dès l'an 1168, dans le détroit du Sund, entre les îles de Schonen et de Séeland. Philippe de Mézières, gouverneur de Charles VI, rapporte, dans le *Songe du vieux Pèlerin*, qu'en 1389, aux mois de septembre et d'octobre, il y avait une quantité si prodigieuse de harengs dans ce détroit, que, « dans l'espace de plusieurs lieues, on pouvoit, dit-il, les « tailler à l'espée; et c'est commune renommée qu'ils sont « quarante mille bateaux qui ne font aultre chose, en deux « mois, que pescher le hareng, et en chacun bateau il y a au « moins six personnes et jusqu'à dix; et, de plus il y a « cinq cents grosses et moyennes nefs qui ne font que recueil-

[1] Voyez Frédéric Martens, de Hambourg.

« lir et saler les harengs en caque. » Il fait monter le nombre des pêcheurs à trois cent mille hommes de la Prusse et de l'Allemagne. En 1610, les Hollandais, qui pêchent ce poisson encore plus au nord, où il est meilleur, y employaient trois mille bateaux, cinquante mille pêcheurs, sans compter neuf mille autres vaisseaux qui l'encaquent et l'apportent en Hollande, et cent cinquante mille hommes, soit sur terre, soit sur mer, occupés à le transporter, à l'apprêter et à le vendre. Ils en tiraient alors de revenu deux millions six cent cinquante-neuf mille livres sterling. J'ai vu moi-même à Amsterdam, en 1762, la joie du peuple, qui met des banderoles et des pavillons aux boutiques où l'on vend ce poisson à son arrivée : il y en a dans toutes les rues. J'y ai ouï dire que la compagnie formée pour la pêche du hareng était plus riche et faisait vivre plus de monde que la compagnie des Indes. Les Danois, les Norvégiens, les Suédois, les Hambourgeois, les Anglais, les Irlandais, et quelques négociants de nos ports, comme de celui de Dieppe, envoient des vaisseaux à cette pêche, mais en trop petit nombre pour une manne aussi aisée à recueillir.

En 1782, à l'embouchure de la Gothela, petite rivière qui baigne les murs de Gothembourg, on en a salé cent trente-neuf mille tonneaux, enfumé trois mille sept cents, et extrait deux mille huit cent quarante-cinq tonneaux d'huile de ceux qui ne pouvaient être conservés. La *Gazette de France*, qui rapporte cette pêche, remarque que, jusqu'en 1752, ces poissons avaient été soixante-douze ans sans y paraître. J'attribue leur éloignement de cette côte à quelque combat naval qui les en aura éloignés par le bruit de l'artillerie, comme il arrive aux tortues de l'île de l'Ascension d'abandonner la rade pendant plusieurs semaines, lorsque les vaisseaux qui y passent tirent du canon. C'est peut-être aussi quelque incendie de forêts qui aura détruit le végétal qui les attirait sur la côte. Le bon évêque de Berghen, Pontoppidan, le Fénelon de la Norvége, qui mettait dans ses sermons populaires des traits d'histoire naturelle tout en-

tiers, comme d'excellents morceaux de théologie, rapporte [1] que, lorsque les harengs côtoient les rivages de la Norvége, « les baleines, qui les poursuivent en grand nombre, et qui « lancent en l'air leurs jets d'eau, font paraître la mer au « loin comme si elle était couverte de cheminées fumantes. « Les harengs poursuivis se jettent le long du rivage dans « les enfoncements et dans les criques, où l'eau, auparavant « tranquille, forme des lames et des vagues considérables par- « tout où ils se sauvent. Ils s'y retirent en si grand nombre, « qu'on peut les prendre à pleine corbeille, et que même les « paysans les attrapent à la main. » Cependant, ce que tous ces pêcheurs réunis en pêchent n'est qu'une très-petite partie de leur colonne qui côtoie l'Allemagne, la France, l'Espagne, et s'avance jusqu'au détroit de Gibraltar, dévorée, chemin faisant, par une multitude innombrable d'autres poissons et d'oiseaux de mer qui la suivent nuit et jour, jusqu'à ce qu'elle se perde sur les rivages de l'Afrique, ou qu'elle retourne, selon d'autres, dans les climats du nord.

La sagesse avec laquelle elle a ordonné leurs proportions n'est pas moins digne d'admiration. Si on vient à examiner les animaux, on n'en trouvera aucun de défectueux dans ses membres, si l'on a égard à ses mœurs et aux lieux où il est destiné à vivre. Le long et gros bec du toucan, et sa langue faite en plume, étaient nécessaires à un oiseau qui cherche les insectes éparpillés dans les sables humides des rivages de l'Amérique. Il lui fallait à la fois une longue pioche pour y fouiller, une large cuiller pour les ramasser, et une langue frangée de nerfs délicats pour y sentir sa nourriture. Il fallait de longues jambes et de longs cous aux hérons, aux grues, aux flamants et aux autres oiseaux qui marchent dans les marais, et qui cherchent de la proie au fond de leurs eaux : chaque animal a les pieds et la gueule, ou le bec, formés d'une manière admirable pour le sol qu'il doit parcourir, et pour les aliments dont il doit vivre. C'est de leurs configurations que les naturalistes tirent les caractères qui

[1] Pontoppidan, *Histoire naturelle de la Norvége.*

distinguent les bêtes de proie de celles qui sont frugivores. Ces organes n'ont jamais manqué aux besoins des animaux, et ils sont eux-mêmes indélébiles comme leurs instincts. J'ai vu, dans des campagnes, des canards élevés loin des eaux depuis plusieurs générations, qui avaient conservé à leurs pieds les larges membranes de leur espèce, et qui, aux approches des pluies, battaient des ailes, jetaient des cris, appelaient les nuées, et semblaient se plaindre au ciel de l'injustice de l'homme qui les privait de leur élément. Aucun animal n'a manqué d'un membre nécessaire, ou n'en a reçu d'inutiles. Des philosophes ont regardé les ergots appendices des pieds du porc comme superflus, parce qu'ils ne portent point à terre : mais cet animal, destiné à vivre dans les lieux marécageux, où il aime à se vautrer, et à faire avec son boutoir des fouilles profondes, s'y fût souvent enfoncé par sa gloutonnerie, si la nature n'eût disposé au-dessus de ses pieds deux ergots en saillie, qui lui donnent les moyens de s'en retirer. Le bœuf, qui fréquente les bords marécageux des fleuves, en a d'à peu près semblables. L'hippopotame, qui vit dans les eaux et sur les rivages du Nil, a le pied fourchu, et au-dessus du paturon deux petites cornes qui plient contre terre quand il marche, de sorte qu'il laisse sur le sable une empreinte qu'on dirait être celle de quatre griffes. On peut voir la description de cet amphibie à la fin des Voyages de Dampier.

Comment des hommes éclairés ont-ils pu méconnaître l'usage de ces membres accessoires, dont les paysans de quelques-unes de nos provinces imitent la forme dans les échasses, qu'ils appellent, par cette ressemblance même, *pieds de porc*, et dont ils se servent pour traverser les endroits marécageux? ces mêmes paysans ont imité pareillement celle des ergots pointus et écartés du pied de la chèvre, qui lui servent à gravir les rochers, en se servant de ces pieux ferrés à deux pointes, qui retiennent dans la pente des montagnes les derrières de leurs lourdes charrettes. La nature, qui varie ses moyens comme les obstacles, a donné les ergots appendices au pied du porc par les mêmes raisons qu'elle

a revêtu le rhinocéros d'une peau plissée de plusieurs plis, au milieu de la zone torride. On croirait ce lourd animal couvert d'un triple manteau; mais, destiné à vivre dans les marais fangeux de l'Inde, où il fouille avec la corne de son museau les longues racines des bambous, il y eût enfoncé par son poids énorme, s'il n'avait l'étrange faculté d'étendre en se gonflant les plis multipliés de sa peau, et de se rendre plus léger en occupant un plus grand volume. Ce qui nous paraît, au premier coup d'œil, une défectuosité dans les animaux, est, à coup sûr, une compensation merveilleuse de la Providence; et ce serait souvent une exception à ses lois générales, si elle en avait d'autres que l'utilité et le bonheur des êtres. C'est ainsi qu'elle a donné à l'éléphant une trompe qui lui sert, comme une main, à grimper sur les plus rudes montagnes, où il se plaît à vivre, et à cueillir l'herbe des champs et les feuillages des arbres, auxquels la grosseur de son cou ne lui permettait pas d'atteindre.

Elle a varié à l'infini, parmi les animaux, les moyens de se défendre comme ceux de subsister. On ne peut pas supposer que ceux qui marchent lentement ou qui jettent des cris souffrent habituellement; car comment des races de malades auraient-elles pu se perpétuer, et devenir même une des plus répandues du globe? Le slugard, ou paresseux, se trouve en Afrique, en Asie et en Amérique. Sa lenteur n'est pas plus une paralysie que la lenteur de la tortue et du limaçon; les cris qu'il jette quand on l'approche ne sont point des cris de douleur. Mais, parmi les animaux, les uns étant destinés à parcourir la terre, d'autres à vivre à poste fixe, leurs défenses sont variées comme leurs mœurs. Les uns échappent à leurs ennemis par la fuite, d'autres les repoussent par des sifflements, des figures hideuses, des odeurs infectes, ou des voix lamentables. Il y en a qui disparaissent à leur vue, comme le limaçon, qui est de la couleur des murailles ou de l'écorce des arbres ou il se réfugie; d'autres, par une magie admirable, prennent, à leur volonté, la couleur des objets qui les environnent, comme le caméléon. Oh! que l'imagination

des hommes est stérile auprès de l'intelligence de la nature! Ils n'ont rien produit, dans quelque genre que ce soit, qu'ils n'en aient trouvé le modèle dans ses ouvrages. Le génie même, dont ils font tant de bruit, ce génie créateur que nos beaux esprits croient apporter en venant au monde, et perfectionner dans les cercles ou dans les livres, n'est autre chose que l'art de l'observer. On ne peut pas même sortir des routes de la nature pour s'égarer. On n'est sage que de sa sagesse, on n'est fou qu'en en dérangeant les plans. Le burin de Callot, si fertile en monstres, n'a composé tant de démons affreux que des membres mal assortis de différents animaux, de becs de chats-huants, de gueules de crocodiles, de carcasses de chevaux, d'ailes de chauves-souris, de griffes et d'ergots qu'il a joints à la figure humaine, pour rendre ses contrastes plus odieux. Les femmes même, qui, par de plus doux caprices, s'exercent à broder sur leurs étoffes des fleurs de fantaisie, sont obligées d'en prendre les modèles dans nos jardins. Examinez sur leurs robes les folâtres jeux de leur imagination : vous y verrez des œillets sur les feuillages d'un myrte, des roses sur des roseaux, des grenades sur la tige d'une herbe. La nature seule ne produit que des accords raisonnables, et n'assortit dans les animaux et dans les fleurs que des parties convenables aux lieux, à l'air, aux éléments et aux usages auxquels elle les destine. Jamais on n'a vu sortir aucune race de monstres de ses sublimes pensées.

J'ai entendu plusieurs fois annoncer dans nos foires des monstres vivants ; mais jamais je n'ai pu parvenir à en voir un seul, quelque peine que je me sois donnée. Un jour on afficha, à la foire de Saint-Ovide, une vache à trois yeux, et une brebis à six pattes. Je fus curieux de voir ces animaux, et d'examiner l'usage qu'ils faisaient d'organes et de membres qui me paraissaient leur être superflus. Comment, me disais-je, la nature a-t-elle pu poser le corps d'une brebis sur six pattes, lorsque quatre étaient suffisantes pour la porter ? Cependant je vins à me rappeler que la mouche, qui est bien plus légère qu'une brebis, en avait six, et j'avoue que cette

réflexion m'embarrassa. Mais ayant observé, un jour, une mouche qui s'était reposée sur mon papier, je remarquai qu'elle était fort occupée à se brosser alternativement la tête et les ailes avec les deux pattes de devant et avec celles de derrière. Je vis alors évidemment qu'elle avait besoin de six pattes, afin d'être soutenue par quatre lorsqu'elle en emploie deux à se brosser, surtout sur un plan perpendiculaire. L'ayant prise et considérée au microscope, je vis avec admiration que ces deux pattes du milieu n'avaient point de brosses, et que les quatre autres en avaient. Je remarquai encore que son corps était couvert de grains de poussière, qui s'y attachent dans l'atmosphère où elle vole, et que ses brosses étaient doubles, garnies de poils fins, entre lesquels elle faisait sortir et rentrer, à volonté, deux griffes semblables à celles d'un chat, mais incomparablement plus aiguës. Ces griffes servent aux mouches à s'accrocher sur les corps les plus polis, comme sur le verre des vitres, où on les voit monter et descendre sans glisser. J'étais très-curieux de voir comment la nature avait attaché deux nouvelles pattes au corps d'une brebis, et comment elle avait formé, pour les faire mouvoir, de nouvelles veines, de nouveaux nerfs et de nouveaux muscles avec leurs insertions. Le troisième œil de la vache m'embarrassait encore davantage. Je fus donc, comme les autres badauds, porter mon argent pour satisfaire ma curiosité. J'en vis sortir en foule de la loge de ces animaux, très-émerveillés de les avoir vus. Enfin je parvins, comme eux, au bonheur de les contempler. Les deux pattes superflues de la brebis n'étaient que des peaux desséchées, découpées comme des courroies, et pendantes à sa poitrine sans toucher à terre, et sans pouvoir lui être d'aucun usage. Le troisième œil prétendu de la vache était une espèce de plaie ovale au milieu du front, sans orbite, sans prunelle, sans paupière, et sans aucune membrane qui présentât quelque partie organisée d'un œil. Je me retirai, sans examiner si ces accidents étaient naturels ou artificiels; car, en vérité, la chose n'en valait pas la peine.

ÉTUDE SEPTIÈME.

RÉPONSES AUX OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE, TIRÉES DES MAUX DU GENRE HUMAIN.

Tous les hommes sont solidaires les uns pour les autres ; et, indépendamment de la taille et de la configuration uniforme du genre humain, je ne voudrais pas d'autres preuves qu'ils viennent d'une seule origine. C'est de la mare d'un pauvre homme, dont on a détourné le ruisseau, que sortira l'épidémie qui emportera la famille du château voisin. L'Égypte se venge, par la peste qui sort de ses canaux, de l'oppression des Turcs qui empêchent ses habitants de les entretenir. L'Amérique, tombée sous les coups des Européens, exhale de son sein mille maladies funestes à l'Europe. Elle entraîne avec elle l'Espagnol mourant sur ses ruines. Ainsi le Centaure laissa à Déjanire sa robe empoisonnée du sang de l'hydre, comme un présent qui devait être funeste à son vainqueur. Ainsi les maux dont on accable les hommes passent des étables aux palais, de la ligne aux pôles, des siècles passés aux futurs ; et leurs longs effets sont des voix formidables qui crient aux puissances : « Apprenez à être justes, et « à ne pas opprimer les malheureux. »

Non-seulement les éléments, mais la raison elle-même se corrompt dans le sein des misérables. Que d'erreurs, de craintes, de superstitions, de querelles, sont sorties des plus bas étages de la société, et ont troublé le bonheur des trônes ! Plus les hommes sont opprimés, plus leurs oppresseurs sont malheureux, et plus la nation qu'ils composent est faible ; car la force que les tyrans emploient pour se conserver au dedans n'est jamais exercée qu'aux dépens de celle qu'ils pourraient employer à se maintenir au dehors.

D'abord, du sein de la misère sortent les prostitutions, les vols, les assassinats, les incendies, les brigandages, les révoltes, et une multitude d'autres maux physiques qui, par tout pays, sont les fléaux de la tyrannie. Mais ceux de l'opinion sont bien plus terribles. Un homme en veut subjuguer

un autre, moins pour s'emparer de son bien que pour en être admiré et même adoré. Tel est le dernier terme que se propose l'ambition. Dans quelque état qu'il l'ait réduit, eût-il à sa discrétion sa fortune, ses travaux, sa femme, sa personne, il n'a rien s'il n'a son hommage. Ce n'était pas assez à Aman d'avoir la vie et les biens des Juifs, il voulait voir Mardochée à ses pieds. Les oppresseurs font ainsi les opprimés les arbitres de leur bonheur; et ceux-ci, pour l'ordinaire, leur rendent injustice pour injustice, les environnent de faux rapports, de terreurs religieuses, de médisances, de calomnies, qui font naître parmi eux les soupçons, les craintes, les jalousies, les haines, les procès, les duels, et enfin les guerres civiles, qui finissent par les détruire.

Examinons dans quelques gouvernements anciens et modernes cette réaction de maux; nous la verrons s'étendre à proportion du mal qu'on y a fait au genre humain. A cette balance redoutable, nous reconnaîtrons l'existence d'une justice suprême.

Sans avoir égard à leur division commune (3) en démocratie, en aristocratie et en monarchie, qui ne sont, au fond, que des formes politiques qui ne décident ni de leur bonheur ni de leur puissance, nous ne nous arrêterons qu'à leur constitution morale. Tout gouvernement, quel qu'il soit, est heureux au dedans et puissant au dehors, lorsqu'il donne à tous ses sujets le droit naturel de parvenir à la fortune et aux honneurs; et le contraire arrive lorsqu'il réserve à une classe particulière de citoyens les biens qui doivent être communs à tous. Il ne suffit pas de prescrire au peuple des limites, et de l'y contenir par des fantômes effrayants; il force bientôt ceux qui les font mouvoir de trembler plus que lui. Quand la politique humaine attache sa chaîne au pied d'un esclave, la justice divine en rive l'autre bout au cou du tyran.

Il y a eu peu de républiques plus également ordonnées que celle de Lacédémone. On y vit fleurir la vertu et le bonheur pendant cinq cents ans. Malgré son peu d'étendue,

elle donna la loi à la Grèce et aux côtes septentrionales de l'Asie; mais comme Lycurgue n'avait compris dans son plan ni les peuples qu'elle devait s'assujettir, ni même les Ilotes, qui labouraient la terre pour elle, ce fut par eux qu'entrèrent les troubles qui l'agitèrent, et qui finirent par la renverser.

Dans la république romaine, il y eut encore plus d'égalité, et partant plus de bonheur et de puissance. A la vérité elle était divisée en patriciens et en plébéiens; mais comme ceux-ci parvenaient à toutes les dignités militaires, que d'ailleurs ils obtinrent le tribunat, dont le pouvoir égala et surpassa même celui des consuls, la plus grande harmonie régna entre les deux ordres. On ne peut voir sans attendrissement la déférence et le respect que les plébéiens portaient aux patriciens, dans les beaux jours de la république. Ils choisissaient parmi eux leurs patrons, ils les accompagnaient en foule lorsqu'ils allaient au sénat; quand ils étaient pauvres, ils se cotisaient entre eux pour doter leurs filles. Les patriciens, d'un autre côté, s'intéressaient à toutes les affaires des plébéiens; ils plaidaient leurs causes dans le sénat; ils leur faisaient porter leurs noms, les adoptaient dans leurs familles, et leur donnaient leurs filles en mariage quand ils se distinguaient par leurs vertus. Ces alliances avec des familles du peuple ne furent pas dédaignées même des empereurs. Auguste donna en mariage Julie, sa fille unique, au plébéien Agrippa. La vertu régna dans Rome, et jamais on ne lui éleva de plus dignes autels sur la terre. On en peut juger par les récompenses qu'on y accordait aux bonnes actions. Un homme criminel était condamné à mourir de faim en prison; sa fille vint l'y trouver, et l'y nourrit de son lait. Le sénat, instruit de cet acte de l'amour filial, ordonna que le père fût rendu à la fille, et qu'à la place de la prison on élevât un temple à la Piété.

Lorsqu'on menait un coupable au supplice, il était absous si une vestale venait à passer. La peine due au crime disparaissait en présence d'une personne vertueuse. Si dans une

bataille un Romain en sauvait un autre des mains de l'ennemi, on lui donnait la couronne civique. Cette couronne n'était que de feuilles de chêne, et elle était même la seule des couronnes militaires qui n'eût pas d'or; mais elle donnait le droit de s'asseoir aux spectacles dans le banc le plus voisin de celui des sénateurs, qui se levaient tous, par honneur, à l'arrivée de celui qui la portait. C'était, dit Pline, la plus illustre des couronnes; et elle donnait plus de priviléges que les couronnes murale, obsidionale et navale, parce qu'il y a plus de gloire à sauver un seul citoyen qu'à prendre des villes et qu'à gagner des batailles. Elle était la même, par cette raison, soit qu'on eût sauvé le général de l'armée ou un simple soldat; mais on ne l'eût pas obtenue pour avoir délivré un roi allié des Romains qui serait venu à leur secours. Rome, dans la distribution de ses récompenses, ne distinguait que le citoyen. Avec ces sentiments patriotiques, elle conquit la terre; mais elle ne fut juste que pour son peuple, et ce fut par ses injustices envers les autres hommes qu'elle devint faible et malheureuse. Ses conquêtes la remplirent d'esclaves, qui, sous Spartacus, la mirent à deux doigts de sa perte, et qui décidèrent enfin sa ruine par les armes de la corruption, plus dangereuses que celles de la guerre. Ce furent les vices et les flatteries des Grecs et des Asiatiques, esclaves à Rome, qui y formèrent les Catilina, les César, les Néron; et tandis que leur voix corrompait les maîtres du monde, celle des Goths, des Cimbres, des Teutons, des Gaulois, des Allobroges, des Vandales, compagnons de leur sort, appelait du nord et de l'orient ceux de leurs compatriotes qui la renversèrent.

Les gouvernements modernes nous présentent les mêmes réactions d'équité et de bonheur, d'injustice et d'infortune. En Hollande, où le peuple peut parvenir à tout, l'abondance est dans l'État, l'ordre dans les villes, la fidélité dans les mariages, la tranquillité dans tous les esprits; les querelles et les procès y sont rares, parce que tout le monde y est content. Il y a peu de nations en Europe dont le territoire soit

aussi petit, et il n'y en a point qui ait étendu sa puissance aussi loin : ses richesses sont immenses ; elle a soutenu seule la guerre contre l'Espagne dans sa splendeur, et ensuite contre la France et l'Angleterre réunies : son commerce s'étend par toute la terre; elle possède de puissantes colonies en Amérique, de riches comptoirs en Afrique, des royaumes formidables en Asie. Mais si l'on remonte à la source des maux et des guerres qu'elle a soufferts depuis deux siècles, on verra qu'ils ne viennent que des injustices de quelques-uns de ses établissements dans ce pays-là. Son bonheur et sa puissance ne sont point dus à sa forme républicaine, mais à cette communauté de biens qu'elle présente indistinctement à tous ses sujets, et qui produit les mêmes effets dans les gouvernements despotiques dont on nous fait de si terribles tableaux.

Parmi les Turcs, comme parmi les Hollandais, il n'y a ni querelles, ni médisances, ni vols, ni prostitutions dans les villes. On ne trouverait peut-être pas même dans tout leur empire une seule femme turque faisant le métier de courtisane. Il n'y a dans les esprits ni inquiétude, ni jalousie. Chacun d'eux voit sans envie, dans ses chefs, un bonheur où il peut atteindre, et est prêt à périr pour sa religion et pour son gouvernement. Leur force n'est pas moindre au dehors que leur union est grande au dedans. Avec quelque mépris que nos historiens parlent de leur ignorance et de leur stupidité, ils ont envahi les plus belles portions de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, et même l'empire des Grecs, si savants et si spirituels, parce que le sentiment de patriotisme qui les unit est supérieur à tout l'esprit et à toutes les tactiques du monde. Ils éprouvent cependant des convulsions par les révoltes des peuples conquis; mais les plus dangereuses viennent de leurs plus faibles ennemis, de ces Grecs mêmes dont ils pillent impunément les biens, et dont ils enlèvent chaque année des tributs d'enfants pour le sérail. Ce sont ces enfants d'où sortent, par une providence réagissante, la plupart des janissaires, des agas, des bachas, des vizirs,

qui oppriment les Turcs à leur tour, et qui se rendent redoutables même à leurs sultans.

C'est cette même communauté d'espérances et de fortunes présentée à toutes les conditions qui a donné tant d'énergie à la Prusse, dont nos écrivains ont si fort vanté la police au dedans et les victoires au dehors, quoique le gouvernement en soit encore plus despotique que celui de la Turquie, puisque le prince y est à la fois maître absolu du temporel et du spirituel.

Au contraire, la république de Venise, si connue par ses courtisanes, par les inquiétudes et par les espionnages de son gouvernement, est d'une faiblesse extrême au dehors, quoiqu'elle soit plus ancienne, dans une situation plus heureuse et sous un plus beau ciel que celle de Hollande. Venise est une puissance maritime à peine connue aujourd'hui dans la Méditerranée, tandis que la Hollande vivifie toute la terre par son commerce; parce que la première a restreint les droits de l'humanité à une classe de nobles, et que la seconde les a étendus à tout son peuple.

C'est encore par une suite de ce partage injuste que Malte, avec le plus beau port de la Méditerranée, située entre l'Afrique et l'Europe, dans le voisinage de l'Asie, et remplie d'une jeune noblesse pleine de courage, ne sera jamais que la dernière puissance de l'Europe, parce que son peuple y est nul.

Nous observerons ici que l'hérédité de la noblesse dans un État ôte à la fois l'émulation aux nobles et aux roturiers. Elle l'ôte aux premiers, qui n'en ont pas besoin, parce que, par leur seule naissance, ils parviennent à tout; et aux seconds, parce que, ne pouvant prétendre à rien, elle leur devient inutile. C'est là le vice politique qui a ruiné la puissance du Portugal et celle de l'Espagne; et non pas l'esprit monastique, comme tant d'écrivains l'ont avancé. Les moines étaient tout-puissants du temps de Ferdinand et d'Isabelle. Ce fut un moine qui décida à la cour le départ de Christophe Colomb pour la découverte d'un nouveau monde, dont la conquête quadru-

pla en Espagne le nombre des gentilshommes. Il ne passait pas en Amérique un soldat espagnol qui ne s'y donnât pour noble, et qui, retournant en Espagne avec un peu d'argent, ne s'y établît sur ce pied-là. La même chose arriva parmi les Portugais qui firent des conquêtes en Asie. L'ordre militaire, chez ces deux nations, fit alors des prodiges, parce que la carrière de l'ambition était ouverte au peuple dans les armes. Mais depuis qu'elle lui est fermée par le nombre prodigieux de gentilshommes dont ces deux États sont remplis, il s'est jeté du côté de l'ordre monastique, et lui a donné la puissance tribunitive.

Quelque admirable que paraisse aux spéculations de nos politiques le triple nœud qui forme le gouvernement de l'Angleterre, c'est aux agitations de ses trois puissances qu'on doit attribuer les querelles perpétuelles qui en troublent le bonheur, et la vénalité qui l'a enfin corrompue. Le peuple, à la vérité, forme une chambre dans son parlement; mais le droit d'y entrer comme député, n'étant réservé qu'aux seuls possesseurs de terres, doit en bannir bien des têtes sages, et y en admettre beaucoup qui ne le sont guère. Alcibiade et Catilina y auraient joué de grands rôles; mais Socrate, le juste Aristide, Épaminondas, qui donna l'empire de la Grèce à Thèbes; Attilius Régulus, qui fut choisi dictateur à la charrue; Ménénius Agrippa, qui pacifia les différends du sénat et du peuple, n'auraient pu y avoir de séance, attendu qu'ils n'avaient pas en fonds de terre cent livres sterling de revenu. L'Angleterre se détruirait par sa propre constitution, si elle n'ouvrait à tous ses citoyens une carrière commune dans sa marine. Tous les ordres de l'État concourent à ce point de réunion, et lui donnent une telle pondération, qu'il fixe leur équilibre politique. Qui détruirait la marine en Angleterre en détruirait le gouvernement. Ce concours unanime de toute la nation vers un seul art lui a acquis le plus grand degré de perfection où il soit jamais parvenu chez aucun peuple, et en fait l'unique instrument de sa puissance.

Si nous parcourons les autres États qui portent le nom de républiques, nous y verrons les maux au dedans, et la faiblesse au dehors, croître à proportion de l'inégalité de leurs citoyens. La Pologne a réservé aux seuls nobles toute l'autorité, et a laissé son peuple dans le plus odieux esclavage; en sorte que la guerre, qui établit entre les citoyens d'une même nation une communauté de dangers, n'établit entre ceux-ci aucune communauté de récompenses. Son histoire ne présente qu'une longue suite de querelles de palatinat à palatinat, de ville à ville, de famille à famille, qui l'ont rendue fort malheureuse dans tous les temps. Le plus grand nombre des nobles même y est si misérable, qu'il est obligé, pour vivre, de servir les grands dans les plus vils emplois, comme autrefois les nôtres parmi nous dans le gouvernement féodal, et comme encore aujourd'hui ceux du Japon; car partout où les paysans sont esclaves, les gentilshommes sont domestiques. Enfin il est arrivé de nos jours, à la Pologne, le malheur qu'elle aurait éprouvé il y a longtemps, si les royaumes qui l'environnent n'avaient pas eu alors les mêmes défauts dans leur constitution : elle a été envahie par ses voisins, malgré ses longues discussions politiques, comme l'empire des Grecs le fut par les Turcs, lorsque quelques prêtres, s'y étant emparés de tout, ne les occupaient plus que de subtilités théologiques.

Au Japon, les maux des nobles y sont proportionnés à leur tyrannie. Ils formèrent d'abord un gouvernement féodal si aisé à renverser, comme tous ceux de cette nature, que le premier d'entre eux qui s'en voulut faire le souverain en vint à bout par une seule bataille. Il leur ôta le pouvoir de décider leurs querelles par des guerres civiles; mais il leur laissa tous leurs autres priviléges, celui de maltraiter les paysans qui y sont serfs, le droit de vie et de mort sur tous ceux qui sont à leurs gages, et même sur leurs femmes. Le peuple, qui, dans l'extrême misère, n'a guère, pour subsister, d'autre moyen que d'effrayer ou de corrompre ses tyrans, produit au Japon une multitude incroyable de bonzes de toutes les

sectes, qui y ont élevé des temples sur toutes les montagnes; de comédiens et de farceurs, qui ont des théâtres à tous les carrefours des villes; et de courtisanes, qui y sont en si grand nombre, qu'on en trouve sur toutes les routes et à toutes les auberges où l'on arrive. Mais ce même peuple met à si haut prix la considération que les nobles exigent de lui, que, pour peu qu'ils se regardent entre eux de travers, il faut qu'ils se battent; et si l'insulte est un peu grave, il faut que l'offensé et l'agresseur s'ouvrent le ventre, sous peine d'infamie. C'est à cette haine pour ses tyrans qu'il faut attribuer le singulier attachement qu'il témoigna pour la religion chrétienne, qu'il croyait devoir effacer, par sa morale, des différences si odieuses entre les hommes; et c'est aux préjugés populaires qu'il faut rapporter, dans les nobles japonais, le mépris qu'ils marquent en mille occasions pour une vie rendue si versatile par l'opinion d'autrui.

Une sage égalité, proportionnée aux lumières et aux talents de tous ses sujets, a rendu longtemps la Chine la portion la plus heureuse de la terre; mais le goût des voluptés y ayant à la fin corrompu les mœurs, l'argent qui les procure est devenu le premier mobile du gouvernement. La vénalité y a divisé la nation en deux grandes classes, de riches et de pauvres. Les anciens degrés qui élevaient les hommes à tous les emplois subsistent encore, mais il n'y a que les riches qui y montent. Ce vaste et populeux empire, n'ayant plus de patriotisme que dans quelques vaines cérémonies, a été plusieurs fois envahi par les Tartares, qui y ont été appelés par les malheurs des peuples.

On regarde, en général, les nègres comme l'espèce d'hommes la plus infortunée qu'il y ait au monde. En effet, il semble que quelque destinée les condamne à l'esclavage. On croit reconnaître en eux l'effet de cette ancienne malédiction [1]: « Que Chanaan soit maudit! qu'il soit, à l'égard de ses frères, « l'esclave des esclaves! » Ils la confirment eux-mêmes par

[1] *Genèse*, chap. IX, ℣ 25.

leurs traditions. Selon le Hollandais Bosman [1], « les nègres « de la Guinée disent que Dieu, ayant créé des noirs et des « blancs, leur proposa deux dons, savoir, ou de posséder « l'or, ou de savoir lire et écrire; et comme Dieu donna le « choix aux noirs, ils choisirent l'or, et laissèrent aux blancs la « connaissance des lettres : ce que Dieu leur accorda. Mais qu'é- « tant irrité de cette convoitise qu'ils avaient pour l'or, il ré- « solut en même temps que les blancs domineraient éternel- « lement sur eux, et qu'ils seraient obligés de leur servir « d'esclaves (4). » Ce n'est pas que je veuille appuyer par des autorités sacrées, ni par celles que ces infortunés fournissent eux-mêmes, la tyrannie que nous exerçons à leur égard. Si la malédiction d'un père a pu avoir tant d'influence sur sa postérité, la bénédiction de Dieu, qui, par notre religion, s'étend sur eux comme sur nous, les rétablit dans toute la liberté de la loi naturelle. Le texte de l'Évangile, qui nous ordonne de regarder tous les hommes comme nos frères, parle pour eux comme pour nos compatriotes. Si c'en était ici le lieu, je ferais voir comme la Providence sait observer en leur faveur les lois de la justice universelle, en rendant leurs tyrans, dans nos colonies, cent fois plus misérables qu'eux. D'ailleurs, combien de guerres les traites de l'Afrique n'ont-elles pas fait naître parmi les puissances maritimes de l'Europe! combien de maladies et d'abâtardissements de races les nègres n'ont-ils pas occasionnés parmi nous! Mais je ne m'arrêterai qu'à leur condition dans leur pays, et à celle de leurs compatriotes, qui abusent sur eux de leur pouvoir. Je ne sache pas qu'il y ait jamais eu chez eux une seule république, si ce n'est quelque petite aristocratie le long de la côte occidentale d'Afrique, telle que celle de Fantim. Ils ont une multitude de petits rois qui les vendent quand bon leur semble. Mais, d'un autre côté, le sort de ces rois est rendu si déplorable par les prêtres, les fétiches, les gris-gris, les révolutions subites, l'indigence même d'aliments, qu'il y a fort peu de nos matelots qui voulussent changer d'état avec eux. D'ailleurs les nègres

[1] Bosman, *Voyage de Guinée*, lettre x.

échappent à la plupart de leurs maux par leur insouciance et la mobilité de leur imagination. Ils dansent au milieu de la famine comme au sein de l'abondance, dans les fers comme en liberté. Si une patte de poulet leur fait peur, un petit morceau de papier blanc les rassure. Chaque jour ils font et défont leurs dieux à leur fantaisie.

Ce n'est point dans la stupide Afrique, mais aux Indes, dont l'antique sagesse est si renommée, que les maux du genre humain sont portés à leur comble. Les brames, autrefois appelés brachmanes, qui en sont les prêtres, y ont divisé la nation en plusieurs castes, dont ils ont voué quelques-unes à l'opprobre, comme celle des parias. On peut bien croire qu'ils ont rendu la leur sacrée. Personne n'est digne de les toucher, de manger avec eux, encore moins d'y contracter aucune alliance. Ils ont étayé cette grandeur imaginaire de superstitions incroyables. C'est de leur main que sort ce nombre infini de dieux de formes monstrueuses, qui ont effrayé toutes les imaginations de l'Asie. Le peuple, par une réaction naturelle d'opinions, les rend à leur tour les plus misérables de tous les hommes. Il les oblige, afin de conserver leur réputation, de se laver de la tête aux pieds au moindre attouchement, de jeûner souvent et rigoureusement, de faire devant leurs idoles si redoutables des pénitences horribles : et comme il ne peut s'allier à leur sang, il force, par le pouvoir des préjugés sur les tyrans, leurs veuves de se brûler vives avec le corps de leurs maris. N'est-ce donc pas un sort bien affreux, pour des hommes qui passent pour sages et qui donnent la loi à leur nation, de voir périr par cet horrible genre de supplice leurs amies, leurs parentes, leurs filles, leurs sœurs et leurs mères? Des voyageurs ont vanté leurs lumières; mais n'est-ce pas une odieuse alternative pour des hommes éclairés, ou d'effrayer perpétuellement des ignorants par des opinions qui, à la longue, subjuguent même ceux qui les prêchent, ou, s'ils sont assez heureux pour conserver leur raison, d'en faire un usage honteux et coupable, en l'employant à débiter des mensonges? Comment

peuvent-ils s'estimer les uns les autres? Comment peuvent-ils rentrer en eux-mêmes, et lever les yeux vers cette Divinité dont ils ont, dit-on, de si sublimes idées, et dont ils présentent au peuple de si effroyables images? Quel que soit, pour leur ambition, le triste fruit de leur politique, elle a entraîné les malheurs de ce vaste empire, situé dans la plus belle région de la terre. Sa milice est formée de nobles appelés naïres, qui tiennent le second rang dans l'État. Les brames, pour se maintenir par la force autant que par la ruse, les ont associés à une partie de leurs priviléges. Voici ce que dit Gauthier Schouten de l'indifférence que porte le peuple aux naïres dans les malheurs qui leur arrivent. Après un rude combat où les Hollandais tuèrent beaucoup de ceux qui avaient embrassé le parti des Portugais, « il ne fut fait, « dit-il [1], aucun outrage ni insulte aux gens de métier, pay« sans, pêcheurs ou autres habitants malabares, non pas « même dans la fureur du combat. Aussi ne s'en étaient-ils « point fuis. Il y en avait beaucoup de postés en divers en« droits, pour être spectateurs de l'action, et ils ne parurent « nullement s'intéresser à la perte des naïres. » J'ai vu la même apathie chez les peuples dont la noblesse forme une nation à part, entre autres en Pologne. Le peuple des Indes fait partager à ses naïres, comme à ses brames, les maux de l'opinion. Ceux-là ne peuvent contracter de mariages légitimes. Plusieurs d'entre eux, connus sous le nom d'amoques, sont obligés de se dévouer dans les combats, ou à la mort de leurs rois. Ils sont les victimes de leur honneur injuste, comme les brames le sont de leur religion inhumaine. Leur courage, qui n'est qu'un esprit de corps, loin d'être utile à leur pays, lui est souvent funeste. Dans tous les temps il a été désolé par leurs guerres intestines; et il est si faible au dehors, que des poignées d'Européens s'y sont établis partout où ils ont voulu. A la fin de l'avant-dernière guerre, en 1762, un Anglais proposa au parlement d'Angleterre d'en faire la conquête, et de payer les dettes de sa nation avec les richesses qu'il se proposait

[1] *Voyage aux Indes orientales*, tome I, page 307.

d'y enlever, si on voulait l'y transporter avec une armée de cinq mille Européens. Son projet n'étonna aucun de ceux de ses compatriotes, qui connaissaient la faiblesse de ce pays-là; et il ne fut rejeté, dit-on, que parce qu'il était injuste.

En France, le peuple ne parvint à rien dans le gouvernement depuis Jules César, qui est le premier des écrivains qui ait fait cette observation, et qui n'est pas le dernier politique qui en ait profité pour s'en rendre aisément le maître, jusqu'au cardinal de Richelieu, qui abattit le pouvoir féodal. Dans ce long intervalle, notre histoire n'offre qu'une suite de dissensions, de guerres civiles, de mauvaises mœurs, d'assassinats, de lois gothiques, de coutumes barbares, et est très-peu intéressante à lire, quoi qu'en dise le président Hénault, qui la compare à l'histoire romaine. Ce n'est pas seulement parce que les fables des Romains sont plus ingénieuses que les nôtres; mais c'est que, dans notre histoire, on ne voit point l'histoire d'un peuple, mais seulement celle de quelques grandes maisons. Il faut cependant excepter les vies de quelques bons rois, telles que celles de saint Louis, de Charles V, de Henri IV, et de quelques gens de bien, qui intéressent, par cela même qu'ils se sont intéressés pour la nation. Partout ailleurs vous ne voyez pas que le gouvernement s'en occupât; il ne songeait qu'aux intérêts des nobles. Elle fut tour à tour subjuguée par les Romains, les Francs, les Goths, les Alains et les Normands. La facilité avec laquelle elle se fit chrétienne prouve qu'elle chercha dans la religion une protection contre les maux de l'esclavage. C'est à ce sentiment de confiance que le clergé a dû le premier rang qu'il a obtenu dans l'État; mais bientôt le clergé dégénéra de son premier esprit; et, loin de songer à détruire la tyrannie, il se rangea du côté des tyrans; il adopta toutes leurs coutumes, il se revêtit de leurs titres, s'appliqua leurs droits et leurs revenus, et se servit même de leurs armes pour défendre des intérêts si étrangers à sa morale. Beaucoup d'églises avaient des chevaliers et des champions qui se battaient pour elles en duel.

Il ne faut pas attribuer à la religion les maux occasionnés

par l'avarice et par l'ambition de ses ministres. Elle nous apprend elle-même à connaître leurs défauts, et elle nous ordonne de nous en méfier. Les plus grands saints, entre autres saint Jérôme [1], les leur ont reprochés avec plus de force que ne l'ont fait les philosophes modernes. On a beaucoup écrit, dans ces derniers temps, contre la religion, pour affaiblir le pouvoir des prêtres; mais partout où elle est tombée, leur puissance s'est augmentée. C'est la religion elle-même qui les contient. Voyez, dans l'Archipel et ailleurs, combien de superstitions frauduleuses et lucratives les papas et caloyers grecs ont substituées à l'esprit de l'Évangile! Quelques reproches d'ailleurs qu'on puisse faire aux nôtres, ils peuvent répondre qu'ils ont été dans tous les temps les enfants de leurs siècles, comme leurs compatriotes. Les nobles, les magistrats, les militaires, les rois même des temps passés, ne valaient pas mieux. On les accuse de porter partout l'esprit d'intolérance, et de vouloir être les maîtres en prêchant l'humilité. Mais la plupart d'entre eux, repoussés par le monde, portent dans leurs corps cet esprit d'intolérance du monde dont ils ont été la victime; et leur ambition n'est bien souvent qu'une suite de cette ambition universelle que l'éducation nationale et les préjugés de la société inspirent à tous les membres de l'État. Sans vouloir faire leur apologie, et encore moins leur satire, ni celle d'aucun corps, dont je n'ai voulu découvrir les maux qu'afin de leur indiquer les remèdes qui me semblent être à leur portée, je me bornerai ici à quelques réflexions sur la religion, qui est, dès cette vie même, le fléau des méchants et la consolation des gens de bien.

Le monde regarde aujourd'hui la religion comme le partage du peuple, et comme un moyen politique imaginé pour le contenir. Il lui met en opposition la philosophie de Socrate, d'Épictète, de Marc-Aurèle; comme si la morale de ces sages était moins austère que celle de Jésus-Christ, et comme si les biens qu'il s'en promet étaient plus assurés que ceux de l'Évangile! Quelle connaissance profonde du cœur de l'homme,

[1] *Voyez* ses lettres.

quelle convenance admirable avec ses besoins, quels traits touchants de sensibilité sont renfermés dans ce livre divin ! Je laisse à part ses mystères. Nous en avons pris, dit-on, une partie dans Platon. Mais Platon lui-même les avait tirés de l'Égypte, où il avait voyagé; et les Égyptiens les devaient comme nous aux patriarches. Ces mystères, après tout, ne sont pas plus incompréhensibles que ceux de la nature, et que celui de notre propre existence. D'ailleurs, nous contribuons dans leur examen à nous égarer. Nous voulons remonter à leur source, et nous ne pouvons que sentir leurs effets. Toute cause surnaturelle est également impénétrable à l'homme. L'homme n'est lui-même qu'un effet, qu'un résultat passager, qu'une combinaison d'un moment. Il ne peut juger des choses divines suivant leur nature, mais suivant la sienne, et par les seules convenances qu'elles ont avec ses besoins. Si nous nous servons de ces témoignages de notre faiblesse et de ces indications de notre cœur pour étudier la religion, nous verrons qu'il n'y en a point sur la terre qui convienne autant aux besoins du genre humain. Je ne parle pas de l'antiquité de ces traditions. Les poëtes de la plupart des nations, entre autres Ovide, ont chanté la création, le bonheur de l'âge d'or, l'indiscrète curiosité de la première femme, les malheurs sortis de la boîte de Pandore, et le déluge universel, comme s'ils avaient pris ces histoires dans la *Genèse*. On objecte à la nouveauté du monde l'ancienneté et la multiplicité de quelques laves dans les volcans; mais ces observations ont-elles été bien faites? Les volcans ont dû couler plus fréquemment dans les premiers temps, lorsque la terre était plus couverte de forêts, et que l'Océan, chargé de ses dépouilles végétales, fournissait plus abondamment à leurs foyers. D'ailleurs, comme je l'ai dit dans le cours de cet ouvrage, nous ne saurions distinguer ce qui est vieux et ce qui est moderne dans la fabrique du monde. La création a dû y manifester l'empreinte des siècles dès sa naissance. Si on le suppose éternel, et abandonné aux simples lois du mouvement, il y a longtemps qu'il ne devrait plus avoir la moindre colline à sa surface. L'action des pluies, des vents et de

la pesanteur aurait mis toutes les terres au niveau des mers. Ce n'est point dans les ouvrages de Dieu, mais dans ceux des hommes, que nous pouvons distinguer des époques. Tous nos monuments nous annoncent la nouveauté de la terre que nous habitons. Si elle était, je ne dis pas éternelle, mais seulement un peu ancienne, nous trouverions des ouvrages de l'industrie humaine bien plus vieux que de trois à quatre mille ans, comme tous ceux que nous connaissons. Nous avons des matières que le temps n'altère point sensiblement. J'ai vu, chez le savant comte de Caylus, des anneaux d'or constellés, ou talismans égyptiens, aussi entiers que s'ils sortaient des mains de l'ouvrier. Les sauvages, qui ne connaissent pas le fer, connaissent l'or, et le recherchent autant pour sa durée que pour son éclat. Au lieu donc de ne trouver que des antiquités de trois ou quatre mille ans, comme sont celles des nations les plus anciennes, nous en devrions voir de soixante, de cent, de deux cent mille ans. Lucrèce, qui attribuait la création du monde aux atomes par une physique inintelligible, avoue qu'il est tout nouveau.

Præterea, si nulla fuit genitalis origo
Terraï et cœli, semperque æterna fuere,
Cur supra bellum Thebanum et funera Trojæ
Non alias alii quoque res cecinere poetæ?

De Rerum Natura, lib. V, v. 325.

« Si le ciel et la terre n'ont eu aucune origine, et s'ils sont éternels, « pourquoi n'y a-t-il pas des poëtes qui aient chanté d'autres guerres « avant la guerre de Thèbes et la ruine de Troie? »

La terre est remplie de nos traditions religieuses : elles servent de fondement à la religion des Turcs, des Persans et des Arabes; elles s'étendent dans la plus grande partie de l'Afrique; nous les retrouvons dans l'Inde, dont tous les peuples et tous les arts sont originairement sortis; nous les y démêlons dans l'antique et ténébreuse religion des brames [1], dans l'histoire de Brama ou d'Abraham, de sa femme Saraï ou Sara, dans les incarnations de Wistnou ou de Christnou,

[1] *Voyez* Abraham Roger, *Mœurs des Bramines.*

enfin elles sont éparses jusque chez les sauvages errants de l'Amérique. Je ne parle pas des monuments de notre religion, aussi étendus que ses traditions, dont l'un, inexplicable par les lois de notre physique, prouve un déluge universel par les débris des corps marins qui sont répandus sur la surface du globe; l'autre, incompréhensible aux lois de notre politique, atteste la réprobation des Juifs, dispersés dans toutes les régions, haïs, méprisés, persécutés, sans gouvernement, sans territoire, et cependant toujours nombreux, toujours subsistants, et toujours fidèles à leur loi. En vain on a voulu trouver des ressemblances de leur sort avec celui de plusieurs autres peuples, comme les Arméniens, les Guèbres et les Banians. Mais ces peuples-là ne sortent guère de l'Asie; ils sont en petit nombre; ils ne sont ni haïs, ni persécutés des autres nations; ils ont une patrie; enfin ils n'ont point conservé la religion de leurs ancêtres. Des écrivains illustres ont fait valoir ces preuves surnaturelles d'une justice divine. Je me bornerai à en rapporter d'autres plus touchantes par leur convenance avec la nature et avec nos besoins.

On a attaqué la morale de l'Évangile, parce que Jésus-Christ, dans la contrée des Géraséniens, fit passer une légion de démons dans un troupeau de deux mille porcs, qui furent se précipiter dans la mer. Pourquoi, dit-on, ruiner les maîtres de ces animaux? Jésus-Christ a fait en cela un acte de législateur : ceux qui élevaient ces porcs étaient Juifs; ils péchaient donc contre leur loi, qui déclare ces animaux immondes. Autre objection contre Moïse. Pourquoi ces animaux sont-ils immondes? Parce qu'ils sont sujets à la lèpre dans le climat de la Judée. Nos esprits forts triomphent ici. La loi de Moïse, disent-ils, était donc relative au climat; ce n'était donc qu'une loi politique. Je répondrai à cela que si je trouvais dans l'Ancien ou le Nouveau Testament quelque usage qui ne fût pas relatif aux lois de la nature, je m'en étonnerais bien davantage. C'est le caractère d'une religion divinement inspirée, de convenir parfaitement au bonheur des hommes, et aux lois précédemment établies par l'auteur de la nature.

C'est par ce défaut de convenance qu'on peut distinguer toutes les fausses religions. Au reste, la loi de Moïse, par ses privations, ne devait être que la loi d'un peuple particulier; et la nôtre, par son universalité, devait s'étendre à tout le genre humain.

Le paganisme, le judaïsme, le mahométisme, ont tous défendu l'usage de quelque espèce d'animal; en sorte que, si une de ces religions était universelle, elle entraînerait ou sa destruction totale, ou sa multiplication à l'infini; ce qui contrarie évidemment le plan de la création. Les Juifs et les Turcs proscrivent le porc; les Indiens du Gange révèrent la vache et le paon. Il n'y a point d'animal qui ne serve de fétiche à quelque nègre, ou de manitou à quelque sauvage. La religion chrétienne permet seule l'usage nécessaire de tous les animaux, et elle ne prescrit particulièrement l'abstinence de ceux de la terre que dans la saison où ils se multiplient, et où ceux de la mer abondent sur les rivages, au commencement du printemps. Toutes les religions ont rempli leurs temples de carnage, et ont immolé à Dieu la vie des bêtes. Les brames même, si pitoyables envers elles, offrent à leurs idoles le sang et la vie des hommes; les Turcs immolent des chameaux et des moutons. Notre religion, plus pure, quand on n'aurait égard qu'à la matière de son sacrifice, présente en hommage à Dieu le pain et le vin, qui sont les plus doux présents qu'il ait faits à l'homme. Nous observerons même que la vigne, qui croît depuis la ligne jusqu'au delà du cinquante-deuxième degré de latitude nord, et depuis l'Angleterre jusqu'au Japon, est le plus répandu de tous les arbres fruitiers; que le blé est presque la seule des plantes alimentaires qui vienne dans tous les climats, et que la liqueur de l'une et la farine de l'autre peuvent se conserver pendant des siècles, et se transporter par toute la terre. Toutes les religions ont accordé aux hommes la pluralité des femmes dans le mariage : la nôtre n'en a permis qu'une, bien avant que nos politiques eussent observé que les deux sexes naissaient en nombre égal. Toutes se sont glorifiées de leurs généalogies; et,

regardant avec mépris la plupart des nations, elles se sont permis, quand elles l'ont pu, de les réduire en esclavage : la nôtre seule a protégé la liberté de tous les hommes, et elle les a rappelés à une même fin, comme à une même origine. La religion des Indiens promet dans ce monde des plaisirs ; celle des Juifs, des richesses ; celle des Turcs, des victoires : la nôtre nous ordonne des vertus, et elle n'en promet la récompense que dans le ciel. Elle seule a connu que nos passions infinies étaient d'institution divine. Elle n'a pas borné, dans le cœur humain, l'amour à une femme et à des enfants, mais elle l'étend à tous les hommes ; elle n'y a pas circonscrit l'ambition à la gloire d'un parti ou d'une nation, mais elle l'a dirigée vers le ciel et à l'immortalité : elle a voulu que nos passions servissent d'ailes à nos vertus (5). Bien loin qu'elle nous lie sur la terre pour nous rendre malheureux, c'est elle qui y rompt les chaînes qui nous y tiennent captifs. Que de maux elle y a adoucis ! que de larmes elle y a essuyées ! que d'espérances elle a fait naître quand il n'y avait plus rien à espérer ! que de repentirs ouverts au crime ! que d'appuis donnés à l'innocence ! Ah ! lorsque ces autels s'élevèrent au milieu de nos forêts ensanglantées par les couteaux des druides, que les opprimés vinrent en foule y chercher des asiles, que des ennemis irréconciliables s'y embrassèrent en pleurant, les tyrans émus sentirent, du haut des tours, les armes tomber de leurs mains. Ils n'avaient connu que l'empire de la terreur, et ils voyaient naître celui de la charité. Les amants y accoururent pour y jurer de s'aimer, et de s'aimer encore au delà du tombeau. Elle ne donnait pas un jour à la haine, et elle promettait l'éternité aux amours. Ah ! si cette religion ne fut faite que pour le bonheur des misérables, elle fut donc faite pour celui du genre humain !

Il n'y a que la religion qui donne à nos passions un grand caractère. Elle répand des charmes ineffables sur l'innocence, et donne une majesté divine à la douleur. Il y a quelques années que j'étais à Dieppe, vers l'équinoxe de septembre ; et un coup de vent s'étant élevé, comme c'est l'ordinaire dans

ce temps-là, j'en fus voir l'effet sur le bord de la mer. Il pouvait être midi; plusieurs grands bateaux étaient sortis le matin du port, pour aller à la pêche. Pendant que je considérais leurs manœuvres, j'aperçus une troupe de jeunes paysannes, jolies comme le sont la plupart des Cauchoises, qui sortaient de la ville avec leurs longues coiffures blanches, que le vent faisait voltiger autour de leur visage. Elles s'avancèrent en folâtrant jusqu'à l'extrémité de la jetée, que des ondées d'écume marine couvraient de temps en temps. Une d'entre elles se tenait à l'écart, triste et rêveuse. Elle regardait au loin les bateaux, dont quelques-uns s'apercevaient à peine au milieu d'un horizon fort noir. Ses compagnes d'abord se mirent à la railler, pour tâcher de la distraire. « Est-« ce que tu as là-bas ton bon ami? lui disaient-elles. » Mais, comme elles la voyaient toujours sérieuse, elles lui crièrent : « Allons, ne restons pas là! Pourquoi t'affliges-tu? Reviens, « reviens avec nous. » Et elles reprirent le chemin de la ville. Cette jeune fille les suivit lentement, sans leur répondre; et quand elles furent à peu près hors de sa vue, derrière des monceaux de galets qui sont sur le chemin, elle s'approcha d'un grand calvaire qui est au milieu de la jetée, tira quelque argent de sa poche, le mit dans le tronc qui était au pied, puis elle s'agenouilla, et fit sa prière, les mains jointes et les yeux levés au ciel. Les vagues qui assourdissaient en brisant sur la côte, le vent qui agitait les grosses lanternes du crucifix, le danger sur la mer, l'inquiétude sur la terre, la confiance dans le ciel, donnaient à l'amour de cette pauvre paysanne une étendue et une majesté que le palais des grands ne saurait donner à leurs passions.

Elle ne tarda pas à se tranquilliser, car tous les bateaux rentrèrent dans l'après-midi, sans avoir éprouvé aucun dommage.

Quoi qu'on ait dit de l'ambition de l'Église romaine, elle est venue souvent au secours des peuples malheureux. En voici un exemple pris au hasard, et que je soumets au jugement du lecteur. C'est au sujet du commerce des esclaves d'Afri-

que, embrassé sans scrupule par toutes les puissances chrétiennes et maritimes de l'Europe, et blâmé par la cour de Rome. « Dans la seconde année de sa mission, Merolla se « trouva seul à Sogno, par la mort du supérieur général, dont « le père Joseph Busseto alla remplir la place au couvent « d'Angola. Vers le même temps, les missionnaires capucins « reçurent une lettre du cardinal Cibo, au nom du sacré col- « lége. Elle contenait des plaintes amères sur la continuation « de la vente des esclaves, et des instances pour faire cesser « enfin cet odieux usage. Mais ils virent peu d'apparence de « pouvoir exécuter les ordres du saint-siége, parce que le com- « merce du pays consiste uniquement en ivoire et dans la « traite des esclaves [1]. » Tous les efforts des missionnaires n'aboutirent qu'à exclure les Anglais de ce commerce.

La terre serait un paradis, si la religion chrétienne y était observée. C'est elle qui a aboli l'esclavage dans la plus grande partie de l'Europe. Elle tira en France de grandes possessions des mains des iarles et des barons, et elle y détruisit une partie de leurs droits inhumains par les terreurs d'une autre vie. Mais le peuple opposa encore un autre boulevard à ses tyrans, ce fut le pouvoir des femmes.

Nos historiens remarquent bien l'influence que quelques femmes ont eue sous certains règnes, et jamais celle du sexe en général. Ils n'écrivent point l'histoire de la nation, mais celle des princes. Les femmes ne sont rien pour eux, si elles ne sont qualifiées. Ce fut cependant de cette faible portion de la société que la Providence fit sortir, de temps en temps, ses principaux défenseurs. Je ne parle pas de celles qui ont repoussé, même par les armes, les ennemis du dehors, telles qu'une Jeanne d'Arc, à qui Rome et la Grèce eussent élevé des autels; je parle de celles qui ont défendu la nation des ennemis du dedans, encore plus redoutables que ceux du dehors; de celles qui sont fortes de leur faiblesse, et qui n'ont rien à craindre, parce qu'elles n'ont rien à espérer. Depuis

[1] *Extrait de l'Histoire générale des Voyages*, par l'abbé Prévost, liv. XII, page 186; Merolla, année 1633.

le trône jusqu'à la houlette, il n'y a peut-être point de pays en Europe où les femmes soient aussi maltraitées par les lois qu'en France, et il n'y en a point où elles aient plus de pouvoir. Je crois que c'est le seul royaume de l'Europe où elles ne peuvent jamais régner. Dans mon pays, un père peut marier ses filles sans leur donner d'autre dot qu'un chapeau de roses; à sa mort, elles n'ont toutes ensemble qu'une portion de cadet. Ce droit injuste est commun au paysan comme au gentilhomme. Dans le reste du royaume, si elles sont plus riches, elles ne sont pas plus heureuses. Elles sont vendues plutôt que données en mariage. De cent filles qui s'y marient, il n'y en a pas une qui y épouse son amant. Leur sort y était encore plus malheureux autrefois. César dit, dans ses *Commentaires*, que « le mari avait puissance de vie et de « mort sur sa femme, ainsi que sur ses enfants; que lors- « qu'un noble mourait, ses parents s'assemblaient : s'il y « avait quelque soupçon contre sa femme, on la mettait à la « torture comme une esclave; et si on la trouvait criminelle, « on la brûlait, après lui avoir fait souffrir de cruels sup- « plices[1]. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que, dès ce temps-là, et même auparavant, elles jouissaient du plus grand pouvoir. Voici ce qu'en dit le bon Plutarque, dans le style du bon Amyot : « Avant que les Gaulois passassent les montagnes des « Alpes, qu'ils eussent occupé cette partie de l'Italie où ils « habitent maintenant, une grande et violente sedition s'es- « meut entre eux, qui passa jusques à une guerre civile : « mais leurs femmes, ainsi que les deux armées furent pres- « tes à s'entrechoquer, se jetterent au milieu des armes; et, « prenant leurs differends en main, les accorderent, et ju- « gerent avec si grande équité et si au contentement de « toutes les deux parties, qu'il s'en engendra une amitié « et bienveillance très grande reciproquement entre eux « tous, non-seulement de ville à ville, mais aussi de mai- « son à maison : tellement que depuis ce temps-là ils ont

[1] *Guerres des Gaules*, liv. VI, page 168, traduction de d'Ablancourt.

« toujours continué de consulter des affaires, tant de la « guerre que de la paix, avec leurs femmes, et de pacifier les « querelles et differends qu'ils avoient avec leurs voisins « et alliés, par le moyen d'elles : et partant, en la composi- « tion qu'ils firent avec Annibal quand il passa par les « Gaules, entre autres articles, ils y mirent que s'il adve- « noit que les Gaulois prétendissent que les Carthaginois leur « tinssent quelque tort, les capitaines et gouverneurs car- « thaginois qui estoient en Espagne en seroient les juges ; et « si, au contraire, les Carthaginois vouloient dire que les « Gaulois leur eussent fait quelque tort, les femmes des Gau- « lois en jugeroient [1]. » Ces deux autorités paraîtront difficiles à concilier, à qui ne fait pas attention à la réaction des choses humaines. Le pouvoir des femmes venait de leur oppression. Le peuple, aussi opprimé qu'elles, leur donna sa confiance, comme elles l'avaient donnée au peuple. C'étaient deux malheureux qui s'étaient rapprochés, et qui avaient mis leur misère en commun. Elles jugeaient d'autant mieux, qu'elles n'avaient rien à gagner ni à perdre. C'est aux femmes qu'il faut attribuer l'esprit de galanterie, l'insouciance, la gaieté, et surtout le goût pour la raillerie, qui ont, de tout temps, caractérisé notre nation. Avec une simple chanson, elles ont fait trembler plus d'une fois nos tyrans. Leurs vaudevilles y ont mis bien des bannières en campagne, et encore plus en déroute. C'est par elles que le ridicule a acquis tant de force en France, qu'il y est devenu l'arme la plus terrible qu'on y puisse employer, quoique ce ne soit que l'arme des faibles ; parce que les femmes s'en saisissent d'abord, et que, dans le préjugé national, leur estime étant le premier des biens, il s'ensuit que leur mépris est le plus grand malheur du monde.

Enfin, le cardinal de Richelieu ayant rendu aux rois la puissance législative, il ôta bien par là aux nobles le pouvoir de se nuire par des guerres civiles ; mais il ne put

[1] Plutarque, tome II, in-fol. ; *les vertueux Faits des Femmes*, pages 233 et 234.

abolir parmi eux la fureur des duels, parce que la racine de ce préjugé est dans le peuple, et que les édits ne peuvent rien sur ses opinions quand il est opprimé. L'édit du prince défend à un gentilhomme d'aller sur le pré, et l'opinion de son valet l'y contraint. Les nobles se sont arrogé tout l'honneur national, mais le peuple leur en détermine l'objet, et leur en distribue la mesure. Louis XIV, cependant, rendit au peuple une partie de sa liberté naturelle par son despotisme même. Comme il ne vit guère que lui dans le monde, tout le monde lui parut à peu près égal. Il voulut qu'il fût permis à tous ses sujets de travailler pour sa gloire, et il les récompensa à proportion que leurs travaux y avaient du rapport. Le désir de plaire au prince rapprocha les conditions. On vit alors une foule d'hommes célèbres se distinguer dans toutes les classes. Mais les malheurs de ce grand roi, et peut-être sa politique, l'ayant forcé de recourir à la vénalité des charges, dont le fatal exemple lui avait été donné par ses prédécesseurs, et qui s'est étendue, après lui, jusqu'aux plus vils emplois, il acheva bien par là d'ôter à la noblesse son ancienne prépondérance; mais il fit naître dans la nation une puissance bien plus dangereuse : ce fut celle de l'or. Celle-là y a subjugué toutes les autres, même celle des femmes (6).

D'abord la noblesse ayant conservé une partie de ses priviléges dans les campagnes, les bourgeois qui ont quelque fortune ne veulent point y habiter, pour n'être point exposés, d'une part, à ses incartades, et pour n'être pas confondus, de l'autre, avec les paysans, en payant la taille et en tirant à la milice. Ils aiment mieux demeurer dans les petites villes, où une multitude de charges et de rentes financières les font subsister dans l'oisiveté et dans l'ennui, que de vivifier des terres qui avilissent leurs cultivateurs. Il arrive de là que les petites propriétés rurales ont peu de valeur, et que, chaque année, elles s'agrègent aux grandes. Les riches, qui en font l'acquisition, parent aux inconvénients qui les accompagnent, ou par leur noblesse personnelle, ou en en ac-

quérant les priviléges pour de l'argent. Je sais bien qu'un parti fameux, il y a quelques années, a beaucoup vanté les grands propriétaires, parce que, disait-il, ils labourent à meilleur marché que les petits : mais, sans considérer s'ils en vendent le blé moins cher, et toutes les autres conséquences du PRODUIT NET, dont on a voulu faire l'unique objet de l'agriculture et même de la morale, on ne peut douter que, si un certain nombre de familles riches acquérait chaque année les terres qui sont à sa bienséance, cette marche économique deviendrait bientôt funeste à l'État. Je me suis étonné bien des fois qu'il n'y eût point en France de loi qui mît des bornes aux grandes propriétés. Les Romains avaient des censeurs qui fixèrent d'abord pour chaque particulier l'étendue de sa possession à sept arpents, comme suffisante pour la subsistance d'une famille. Ils entendaient par arpent ce qu'un joug de bœufs pouvait labourer dans un jour. Dans le luxe de Rome, on la régla à cinq cents; mais cette loi, malgré son indulgence, fut bientôt enfreinte, et son infraction entraîna la perte de la république. « Les grands parcs « et les grands domaines, dit Pline [1], ont ruiné notre Ita- « lie et les provinces que les Romains ont conquises; car ce « qui causa les victoires que Néron (le consul) obtint en Afri- « que, vint de ce que six hommes tenaient en propriété près « de la moitié de la Numidie, quand Néron les défit. » Plutarque disait que, de son temps, sous Trajan, on n'aurait pas levé trois mille soldats dans la Grèce, qui avait fourni autrefois des armées si nombreuses; et qu'on y voyageait quelquefois tout un jour sans rencontrer d'autres personnes que quelques bergers le long des chemins. C'est que les terres de la Grèce étaient presque toutes tombées en partage à de grands propriétaires. Les conquérants ont toujours trouvé une faible résistance dans les pays divisés en grandes propriétés. Nous en avons des exemples dans tous les siècles, depuis l'invasion du Bas-Empire, faite par les Turcs, jusqu'à celle de la Pologne, arrivée de nos jours. Les grandes proprié-

[1] *Histoire naturelle*, liv. XVIII, chap. III et VI.

tés ôtent à la fois le patriotisme à ceux qui ont tout et à ceux qui n'ont rien. « Les gerbes, disait Xénophon, donnent à « ceux qui les font croître le courage de les défendre. Elles « sont dans les champs comme un prix au milieu d'un jeu « pour le vainqueur. »

Tel est le danger auquel des possessions trop inégales exposent un État au dehors; voyons le mal qu'elles font au dedans. J'ai ouï raconter à une personne très-digne de foi qu'un ancien contrôleur général s'étant retiré dans la province où il était né, y acheta une terre considérable. Il y avait aux environs une cinquantaine de fiefs qui pouvaient rapporter depuis quinze cents livres jusqu'à deux mille livres de rente. Leurs possesseurs étaient de bons gentilshommes qui donnaient, de père en fils, à la patrie, de braves officiers et des mères de famille respectables. Le contrôleur général, désirant agrandir sa terre, les invita dans son château, les traita splendidement, leur fit goûter le luxe de Paris, et finit par leur offrir le double de la valeur de leurs fonds, s'ils voulaient s'en défaire. Tous acceptèrent son offre, croyant doubler leurs revenus, et dans l'espérance non moins trompeuse pour un gentilhomme campagnard de s'acquérir un protecteur puissant à la cour. Mais la difficulté de placer convenablement leur argent, le goût de la dépense inspiré par des sommes qu'ils n'avaient jamais vues rassemblées dans leurs coffres, enfin les voyages à Paris, réduisirent bientôt à rien le prix de leurs patrimoines. Toutes ces familles honorables disparurent d'abord du pays; et trente ans après, un de leurs descendants, qui comptait dans ses ancêtres une longue suite de capitaines de cavalerie et de chevaliers de Saint-Louis, parcourait à pied leurs anciens domaines, sollicitant, pour vivre, une place de garde de sel.

Voilà le mal que les grandes propriétés font aux citoyens : celui qu'elles font à la terre n'est pas moindre. J'étais, il y a quelques années, en Normandie, chez un gentilhomme aisé qui fait valoir lui-même un grand pâturage situé à mi-côte, sur un assez mauvais fonds. Il me promena tout autour de

son vaste enclos jusqu'à un espace considérable qui n'était couvert que de mousses, de prêles et de chardons : on n'y voyait pas un brin de bonne herbe. A la vérité, ce terrain était à la fois ferrugineux et marécageux. On l'avait coupé de plusieurs tranchées, pour en faire écouler les eaux ; mais c'était en vain, rien n'y pouvait croître. Immédiatement au-dessous, il y avait une suite de petites métairies dont le fonds était couvert de gazons frais, planté de pommiers chargés de fruits, et entouré de grands aunes. Quelques vaches paissaient sous ces vergers, tandis que des paysannes filaient en chantant à la porte de leurs maisons. Ces voix champêtres, qui se répétaient de distance en distance sous ces bocages, donnaient à ce petit hameau un air vivant qui augmentait encore la nudité et la triste solitude de la lande où nous étions. Je demandai à son possesseur pourquoi des terrains si voisins étaient de rapports si différents. « Ils sont de même nature, « me dit-il, et il y avait autrefois sur le lieu où nous sommes « de petites maisons semblables à celles que vous voyez là. « J'en ai fait l'acquisition, mais à ma perte. Leurs habitants « ayant du loisir et peu de terre à soigner, l'émoussaient, l'é« chardonnaient, le fumaient ; l'herbe y venait. Voulaient« ils y planter, ils y creusaient des trous, ils en ôtaient les « pierres, et ils les remplissaient de bonne terre qu'ils al« laient chercher au fond des fossés et le long des chemins. « Leurs arbres prenaient racine et prospéraient ; mais tous « ces soins me coûteraient beaucoup de temps et de dépen« ses ; je n'en tirerais jamais l'intérêt de mon argent. » Il faut remarquer que ce mauvais économe, mais bon gentilhomme dans toute la force du terme, faisait l'aumône à la plupart de ces anciens métayers, qui n'avaient plus de quoi vivre. Ainsi, voilà encore du terrain et des hommes rendus inutiles par les grandes propriétés. Ce n'est point dans les grands domaines, mais dans les bras des cultivateurs, que le Père des hommes verse les fruits de la terre.

Il me serait possible de démontrer que les grandes propriétés sont les causes principales de la multitude de pauvres qu'il

y a dans le royaume, par la raison même qui leur a mérité tant d'éloges de plusieurs de nos écrivains, qui est qu'elles épargnent aux hommes les travaux de l'agriculture. Il y a beaucoup d'endroits où l'on n'a aucun ouvrage à donner aux paysans pendant une grande partie de l'année : mais je ne m'arrêterai qu'à leur misère, qui semble croître avec la richesse de chaque canton.

Le pays de Caux est le pays le plus fertile que je connaisse au monde. Ce qu'on appelle la grande agriculture y est porté à sa perfection. L'épaisseur de son humus, qui a en quelques endroits cinq à six pieds de profondeur, les engrais que lui fournit le fond de marne sur lequel il est élevé, ceux qu'il tire des plantes marines de ses rivages, qu'on répand à sa surface, concourent à le couvrir de superbes végétaux. Les blés, les arbres, les bestiaux, les femmes et les hommes, y sont plus beaux et plus robustes que partout ailleurs : mais comme les lois y ont donné dans toutes les familles les deux tiers des biens de campagne aux aînés, on y voit, d'un côté, la plus grande abondance, et de l'autre une indigence extrême. Je traversais un jour ce pays; j'admirais ses campagnes si bien labourées, et si vastes, que la vue n'en atteint pas le terme. Leurs longs sillons de blés, qui suivent les ondulations de la plaine, et qui ne se terminent qu'aux villages et aux châteaux entourés d'arbres de haute futaie, me les faisaient paraître semblables à une mer de verdure, d'où s'élevaient çà et là quelques îles à l'horizon. C'était au mois de mars, au petit point du jour. Il soufflait un vent de nord-est très-froid. J'aperçus quelque chose de rouge qui courait au loin à travers les champs, et qui se dirigeait vers la grande route, environ un quart de lieue devant moi. Je hâtai mon pas, et j'arrivai assez à temps pour voir que c'étaient deux petites filles en corsets rouges et en sabots, qui traversaient avec bien de la peine le fossé du grand chemin. La plus grande, qui pouvait avoir six à sept ans, pleurait amèrement. Mon enfant, lui dis-je, pourquoi pleurez-vous, et où allez-vous si matin? « Monsieur, me répondit-elle, ma mère est

« malade. Il n'y a point de bouillon dans notre paroisse ; nous « allons à ce clocher tout là-bas, chez un autre curé, pour lui « en demander. Je pleure, parce que ma petite sœur ne peut « plus marcher. » En disant ces mots, elle s'essuyait les yeux avec un morceau de serpillière qui lui servait de jupon. Pendant qu'elle levait cette guenille jusqu'à son visage, j'aperçus qu'elle n'avait pas même de chemise. La misère de ces enfants si pauvres au milieu de ces campagnes si riches me pénétra de douleur ; mais je ne pouvais leur donner qu'un bien faible secours. J'allais voir moi-même une autre espèce de misérables.

Le nombre en est si grand dans les meilleurs cantons de cette province, qu'il y égale le quart et même le tiers des habitants dans chaque paroisse. Il y augmente tous les ans. Je tiens ces observations de mon expérience, et du témoignage de plusieurs curés dignes de foi. Quelques seigneurs y font distribuer du pain, toutes les semaines, à la plupart de leurs paysans, pour les aider à vivre. Économistes, songez que la Normandie est la plus riche de nos provinces, et étendez vos calculs et vos proportions au reste du royaume ! Substituez la morale financière à celle de l'Évangile : pour moi, je ne veux pas d'autre preuve de la supériorité de la religion sur les raisonnements de la philosophie, et de la bonté du cœur national sur les grandes vues de notre politique ; c'est que, malgré la défectuosité de nos lois, et nos erreurs en tout genre, l'État se soutient encore, parce que la charité et l'humanité y viennent presque partout au secours du gouvernement.

La Picardie, la Bretagne et d'autres provinces, sont incomparablement plus à plaindre que la Normandie. S'il y a vingt et un millions d'hommes en France, comme on le prétend, il y a donc au moins sept millions de pauvres. Cette proportion ne diminue pas dans les villes, comme on peut le voir par le nombre des enfants trouvés à Paris, qui monte, année commune, à six ou sept mille, tandis que celui des autres enfants qui n'ont pas été abandonnés par leurs parents n'y va pas à plus de quatorze ou quinze mille. On peut bien juger

que dans ces derniers il y en a encore beaucoup qui appartiennent à des familles indigentes. Les autres, à la vérité, sont en partie les fruits du libertinage; mais le désordre des mœurs prouve également la misère du peuple, et même plus fortement, puisqu'elle le contraint de renoncer à la fois et à la vertu et aux premiers sentiments de la nature.

L'esprit de finance a occasionné ces maux dans le peuple, en lui enlevant la plupart des moyens de subsister; mais ce qu'il y a de pis, c'est qu'il a corrompu sa morale. Il n'estime et il ne loue plus que ceux qui font fortune. S'il porte encore quelque respect aux talents et aux vertus, c'est qu'il les regarde comme des moyens de s'enrichir. Ce qu'on appelle même la bonne compagnie ne pense guère autrement. Mais je voudrais bien savoir s'il y a quelque moyen honnête de faire fortune, pour un homme sans argent, dans un pays où tout est vénal. Il faut au moins intriguer, plaire à un parti, se faire des protecteurs et des prôneurs; et pour cela il faut être de mauvaise foi, corrompre, flatter, tromper, épouser les passions d'autrui, bonnes ou mauvaises, se dévoyer enfin par quelque endroit. J'ai vu des gens parvenir dans toutes sortes d'états; mais, j'ose le dire publiquement, quelques louanges qu'on ait données à leur mérite, et quoique plusieurs d'entre eux en eussent en effet, je n'ai vu les plus honnêtes s'élever et se maintenir qu'aux dépens de quelques vertus.

Je n'arrêterai pas ici mes réflexions sur le pouvoir et les richesses qu'ont acquis peu à peu plusieurs ordres religieux, mais sur leur nombre en général. Il y a des politiques qui prétendent que la France serait trop peuplée s'il n'y avait pas de couvents. La Hollande et l'Angleterre, qui n'en ont point, sont-elles trop peuplées? C'est connaître d'ailleurs bien peu les ressources de la nature. Plus la terre a d'habitants, plus elle rapporte. La France nourrirait peut-être quatre fois plus de peuple qu'elle n'en contient, si elle était, comme la Chine, divisée en un grand nombre de petites propriétés. Il ne faut pas juger de sa fertilité par ses grands domaines. Ces vastes terres désertes ne rapportent que de deux ans l'un, ou tout au plus

deux sur trois. Mais de combien de récoltes et d'hommes se couvrent les petites cultures! Voyez, aux environs de Paris, le pré de Saint-Gervais. Le fonds, en général, en est médiocre; et cependant il n'y a aucune espèce de végétal de nos climats que l'industrie de ses cultivateurs ne lui fasse produire. On y voit à la fois des pièces de blés, des prairies, des légumes, des carrés de fleurs, des arbres à fruits et de haute futaie. J'y ai vu, dans le même champ, des cerisiers au milieu des pommes de terre, des vignes qui grimpaient sur les cerisiers, et de grands noyers qui s'élevaient au-dessus des vignes; quatre récoltes l'une sur l'autre, dans la terre, sur la terre et dans l'air. On n'y voit point de haies qui y partagent les possessions, non plus que si c'était au temps de l'âge d'or. Souvent un jeune paysan, avec un panier et une échelle, monté sur un arbre fruitier, vous présente l'image de Vertumne; tandis qu'une jeune fille, qui chante dans quelque détour de vallon, pour en être aperçue, vous rappelle celle de Pomone. Si des préjugés cruels ont frappé de stérilité et de solitude une grande partie de la France, et ne la réservent désormais qu'à un petit nombre de propriétaires, pourquoi, au lieu de fondateurs d'ordres, ne s'élève-t-il pas parmi nous des fondateurs de colonies, comme chez les Égyptiens et chez les Grecs? La France n'aura-t-elle jamais ses Inachus et ses Danaüs? Pourquoi forçons-nous les peuples de l'Afrique de cultiver nos terres en Amérique, tandis que nos paysans manquent chez nous de travail? Que n'y transportons-nous nos familles les plus misérables tout entières, enfants, vieillards, amants, cousines, les cloches même et les saints de chaque village, afin qu'elles retrouvent, dans ces terres lointaines, les amours et les illusions de la patrie? Ah! si dans ces pays, où les cultures sont si faciles, on avait appelé la liberté et l'égalité, les cabanes du nouveau monde seraient aujourd'hui préférables aux palais de l'ancien. Ne reparaîtra-t-il jamais dans quelque coin de la terre une nouvelle Arcadie? Lorsque je me suis cru quelque crédit auprès des hommes puissants, j'ai tenté de l'employer à des projets de cette nature; mais je n'en ai pas rencontré un seul

qui s'occupât fortement du bonheur des hommes. J'ai essayé d'en tracer au moins le plan, pour le laisser à d'autres; mais les nuages du malheur ont obscurci ma propre vie, et je n'ai pu être heureux, même en songe.

Des politiques ont regardé la guerre même comme nécessaire à un État, parce qu'elle y détruit, disent-ils, la surabondance des hommes. En général ils connaissent fort peu la nature. Indépendamment des ressources des petites propriétés, qui multiplient partout les fruits de la terre, on peut assurer qu'il n'y a aucun pays qui n'ait à sa portée des moyens d'émigration, surtout depuis la découverte du nouveau monde. De plus, il n'y a pas un seul État, même parmi les plus peuplés, qui n'ait quantité de terres incultes dans son territoire. La Chine et le Bengale sont, je pense, les pays du monde où il y a le plus d'habitants : cependant la Chine a quantité de déserts au milieu de ses provinces, parce que l'avarice porte leurs cultivateurs dans le voisinage des grands fleuves et dans les villes, pour s'y livrer au commerce. Plusieurs voyageurs éclairés en ont fait l'observation. Voici ce que dit des déserts du Bengale le bon Hollandais Gauthier Schouten : « Du côté du sud, le long des côtes de « la mer, à l'embouchure du Gange, il y a une assez grande « partie qui est inculte et déserte, par la paresse et l'oisiveté « des habitants, et aussi par la crainte qu'ils ont des courses « de ceux d'Aracan, et des crocodiles et autres monstres qui « dévorent les hommes, et qui se tiennent dans les déserts, « le long des ruisseaux, des rivières, des marais, et dans « les cavernes [1]. » Bien faibles obstacles, sans doute, pour une nation dont les pères vendent quelquefois leurs enfants, faute de moyens pour les nourrir! Le médecin Bernier remarque aussi, dans son *Voyage du Mogol*, qu'il trouva quantité d'îles très-fertiles et désertes à l'embouchure du Gange.

On a essayé, depuis quelques années, d'encourager à la vertu, par des fêtes appelées ROSIÈRES, les pauvres filles de

[1] Gauthier Schouten, *Voyage aux Indes orientales*, tome I, page 154.

nos campagnes ; car pour celles qui sont riches, et pour les bourgeoises, le respect qu'elles doivent à leur fortune ne leur permet pas de se mettre sur la ligne des paysannes, au pied même des autels. Mais vous qui donnez des couronnes à la vertu, ne craignez-vous pas de la flétrir? Savez-vous bien que, chez les peuples qui l'ont honorée véritablement, il n'y avait que le prince ou la patrie qui osât la couronner? Le proconsul Apronius refusa de donner la couronne civique à un soldat qui l'avait méritée ; il regardait ce privilége comme n'appartenant qu'à l'empereur. Tibère la lui donna, et il se plaignit qu'Apronius ne l'eût pas fait, en qualité de proconsul [1]. Savez-vous bien comment les Romains honoraient la virginité? Ils faisaient porter devant les vestales les masses des préteurs. Nous avons vu ailleurs que leur seule présence délivrait le criminel qu'on menait au supplice, pourvu toutefois qu'elles affirmassent qu'elles ne s'étaient pas trouvées sur son chemin de propos délibéré. Elles avaient un banc particulier dans les fêtes publiques ; et plusieurs impératrices demandèrent, comme le comble de l'honneur, le privilége d'y être assises. Et des bourgeois de Paris couronnent nos vestales champêtres! Grand et généreux effort! ils donnent, à la campagne, des roses à la vertu indigente ; et ils couvrent, à la ville, le vice de diamants.

D'un autre côté, les punitions du crime ne me paraissent pas mieux ordonnées que les récompenses de la vertu. On n'entend crier dans nos carrefours que ces mots terribles : ARRÊT QUI CONDAMNE, et jamais ARRÊT QUI RÉCOMPENSE. On réprime le crime par des punitions infâmes. Une de leurs simples flétrissures empire un coupable au lieu de le corriger, et détermine souvent toute sa famille au vice. Où voulez-vous d'abord que se réfugie un homme fouetté, marqué et banni? La nécessité en a fait un voleur, la rage en fera un assassin. Ses parents, déshonorés, abandonnent le pays, et deviennent vagabonds, ses sœurs se livrent à la prostitution. On regarde ces effets de la crainte que le bour-

[1] *Annales de Tacite*, liv. III, année VI.

reau inspire au peuple, comme des préjugés qui lui sont salutaires. Mais ils produisent, à mon avis, un bien grand mal. Le peuple les étend aux actions les plus indifférentes, et en augmente le poids de sa misère. J'en ai vu un exemple sur un vaisseau où j'étais passager : c'était en revenant de l'Ile-de-France. Je remarquai qu'aucun des matelots ne voulait manger avec le cuisinier du vaisseau; ils daignaient même à peine lui parler. J'en demandai la raison au capitaine; il me dit qu'étant au Pégu, il y avait environ six mois, il y avait laissé cet homme à terre, pour y garder un magasin que les gens du pays lui avaient prêté. Ces gens, à l'entrée de la nuit, en fermèrent la porte à la clef, et l'emportèrent chez eux. Le gardien qui était dedans, ne pouvant sortir pour satisfaire à ses besoins naturels, fut obligé de se soulager dans un coin. Par malheur, ce magasin était un temple. Le matin venu, les gens du pays lui en ouvrirent la porte; mais, s'apercevant que ce lieu était souillé, ils se jetèrent à grands cris sur le malheureux gardien, le lièrent, et le mirent entre les mains des bourreaux, qui l'allaient pendre, si lui, capitaine du vaisseau, secondé d'un évêque portugais et du frère du roi, n'y fût accouru pour le tirer de leurs mains. Depuis ce moment, les matelots regardaient leur compatriote comme déshonoré, pour avoir, disaient-ils, passé par les mains du bourreau. Ce préjugé ne fut ni chez les Grecs ni chez les Romains; il ne se trouve point chez les Turcs, les Russes et les Chinois. Il ne vient point du sentiment de l'honneur, ni même de la honte du crime; il ne tient qu'au genre du supplice. Une tête tranchée pour crime de trahison ou de perfidie, ou une tête cassée pour crime de désertion, ne déshonore point la famille d'un coupable. Le peuple, avili, ne méprise que ce qui lui est propre, et il est sans pitié dans ses jugements, parce qu'il est malheureux.

Ainsi la misère du peuple est la principale source de nos maladies physiques et morales. Il y en a une autre qui n'est pas moins féconde en maux, c'est l'éducation des enfants. Cette partie de la politique a fixé, dans l'antiquité, l'attention

des plus grands législateurs. Les Perses, les Égyptiens et les Chinois, en firent la base de leurs gouvernements. Ce fut sur elle que Lycurgue posa les fondements de sa république. On peut même dire que là où il n'y a point d'éducation nationale, il n'y a point de législation durable. Chez nous, l'éducation n'a aucun rapport avec la constitution de l'État. Nos écrivains les plus célèbres, tels que Montaigne, Fénelon, J.-J. Rousseau, ont bien senti les défauts de notre police à cet égard; mais, désespérant peut-être de les réformer, ils ont mieux aimé proposer des plans d'éducation particulière et domestique, que de réparer l'ancien, et de l'assortir à toutes les inconséquences de notre société. Pour moi, qui ne remonte à l'origine de nos maux qu'afin d'en disculper la nature, et que quelque heureux génie puisse y apporter un jour quelque remède, je me trouve encore engagé à examiner l'influence de l'éducation sur notre bonheur particulier, et sur celui de la patrie en général.

L'homme est le seul être sensible qui forme sa raison d'observations continuelles. Son éducation commence avec sa vie, et ne finit qu'à sa mort. Ses jours s'écouleraient dans une perpétuelle incertitude, si la nouveauté des objets, et la flexibilité de son cerveau dans l'enfance, ne donnaient aux impressions du premier âge un caractère ineffaçable : c'est alors que se forment les goûts et les observations qui dirigent toute notre vie. Nos premières affections sont encore les dernières. Elles nous accompagnent au milieu des événements dont nos jours sont mêlés; elles reparaissent dans la vieillesse, et nous rappellent alors les époques de l'enfance avec encore plus de forces que celles de l'âge viril. Les premières habitudes influent même sur les animaux, jusqu'à détruire en eux l'instinct naturel. Lycurgue en montra un exemple frappant aux Lacédémoniens, dans deux chiens de chasse pris de la même litée, dans l'un desquels l'éducation avait tout à fait triomphé de la nature. Mais j'en connais de plus forts parmi les hommes, en ce que les premières habitudes y triomphent quelquefois de l'ambition. Il y a plusieurs de ces exemples

dans l'histoire; cependant j'en choisirai un qui n'y est pas, et qui est en apparence peu important, mais qui m'intéresse, parce qu'il rappelle à mon souvenir des hommes qui m'ont été chers.

Lorsque j'étais au service de Russie, j'allais souvent dîner chez son excellence M. de Villebois, grand maître de l'artillerie, et général du corps du génie, où je servais. J'avais remarqué qu'on lui présentait toujours sur une assiette je ne sais quoi de gris, et de semblable, pour la forme, à de petits cailloux. Il mangeait de ce mets avec fort bon appétit, et il n'en offrait à personne, quoique sa table fût honorablement servie, et qu'il n'y eût pas un seul plat qui n'y fût présenté au moindre convive. Il s'aperçut un jour que je regardais son assiette favorite avec attention. Il me demanda, en riant, si j'en voulais goûter : j'acceptai son offre, et je trouvai que c'étaient de petits blocs de lait caillé, salés, et parsemés de grains d'anis, mais si durs et si coriaces, que j'avais toutes les peines du monde à y mordre, et qu'il me fut impossible d'en avaler. « Ce sont, me dit le grand maître, des fromages « de mon pays. C'est un goût de l'enfance. J'ai été élevé parmi « nos paysans à manger de ces gros laitages. Quand je voyage, « et que je suis loin des villes, aux approches d'un village « je fais aller devant moi mes gens et mon équipage; et mon « plaisir alors est d'entrer tout seul, bien enveloppé dans « mon manteau, chez le premier paysan, et d'y manger une « terrine de lait caillé, avec du pain bis. A ma dernière tour- « née en Livonie, il m'arriva, à cette occasion, une aventure « qui m'amusa beaucoup. Pendant que je déjeunais ainsi, je « vis entrer dans la maison un homme qui chantait, et qui « portait un paquet sur son épaule. Il s'assit auprès de moi, et « dit à l'hôte de lui donner un déjeuner semblable au mien. Je « demandai à ce voyageur si gai d'où il venait, et où il allait. « Il me dit : Je suis matelot, je viens des grandes Indes. J'ai « débarqué à Riga, et je m'en retourne à Erlang, mon pays, « d'où il y a trois ans que je suis parti. J'y resterai jusqu'à « ce que j'aie mangé les cent écus que voilà, me dit-il en me

« montrant un sac de cuir qu'il faisait sonner. Je le question-
« nai sur les pays qu'il avait vus, et il me répondit avec beau-
« coup de bon sens. Mais, lui dis-je, quand vous aurez mangé
« vos cent écus, que ferez-vous? Je m'en retournerai, répon-
« dit-il, en Hollande, me rembarquer pour les grandes In-
« des, afin d'en gagner d'autres, et revenir me divertir à
« Erlang, mon pays, en Franconie. La bonne humeur et
« l'insouciance de cet homme me plurent tout à fait, conti-
« nua le grand maître. En vérité, j'enviais son sort. »

La sage nature, en donnant tant de force aux habitudes du premier âge, a voulu faire dépendre notre bonheur de ceux à qui il importe le plus de le faire, c'est-à-dire de nos parents, puisque c'est des affections qu'ils nous inspirent alors que dépend celle que nous leur porterons un jour. Mais, parmi nous, dès qu'un enfant est né, on le livre à une nourrice mercenaire. Le premier lien qui devait l'attacher à ses parents est rompu avant d'être formé. Un jour viendra peut-être où il verra sortir leur pompe funèbre de la maison paternelle avec la même indifférence qu'ils en ont vu sortir son berceau. On l'y rappelle, à la vérité, dans l'âge où les grâces, l'innocence et le besoin d'aimer devraient l'y fixer pour toujours; mais on ne lui en fait goûter les douceurs que pour lui en faire sentir aussitôt la privation. On l'envoie aux écoles, on l'éloigne dans des pensions. C'est là qu'il répandra des larmes que n'essuiera plus une main maternelle; c'est là qu'il formera des amitiés étrangères, pleines de regrets ou de repentir, et qu'il éteindra les affections naturelles de frère, de sœur, de père, de mère, qui sont les plus fortes et les plus douces chaînes dont la nature nous attache à la patrie.

Après avoir fait cette première violence à son jeune cœur, on en fait éprouver d'autres à sa raison. On charge sa tendre mémoire d'ablatifs, de conjonctifs, de conjugaisons; on sacrifie la fleur de la vie humaine à la métaphysique d'une langue morte. Quel est le Français qui pourrait supporter le tourment d'apprendre ainsi la sienne? Et s'il s'en est trouvé qui en aient eu la laborieuse patience, l'ont-ils mieux parlée que

leurs compatriotes? Qui écrit le mieux, d'une femme de la cour, ou d'un grammairien? Montaigne, si plein des beautés antiques de la langue latine, et qui a donné tant d'énergie à la nôtre, se félicite « de n'avoir jamais su ce que c'estoit que « des vocatifs. » Apprendre à parler par les règles de la grammaire, c'est apprendre à marcher par les lois de l'équilibre. C'est l'usage qui enseigne la grammaire d'une langue, et ce sont les passions qui en apprennent la rhétorique. Ce n'est que dans l'âge et dans les lieux où elles se développent, qu'on sent les beautés de Virgile et d'Horace, que nos plus fameux traducteurs de collége n'ont jamais soupçonnées. Je me rappelle qu'étant écolier, je fus longtemps étourdi, comme les autres enfants, par un chaos de termes barbares, et que quand je venais à entrevoir dans mes auteurs quelque trait d'esprit qui éclairait ma raison, ou quelque sentiment qui allait à mon cœur, j'en baisais mon livre de joie. Je m'étonnais de trouver le sens commun dans les anciens. Je pensais qu'il y avait autant de différence de leur raison à la mienne, qu'il y en avait dans la construction de nos deux langages. J'ai vu plusieurs de mes camarades si rebutés des auteurs latins par ces explications de collége, que, longtemps après en être sortis, ils ne pouvaient en entendre parler. Mais quand ils ont été formés par l'expérience du monde et des passions, ils en ont senti alors les beautés, et en ont fait leurs délices. C'est ainsi qu'on abrutit, parmi nous, les enfants; qu'on contraint leur âge, plein de feu et de mouvement, par une vie triste, sédentaire et spéculative, qui influe sur leur tempérament par une infinité de maladies. Mais tout ceci n'est encore que de l'ennui et des maux physiques. On leur inspire des vices, on leur donne de l'ambition sous le nom d'émulation.

Des deux passions qui meuvent le cœur humain, qui sont l'amour et l'ambition, l'ambition est la plus durable et la plus dangereuse. Elle meurt la dernière dans les vieillards, et on lui donne l'essor la première dans les enfants. Il vaudrait beaucoup mieux leur apprendre à diriger leur amour

vers quelque objet digne d'être aimé. La plupart d'entre eux sont destinés à éprouver un jour cette douce passion. La nature d'ailleurs en a fait le plus puissant lien des sociétés. Si leur âge, ou plutôt si nos mœurs financières s'y opposent, on devrait la détourner vers l'amitié, et former parmi eux, comme Platon dans sa république, ou Pélopidas à Thèbes, des bataillons d'amis toujours prêts à se dévouer pour la patrie (7). Mais l'ambition ne s'élève qu'aux dépens d'autrui. Quelque beau nom qu'on lui donne, elle est l'ennemie de toute vertu. Elle est la source des vices les plus dangereux, de la jalousie, de la haine, de l'intolérance et de la cruauté; car chacun cherche à la satisfaire à sa manière. Elle est interdite à tous les hommes par la nature et par la religion, et à la plupart des sujets par le gouvernement. Dans nos colléges, on élève à l'empire un écolier qui sera destiné toute sa vie à vendre du poivre. On y exerce, au moins pendant sept ans, les jeunes gens qui sont les espérances d'une nation à faire des vers, à être les premiers en amplification, les premiers en babil. Pour un qui réussit dans cette futile occupation, que de milliers y perdent leur santé et leur latin!

C'est l'émulation qui donne les talents, dit-on. Il serait aisé de prouver que les écrivains les plus célèbres dans tous les genres n'ont jamais été élevés dans les colléges, depuis Homère qui ne savait que sa langue, jusqu'à J.-J. Rousseau qui savait à peine le latin. Que d'écoliers ont brillé dans la routine des classes, et se sont éclipsés dans la vaste sphère des lettres! L'Italie est pleine de colléges et d'académies : s'y trouve-t-il aujourd'hui quelque homme bien fameux? N'y voit-on pas, au contraire, les talents, distraits par les sociétés inégales, les jalousies, les brigues, les tracasseries, et par toutes les inquiétudes de l'ambition, s'y affaiblir et s'y corrompre? Je crois y entrevoir encore une autre raison de leur décadence: c'est qu'on n'y étudie que des méthodes, ce que les peintres appellent des manières. Cette étude, en nous fixant sur les pas d'un maître, nous éloigne de la nature, qui est la source de tous les talents. Considérez quels sont en France les arts

qui y excellent, vous verrez que ce sont ceux pour lesquels il n'y a ni école publique, ni prix, ni académie; tels que les marchandes de modes, les bijoutiers, les perruquiers, les cuisiniers, etc. Nous avons, à la vérité, des hommes célèbres dans les arts libéraux et dans les sciences; mais ces hommes avaient acquis leurs talents avant d'entrer aux académies. D'ailleurs, peut-on dire qu'ils égalent ceux des siècles précédents, qui ont paru avant qu'elles existassent? Après tout, quand les talents se formeraient dans les colléges, ils n'en seraient pas moins nuisibles à la nation; car il vaut mieux qu'elle ait des vertus que des talents, et des hommes heureux que des hommes célèbres. Un éclat trompeur couvre les vices de ceux qui réussissent dans nos écoles. Mais, dans la multitude qui ne réussit jamais, les jalousies secrètes, les médisances sourdes, les basses flatteries, et tous les vices d'une ambition négative, fermentent déjà, et sont tout prêts à se répandre avec elle dans le monde.

Pendant qu'on déprave le cœur des enfants, on altère leur raison. Ces deux désordres vont toujours de concert. D'abord, on les rend inconséquents. Le régent leur apprend que Jupiter, Minerve et Apollon sont des dieux; le prêtre de la paroisse, que ce sont des démons. L'un, que Virgile, qui a si bien parlé de la Providence, est au moins dans les champs Élysées, et qu'il jouit dans ce monde de l'estime de tous les gens de bien; l'autre, qu'il est païen, et qu'il est damné. L'Évangile leur tient encore un autre langage; il leur apprend à être les derniers, et le collége à être les premiers; la vertu à descendre, et les talents à monter. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces contradictions, surtout dans les provinces, sortent souvent de la même bouche, et que le même ecclésiastique fait la classe le matin et le catéchisme le soir. Je sais bien comment elles s'arrangent dans la tête du régent; mais elles doivent bouleverser celle des disciples, qui ne sont pas payés pour les entendre, comme l'autre pour les débiter. C'est bien pis lorsqu'ils viennent à prendre des sujets de frayeur, là où ils n'en devaient trouver que de consolation; lorsqu'on leur applique,

dans l'âge de l'innocence, les malédictions prononcées par Jésus-Christ contre les pharisiens, les docteurs et les autres tyrans du peuple juif, ou qu'on effraye leurs tendres organes par quelques images monstrueuses, si communes dans nos églises. J'ai connu un jeune homme qui, dans son enfance, fut si effrayé du dragon de sainte Marguerite, dont son précepteur l'avait menacé dans l'église de son village, qu'il en tomba malade de peur, et qu'il croyait toujours le voir sur le chevet de son lit, prêt à le dévorer. Il fallut que son père, pour le rassurer, mît l'épée à la main, et feignît de l'avoir tué. On chassa à notre manière son erreur par une autre. Quand il fut grand, le premier usage qu'il fit de sa raison fut de penser que ceux qui étaient destinés à la former l'avaient égarée deux fois.

Après avoir élevé un enfant au-dessus de ses égaux par le titre d'empereur, et même au-dessus de tout le genre humain par celui d'enfant de l'Église, on l'avilit par des punitions cruelles et honteuses. « Entre autres choses, dit Montaigne [1], cette police de la plupart de nos colleges m'a tousjours desplu. On eust failli à l'adventure moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraie geôle de jeunesse captive. On la rend desbauchée, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez-y sur le point de leur office, vous n'oyez que cris et d'enfants suppliciés, et de maistres enivrés en leur colere. Quelle maniere pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames et craintives, et de les y guider d'une trogne effroyable, les mains armées de fouets! Inique et pernicieuse forme! Joint à ce que Quintilian en a très bien remarqué, que cette imperieuse autorité tire des suites perilleuses, et nommement à nostre façon de chastiment. Combien leurs classes seroient plus décemment jonchées de fleurs et de feuillées, que de tronçons d'osier sanglants! J'y ferois pourtraire la Joie, l'Allegresse, et Flora, et les Graces, comme fit en son eschole le philosophe Speusippus. Où est leur proufit, que là aussi

[1] *Essais*, liv. I, chap. XXV.

« fust leur esbat. » J'en ai vu, au collége, demi-pâmés de douleur, recevoir dans leurs petites mains jusqu'à douze férules. J'ai vu, par ce supplice, la peau se détacher du bout de leurs doigts, et laisser voir la chair toute vive. Que dire de ces punitions infâmes, qui influent à la fois sur les mœurs des écoliers et sur celles des régents, comme il y en a mille exemples? On ne peut entrer à ce sujet dans aucun détail, sans blesser la pudeur. Cependant des prêtres les emploient. On s'appuie sur un passage de Salomon, où il est dit : « N'épar-« gnez pas la verge à l'enfant. » Mais que sait-on si les Juifs mêmes usaient de ce châtiment à notre manière? Les Turcs, qui ont conservé une grande partie de leurs usages, regardent celui-ci comme abominable. Il ne s'est répandu en Europe que par la corruption des Grecs du Bas-Empire; et ce furent les moines qui l'y introduisirent. Si en effet les Juifs l'ont employé, que sait-on si leur férocité ne venait pas de cette partie de leur éducation? D'ailleurs, il y a dans l'Ancien Testâment quantité de conseils qui ne sont pas pour nous. On y trouve des passages difficiles à expliquer, des exemples dangereux et des lois impraticables. Par exemple, dans le *Lévitique*, il est défendu de manger de la chair de porc. C'est un crime digne de mort de travailler le jour du sabbat; c'en est un autre de tuer un bœuf hors du camp, etc. Saint Paul, dans son *Épître aux Galates*, dit positivement que la loi de Moïse est une loi de servitude : il la compare à l'esclave Agar, répudiée par Abraham. Quelque respect que nous devions aux écrits de Salomon et aux lois de Moïse, nous ne sommes point leurs disciples, mais nous le sommes de celui qui voulait qu'on laissât les enfants s'approcher de lui, qui les bénissait, et qui a dit que, pour entrer au ciel, il fallait leur devenir semblable.

Nos enfants, bouleversés par les vices de notre institution, deviennent inconséquents, fourbes, hypocrites, envieux, laids et méchants. A mesure qu'ils croissent en âge, ils croissent aussi en malignité et en contradiction. Il n'y a pas un seul écolier qui sache seulement ce que c'est que les

lois de son pays ; mais il y en a quelques-uns qui ont entendu parler de celles des Douze Tables. Aucun d'eux ne sait comment se conduisent nos guerres ; mais il y en a qui vous raconteront quelques traits de celles des Grecs et des Romains. Il n'y en a pas un qui ne sache que les combats singuliers sont défendus, et beaucoup d'entre eux vont dans les salles d'armes, où l'on n'apprend qu'à se battre en duel. C'est, dit-on, pour apprendre à se tenir de bonne grâce et à marcher : comme si on marchait de tierce et de quarte, et que l'attitude d'un citoyen dût être celle d'un gladiateur! D'autres, destinés à des fonctions plus paisibles, vont dans des écoles s'exercer à disputer. La vérité, dit-on, naît du choc des opinions. C'est une phrase de bel esprit. Pour moi, je méconnaîtrais la vérité, si je la rencontrais dans une dispute ; je me croirais ébloui par ma passion, ou par celle d'autrui. C'est des disputes que sont nés les sophismes, les hérésies, les paradoxes, et les erreurs en tout genre. La vérité ne se montre point devant les tyrans ; et tout homme qui dispute cherche à le devenir. La lumière de la vérité ne ressemble point à la lueur funeste des tonnerres, qui naît du choc des éléments ; mais à celle du soleil, qui n'est pure que quand le ciel est sans nuages.

Je ne suivrai point notre jeunesse dans le monde, où le plus grand mérite de l'antiquité ne peut lui servir à rien. Que féra-t-elle de ces grands sentiments de républicain dans une monarchie, et de ceux de désintéressement dans un pays où tout est à vendre ? A quoi lui servirait même l'impassible philosophie de Diogène, dans des villes où l'on arrête les mendiants ? Elle serait assez malheureuse, quand elle n'aurait conservé que cette crainte du blâme et cet amour de la louange, dont on a guidé ses études. Conduite sans cesse par l'opinion d'autrui, et n'ayant en elle aucun principe stable, la moindre femme la mènera avec plus d'empire qu'un régent. Mais, quoi qu'on en dise, on aura beau crier, les colléges seront toujours pleins. Je désirerais au moins qu'on délivrât les enfants de ces longues misères qui les dépravent dans l'âge le

plus heureux et le plus aimable de la vie, et qui ont ensuite tant d'influence sur leur caractère. L'homme naît bon : c'est la société qui fait les méchants, et c'est notre éducation qui les prépare.

Comme mon témoignage ne suffit pas dans une assertion aussi grave, j'en citerai plusieurs qui ne sont pas suspects, et que je prends, au hasard, chez des écrivains ecclésiastiques, non pas d'après leurs opinions qui sont décidées par leur état, mais d'après leur propre expérience, qui dérange absolument, à cet égard, toute leur théorie. En voici un du père Claude, d'Abbeville, missionnaire capucin, au sujet des enfants des habitants de l'île de Maragnan, sur la côte du Brésil, où nous avions jeté les fondements d'une colonie qui a eu le sort de tant d'autres, que nous avons perdues par notre inconstance et par nos divisions, qui sont les suites ordinaires de notre éducation. « Davantage, je ne sais si c'est pour le grand amour « que les pères et mères portent à leurs enfants, que jamais « ils ne leur disent mot qui les puisse offenser ; ains les lais- « sent en liberté de faire ce que bon leur semble, et leur per- « mettent tout ce qui leur plaist, sans les reprendre aucunement: « aussi est-ce une chose admirable, et de quoi plusieurs se « sont étonnés (non sans sujet), que les enfants ordinairement « ne font rien qui puisse mécontenter leurs parents; au con- « traire, ils s'efforcent de faire tout ce qu'ils savent et con- « noissent devoir leur estre agréable [1]. » Il fait le portrait le plus avantageux de leurs qualités physiques et morales. Son témoignage est confirmé par Jean de Léry, à l'égard des Brésiliens, qui ont les mêmes mœurs, et qui sont dans le voisinage de cette île. En voici un autre d'Antoine Biet, supérieur des prêtres missionnaires qui passèrent, en l'an 1652, à Cayenne, autre colonie que nous avons perdue par les mêmes causes, et depuis mal rétablie. C'est au sujet des enfants des sauvages Galibis [2]. « La mère a grand soin de nourrir son

[1] *Histoire de la mission des pères capucins dans l'île de Maragnan*, chap. XLVII.

[2] *Voyage de la terre équinoxiale*, liv. III, page 390.

« enfant. Ils ne savent ce que c'est, parmi eux, de donner « leurs enfants à nourrir à une autre. Elles sont folles de « leurs enfants, tant elles les aiment. Elles les lavent tous les « jours dans une fontaine ou rivière. Elles ne les emmaillot- « tent point, mais elles les couchent dans un petit lit de co- « ton, qu'elles font exprès pour eux. Elles les laissent toujours « nus : c'est une merveille de voir comme ils profitent; quel- « ques-uns, à neuf ou dix mois, marchent tout seuls. Quand « ils croissent, s'ils ne peuvent marcher, ils se traînent sur « leurs pieds et sur leurs mains. Ces gens aiment extrêmement « leurs enfants. Ils ne les frappent jamais et ne les corrigent « point, les laissant vivre dans une grande liberté, sans qu'ils « fassent rien qui fâche leurs parents. Ils s'étonnent quand ils « voient que quelqu'un des nôtres châtie ses enfants. » En voici un troisième d'un jésuite : c'est du père Charlevoix, homme rempli de toutes sortes de connaissances. Il est tiré de son *Voyage à la Nouvelle-Orléans*, autre colonie que nous avons laissée dépérir par nos divisions, suites de notre constitution morale et de notre éducation. Il parle en général des enfants des sauvages de l'Amérique septentrionale. « Quelquefois[1], « pour les corriger de leurs défauts, on emploie les prières « et les larmes, mais jamais les menaces... Une mère qui « voit sa fille se comporter mal se met à pleurer : celle-ci lui « en demande le sujet, et elle se contente de lui dire : Tu me « déshonores. Il est rare que cette manière de reprendre ne « soit pas efficace. Cependant, depuis qu'ils ont eu plus de « commerce avec les Français, quelques-uns commencent à « châtier leurs enfants; mais ce n'est guère que parmi ceux « qui sont chrétiens, ou qui sont fixés dans la colonie. Ordinai- « rement la plus grande punition que les sauvages emploient « pour corriger leurs enfants, c'est de leur jeter un peu d'eau au « visage... On a vu des filles s'étrangler, pour avoir reçu une ré- « primande assez légère de leurs mères, ou quelques gouttes « d'eau au visage; et les avertir en disant : Tu n'auras plus de fille. »

[1] *Journal historique de l'Amérique septentrionale*, lettre XXXIII, août 1721.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est de voir l'embarras où est l'auteur de concilier ses préjugés d'Européen avec ses observations de voyageur : ce qui produit des contradictions perpétuelles dans le cours de son ouvrage. Il semble, dit-il, qu'une enfance si mal disciplinée doive être suivie d'une jeunesse bien turbulente et bien corrompue. Il convient que la raison les guide de meilleure heure que les autres hommes ; mais il en attribue la cause à leur tempérament, qui est, dit-il, plus tranquille. Il ne se rappelle pas qu'il a fait lui-même des tableaux pathétiques des scènes que leurs passions présentent lorsqu'elles s'exaltent au milieu de la paix, dans les assemblées des nations, où leurs harangues l'emportent, par la justesse et la sublimité des images sur celles de nos orateurs ; et dans les fureurs de la guerre, où ils bravent, au milieu des bûchers, toute la rage de leurs ennemis. Il ne veut pas voir que c'est notre éducation européenne qui corrompt notre naturel, puisqu'il avoue ailleurs que ces mêmes sauvages, élevés à notre manière, deviennent plus méchants que les autres. Il y a des endroits où il fait de leur morale, de leurs excellentes qualités et de leur vie heureuse, l'éloge le plus touchant. Il semble envier leur sort. Le temps ne me permet pas de rapporter ces différents morceaux, qu'on peut lire dans l'ouvrage que j'ai cité, ni une multitude d'autres témoignages sur les différents peuples de l'Asie, où l'on voit la douceur de l'éducation influer sensiblement sur la beauté physique et morale des hommes, et être, dans chaque constitution politique, le plus puissant lien qui en réunisse les membres. Je terminerai ces autorités étrangères par un trait qu'on n'eût pas laissé passer impunément à J.-J. Rousseau, et qui est tiré mot à mot de l'ouvrage d'un dominicain. C'est de l'agréable *Histoire des Antilles,* par le père du Tertre, homme plein de goût, de sens et d'humanité. Voici ce qu'il dit des Caraïbes, dont l'éducation ressemble à celle des peuples dont j'ai parlé [1] : « A ce seul mot de sauvage, dit-il, la plupart du monde se

[1] *Histoire naturelle des Antilles,* tome II, traité VII, ch. 1, § 1er.

« figure dans leurs esprits une sorte d'hommes barbares, « cruels, inhumains, sans raison, contrefaits, grands comme « des géants, velus comme des ours, enfin plutôt des mons- « tres que des hommes raisonnables; quoique en vérité nos « sauvages ne soient sauvages que de nom, ainsi que les plan- « tes et les fruits que la nature produit sans aucune culture « dans les forêts et les déserts, lesquels, quoique nous les « appelions sauvages, possèdent pourtant les vraies vertus « et les propriétés dans leur force et leur entière vigueur, « que bien souvent nous corrompons par nos artifices, et « altérons beaucoup lorsque nous les plantons dans nos jar- « dins... Il est à propos, ajoute-t-il ensuite, de faire voir « dans ce traité que les sauvages de ces îles sont les plus con- « tents, les plus heureux, *les moins vicieux,* les plus socia- « bles, les moins contrefaits et les moins tourmentés de « maladies, de toutes les nations du monde. »

Si l'on examinait parmi nous la vie d'un scélérat, on verrait que son enfance a été très-malheureuse. Partout où j'ai vu les enfants misérables, je les ai vus laids et méchants; partout où je les ai vus heureux, je les ai vus beaux et bons. En Hollande et en Flandre, où ils sont élevés avec la plus grande douceur, leur beauté est singulièrement remarquable. C'est parmi eux que François Flamand, ce fameux sculpteur, a pris ses charmants modèles d'enfants; et Rubens, la fraîcheur de coloris dont il a peint ceux de ses tableaux. Vous ne les entendez point, comme dans nos villes, jeter des cris perçants; encore moins leurs mères et leurs bonnes les menacer de les fouetter, comme chez nous.

Ils ne sont point gais, mais ils sont contents; il y a sur leur visage un air de paix et de béatitude qui enchante, et qui est plus intéressant que la joie bruyante des nôtres, lorsqu'ils ne sont pas sous les yeux de leurs précepteurs et de leurs pères. Ce calme se répand sur toutes leurs actions, et est la source du flegme heureux qui les caractérise dans la suite de leur vie. Je n'ai point vu de pays où les parents aient autant de tendresse pour leurs enfants. Ceux-ci, à leur tour, leur

rendent, dans la vieillesse, l'indulgence qu'ils ont eue pour eux dans la faiblesse du premier âge. C'est par ces doux liens que ces peuples tiennent si fortement à leur patrie, qu'on en voit bien peu s'établir chez les étrangers. Chez nous, au contraire, les pères aiment mieux voir leurs enfants spirituels que bons, parce que, dans une constitution de société ambitieuse, l'esprit fait des chefs de sectes, et la bonté, des dupes. Ils ont des recueils d'épigrammes de leurs enfants; mais l'esprit n'étant que la perception des rapports de la société, les enfants n'ont presque jamais que celui d'autrui. L'esprit même est souvent en eux la preuve d'une existence malheureuse, comme on le remarque dans les écoliers de nos villes, qui ont pour l'ordinaire plus d'esprit que les enfants des paysans; et dans ceux qui ont quelque défaut naturel, comme les boiteux, les bossus, qui, sur ce point, sont encore plus prématurés que les autres; mais, en général, ils sont tous très-précoces en sentiment, et c'est ce qui rend bien coupables ceux qui les avilissent dans un âge où ils sentent souvent plus délicatement que les hommes. J'en citerai quelques traits qui nous prouveront que, malgré les erreurs de nos constitutions politiques, il y a encore dans quelques familles de bonnes qualités naturelles, ou des vertus éclairées, qui laissent aux affections heureuses de l'enfance la liberté de se développer.

J'étais, en 1765, à Dresde, au spectacle de la cour; c'était au *Père de famille*. J'y vis arriver madame l'électrice avec une de ses filles, qui pouvait avoir cinq ou six ans. Un officier des gardes saxonnes, avec lequel j'étais venu au spectacle, me dit : « Cette enfant vous intéressera autant que la « pièce. » En effet, dès qu'elle fut assise, elle posa ses deux mains sur les bords de sa loge, fixa les yeux sur le théâtre, et resta la bouche ouverte, tout attentive au jeu des acteurs. C'était une chose vraiment touchante de voir leurs différentes passions se peindre sur son visage comme dans un miroir : on y voyait paraître successivement l'inquiétude, la surprise, la mélancolie, la tristesse; enfin l'intérêt crois-

sant à chaque scène, vinrent les larmes, qui coulaient en abondance le long de ses petites joues; puis les anxiétés, les soupirs, les gros sanglots; on fut obligé à la fin de l'emporter de la loge, de peur qu'elle n'étouffât. Mon voisin me dit que toutes les fois que cette jeune princesse se trouvait à une pièce pathétique, elle était contrainte de sortir avant le dénoûment.

J'ai vu des exemples de sensibilité encore plus touchants dans les enfants du peuple, parce qu'ils n'étaient produits par aucun effet théâtral. Me promenant, il y a quelques années, au pré Saint-Gervais, à l'entrée de l'hiver, je vis une pauvre femme couchée sur la terre, occupée à sarcler un carré d'oseille; près d'elle était une petite fille de six ans au plus, debout, immobile, et toute violette de froid. Je m'adressai à cette femme, qui paraissait malade, et je lui demandai quelle était la nature de son mal. « Monsieur, me dit-elle, j'ai de-
« puis trois mois un rhumatisme qui me fait bien souffrir;
« mais mon mal me fait moins de peine que cette enfant;
« elle ne veut jamais me quitter. Si je lui dis : Te voilà toute
« transie, va te chauffer à la maison; elle me répond : Hé-
« las! ma mère, si je vous quitte, vous n'avez qu'à vous trou-
« ver mal! »

Une autre fois, étant à Marly, je fus voir, dans les bosquets de ce magnifique parc, ce charmant groupe d'enfants qui donnent à manger des pampres et des raisins à une chèvre qui semble se jouer avec eux. Près de là est un cabinet couvert, où Louis XV, dans les beaux jours, allait quelquefois faire collation. Comme c'était dans un temps de giboulées, j'y entrai un moment pour m'y mettre à l'abri. J'y trouvai trois enfants bien plus intéressants que des enfants de marbre. C'étaient deux petites filles fort jolies qui s'occupaient, avec beaucoup d'activité, à ramasser autour du berceau des bûchettes de bois sec, qu'elles arrangeaient dans une hotte placée sur la table du roi, tandis qu'un petit garçon, mal vêtu et fort maigre, dévorait dans un coin un morceau de pain. Je demandai à la plus grande, qui avait huit à neuf ans, ce

qu'elle prétendait faire de ce bois, qu'elle ramassait avec tant d'empressement; elle me répondit : « Vous voyez bien, mon-« sieur, ce petit garçon-là; il est fort misérable; il a une belle-« mère qui l'envoie tout le long du jour chercher du bois; « quand il n'en apporte pas à la maison, il est battu; quand « il en emporte, le Suisse le lui ôte à l'entrée du parc, et le « prend pour lui. Il meurt de faim; nous lui avons donné no-« tre déjeuner. » Après avoir dit ces mots, elle acheva avec sa compagne de remplir sa petite hotte; elles la chargèrent sur le dos de leur malheureux ami, et elles coururent devant lui, à la porte du parc, pour voir s'il pouvait y passer en sûreté.

Instituteurs insensés! la nature humaine est corrompue, dites-vous; mais c'est vous qui la corrompez par des contradictions, de vaines études, de dangereuses ambitions, de honteux châtiments; mais, par une réaction équitable de la justice divine, cette faible et infortunée génération rendra un jour à celle qui l'opprime, en jalousies, en disputes, en apathies, et en oppositions de goûts, de modes et d'opinions, tout le mal qu'elle en a reçu.

ÉTUDE HUITIÈME.

RÉPONSES AUX OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE DIVINE ET LES ESPÉRANCES D'UNE AUTRE VIE,

TIRÉES DE LA NATURE INCOMPRÉHENSIBLE DE DIEU ET DES MISÈRES DE CE MONDE.

« Que m'importe, dira-t-on, que mes tyrans soient punis, « si j'en suis la victime? Ces compensations peuvent-elles être « l'ouvrage d'un Dieu? De grands philosophes, qui ont étu-« dié la nature toute leur vie, en ont méconnu l'auteur. Qui « est-ce qui a vu Dieu? qui est-ce qui a fait Dieu? Mais je « suppose qu'une intelligence ordonne les choses de cet uni-« vers, certainement elle a abandonné l'homme à lui-même : « sa carrière n'est point tracée; il semble qu'il y ait pour lui « deux dieux, l'un qui l'invite aux jouissances, et l'autre qui

« l'oblige aux privations ; un dieu de la nature, et un dieu de « la religion. Il ne sait auquel des deux il doit plaire; et, « quelque parti qu'il embrasse, il ignore s'il est digne d'amour « ou de haine. Sa vertu même le remplit de scrupules et de « doutes; elle le rend misérable au dedans et au dehors; elle « le met dans une guerre perpétuelle avec lui-même, et avec « ce monde aux intérêts duquel il se sacrifie. S'il est chaste, « c'est, dit le monde, parce qu'il est impuissant; s'il est reli- « gieux, c'est qu'il est imbécile; s'il est bon avec ses citoyens, « c'est qu'il n'a pas de courage; s'il se dévoue pour sa patrie, c'est « un fanatique; s'il est simple, il est trompé; s'il est modeste, « il est supplanté : partout il est moqué, trahi, méprisé par « les philosophes mêmes, et par les dévots. Sur quoi fonde-t-il « la récompense de tant de combats? Sur une autre vie? « Quelle certitude a-t-il de son existence? en a-t-il vu revenir « quelqu'un? Qu'est-ce que son âme? où était-elle il y a cent « ans? où sera-t-elle dans un siècle? Elle se développe avec les « sens, et meurt avec eux. Que devient-elle dans le sommeil et « dans la léthargie? C'est l'orgueil qui lui persuade qu'elle est « immortelle : partout la nature lui montre la mort, dans ses « monuments, dans ses goûts, dans ses amours, dans ses « amitiés; partout l'homme est obligé de se dissimuler cette « idée. Pour vivre moins misérable, il faut qu'il se *diver-* « *tisse;* c'est-à-dire, par le sens même de cette expression, il « faut qu'il se *détourne* de cette perspective de maux que la « nature lui présente de toutes parts. A quels travaux n'a-t- « elle pas assujetti sa misérable vie! Les animaux sont mille « fois plus heureux : vêtus, logés, nourris par la nature, « ils se livrent sans inquiétude à leurs passions, et ils finis- « sent leur carrière sans prévoir la mort et sans craindre les « enfers.

« Si un Dieu a présidé à leurs destins, il est contraire à « ceux du genre humain. A quoi me sert-il que la terre soit « couverte de végétaux, si je ne peux disposer de l'ombre d'un « seul arbre? Que m'importent les lois de l'harmonie et de « l'amour qui régissent la nature, si je ne vois autour de moi

« que des objets infidèles, ou si ma fortune, mon état, ma « religion, me forcent au célibat? Le bonheur général ré- « pandu sur la terre ne fait que redoubler mon malheur par- « ticulier. Quel intérêt puis-je prendre à la sagesse d'un or- « dre qui renouvelle toutes choses, quand, par une suite même « de cet ordre, je me sens défaillir et détruire pour jamais? « Un seul malheureux pourrait accuser la Providence, et lui « dire, comme l'Arabe Job [1] : Pourquoi la lumière a-t-elle « été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans « l'amertume du cœur? Ah! les apparences du bonheur n'ont « été montrées à l'homme que pour lui donner le désespoir « d'y atteindre. Si un Dieu intelligent et bon gouverne la « nature, des esprits diaboliques bouleversent le genre hu- « main. »

Je répondrai d'abord aux principales autorités dont on appuie quelques-unes de ces objections. Elles sont tirées en partie d'un poëte fameux et d'un savant philosophe, de Lucrèce et de Pline. Lucrèce a mis en très-beaux vers la philosophie d'Empédocle et d'Épicure. Il enchante par ses images; mais cette philosophie d'atomes qui s'accrochent au hasard est si absurde, qu'elle détruit, partout où elle paraît, la beauté de sa poésie. Je m'en rapporte au jugement même de ses partisans. Elle ne parle ni au cœur ni à l'esprit; elle pèche également par ses principes et par ses conséquences. A qui, peut-on lui dire, ces premiers atomes dont vous construisez les éléments de la nature doivent-ils leur existence? Qui leur a communiqué le premier mouvement? Comment ont-ils pu donner à l'agrégation d'un grand nombre de corps un esprit de vie, un sentiment et une volonté qu'ils n'avaient pas eux-mêmes? Si vous croyez, comme Leibnitz, que *ces monades* ou unités ont en effet des perceptions qui leur sont propres, vous renoncez aux lois du hasard, et vous êtes forcé de donner aux éléments de la nature l'intelligence que vous refusez à son auteur. A la vérité, Descartes a soumis ces principes impalpables, et, si je puis dire, cette poussière métaphysique, aux

[1] Job, chap. III, ỳ. 20.

lois d'une géométrie ingénieuse; et après lui la foule des philosophes, séduite par la facilité de bâtir toutes sortes de systèmes avec les mêmes matériaux, leur ont appliqué tour à tour les lois de l'attraction, de la fermentation, de la cristallisation, enfin toutes les opérations de la chimie et toutes les subtilités de la dialectique; mais tous avec aussi peu de succès les uns que les autres. Nous ferons voir dans l'article qui suivra celui-ci, lorsque nous parlerons de la faiblesse de notre raison, que la méthode établie dans nos écoles, de remonter aux causes premières, est la source perpétuelle des erreurs de notre philosophie, au physique comme au moral. Les vérités fondamentales ressemblent aux astres, et notre raison au graphomètre. Si cet instrument, avec lequel nous les observons, a été tant soit peu faussé; si au point de départ nous nous trompons du plus petit angle, l'erreur, à l'extrémité des rayons visuels, devient incommensurable.

Il y a quelque chose encore de plus étrange dans le procédé de Lucrèce : c'est que, dans un ouvrage où il prétend matérialiser la Divinité, il commence par diviniser la matière. En cela, il a cédé lui-même à un principe universel que nous tâcherons de développer lorsque nous parlerons des preuves de la Divinité par sentiment : c'est qu'il est impossible d'intéresser fortement les hommes, dans quelque genre que ce soit, si on ne leur présente quelques-uns des attributs de la Divinité. Avant donc d'éblouir leur esprit comme philosophe, il commence par échauffer leur cœur comme poëte. Voici une partie de son début :

. . . . Hominum divumque voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferenteis
Concelebras, per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, visitque exortum lumina solis :
Te, dea, te fugiunt ventei, te nubila cœli,
Adventumque tuum : tibi suaveis dædala tellus
Summittit flores, tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.
. . . .
Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras

Exoritur, neque fit lætum, neque amabile quidquam :
Te sociam studeo scribundis versibus esse,
Quos ego de rerum natura pangere conor.
. . . . , ...
Quo magis æternum da dictis, diva, leporem.
Effice ut interea fera mœnera militiaï
Per maria ac terras omneis sopita quiescant ;
Nam tu sola potes tranquilla pace juvare
Mortaleis : quoniam belli fera mœnera Mavors
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit, æterno devictus volnere amoris.
. . . .
Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super, suaveis ex ore loquelas
Funde, petens placidam Romanis, inclyta, pacem.
Nam neque nos agere, hoc patriaï tempore iniquo,
Possumus æquo animo.

De Rerum Natura, lib. I.

Je tâcherai de rendre de mon mieux le sens de ces beaux vers :

« Volupté des hommes et des dieux, douce Vénus, qui faites lever « sur la mer les constellations qui la rendent navigable, et qui cou- « vrez la terre de fruits, c'est par vous que tout ce qui respire est en- « gendré, et vient à la lumière du soleil. O déesse! dès que vous pa- « raissez sur les flots, les noirs orages et les vents impétueux prennent « la fuite. L'île de Crète se couvre pour vous de fleurs odorantes, « l'Océan calmé vous sourit, et le ciel sans nuages brille d'une lumière « plus douce... Comme vous seule donnez des lois à la nature, et que « sans vous rien d'heureux et rien d'aimable ne paraît sur les rivages « célestes du jour, soyez ma compagne dans les vers que j'essaye de chan- « ter sur la nature des choses..... Déesse, donnez à mes chants une « grâce immortelle; faites que les cruelles fureurs de la guerre s'assou- « pissent sur la terre et sur l'onde. Vous seule pouvez donner des jours « tranquilles aux malheureux humains, parce que le redoutable Mars « gouverne l'empire des armes, et que, blessé à son tour par les traits « d'un amour éternel, il vient souvent se réfugier dans votre sein... O « déesse, lorsqu'il reposera sur votre corps céleste, retenez-le dans vos « bras; que votre bouche lui adresse des paroles divines; demandez-lui « une paix profonde pour les Romains : car de quel ordre sommes-nous « capables, dans un temps où un désordre général règne dans la « patrie? »

A la vérité, Lucrèce, dans la suite de son ouvrage, est forcé de convenir que cette déesse, si bienfaisante, entraîne la ruine de la santé, de la fortune, de l'esprit, et tôt ou tard celle de la réputation; que, du sein même de ses voluptés, il sort je ne sais quoi d'amer qui nous tourmente et nous rend mal-

heureux. L'infortuné en fut lui-même la victime ; car il mourut dans la force de son âge, ou de ses excès, selon quelques-uns, ou empoisonné selon d'autres, par un breuvage amoureux que lui donna une femme. Ici, il attribue à Vénus la création du monde ; il lui adresse des prières ; il donne à son corps l'épithète de saint ; il lui suppose un caractère de bonté, de justice, d'intelligence et de puissance, qui n'appartient qu'à Dieu ; enfin, ce sont si bien les mêmes attributs, que si vous ôtez le mot de Vénus de l'exorde de son poëme, vous pouvez l'appliquer presque tout entier à la Sagesse divine. Il y a même des traits de convenance si ressemblants à ceux du portrait qu'en fait l'*Ecclésiastique*[1], que je les rapporterai ici, afin qu'on puisse les comparer.

℣. 5. Ego ex ore Altissimi prodivi, primogenita ante omnem creaturam :
6. Ego feci in cœlis ut oriretur lumen indeficiens, et sicut nebula texi omnem terram.
7. Ego in altissimis habitavi, et thronus meus in columna nubis.
8. Gyrum cœli circuivi sola, et profundum abyssi penetravi, in fluctibus maris ambulavi,
9. Et in omni terra steti : et in omni populo,
10. Et in omni gente primatum habui :
11. Et omnium excellentium et humilium corda virtute calcavi : et in his omnibus requiem quæsivi, et in hereditate Domini morabor.

. . . .

17. Quasi cedrus exaltata sum in Libano, et quasi cypressus in monte Sion :
18. Quasi palma exaltata sum in Cades, et quasi plantatio rosæ in Jericho ;
19. Quasi oliva speciosa in campis, et quasi platanus exaltata sum juxta aquam in plateis.

. . . .

22. Ego quasi terebinthus extendi ramos meos, et rami mei honoris et gratiæ.
23. Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris, et flores mei fructus et honestatis.
24. Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei.
25. In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis.
26. Transite ad me, omnes qui concupiscitis me, et a generationibus meis implemini :
27. Spiritus enim meus super me dulcis, et hæreditas mea super mel et favum.

[1] Chap. XXIV.

« Je suis sortie de la bouche du Tout-Puissant. J'étais née avant la
« naissance d'aucune créature. C'est moi qui ai fait paraître dans les
« cieux une lumière qui ne s'éteindra jamais. J'ai couvert toute la terre
« comme d'un nuage. J'ai habité dans les lieux les plus élevés, et mon
« trône est dans une colonne de nuées. Seule, j'ai parcouru l'étendue
« des cieux, j'ai descendu dans le fond des abîmes, et je me suis pro-
« menée sous les flots de la mer. Je me suis arrêtée sur toutes les terres
« et parmi tous les peuples, et partout où j'ai paru les peuples m'ont
« donné l'empire. J'ai foulé aux pieds, par ma puissance, les cœurs
« des grands et des petits. J'ai cherché parmi eux mon repos; mais je
« ne ferai ma demeure que dans l'héritage du Seigneur.... Je me suis
« élevée comme un cèdre sur le Liban, et comme le cyprès sur la mon-
« tagne de Sion. J'ai porté mes branches vers les cieux, comme les
« palmiers de Cadès, et comme les plans de roses autour de Jéricho. Je
« suis aussi belle que l'olivier au milieu des champs, et aussi majes-
« tueuse que le platane dans une place publique, sur le bord des
« eaux... J'ai étendu mes rameaux comme le térébinthe. Mes bran-
« ches sont des rameaux d'honneur et de grâce. J'ai poussé, comme
« la vigne, des fleurs du parfum le plus doux, et mes fleurs ont pro-
« duit des fruits de gloire et d'abondance. Je suis la mère de l'amour
« pur, de la crainte, de la science, et des espérances saintes. C'est dans
« moi seule qu'on trouve un chemin facile et des vérités qui plaisent;
« c'est dans moi que repose tout l'espoir de la vie et de la vertu. Ve-
« nez à moi, vous tous qui brûlez d'amour pour moi, et mes générations
« sans nombre vous rempliront de ravissement; car mon esprit est
« plus doux que le miel, et le partage que j'en fais est bien au-dessus
« de celui de ses rayons. »

Cette faible traduction est celle d'une prose latine qui a été traduite elle-même du grec, comme le grec l'a été lui-même de l'hébreu. On doit donc présumer que les grâces de l'original en ont disparu en partie. Mais, telle qu'elle est, elle l'emporte encore, par l'agrément et la sublimité des images, sur les vers de Lucrèce, qui paraît en avoir emprunté ses principales beautés. Je n'en dirai pas davantage sur ce poëte; l'exorde de son poëme en est la réfutation.

Pline prend une route tout opposée. Il dit, dès le commencement de son *Histoire naturelle*, qu'il n'y a pas de Dieu, et il l'emploie tout entière à prouver qu'il y en a un. Son autorité ne laisse pas d'être considérable, parce que ce n'est pas celle d'un poëte, à qui toute opinion est indifférente, pourvu qu'il fasse de grands tableaux; ni celle d'un sectateur qui veuille soutenir un parti, contre le témoignage de sa concience; ni enfin celle d'un flatteur qui cherche à plaire à de mauvais prin-

ces. Pline écrivait sous le vertueux Titus, et il lui a dédié son ouvrage. Il porte l'amour de la vérité, et le mépris de la gloire de son siècle, jusqu'à blâmer les victoires de César dans Rome, et en parlant à un empereur romain. Il est rempli d'humanité et de vertu. Tantôt il blâme la cruauté des maîtres envers leurs esclaves, le luxe des grands, les dissolutions même de plusieurs impératrices; tantôt il fait l'éloge des gens de bien, et il élève au-dessus même des inventeurs des arts ceux qui ont été illustres par leur continence, leur modestie et leur piété. Son ouvrage, d'ailleurs, étincelle de lumières. C'est une véritable encyclopédie, qui renferme, comme il convenait, l'histoire des connaissances et des erreurs de son temps. On lui a attribué quelquefois les dernières fort mal à propos, puisqu'il ne les allègue souvent que pour les réfuter. Mais il a été calomnié par les médecins et par les pharmaciens, qui ont tiré de lui la plupart de leurs recettes, et qui en ont dit du mal, parce qu'il blâme leur art conjectural et leur esprit systématique. D'ailleurs, il est rempli de connaissances rares, de vues profondes, de traditions curieuses; et, ce qui est sans prix, il s'exprime partout d'une manière pittoresque. Avec tant de goût, de jugement et de savoir, Pline est athée. La nature, au sein de laquelle il a puisé tant de lumières, peut lui dire, comme César à Brutus : « Et toi aussi, mon fils ! »

J'aime et j'estime Pline; et si j'ose dire, pour sa justification, ce que je pense de son immortel ouvrage, je le crois falsifié à l'endroit où on le fait raisonner en athée. Tous ses commentateurs conviennent que personne n'a été plus maltraité que lui par les copistes, jusque-là qu'on trouve des exemplaires de son *Histoire naturelle* où il y a des chapitres entiers qui ne sont pas les mêmes. Voyez, entre autres, ce qu'en dit Mathiole dans ses *Commentaires sur Dioscoride*. J'observerai ici que les écrits des anciens ont passé, en venant à nous, par plus d'une langue infidèle; et, ce qu'il y a de pis, par plus d'une main suspecte. Ils ont eu le sort de leurs monuments, parmi lesquels ce sont les temples qui ont été le plus dégradés; leurs livres ont été mutilés de même aux endroits contraires ou

favorables à la religion. C'est ce qu'on peut voir par le livre de Cicéron, *de la Nature des dieux*, dont on a retranché les objections contre la Providence. Montaigne reproche aux premiers chrétiens d'avoir, pour quatre ou cinq articles contraires à notre créance, supprimé une partie des ouvrages de Corneille Tacite, « quoique, dit-il, l'empereur Tacite, son « parent, en eust peuplé, par ordonnances expresses, toutes « les librairies du monde[1]. » De nos jours, ne voyons-nous pas comme chaque parti détruit la réputation et les opinions du parti qui lui est opposé? Le genre humain est, entre la religion et la philosophie, comme le vieillard de la fable entre deux maîtresses de différents âges. Toutes deux voulaient le coiffer à leur mode; la plus jeune lui enlevait les cheveux blancs qui lui déplaisaient; la vieille, par une raison contraire, lui ôtait les cheveux noirs : elles finirent par lui peler la tête. Rien ne démontre mieux cette infidélité ancienne des deux partis, que ce qu'on lit dans l'historien Flavius Josèphe, contemporain de Pline. On lui fait dire en deux mots que le Messie vient de naître ; et il continue sa narration sans rappeler une seule fois cet événement merveilleux dans la suite de sa longue histoire. Comment Josèphe, qui s'arrête à tant d'actions de détail et de peu d'importance, ne fût-il pas revenu mille fois sur une naissance si intéressante pour sa nation, puisque ses destinées y étaient attachées, et que la destruction même de Jérusalem n'était qu'une conséquence de la mort de Jésus-Christ? Il détourne, au contraire, le sens des prophéties qui l'annonçaient, sur Vespasien et sur Titus; car il attendait, comme les autres Juifs, un Messie triomphant. D'ailleurs, si Josèphe eût cru en Jésus-Christ, ne se fût-il pas fait chrétien. Par une raison semblable, est-il croyable que Pline commence son *Histoire naturelle* par vous dire qu'il n'y a pas de Dieu, et qu'il en emploie chaque page à se récrier sur l'intelligence, la bonté, la prévoyance, la majesté de la nature, sur les présages et les augures envoyés par les dieux, et sur les miracles mêmes opérés divinement par les songes?

[1] *Essais*, liv. II, ch. XIX.

On cite encore des peuples sauvages qui sont athées, et on va les chercher dans quelque coin détourné du globe. Mais, des peuples obscurs ne sont pas plus faits pour servir d'exemple au genre humain que parmi nous des familles du peuple ne seraient propres à servir de modèles à la nation; surtout lorsqu'il s'agit d'appuyer d'autorités une opinion qui entraîne nécessairement la ruine de toute société. D'ailleurs, ces assertions sont fausses: j'ai lu les voyageurs d'où on les a tirées. Ils avouent qu'ils ont vu ces peuples en passant, et qu'ils ignoraient leur langue. Ils ont conclu qu'ils n'avaient pas de religion, parce qu'ils ne leur ont pas vu de temples; comme s'il fallait, pour croire en Dieu, un autre temple que celui de la nature! Ces mêmes voyageurs se contredisent encore; car ils rapportent que ces peuples sans religion saluent la lune lorsqu'elle est pleine et nouvelle, en se prosternant à terre, ou en levant les mains au ciel; qu'ils honorent la mémoire de leurs ancêtres, et qu'ils portent à manger sur leurs tombeaux. L'immortalité de l'âme, de quelque manière qu'on l'admette, suppose nécessairement l'existence de Dieu.

Mais si la première de toutes les vérités avait besoin du témoignage des hommes, nous pourrions recueillir celui de tout le genre humain, depuis les génies les plus célèbres jusqu'aux peuples les plus ignorants. Ce témoignage unanime est du plus grand poids, car il ne peut y avoir sur la terre d'erreur universelle.

Voici ce que le sage Socrate disait à Euthydème, qui cherchait à s'assurer qu'il y eût des dieux :

« Vous connaîtrez donc bien que je vous ai dit vrai [1], quand « je vous ai dit qu'il y avait des dieux, et qu'ils ont beaucoup « de soin des hommes: mais n'attendez pas qu'ils vous « apparaissent, et qu'ils se présentent à vos yeux: qu'il vous « suffise de voir leurs ouvrages et de les adorer; et pensez que « c'est de cette façon qu'ils se manifestent aux hommes: car, « entre tous les dieux qui nous sont si libéraux, il n'y en a pas « un qui se rende visible pour nous distribuer ses faveurs; et

[1] Xénophon, *Des choses mémorables de Socrate*, liv. IV,

« ce grand Dieu même qui a bâti l'univers, et qui soutient ce « grand ouvrage, dont toutes les parties sont accomplies en « bonté et en beauté; lui qui a fait qu'elles ne vieillissent point « avec le temps, et qu'elles se conservent toujours dans une « immortelle vigueur; qui fait encore qu'elles lui obéissent « inviolablement, et avec une promptitude qui surpasse notre « imagination; celui-là, dis-je, est assez visible par tant de « merveilles dont il est auteur. Mais que nos yeux pénètrent « jusqu'à son trône pour le contempler dans ses grandes occu- « pations, c'est en cela qu'il est toujours invisible. Considérez « un peu que le soleil, qui semble être exposé à la vue de tout le « monde, ne permet pourtant pas qu'on le regarde fixement; « et si quelqu'un a la témérité de l'entreprendre, il en est puni « par un aveuglement soudain. Davantage, tout ce qui sert aux « dieux est invisible. La foudre se lance d'en haut, elle brise « tout ce qu'elle rencontre : mais on ne la voit point tomber, « on ne la voit point frapper, on ne la voit point retourner. « Les vents sont invisibles, quoique nous voyions fort bien les « ravages qu'ils font tous les jours, et que nous sentions aisé- « ment quand ils se lèvent. S'il y a quelque chose dans « l'homme qui participe de la nature divine, c'est son âme. « Il n'y a point de doute que c'est elle qui le conduit et qui « le gouverne; néanmoins on ne peut la voir. De tout cela « donc, apprenez à ne pas mépriser les choses invisibles; « apprenez à reconnaître leur puissance par leurs effets, et « à honorer la Divinité. »

Newton, qui a pénétré si avant dans les lois de la nature, ne prononçait jamais le nom de Dieu sans ôter son chapeau, et sans témoigner le plus profond respect. Il aimait à en rappeler l'idée sublime au milieu de ses plaisirs, et il la regardait comme le lien naturel de toutes les nations. Le Hollandais Corneille le Bruyn rapporte, « qu'étant un jour à dîner chez « lui avec plusieurs autres étrangers, Newton, au dessert, « porta la santé des hommes de tous les pays du monde qui « croient en Dieu. » C'était boire à la santé du genre humain. Tant de nations de langues et de mœurs si différentes, et

quelquefois d'une intelligence si bornée, croiraient-elles en Dieu, si cette croyance était le résultat de quelque tradition, ou d'une métaphysique profonde? Elle naît du simple spectacle de la nature. On demandait un jour à un pauvre Arabe du désert, ignorant comme le sont la plupart des Arabes, comment il s'était assuré qu'il y avait un Dieu: « De la même façon, « répondit-il, que je connais, par les traces marquées sur le « sable, s'il y a passé un homme ou une bête [1]. »

Il est impossible à l'homme, comme nous l'avons dit, d'imaginer aucune forme ou de produire aucune idée dont le modèle ne soit dans la nature. Il ne développe sa raison que sur les raisons naturelles. Il existerait donc un Dieu, par cela seul que l'homme en a l'idée. Mais si nous faisons attention que tout ce qui est nécessaire à l'homme existe dans des convenances admirables avec ses besoins, à plus forte raison Dieu doit exister encore, lui qui est la convenance universelle de toutes les sociétés du genre humain.

Mais je voudrais bien savoir comment ceux qui doutent de son existence à la vue des ouvrages de la nature désireraient s'en assurer. Voudraient-ils le voir sous la forme humaine, et qu'il leur apparût sous la figure d'un vieillard, comme on le peint dans nos églises? Ils diraient: C'est un homme. S'il revêtait quelque forme inconnue et céleste, pourrions-nous en supporter la vue dans un corps humain? Le spectacle entier et plein d'un seul de ses ouvrages sur la terre suffirait pour bouleverser nos faibles organes. Par exemple, si la terre tourne sur elle-même, comme on le dit, il n'y a point d'homme qui, d'un point fixe dans le ciel, pût voir son mouvement sans frémir; car il verrait passer les fleuves, les mers et les royaumes sous ses pieds, avec une vitesse presque triple d'un boulet de canon. Cependant cette vitesse journalière n'est encore rien; car celle avec laquelle elle décrit son cercle annuel, et nous emporte autour du soleil, est soixante-quinze fois plus grande que celle d'un boulet. Pourrions-nous voir seulement au travers de notre peau le mécanisme de notre

[1] *Voyage en Arabie*, par M. Dravieux.

propre corps, sans être saisis d'effroi? Oserions-nous faire un seul mouvement, si nous voyions notre sang qui circule, nos nerfs qui tirent, nos poumons qui soufflent, nos humeurs qui filtrent, et tout l'assemblage incompréhensible de cordages, de tuyaux, de pompes, de liqueurs et de pivots qui soutiennent notre vie si fragile et si ambitieuse?

Voudrions-nous au contraire que Dieu se manifestât d'une manière convenable à sa nature, par la communication directe de son intelligence, sans qu'il y eût aucun intermédiaire entre elle et nous?

Archimède, qui avait la tête si forte qu'elle ne fut pas distraite de ses méditations dans le sac de Syracuse où il périt, pensa la perdre par le simple sentiment d'une vérité géométrique qui s'offrit à lui tout à coup. Il s'occupait, étant dans le bain, du moyen de découvrir la quantité d'alliage qu'on soupçonnait un orfévre infidèle d'avoir mêlé dans la couronne d'or du roi Hiéron; et ayant trouvé ce moyen dans l'analogie des différents poids de son corps hors de l'eau et dans l'eau, il sortit du bain tout nu, et courut ainsi dans les rues de Syracuse, en criant, hors de sens : « Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé! »

Quand quelque grande vérité ou quelque sentiment profond vient, au théâtre, à surprendre les spectateurs, vous voyez les uns verser des larmes, d'autres oppressés respirer à peine, d'autres hors d'eux-mêmes frapper des pieds et des mains; des femmes s'évanouissent dans les loges. Si ces violentes commotions de l'âme allaient en progression seulement pendant quelques minutes, ceux qui les éprouvent en perdraient l'esprit et peut-être la vie. Que serait-ce donc si la source de toutes les vérités et de tous les sentiments se communiquait à nous dans un corps mortel? Dieu nous a placés à une distance convenable de sa majesté infinie : assez près pour l'entrevoir, assez loin pour n'en être pas anéantis. Il nous voile son intelligence sous les formes de la matière, et il nous rassure sur les mouvements de la matière par le sentiment de son intelligence. Si quelquefois il se communique à nous d'une manière

plus intime, ce n'est point par le canal de nos sciences orgueilleuses, mais par celui de nos vertus. Il se découvre aux simples, et il se cache aux superbes.

« Mais qui a fait Dieu? dit-on; pourquoi y a-t-il un Dieu? » Dois-je douter de son existence, parce que je ne puis concevoir son origine? Ce même raisonnement servirait à nous faire conclure qu'il n'y a pas d'hommes : car qui a fait les hommes? pourquoi y a-t-il des hommes? pourquoi suis-je au monde dans le dix-huitième siècle? pourquoi ne suis-je pas venu dans les siècles qui l'ont précédé, et pourquoi n'y serai-je pas dans ceux qui doivent le suivre? L'existence de Dieu est nécessaire dans tous les temps, et celle de l'homme n'est que contingente. Il y a quelque chose de plus : c'est que l'existence de l'homme est la seule qui paraisse superflue dans l'ordre établi sur la terre. On a trouvé plusieurs îles sans habitants, qui offraient des séjours enchantés par la disposition des vallées, des eaux, des forêts et des animaux. L'homme seul dérange les plans de la nature; il détourne le cours des fontaines, il excave le flanc des collines, il incendie les forêts, il massacre tout ce qui respire; partout il dégrade la terre, qui n'a pas besoin de lui. L'harmonie de ce globe se détruirait en partie, et peut-être en entier, si on en supprimait seulement le plus petit genre de plantes; car sa destruction laisserait sans verdure un certain espace de terrain, et sans nourriture l'espèce d'insectes qui y trouve sa vie : l'anéantissement de celle-ci entraînerait la perte de l'espèce d'oiseaux qui en nourrit ses petits; ainsi de suite à l'infini. La ruine totale des règnes pourrait naître de la destruction d'une mousse, comme on voit celle d'un édifice commencer par une lézarde. Mais si le genre humain n'existait pas, on ne peut pas supposer qu'il y eût rien de dérangé : chaque ruisseau, chaque plante, chaque animal serait toujours à sa place. Philosophe oisif et superbe, qui demandez à la nature pourquoi il y a un Dieu, que ne lui demandez-vous plutôt pourquoi il y a des hommes?

Tous ses ouvrages nous parlent de son auteur : la plaine qui échappe à ma vue, et le vaste ciel qui la couronne, me

donnent une idée de son immensité; les fruits suspendus aux vergers, à la portée de ma main, m'annoncent sa providence; la voix des tempêtes, son pouvoir; le retour constant des saisons, sa sagesse. La variété avec laquelle il pourvoit dans chaque climat aux besoins de toutes les créatures, le port majestueux des forêts, la douce verdure des prairies, le groupe des plantes, le parfum et l'émail des fleurs, une multitude infinie d'harmonies connues et à connaître, sont des langages magnifiques qui parlent de lui à tous les hommes, dans mille et mille dialectes différents.

L'ordre de la nature est même superflu: Dieu est le seul être que le désordre appelle et que notre faiblesse annonce. Pour connaître ses attributs, nous n'avons besoin que du sentiment de nos imperfections. Oh! qu'elle est sublime cette prière naturelle au cœur humain, et usitée encore par des peuples que nous appelons sauvages! « O Éternel! ayez pitié « de moi, parce que je suis passager; ô infini! parce que je ne « suis qu'un point; ô fort! parce que je suis faible; ô source de « la vie! parce que je touche à la mort; ô clairvoyant! parce « que je suis dans les ténèbres; ô bienfaisant! parce que je « suis pauvre; ô tout-puissant! parce que je ne peux rien. »

L'homme ne s'est rien donné; il a tout reçu : et celui qui a fait l'œil ne verra pas! celui qui a fait l'oreille n'entendra pas! celui qui lui a donné l'intelligence pourrait en manquer! Je croirais faire tort à celle de mes lecteurs, et je dérangerais l'ordre de ces écrits, si je m'arrêtais ici plus longtemps sur les preuves de l'existence de Dieu. Il me reste à répondre aux objections faites contre sa bonté.

Il faut, dit-on, qu'il y ait un dieu de la nature et un dieu de la religion, puisqu'elles ont des lois qui se contrarient. C'est comme si on disait qu'il y a un dieu des métaux, un dieu des plantes et un dieu des animaux, parce que tous ces êtres ont des lois qui leur sont propres. Dans chaque règne même, les genres et les espèces ont encore d'autres lois qui leur sont particulières, et qui souvent sont en opposition entre elles; mais ces différentes lois font le bonheur de chaque espèce en par-

ticulier, et elles concourent toutes ensemble d'une manière admirable au bonheur général.

Les lois de l'homme sont tirées du même plan de sagesse qui a dirigé l'univers. L'homme n'est pas un être d'une nature simple. La vertu, qui doit être son partage sur la terre, est un effort qu'il fait sur lui-même pour le bien des hommes, dans l'intention de plaire à Dieu seul. Elle lui propose d'une part la sagesse divine pour modèle, et elle lui présente de l'autre la voie la plus assurée de son bonheur. Étudiez la nature, et vous verrez qu'il n'y a rien de plus convenable au bonheur de l'homme, et que la vertu porte avec elle sa récompense dès ce monde même. La continence et la tempérance de l'homme assurent sa santé; le mépris des richesses et de la gloire, son repos; et la confiance en Dieu, son courage. Qu'y a-t-il de plus convenable à un être aussi misérable, que la modestie et l'humilité? Quelles que soient les révolutions de la vie, il ne craint plus de tomber lorsqu'il est assis à la dernière marche.

A la vue de l'abondance et de la considération où vivent quelques méchants, ne nous plaignons pas que Dieu ait fait aux hommes un partage injuste de biens. Ce qu'il y a sur la terre de plus utile, de plus beau et de meilleur en tout genre, est à la portée de chaque homme. L'obscurité vaut mieux que la gloire, et la vertu que les talents. Le soleil, un petit champ, une femme et des enfants, suffisent pour fournir constamment à ses plaisirs. Lui faut-il même du luxe, une fleur lui présente des couleurs plus aimables que la perle qui sort des abîmes de l'Océan; et un charbon de feu dans son foyer est plus éclatant, et sans contredit plus utile, que le fameux diamant qui brille sur la tête du grand Mogol.

Après tout, que devait Dieu à chaque homme? L'eau des fontaines, quelques fruits, des laines pour le vêtir, autant de terre qu'il en peut cultiver de ses mains : voilà pour les besoins de son corps. Quant à ceux de l'âme, il lui suffit, dans l'enfance, de l'amour de ses parents; dans l'âge viril, de celui de sa femme; dans la vieillesse, de la reconnaissance de ses enfants; en tout temps, de la bienveillance de ses voisins, dont

le nombre est fixé à quatre ou cinq, par l'étendue et la forme de son domaine : il ne lui faut de la connaissance du globe que ce qu'il peut en parcourir dans un demi-jour, afin de ne pas découcher de sa maison, ou tout au plus ce qu'il en aperçoit jusqu'à l'horizon ; du sentiment d'une Providence, que ce que la nature en donne à tous les hommes, et qui naîtra dans son cœur aussi bien après avoir fait le tour de son champ qu'après avoir fait le tour du monde. Avec ces biens et ces lumières, il doit être content ; tout ce qu'il désire au delà est au-dessus de ses besoins et des répartitions de la nature. Il n'acquerra le superflu qu'aux dépens du nécessaire ; la considération publique, que par la perte du bonheur domestique ; et la science, que par celle de son repos. D'ailleurs, ces honneurs, ces serviteurs, ces richesses, ces clients, que tant d'hommes cherchent, sont désirés injustement ; on ne peut les obtenir que par le dépouillement et l'asservissement de ses propres concitoyens ; leur acquisition est pleine de travaux, leur jouissance d'inquiétudes, et leur privation de regrets. C'est par ces prétendus biens que la santé, la raison et la conscience se dépravent. Ils sont aussi funestes aux empires qu'aux familles : ce ne fut ni par le travail, ni par l'indigence, ni par les guerres, que périt l'empire romain ; mais par les plaisirs, les lumières et le luxe de toute la terre.

A la vérité, les gens vertueux sont quelquefois privés, non-seulement des biens de la société, mais de ceux de la nature. A cela je réponds que leur malheur tourne souvent à leur profit. Lorsque le monde les persécute, il les pousse ordinairement dans quelque carrière illustre. Le malheur est le chemin des grands talents, ou au moins celui des grandes vertus, qui leur sont bien préférables. « Tu ne peux, dit Marc-Aurèle, être « physicien, poëte, orateur, mathématicien ; mais tu peux être « vertueux, ce qui vaut beaucoup mieux. » J'ai remarqué encore qu'il ne s'élève aucune tyrannie dans quelque genre que ce soit, ou de fait ou d'opinion, qu'il ne s'en élève une autre contraire qui la contre-balance ; en sorte que la vertu se trouve protégée par les efforts mêmes que les vices font pour l'abattre. Il est

vrai que l'homme de bien souffre; mais si la Providence venait à son secours dès qu'il a besoin d'elle, elle serait à ses ordres; l'homme alors commanderait à Dieu. D'ailleurs, il resterait sans mérite; mais il est bien rare que, tôt ou tard, il ne voie la chute de ses tyrans. En supposant, au pis aller, qu'il en soit la victime, le terme de tous ses maux est la mort. Dieu ne nous devait rien : il nous a tirés du néant; en nous rendant au néant, il nous remet où il nous a pris : nous n'avons pas à nous plaindre.

Une pleine résignation à la volonté de Dieu doit calmer en tout temps notre cœur; mais si les illusions humaines viennent agiter notre esprit, voici un argument propre à nous tranquilliser. Quand quelque chose nous trouble dans l'ordre de la nature, et nous met en méfiance de son auteur, supposons un ordre contraire à celui qui nous blesse; nous verrons alors sortir de notre hypothèse une foule de conséquences qui entraîneraient des maux bien plus grands que ceux dont nous nous plaignons. Nous pouvons employer la méthode contraire, lorsque quelque plan imaginaire de perfection humaine nous séduit. Nous n'avons qu'à supposer son existence, alors nous en verrons naître une multitude de conséquences absurdes. Cette double méthode, employée souvent par Socrate, l'a rendu victorieux de tous les sophistes de son siècle, et peut encore nous servir pour combattre ceux de celui-ci. C'est à la fois un rempart qui protége notre faible raison, et une batterie qui renverse toutes les opinions humaines. Pour vérifier l'ordre de la nature, il suffit de s'en écarter; pour réfuter tous les systèmes humains, il suffit de les admettre.

Par exemple, les hommes se plaignent de la mort : mais si les hommes ne mouraient point, que deviendraient leurs enfants? Il y a longtemps qu'il n'y aurait plus de place pour eux sur la terre. La mort est donc un bien. Les hommes murmurent dans leurs travaux : mais s'ils ne travaillaient point, à quoi passeraient-ils le temps? Les heureux du siècle, qui n'ont rien à faire, ne savent à quoi l'employer. Le travail est donc un bien. Les hommes envient aux bêtes l'instinct qui les

éclaire : mais si en naissant ils savaient comme elles tout ce qu'ils doivent savoir, que feraient-ils dans le monde? Ils y seraient sans intérêt et sans curiosité. L'ignorance est donc un bien. Les autres maux de la nature sont également nécessaires. La douleur du corps et les chagrins de l'âme, dont la route de la vie est traversée, sont des barrières que la nature y a posées pour nous empêcher de nous écarter de ses lois. Sans la douleur, les corps se briseraient au moindre choc; sans les chagrins, si souvent compagnons de nos jouissances, les âmes se dépraveraient au moindre désir. Les maladies sont des efforts du tempérament pour chasser quelque humeur nuisible. La nature n'envoie pas les maladies pour perdre les corps, mais pour les sauver. Elles sont toujours la suite de quelque infraction à ses lois, ou physiques, ou morales. Souvent on y remédie en la laissant agir seule. La diète des aliments nous rend la santé du corps, et celle des hommes la tranquillité de l'âme. Quelles que soient les opinions qui nous troublent dans la société, elles se dissipent presque toujours dans la solitude. Le simple sommeil même nous ôte nos chagrins plus doucement et plus sûrement qu'un livre de morale. Si nos maux sont constants, et de l'espèce de ceux qui nous ôtent le repos, nous les adoucirons en recourant à Dieu : c'est le terme où aboutissent tous les chemins de la vie. La prospérité nous invite en tout temps à nous en approcher, mais l'adversité nous y force. Elle est le moyen dont Dieu se sert pour nous obliger à recourir à lui seul. Sans cette voix qui s'adresse à chacun de nous, nous l'aurions bientôt oublié, surtout dans le tumulte des villes, où tant d'intérêts passagers croisent l'intérêt éternel, et où tant de causes secondes nous font oublier la première.

Quant aux maux de la société, ils ne sont pas du plan de la nature; mais ces maux mêmes prouvent qu'il existe un autre ordre de choses; car est-il naturel de penser que l'Être bon et juste, qui a tout disposé sur la terre pour le bonheur de l'homme, permette qu'il en ait été privé impunément? Ne fera-t-il rien pour l'homme vertueux et infortuné qui s'est

efforcé de lui plaire, lorsqu'il a comblé de biens tant de méchants qui en abusent? Après avoir eu une bonté gratuite, manquera-t-il d'une justice nécessaire? « Mais tout meurt « avec nous, dit-on : nous en devons croire notre expérience; « nous n'étions rien avant de naître, nous ne serons rien « après la mort. » J'adopte cette analogie; mais si je prends mon point de comparaison du moment où je n'étais rien et où je suis venu à l'existence, que devient cet argument? Une preuve positive n'est-elle pas plus forte que toutes les preuves négatives? Vous concluez d'un passé inconnu à un avenir inconnu, pour perpétuer le néant de l'homme; et moi je tire ma conséquence du présent que je connais à l'avenir que je ne connais pas, pour m'assurer de son existence future. Je présume une bonté et une justice à venir, par les exemples de bonté et de justice que je vois actuellement répandus dans l'univers.

D'ailleurs, si nous n'avons maintenant que des désirs et des pressentiments d'une vie future, et si nul n'en est revenu, c'est que notre vie terrestre n'en comporte pas de preuve plus sensible. L'évidence sur ce point entraînerait les mêmes inconvénients que celle de l'existence de Dieu. Si nous étions assurés par quelque témoignage évident qu'il existât pour nous un monde à venir, je suis persuadé que dans l'instant toutes les occupations du monde présent finiraient. Cette perspective de félicité divine nous jetterait ici-bas dans un ravissement léthargique. Je me souviens que quand j'arrivai en France, sur un vaisseau qui venait des Indes, dès que les matelots eurent distingué parfaitement la terre de la patrie, ils devinrent pour la plupart incapables d'aucune manœuvre. Les uns la regardaient sans en pouvoir détourner les yeux; d'autres mettaient leurs beaux habits, comme s'ils avaient été au moment d'y descendre; il y en avait qui parlaient tout seuls, et d'autres qui pleuraient. A mesure que nous en approchions, le trouble de leur tête augmentait. Comme ils en étaient absents depuis plusieurs années, ils ne pouvaient se lasser d'admirer la verdure des collines, les feuillages des arbres, et jusqu'aux rochers du rivage couverts d'algues et de mousses,

comme si tous ces objets leur eussent été nouveaux. Les clochers des villages où ils étaient nés, qu'ils reconnaissaient au loin dans les campagnes, et qu'ils nommaient les uns après les autres, les remplissaient d'allégresse : mais quand le vaisseau entra dans le port, et qu'ils virent, sur les quais, leurs amis, leurs pères, leurs mères, leurs femmes et leurs enfants, qui leur tendaient les bras en pleurant, et qui les appelaient par leurs noms, il fut impossible d'en retenir un seul à bord ; tous sautèrent à terre, et il fallut suppléer, suivant l'usage de ce port, aux besoins du vaisseau par un autre équipage.

Que serait-ce donc si nous avions l'entrevue sensible de cette patrie céleste où habite ce que nous avons le plus aimé, et ce qui seul mérite de l'être ? Toutes les laborieuses et vaines inquiétudes de celle-ci finiraient. Le passage d'un monde à l'autre étant à la portée de chaque homme, il serait bientôt franchi; mais la nature l'a couvert d'obscurité, et elle a mis pour gardiens au passage le doute et l'épouvante.

Il semble, disent quelques-uns, que l'idée de l'immortalité de l'âme n'a dû naître que des spéculations des hommes de génie, qui, considérant l'ensemble de cet univers, et les liaisons que les scènes présentes ont avec celles qui les ont précédées, en ont dû conclure des suites nécessaires avec l'avenir; ou bien que cette idée d'immortalité s'est introduite par les législateurs dans les sociétés policées, comme des espérances lointaines propres à consoler les hommes des injustices de leur politique. Mais si cela était ainsi, comment peut-elle se trouver au milieu des déserts, dans la tête d'un nègre, d'un Caraïbe, d'un Patagon, d'un Tartare? Comment s'est-elle répandue à la fois dans les îles de la mer du Sud et en Laponie, dans les voluptueuses contrées de l'Asie et dans les rudes climats de l'Amérique septentrionale, chez les habitants de Paris et chez ceux des Nouvelles-Hébrides? Comment tant de peuples séparés par de vastes mers, si différents de mœurs et de langages, ont-ils adopté une opinion si unanime, eux qui affectent, par des haines nationales, de s'écarter des moindres coutumes de leurs voisins? Tous croient l'âme immortelle.

D'où peut leur venir une croyance si contredite par leur expérience journalière? Chaque jour ils voient mourir leurs amis; aucun jour ne les voit reparaître. En vain ils portent à manger sur leurs tombeaux; en vain ils suspendent en pleurant, aux arbres voisins, les objets qui leur furent les plus chers : ni ces témoignages d'une amitié inconsolable, ni les serments de la foi conjugale réclamés par leurs épouses éperdues, ni les cris de leurs chers enfants éplorés sur les tertres qui couvrent leurs cendres, ne les rappellent du séjour des ombres. Qu'attendent pour eux-mêmes d'une autre vie ceux qui leur adressent tant de regrets? Il n'y a point d'espérance si contraire aux intérêts de la plupart des hommes; car les uns, ayant vécu par la violence ou par la ruse, doivent s'attendre à des punitions; les autres, ayant été opprimés, doivent craindre que la vie future ne coule encore sous les mêmes destinées que celles où ils ont vécu. Dira-t-on que c'est l'orgueil qui nourrit en eux cette opinion? Est-ce l'orgueil qui engage un misérable nègre à se pendre dans nos colonies, dans l'espoir de retourner dans son pays, où il doit encore s'attendre à l'esclavage? D'autres peuples, comme les insulaires de Taïti, restreignent l'espérance de cette immortalité à renaître précisément dans les mêmes conditions où ils ont vécu. Ah! les passions présentent à l'homme d'autres plans de félicité; et il y a longtemps que les misères de son existence et les lumières de sa raison auraient détruit celui-ci, si l'espoir d'une vie future n'était pas en lui le résultat d'un sentiment naturel.

Mais pourquoi l'homme est-il le seul de tous les animaux qui éprouve d'autres maux que ceux de la nature? Pourquoi a-t-il été livré à lui-même, puisqu'il était sujet à s'égarer? Il est donc la victime de quelque être malfaisant.

C'est à la religion à nous prendre où nous laisse la philosophie. La nature de nos maux en décèle l'origine. Si l'homme se rend lui-même malheureux, c'est qu'il a voulu être lui-même l'arbitre de son bonheur. L'homme est un dieu exilé. Le règne de Saturne, le siècle de l'âge d'or, la boîte de Pandore d'où sortirent tous les maux, et au fond de laquelle il ne

resta que l'espérance, mille allégories semblables répandues chez toutes les nations, attestent la félicité et la décadence d'un premier homme.

Mais il n'est pas besoin de recourir à des témoignages étrangers; nous en portons de plus sûrs en nous-mêmes. Les beautés de la nature nous attestent l'existence d'un Dieu; et les misères de l'homme, les vérités de la religion. Il n'y a point d'animal qui ne soit logé, vêtu, nourri par la nature, sans souci, et presque sans travail. L'homme seul, dès sa naissance, est accablé de maux. D'abord il naît tout nu, et il a si peu d'instinct, que si la mère qui le met au monde ne l'élevait pendant plusieurs années, il périrait de faim, de chaud ou de froid. Il ne connaît rien que par l'expérience de ses parents. Il faut qu'ils le logent, lui filent des habits, et lui préparent à manger au moins pendant huit ou dix ans. Quelque éloge qu'on ait fait de certains pays par leur fécondité et par la douceur de leur climat, je n'en connais aucun où la subsistance la plus simple ne coûte à l'homme de l'inquiétude et du travail. Il faut se loger dans les Indes, pour y être à l'abri de la chaleur, des pluies et des insectes; il faut y cultiver le riz, le sarcler, le battre, l'écorcer, le faire cuire. Le bananier, le plus utile de tous les végétaux de ce pays, a besoin d'être arrosé et entouré de haies, pour être garanti, pendant la nuit, des attaques des bêtes sauvages. Il faut encore des magasins pour y conserver des provisions pendant la saison où la terre ne produit rien. Quand l'homme a ainsi rassemblé autour de lui ce qui lui suffit pour vivre tranquille, l'ambition, la jalousie, l'avarice, la gourmandise, l'incontinence ou l'ennui, viennent s'emparer de son cœur. Il périt presque toujours la victime de ses propres passions. Certainement, pour être tombé ainsi au-dessous des bêtes, il faut qu'il ait voulu se mettre au niveau de la Divinité.

Infortunés mortels, cherchez votre bonheur dans la vertu, et vous n'aurez point à vous plaindre de la nature! Méprisez ce vain savoir et ces préjugés qui ont corrompu la terre, et que chaque siècle renverse tour à tour. Aimez les lois éter-

nelles. Vos destinées ne sont point abandonnées au hasard, ni à des génies malfaisants. Rappelez-vous ces temps dont le souvenir est encore nouveau chez toutes les nations : les animaux trouvaient partout à vivre ; l'homme seul n'avait ni aliment, ni habit, ni instinct. La sagesse divine l'abandonna à lui-même, pour le ramener à elle. Elle répandit ses biens sur toute la terre, afin que, pour les recueillir, il en parcourût les différentes régions, qu'il développât sa raison par l'inspection de ses ouvrages, et qu'il s'enflammât de son amour par le sentiment de ses bienfaits. Elle mit entre elle et lui les plaisirs innocents, les découvertes ravissantes, les joies pures et les espérances sans fin, pour le conduire à elle pas à pas, par la route de l'intelligence et du bonheur. Elle plaça sur les bords de son chemin la crainte, l'ennui, le remords, la douleur et tous les maux de la vie, comme des bornes destinées à l'empêcher d'aller au delà, et de s'égarer. Ainsi une mère sème des fruits sur la terre pour apprendre à marcher à son enfant; elle s'en tient éloignée, elle lui sourit, elle l'appelle, elle lui tend les bras; mais s'il tombe, elle vole à son secours, elle essuie ses larmes, et elle le console. Ainsi la Providence vient au secours de l'homme par mille moyens extraordinaires, qu'elle emploie pour subvenir à ses besoins. Que serait-il devenu dans les premiers temps, si elle l'avait abandonné à sa raison encore dépourvue d'expérience? Où trouva-t-il le blé, dont tant de peuples tirent leur nourriture aujourd'hui, et que la terre, qui produit toute sorte de plantes sans être cultivée, ne montre nulle part? Qui lui a appris l'agriculture, cet art si simple que l'homme le plus stupide en est capable, et si sublime que les animaux les plus intelligents ne peuvent l'exercer? Il n'est presque point d'animal qui ne soutienne sa vie par les végétaux, qui n'ait l'expérience journalière de leur reproduction, et qui n'emploie pour chercher ceux qui lui conviennent beaucoup plus de combinaisons qu'il n'en faut pour les ressemer. Mais de quoi l'homme lui-même a-t-il vécu avant qu'une Isis ou une Cérès lui eût révélé ce bienfait des cieux? Qui lui montra, dans l'origine du monde, les pre-

miers fruits des vergers dispersés dans les forêts, et les racines alimentaires cachées dans le sein de la terre? N'a-t-il pas dû mille fois mourir de faim avant d'en avoir recueilli assez pour le nourrir, ou de poison avant d'en savoir faire le choix, ou de fatigue et d'inquiétude avant d'en avoir formé autour de son habitation des tapis et des berceaux? Cet art, image de la création, n'était réservé qu'à l'être qui portait l'empreinte de la Divinité. Si la Providence l'eût abandonné à lui-même en sortant de ses mains, que serait-il devenu? Aurait-il dit aux campagnes : « Forêts inconnues, montrez-moi « les fruits qui sont mon partage! Terre, entr'ouvrez-vous, « et découvrez-moi dans vos racines mes aliments! Plantes « d'où dépend ma vie, manifestez-vous à moi, et suppléez à « l'instinct que m'a refusé la nature? » Aurait-il eu recours, dans sa détresse, à la pitié des bêtes, et dit à la vache, lorsqu'il mourait de faim : « Prends-moi au nombre de tes en« fants, et partage avec moi une de tes mamelles superflues? » Quand le souffle de l'aquilon fit frissonner sa peau, la chèvre sauvage et la brebis timide sont-elles accourues pour le réchauffer de leurs toisons? Lorsque, errant sans défense et sans asile, il entendit, la nuit, les hurlements des bêtes féroces qui demandaient de la proie, a-t-il supplié le chien généreux, en lui disant : « Sois mon défenseur, et tu seras « mon esclave? » Qui aurait pu lui soumettre tant d'animaux qui n'avaient pas besoin de lui, qui le surpassaient en ruses, en légèreté, en force, si la main qui, malgré sa chute, le destinait encore à l'empire, n'avait abaissé leurs têtes à l'obéissance?

Comment, d'une raison moins sûre que leur instinct, a-t-il pu s'élever jusque dans les cieux, mesurer le cours des astres, traverser les mers, conjurer le tonnerre, imiter la plupart des ouvrages et des phénomènes de la nature? C'est ce qui nous étonne aujourd'hui; mais je m'étonne plutôt que le sentiment de la Divinité eût parlé à son cœur bien avant que l'intelligence des ouvrages de la nature eût perfectionné sa raison. Voyez-le dans l'état sauvage, en guerre perpétuelle avec les

éléments, avec les bêtes féroces, avec ses semblables, avec lui-même, souvent réduit à des servitudes qu'aucun animal ne voudrait supporter : et il est le seul être qui montre, jusque dans la misère, le caractère de l'infini et l'inquiétude de l'immortalité ! Il élève des trophées ; il grave ses exploits sur l'écorce des arbres ; il prend le soin de ses funérailles, et il révère les cendres de ses ancêtres, dont il a reçu un héritage si funeste. Il est sans cesse agité par les fureurs de l'amour ou de la vengeance ; quand il n'est pas la victime de ses semblables, il en est le tyran : et seul il a connu que la justice et la bonté gouvernaient le monde, et que la vertu élevait l'homme au ciel ! Il ne reçoit à son berceau aucun présent de la nature, ni douce toison, ni plumage, ni défenses, ni outils pour une vie si pénible et si laborieuse ; et il est le seul être qui invite des dieux à sa naissance, à son hymen et à son tombeau ! Quelque égaré qu'il soit par des opinions insensées, lorsqu'il est frappé par les secousses imprévues de la joie ou de la douleur, son âme, d'un mouvement involontaire, se réfugie dans le sein de la Divinité. Il s'écrie : « Ah mon Dieu ! » il tourne vers le ciel des mains suppliantes et des yeux baignés de larmes, pour y chercher un père. Ah ! les besoins de l'homme attestent la providence d'un Être suprême. Il n'a fait l'homme faible et ignorant, qu'afin qu'il s'appuyât de sa force et qu'il s'éclairât de sa lumière ; et, bien loin que le hasard ou des génies malfaisants règnent sur une terre où tout concourait à détruire un être si misérable, sa conservation, ses jouissances et son empire prouvent que dans tous les temps un Dieu bienfaisant a été l'ami et le protecteur de la vie humaine.

ÉTUDE NEUVIÈME.

OBJECTIONS CONTRE LES MÉTHODES DE NOTRE RAISON ET LES PRINCIPES DE NOS SCIENCES.

Si j'ai combattu nos sciences naturelles dans le cours de cet ouvrage, et particulièrement dans cet article, ce n'est que

du côté systématique ; je leur rends justice du côté de l'observation. D'ailleurs, je respecte ceux qui les cultivent. Je ne connais rien de plus estimable dans le monde, après l'homme vertueux, que l'homme savant, si toutefois on peut séparer les sciences de la vertu. Que de sacrifices et de privations n'exigent pas leurs études ! Tandis que la foule des hommes s'enrichit et s'illustre par l'agriculture, le commerce, la navigation et les arts, bien souvent ceux qui en ont frayé les routes ont vécu dans l'indigence, et dans l'oubli de leurs contemporains. Semblable au flambeau, le savant éclaire ce qui l'environne, et reste lui-même dans l'obscurité.

Je n'ai donc attaqué ni les savants, que je respecte, ni les sciences, qui ont fait la consolation de ma vie ; mais si le temps me l'eût permis, j'eusse combattu pied à pied nos méthodes et nos systèmes. Ils nous ont jetés, en tout genre, dans un si grand nombre d'opinions absurdes, que je ne balance pas à dire que nos bibliothèques renferment aujourd'hui plus d'erreurs que de lumières. Je suis même prêt à parier que, si l'on met un quinze-vingt dans la Bibliothèque du roi, et qu'on lui laisse prendre un livre au hasard, la première page de ce livre où il mettra la main contiendra une erreur. Combien de probabilités n'aurais-je pas en ma faveur dans les romanciers, les poëtes, les mythologistes, les historiens, les panégyristes, les moralistes, les physiciens des siècles passés, et les métaphysiciens de tous les âges et de tous les pays ? Il y a, à la vérité, un moyen bien simple d'arrêter le mal que leurs opinions peuvent produire, c'est de mettre tous les livres qui se contredisent à côté les uns des autres : comme ils sont dans chaque genre en nombre presque infini, le résultat des connaissances humaines s'y réduira à peu près à zéro.

Ce sont nos méthodes qui nous égarent. D'abord, pour chercher la vérité, il faut être libre de toutes passions ; et l'on nous en inspire, dès l'enfance, qui donnent la première entorse à notre raison. On y pose, pour base fondamentale de nos actions et de nos opinions, cette maxime : FAITES FORTUNE. Il arrive de là que nous ne voyons plus rien que ce qui

a quelque relation avec ce désir. Les vérités naturelles même disparaissent pour nous, parce que nous ne voyons plus la nature que dans des machines ou dans des livres. Pour croire en Dieu, il faut que quelqu'un de considérable nous assure qu'il y en a un. Si Fénelon nous le dit, nous y croyons, parce que Fénelon était précepteur du duc de Bourgogne, archevêque, homme de qualité, et qu'on l'appelait monseigneur. Nous sommes bien convaincus de l'existence de Dieu par les arguments de Fénelon, parce que son crédit nous en donne à nous-mêmes. Je ne dis pas cependant que sa vertu n'ajoute quelque degré d'autorité à ses preuves, mais c'est en tant qu'elle est liée avec sa réputation et sa fortune; car si nous rencontrons cette même vertu dans un porteur d'eau, elle devient nulle pour nous. Il aura beau nous fournir des preuves de l'existence de Dieu, plus fortes que toutes les spéculations de la philosophie, dans une vie méprisée, dure, pauvre, remplie de probité et de constance, et dans une résignation parfaite à la volonté suprême; ces témoignages si positifs sont de nulle considération pour nous; nous ne leur trouvons d'importance que quand ils acquièrent de la célébrité. Que quelque empereur s'avise d'embrasser la philosophie de cet homme obscur, ses maximes vont être louées dans tous les livres, et citées dans toutes les thèses; leur auteur sera gravé en estampes, et mis en petits bustes de plâtre sur toutes les cheminées; ce sera Épictète, Socrate, ou J.-J. Rousseau. Mais il arrive un siècle où s'élèvent des hommes avec autant de réputation que ceux-là, honorés par des princes puissants à qui il importe qu'il n'y ait pas de Dieu, et qui, pour faire la cour à ces princes, nient son existence : par le même effet de notre éducation qui nous faisait croire en Dieu sur la foi de Fénelon, d'Épictète, de Socrate et de J.-J. Rousseau, nous n'y croyons plus sur celle d'hommes aussi considérés, et qui sont encore plus près de nous. Ainsi nous mène notre éducation; elle nous dispose également à prêcher l'Évangile ou l'Alcoran, suivant l'intérêt que nous y trouvons.

C'est de là qu'est née cette maxime si universelle et si per-

nicieuse : *Primo vivere, deinde philosophari* ; « Premièrement vivre, chercher ensuite la sagesse. » Tout homme qui n'est pas prêt à donner sa vie pour la trouver n'est pas digne de la connaître. C'est avec bien plus de raison que Juvénal a dit :

Summum crede nefas vitam præferre pudori,
Et propter vitam, vivendi perdere causas.

« Croyez que le plus grand des crimes est de préférer la vie à l'honnê-« teté, et de perdre pour l'amour de la vie la seule raison que nous « ayons de vivre. »

Nous avons beau faire, nous ne pouvons saisir dans la nature que des résultats et des harmonies ; partout les premiers principes nous échappent. Ce qu'il y a de pis dans tout ceci, c'est que les méthodes de nos sciences ont influé sur nos mœurs et sur la religion. Il est fort aisé de faire méconnaître aux hommes une intelligence qui gouverne toutes choses, lorsqu'on ne leur présente plus pour causes premières que des moyens mécaniques. Oh ! ce n'est pas par eux que nous nous dirigerons vers ce ciel que nous prétendons connaître. Les plus grands hommes ont cherché vers lui leur dernier asile. Cicéron se flattait, après sa mort, d'habiter les étoiles, et César d'y veiller aux destins des Romains. Une infinité d'autres hommes ont borné leur bonheur futur à présider à des mausolées, à des bocages, à des fontaines ; d'autres, à se réunir à l'objet de leurs amours. Et nous, qu'espérons-nous maintenant de la terre et du ciel, où nous ne voyons plus que les leviers de nos faibles machines ? Quoi ! pour prix de nos vertus, notre sort serait d'être confondus avec les éléments ? Votre âme, ô sublime Fénelon, serait exhalée en air inflammable, et elle aurait eu, sur la terre, le sentiment d'un ordre qui n'était pas même dans les cieux ! Comment, parmi ces astres si lumineux, il n'y aurait que des globes matériels ! et, dans leurs mouvements si constants et si variés, que d'aveugles attractions ! Quoi ! tout serait matière insensible autour de nous ; et l'intelligence n'aurait été donnée à

l'homme, qui ne s'est rien donné, que pour le rendre misérable! Quoi! nous serions trompés par le sentiment involontaire qui nous fait lever les yeux au ciel, dans l'excès de la douleur, pour y chercher du secours? L'animal, près de finir sa carrière, s'abandonne tout entier à ses instincts naturels : le cerf aux abois se réfugie aux lieux les plus écartés des forêts, content de rendre l'esprit forestier qui l'anime sous leurs ombres hospitalières; l'abeille mourante abandonne les fleurs, vient expirer à l'entrée de sa ruche, et léguer son instinct social à sa chère république; et l'homme, en suivant sa raison, ne trouverait rien dans l'univers digne de recevoir ses derniers soupirs! Des amis inconstants, des parents avides, une patrie ingrate, une terre rebelle à ses travaux, des cieux indifférents au crime et à la vertu, ce serait là le but de sa dernière espérance!

Ah! ce n'est pas ainsi que la nature a fait ses répartitions. C'est nous qui nous égarons avec nos sciences vaines. En portant les recherches de notre esprit jusqu'aux principes de la nature et de la Divinité même, nous en avons détruit en nous le sentiment. Il nous est arrivé la même chose qu'à ce paysan qui vivait heureux dans une petite vallée des Alpes. Un ruisseau qui descendait de ces montagnes fertilisait son jardin. Il adora longtemps en paix la naïade bienfaisante qui lui distribuait ses eaux, et qui lui en augmentait l'abondance et la fraîcheur avec les chaleurs de l'été. Un jour il lui vint en fantaisie de découvrir le lieu où elle cachait son urne inépuisable. Pour ne pas s'égarer, il remonte d'abord le cours de son ruisseau. Peu à peu il s'élève dans la montagne. Chaque pas qu'il y fait lui découvre mille objets nouveaux, des campagnes, des forêts, des fleuves, des royaumes, de vastes mers. Plein de ravissement, il se flatte de parvenir bientôt au séjour où les dieux président aux destins de la terre. Mais, après une pénible marche, il arrive au pied d'un effroyable glacier. Il ne voit plus autour de lui que des brouillards, des rochers, des torrents et des précipices : douce et tranquille vallée, humble toit, bienfaisante naïade, tout a disparu. Son

patrimoine n'est plus qu'un nuage, et sa divinité qu'un affreux monceau de glace.

Ainsi la science nous a menés, par des routes séduisantes, à un terme aussi effrayant. Elle traîne à la suite de ses recherches ambitieuses cette malédiction ancienne prononcée contre le premier homme, qui osa manger du fruit de son arbre [1] : « Voilà l'homme devenu comme l'un de nous, sa-« chant le bien et le mal ; empêchons qu'il ne vive éternel-« lement. » Que de troubles littéraires, politiques et religieux, notre prétendue science a excités parmi nous ! Que d'hommes elle a empêchés de vivre même un seul jour !

Sans doute le génie sublime et l'âme pure de Newton ne s'arrêteraient pas au terme d'une âme vulgaire. En voyant les nuages aborder de toutes parts aux montagnes qui divisent l'Italie de l'Europe, il eût reconnu l'attraction de leurs sommets et la direction de leurs chaînes aux bassins des mers et aux cours des vents ; il en eût conclu des dispositions équivalentes pour les différents sommets du continent et des îles ; il eût vu les vapeurs élevées du sein des mers de l'Amérique apporter, à travers les airs, la fécondité au centre de l'Europe, se fixer en glaces solides sur les hauts pitons des rochers, afin de rafraîchir l'atmosphère des pays chauds, subir de nouvelles combinaisons pour produire de nouveaux effets, et retourner fluides à leurs anciens rivages, en répandant l'abondance sur leur route par mille canaux. Il eût admiré l'impulsion constante donnée à tant de mouvements différents, par l'action d'un seul soleil placé à trente-deux millions de lieues de distance ; et, au lieu de méconnaître le séjour d'une naïade à la cime des Alpes, il s'y fût prosterné devant le Dieu dont la prévoyance embrasse les besoins de tout l'univers.

Pour étudier la nature avec intelligence, il en faut lier toutes les parties ensemble. Pour moi, qui ne suis pas un Newton, je ne quitterai pas les bords de mon ruisseau. Je vais rester dans mon humble vallée, occupé à cueillir des herbes

[1] *Genèse*, chap. III, ℣. 22.

et des fleurs : heureux si j'en peux former quelques guirlandes pour parer le frontispice du temple rustique que mes faibles mains ont osé élever à la majesté de la nature !

Le système des harmonies de la nature, dont je vais m'occuper, est, à mon avis, le seul qui soit à la portée des hommes. Il fut mis au jour par Pythagore de Samos, qui fut le père de la philosophie, et le chef des philosophes connus sous le nom de pythagoriciens. Il n'y a point eu de savants qui aient été aussi éclairés qu'eux dans les sciences naturelles, et dont les découvertes aient fait plus d'honneur à l'esprit humain. Il y avait alors des philosophes qui soutenaient que l'eau, le feu, l'air, les atomes, étaient les principes des choses. Pythagore prétendit, au contraire, que les principes des choses étaient les convenances et les proportions dont se formaient les harmonies, et que la bonté et l'intelligence faisaient la nature de Dieu. Il fut le premier qui appela l'univers monde, à cause de son ordre. Il soutint qu'il était gouverné par la Providence, sentiment tout à fait conforme à nos livres sacrés et à l'expérience. Il inventa les cinq zones et l'obliquité du zodiaque. Il assura que la zone torride était habitable. Il attribuait les tremblements de terre à l'eau. En effet, leur foyer, ainsi que celui des volcans, comme nous l'avons déjà indiqué, est toujours dans le voisinage de la mer ou de quelque grand lac. Il croyait que chacun des astres était un monde contenant une terre, un air et un ciel ; et cette opinion était déjà bien ancienne, car elle se trouve dans les vers d'Orphée. Enfin, il découvrit le carré de l'hypothénuse, d'où sont sortis une infinité de théorèmes et de solutions géométriques. Philolaüs de Crotone, un de ses disciples, prétendait que le soleil recevait le feu répandu dans l'univers, et le réverbérait ; ce qui explique mieux sa nature que les émanations perpétuelles de chaleur et de lumière que nous lui supposons sans réparation et sans épuisement. Il tenait que les comètes étaient des astres qui se montrent après une certaine révo-

lution. Oëcette, autre pythagoricien, soutenait qu'il y avait deux terres, celle-ci et celle qui lui est opposée, ce qui ne convient qu'à l'Amérique. Ces philosophes croyaient que l'âme était une harmonie composée de deux parties, l'une raisonnable, l'autre irraisonnable. Ils plaçaient la première dans la tête, et l'autre autour du cœur. Ils assuraient qu'elle était immortelle, et qu'après la mort de l'homme elle retournait à l'âme de l'univers. Ils approuvaient la divination en songes et en augures, et réprouvaient celle qui se fait par des sacrifices. Ils étaient si remplis d'humanité, qu'ils s'abstenaient même de verser le sang des animaux et d'en manger la chair. La nature récompensa leurs vertus et la douceur de leurs mœurs par tant de découvertes, et leur donna la gloire d'avoir pour sectateurs Socrate, Platon, Architas, général tarentin, qui inventa la vis; Xénophon, Épaminondas, qui fut élevé par le pythagoricien Lysis, et le bon roi Numa, qui apprit des prêtres toscans à conjurer le tonnerre; enfin ce que la philosophie, les lettres, l'art militaire et le trône ont peut-être eu de plus illustre sur la terre. On a calomnié Pythagore en lui attribuant quelques superstitions, entre autres l'abstinence des féves, etc. Mais comme la vérité est souvent obligée de se présenter voilée aux hommes, ce philosophe, sous cette allégorie, donnait à ses disciples le conseil de s'abstenir d'emplois publics, parce qu'on se servait alors de féves pour procéder aux élections des magistrats. Dans ces derniers temps, un écrivain très-célèbre, à qui toutes les grandes réputations ont fait ombrage, a osé attaquer celle de Xénophon, qui a réuni en lui les différents mérites qui peuvent illustrer les hommes : la piété, la pureté des mœurs, la vertu militaire, et l'éloquence. Son style est si doux, qu'il lui a fait donner chez les Grecs le surnom d'*Abeille attique*. Ce grand homme a été blâmé de nos jours à l'occasion de cette fameuse retraite où il ramena dix mille Grecs dans leur patrie, du fond de la Perse, et leur fit faire onze cents lieues, malgré les efforts de leurs ennemis. Un homme de lettres a prétendu que la retraite de ce grand général fut un effet de

la bienveillance ou de la pitié d'Artaxerxès; et, en conséquence, il a traité la marche de Xénophon par le nord de la Perse de précaution superflue. Mais comment le roi de Perse aurait-il eu de l'indulgence pour les Grecs, lui qui avait fait mourir, par une lâche perfidie, vingt-cinq de leurs chefs? Comment les Grecs auraient-ils pu retourner par le même chemin par lequel ils étaient venus, puisque tout y était en mouvement pour les faire périr, et que les Perses en avaient dévasté les villages? Xénophon dérouta toutes leurs précautions, en prenant son chemin par un côté qu'ils n'avaient pas prévu. Pour moi, je regarde cet acte militaire comme le plus illustre qu'il y ait au monde, non-seulement par une multitude infinie de combats, et de passages de montagnes et de rivières, devant des ennemis innombrables; mais parce qu'il n'a été souillé d'aucune injustice, et qu'il n'a eu d'autre but que de sauver des citoyens. Les plus fameux guerriers de l'antiquité l'ont regardé comme le chef-d'œuvre de l'art militaire. Il y a un mot qui le couvrira à jamais de gloire, qui a été dit dans un siècle et chez un peuple où la science de la guerre était portée à sa perfection, et dans une circonstance où on ne dissimule pas : c'est celui d'Antoine, engagé dans le pays des Parthes. Ce général, qui avait de grands talents militaires, à la tête d'une armée de cent treize mille hommes, dont soixante mille étaient des Romains naturels, obligé, comme Xénophon, de faire une retraite en présence des Parthes, et vingt fois sur le point de succomber, s'écriait souvent en soupirant : « O dix mille [1] ! »

ÉTUDE DIXIÈME.

DE LA CONVENANCE.

Quoique la convenance soit une perception de notre raison, je la mets à la tête des lois physiques, parce qu'elle est le premier sentiment que nous cherchons à satisfaire en exami-

[1] *Voyez* Plutarque, *Vie d'Antoine*, § 58.

nant les objets de la nature. Il y a même une si grande connexion entre le physique de ces objets et l'instinct de tout être sensible, qu'une simple couleur suffit pour mettre en mouvement les passions des animaux. La couleur rouge met les taureaux en fureur, et rappelle à la plupart des poissons et des oiseaux des idées de proie. Les objets de la nature développent dans l'homme un sentiment d'un ordre supérieur, indépendant de ses besoins : c'est celui de la convenance. C'est avec les convenances multipliées de la nature que l'homme a formé sa propre raison ; car *raison* ne signifie autre chose que le *rapport* ou la *convenance* des êtres. Ainsi, par exemple, si j'examine un quadrupède, les paupières de ses yeux, qu'il hausse ou baisse à volonté, me présentent des convenances avec la lumière ; les formes de ses pieds m'en montrent d'autres avec le sol qu'il habite. Je ne peux en avoir d'idée déterminée, que je ne rassemble à son sujet plusieurs sentiments de convenance ou de disconvenance. Les objets même les plus matériels, et qui n'ont pour ainsi dire point de formes décidées, ne peuvent se présenter à nous sans ces relations intellectuelles. Une grotte rustique ou un rocher escarpé nous plaisent ou nous déplaisent, en nous présentant des idées de repos ou d'obscurité, de perspective ou de précipice.

Les animaux ne sont sensibles qu'aux objets qui ont des convenances particulières avec leurs besoins. On peut dire qu'ils ont à cet égard une portion de raison aussi parfaite que la nôtre. Si Newton eût été une abeille, il n'eût pu faire, avec toute sa géométrie, son alvéole dans une ruche, qu'en lui donnant, comme la mouche à miel, six pans égaux. Mais l'homme diffère des animaux en ce qu'il étend ce sentiment de convenance à toutes les relations de la nature, quelque étrangères qu'elles soient avec ses besoins. C'est cette extension de raison qui lui a fait donner par excellence le nom d'animal raisonnable.

A la vérité, si toutes les raisons particulières des animaux étaient réunies, il y a apparence qu'elles l'emporteraient sur la raison générale de l'homme, puisque celui-ci n'a imaginé la plu-

part de ses arts et de ses métiers qu'en imitant leurs travaux; que d'ailleurs les animaux naissent tous avec leur propre industrie, tandis que l'homme est obligé d'acquérir la sienne avec beaucoup de temps et de réflexion, et, comme je l'ai dit, par l'imitation de celle d'autrui. Mais l'homme les surpasse non-seulement en réunissant en lui seul l'intelligence qui est éparse chez eux tous, mais en remontant jusqu'à la source de toutes les convenances, qui est la Divinité même. Le seul caractère qui distingue essentiellement l'homme des animaux, c'est qu'il est un être religieux.

Aucun animal ne partage avec lui cette faculté sublime. On peut le considérer comme le principe de l'intelligence humaine. C'est par elle que l'homme s'est élevé au-dessus de l'instinct des bêtes, jusqu'à concevoir les plans généraux de la nature, et qu'il lui a soupçonné un ordre dès qu'il lui a entrevu un auteur. C'est par elle qu'il a osé employer le feu comme le premier des agents, traverser les mers, donner une nouvelle face à la terre par l'agriculture, soumettre à son empire tous les animaux, fonder sa société sur une religion, et qu'il a tenté de s'élever jusqu'à la Divinité par ses vertus. Ce n'est point, comme on le croit, la nature qui a d'abord montré Dieu à l'homme; mais c'est le sentiment de la Divinité dans l'homme qui lui a indiqué l'ordre de la nature. Les sauvages sont religieux bien avant d'être physiciens.

Ainsi, par le sentiment de cette convenance universelle, l'homme est frappé de toutes les convenances possibles, quoiqu'elles lui soient étrangères. L'histoire d'un insecte l'intéresse; et s'il ne s'occupe pas de tous les insectes qui l'environnent, c'est qu'il n'aperçoit pas leurs relations, à moins que quelque Réaumur ne les lui mette en évidence; ou bien c'est que l'habitude de les voir les lui rend insipides, ou que les préjugés les lui rendent odieux et méprisables; car il est encore plus ému par les idées morales que par les physiques, et par les passions que par sa raison.

Nous remarquerons encore que tous les sentiments de convenance naissent, dans l'homme, à l'aspect de quelque utilité,

qui souvent n'a aucun rapport avec ses besoins : il s'ensuit que l'homme est bon de sa nature, par cela même qu'il est raisonnable, puisqu'à l'aspect d'une convenance qui lui est étrangère, il éprouve un sentiment de plaisir. C'est par ce sentiment naturel de bonté que la vue d'un animal bien proportionné nous donne des sensations agréables, qui augmentent à mesure qu'il nous développe son instinct. Nous aimons à voir une tourterelle dans une volière ; mais cet oiseau nous plaît encore davantage dans les forêts, lorsque l'amour le fait murmurer au haut d'un orme, ou que nous l'y apercevons occupé à faire le nid de ses petits avec toute la sollicitude de l'amour maternel.

C'est encore par une suite de cette bonté naturelle que la disconvenance nous donne un sentiment pénible qui naît toujours à la vue de quelque mal : ainsi la vue d'un monstre nous choque. Nous souffrons de voir un animal à qui il manque un pied ou un œil. Ce sentiment est indépendant de toute idée de douleur relative à nous, quoi qu'en disent quelques philosophes ; car nous souffrons, quoique nous sachions qu'il est venu ainsi au monde. Nous souffrons même à la vue du désordre dans les objets insensibles. Des plantes flétries, des arbres mutilés, un édifice mal ordonné, nous font de la peine à voir. Ces sentiments ne sont altérés dans l'homme que par les préjugés ou par l'éducation.

DE L'ORDRE.

Une suite de convenances qui ont un centre commun forme l'ordre. Il y a des convenances dans les membres d'un animal, mais il n'y a d'ordre que dans son corps. La convenance est dans le détail, et l'ordre dans l'ensemble. L'ordre étend notre plaisir en rassemblant un grand nombre de convenances, et il le fixe en les déterminant vers un centre. Il nous montre à la fois, dans un seul objet, une suite de convenances particulières, et la convenance principale où elles se rapportent toutes. Ainsi l'ordre nous plaît, comme à des êtres doués d'une raison qui embrasse toute la nature ; et il nous plaît peut-être encore

davantage comme à des êtres faibles qui n'en peuvent saisir à la fois qu'un seul point.

Nous voyons, par exemple, avec plaisir les relations de la trompe d'une abeille avec les nectaires des fleurs; celles de ses cuisses creusées en cuillers et hérissées de poils, avec les poussières des étamines qu'elle y entasse; de ses quatre ailes, avec le butin dont elle est chargée (secours que la nature a refusé aux mouches qui volent à vide, et qui, pour cette raison, n'en ont que deux); enfin l'usage du long aiguillon qu'elle a reçu pour la défense de son bien, et toutes les convenances d'organes de ce petit insecte, qui sont plus ingénieuses et plus multipliées que celles des plus grands animaux. Mais l'intérêt s'accroît lorsque nous la voyons toute couverte d'une poussière jaune, les cuisses pendantes, et à demi accablée de son fardeau, prendre sa volée dans les airs, traverser des plaines, des rivières et de sombres bocages, sous des rumbs de vent qui lui sont connus, et aborder en murmurant au tronc caverneux de quelque vieux chêne. C'est là que nous apercevons un autre ordre, à la vue d'une multitude de petits individus semblables à elles, qui y entrent et qui en sortent, occupés des travaux d'une ruche. Celle dont nous admirions les convenances particulières n'est qu'un membre d'une nombreuse république, et sa république n'est elle-même qu'une petite colonie de la nation immense des abeilles, éparse sur toute la terre, depuis la ligne jusqu'aux bords de la mer Glaciale. Elle y est répartie en diverses espèces, aux diverses espèces de fleurs; car il y en a qui, étant destinées à vivre sur des fleurs sans profondeur, telles que les fleurs radiées, sont armées de cinq crochets, pour ne pas glisser sur leurs pétales. D'autres, au contraire, comme les abeilles de l'Amérique, n'ont point d'aiguillon, parce qu'elles placent leurs ruches dans des troncs d'arbres épineux qui y sont fort communs : ce sont les arbres qui portent leurs défenses. Il y a bien d'autres convenances parmi les autres espèces d'abeilles, qui nous sont tout à fait inconnues. Cependant cette grande nation, si variée dans ses colonies et si étendue dans ses possessions,

n'est qu'une bien petite famille de la classe des mouches, dont nous connaissons, dans notre seul climat, près de six mille espèces, la plupart aussi distinctes les unes des autres, en formes et en instincts, que les abeilles elles-mêmes le sont des autres mouches. Si nous comparions les relations de cette classe volatile si nombreuse avec toutes les parties du règne végétal et animal, nous trouverions une multitude innombrable d'ordres différents de convenances; et si nous les joignions à ceux que nous présenteraient les légions des papillons, des scarabées, des sauterelles et des autres insectes qui volent aussi, nous les multiplierions à l'infini. Cependant tout cela serait peu de chose, comparé aux industries des autres insectes qui rampent, qui sautent, qui nagent, qui grimpent, qui marchent, qui sont immobiles, dont le nombre est incomparablement plus grand que celui des premiers; et l'histoire de ceux-ci, jointe à celle des autres, ne serait encore que celle du petit peuple de cette grande république du monde, remplie de flottes innombrables de poissons, et de légions infinies de quadrupèdes, d'amphibies et d'oiseaux. Toutes leurs classes, avec leurs divisions et subdivisions, dont le moindre individu présente une sphère très-étendue de convenances, ne sont elles-mêmes que des convenances particulières, des rayons et des points de la sphère générale, dont l'homme seul occupe le centre et entrevoit l'immensité.

Il résulte du sentiment de l'ordre général deux autres sentiments : l'un qui nous jette insensiblement dans le sein de la Divinité, et l'autre qui nous ramène à nos besoins; l'un qui nous montre pour cause un être infini en intelligence hors de nous; et l'autre, pour fin un être très-borné dans nous-mêmes. Ces deux sentiments caractérisent les deux puissances, spirituelle et corporelle, qui composent l'homme. Ce n'est pas ici le lieu de les développer ; il me suffit de remarquer que ces deux sentiments naturels sont les sources générales du plaisir que nous donne l'ordre de la nature. Les animaux ne sont touchés que du second, dans un degré fort borné.

Une abeille a le sentiment de l'ordre de sa ruche; mais elle

ne connaît rien au delà. Elle ignore celui qui dirige les fourmis dans leur fourmilière, quoiqu'elle les ait vues souvent occupées de leurs travaux. Elle irait en vain, après le renversement de sa ruche, se réfugier, comme républicaine, au milieu de leur république. En vain, dans son malheur, elle leur ferait valoir les qualités qui lui sont communes avec elles et qui font fleurir les sociétés, la tempérance, le goût du travail, l'amour de la patrie, et surtout celui de l'égalité, joint à des talents supérieurs ; elle n'éprouverait de leur part ni hospitalité, ni considération, ni pitié ; elle ne trouverait pas même d'asile parmi d'autres abeilles d'une espèce différente ; car chaque espèce a sa sphère qui lui est assignée : et c'est par un effet de la sagesse de la nature, car autrement les espèces les mieux organisées ou les plus fortes chasseraient les autres de leurs domaines. Il résulte de là que la société des animaux ne peut subsister que par des passions, et celle des hommes que par des vertus. L'homme seul, de tous les animaux, a le sentiment de l'ordre universel, qui est celui de la Divinité même ; et en portant par toute la terre les vertus qui en sont les fruits, quelles que soient les différences que les préjugés mettent entre les hommes, il est sûr de rapprocher de lui tous les cœurs. C'est par ce sentiment de l'ordre universel qui a dirigé votre vie que vous êtes devenus les hommes de toutes les nations, et que vous nous intéressez encore lors même que vous n'êtes plus, Aristide, Socrate, Marc-Aurèle, divin Fénelon ; et vous aussi, infortuné Jean-Jacques !

DE L'HARMONIE.

La nature oppose les êtres les uns aux autres, afin de produire entre eux des convenances. Cette loi a été connue dans la plus haute antiquité. On la trouve en plusieurs endroits de l'Écriture sainte. La voici dans un passage de l'*Ecclésiastique*[1] :

℣ 25. Omnia duplicia, unum contra unum, et non fecit quidquam deesse.

[1] Chap. XLII.

« Chaque chose a son contraire : l'une est opposée à l'autre, et rien ne manque aux œuvres de Dieu. »

Je regarde cette grande vérité comme la clef de toute la philosophie. Elle a été aussi féconde en découvertes que cette autre : « Rien n'a été fait en vain. » Elle est la source du goût dans les arts et dans l'éloquence. C'est des contraires que naissent les plaisirs de la vue, de l'ouïe, du toucher, du goût, et tous les attraits de la beauté, en quelque genre que ce soit. Mais c'est aussi des contraires que viennent la laideur, la discorde, et toutes les sensations qui nous déplaisent. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que la nature emploie les mêmes causes pour produire des effets si différents. Quand elle oppose les contraires, elle fait naître en nous des affections douloureuses ; et elle nous en fait éprouver d'agréables lorsqu'elle les confond. De l'opposition des contraires naît la discorde, et de leur réunion l'harmonie.

Cherchons dans la nature quelques preuves de cette grande loi. Le froid est opposé au chaud, la lumière aux ténèbres, la terre à l'eau, et l'harmonie de ces éléments contraires produit des effets ravissants ; mais si le froid succède rapidement à la chaleur, ou la chaleur au froid, la plupart des végétaux et des animaux, exposés à ces révolutions subites, courent risque de périr. La lumière du soleil est agréable ; mais si un nuage noir tranche avec l'éclat de ses rayons, ou si des feux vifs brillent au sein d'une nuée obscure, tels que ceux des éclairs, notre vue éprouve, dans les deux cas, des sensations pénibles. L'effroi de l'orage augmente si le tonnerre y joint ses terribles éclats entremêlés de silences, et il redouble si les oppositions de ces feux et de ces obscurités, de ces tumultes et de ces repos célestes, se font sentir dans les ténèbres et le calme de la nuit.

Mais lorsque deux contraires viennent à se confondre, en quelque genre que ce soit, on en voit naître le plaisir, la beauté et l'harmonie. J'appelle l'instant et le point de leur réunion *expression harmonique*. C'est le seul principe que j'aie pu apercevoir dans la nature ; car ses éléments mêmes

ne sont pas simples, comme nous l'avons vu ; ils présentent toujours des accords formés de deux contraires, aux analyses les plus multipliées. Ainsi, en reprenant quelques-uns de nos exemples, les températures les plus douces et les plus favorables en général à toute espèce de végétation sont celles des saisons où le froid se mêle au chaud, comme celles du printemps et de l'automne. Elles occasionnent alors deux séves dans les arbres, ce que ne font pas les plus fortes chaleurs de l'été. Les effets les plus agréables de la lumière et des ténèbres sont produits lorsqu'elles viennent à se confondre, et à former ce que les peintres appellent des clairs-obscurs et des demi-jours. Voilà pourquoi les heures de la journée les plus intéressantes sont celles du matin et du soir ; ces heures où, dit la Fontaine dans sa fable charmante de *Pyrame et Thisbé,* l'ombre et le jour luttent dans les champs azurés. Les sites les plus aimables sont ceux où les eaux se confondent avec les terres : ce qui a fait dire au bon Plutarque que les voyages de terre les plus plaisants étaient ceux qui se faisaient le long de la mer ; et ceux de la mer, à leur tour, ceux qui se faisaient le long de la terre. Vous verrez ces mêmes harmonies résulter des saveurs et des sons les plus opposés, dans les plaisirs du goût et de l'ouïe.

Nous allons examiner la constance de cette loi, par les principes mêmes par lesquels la nature nous donne les premières sensations de ses ouvrages, qui sont les couleurs, les formes et les mouvements.

DES COULEURS.

Je me garderai bien de définir les couleurs, et encore plus d'en expliquer l'origine. Ce sont, disent nos physiciens, des réfractions de la lumière sur les corps, comme le démontre le prisme, qui, en brisant un rayon de soleil, le décompose en sept rayons colorés, qui se développent suivant cet ordre : le rouge, l'orangé, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo et le violet. Ce sont là, selon eux, les sept couleurs primitives. Mais, comme je l'ai dit, j'ignore ce qui est primitif dans la

nature. Je pourrais leur objecter que, si les couleurs des objets ne naissent que de la réfraction de la lumière du soleil, elles devraient disparaître à la lueur de nos bougies, car celle-ci ne se décompose au prisme que bien faiblement; mais je m'en tiendrai à quelques réflexions sur le nombre et l'ordre de ces sept prétendues couleurs primitives. D'abord, il est évident qu'il y en a quatre qui sont composées : car l'orangé est composé du jaune et du rouge; le vert, du jaune et du bleu; le violet, du bleu et du rouge; et l'indigo n'est qu'une teinte de bleu surchargée de noir : ce qui réduit les couleurs solaires à trois couleurs primordiales, qui sont le jaune, le rouge et le bleu, auxquelles si nous joignons le blanc, qui est la couleur de la lumière, et le noir, qui en est la privation, nous aurons cinq couleurs simples, avec lesquelles on peut composer toutes les nuances imaginables.

Nous observerons ici que nos machines de physique nous trompent avec leur air savant, non-seulement parce qu'elles supposent à la nature de faux éléments, comme lorsque le prisme nous donne des couleurs composées pour des couleurs primitives, mais en lui en soustrayant de véritables : car combien de corps blancs et noirs doivent être réputés sans couleur, attendu que ce même prisme ne manifeste pas leurs teintes dans la décomposition du rayon solaire! Cet instrument nous induit encore en erreur sur l'ordre naturel de ces mêmes couleurs, en le commençant par le rayon rouge, et en le terminant par le rayon violet. L'ordre des couleurs dans le prisme n'est donc qu'une décomposition triangulaire d'un rayon de lumière cylindrique, dont les deux extrêmes, le rouge et le violet, participent l'un de l'autre sans la terminer; de sorte que le principe des couleurs, qui est le rayon blanc, et sa décomposition progressive, ne s'y manifestent plus. Je suis même très-porté à croire qu'on peut tailler un cristal avec tel nombre d'angles qui donneraient aux réfractions du rayon solaire un ordre tout différent, et qui en multiplieraient les couleurs prétendues primitives bien au delà du nombre de sept. L'autorité de ce polyèdre deviendrait tout aussi respec-

table que celle du prisme, si des algébristes y appliquaient quelques calculs un peu obscurs, et quelques raisonnements de la philosophie corpusculaire, comme ils ont fait aux effets de celui-là.

Nous nous servirons d'un moyen moins savant, pour nous donner une idée de la génération des couleurs et de la décomposition du rayon solaire. Au lieu de les examiner dans un prisme de verre, nous les considérerons dans les cieux, et nous y verrons les cinq couleurs primordiales s'y développer dans l'ordre où nous les avons annoncées.

Dans une belle nuit d'été, quand le ciel est serein, et chargé seulement de quelques vapeurs légères, propres à arrêter et à réfranger les rayons du soleil lorsqu'ils traversent les extrémités de notre atmosphère, transportez-vous dans une campagne d'où l'on puisse apercevoir les premiers feux de l'aurore. Vous verrez d'abord blanchir, à l'horizon, le lieu où elle doit paraître; et cette espèce d'auréole lui a fait donner, à cause de sa couleur, le nom d'aube, du mot latin *alba*, qui veut dire blanche. Cette blancheur monte insensiblement au ciel, et se teint en jaune à quelques degrés au-dessus de l'horizon; le jaune, en s'élevant à quelques degrés plus haut, passe à l'orangé; et cette nuance d'orangé s'élève au-dessus en vermillon vif qui s'étend jusqu'au zénith. De ce point vous apercevez au ciel, derrière vous, le violet à la suite du vermillon, puis l'azur, ensuite le gros bleu ou indigo; et enfin le noir tout à fait à l'occident.

Quoique ce développement de couleurs présente une multitude infinie de nuances intermédiaires qui se succèdent assez rapidement, cependant il y a un moment (et, si je me le rappelle bien, c'est celui où le soleil est près de montrer son disque) où le blanc éblouissant se fait voir à l'horizon; le jaune pur, à quarante-cinq degrés d'élévation; la couleur de feu, au zénith, à quarante-cinq degrés au-dessous; vers l'occident, le bleu pur; et à l'occident même, le voile sombre de la nuit, qui touche encore l'horizon. Du moins j'ai cru remarquer cette progression entre les tropiques, où il n'y a

presque pas de réfraction horizontale qui fasse anticiper la lumière sur les ténèbres, comme dans nos climats.

J.-J. Rousseau me disait un jour que, quoique le champ de ces couleurs célestes soit le bleu, les teintes du jaune qui se fondent avec lui n'y produisent point la couleur verte, comme il arrive dans nos couleurs matérielles, lorsqu'on mêle ces deux nuances ensemble. Mais je lui répondis que j'avais aperçu plusieurs fois du vert au ciel, non-seulement entre les tropiques, mais sur l'horizon de Paris. A la vérité, cette couleur ne se voit guère ici que dans quelque belle soirée de l'été. J'ai aperçu aussi dans les nuages des tropiques, principalement sur la mer et dans les tempêtes, toutes les couleurs qu'on peut voir sur la terre. Il y en a alors de cuivrées, de couleur de fumée de pipe, de brunes, de rousses, de noires, de grises, de livides, de couleur marron, et de celle de gueule de four enflammé. Quant à celles qui y paraissent dans les jours sereins, il y en a de si vives et de si éclatantes, qu'on n'en verra jamais de semblables dans aucun palais, quand on y rassemblerait toutes les pierreries du Mogol. Quelquefois les vents alizés du nord-est ou du sud-est, qui y soufflent constamment, cardent les nuages comme si c'étaient des flocons de soie; puis ils les chassent à l'occident, en les croisant les uns sur les autres, comme les mailles d'un panier à jour. Ils jettent, sur les côtés de ce réseau, les nuages qu'ils n'ont pas employés, et qui ne sont pas en petit nombre; ils les roulent en énormes masses blanches comme la neige, les contournent sur leurs bords en forme de croupes, et les entassent les uns sur les autres comme les Cordilières du Pérou, en leur donnant des formes de montagnes, de cavernes et de rochers; ensuite, vers le soir, ils calmissent un peu, comme s'ils craignaient de déranger leur ouvrage. Quand le soleil vient à descendre derrière ce magnifique réseau, on voit passer par toutes ses losanges une multitude de rayons lumineux qui y font un tel effet, que les deux côtés de chaque losange qui en sont éclairés paraissent relevés d'un filet d'or; et les deux autres, qui devraient être dans l'ombre, sont teints

d'un superbe nacarat. Quatre ou cinq gerbes de lumière, qui s'élèvent du soleil couchant jusqu'au zénith, bordent de franges d'or les sommets indécis de cette barrière céleste, et vont frapper des reflets de leurs feux les pyramides des montagnes aériennes collatérales, qui semblent alors être d'argent et de vermillon. C'est dans ce moment qu'on aperçoit, au milieu de leurs croupes redoublées, une multitude de vallons qui s'étendent à l'infini, en se distinguant à leur ouverture par quelque nuance de couleur de chair ou de rose. Ces vallons célestes présentent, dans leurs divers contours, des teintes inimitables de blanc qui fuient à perte de vue dans le blanc, ou des ombres qui se prolongent, sans se confondre, sur d'autres ombres. Vous voyez çà et là sortir des flancs caverneux de ces montagnes des fleuves de lumière qui se précipitent en lingots d'or et d'argent sur des rochers de corail. Ici, ce sont de sombres rochers, percés à jour, qui laissent apercevoir par leurs ouvertures le bleu pur du firmament; là, ce sont de longues grèves salées d'or, qui s'étendent sur de riches fonds du ciel, ponceaux, écarlates, et verts comme l'émeraude. La réverbération de ces couleurs occidentales se répand sur la mer, dont elle glace les flots azurés de safran et de pourpre. Les matelots, appuyés sur les passavants du navire, admirent en silence ces paysages aériens. Quelquefois ce spectacle sublime se présente à eux à l'heure de la prière, et semble les inviter à élever leurs cœurs comme leurs vœux vers les cieux. Il change à chaque instant : bientôt ce qui était lumineux est simplement coloré, et ce qui était coloré est dans l'ombre. Les formes en sont aussi variables que les nuances; ce sont tour à tour des îles, des hameaux, des collines plantées de palmiers, de grands ponts qui traversent des fleuves, des campagnes d'or, d'améthystes, de rubis; ou plutôt ce n'est rien de tout cela ; ce sont des couleurs et des formes célestes qu'aucun pinceau ne peut rendre, ni aucune langue exprimer.

Il est très-remarquable que tous les voyageurs qui ont monté, en différentes saisons, sur les montagnes les plus

élevées du globe, entre les tropiques et hors des tropiques, au milieu du continent ou dans les îles, n'ont aperçu dans les nuages qui étaient au-dessous d'eux qu'une surface grise et plombée, sans aucune variation de couleur, et semblable à celle d'un lac. Cependant le soleil éclairait ces nuages de toute sa lumière; et ses rayons pouvaient y combiner, sans obstacle, toutes les lois de la réfraction, auxquelles notre physique les a assujettis. Il s'ensuit de cette observation, que je répéterai encore ailleurs à cause de son importance, qu'il n'y a pas une seule nuance de couleur employée en vain dans l'univers; que ces décorations célestes sont faites pour le niveau de la terre, et que leur magnifique point de vue est pris de l'habitation de l'homme.

Ces concerts admirables de lumières et de formes, qui ne se manifestent que dans la partie inférieure des nuages, la moins éclairée du soleil, sont produits par des lois qui me sont tout à fait inconnues. Mais, quelle que soit leur variété, elles s'y réduisent à cinq couleurs; le jaune y paraît une génération du blanc, le rouge une nuance plus foncée du jaune, le bleu une teinte de rouge plus renforcée, et le noir la dernière teinte du bleu. On ne peut douter de cette progression lorsqu'on observe le matin, comme je l'ai dit, le développement de la lumière dans les cieux; vous y voyez ces cinq couleurs, avec leurs nuances intermédiaires, s'engendrer les unes des autres à peu près dans cet ordre : le blanc, le jaune-soufre, le jaune-citron, le jaune-d'œuf, l'orangé, la couleur aurore, le ponceau, le rouge plein, le rouge carminé, le pourpre, le violet, l'azur, l'indigo, et le noir. Chacune de ces couleurs ne semble être qu'une teinte forte de celle qui la précède, et une teinte légère de celle qui la suit, en sorte que toutes ensemble ne paraissent que des modulations d'une progression dont le blanc est le premier terme, et le noir le dernier.

Dans cet ordre, où les deux extrêmes, le blanc et le noir, c'est-à-dire la lumière et les ténèbres, produisent en s'harmoniant tant de couleurs différentes, vous remarquerez que

la couleur rouge tient le milieu, et qu'elle est la plus belle de toutes, au jugement de tous les peuples. Les Russes, pour dire qu'une fille est belle, disent qu'elle est rouge. Ils l'appellent *crasina devitsa :* chez eux, beau et rouge sont synonymes. On faisait au Pérou et au Mexique un cas infini du rouge. Le plus beau présent que l'empereur Montezuma crut faire à Cortez fut de lui donner un collier d'écrevisses qui avaient naturellement cette riche couleur [1]. La seule demande que fit le roi de Sumatra aux Espagnols qui abordèrent les premiers dans son pays, et qui lui présentèrent beaucoup d'échantillons du commerce et de l'industrie de l'Europe, se réduisit à du corail et à de l'écarlate [2] ; et il leur promit de leur donner en retour toutes les épiceries et les marchandises de l'Inde dont ils auraient besoin. On trafique désavantageusement avec les nègres, les Tartares, les Américains et les Indiens orientaux, si on ne leur apporte des étoffes rouges. Les témoignages des voyageurs sont unanimes sur la préférence que tous les peuples donnent à cette couleur. Je pourrais en rapporter une infinité de preuves, si je ne craignais d'être ennuyeux. J'ai indiqué seulement l'universalité de ce goût, pour faire voir la fausseté de cet axiome philosophique, qui dit que les goûts sont arbitraires ; ou, ce qui est la même chose, qu'il n'y a point dans la nature de lois pour la beauté, et que nos goûts sont des effets de nos préjugés. C'est tout le contraire; ce sont nos préjugés qui corrompent nos goûts naturels, qui sans eux seraient les mêmes par toute la terre. C'est par une suite de ces préjugés que les Turcs préfèrent la couleur verte à toutes les autres, parce que, selon la tradition de leurs docteurs, c'était la couleur favorite de Mahomet, et que ses descendants ont, seuls de tous les Turcs, le privilége de porter le turban vert. Mais, par une autre prévention, les Persans leurs voisins méprisent le vert, parce qu'ils rejettent les traditions de ces docteurs turcs, et qu'ils ne reconnaissent point cette parenté de leur prophète, étant

[1] *Voyez* Herrera.
[2] Voyez *Histoire générale des Voyages*, par l'abbé Prevost.

sectateurs d'Ali. Par une autre chimère, le jaune paraît aux Chinois la plus distinguée de toutes les couleurs, parce que c'est celle de leur dragon emblématique; le jaune est à la Chine la couleur impériale, comme le vert l'est en Turquie. D'ailleurs, suivant le rapport d'Isbrand-Ides, les Chinois représentent sur leurs théâtres les dieux et les héros le visage teint d'une couleur de sang [1]. Toutes ces nations, la couleur politique exceptée, regardent le rouge comme la plus belle; ce qui suffit pour établir à son égard une unanimité de préférence.

Mais, sans nous arrêter davantage au témoignage variable des hommes, il suffit de celui de la nature. C'est avec le rouge que la nature rehausse les parties les plus brillantes des plus belles fleurs. Elle en a coloré entièrement la rose, qui en est la reine; elle a donné cette teinture au sang, qui est le principe de la vie dans les animaux; elle en revêt aux Indes le plumage de la plupart des oiseaux, surtout dans la saison des amours. Il y a peu d'oiseaux alors à qui elle ne donne quelque nuance de cette riche couleur. Les uns en ont la tête couverte, comme ceux qu'on appelle cardinaux; d'autres en ont des pièces de poitrine, des colliers, des capuchons, des épaulettes. Il y en a qui conservent entièrement le fond gris ou brun de leurs plumes, mais qui sont glacés de rouge, comme si on les eût roulés dans le carmin. D'autres en sont sablés, comme si on eût soufflé sur eux quelque poudre d'écarlate. Ils ont avec cela des piquetures blanches mêlées parmi, qui y produisent un effet charmant : c'est ainsi qu'est peint un petit oiseau des Indes appelé bengali. Mais rien n'est plus aimable qu'une tourterelle d'Afrique, qui porte sur son plumage gris-de-perle, précisément à l'endroit du cœur, une tache sanglante mêlée de différents rouges, parfaitement semblable à une blessure : il semble que cet oiseau, dédié à l'Amour, porte la livrée de son maître, et qu'il a servi de but à ses flèches. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que ces riches teintes coralines disparaissent dans la plupart de ces

[1] *Voyage de Moscou à la Chine*, par Isbrand-Ides, p. 141.

oiseaux après la saison d'aimer, comme si c'étaient des habits de parade qui leur eussent été prêtés par la nature seulement pour le temps des noces.

La couleur rouge, située au milieu des cinq couleurs primordiales, en est l'expression harmonique par excellence, et le résultat, comme nous l'avons dit, de l'union de deux contraires, la lumière et les ténèbres. Il y a encore des teintes fort agréables qui se composent d'oppositions d'extrêmes. Par exemple, de la seconde et de la quatrième couleur, c'est-à-dire du jaune et du bleu, se forme le vert, qui constitue une harmonie très-belle, laquelle doit tenir peut-être le second rang en beauté parmi les couleurs, comme elle tient le second dans leur génération. Le vert paraît même, aux yeux de bien des gens, sinon la plus belle teinte, du moins la plus aimable, parce qu'il est moins éblouissant que le rouge, et plus assorti à leurs yeux (8).

Je ne m'arrêterai pas davantage aux autres nuances harmoniques que l'on peut tirer, suivant les lois de leur génération, des couleurs les plus opposées, et dont on peut former des accords et des concerts, comme avait fait le père Castel dans son fameux clavecin. Je remarquerai cependant que les couleurs peuvent influer sur les passions, et qu'on peut les rapporter, ainsi que leurs harmonies, à des affections morales. Par exemple, si vous partez du rouge, qui est la couleur harmonique par excellence, et que vous remontiez au blanc, plus vous approcherez de ce premier terme, plus les couleurs seront vives et gaies. Vous aurez successivement le ponceau, l'orangé, le jaune, le citron, la couleur sulfurine, et le blanc. Plus, au contraire, vous irez du rouge au noir, plus les couleurs seront sombres et tristes; car vous aurez le pourpre, le violet, le bleu, l'indigo, et le noir. Dans les harmonies que vous formerez de part et d'autre en réunissant les couleurs opposées, plus il y entrera de couleurs de la progression ascendante, plus les harmonies en seront gaies; et le contraire arrivera lorsque les couleurs de la progression descendante domineront. C'est par cet effet harmonique que

le vert étant composé du jaune et du bleu, il est d'autant plus gai que le jaune y domine, et il est d'autant plus triste que le bleu le surmonte. C'est encore par cette influence harmonique que le blanc répand plus de gaieté dans toutes les nuances, parce qu'il est la lumière. Il fait même par son opposition un effet charmant dans les harmonies que j'appelle mélancoliques ; car, mêlé au violet, il donne les nuances agréables de la fleur du lilas ; joint au bleu, il donne l'azur ; et au noir, il produit le gris-de-perle : mais, fondu avec le rouge, il donne la couleur de rose, cette nuance ravissante qui est la fleur de la vie. Au contraire, si le noir domine dans les couleurs gaies, il en résulte un effet plus triste que celui qu'il produirait lui-même étant tout pur. C'est ce que vous pouvez voir lorsqu'il est mêlé au jaune, à l'orangé et au rouge, qui deviennent alors des couleurs ternes et meurtries. La couleur rouge donne de la vie à toutes les nuances où elle entre, comme la blanche leur donne de la gaieté, et la noire de la tristesse.

Si vous voulez faire naître des effets tout à fait opposés à la plupart de ceux dont nous venons de parler, c'est de placer les couleurs extrêmes les unes auprès des autres sans les confondre. Le noir opposé au blanc produit l'effet le plus triste et le plus dur. Leur opposition est un signe de deuil chez la plupart des nations, comme il en est un de destruction dans les orages du ciel et dans les tempêtes de la mer. Le jaune même opposé au noir est le caractéristique de plusieurs animaux dangereux, comme de la guêpe et du tigre, etc... Ce n'est pas que les femmes n'emploient avec avantage dans leur parure ces couleurs opposées ; mais elles ne s'en embellissent que par les contrastes qu'elles en forment avec la couleur de leur teint ; et comme le rouge y domine, il s'ensuit que ces couleurs opposées leur sont avantageuses ; car jamais l'expression harmonique n'est plus forte que quand elle se trouve entre les deux extrêmes qui la produisent. Nous dirons ailleurs quelque chose de cette partie de l'harmonie, lorsque nous parlerons des contrastes de la figure humaine.

Nous ne devons pas dissimuler ici quelques objections qu'on

peut élever contre l'universalité de ces principes. Nous avons représenté la couleur blanche comme une couleur gaie, et la noire comme une couleur triste : cependant quelques peuples nègres représentent le diable blanc; les habitants de la presqu'île de l'Inde se frottent, en signe de deuil, le front et les tempes de poudre de bois de santal, dont la couleur est d'un blanc jaunâtre. Le voyageur Gentil de la Barbinais, qui, dans son *Voyage autour du monde*, a aussi bien décrit les mœurs de la Chine que celles de nos marins et de plusieurs colonies de l'Europe, dit que le blanc est la couleur du deuil chez les Chinois. On pourrait conclure de ces exemples que le sentiment des couleurs est arbitraire, puisqu'il n'est pas le même chez tous les peuples.

Voici ce que nous avons à répondre à ce sujet. Nous avons déjà fait voir ailleurs que les peuples de l'Afrique et de l'Asie, quelque noirs qu'ils soient, préfèrent les femmes blanches à celles de tous les autres teints. Si quelques nations de nègres peignent le diable en blanc, ce peut bien être par le sentiment de la tyrannie que les blancs exercent sur elles. Ainsi la couleur blanche, devenue pour elles une couleur politique, cesse d'être une couleur naturelle. D'ailleurs le blanc dont elles peignent leur diable n'est pas un blanc rempli d'harmonie comme celui de la figure humaine, mais un blanc pur, un blanc de craie, tel que celui dont nos peintres enluminent les figures de fantômes et de revenants dans leurs scènes magiques et infernales. Si cette couleur éclatante est l'expression du deuil chez les Indiens et chez les Chinois, c'est qu'elle contraste durement avec la peau noire de ces peuples. Les Indiens sont noirs. Les Chinois méridionaux ont la peau fort basanée. Ils tirent leur religion et leurs principales coutumes de l'Inde, le berceau du genre humain, dont les habitants sont noirs. Leurs habits extérieurs sont d'une couleur sombre : ils portent beaucoup de robes de satin noir; ils sont chaussés de bottes noires; les ameublements de leurs maisons sont, pour la plupart, revêtus de ces beaux vernis noirs qu'on nous apporte de leur pays. Le blanc doit donc faire une grande dissonance

avec leurs meubles, leurs habillements, et surtout avec la couleur rembrunie de leur peau. Si ces peuples portaient comme nous des habits noirs dans le deuil, quelque sombre que soit leur couleur, elle ne formerait point d'opposition tranchée dans leur parure. Ainsi l'expression de la douleur est précisément la même chez eux que chez nous; car si nous opposons, dans le deuil, la couleur noire de nos habits à la couleur blanche de notre peau, afin d'en faire naître une dissonance funèbre, les peuples méridionaux opposent, au contraire, la couleur blanche de leurs vêtements à la couleur basanée de leur peau, afin de produire le même effet.

Cette variété de goût confirme admirablement l'universalité des principes que nous avons posés sur les causes de l'harmonie et des dissonances. Elle prouve encore que l'agrément ou le désagrément d'une couleur ne réside point dans une seule nuance, mais dans l'harmonie ou dans le contraste heurté de deux couleurs opposées.

Nous trouverions des preuves de ces lois multipliées à l'infini dans la nature, à laquelle l'homme doit toujours recourir dans ses doutes. Elle oppose durement, dans les pays chauds comme dans les pays froids, les couleurs des animaux destructeurs et dangereux. Partout les reptiles venimeux sont peints de couleurs meurtries; partout les oiseaux de proie ont des couleurs terreuses opposées à des couleurs fauves, et des mouchetures blanches sur un fond sombre, ou sombres sur un fond blanc. La nature a donné une robe fauve rayée de brun, et des yeux étincelants, au tigre en embuscade dans l'ombre des forêts du midi; et elle a teint de noir le museau et les griffes, et de couleur de sang la gueule et les yeux de l'ours blanc, et le fait apparaître, malgré la blancheur de sa peau, au milieu des neiges du nord.

DES FORMES.

Passons maintenant à la génération des formes. Il me semble qu'on peut en réduire les principes, comme ceux des couleurs,

à cinq, qui sont la ligne, le triangle, le cercle, l'ellipse et la parabole.

La ligne engendre toutes les formes, comme le rayon de lumière toutes les couleurs. Elle procède comme celui-ci, dans ses générations, par degrés, produisant d'abord, par trois fractions, le triangle, qui, de toutes les figures, renferme la plus petite des surfaces sous le plus grand des circuits. Le triangle ensuite, composé lui-même de trois triangles au centre, produit le carré, qui en a quatre; le pentagone, qui en a cinq; l'hexagone, qui en a six; et le reste des polygones, jusqu'au cercle, composé d'une multitude de triangles dont les sommets sont à son centre et les bases à sa circonférence, et qui, au contraire du triangle, contient la plus grande des surfaces sous le moindre des périmètres. La forme qui a toujours été, depuis la ligne, en se rapprochant d'un centre jusqu'au cercle, s'en écarte ensuite, et produit l'ellipse, puis la parabole, et enfin toutes les autres courbes évasées, dont on peut rapporter les équations à celle-ci.

En sorte que, sous cet aspect, la ligne indéfinie n'a point de centre commun; le triangle a trois points de son périmètre, qui en ont un; le carré en a quatre, le pentagone cinq, l'hexagone six; et le cercle a tous les points de sa circonférence ordonnés à un seul et unique centre. L'ellipse commence à s'écarter de cette ordonnance, et a deux centres; et la parabole, ainsi que les autres courbes qui leur sont analogues, en ont une infinité renfermés dans leur axe, dont elles s'éloignent de plus en plus en formant des espèces d'entonnoirs.

En supposant cette génération ascendante de formes depuis la ligne par le triangle jusqu'au cercle, et leur génération descendante depuis le cercle par l'ovale jusqu'à la parabole, je déduis de ces cinq formes élémentaires toutes les formes de la nature, comme avec les cinq couleurs primordiales j'en compose toutes les nuances.

La ligne présente la forme la plus aiguë, le cercle la forme la plus pleine, et la parabole la forme la plus évidée. Nous pouvons remarquer, dans cette progression, que le cercle, qui oc-

cupe le milieu des deux extrêmes, est la plus belle de toutes les formes élémentaires, comme le rouge est la plus belle de toutes les couleurs primordiales. Je ne dirai point, comme quelques philosophes anciens, que cette figure est la plus belle, parce qu'elle est celle des astres, ce qui au fond ne serait pas une si mauvaise raison; mais, à n'employer que le témoignage de nos sens, elle est la plus douce à la vue et au toucher; elle est aussi la plus susceptible de mouvement; enfin, ce qui n'est pas une petite autorité dans les vérités naturelles, elle est regardée comme la plus aimable, au goût de tous les peuples, qui l'emploient dans leurs ornements et dans leur architecture, et surtout à celui des enfants, qui la préfèrent à toutes les autres dans leurs jouets.

Il est très-remarquable que ces cinq formes élémentaires ont entre elles les mêmes analogies que les cinq couleurs primordiales; en sorte que si vous remontez leur génération ascendante depuis la sphère jusqu'à la ligne, vous aurez des formes anguleuses, vives et gaies, qui se terminent à la ligne droite, dont la nature compose tant de figures stellées et rayonnantes, si agréables dans les cieux et sur la terre. Si, au contraire, vous descendez de la sphère aux parties évidées de la parabole, vous aurez des formes caverneuses, qui sont si effrayantes dans les abîmes et les précipices.

De plus, si vous joignez des formes élémentaires aux couleurs primordiales, terme à terme, vous verrez leur caractère principal se renforcer mutuellement, du moins dans les deux extrêmes et dans l'expression harmonique du centre : car les deux premiers termes donneront le rayon blanc, qui est le rayon même de la lumière; la forme circulaire, jointe à la couleur rouge, produira une forme analogue à la rose, composée de portions sphériques teintes en carmin, et, par l'effet de cette double harmonie, estimée la plus belle des fleurs, au jugement de tous les peuples. Enfin, le noir, joint au vide de la parabole, ajoute à la tristesse des formes rentrantes et caverneuses.

On peut composer, avec ces cinq formes élémentaires, des

figures aussi agréables que les nuances qui naissent des harmonies des cinq couleurs primordiales : en sorte que plus il entrera dans ces figures mixtes des deux termes ascendants de la progression, plus ces figures seront sveltes et gaies; et plus les deux termes descendants domineront, plus elles seront lourdes et tristes. Ainsi la forme sera d'autant plus élégante que le premier terme, qui est la ligne droite, y dominera. Par exemple, la colonne nous plaît parce que c'est un long cylindre qui a pour base le cercle, et pour élévation deux lignes droites, ou un quadrilatère fort allongé. Mais le palmier, d'après lequel elle a été imitée, nous plaît encore davantage, parce que les formes stellées ou rayonnantes de ses palmes, prises aussi de la ligne droite, font une opposition très-agréable avec la rondeur de sa tige; et si vous y joignez la forme harmonique par excellence, qui est la forme ronde, vous ajouterez infiniment à la grâce de ce bel arbre. C'est aussi ce qu'a fait la nature, qui en sait plus que nous, en suspendant à la base de ses rameaux divergents tantôt des dattes ovales, tantôt des cocos arrondis.

En général, toutes les fois que vous emploierez la forme circulaire, vous en accroîtrez beaucoup l'agrément en y joignant les deux contraires qui la composent; car vous aurez alors une progression élémentaire complète. La forme circulaire seule ne présente qu'une expression, la plus belle de toutes, à la vérité; mais, réunie à ses deux extrêmes, elle forme, si j'ose dire, une pensée entière. C'est par l'effet qui en résulte que le peuple trouve la forme du cœur si belle, qu'il lui compare tout ce qu'il trouve de plus beau dans le monde. « Cela « est beau comme un cœur, » dit-il. Cette forme de cœur est formée à sa base d'un angle saillant, à sa partie supérieure d'un angle rentrant (voilà les extrêmes), et à ses parties collatérales de deux portions sphériques (voilà l'expression harmonique).

C'est encore par ces mêmes harmonies que les longues croupes de montagnes, surmontées de hauts pitons en pyramides, et séparées entre elles par de profondes vallées, nous

ravissent par leurs grâces et leur majesté. Si vous y joignez des fleuves qui serpentent au fond, des peupliers qui rayonnent sur leurs bords, des troupeaux et des bergers, vous aurez des vallées semblables à celle de Tempé. Les formes circulaires des montagnes se trouvent, dans cette hypothèse, placées entre leurs extrêmes, qui sont les parties saillantes des rochers, et les parties rentrantes des vallons. Mais si vous en retranchez les expressions harmoniques, c'est-à-dire les courbures de ces montagnes, ainsi que leurs heureux habitants, et que vous en laissiez subsister les extrêmes, vous aurez alors quelque coupe de terrain du cap Horn, des rochers anguleux à pic sur le bord des précipices.

Si vous y ajoutez des oppositions de couleur, comme celle de la neige sur les sommets de leurs rochers rembrunis; l'écume de la mer qui brise sur des rivages noirs; un soleil blafard dans un ciel obscur; des giboulées au milieu de l'été; des rafales terribles de vents, suivies de calmes inquiétants; un vaisseau parti d'Europe pour désoler la mer du Sud, qui talonne sur un écueil à l'entrée de la nuit, et qui tire de temps en temps des coups de canon, que répètent les échos de ces affreux déserts; des Patagons effrayés qui s'enfuient dans leurs souterrains, vous aurez un paysage tout entier de cette terre de désolation, couverte des ombres de la mort.

DES MOUVEMENTS.

Il me reste à dire quelque chose des mouvements. Nous en distinguerons également cinq principaux : le mouvement propre ou de rotation sur lui-même, qui ne suppose point de déplacement, et qui est le principe de tout mouvement, tel qu'est peut-être celui du soleil; ensuite le perpendiculaire, le circulaire, l'horizontal, et le repos. Tous les mouvements peuvent se rapporter à ceux-là. Vous remarquerez même que les géomètres, qui les représentent aussi par des figures, supposent le mouvement circulaire engendré par le perpendiculaire et l'horizontal, et, pour me servir de leurs expressions, produit par la diagonale de leurs carrés.

Je ne m'arrêterai pas aux analogies de la génération des couleurs et des formes avec celles de la génération des mouvements, et qui existent entre la couleur blanche, la ligne droite et le mouvement propre ou de rotation; entre la couleur rouge, la forme sphérique et le mouvement circulaire; entre les ténèbres, le vide et le repos. Je ne développerai pas les combinaisons infinies qui peuvent résulter de l'union ou de l'opposition des termes correspondants de chaque génération, et des filiations de ces mêmes termes; je laisse au lecteur le plaisir de s'en occuper, et de se former avec ces éléments de la nature des harmonies ravissantes, et tout à fait nouvelles. Je me bornerai ici à quelques observations rapides sur les mouvements.

De tous les mouvements, le plus agréable est le mouvement harmonique ou circulaire. La nature l'a répandu dans la plupart de ses ouvrages, et en a rendu susceptibles les végétaux même attachés à la terre. Nos campagnes nous en offrent de fréquentes images, lorsque les vents forment, sur les prairies, de longues ondulations semblables aux flots de la mer, ou qu'ils agitent doucement sur le sommet des montagnes les hautes cimes des arbres, en leur faisant décrire des portions de cercle. La plupart des oiseaux forment de grands cercles en se jouant dans les plaines de l'air, et se plaisent à y tracer une multitude de courbes et de spirales. Il est remarquable que la nature a donné ce vol agréable à plusieurs oiseaux innocents, qui ne sont point autrement recommandables par la beauté de leur chant ou de leur plumage. Tel est, entre autres, le vol de l'hirondelle.

Il n'en est pas de même des mouvements de progression des bêtes féroces ou nuisibles; elles vont par sauts et par bonds, et joignent à des mouvements quelquefois fort lents d'autres qui sont précipités : c'est ce qu'on peut observer dans ceux du chat, lorsqu'il veut attraper une souris. Les tigres en ont de pareils, lorsqu'ils cherchent à atteindre leur proie. On peut remarquer les mêmes discordances dans le vol des oiseaux carnassiers. Celui qu'on appelle le grand-duc, espèce de

hibou, vole au milieu d'un air calme, comme si le vent l'emportait çà et là. Les tempêtes présentent dans le ciel les mêmes caractères de destruction. Quelquefois vous en voyez les nuages se mouvoir de mouvements opposés; d'autres fois vous en apercevez qui courent avec la vitesse d'un courrier, tandis que d'autres sont immobiles comme des rochers. Dans les ouragans des Indes, les tourbillons de vent sont toujours entremêlés de calmes profonds.

Plus un corps a en lui de mouvement propre ou de rotation, plus il nous paraît agréable, surtout lorsqu'à ce mouvement se joint le mouvement harmonique ou circulaire. C'est par cette raison que les arbres dont les feuillages sont mobiles, comme les trembles et les peupliers, ont beaucoup plus de grâce que les autres arbres des forêts lorsque le vent les agite. Ils plaisent à la vue par le balancement de leurs cimes, et en présentant tour à tour les deux faces de leurs feuilles, de deux verts différents. Ils plaisent encore à l'ouïe, en imitant le bouillonnement des eaux. C'est par l'effet du mouvement propre que, toute idée morale à part, les animaux nous intéressent plus que les végétaux, parce qu'ils ont en eux-mêmes le principe du mouvement.

Je ne crois pas qu'il y ait un seul lieu sur la terre où il n'y ait quelque corps en mouvement. Je me suis trouvé bien des fois au milieu des plus vastes solitudes, de jour et de nuit, par les plus grands calmes, et j'y ai toujours entendu quelque bruit. Souvent, à la vérité, c'est celui d'un oiseau qui vole, ou d'un insecte qui remue une feuille; mais ce bruit suppose toujours du mouvement.

Le mouvement est l'expression de la vie. Voilà pourquoi la nature en a multiplié les causes dans tous ses ouvrages. Un des grands charmes des paysages est d'y voir du mouvement, et c'est ce que les tableaux de la plupart de nos peintres manquent souvent d'exprimer. Si vous en exceptez ceux qui représentent des tempêtes, vous trouverez partout ailleurs leurs forêts et leurs prairies immobiles, et les eaux de leurs lacs glacées. Cependant le retroussis des feuilles des arbres, frappées en dessous

de gris ou de blanc, les ondulations des herbes dans les vallées et sur les croupes des montagnes, celles qui rident la surface polie des eaux, et les écumes qui blanchissent les rivages, rappellent avec grand plaisir, dans une scène brûlante de l'été, le souffle si agréable des zéphyrs. On peut y joindre avec une grâce infinie les mouvements particuliers aux animaux qui les habitent : par exemple, les cercles concentriques qu'un plongeon forme sur la surface de l'eau ; le vol d'un oiseau de marine qui part de desssus un tertre, les pattes allongées en arrière et le cou tendu en avant ; celui de deux tourterelles blanches qui filent côte à côte, dans l'ombre, le long d'une forêt ; le balancement d'une bergeronnette à l'extrémité d'une feuille de roseau qui se courbe sous son poids. On peut y faire sentir même le mouvement et le poids d'un lourd chariot qui gravit dans une montagne, en y exprimant la poussière des cailloux broyés qui s'élève de dessous ses roues. Je crois encore qu'il serait possible d'y rendre les effets du chant des oiseaux et des échos, en y exprimant certaines convenances dont il n'est pas nécessaire de nous occuper ici.

Il s'en faut bien que la plupart de nos peintres, même parmi ceux qui ont le plus de talent, emploient des accessoires si agréables, puisqu'ils les omettent dans les sujets dont ces accessoires forment le caractère principal. Par exemple, s'ils représentent un char en course, ils ne manquent jamais d'y exprimer tous les rayons de ses roues. A la vérité, les chevaux galopent, mais le char est immobile. Cependant, dans un char qui court rapidement, chaque roue ne présente qu'une seule surface, toutes ses jantes se confondent à la vue. Ce n'est pas ainsi que les anciens, qui ont été nos maîtres en tout genre, imitaient la nature. Pline dit qu'Apelle avait si bien peint des chariots à quatre chevaux, que leurs roues semblaient tourner. Dans la liste curieuse qu'il nous a conservée des plus fameux tableaux de l'antiquité, admirés encore à Rome de son temps, il en cite un représentant des femmes qui filaient de la laine, dont les fuseaux paraissaient

pirouetter ; un autre très-estimé [1], « où l'on voyoit, dit son « vieux traducteur, deux soldats armés à la legere, dont « l'un est si eschauffé à courir en la bataille, qu'on le voit « suer ; et l'autre, qui pose ses armes, se montre si recreu, « qu'on le sent quasi haleiner. » J'ai vu, dans beaucoup de tableaux modernes, des machines en mouvement, des lutteurs et des guerriers en action ; et jamais je n'y ai vu ces effets si simples, qui expriment si bien la vérité. Nos peintres les regardent comme de petits détails où ne s'arrêtent pas les gens de génie. Cependant ces petits détails sont des traits de caractère.

Marc-Aurèle, qui avait bien autant de génie qu'aucun de nos modernes, a très-bien observé que c'est souvent là que l'attention de l'esprit se fixe, et prend le plus de plaisir : « Le ridé des figues mûres, dit-il, l'épais sourcil des lions, « l'écume des sangliers en fureur, les écailles rousses qui « s'élèvent de la croûte du pain sortant du four, nous font « plaisir à voir. » Il y a plusieurs raisons de ce plaisir : d'abord de la part de la faiblesse de notre esprit, qui dans chaque objet s'arrête à un point principal ; ensuite de la part de la nature, qui nous offre aussi dans tous ses ouvrages un point unique de convenance ou de discorde, qui en est comme le centre. Notre âme en augmente d'autant plus son affection ou sa haine, que ce trait caractéristique est simple, et en apparence méprisable. Voilà pourquoi dans l'éloquence les expressions les plus courtes marquent toujours les passions les plus fortes ; car il ne s'agit, comme nous l'avons vu jusqu'ici, pour faire naître une sensation de plaisir ou de douleur, que de déterminer un point d'harmonie ou de discorde entre deux contraires : or, lorsque ces deux contraires sont opposés en nature, et qu'ils le sont encore en grandeur et en faiblesse, leur opposition redouble, et par conséquent leur effet.

Il s'y joint surtout la surprise de voir naître de grands sujets d'espérance ou de crainte d'un objet peu important en

[1] *Histoire naturelle de Pline*, liv. XXXVII, chap. x et xi, traduction de Du Pinet.

apparence; car tout effet physique produit dans l'homme un sentiment moral. Par exemple, j'ai vu beaucoup de tableaux et de descriptions de batailles, qui cherchaient à inspirer de la terreur par une infinité d'armes de toute espèce qui y étaient représentées, et par une foule de morts et de mourants blessés de toutes les manières. Ils m'ont d'autant moins ému, qu'ils employaient plus de machines pour m'émouvoir; un effet détruisait l'autre. Mais je l'ai été beaucoup en lisant dans Plutarque la mort de Cléopâtre. Ce grand peintre du malheur représente la reine d'Égypte méditant, dans le tombeau d'Antoine, sur les moyens d'échapper au triomphe d'Auguste. Un paysan lui apporte, avec la permission des gardes qui veillent à la porte du tombeau, un panier de figues. Dès que cet homme est sorti, elle se hâte de découvrir ce panier, et elle y voit un aspic qu'elle avait demandé pour mettre fin à ses malheureux jours. Ce contraste, dans une femme, de la liberté et de l'esclavage, de la puissance royale et de l'anéantissement, de la volupté et de la mort; ces feuillages et ces fruits, parmi lesquels elle aperçoit seulement la tête et les yeux étincelants d'un petit reptile qui va terminer de si grands intérêts, et à qui elle dit : « Te voilà donc! » toutes ces oppositions font frissonner. Mais, pour rendre la personne même de Cléopâtre intéressante, il ne faut pas se la figurer comme nos peintres et nos sculpteurs nous la représentent, en figure académique, sans expression, une Sabine pour la taille, l'air robuste et plein de santé, avec de grands yeux tournés vers le ciel, et portant autour de ses grands et gros bras un serpent tourné comme un bracelet. Ce n'est point là la petite et voluptueuse reine d'Égypte, se faisant porter, comme nous l'avons dit ailleurs, dans un paquet de hardes, sur les épaules d'Apollodore, pour aller voir *incognito* Jules César; courant la nuit, déguisée en marchande, les rues d'Alexandrie avec Antoine, en se raillant de lui, et lui reprochant que ses jeux et ses plaisanteries sentaient le soldat. C'est encore moins l'infortunée Cléopâtre réduite au dernier terme du malheur, tirant avec des cordes et des chaînes, à l'aide de deux de ses femmes, par

la fenêtre du monument où elle s'était réfugiée, la tête contre-bas, sans jamais lâcher prise, dit Plutarque, ce même Antoine couvert de sang, qui s'était percé de son épée, et qui s'aidait de toutes ses forces pour venir mourir auprès d'elle.

Les détails ne sont pas à mépriser; ce sont souvent des traits de caractère. Pour revenir à nos peintres et à nos sculpteurs, s'ils refusent l'expression du mouvement aux payages, aux lutteurs et aux chars en course, ils la donnent aux portraits et aux statues de nos grands hommes et de nos philosophes. Ils les représentent comme les anges trompettes du jugement, les cheveux agités, les yeux égarés, les muscles du visage en convulsion, et leurs draperies allant et venant au gré des vents. Ce sont là, disent-ils, les expressions du génie. Mais les gens de génie et les grands hommes ne sont pas des fous. J'ai vu de leurs portraits sur des antiques. Les médailles de Virgile, de Platon, de Scipion, d'Épaminondas, d'Alexandre même, les représentent avec un air calme et tranquille. C'est aux corps bruts, aux végétaux et aux animaux, d'obéir à tous les mouvements de la nature; mais il me semble qu'il est d'un grand homme d'être le maître des siens, et que ce n'est que par cet empire-là même qu'il mérite le nom de grand.

Je me suis un peu éloigné de mon sujet, pour donner des leçons de convenances à des artistes dont l'art est bien plus difficile que ma critique n'est aisée. A Dieu ne plaise qu'elle devienne un sujet de peine pour des hommes dont les ouvrages m'ont si souvent donné du plaisir! Je désire seulement qu'ils s'écartent des manières académiques qui les lient, et qu'ils soient tentés d'aller, sur les pas de la nature, aussi loin que leur génie peut les porter.

Ce serait ici le lieu de parler de la musique, puisque les sons ne sont que des mouvements; mais des gens bien plus habiles que moi ont traité ce grand art à fond. Si quelque témoignage étranger pouvait même me confirmer dans la certitude des principes que j'ai posés jusqu'ici, c'est celui des plus savants musiciens, qui ont fixé à trois sons l'expression harmonique. J'aurais pu, comme eux, réduire à trois termes les générations

élémentaires des couleurs, des formes et des mouvements; mais il me semble qu'ils ont omis eux-mêmes dans leur base fondamentale le principe génératif, qui est le son proprement dit, et le terme négatif, qui est le silence, puisque ce dernier produit surtout de si grands effets dans les mouvements de musique.

Je pourrais étendre ces proportions aux saveurs du goût, et démontrer que les plus agréables d'entre elles ont de semblables générations, ainsi qu'on l'éprouve dans la plupart des fruits, dont les divers degrés de maturité présentent successivement cinq saveurs, savoir, l'acide, le doux, le sucré, le vineux, et l'amer. Ils sont acides en croissant, doux en mûrissant, sucrés dans leur parfaite maturité, vineux dans leur fermentation, et amers dans leur état de sécheresse. Nous trouverions encore que la plus agréable de ces saveurs, c'est-à-dire la saveur sucrée, est celle qui occupe le milieu de cette progression, dont elle est le terme harmonique; qu'elle forme, par sa nature, de nouvelles harmonies en se combinant avec ses extrêmes, puisque les boissons qui nous plaisent le plus sont formées de l'acide et du sucre, comme dans les liqueurs rafraîchissantes préparées avec le jus de citron; ou du sucré et de l'amer, comme dans le café. Mais en tâchant d'ouvrir de nouvelles routes à la philosophie, mon intention n'est pas d'offrir de nouvelles combinaisons à la volupté.

Quoique je sois intimement convaincu de ces générations élémentaires, et que je puisse les appuyer d'une foule de preuves que j'ai recueillies dans les goûts des peuples policés et sauvages, mais que je n'ai pas le temps de rapporter ici, cependant je ne serais pas surpris de ne pas obtenir l'approbation de plusieurs de mes lecteurs. Nos goûts naturels sont altérés dès l'enfance par des préjugés qui déterminent nos sensations physiques, bien plus fortement que celles-ci ne dirigent nos affections morales. Plus d'un homme d'église estime le violet la plus belle des couleurs, parce que c'est celle de son évêque; plus d'un évêque, à son tour, croit que c'est l'écarlate, parce que c'est la couleur du cardinal; et plus d'un cardinal,

sans doute, préférerait d'être revêtu de la couleur blanche, parce que c'est celle du chef de l'Église. Un militaire regarde souvent le ruban rouge comme le plus beau de tous les rubans, et son officier supérieur pense que c'est le ruban bleu. Nos tempéraments influent comme nos états sur nos opinions. Les gens gais préfèrent les couleurs vives à toutes les autres, les gens sensibles celles qui sont tendres, les mélancoliques les rembrunies. Quoique je regarde moi-même le rouge comme la plus belle des couleurs, et la sphère comme la plus parfaite des formes, et que je doive tenir plus fortement qu'un autre à cet ordre, parce que c'est celui de mon système, je préfère au rouge la couleur carminée, qui a une nuance de violet, et à la sphère la forme d'œuf, ou elliptique. Il me semble aussi, si j'ose dire, que la nature a affecté l'une et l'autre modification à la rose, du moins avant son parfait développement. J'aime mieux encore les fleurs violettes que les blanches, et surtout que les jaunes. Je préfère une branche de lilas à un pot de giroflée ; et une marguerite de Chine, avec son disque d'un jaune enfumé, son pluché chiffonné et ses pétales violets et sombres, à la plus éclatante gerbe de tournesols du Luxembourg. Je crois que ces goûts me sont communs avec plusieurs autres personnes, et qu'à juger du caractère des hommes par les couleurs de leurs habits, il y en a beaucoup plus de sérieux que de gais. Il me semble aussi que la nature (car il faut toujours revenir à elle pour s'assurer de la vérité) fait décliner la plupart de ses beautés physiques vers la mélancolie. Les chants plaintifs du rossignol, les ombrages des forêts, les sombres clartés de la lune, n'inspirent point la gaieté, et cependant nous intéressent. Je suis plus ému du coucher du soleil que de son lever. En général, les beautés vives et enjouées nous plaisent, mais il n'y a que les mélancoliques qui nous touchent. Nous tâcherons ailleurs de développer les causes de ces affections morales. Elles tiennent à des lois plus sublimes que les lois physiques : tandis que celles-ci amusent nos sens, celles-là s'adressent à nos cœurs, et nous avertissent que l'homme est né pour de plus hautes destinées.

Je peux me tromper dans l'ordre de ces générations et en transposer les termes; mais je ne me propose que d'ouvrir de nouvelles routes dans l'étude de la nature. Il me suffit que l'effet de ces générations soit généralement reconnu. Des hommes plus éclairés en établiront les filiations avec plus d'ordre. Tout ce que j'ai dit à ce sujet, et ce que je pourrais dire encore, se réduit à cette grande loi : « Tout est formé de « contraires dans la nature; c'est de leurs harmonies que naît « le sentiment du plaisir, et c'est de leurs oppositions que naît « celui de la douleur. »

Cette loi, comme nous le verrons, s'étend encore à la morale. Chaque vérité, excepté les vérités de fait, est le résultat de deux idées contraires. Il s'ensuit de là que toutes les fois que nous venons à décomposer par la dialectique une vérité, nous la divisons dans les deux idées qui la constituent; et si nous nous arrêtons à une de ses idées élémentaires comme à un principe unique, et que nous en tirions des conséquences, nous en faisons naître une source de disputes qui n'ont point de fin; car l'autre idée élémentaire ne manque pas de fournir des conséquences tout à fait contraires à celui qui veut s'en saisir, et ces conséquences sont elles-mêmes susceptibles de décompositions contradictoires qui vont à l'infini. C'est ce que nous apprennent très-bien les écoles, où on nous envoie former notre jugement. Elles nous montrent non-seulement à séparer les vérités les plus évidentes en deux, mais en quatre, comme disait Huidibras. Si, par exemple, quelqu'un de nos logiciens, considérant que le froid influe sur la végétation, voulait prouver qu'il en est la cause unique, et que la chaleur même y est contraire, il ne manquerait pas de citer les efflorescences et les végétations de la glace, l'accroissement, la verdure et la floraison des mousses pendant l'hiver; les plantes brûlées du soleil pendant l'été, et bien d'autres effets relatifs à sa thèse. Mais son antagoniste, faisant valoir, de son côté, les influences du printemps et les désordres de l'hiver, ne manquerait pas de prouver que la chaleur seule donne la vie aux végétaux. Cependant le chaud et le froid forment ensemble

un des principes de la végétation, non-seulement dans les climats tempérés, mais jusqu'au milieu de la zone torride.

On peut dire que tous les désordres, au physique et au moral, ne sont que des oppositions heurtées de deux contraires. Si les hommes faisaient attention à cette loi, elle terminerait la plupart de leurs erreurs et de leurs disputes; car on peut dire que, tout étant composé de contraires, tout homme qui affirme une proposition simple n'a raison qu'à moitié, puisque la proposition contraire existe également dans la nature.

Il n'y a peut-être dans le monde qu'une vérité intellectuelle, pure, simple, et sans idée contraire : c'est l'existence de Dieu. Il est très-remarquable que ceux qui l'ont niée n'ont apporté d'autres preuves de leur négation que les désordres apparents de la nature, dont ils n'envisageaient que les principes extrêmes; en sorte qu'ils n'ont pas prouvé qu'il n'existait pas de Dieu, mais qu'il n'était pas intelligent, ou qu'il n'était pas bon. Ainsi leur erreur vient de leur ignorance des lois naturelles. D'ailleurs, leurs arguments ont été tirés, pour la plupart, des désordres des hommes, qui existent dans un ordre encore différent de celui de la nature, et qui sont les seuls de tous les êtres sensibles qui ont été livrés à leur propre providence.

Quant à la nature de Dieu, je sais que la foi même nous le présente comme le principe harmonique par excellence, non-seulement par rapport à tout ce qui l'environne, dont il est le créateur et le moteur, mais dans son essence même, divisée en trois personnes. Bossuet a étendu ces harmonies de la Divinité jusqu'à l'homme, en cherchant à trouver dans les opérations de son âme quelque consonnance avec la Trinité, dont elle est l'image. Ces hautes spéculations sont, je l'avoue, infiniment au-dessus de moi. J'admire même que la Divinité ait permis à des êtres aussi faibles et aussi passagers que nous d'entrevoir seulement sa toute-puissance sur la terre, et qu'elle ait voilé, sous les combinaisons de la matière, les opérations de son intelligence infinie, pour la

proportionner à nos yeux. Un seul acte de sa volonté a suffi pour nous donner l'être ; la plus légère communication de ses ouvrages, pour éclairer notre raison : mais je suis persuadé que si le plus petit rayon de son essence divine se communiquait directement à nous dans un corps humain, il suffirait pour nous anéantir.

DES CONSONNANCES.

Les consonnances sont des répétitions des mêmes harmonies. Elles augmentent nos plaisirs en les multipliant, et en en transférant la jouissance sur de nouvelles scènes. Elles nous plaisent encore, en nous faisant voir que la même intelligence a présidé aux divers plans de la nature, puisqu'elle nous y présente des harmonies semblables. Ainsi les consonnances nous plaisent plus que les simples harmonies, parce qu'elles nous donnent les sentiments de l'étendue et de la Divinité, si conformes à la nature de notre âme. Les objets physiques n'excitent en nous un certain degré de plaisir qu'en y développant un sentiment intellectuel.

Nous trouvons de fréquents exemples de consonnances dans la nature. Les nuages de l'horizon imitent souvent sur la mer les formes des montagnes et les aspects de la terre, au point que les marins les plus expérimentés s'y trompent quelquefois. Les eaux reflètent, dans leur sein mobile, les cieux, les collines et les forêts. Les échos des rochers répètent à leur tour les murmures des eaux. Un jour, me promenant, au pays de Caux, le long de la mer, et considérant les reflets du rivage dans le sein des eaux, je fus fort étonné d'entendre bruire d'autres flots derrière moi. Je me tournai, et je n'aperçus qu'une haute falaise escarpée, dont les échos répétaient le bruit des vagues. Cette double consonnance me parut très-agréable : on eût dit qu'il y avait une montagne dans la mer, et une mer dans la montagne.

Ces transpositions d'harmonie d'un élément à l'autre font beaucoup de plaisir ; aussi la nature les multiplie fréquemment, non-seulement par des images fugitives, mais par des

formes permanentes. Elle a répété, au milieu des mers, les formes des continents dans celles des îles, dont la plupart, comme nous l'avons vu, ont des pitons, des montagnes, des lacs, des rivières et des campagnes proportionnés à leur étendue, comme si elles étaient de petits mondes ; d'un autre côté, elles représentent, au milieu des terres, les bassins du vaste Océan dans les méditerranées, et dans les grands lacs qui ont leurs rivages, leurs rochers, leurs îles, leurs volcans, leurs courants, et quelquefois un flux et reflux qui leur est propre, et qui est occasionné par les effusions des montagnes à glaces, au pied desquelles ils sont communément situés, comme les courants et les marées de l'Océan le sont par celles des pôles.

Il est très-remarquable que les plus belles harmonies sont celles qui ont le plus de consonnances. Par exemple, rien, dans le monde, n'est plus beau que le soleil, et rien n'y est plus répété que sa forme et sa lumière. Il est réfléchi de mille manières par les réfractions de l'air, qui le montrent chaque jour sur tous les horizons de la terre, avant qu'il y soit et lorsqu'il n'y est plus; par les parhélies, qui réfléchissent quelquefois son disque deux ou trois fois dans les nuages brumeux du nord ; par les nuages pluvieux, où ses rayons réfrangés tracent un arc nuancé de mille couleurs ; et par les eaux, dont les reflets le représentent en une infinité de lieux où il n'est pas, au sein des prairies parmi les fleurs couvertes de rosée, et dans l'ombre des vertes forêts. La terre sombre et brute le réfléchit encore dans les parties spéculaires des sables, des mica, des cristaux et des rochers. Elle nous présente la forme de son disque et de ses rayons dans les disques et les pétales d'une multitude de fleurs radiées dont elle est couverte. Enfin ce bel astre est multiplié lui-même à l'infini, avec des variétés qui nous sont inconnues, dans les étoiles innombrables du firmament, qu'il nous découvre dès qu'il abandonne notre horizon, comme s'il ne se refusait aux consonnances de la terre que pour nous faire apercevoir celles des cieux.

Il s'ensuit de cette loi de consonnance, que ce qu'il y a de plus beau et de meilleur dans la nature est ce qu'il y a de plus commun et de plus répété. C'est à elle qu'il faut attribuer les variétés des espèces dans chaque genre, qui y sont d'autant plus nombreuses que ce genre est plus utile. Par exemple, il n'y a point, dans le règne végétal, de famille aussi nécessaire que celle des graminées, dont vivent non-seulement tous les quadrupèdes, mais une infinité d'oiseaux et d'insectes; il n'y en a point aussi dont les espèces soient aussi variées. Nous observerons, dans l'Étude des plantes, les raisons de cette variété; je remarquerai seulement ici que c'est dans les graminées que l'homme a trouvé cette grande diversité de blés dont il tire sa principale subsistance, et que c'est par des raisons de consonnance que non-seulement les espèces, mais plusieurs genres, se rapprochent les uns des autres, afin qu'ils puissent offrir les mêmes services à l'homme, sous des latitudes tout à fait différentes. Ainsi, les mils de l'Afrique, les maïs du Brésil, les riz de l'Asie, les palmiers-sagou des Moluques, dont les troncs sont pleins de farines comestibles, consonnent avec les blés de l'Europe. Nous retrouvons des consonnances d'une autre sorte dans les mêmes lieux, comme si la nature eût voulu multiplier ses bienfaits en en variant seulement la forme, sans changer presque rien à leurs qualités. Ainsi consonnent avec tant d'agrément et d'utilité, dans nos jardins, l'oranger et le citronnier, le pommier et le poirier, le noyer et le noisetier; et dans nos métairies, le cheval et l'âne, l'oie et le canard, la vache et la chèvre.

DE LA PROGRESSION.

La progression est une suite de consonnances ascendantes ou descendantes. Partout où la progression se rencontre, elle produit un grand plaisir, parce qu'elle fait naître dans notre âme le sentiment de l'infini, si conforme à notre nature. Je l'ai déjà dit, et je ne saurais trop le répéter, les sensations physiques ne nous ravissent qu'en excitant en nous un sentiment intellectuel.

Lorsque les feuilles d'un végétal sont rangées autour de ses branches dans le même ordre que les branches le sont elles-mêmes autour de la tige, il y a consonnance, comme dans les pins ; mais si les branches de ce végétal sont encore disposées entre elles sur des plans semblables qui aillent en diminuant de grandeur, comme dans les formes pyramidales des sapins, il y a progression ; et si ces arbres sont disposés eux-mêmes en longues avenues qui dégradent en hauteur et en teintes, comme leurs masses particulières, notre plaisir redouble, parce que la progression devient infinie.

C'est par cet instinct de l'infini que nous aimons à voir tout ce qui nous présente quelque progression, comme des pépinières de différents âges, des coteaux qui fuient à l'horizon sur différents plans, des perspectives qui n'ont point de terme.

Montesquieu remarque cependant que si la route de Pétersbourg à Moscou est en ligne droite, le voyageur doit y périr d'ennui. Je l'ai parcourue, et je peux assurer qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle soit en ligne droite. Mais en l'y supposant, l'ennui du voyageur naîtrait du sentiment même de l'infini, joint à l'idée de fatigue. C'est ce même sentiment, si ravissant quand il se mêle à nos plaisirs, qui nous cause des peines intolérables quand il se joint à nos maux ; ce que nous n'éprouvons que trop souvent. Cependant je crois qu'une perspective sans bornes nous ennuierait à la longue, en nous présentant toujours l'infini de la même manière ; car notre âme en a non-seulement l'instinct, mais encore celui de l'universalité, c'est-à-dire de toutes les modifications de l'infini.

DES CONTRASTES.

Les contrastes diffèrent des contraires, en ce que ceux-ci n'agissent que dans un seul point, et ceux-là dans leur ensemble. Un objet n'a qu'un contraire, mais il peut avoir plusieurs contrastes. Le blanc est le contraire du noir ; mais il contraste avec le bleu, le vert, le rouge, et plusieurs autres couleurs.

La nature, pour distinguer les harmonies, les consonnances et les progressions des corps les unes des autres, les fait contraster. Cette loi est d'autant moins observée qu'elle est plus commune. Nous foulons aux pieds les plus grandes et les plus admirables vérités, sans y faire attention.

Tous les naturalistes regardent les couleurs des corps comme de simples accidents; et la plupart d'entre eux considèrent leurs formes mêmes comme l'effet de quelque attraction, incubation, cristallisation, etc. Tous les jours on fait des livres pour étendre, par des analogies, les effets mécaniques de ces lois aux diverses productions de la nature; mais si elles ont en effet tant de puissance, pourquoi le soleil, cet agent universel, n'a-t-il pas rempli les cieux, les eaux, les terres, les forêts, les campagnes, et toutes les créatures, sur lesquelles il a tant d'influence, des effets uniformes et monotones de sa lumière? Tous ces objets devraient nous paraître, comme elle, blancs ou jaunes, et ne se distinguer les uns des autres que par leurs ombres. Un paysage ne devrait nous présenter d'autres effets que ceux d'un camaïeu ou d'une estampe. Les latitudes, dit-on, en varient les couleurs; mais si les latitudes ont ce pouvoir, pourquoi les productions du même climat et du même champ n'ont-elles pas toutes la même teinte? Pourquoi les quadrupèdes qui naissent et vivent dans les prés ne font-ils pas des petits qui soient verts comme l'herbe qui les nourrit?

La nature ne s'est pas contentée d'établir des harmonies particulières dans chaque espèce d'êtres pour les caractériser; mais afin qu'elles ne se confondent pas entre elles, elle les fait contraster.

Elle a fait en général les herbes vertes, pour les détacher de la terre; ensuite elle a donné la couleur de terre aux animaux qui vivent sur l'herbe, pour les distinguer à leur tour du fond qu'ils habitent. On peut remarquer ce contraste général dans les quadrupèdes herbivores, tels que les animaux domestiques, les bêtes fauves des forêts, et dans tous les oiseaux granivores qui vivent sur l'herbe ou dans les feuillages des arbres, comme

la poule, la perdrix, la caille, l'alouette, le moineau, etc., qui ont des couleurs terreuses parce qu'ils vivent sur la verdure. Mais ceux, au contraire, qui vivent sur des fonds rembrunis ont des couleurs brillantes, comme les mésanges bleuâtres et les piverts, qui grimpent sur l'écorce des arbres pour y chercher des insectes, etc.

La nature oppose partout la couleur de l'animal à celle du fond où il vit. Cette loi admirable est universelle. J'en rapporterai ici quelques exemples, pour mettre le lecteur sur la voie de ces ravissantes harmonies, dont il trouvera des preuves dans tous les climats. On voit sur les rivages des Indes un grand et bel oiseau blanc et couleur de feu, appelé flamant, non pas parce qu'il est de Flandre, mais du vieux mot français *flambant,* parce qu'il paraît de loin comme une flamme. Il habite ordinairement les lagunes et les marais salants, dans les eaux desquels il fait son nid, en y élevant à un pied de profondeur un petit tertre de vase d'un pied et demi de hauteur. Il fait un trou au sommet de ce petit tertre; il y pond deux œufs, et il les couve debout, les pieds dans l'eau, à l'aide de ses longues jambes. Quand plusieurs de ces oiseaux sont sur leurs nids, au milieu d'une lagune, on les prendrait de loin pour les flammes d'un incendie, qui sortent du sein des eaux. D'autres oiseaux présentent des contrastes d'un autre genre sur les mêmes rivages. Le pélican, ou grand-gosier, est un oiseau blanc et brun, qui a un large sac au-dessous de son bec, qui est très-long. Il va tous les matins remplir son sac de poisson ; et quand sa pêche est faite, il se perche sur quelque pointe de rocher à fleur d'eau, où il se tient immobile jusqu'au soir, dit le père du Tertre [1], « comme tout triste, la tête penchée par le poids de son long « bec, et les yeux fixés sur la mer agitée, sans branler non plus « que s'il était de marbre. » On distingue souvent, sur les grèves rembrunies de ces mers, des aigrettes blanches comme la neige, et, dans les plaines azurées du ciel, le *paille-en-cul* d'un blanc argenté, qui les traverse à perte de vue : il est quel-

[1] *Histoire des Antilles.*

quefois glacé de rose, avec les deux longues plumes de sa queue couleur de feu, comme celui de la mer du Sud.

Souvent, plus le fond est triste, plus l'animal qui y vit est revêtu de couleurs brillantes. Nous n'avons peut-être point en Europe d'insectes qui en aient de plus riches que le scarabée stercoraire, et que la mouche qui porte le même nom. Celle-ci est plus éclatante que l'or et l'acier poli ; l'autre, d'une forme hémisphérique, est d'un beau bleu de pourpre; et afin que son contraste fût complet, il exhale une forte et agréable odeur de musc.

La nature semble quelquefois s'écarter de cette loi, mais c'est par d'autres raisons de convenance : car c'est là qu'elle ramène tous ses plans. Ainsi, après avoir fait contraster, avec les fonds où ils vivent, les animaux qui pouvaient échapper à tous les dangers par leur force et par leur légèreté, elle y a confondu ceux qui sont d'une lenteur ou d'une faiblesse qui les livrerait à la discrétion de leurs ennemis. Le limaçon, dont la marche est si lente, est de la couleur de l'écorce des arbres qu'il ronge, ou de la muraille où il se réfugie. Les poissons plats, qui nagent fort mal, comme les turbots, les carrelets, les plies, les limandes, les soles, etc., qui sont à peu près taillés comme des planches, parce qu'ils étaient destinés à vivre sédentairement au-dessus des fonds de la mer, sont de la couleur des sables où ils cherchent leur vie, étant piquetés comme eux de gris, de jaune, de noir, de rouge et de brun. A la vérité, ils ne sont colorés ainsi que d'un côté; mais ils ont tellement le sentiment de cette ressemblance, que quand ils se trouvent enfermés dans les parcs établis sur les grèves, et qu'ils voient la marée près de se retirer, ils enfouissent leurs ailerons dans le sable en attendant la marée suivante, et ne présentent à la vue de l'homme que leur côté trompeur. Il est si ressemblant avec le fond où ils se cachent, qu'il serait impossible aux pêcheurs de les en distinguer, s'ils n'avaient des faucilles avec lesquelles ils tracent des rayures en tout sens sur la surface du terrain, pour en avoir au moins le tact, s'ils ne peuvent en avoir la vue. C'est ce que je leur ai vu faire

plus d'une fois, encore plus émerveillé de la ruse de ces poissons que de celle des pêcheurs. Les raies, au contraire, qui sont des poissons plats, qui nagent mal aussi, mais qui sont carnivores, sont marbrées de blanc et de brun, afin d'être aperçues de loin par les autres poissons; et, pour qu'elles ne fussent pas dévorées à leur tour par leurs ennemis, qui sont fort alertes, comme les chiens de mer, ou par leurs propres compagnes, qui sont très-voraces, elles sont revêtues de pointes épineuses, surtout à la partie postérieure de leur corps, comme à la queue, qui est la plus exposée aux attaques lorsqu'elles fuient.

La nature a mis à la fois, dans la couleur des animaux qui ne sont pas nuisibles, des contrastes avec le fond où ils vivent, et des consonnances avec celui qui en est voisin; et elle leur a donné l'instinct d'en faire alternativement usage, suivant les bonnes ou les mauvaises fortunes qui se présentent. On peut remarquer ces convenances merveilleuses dans la plupart de nos petits oiseaux, dont le vol est faible et de peu de durée. L'alouette grise cherche sa vie dans l'herbe des champs. Est-elle effrayée, elle se coule entre deux mottes de terre, où elle devient invisible. Elle est si tranquille dans ce poste, qu'elle n'en part souvent que quand le chasseur a le pied dessus. Autant en fait la perdrix. Je ne doute pas que ces oiseaux sans défense n'aient le sentiment de ces contrastes et de ces convenances de couleur, car je l'ai observé même dans les insectes. Au mois de mars dernier, je vis sur le bord de la rivière des Gobelins un papillon couleur de brique qui se reposait, les ailes étendues, sur une touffe d'herbes. Je m'approchai de lui, et il s'envola. Il fut s'abattre, à quelques pas de distance, sur la terre, qui en cet endroit était de sa couleur. Je m'approchai de lui une seconde fois : il prit encore sa volée, et fut se réfugier sur une semblable lisière de terrain. Enfin, je ne pus jamais l'obliger à se reposer sur l'herbe, quoique je l'essayasse souvent, et que les espaces de terre qui se trouvaient entre les touffes de gazon fussent étroits et en petit nombre. Au reste, cet instinct étonnant est bien évident

dans le caméléon. Cette espèce de lézard, qui a une marche très-lente, en est dédommagé par l'incompréhensible faculté de se teindre, quand il lui plaît, de la couleur du fond qui l'environne. Avec cet avantage, il échappe à la vue de ses ennemis, qui l'auraient bientôt atteint à la course.

DE LA FIGURE HUMAINE.

Toutes les expressions harmoniques sont réunies dans la figure humaine. Je me bornerai dans cet article à examiner quelques-unes de celles qui composent la tête de l'homme. Remarquez que sa forme approche de la sphérique, qui, comme nous l'avons vu, est la forme par excellence. Je ne crois pas que cette configuration lui soit commune avec celle d'aucun animal. Sur sa partie antérieure est tracé l'ovale du visage, terminé par le triangle du nez, et entouré des parties radiées de la chevelure. La tête est, de plus, supportée par un cou qui a beaucoup moins de diamètre qu'elle, ce qui la détache du corps par une partie concave.

Cette légère esquisse nous offre d'abord les cinq termes harmoniques de la génération élémentaire des formes. Les cheveux présentent la ligne; le nez, le triangle; la tête, la sphère; le visage, l'ovale; et le vide au-dessous du menton, la parabole. Le cou, qui, comme une colonne, supporte la tête, offre encore la forme harmonique très-agréable du cylindre, composé du cercle et du quadrilatère.

Ces formes ne sont pas tracées d'une manière sèche et géométrique, mais elles participent l'une de l'autre, en s'amalgamant mutuellement, comme il convenait aux parties d'un tout. Ainsi, les cheveux ne sont pas droits comme des lignes, mais ils s'harmonient, par leurs boucles, avec l'ovale du visage. Le triangle du nez n'est ni aigu, ni à angle droit; mais, par le renflement onduleux des narines, il s'accorde avec la forme en cœur de la bouche, et, s'évidant près du front, il s'unit avec les cavités des yeux. Le sphéroïde de la tête s'amalgame de même avec l'ovale du visage. Il en est ainsi des autres parties, la nature employant, pour les joindre ensemble, les

arrondissements du front, des joues, du menton et du cou; c'est-à-dire des portions de la plus belle des expressions harmoniques, qui est la sphère.

Il y a encore plusieurs proportions remarquables, qui forment entre elles des harmonies et des contrastes très-agréables: telle est celle du front, qui présente un quadrilatère en opposition avec le triangle formé par les yeux et la bouche; et celle des oreilles, formées de courbes acoustiques très-ingénieuses, qui ne se rencontrent point dans l'organe auditif des animaux, parce qu'il ne devait pas recueillir, comme celui de l'homme, toutes les modulations de la parole. Mais je m'arrêterai aux formes charmantes dont la nature a déterminé la bouche et les yeux, qu'elle a mis dans la plus grande évidence, parce qu'ils sont les deux organes actifs de l'âme. La bouche est composée de deux lèvres, dont la supérieure est découpée en cœur, cette forme si agréable que sa beauté a passé en proverbe, et dont l'inférieure est arrondie en proportions demi-cylindriques. On entrevoit au milieu des lèvres les quadrilatères des dents, dont les lignes perpendiculaires et parallèles contrastent très-agréablement avec les formes rondes qui les avoisinent, d'autant mieux, comme nous l'avons vu, que le premier terme génératif se trouvant joint au terme harmonique par excellence, c'est-à-dire la ligne droite à la forme sphérique, il en résulte le plus harmonique des contrastes. Les mêmes rapports se trouvent dans les yeux, dont les formes se rapprochent encore plus des expressions harmoniques élémentaires, ainsi qu'il convenait à l'organe principal. Ce sont deux globes, bordés aux paupières de cils rayonnants comme des pinceaux, qui forment avec eux un contraste ravissant, et présentent une consonnance admirable avec le soleil, sur lequel ils semblent modelés, étant comme lui de figure ronde, ayant des rayons divergents dans leurs cils, des mouvements de rotation sur eux-mêmes, et pouvant, comme l'astre du jour, se voiler de nuages, au moyen de leurs paupières.

Les mêmes harmonies élémentaires sont dans les couleurs de la tête, ainsi que dans ses formes; car il y a, dans le vi-

sage, du blanc tout pur aux dents et aux yeux; puis des nuances de jaune qui entrent dans sa carnation, comme le savent les peintres; ensuite du rouge, cette couleur par excellence, qui éclate aux lèvres et aux joues. On y remarque de plus le bleu des veines, et quelquefois celui des prunelles; et enfin, le noir de la chevelure, qui, par son opposition, fait sortir les couleurs du visage, comme le vide du cou détache les formes de la tête.

Vous remarquerez que la nature n'y emploie point de couleurs durement tranchées; mais elle les fait participer, comme les formes, les unes des autres. Ainsi le blanc du visage se fond ici avec le jaune, et là avec le rouge. Le bleu des veines tire sur le verdâtre : les cheveux ne sont pas communément d'un noir de jais; mais ils sont bruns, châtains, blonds, et en général d'une couleur où il entre un peu de la teinte carnative, afin que leur opposition ne fût pas trop dure. Vous observerez encore que, comme elle emploie les portions sphériques pour former les muscles qui en unissent les organes, et pour distinguer particulièrement ces mêmes organes, elle se sert du rouge aux mêmes usages. C'est ainsi qu'elle en a étendu une nuance sur le front, qu'elle a renforcée aux joues, et qu'elle a appliquée toute pure à la bouche, cet organe du cœur, où elle contraste agréablement avec la blancheur des dents. L'union de cette couleur et de cette forme harmonique est la consonnance la plus forte de la beauté; et on peut remarquer que là où se renflent les formes sphériques, là se renforce la couleur rouge, excepté aux yeux.

Comme les yeux sont les principaux organes de l'âme, ils sont destinés à en exprimer toutes les passions; ce qui n'eût pu se faire avec la teinte harmonique rouge, qui n'eût donné qu'une seule expression. La nature, pour y exprimer des passions contraires, y a réuni les deux couleurs les plus opposées, le blanc de l'orbite et le noir de l'iris; et quelquefois de la prunelle, qui forment une opposition très-dure, lorsque les globes des yeux se développent dans tout leur diamètre; mais au moyen des paupières, que l'homme resserre ou dilate à son

gré, il leur donne l'expression de toutes les passions, depuis l'amour jusqu'à la fureur. Les yeux dont les prunelles sont bleues sont naturellement les plus doux, parce que l'opposition y est moins tranchée avec le blanc de la conjonctive; mais ils sont les plus terribles de tous dans la colère, par un contraste moral qui nous fait regarder comme les plus dangereux de tous les objets ceux qui nous promettent du mal, après nous avoir fait espérer du bien. C'est donc à ceux qui les ont de prendre bien garde à ne pas être infidèles à ce caractère de bienveillance que leur a donné la nature; car des yeux bleus expriment par leur couleur je ne sais quoi de céleste.

Quant aux mouvements des muscles du visage, ils sont très-difficiles à décrire, quoique je sois persuadé qu'on en peut expliquer les lois. Si quelqu'un tente de le faire, il faut nécessairement qu'il les rapporte à des affections morales. Ceux de la joie sont horizontaux, comme si, dans le bonheur, l'âme voulait s'étendre. Ceux du chagrin sont perpendiculaires, comme si, dans le malheur, elle cherchait un refuge vers le ciel, ou dans le sein de la terre. Il faut encore y faire entrer les altérations des couleurs et les contractions des formes, et on y reconnaîtra au moins la vérité du principe que nous avons posé, que l'expression du plaisir est dans l'harmonie des contraires, qui se confondent les uns dans les autres en couleurs, en formes et en mouvements, et que celle de la douleur est dans la violence de leurs oppositions. Les yeux seuls ont des mouvements ineffables ; et il est remarquable que, dans les émotions extrêmes, ils se couvrent de larmes, et semblent par là avoir encore une analogie avec l'astre de la lumière, qui, dans les tempêtes, se voile de nuages pluvieux.

Les organes principaux des sens, qui sont au nombre de quatre dans la tête, ont des contrastes particuliers qui détachent leurs formes sphériques par des formes radiées, et leurs couleurs éclatantes par des teintes rembrunies. Ainsi l'organe brillant de la vue est contrasté par les sourcils,

ceux de l'odorat et du goût, par les moustaches; celui de l'ouïe, par cette partie de la chevelure qu'on appelle *favoris,* qui sépare les oreilles du visage; et le visage lui-même est distingué du reste de la tête par la barbe et par les cheveux.

Nous n'examinerons pas ici les autres proportions de la figure humaine dans la forme cylindrique du cou, opposée au sphéroïde de la tête et à la surface plane de la poitrine; les formes hémisphériques du sein, qui contrastent avec celle-ci, ainsi que les pyramides cylindriques des bras et des doigts avec l'omoplate des épaules; ni les consonnances des doigts avec les bras par trois articulations semblables; ni une multitude d'autres courbes et d'autres harmonies qui n'ont pas même encore de nom dans aucune langue, quoiqu'elles soient dans tous les pays l'expression toute-puissante de la beauté. Le corps humain est le seul qui réunisse en lui les modulations et les concerts les plus agréables des cinq formes élémentaires et des cinq couleurs primordiales, sans qu'on y voie les oppositions âpres et rudes des bêtes, telles que les pointes des hérissons, les cornes des taureaux, les défenses des sangliers, les griffes des lions, les marbrures de peau des chiens, et les couleurs livides et meurtries des animaux venimeux. Il est le seul dont on aperçoive le premier trait, et qu'on voie à plein, les autres animaux étant revêtus de poils, de plumes ou d'écailles, qui voilent leurs membres et leur peau. Il est encore le seul qui, dans son attitude perpendiculaire, montre tous ses sens à la fois; car on ne peut guère apercevoir que la moitié d'un quadrupède, d'un oiseau et d'un poisson, dans la position horizontale qui leur est propre, parce que la partie supérieure de leur corps cache l'inférieure. Nous remarquerons aussi que la démarche de l'homme n'a ni les secousses ni la lenteur de progression de la plupart des quadrupèdes, ni la rapidité de celle des oiseaux; mais elle est le résultat des mouvements les plus harmoniques, comme sa figure est celui des formes et des couleurs les plus agréables (9).

Plus les consonnances multipliées de la figure humaine

sont agréables, plus leurs dissonances sont déplaisantes. Voilà pourquoi il n'y a sur la terre rien de plus beau qu'un bel homme, ni rien de plus laid qu'un homme très-laid.

Voilà encore pourquoi il sera toujours impossible à l'art d'imiter parfaitement la figure humaine, par la difficulté d'en réunir toutes les harmonies, et par celle encore plus grande de faire concourir ensemble celles qui sont d'une nature différente. Par exemple, la peinture réussit assez bien à peindre les couleurs du visage, et la sculpture à en exprimer les formes; mais si on veut réunir l'harmonie des couleurs et des formes dans un seul buste, cet ouvrage sera très-inférieur à un simple tableau ou à une simple sculpture, parce qu'il s'y rencontrera les dissonances particulières des couleurs et des formes, et leur dissonance générale, qui est encore plus marquée. Si on voulait y joindre de plus les harmonies des mouvements, comme dans les automates, on ne ferait qu'en accroître la cacophonie; et si on voulait le faire parler, on y ajouterait une quatrième dissonance qui ferait horreur. On ferait heurter alors le système intellectuel avec le système physique. Ainsi je ne m'étonne pas que saint Thomas d'Aquin fut si effrayé de cette tête parlante que son maître Albert le Grand avait passé tant d'années à construire, qu'il la brisa sur-le-champ. Elle dut produire sur lui la même impression qu'une voix articulée qui sortirait d'un corps mort. En général, ces sortes de travaux font beaucoup d'honneur à un artiste; mais ils démontrent la faiblesse de son art, qui s'écarte d'autant plus de la nature qu'il cherche à réunir plusieurs de ses harmonies : au lieu de les confondre comme elle, il ne fait que les mettre en opposition.

Tout ceci prouve la vérité du principe que nous avons posé, qui est que l'harmonie naît de la réunion de deux contraires, et la discorde de leur choc; et que plus les harmonies d'un objet sont agréables, plus ses discordances sont déplaisantes. Voilà l'origine de nos plaisirs et de nos déplaisirs au physique comme au moral, et pourquoi nous aimons et nous haïssons si souvent le même objet.

Il y a encore bien des choses intéressantes à dire sur la figure humaine, surtout en y joignant les sensations morales, qui donnent seules l'expression à ses traits. Nous en dirons quelque chose dans la suite de cet ouvrage, lorsque nous parlerons du sentiment. Quoi qu'il en soit, la beauté physique de l'homme est si frappante pour les animaux mêmes, que c'est à elle principalement qu'il doit attribuer l'empire qu'il a sur eux par toute la terre : les faibles viennent se réfugier sous sa protection, et les plus forts tremblent à sa vue. Mathiole rapporte que l'alouette se sauve au milieu des troupes d'hommes lorsqu'elle aperçoit l'oiseau de proie. Cet instinct m'a été confirmé par un officier qui en vit une un jour se réfugier, en pareille circonstance, au milieu d'un escadron de cavalerie où il servait alors ; mais celui de ses camarades auprès duquel elle était venue chercher un asile la fit fouler aux pieds de son cheval : action barbare, qui lui attira avec raison la haine des plus honnêtes gens de son corps. Pour moi, j'ai vu un cerf, pressé par une meute de chiens, chercher, en bramant, du secours dans la pitié des passants, ainsi que Pline l'assure ; j'en ai eu moi-même l'expérience à l'Ile-de-France, comme je l'ai rapporté dans la relation que j'ai donnée au public de ce voyage. J'ai vu, dans des métairies, des poules d'Inde pressées d'amour aller se jeter en piaulant aux pieds des paysans. Si nous ne voyons pas des effets plus fréquents de la confiance des animaux, c'est qu'ils sont effrayés, dans nos campagnes, par le bruit de nos fusils et par des persécutions continuelles. On sait avec quelle familiarité les singes et les oiseaux s'approchent des voyageurs dans les forêts de l'Inde[1]. J'ai vu au cap de Bonne-Espérance, dans la ville même du Cap, les rivages de la mer couverts d'oiseaux de marine qui se reposaient sur les chaloupes, et un grand pélican sauvage qui se jouait auprès de la douane avec un gros chien, dont il prenait la tête dans son large bec. Ce spectacle me donna, dès mon arrivée, le préjugé le plus favorable du bon-

[1] *Voyez* Bernier et Mandeslo.

heur de ce pays et de l'humanité de ses habitants; et je ne fus pas trompé. Mais les animaux dangereux sont saisis, au contraire, de crainte à la vue de l'homme, à moins qu'ils ne soient jetés hors de leur naturel par des besoins extrêmes. Un éléphant se laisse conduire, en Asie, par un petit enfant. Le lion d'Afrique s'éloigne en rugissant de la hutte du Hottentot; il lui abandonne le terrain de ses ancêtres, et va chercher à régner dans des forêts et des rochers inconnus à l'homme. L'immense baleine, au milieu de son élément, tremble et fuit devant le petit canot d'un Lapon. Ainsi s'exécute encore cette loi toute-puissante qui conserva l'empire à l'homme, au milieu de ses malheurs : « Que tous les animaux de la « terre [1] et les oiseaux du ciel soient frappés de terreur et « tremblent devant vous, avec tout ce qui se meut sur la terre; « j'ai mis entre vos mains tous les poissons de la mer. »

Il est très-remarquable qu'il n'y a dans la nature ni animal, ni plante, ni fossile, ni même de globe, qui n'ait sa consonnance et son contraste hors de lui, excepté l'homme : aucun être visible n'entre dans sa société que comme serviteur ou comme esclave.

On doit sans doute compter dans les proportions humaines cette loi si vulgaire et si admirable qui fait naître les femmes en nombre égal aux hommes. Si le hasard présidait à nos générations comme à nos alliances, on ne verrait naître une année que des enfants mâles, et une autre année que des enfants femelles. Il y aurait des nations qui seraient toutes d'hommes, d'autres toutes de femmes; mais, par toute la terre, les deux sexes naissent dans le même temps en nombre égal. Une consonnance si régulière prouve évidemment qu'une Providence veille sur nos sociétés, malgré les désordres de leur police. On peut la regarder comme un témoignage de la vérité en faveur de notre religion, qui fixe aussi l'homme à une seule épouse dans le mariage, et qui, par cette conformité aux lois naturelles, qui lui est particulière, paraît seule

[1] *Genèse*, chap. IX, ✝ 2.

émanée de l'auteur de la nature. On en peut conclure, au contraire, que les religions qui permettent la pluralité des femmes sont dans l'erreur.

Ah! que ceux qui n'ont cherché dans l'union des deux sexes que les voluptés des sens n'ont guère connu les lois de la nature! Ils n'ont cueilli que les fleurs de la vie, sans en avoir goûté les fruits. Le beau sexe, disent nos gens de plaisir : ils ne connaissent pas les femmes sous d'autre nom. Mais il est seulement beau pour ceux qui n'ont que des yeux; il est encore, pour ceux qui ont un cœur, le sexe générateur qui porte l'homme neuf mois dans ses flancs au péril de sa vie, et le sexe nourricier qui l'allaite et le soigne dans l'enfance. Il est le sexe pieux qui le porte aux autels tout petit, et qui lui inspire l'amour d'une religion que la cruelle politique des hommes lui rendrait souvent odieuse. Il est le sexe pacifique qui ne verse point le sang de ses semblables, le sexe consolateur qui prend soin des malades, et qui les touche sans les blesser. L'homme a beau vanter sa puissance et sa force : si ses mains robustes manient le fer, celles de la femme, plus adroites et plus utiles, savent filer le lin et les toisons des brebis. L'un combat les noirs chagrins par les maximes de la philosophie; l'autre les éloigne par l'insouciance et les jeux. L'un résiste aux maux du dehors par la force de sa raison; l'autre, plus heureuse, leur échappe par la mobilité de la sienne. Si le premier met quelquefois sa gloire à affronter les dangers dans les batailles, celle-ci triomphe à en attendre de plus certains et souvent de plus cruels dans son lit, et sous les pavillons de la volupté. Ainsi, ils ont été créés afin de supporter ensemble les maux de la vie, et pour former, par leur union, la plus puissante des consonnances et le plus doux des contrastes.

Je suis forcé, par le plan de mon ouvrage, d'aller en avant, et de m'abstenir de réfléchir sur des sujets aussi intéressants que le mariage et la beauté de l'homme et de la femme. Cependant je hasarderai encore quelques observations tirées de mes matériaux, afin de donner à d'autres le désir d'approfondir

cette riche carrière, qui est, pour ainsi dire, toute neuve.

Tous les philosophes qui ont étudié l'homme ont trouvé avec raison qu'il était le plus misérable de tous les animaux. La plupart ont senti qu'il lui fallait un compagnon pour subvenir à ses besoins, et ils ont mis une portion de son bonheur dans l'amitié, ce qui est une preuve évidente de la faiblesse et de la misère humaines; car si l'homme était fort de sa nature, il n'aurait besoin ni d'aide ni de compagnon. Les éléphants et les lions vivent solitairement dans les forêts. Ils n'ont pas besoin d'amis, parce qu'ils sont forts. Il est très-remarquable que lorsque les anciens ont parlé d'une amitié parfaite, ils ne l'ont établie qu'entre deux amis, et non entre plusieurs, quelle que soit la faiblesse de l'homme, qui a souvent besoin que tant d'êtres semblables à lui concourent à son bonheur. Il y a plusieurs raisons de cette restriction, dont les principales viennent de la nature du cœur humain, qui, par sa faiblesse même, ne peut saisir à la fois qu'un seul objet, et qui, étant composé de passions opposées qui se balancent sans cesse, est en quelque sorte actif et passif, et a besoin d'aimer et d'être aimé, de consoler et d'être consolé, d'honorer et d'être honoré. Ainsi, toutes les amitiés célèbres dans le monde n'ont jamais existé qu'entre deux amis : telles ont été celles de Castor et de Pollux, de Thésée et de Pirithoüs, d'Hercule et d'Iolas, d'Oreste et de Pylade, d'Alexandre et d'Éphestion, etc.... Nous observerons encore que ces amitiés uniques ont toujours été associées aux actions vertueuses et héroïques; mais quand elles se sont partagées entre plusieurs personnes, elles ont été remplies de discordes, et n'ont été fameuses que par le mal qu'elles ont fait au genre humain : telle fut celle du triumvirat chez les Romains. Lorsque, dans ces alliances, les associés se sont multipliés, le mal qu'ils ont fait a été proportionné à leur nombre. Ainsi la tyrannie des décemvirs, à Rome, eut encore quelque chose de plus cruel que celle des triumvirs; car elle faisait le mal, pour ainsi dire, sans passion et de sang-froid.

Il y a aussi des triummillevirats et des décemmillevirats :

ce sont les corps. Ils sont bien nommés corps à juste titre, car ils ont souvent un autre centre que la patrie, dont ils ne devraient être que les membres. Ils ont aussi d'autres vues, d'autres ambitions, d'autres intérêts. Ils sont, par rapport au reste des citoyens, inconstants, divisés, sans but, et souvent aussi sans patriotisme ; ce que des troupes réglées sont par rapport à des troupes légères. Ils les empêchent de se présenter dans les avenues où ils s'avancent, et ils les débusquent, à la longue, de celles qui sont sur leur chemin. Combien de révolutions n'ont pas faites les strélitz en Russie, les gardes prétoriennes à Rome, les janissaires à Constantinople, et ailleurs des corps encore plus politiques ! Ainsi, par une juste réaction de la Providence, l'esprit de corps a été aussi fatal aux patries que l'esprit de patrie l'a été lui-même au genre humain.

Si le cœur de l'homme ne peut se remplir que d'un seul objet, que penser des amitiés de nos jours, qui sont si multipliées ? Certainement, si un homme a trente amis, il ne peut donner à chacun d'eux que la trentième partie de son affection, et en recevoir réciproquement autant de leur part. Il faut donc qu'il les trompe et qu'il en soit trompé ; car personne ne veut être ami par fraction. Mais, pour dire la vérité, ces amitiés-là sont de véritables ambitions, des relations intéressées et purement politiques, qui ne s'occupent qu'à se faire illusion mutuellement, pour s'accroître aux dépens de la société, et qui lui feraient beaucoup de mal si elles étaient plus unies entre elles, et si elles n'étaient pas balancées par d'autres qui leur sont opposées. Ainsi, c'est à des guerres intestines qu'aboutissent à peu près toutes les liaisons générales. D'un autre côté, je ne parle pas des inconvénients qui résultent des unions particulières trop intimes. Les amitiés les plus célèbres de l'antiquité n'ont pas été, à cet égard, exemptes de soupçon, quoique je sois persuadé qu'elles ont été aussi vertueuses que ceux qui en étaient les objets.

L'auteur de la nature a donné à chacun de nous, dans notre espèce, un ami naturel, propre à supporter tous les be-

soins de notre vie, et à subvenir à toutes les affections de notre cœur et à toutes les inquiétudes de notre tempérament. Il dit, dans le commencement du monde : « Il n'est pas bon « que l'homme soit seul : faisons-lui une aide semblable à « lui ; et il créa la femme[1]. » La femme plaît à tous nos sens par sa forme et par ses grâces. Elle a dans son caractère tout ce qui peut intéresser le cœur humain dans tous les âges. Elle mérite, par les soins longs et pénibles qu'elle prend de notre enfance, nos respects comme mère, et notre reconnaissance comme nourrice; ensuite, dans la jeunesse, notre amour comme maîtresse; dans l'âge viril, notre tendresse comme épouse, notre confiance comme économe, notre protection comme faible ; et dans la vieillesse, nos égards comme la mère de notre postérité, et notre intimité comme une amie qui a été la compagne de notre bonne et de notre mauvaise fortune. Sa légèreté et ses caprices mêmes balancent, en tout temps, la gravité et la constance trop réfléchie de l'homme, et en acquièrent réciproquement de la pondération. Ainsi, les défauts d'un sexe et les excès de l'autre se compensent mutuellement. Ils sont faits, si j'ose dire, pour s'encastrer les uns dans les autres, comme les pièces d'une charpente, dont les parties saillantes et rentrantes forment un vaisseau propre à voguer sur la mer orageuse de la vie, et à se raffermir par les coups mêmes de la tempête. Si nous ne savions pas, par une tradition sacrée, que la femme fut tirée du corps de l'homme, et si cette grande vérité ne se manifestait pas chaque jour par la naissance merveilleuse des enfants des deux sexes en nombre égal, nous l'apprendrions encore par nos besoins. L'homme sans la femme, et la femme sans l'homme, sont des êtres imparfaits dans l'ordre naturel[2]. Mais plus il y a de contraste dans leurs ca-

[1] *Genèse*, chap. II, ✠ 18.

[2] S'il pouvait exister de véritables athées, ils trouveraient dans l'harmonie des deux sexes une prévoyance bien propre à dissiper tous leurs doutes. En ne considérant cette harmonie que dans les végétaux, par exemple, dans le dattier (*phœnix dactilifera*, LIN.), on voit que la nature a voulu que cet arbre trouvât hors de lui un autre arbre qui lui fût analogue, et que leur postérité dépendît du mouvement de l'air, qu'ils ne peuvent diriger. Ainsi, deux végétaux séparés par un espace

ractères, plus il y a d'union dans leurs harmonies. C'est, comme nous en avons dit quelque chose, de leurs oppositions en talents, en goûts, en fortunes, que naissent les plus fortes et les plus durables amours. Le mariage est donc l'amitié de la nature, et la seule union véritable qui ne soit point exposée, comme celles qui existent entre les hommes, à l'égarement, à la rivalité, aux jalousies, et aux changements que le temps apporte à nos inclinations.

Mais pourquoi y a-t-il parmi nous si peu de mariages heureux? C'est que les sexes y sont dénaturés; c'est que les femmes prennent, chez nous, les mœurs des hommes par leur éducation, et les hommes les mœurs des femmes par leurs habitudes. Ce sont les maîtres, les sciences, les coutumes, les occupations des hommes qui ont ôté aux femmes les grâces et les talents de leur sexe. Il y a un moyen sûr de ramener les uns et les autres à la nature : c'est de leur inspirer de la religion. Je n'entends pas par religion le goût des cérémonies ni de la théologie, mais la religion du cœur, pure, simple, sans faste, telle qu'elle est si bien annoncée dans l'Évangile.

Non-seulement la religion rendra aux deux sexes leur caractère moral, mais leur beauté physique. Ce ne sont ni les climats, ni les aliments, ni les exercices du corps, qui forment la beauté humaine; c'est le sentiment moral de la vertu, qui ne peut exister sans religion. Les aliments et les exercices contribuent sans doute beaucoup à la grandeur et au développement du corps; mais ils n'influent en rien sur la beauté du visage, qui est la vraie physionomie de l'âme. Il n'est pas rare de voir des hommes grands et vigoureux d'une

immense, sont réunis par un moyen qui décèle une intelligence; leur séparation était prévue; et si elle était prévue, il y a donc une puissance qui prévoit. On conçoit que cette preuve prend une nouvelle force lorsqu'on l'applique aux insectes, aux animaux et à l'homme; car la création d'un seul animal eût été inutile, puisqu'il serait mort sans postérité : il a donc fallu créer deux animaux semblables. Or, comment le hasard aurait-il pu répéter deux fois le même ouvrage avec les seules différences propres à perpétuer les espèces, et cela, dans des millions d'animaux et de plantes? Comment aurait-il placé le fils de l'homme dans un autre être que l'homme? Ce phénomène est certainement inexplicable sans l'intervention d'une puissance intelligente. (A.-M.)

laideur rebutante, des tailles de géant et des physionomies de singe.

La beauté du visage est tellement l'expression des harmonies de l'âme, que, par tout pays, les classes de citoyens obligées par leur condition de vivre avec les autres dans un état de contrainte sont sensiblement les plus laides de la société. On peut vérifier cette observation, particulièrement parmi les nobles de plusieurs de nos provinces, qui vivent entre eux dans des jalousies perpétuelles de rang, et avec les autres citoyens dans un état constant de guerre pour la conservation de leurs prérogatives. La plupart de ces nobles ont un teint bilieux et brûlé; ils sont maigres, refrognés, et sensiblement plus laids que les habitants du même canton, quoiqu'ils respirent le même air, qu'ils vivent des mêmes aliments, et qu'ils jouissent en général d'une meilleure fortune. Ainsi, il s'en faut bien qu'ils soient gentilshommes de nom et d'effet. Il y a même une nation voisine de la nôtre, dont les sujets sont aussi renommés en Europe par leur orgueil que par leur laideur. Tous ces hommes deviennent laids par les mêmes causes que la plupart de nos enfants, qui, étant si aimables dans le premier âge, enlaidissent en allant au collége, par les misères et les ennuis de leurs institutions. Je ne parle pas de leur caractère moral, qui éprouve la même révolution que leur physionomie, celle-ci étant toujours une conséquence de l'autre.

Il n'en est pas de même des nobles de quelques cantons de nos provinces et de ceux de quelques États de l'Europe. Ceux-ci, vivant en bonne intelligence entre eux et avec leurs compatriotes, sont, en général, les hommes les plus beaux de leur nation, parce que leur âme sociale et bienveillante n'est point dans un état constant de contrainte et d'anxiété. On peut rapporter aux mêmes causes morales la beauté des traits de la physionomie des Grecs et des Romains, qui nous ont laissé, en général, de si nobles modèles dans leurs statues et dans leurs médaillons. Ils étaient beaux, parce qu'ils étaient heureux; ils vivaient en bonne union avec leurs égaux, et

avec popularité avec leurs citoyens. D'ailleurs, il n'y avait point parmi eux d'institutions tristes, semblables à celles de nos colléges, qui défigurent à la fois toute la jeunesse d'une nation. Il s'en faut bien que les descendants de ces mêmes peuples ressemblent aujourd'hui à leurs ancêtres, quoique le climat de leur pays n'ait point changé. C'est encore à des causes morales qu'il faut rapporter les physionomies, singulièrement remarquables par leur dignité, des grands seigneurs de la cour de Louis XIV, comme on le voit à leurs portraits. En général, les gens de qualité étant par leur état au-dessus du reste de la nation, ne vivent pas sans cesse entre eux et avec les autres sujets au couteau tiré, comme la plupart de nos petits gentilshommes campagnards. D'ailleurs ils sont, pour l'ordinaire, élevés dans la maison paternelle, sous l'heureuse influence de l'éducation domestique, et loin de toute jalousie étrangère. Mais ceux du siècle de Louis XIV avaient cet avantage par-dessus leurs descendants, qu'ils se piquaient de bienfaisance et d'affabilité populaire, et d'être les patrons des talents et des vertus partout où ils les rencontraient. Il n'y a peut-être pas une grande maison de ce temps-là qui ne puisse se glorifier d'avoir poussé en avant et mis en évidence quelque homme des familles du peuple ou de la simple noblesse, qui est devenu célèbre dans les arts, dans les lettres, dans l'Église ou dans les armes, par leur moyen. Ces grands agissaient ainsi à l'imitation du roi, ou peut-être par un reste d'esprit de grandeur du gouvernement féodal, qui finissait alors. Quoi qu'il en soit, ils ont été beaux, parce qu'ils ont eux-mêmes été contents et heureux; et ce noble mouvement de leur âme vers la bienfaisance a imprimé à leur physionomie un caractère majestueux qui les distinguera toujours des siècles qui les ont précédés, et encore plus de celui qui les a suivis.

Ces observations ne sont pas de simples objets de curiosité; elles sont bien plus importantes qu'on ne le croit; car il s'ensuit que, pour former dans une nation de beaux enfants, et par conséquent de beaux hommes, au physique et au moral, il ne faut pas, comme le veulent quelques médecins, assujettir

l'espèce humaine à des purgations régulières, et à certains jours de la lune. Les enfants astreints à ces sortes de régimes, comme sont la plupart de ceux de nos médecins et de nos apothicaires, ont tous des figures de papier mâché; et quand ils sont grands, ils ont des teints pâles et des tempéraments cacochymes, comme leurs pères. Pour rendre les enfants beaux, il faut les rendre heureux au physique, et surtout au moral. Il faut éloigner d'eux tous les sujets de chagrin, non pas en excitant en eux de dangereuses passions, comme on fait aux enfants gâtés, mais en les empêchant, au contraire, de se livrer avec excès à celles qui leur sont propres, que la société fait fermenter sans cesse; et surtout en ne leur en inspirant pas de plus fâcheuses que celles que leur a données la nature, telles que les études ennuyeuses et vaines, les émulations, les rivalités, etc.... Nous nous étendrons davantage ailleurs sur ce sujet important.

La laideur d'un enfant vient presque toujours de sa nourrice ou de son précepteur. J'ai quelquefois observé, parmi tant de classes de la société plus ou moins défigurées par nos institutions, des familles d'une singulière beauté. Lorsque j'en ai recherché la cause, j'ai trouvé que ces familles, quoique du peuple, étaient plus heureuses au moral que celles des autres citoyens; que leurs enfants y étaient nourris par leurs mères; qu'ils apprenaient leur métier dans la maison paternelle; qu'ils y étaient élevés avec beaucoup de douceur; que leurs parents se chérissaient mutuellement, et qu'ils vivaient tous ensemble, malgré les peines de leur état, dans une liberté et dans une union qui les rendaient bons, heureux et contents. J'en ai tiré cette autre conséquence, que nous jugions souvent bien faussement du bonheur de la vie. En voyant, d'une part, un jardinier avec une figure d'empereur romain, et de l'autre un grand seigneur avec le masque d'un esclave, je pensais d'abord que la nature s'était trompée. Mais l'expérience prouve que tel grand seigneur est, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, dans une suite de positions qui ne lui permettent pas de faire sa volonté trois fois par an : car

il est obligé, dès l'enfance, de faire celle de ses précepteurs et de ses maîtres ; et, dans le reste de sa vie, celle de son prince, des ministres, de ses rivaux, et souvent celle de ses ennemis. Ainsi, il trouve une multitude de chaînes dans ses dignités mêmes. D'un autre côté, il y a tel jardinier qui passe sa vie sans éprouver la moindre contradiction. Comme le centenier de l'Évangile, il dit à un serviteur : Venez ici, et il y vient ; et à un autre : Faites cela, et il le fait. Ceci prouve que la Providence a fait à nos passions mêmes une part bien différente de celle que la société leur présente ; car souvent elle nous donne le plus dur esclavage à supporter au comble des honneurs, et dans les plus petites conditions elle nous fait commander avec le plus d'empire.

Au reste, ceux qui ont été défigurés par les atteintes vicieuses de nos éducations et de nos habitudes peuvent réformer leurs traits ; et je dis ceci surtout pour nos femmes, qui, pour en venir à bout, mettent du blanc et du rouge, et se font des physionomies de poupées sans caractère. Au fond, elles ont raison ; car il vaut mieux le cacher que de montrer celui des passions cruelles qui souvent les dévorent, surtout aux yeux de tant d'hommes qui ne l'étudient que pour en abuser. Elles ont un moyen sûr de devenir des beautés d'une expression touchante : c'est d'être intérieurement bonnes, douces, compatissantes, sensibles, bienfaisantes, et pieuses. Ces affections d'une âme vertueuse imprimeront dans leurs traits des caractères célestes qui seront beaux jusque dans l'extrême vieillesse.

J'ose dire même que plus les gens laids auront des traits de laideur occasionnés par les vices de leur éducation, plus ceux qu'ils acquerront par l'habitude de la vertu produiront en eux de contrastes sublimes ; car lorsque nous trouvons de la bonté sous un extérieur de dureté, nous sommes aussi agréablement surpris que lorsque nous rencontrons sous des buissons épineux des violettes ou des primevères. Telle était la sensation qu'on éprouvait en abordant le refrogné M. de Turenne ; et telle est, de nos jours, celle qu'inspire le pre-

mier aspect d'un prince du Nord aussi célèbre par sa bonté que le roi son frère l'a été par des victoires. Je ne doute pas que l'extérieur repoussant de ces deux grands hommes n'ait contribué à donner encore plus de saillie à l'excellence de leur cœur. Telle fut encore la beauté de Socrate, qui, avec les traits d'un débauché, ravissait ceux qui le regardaient quand il parlait de la vertu.

Mais il ne faut pas feindre sur son visage de bonnes qualités qu'on n'a pas dans le cœur. Cette beauté fausse produit un effet plus rebutant que la laideur la plus décidée; car lorsque, attirés par une beauté apparente, nous rencontrons la mauvaise foi et la perfidie, nous sommes saisis d'horreur, comme lorsque sous des fleurs nous trouvons un serpent. Tel est le caractère odieux qu'on reproche en général aux courtisans.

La beauté morale est donc celle que nous devons nous efforcer d'acquérir, afin que ses rayons divins puissent se répandre dans nos actions et dans nos traits. On a beau vanter, dans un prince même, la naissance, les richesses, le crédit, l'esprit; le peuple, pour le connaître, veut le voir au visage. Le peuple n'en juge que par la physionomie : elle est par tout pays la première et souvent la dernière lettre de recommandation.

DES CONCERTS.

Le concert est un ordre formé de plusieurs harmonies de divers genres. Il diffère de l'ordre simple, en ce que celui-ci n'est souvent qu'une suite d'harmonies de la même espèce.

Chaque ouvrage particulier de la nature présente, en différents genres, des harmonies, des consonnances, des contrastes, et forme un véritable concert. C'est ce que nous développerons dans l'Étude des plantes. Nous pouvons remarquer dès à présent, au sujet de ces harmonies et de ces contrastes, que les végétaux dont les fleurs ont le moins d'éclat sont habités par les animaux dont les couleurs sont les plus brillantes; et au contraire, que les végétaux dont les fleurs sont les

plus colorées servent d'asile aux animaux les plus rembrunis. C'est ce qui est évident dans les pays situés entre les tropiques, dont les arbres et les herbes, qui ont peu de fleurs apparentes, nourrissent des oiseaux, des insectes, et jusqu'à des singes, qui ont les plus vives couleurs. C'est dans les terres de l'Inde que le paon étale son magnifique plumage sur des buissons dont la verdure est brûlée par le soleil ; c'est dans les mêmes climats que les aras, les loris, les perroquets émaillés de mille couleurs, se perchent sur les rameaux gris des palmiers, et que des nuées de petites perruches, vertes comme des émeraudes, viennent s'abattre sur l'herbe des campagnes, jaunie par les longues ardeurs de l'été. Dans nos pays tempérés, au contraire, la plupart de nos oiseaux ont des couleurs ternes, parce que la plupart de nos végétaux ont des fleurs et des fruits vivement colorés. Il est très-remarquable que ceux de nos oiseaux et de nos insectes qui ont des couleurs vives habitent pour l'ordinaire des végétaux sans fleurs apparentes. Ainsi, le coq de bruyère brille sur la verdure grise des pins, dont les pommes lui servent de nourriture. Le chardonneret fait son nid dans le rude chardon a bonnetier. La plus belle de nos chenilles, qui est marbrée d'écarlate, se trouve sur une espèce de tithymale qui croît pour l'ordinaire dans les sables et dans les grès de la forêt de Fontainebleau. Au contraire, nos oiseaux à teintes rembrunies habitent des arbrisseaux à fleurs éclatantes. Le bouvreuil, à tête noire, fait son nid dans l'épine blanche ; et cet aimable oiseau consonne et contraste encore très-agréablement avec cet arbrisseau épineux par son poitrail ensanglanté et par la douceur de son chant. Le rossignol au plumage brun aime à se nicher dans le rosier, suivant la tradition des poëtes orientaux, qui ont fait de jolies fables sur les amours de ce mélancolique oiseau pour la rose. Je pourrais offrir ici une multitude d'autres harmonies semblables, tant sur les animaux de notre pays que des pays étrangers. J'en ai recueilli un assez grand nombre, mais j'avoue qu'elles sont trop incomplètes pour que j'en puisse former le concert entier d'une plante. J'en dirai

cependant quelque chose de plus étendu à l'article des végétaux. Je ne citerai ici qu'un exemple, qui prouve incontestablement l'existence de ces lois harmoniques de la nature : c'est qu'elles subsistent dans les lieux mêmes qui ne sont pas vus du soleil. On trouve toujours, dans les souterrains de la taupe, des débris d'oignon de colchique auprès du nid de ses petits. Or, qu'on examine toutes les plantes qui ont coutume de croître dans nos prairies, on n'en verra point qui aient plus d'harmonies et de contrastes avec la couleur noire de la taupe que les fleurs blanches, purpurines et liliacées du colchique. Le colchique donne encore un puissant moyen de défense à la faible taupe contre le chien, son ennemi naturel, qui quête toujours après elle dans les prairies; car cette plante l'empoisonne s'il en mange. Voilà pourquoi on appelle aussi le colchique *tue-chien.* La taupe trouve donc des vivres pour ses besoins et une protection contre ses ennemis dans le colchique, ainsi que le bouvreuil dans l'épine blanche. Ces harmonies ne sont pas seulement des objets très-agréables de spéculation ; on peut en tirer une foule d'utilités : car il s'ensuit, par exemple, de ce que nous venons de dire, que, pour attirer des bouvreuils dans un bocage, il faut y planter de l'épine blanche, et que, pour chasser les taupes d'une prairie, il n'y a qu'à y détruire les oignons de colchique.

Si l'on ajoute à chaque plante ses harmonies élémentaires, telles que celles de la saison où elle paraît, du site où elle végète, les effets des rosées et les reflets de la lumière sur son feuillage, les mouvements qu'elle éprouve par l'action des vents, ses contrastes et ses consonnances avec d'autres plantes et avec les quadrupèdes, les oiseaux et les insectes qui lui sont propres, on verra se former autour d'elle un concert ravissant, dont les accords nous sont encore inconnus. Ce n'est cependant qu'en suivant cette marche qu'on peut parvenir à jeter un coup d'œil dans l'immense et merveilleux édifice de la nature. J'exhorte les naturalistes, les amateurs des jardins, les peintres, les poëtes même, à l'étudier ainsi, et à puiser à cette source intarissable de goût et d'agrément. Ils verront de

nouveaux mondes se présenter à eux ; et, sans sortir de leur horizon, ils feront des découvertes plus curieuses que n'en renferment nos livres et nos cabinets, où les productions de l'univers sont morcelées et séquestrées dans les petits tiroirs de nos systèmes mécaniques.

Je ne sais maintenant quel nom je dois donner aux convenances que ces concerts particuliers ont avec l'homme. Il est certain qu'il n'y a point d'ouvrage de la nature qui ne renforce son concert particulier, ou si l'on veut son caractère naturel, par l'habitation de l'homme, et qui n'ajoute à son tour à l'habitation de l'homme quelque expression de grandeur, de gaieté, de terreur ou de majesté. Il n'y a point de prairie qu'une danse de bergères ne rende plus riante, ni de tempête que le naufrage d'une barque ne rende plus terrible. La nature élève le caractère physique de ses ouvrages à un caractère moral sublime, en les réunissant autour de l'homme. Ce n'est pas ici le lieu de m'occuper de ce nouvel ordre de sentiments. Il me suffira d'observer que non-seulement elle emploie des concerts particuliers pour exprimer en détail les caractères de ses ouvrages, mais que, quand elle veut exprimer ces mêmes caractères en grand, elle rassemble une multitude d'harmonies et de contrastes du même genre, pour en former un concert général qui n'a qu'une seule expression, quelque étendu que soit le champ de son tableau.

Ainsi, par exemple, pour exprimer le caractère malfaisant d'une plante vénéneuse, elle y rassemble des oppositions heurtées de formes et de couleurs, qui sont des signes de malfaisance, telles que les formes rentrantes et hérissées, les couleurs livides, les verts âpres et frappés de blanc et de noir, les odeurs virulentes..... Mais quand elle veut caractériser des paysages entiers qui sont malsains, elle y réunit une multitude de dissonances semblables. L'air y est couvert de brouillards épais ; les eaux ternies n'y exhalent que des odeurs nauséabondes ; il ne croît, sur les terres putréfiées, que des végétaux déplaisants, tels que le dracunculus, dont la fleur présente la forme, la couleur et l'odeur d'un ulcère. Si quelques

arbres s'élèvent dans cette atmosphère nébuleuse, ce ne sont que des ifs, dont les troncs rouges et enfumés semblent avoir été incendiés, et dont le noir feuillage ne sert d'asile qu'aux hibous. Si l'on voit quelques autres animaux chercher des retraites sous leurs ombres, ce sont des cent-pieds couleur de sang, ou des crapauds qui se traînent sur le sol humide et pourri. C'est par ces signes, ou par d'autres équivalents, que la nature écarte l'homme des lieux nuisibles.

Veut-elle lui donner sur la mer le signal d'une tempête? Comme elle a opposé dans les bêtes féroces le feu des yeux à l'épaisseur des sourcils, les bandes et les marbrures dont elles sont peintes à la couleur fauve de leur peau, et le silence de leurs mouvements aux rugissements de leurs voix, elle rassemble de même, dans le ciel et sur les eaux, une multitude d'oppositions heurtées qui annoncent de concert la destruction. Des nuages sombres traversent les airs en formes horribles de dragons. On y voit jaillir çà et là le feu pâle des éclairs. Le bruit du tonnerre, qu'ils portent dans leurs flancs, retentit comme le rugissement du lion céleste. L'astre du jour, qui paraît à peine à travers leurs voiles pluvieux et multipliés, laisse échapper de longs rayons d'une lumière blafarde. La surface plombée de la mer se creuse, et se sillonne de larges écumes blanches. De sourds gémissements semblent sortir de ses flots. Les noirs écueils blanchissent au loin, et font entendre des bruits affreux, entrecoupés de lugubres silences. La mer, qui les couvre et les découvre tour à tour, fait apparaître à la lumière du jour leurs fondements caverneux. Le lumme de Norvége se perche sur la pointe de leurs rochers, et fait entendre ses cris alarmants, semblables à ceux d'un homme qui se noie. L'orfraie marine s'élève au haut des airs, et, n'osant s'abandonner à l'impétuosité des vents, elle lutte, en jetant des voix plaintives, contre la tempête qui fait ployer ses ailes. La noire procellaria voltige en rasant l'écume des flots, et cherche au fond de leurs mobiles vallées des abris contre la fureur des vents. Si ce petit et faible oiseau aperçoit un vaisseau au milieu de la mer, il vient se réfugier le long de sa ca-

rène; et, pour prix de l'asile qu'il lui demande, il lui annonce la tempête avant qu'elle arrive.

La nature proportionne toujours les signes de destruction à la grandeur du danger. Ainsi, par exemple, les signes de tempête du cap de Bonne-Espérance surpassent en beaucoup de points ceux de nos côtes. Il s'en faut bien que le célèbre Vernet, qui nous a offert tant de tableaux effrayants de la mer, nous en ait peint toutes les horreurs. Chaque tempête a son caractère particulier dans chaque parage : autres sont les tempêtes du cap de Bonne-Espérance et celles du cap Horn, de la mer Baltique et de la Méditerranée, du banc de Terre-Neuve et de la côte d'Afrique. Elles diffèrent encore suivant les saisons, et même suivant les heures du jour. Celles de l'été ne sont point les mêmes que celles de l'hiver; et autre est le spectacle d'une mer irritée, luisante en plein midi sous les rayons du soleil, et celui de la même mer éclairée, au milieu de la nuit, d'un seul coup de tonnerre. Mais vous reconnaissez, dans toutes, les oppositions heurtées dont j'ai parlé.

J'ai remarqué une chose, dans les tempêtes du cap de Bonne-Espérance, qui appuie admirablement tout ce que j'ai avancé jusqu'ici sur les principes de la discorde et de l'harmonie, et qui peut faire naître de profondes réflexions à quelqu'un de plus habile que moi : c'est que la nature accompagne souvent les signes du désordre qui bouleverse ses mers par des expressions agréables d'harmonie qui en redoublent l'horreur. Ainsi, par exemple, dans les deux tempêtes que j'y ai essuyées, je n'y ai point vu le ciel obscurci par de sombres nuages, ni ces nuages sillonnés par le feu alternatif des éclairs, ni une mer sale et plombée, comme dans les tempêtes de nos climats. Le ciel, au contraire, y était d'un bleu fin, et la mer azurée; il n'y avait d'autres nuages en l'air que de petites fumées rousses, obscures à leur centre, et éclairées sur leurs bords de l'éclat jaune du cuivre poli. Elles partaient d'un seul point de l'horizon, et traversaient le ciel avec la rapidité d'un oiseau. Quand le tonnerre brisa notre grand mât, au milieu de la nuit, il ne roula point, et ne fit d'autre bruit que celui d'un canon

qu'on aurait tiré près de nous. Deux autres coups qui avaient précédé celui-ci n'en avaient pas fait davantage. C'était au mois de juin, c'est-à-dire dans l'hiver du cap de Bonne-Espérance. J'y éprouvai une autre tempête en repassant dans le mois de janvier, qui est le milieu de l'été dans ce pays-là. Le fond du ciel en était bleu comme dans la première, et on ne voyait que cinq ou six nuages sur l'horizon; mais chacun d'eux, blanc, noir, caverneux, et d'une grandeur énorme, ressemblait à une portion des Alpes suspendue en l'air. Celle-ci était bien moins violente que l'autre avec ses petites fumées rousses. Dans toutes les deux, la mer était azurée comme le ciel; et sur les crêtes de ses grands flots, hérissés en jets d'eau, se formaient des arcs-en-ciel très-colorés. Ces tempêtes, au milieu de la lumière, sont plus affreuses qu'on ne le peut dire. L'âme se trouble de voir des signes de calme devenus des signes de tempête, l'azur dans les cieux, l'arc-en-ciel sur les flots. Les principes de l'harmonie paraissent bouleversés; la nature semble s'y revêtir d'un caractère perfide, et couvrir la fureur sous les apparences de la bienveillance. Les écueils de ces parages ont les mêmes contrastes. Jean-Hugues Linschoten, qui vit de près ceux de la Juive, dans le canal Mozambique, contre lesquels il pensa périr, dit qu'ils sont hideux à voir, étant noirs, blancs et verts. Ainsi la nature augmente les caractères de la terreur, en y mêlant des expressions agréables.

Il y a encore en ceci quelque chose d'essentiel à observer : c'est qu'elle met, dans les grandes scènes d'épouvante, le terrible de près, et l'agréable au loin; le bouleversement sur la mer, et la sérénité dans le ciel. Elle donne ainsi une grande extension au sentiment du désordre, car on ne prévoit point de fin à de pareilles tempêtes. Tout dépend de la première impulsion que nous éprouvons. Le sentiment de l'infini qui est en nous, et qui veut toujours se propager au loin, cherche à fuir le mal physique qui l'environne; mais repoussé, en quelque sorte, par la sérénité de l'horizon trompeur, il revient sur lui-même, et donne plus de profondeur aux affections pénibles qu'il éprouve, dont la source lui paraît invariable. Tel est

le géant des tempêtes que la nature avait placé à l'entrée des mers de l'Inde, et que le Camoëns a si bien décrit. La nature produit des effets contraires dans nos climats; car elle redouble l'hiver notre repos dans nos maisons, en couvrant le ciel de nuées sombres et pluvieuses. Tout dépend de la première impulsion que reçoit l'âme. Lucrèce a eu raison de dire que notre plaisir et notre sécurité augmentent sur le rivage à la vue d'une tempête. Ainsi, un peintre qui voudrait renforcer, dans un tableau, l'agrément d'un paysage et le bonheur de ses habitants, n'aurait qu'à représenter au loin un vaisseau battu par les vents et par une mer irritée : le bonheur des bergers y redoublerait par le malheur des matelots. Mais s'il voulait, au contraire, augmenter l'horreur d'une tempête, il faudrait qu'il opposât au malheur des matelots le bonheur des bergers, et qu'il mît le vaisseau entre le spectateur et le paysage. Le premier sentiment dépend de la première impulsion; et le fond contrastant de la scène, loin de le dénaturer, ne fait que lui donner plus d'énergie en le répercutant sur lui-même. Ainsi on peut, avec les mêmes objets placés diversement, produire des effets directement opposés.

Si la nature, en plaçant quelques harmonies agréables dans des scènes de discorde, en redouble la confusion, telles que la couleur verte dans les écueils de la Juive, ou l'azur dans les tempêtes du Cap, elle jette souvent quelque discordance dans ses concerts les plus aimables, pour en relever l'agrément. Ainsi, une chute d'eau bruyante qui se précipite dans une tranquille vallée, ou un âpre et noir rocher qui s'élève au milieu d'une plaine de verdure, ajoute à la beauté d'un paysage. C'est ainsi qu'un signe sur un beau visage le rend plus piquant. D'habiles artistes ont imité heureusement ces contrastes harmoniques. Quand Callot a voulu redoubler l'horreur de ses scènes infernales, il a mis, au milieu de leurs démons, la tête d'une jolie femme sur la carcasse d'un animal. Au contraire, de fameux peintres, chez les Grecs, pour rendre Vénus plus intéressante, la représentaient avec les yeux un peu louches.

La nature n'emploie d'affreux contrastes que pour éloigner

l'homme de quelque site périlleux. Dans tout le reste de ses ouvrages, elle ne rassemble que des medium harmoniques. Je ne m'engagerai pas dans l'examen de leurs divers concerts ; c'est un sujet d'une richesse inépuisable. Il suffit à mon ignorance d'avoir indiqué quelques-uns de leurs principes. Cependant j'essayerai de tracer une légère esquisse de la manière dont elle harmonie nos moissons, qui, étant les ouvrages de notre agriculture, semblent livrées à la monotonie qui caractérise la plupart des ouvrages de l'homme.

Il est d'abord remarquable que nous y trouverons cette charmante nuance de vert qui naît de l'alliance de deux couleurs primordiales opposées, qui sont le jaune et le bleu. Cette couleur harmonique se décompose à son tour par une autre métamorphose, vers le temps de la moisson, en trois couleurs primordiales, qui sont le jaune des blés, le rouge des coquelicots, et l'azur des bluets. Ces deux plantes se trouvent toujours dans les blés de l'Europe, quelque soin que les laboureurs prennent de les sarcler et de les vanner. Elles forment, par leur harmonie, une teinte pourpre très-riche, qui se détache admirablement sur la couleur fauve des moissons. Si on étudie ces deux plantes à part, on trouvera entre elles beaucoup de contrastes particuliers ; car le bluet a ses feuilles menues, et le pavot les a larges et découpées; le bluet a les corolles de ses fleurs rayonnantes et d'un bleu tendre, et le pavot a les siennes larges et d'un rouge foncé; le bluet jette ses tiges divergentes, et le pavot les porte droites. On trouve encore dans les blés la nielle, qui s'élève à la hauteur de leurs épis, avec de jolies fleurs purpurines en trompette, et le convolvulus à fleurs couleur de chair, qui grimpe autour de leurs chalumeaux, et les entoure de verdure comme des thyrses. Il y a encore plusieurs autres végétaux qui ont coutume d'y croître, et d'y former d'agréables contrastes; la plupart exhalent de douces odeurs ; et quand le vent les agite, vous diriez, à leurs ondulations, d'une mer de verdure et de fleurs. Joignez-y un certain frissonnement d'épis fort agréable, qui invite au sommeil par un doux murmure.

Ces aimables forêts ne sont pas sans habitants. On voit courir sous leurs ombrages le scarabée vert à raies d'or, et le monocéros couleur de café brûlé. Ce dernier insecte se plaît dans les fumiers de cheval, et il porte sur sa tête un soc dont il remue la terre comme un laboureur. Il y a encore plusieurs contrastes charmants dans les mouches et les papillons qui sont attirés par les fleurs des moissons, et dans les mœurs des oiseaux qui les habitent. L'hirondelle voyageuse plane sans cesse à leur surface ondoyante comme sur un lac, tandis que l'alouette sédentaire s'élève à pic au-dessus d'elle, en chantant à la vue de son nid. La perdrix domiciliée et la caille passagère y nourrissent également leurs petits. Souvent un lièvre place son gîte dans leur voisinage, et y broute en paix les laiterons.

Ces animaux ont avec l'homme des relations d'utilité par leur fécondité et leurs fourrures. Il est remarquable qu'on les trouve dans toutes les moissons de l'Europe, et que leurs espèces sont variées comme les différents sites que l'homme devait habiter; car il y a des espèces différentes de cailles, de perdrix, d'alouettes, d'hirondelles et de lièvres, pour les plaines, les montagnes, les landes, les prairies, les forêts, et les rochers.

Quant aux blés, ils ont des rapports innombrables avec les besoins de l'homme et de ses animaux domestiques. Ils ne sont ni trop hauts ni trop bas pour sa taille. Ils sont faciles à manier et à recueillir. Ils donnent des grains à sa poule, du son à son porc, du fourrage et des litières à son cheval et à son bœuf. Chaque plante qui y croît a des vertus particulièrement assorties aux maladies auxquelles les laboureurs sont sujets. Le pavot des champs guérit la pleurésie, il procure le sommeil, il apaise les hémorragies et les crachements de sang. Le bluet est diurétique, vulnéraire, cordial et rafraîchissant; il guérit les piqûres des bêtes venimeuses et l'inflammation des yeux. Ainsi un laboureur trouve toute sa pharmacie dans ses guérets.

La culture des blés lui présente bien d'autres concerts

agréables avec la vie humaine. Il connaît à leurs ombres les heures du jour, à leurs accroissements les rapides saisons ; et il ne compte ses années fugitives que par leurs récoltes innocentes. Il ne craint point, comme dans les villes, un hymen infidèle ou une postérité trop nombreuse. Ses travaux sont toujours surpassés par les bienfaits de la nature. Dès que le soleil est au signe de la Vierge, il rassemble ses parents, il invite ses voisins; et dès l'aurore il entre avec eux, la faucille à la main, dans ses blés mûrs. Son cœur palpite de joie en voyant ses gerbes s'accumuler, et ses enfants danser autour d'elles, couronnés de bluets et de coquelicots ; leurs jeux lui rappellent ceux de son premier âge, et la mémoire de ses vertueux ancêtres, qu'il espère revoir un jour dans un monde plus heureux. Il ne doute pas qu'il n'y ait un Dieu, à la vue de ses moissons ; et, aux douces époques qu'elles ramènent à son souvenir, il le remercie d'avoir lié la société passagère des hommes par une chaîne éternelle de bienfaits.

Prés fleuris, majestueuses et murmurantes forêts, fontaines moussues, sauvages rochers fréquentés de la seule colombe, aimables solitudes qui nous ravissez par d'ineffables concerts, heureux qui pourra lever le voile qui couvre vos charmes secrets ! mais plus heureux encore celui qui peut les goûter en paix dans le patrimoine de ses pères !

ÉTUDE ONZIÈME [1].

APPLICATION DE QUELQUES LOIS GÉNÉRALES DE LA NATURE AUX PLANTES.

Avant de parler des plantes, nous nous permettrons quelques réflexions sur le langage de la botanique.

Nous sommes encore si nouveaux dans l'étude de la nature, que nos langues manquent de termes pour en exprimer les harmonies les plus communes : cela est si vrai, que, quelque

[1] Très-intéressante. C'est la partie que l'auteur connaissait le mieux, après le sentiment.

exactes que soient les descriptions des plantes, faites par les plus habiles botanistes, il est impossible de les reconnaître dans les campagnes, si on ne les a déjà vues en nature, ou au moins dans un herbier. Ceux qui se croient les plus habiles en botanique n'ont qu'à essayer de peindre sur le papier une plante qu'ils n'auront jamais vue, d'après une description exacte des plus grands maîtres; ils verront combien leur copie s'écartera de l'original. Cependant des hommes de génie se sont épuisés à donner aux parties des plantes des noms caractéristiques; ils ont même choisi la plupart de ces noms dans la langue grecque, qui a beaucoup d'énergie. Il en est résulté un autre inconvénient : c'est que ces noms, qui sont la plupart composés, ne peuvent se rendre en français; et c'est une des raisons pour lesquelles une grande partie des ouvrages de Linnée est intraduisible. A la vérité, ces expressions savantes et mystérieuses répandent un air vénérable sur l'étude de la botanique; mais la nature n'a pas besoin de ces ressources de l'art des hommes pour s'attirer nos respects. La sublimité de ses lois peut se passer de l'emphase et de l'obscurité de nos expressions. Plus on porte la lumière dans son sein, plus on la trouve admirable.

Après tout, la plupart de ces noms étrangers, employés surtout par le vulgaire des botanistes, n'expriment pas même les caractères les plus communs des végétaux. Ils emploient, par exemple, fréquemment ces expressions vagues, *suave rubente, suave olente*, « d'un rouge agréable, d'une odeur suave, » pour caractériser des fleurs, sans exprimer la nuance de leur rouge, ni l'espèce de leur parfum. Ils sont encore plus embarrassés quand ils veulent rendre les couleurs rembrunies des tiges, des racines ou des fruits : *atro-rubente*, disent-ils, *fusco-nigrescente*, « d'un rouge obscur, d'un roux noircissant. » Quant aux formes des végétaux, c'est encore pis, quoiqu'ils aient fabriqué des mots composes de quatre ou cinq mots grecs pour les décrire.

J.-J. Rousseau me communiqua un jour des espèces de caractères algébriques qu'il avait imaginés pour exprimer très-

brièvement les couleurs et les formes des végétaux. Les uns représentaient les formes des fleurs; d'autres, celles des feuilles; d'autres, celles des fruits. Il y en avait en cœur, en triangle, en losange, etc. Il n'employait que neuf ou dix de ces signes pour former l'expression d'une plante. Il y en avait de placés les uns au-dessus des autres, avec des chiffres qui exprimaient les genres et les espèces de plantes, en sorte que vous les eussiez pris pour les termes d'une formule algébrique. Quelque ingénieuse et expéditive que fût cette méthode, il me dit qu'il y avait renoncé, parce qu'elle ne lui présentait que des squelettes. Ce sentiment convenait à un homme dont le goût était égal au génie, et peut faire réfléchir ceux qui veulent donner des abrégés de toutes choses, surtout des ouvrages de la nature. Cependant l'idée de Jean-Jacques mérite d'être perfectionnée, quand elle ne servirait qu'à faire naître un jour un alphabet propre à exprimer la langue de la nature. Il ne s'agirait que d'y introduire des accents, pour rendre les nuances des couleurs, et toutes les modifications des saveurs, des parfums et des formes. Après tout, ces caractères ne pourraient être rendus avec précision, si les qualités de chaque végétal ne sont d'abord déterminées exactement par des paroles : autrement, la langue des botanistes, à laquelle on reproche aujourd'hui de ne parler qu'à l'oreille, ne se ferait plus entendre qu'aux yeux.

Voici ce que j'ai à proposer sur un objet aussi intéressant, et qui se conciliera avec les principes généraux que nous poserons ensuite. Le peu que j'en dirai pourra servir à s'exprimer non-seulement dans la botanique et dans l'étude des autres sciences naturelles, mais dans tous les arts, où nous manquons à chaque instant de termes pour rendre les nuances et les formes des objets.

Quoique nous n'ayons que le seul terme de *blanc* pour exprimer la couleur blanche, la nature nous en présente de bien des sortes. La peinture sur ce point est aussi aride que la langue.

J'ai ouï raconter qu'un fameux peintre d'Italie se trouva

un jour fort embarrassé pour peindre dans un tableau trois figures habillées de blanc; il s'agissait de donner de l'effet à ces figures vêtues uniformément, et de tirer des nuances de la couleur la plus simple et la moins composée de toutes. Il jugeait la chose impossible, lorsqu'en passant dans un marché au blé, il aperçut l'effet qu'il cherchait. C'était un groupe formé par trois meuniers, dont l'un était sous un arbre, le second dans la demi-teinte de l'ombre de cet arbre, et le troisième aux rayons du soleil; en sorte que, quoiqu'ils fussent tous trois habillés de blanc, ils se détachaient fort bien les uns des autres. Il peignit donc un arbre au milieu des trois personnages de son tableau; et en éclairant l'un d'eux des rayons du soleil, et couvrant les deux autres des différentes teintes de l'ombre, il trouva le moyen de donner différentes nuances à la blancheur de leurs vêtements. Au fond, c'était éluder la difficulté plutôt que la résoudre. C'est, en effet, ce que font les peintres en pareil cas. Ils diversifient leurs blancs par des ombres, des demi-teintes et des reflets; mais ces blancs ne sont pas purs, et sont toujours altérés de jaune, de bleu, de vert, ou de gris. La nature en emploie de plusieurs espèces, sans en corrompre la pureté, en les pointillant, les chagrinant, les rayant ou les vernissant, etc... Ainsi les blancs du lis, de la marguerite, du muguet, du narcisse, de l'anemona nemorosa, de l'hyacinthe, sont différents les uns des autres. Le blanc de la marguerite a quelque chose de celui de la cornette d'une bergère; celui de l'hyacinthe tient de l'ivoire; et celui du lis, demi-transparent et cristallin, ressemble à de la pâte de porcelaine. Je crois donc qu'on peut rapporter tous les blancs produits par la nature ou par les arts à ceux des pétales de nos fleurs. On aurait ainsi dans les végétaux une échelle des nuances du blanc le plus pur.

On peut se procurer de même toutes les nuances pures et imaginables du jaune, du rouge et du bleu, d'après les fleurs des jonquilles, des safrans, des bassinets des prés, des roses, des coquelicots, des bluets des blés, des pieds d'alouette, etc. On peut trouver également parmi nos fleurs toutes

les nuances composées, telles que celles des violettes et des digitales pourprées, qui sont formées des différentes harmonies du rouge et du bleu. La seule couleur composée du bleu et du jaune, qui forme le vert des herbes, est si variée dans nos campagnes, que chaque plante en a, pour ainsi dire, sa nuance particulière. Je ne doute pas que la nature n'ait étalé avec autant de diversité les autres couleurs de sa palette dans le sein des fleurs ou sur la peau des fruits. Elle y emploie quelquefois des teintes fort différentes sans les confondre ; mais elle les pose les unes sur les autres, en sorte qu'elles font la gorge de pigeon ; tels sont les beaux pluchés qui garnissent la corolle de l'anémone : ailleurs elle en glace la superficie, comme certaines mousses a fond vert qui sont glacées de pourpre ; elle en veloute d'autres, comme les pensées ; elle saupoudre des fruits de fleur de farine, comme la prune pourprée de monsieur ; ou elle les revêt d'un duvet léger pour adoucir leur vermillon, comme la pêche ; ou elle lisse leur peau, et donne à leurs couleurs l'éclat le plus vif, comme au rouge de la pomme de calville.

Ce qui embarrasse le plus les naturalistes dans la dénomination des couleurs, ce sont celles qui sont rembrunies ; ou plutôt c'est ce qui ne les embarrasse guère, car ils se tirent d'affaire avec les expressions vagues et indécises de noirâtre, de gris, de couleur de cendre, de brun, qu'ils expriment à la vérité en mots grecs ou latins. Mais ces mots ne servent souvent qu'à altérer leurs images, en ne représentant rien du tout ; car que veulent dire, de bonne foi, ces mots *atro-purpurente*, *fusco nigrescente*, etc., qu'ils emploient si souvent?

On peut faire des milliers de teintes très-différentes, auxquelles ces expressions générales pourront convenir. Comme ces nuances peu éclatantes sont en effet très-composées, il est fort difficile de les caractériser avec les expressions de notre nomenclature ordinaire. Mais on peut en venir aisément à bout en les rapportant aux diverses couleurs de nos végétaux domestiques. J'ai remarqué dans les écorces de nos arbres et de nos arbrisseaux, dans les capsules et les coques de leurs fruits, ainsi que dans les feuilles mortes, une va-

riété incroyable de ces nuances ternes et sombres, depuis le jaune jusqu'au noir, avec tous les mélanges et accidents des autres couleurs. Ainsi, au lieu de dire en latin un jaune noircissant, ou une couleur cendrée, pour déterminer quelque nuance particulière de couleur dans les arts ou dans la nature, on dirait un jaune de couleur de noix sèche, ou un gris d'écorce de hêtre. Ces expressions seraient d'autant plus exactes, que la nature emploie invariablement ces sortes de teintes dans les végétaux, comme des caractères déterminants et des signes de maturité, de vigueur ou de dépérissement, et que nos paysans reconnaissent les diverses espèces de bois de nos forêts à la simple inspection de leurs écorces. Ainsi, non-seulement la botanique, mais tous les arts, pourraient trouver dans les végétaux un dictionnaire inépuisable de couleurs constantes, qui ne serait point embarrassé de mots composés, barbares et techniques, mais qui présenterait sans cesse de nouvelles images. Il en résulterait beaucoup d'agrément pour nos livres de sciences, qui s'embelliraient de comparaisons et d'expressions tirées du règne le plus aimable de la nature. C'est à quoi n'ont pas manqué les grands poëtes de l'antiquité, qui y ont rapporté la plupart des événements de la vie humaine. C'est ainsi qu'Homère compare les générations rapides des faibles mortels aux feuilles qui tombent dans une forêt à la fin de l'automne; la fraîcheur de la beauté, à celle de la rose, et la pâleur dont se couvre le visage d'un jeune homme blessé à mort dans les combats, ainsi que l'attitude de sa tête penchée, à la couleur et à la flétrissure d'un lis dont la racine a été coupée par la charrue. Mais nous ne savons que répéter les expressions des hommes de génie, sans oser suivre leurs pas. Il y a plus, c'est que la plupart des naturalistes regardent les couleurs mêmes des végétaux comme de simples accidents. Nous verrons bientôt combien leur erreur est grande, et combien ils se sont écartés des plans sublimes de la nature, en suivant leurs méthodes mécaniques.

On peut rapprocher de même les odeurs et les saveurs de toute espèce et de tous pays, de celles des plantes de nos jar-

dins et de nos campagnes. La renoncule de nos prés a l'acrimonie du poivre de Java. La racine de la caryophyllata ou benoîte, et les fleurs de nos œillets, ont l'odeur du girofle d'Amboine. Pour les saveurs et odeurs composées, on peut les rapporter à des odeurs et saveurs simples, dont la nature a mis les éléments dans tous les climats, et qu'elle a réunis dans la classe des végétaux. Je connais une espèce de morelle que mangent les Indiens, qui, étant cuite, a le goût de la viande de bœuf. Ils l'appellent *brette*. Nous avons parmi les becs-de-grue une espèce dont la feuille a l'odeur du gigot de mouton rôti. Le muscari, espèce de petite hyacinthe qui croît dans nos buissons au commencement du printemps, a une odeur très-forte de prune. Ses petites fleurs monopétales d'un bleu tendre, sans lèvres ni découpures, ont aussi la forme de ce fruit. C'est par des rapprochements de cette nature que l'Anglais Dampier et le père du Tertre nous ont donné, à mon gré, les notions les plus justes des fruits et des fleurs qui croissent entre les tropiques, en les rapportant à des fleurs et des fruits de nos climats. Dampier, par exemple, pour décrire la banane, la compare, dépouillée de sa peau épaisse et à cinq pans, à une grosse saucisse; sa substance et sa couleur, à celle du beurre frais en hiver; son goût, à un mélange de pomme et de poire de bon-chrétien, qui fond dans la bouche comme une marmelade. Quand ce voyageur vous parle de quelque bon fruit des Indes, il vous fait venir l'eau à la bouche. Il a un jugement naturel, supérieur à la fois aux méthodes des savants et aux préjugés du peuple. Par exemple, il soutient avec raison, contre l'opinion commune des marins, que le plantin ou banane est le roi des fruits, sans en excepter le coco. Il nous apprend que c'est aussi l'opinion des Espagnols, et qu'une multitude de familles vivent, entre les tropiques, de ce fruit agréable, sain et nourrissant, qui dure toute l'année, et qui ne demande aucun apprêt. Le père du Tertre n'est pas moins heureux et moins juste dans ses descriptions botaniques. Ces deux voyageurs vous donnent tout d'un coup, avec des similitudes triviales, une idée précise

d'un végétal étranger que vous ne trouverez point dans les noms grecs de nos plus habiles botanistes. Cette manière de décrire la nature par des images et des sensations communes est méprisée de nos savants; mais je la regarde comme la seule qui puisse faire des tableaux ressemblants, et comme le vrai caractère du génie. Quand on l'a, on peut peindre tous les objets naturels, et se passer de méthodes; et quand on ne l'a pas, on ne fait que des phrases.

Disons maintenant quelque chose de la forme des végétaux; c'est ici que la langue de la botanique, et même celle des autres arts, sont fort stériles. La géométrie, qui s'en est particulièrement occupée, n'a guère calculé qu'une douzaine de courbes régulières, qui ne sont connues que d'un petit nombre de savants; et la nature en emploie dans les seules formes des fleurs une multitude infinie: nous en indiquerons bientôt quelques usages. Ce n'est pas que je veuille faire d'une étude pleine d'agrément une science transcendante, et digne seulement des Newtons. Comme la nature a mis, je pense, ainsi que les couleurs, les saveurs et les parfums, tous les modèles de formes dans les feuilles, les fleurs et les fruits de tous les climats, soit dans les arbres, soit dans les herbes ou les mousses, on pourrait rapporter les formes végétales des autres parties du monde à celles de notre pays qui nous sont le plus familières. Ces rapprochements seraient bien plus intelligibles que nos mots grecs composés, et manifesteraient de nouvelles relations dans les différentes classes du même règne. Ils ne seraient pas moins nécessaires pour exprimer les agrégations des fleurs sur leurs tiges, des tiges autour de la racine, et les groupes des jeunes plantes autour de la plante principale. Nous pouvons dire que les noms de la plupart de ces agrégations et dispositions végétales sont encore à trouver, les plus grands maîtres n'ayant pas été heureux à les caractériser, ou, pour parler nettement, ne s'en étant pas occupés. Par exemple, lorsque Tournefort [1] parle, dans son *Voyage du Levant*, d'un héliotrope de l'île de

[1] Tournefort, *Voyage au Levant*, tome II.

Naxos, qu'il caractérise ainsi, *heliotropum humifusum, flore minimo, semine magno,* « l'héliotrope couché, à fleur très-petite et à grande semence, » il dit « qu'il a ses fleurs dis-« posées en épi finissant en queue de scorpion. » Il y a deux fautes dans ces expressions; car les fleurs de cet héliotrope, semblables par leur agrégation aux fleurs de l'héliotrope de nos climats et de celui du Pérou, ne sont point disposées en épi, puisqu'elles sont rangées sur une tige horizontale et d'un seul côté, et qu'elles se recourbent en dessous comme la queue d'un limaçon, et non en dessus comme la queue d'un scorpion. La même inexactitude d'image se retrouve dans la description qu'il nous donne de la *stachis cretica latifolia,* « la stachis de Crète, à larges feuilles. » « Ses « fleurs, dit-il, sont disposées par anneaux. » On ne conçoit pas qu'il veuille faire entendre qu'elles sont disposées comme les divisions d'un roi d'échecs. C'est cependant sous cette forme que les représente le dessin d'Aubriet, son dessinateur. Je ne connais point en botanique d'expression qui rende ce caractère d'agrégations sphériques par étages séparés de pleins et de vides, et qui se terminent en pyramide. Barbeu du Bourg, qui a beaucoup d'imagination, mais peu d'exactitude, appelle cette forme « verticillée, » je ne sais pas pourquoi. Si c'est du mot latin *vertex,* tête ou sommet, parce que ces fleurs, ainsi agrégées, forment plusieurs sommets, cette dénomination conviendrait mieux à plusieurs autres plantes, et n'exprime point d'ailleurs les vides, les pleins, et la diminution progressive des étages des fleurs de la stachis. Tournefort la fait venir du mot latin *verticillus.* « C'est, dit-il, un petit pois percé d'un trou où l'on engage « le bas d'un fuseau à filer, afin de le faire tourner avec plus « de facilité. » C'est aller chercher bien loin une similitude fort imparfaite avec un outil très-peu connu. Ceci soit dit toutefois sans manquer à l'estime que je porte à un homme comme Tournefort, qui nous a frayé les premiers chemins de la botanique, et qui avait de plus une profonde érudition. Mais on peut juger, par cette négligence des grands maîtres,

combien d'expressions vagues, inexactes et incohérentes remplissent la nomenclature de la botanique, et jettent de l'obscurité dans ses descriptions.

Après tout, me dira-t-on, comment caractériser l'agrégation des fleurs des deux plantes dont nous venons de parler? C'est en les rapportant à des agrégations semblables à celles des plantes de nos climats. Il n'y a en cela aucune difficulté : ainsi, par exemple, on rapporterait l'assemblage des fleurs de l'héliotrope grec à celui des fleurs de l'héliotrope français et péruvien ; et celui des fleurs de la stachis de Crète à celui des fleurs du marrube ou du pouliot. On y ajouterait ensuite les différences en couleur, odeur, saveur, qui en diversifient les espèces. On n'a pas besoin de composer des mots étrangers pour rendre des formes qui nous sont familières. Je défie même de rendre avec des paroles grecques ou latines, et avec les périphrases les plus savantes, la simple couleur d'une écorce d'arbre. Mais si vous me dites qu'elle ressemble à celle d'un chêne, j'en ai tout d'un coup la nuance.

Ces rapprochements de plantes ont encore ceci de très-utile, qu'ils nous offrent un ensemble de l'objet inconnu, sans lequel nous ne pouvons nous en former d'idée déterminée. C'est un des défauts de la botanique, de ne nous présenter les caractères des végétaux que successivement ; elle ne les assemble pas, elle les décompose. Elle les rapporte bien à un ordre classique, mais point à un ordre individuel. C'est cependant le seul que la faiblesse de notre esprit nous permet de saisir. Nous aimons l'ordre, parce que nous sommes faibles, et que la moindre confusion nous trouble ; or, il n'y a point d'ordre plus facile à adopter que celui qui se rapproche d'un ordre qui nous est familier, et que la nature nous présente partout. Essayez de décrire un homme trait par trait, membre par membre ; quelque exact que vous soyez, vous ne m'en ferez jamais le portrait : mais si vous le rapportez à quelque personnage connu, si vous me dites, par exemple, qu'il a la taille et l'encolure d'un don Quichotte, un nez de saint Charles Borromée, etc., vous me le peindrez en quatre mots.

C'est à l'ensemble d'un objet que les ignorants, c'est-à-dire presque tous les hommes, s'attachent à le connaître.

Il serait donc essentiel d'avoir, en botanique, un alphabet de couleurs, de saveurs, d'odeurs, de formes et d'agrégations, tiré de nos plantes les plus communes. Ces caractères élémentaires nous serviraient à nous exprimer exactement dans toutes les parties de l'histoire naturelle, et à nous présenter des rapports curieux et nouveaux.

En attendant que des hommes plus savants que nous veuillent s'en occuper, nous allons entrer en matière, malgré l'embarras du langage.

Lorsqu'on voit végéter une multitude de plantes de formes différentes sur le même sol, on est tenté de croire que celles du même climat naissent indifféremment partout. Mais il n'y a que celles qui viennent dans les lieux qui leur ont été particulièrement assignés par la nature, qui y acquièrent toute la perfection dont elles sont susceptibles. Il en est de même des animaux : on élève des chèvres dans des pays de marais, et des canards dans des montagnes; mais la chèvre ne parviendra jamais, en Hollande, à la beauté de celle que la nature couvre de soie dans les rochers d'Angora; ni le canard d'Angora n'aura jamais la taille et les couleurs de celui qui vit dans les canaux de la Hollande.

Si nous jetons un simple coup d'œil sur les plantes, nous verrons qu'elles ont des relations avec les éléments qui les font croître; qu'elles en ont entre elles, lorsqu'elles se groupent les unes avec les autres; qu'elles en ont avec les animaux qui s'en nourrissent; et enfin avec l'homme, qui est le centre de tous les ouvrages de la création. J'appelle ces relations harmonies, et je les distingue en élémentaires, en végétales, en animales, et en humaines. J'établirai, par cette division, un peu d'ordre dans l'examen que nous en allons faire. On peut bien penser que je ne les parcourrai pas en détail : celles d'une seule espèce nous fourniraient des spéculations que nous n'épuiserions pas dans le cours de la vie; mais je m'arrêterai assez à leurs harmonies générales, pour nous convaincre

qu'une intelligence infinie règne dans cette aimable partie de la création comme dans le reste de l'univers. Nous ferons ainsi l'application des lois que nous avons établies précédemment, et nous en entreverrons une multitude d'autres également dignes de nos recherches et de notre admiration. Lecteur, ne soyez point étonné de leur nombre ni de leur étendue : pénétrez-vous bien de cette vérité : DIEU N'A RIEN FAIT EN VAIN. Un savant avec sa méthode se trouve arrêté dans la nature à chaque pas ; un ignorant, avec cette clef, peut en ouvrir toutes les portes.

HARMONIES ÉLÉMENTAIRES DES PLANTES.

Les plantes ont autant de parties principales qu'il y a d'éléments avec lesquels elles entretiennent des relations. Elles en ont, par les fleurs, avec le soleil qui féconde et mûrit les semences ; par les feuilles, avec les eaux qui les arrosent ; par les tiges, avec les vents qui les agitent ; par les racines, avec le terrain qui les porte ; et par les graines, avec les lieux où elles doivent naître. Ce n'est pas que ces parties principales n'aient encore des relations indirectes avec les autres éléments ; mais il nous suffira de nous arrêter à celles qui sont immédiates.

HARMONIES ÉLÉMENTAIRES DES PLANTES AVEC LE SOLEIL, PAR LES FLEURS.

Quoique les botanistes aient fait de grandes et laborieuses recherches sur les plantes, ils ne se sont occupés d'aucun de ces rapports. Enchaînés par leurs systèmes, ils se sont attachés particulièrement à les considérer du côté des fleurs ; et ils les ont rassemblées dans la même classe, quand ils leur ont trouvé ces ressemblances extérieures, sans chercher même quel pouvait être l'usage particulier des différentes parties de la floraison. A la vérité, ils ont reconnu celui des étamines, des anthères et des stigmates, pour la fécondation du fruit, mais celui-là et quelques autres qui regardent l'organisation

intérieure exceptés, ils ont négligé ou méconnu les rapports que la plante entière a avec le reste de la nature.

Cette division partielle les a fait tomber dans la plus étrange confusion ; car, en regardant les fleurs comme les caractères principaux de la végétation, et en comprenant dans la même classe celles qui étaient semblables, ils ont réuni des plantes fort étrangères les unes aux autres, et ils en ont séparé, au contraire, qui étaient évidemment du même genre. Tel est, dans le premier cas, le chardon de bonnetier, appelé *dipsacus,* qu'ils rangent avec les scabieuses, à cause de la ressemblance de quelques parties de sa fleur, quoiqu'il présente, dans ses branches, ses feuilles, son odeur, sa semence, ses épines, et le reste de ses qualités, un véritable chardon ; et tel est, dans le second, le marronnier d'Inde, qu'ils ne comprennent pas dans la classe des châtaigniers, parce qu'il a des fleurs différentes. Classer les plantes par les fleurs, c'est-à-dire par les parties de leur fécondation, c'est classer les animaux par celles de la génération.

Cependant, quoiqu'ils aient rapporté le caractère d'une plante à sa fleur, ils ont méconnu l'usage de sa partie la plus éclatante, qui est celui de la corolle. Ils appellent corolle ce que nous appelons les feuilles d'une fleur ; du mot latin *corolla,* parce que ces feuilles sont disposées en forme de petites couronnes dans un grand nombre d'espèces, et ils ont donné le nom de pétales aux divisions de cette couronne. A la vérité, quelques-uns l'ont reconnue propre à couvrir les parties de la fécondation avant le développement de la fleur ; mais son calice y est bien plus propre, par son épaisseur, par ses barbes, et quelquefois par les épines dont il est revêtu. D'ailleurs, quand la corolle laisse les étamines à découvert, et qu'elle reste épanouie pendant des semaines entières, il faut bien qu'elle serve à quelque autre usage ; car la nature ne fait rien en vain.

La corolle paraît être destinée à réverbérer les rayons du soleil sur les parties de la fécondation ; et nous n'en douterons pas, si nous en considérons la couleur et la forme dans la

plupart des fleurs. Nous avons remarqué, dans l'Étude précédente, que, de toutes les couleurs, la blanche était la plus propre à réfléchir la chaleur : or, elle est en général celle que la nature donne aux fleurs qui éclosent dans des saisons et des lieux froids, comme nous le voyons dans les perce-neige, les muguets, les hyacinthes, les narcisses, et l'anemona nemorosa, qui fleurissent au commencement du printemps. Il faut aussi ranger dans cette couleur celles qui ont des nuances légères de rose ou d'azur, comme plusieurs hyacinthes; ainsi que celles qui ont des teintes jaunes et éclatantes, comme les fleurs des pissenlits, des bassinets des prés, et des giroflées de murailles. Mais celles qui s'ouvrent dans des saisons et des lieux chauds, comme les nielles, les coquelicots et les bluets, qui croissent l'été dans les moissons, ont des couleurs fortes, tel que le pourpre, le gros rouge et le bleu, qui absorbent la chaleur, sans la réfléchir beaucoup. Je ne sache pas cependant qu'il y ait de fleur tout à fait noire; car alors ses pétales, sans réflexion, lui seraient inutiles. En général, de quelque couleur que soit une fleur, la partie inférieure de sa corolle, qui réfléchit les rayons du soleil, est d'une teinte beaucoup plus pâle que le reste. Elle y est même si remarquable, que les botanistes, qui regardent en général les couleurs, dans les fleurs, comme de simples accidents, la distinguent sous le nom « d'onglet. » L'onglet est, par rapport à la fleur, ce que le ventre est par rapport aux animaux : sa nuance est presque toujours plus claire que celle du reste du pétale.

Les formes des fleurs ne sont pas moins propres que leurs couleurs à réfléchir la chaleur. Leurs corolles, divisées en pétales, ne sont qu'un assemblage de miroirs dirigés vers un foyer. Elles en ont tantôt quatre qui sont plans, comme la fleur du chou dans les crucifères; ou un cercle entier, comme les marguerites dans les radiées; ou des portions sphériques, comme les roses; ou des sphères entières, comme les grelots du muguet; ou des cônes tronqués, comme la digitale, dont la corolle est faite comme un dé à coudre. La nature a mis au foyer de ces miroirs plans, sphériques, elliptiques, para-

boliques, etc., les parties de la fécondation des plantes, comme elle a mis celles de la génération dans les animaux aux endroits les plus chauds de leurs corps. Ces courbes, que les géomètres n'ont pas encore examinées, sont dignes de leurs plus profondes recherches. Il est même bien étonnant qu'ils aient employé tant de savoir pour trouver des courbes imaginaires et souvent inutiles, et qu'ils n'aient pas cherché à étudier celle que la nature emploie avec tant de régularité et de variété dans une infinité d'objets. Quoi qu'il en soit, les botanistes s'en sont encore moins souciés. Ils comprennent celles des fleurs sous un petit nombre de classes, sans avoir aucun égard à leur usage, ni même le soupçonner. Ils ne font attention qu'à la division de leurs pétales, qui ne change souvent rien à la configuration de leurs courbes ; et ils réunissent fréquemment sous le même nom celles qui sont le plus opposées. C'est ainsi qu'ils comprennent, sous le nom de « monopétales, » le sphéroïde du muguet et la trompette du convolvulus.

Nous observerons à ce sujet une chose très-remarquable : c'est que souvent telle est la courbe que forme le limbe ou extrémité supérieure du pétale, telle est celle du plan du pétale même; de sorte que la nature nous présente la coupe de chaque fleur dans le contour de ses pétales, et nous donne à la fois son plan et son élévation. Ainsi, les roses et rosacées ont le limbe de leurs pétales en portion de cercle, comme la courbure de ces mêmes fleurs; les œillets et les bluets, qui ont leurs bords déchiquetés, ont les plans de leurs fleurs plissés comme des éventails, et forment une multitude de foyers. On peut, au défaut de quelque fleur naturelle, vérifier ces curieuses remarques sur les dessins des peintres qui ont dessiné le plus exactement les plantes, et qui sont en bien petit nombre. Tel est, entre autres, Aubriet, qui a dessiné celles du *Voyage au Levant* de Tournefort [1] avec le goût d'un peintre et la précision d'un botaniste. On y verra la confirmation de ce que je viens de dire. Par exemple, la *scorzonera*

[1] Tournefort, *Voyage au Levant*, tome I.

græca sexatilis et maritima foliis varie laciniatis, qui y est représentée, a ses pétales ou demi-fleurons équarris par le bout, et planes dans leur surface. La fleur de la *stachis cretica latifolia*, qui est une monopétale en tuyau, a la partie supérieure de sa corolle ondée ainsi que son tuyau. La *campanula græca saxatilis Jacobeæ foliis* présente ces consonnances d'une manière encore plus frappante. Cette campanule, que Tournefort regarde comme la plus belle qu'il ait jamais vue, et qu'il sema au Jardin du Roi, où elle a réussi, est de forme pentagonale. Chacun de ses pans est formé de deux portions de cercle, dont les foyers se réunissent sans doute sur la même anthère; et le limbe de cette campanule est découpé en cinq parties, dont chacune est taillée en arcade gothique, comme chaque pan de la fleur. Ainsi, pour connaître tout d'un coup la courbure d'une fleur, il suffit d'examiner le bord de son pétale. Ceci est fort utile à observer, car il serait autrement fort difficile de déterminer les foyers des pétales : d'ailleurs les fleurs perdent leurs courbures internes dans les herbiers. Je crois ces consonnances générales; cependant je ne voudrais pas assurer qu'elles fussent sans exception. La nature peut s'en écarter dans quelques espèces, pour des raisons qui me sont inconnues. Nous ne saurions trop le répéter, elle n'a de loi générale et constante que la convenance des êtres. Les relations que nous venons de rapporter entre la courbure des limbes et celle des pétales paraissent d'ailleurs fondées sur cette loi universelle, puisqu'elles présentent des convenances si agréables à rapprocher.

Les pétales paraissent tellement destinés à réchauffer les parties de la fécondation, que la nature en a mis un cercle autour de la plupart des fleurs composées, qui sont elles-mêmes des agrégations de petits tuyaux en nombre infini, qui forment autant de fleurs particulières appelées fleurons. C'est ce qu'on peut remarquer dans les pétales qui environnent les disques des marguerites et des soleils. On les retrouve encore autour de la plupart des ombellifères : quoique chaque petite fleur qui les compose ait ses pétales particuliers, il y en a un

cercle de plus grands qui entoure leur assemblage, ainsi qu'on peut le voir aux fleurs du daucus.

La nature a encore d'autres moyens de multiplier les reflets de la chaleur dans les fleurs. Tantôt elle les place sur des tiges peu élevées, afin qu'elles soient échauffées par les réflexions de la terre; tantôt elle glace leur corolle d'un vernis brillant, comme dans les renoncules jaunes des prés, appelées bassinets. Quelquefois elle en soustrait la corolle, et fait sortir les parties de la fécondation des parois d'un épi, d'un cône, ou d'une branche d'arbre. Les formes d'épi et de cône paraissent les plus propres à réverbérer sur elles l'action du soleil, et à assurer leur fructification; car elles leur présentent toujours quelque côté abrité du froid. Il est même très-remarquable que l'agrégation de fleurs en cône ou en épi est fort commune aux herbes et aux arbres du Nord, et est fort rare dans ceux du Midi. La plupart des graminées que j'ai vues dans les pays du Midi ne portent point leurs grains en épi, mais en panaches flottants, et divisés par une multitude de tiges particulières, comme le millet et le riz. Le maïs ou blé de Turquie y porte, à la vérité, un gros épi, mais cet épi est longtemps enfermé dans un sac; et quand il en sort, il pousse au-dessus de sa tête un long chevelu qui semble uniquement destiné à abriter ses fleurs du soleil. Enfin, ce qui confirme que les fleurs des plantes sont ordonnées à l'action de la chaleur suivant chaque pays, c'est que beaucoup de nos plantes d'Europe végètent fort bien aux îles Antilles, et n'y grènent jamais. Le père du Tertre y a observé [1] que les choux, le sainfoin, la luzerne, la sarriette, le basilic, l'ortie, le plantain, l'absinthe, la sauge, l'hépatique, l'amarante, et toutes nos espèces de graminées, y croissaient à merveille, mais n'y donnaient jamais de graines. Ces observations prouvent que ce n'est ni l'air ni la terre qui leur est contraire, mais le soleil qui agit trop vivement sur leurs fleurs; car la plupart de ces plantes les portent agrégées en épis qui augmentent beaucoup la répercussion des rayons so-

[1] *Histoire naturelle des îles Antilles*, par le père du Tertre.

laires. Je crois cependant qu'on pourrait les naturaliser dans ces îles, ainsi que beaucoup d'autres végétaux de nos climats tempérés, en choisissant, dans les variétés de leurs espèces, celles dont les fleurs ont le moins de champ, et dont les couleurs sont les plus foncées, ou celles dont les panicules sont divergents.

Ce n'est pas que la nature n'ait encore d'autres ressources pour faire croître des plantes du même genre dans des saisons et des climats différents. Elle en rend les fleurs susceptibles de réfléchir la chaleur à différents degrés de latitude, sans presque rien changer à leurs formes. Tantôt elle les place sur des tiges élevées, pour les soustraire à la réflexion du sol. C'est ainsi qu'elle a mis, entre les tropiques, la plupart des fleurs apparentes sur des arbres. J'y en ai vu bien peu dans les prairies, mais beaucoup dans les forêts. Dans ces pays, il faut lever les yeux en haut pour y voir des fleurs ; dans le nôtre, il faut les baisser à terre : elles sont chez nous sur des herbes et sur des arbrisseaux. Tantôt elle les fait éclore à l'ombre des feuilles ; telles sont celles des palmiers et des jacquiers, qui croissent immédiatement au tronc de l'arbre. Telles sont aussi chez nous ces larges cloches blanches, appelées chemises de Notre-Dame, qui se plaisent à l'ombre des saules. Il y en a d'autres, comme les fleurs de quelques convolvulus, qui ne s'ouvrent que la nuit ; d'autres viennent à terre et à découvert, comme les pensées ; mais elles ont leurs pavillons sombres et veloutés. Il y en a qui reçoivent l'action du soleil quand il est bien élevé, comme la tulipe ; mais la nature a pris les précautions de ne faire paraître cette large fleur qu'au printemps, de peindre ses pétales de couleurs fortes, et de barbouiller de noir le fond de sa coupe (10). D'autres sont disposées en girandoles, et ne reçoivent l'effet des rayons solaires que sous un rumb de vent. Telle est la girandole du lilas, qui, regardant par ses différentes faces le levant, le midi, le couchant et le nord, présente sur le même bouquet des fleurs en bouton, entr'ouvertes, épanouies, et toutes les nuances ravissantes de la floraison.

Il y a des fleurs, comme les composées, qui, étant dans une situation horizontale, et tout à fait à découvert, voient, comme notre horizon, le soleil depuis son lever jusqu'à son coucher; telle est la fleur du pissenlit. Mais elle a un moyen bien particulier de s'abriter de la chaleur : elle se referme quand elle devient trop grande. On a observé qu'elle s'ouvre, en été, à cinq heures et demie du matin, et réunit ses pétales vers le centre à neuf heures. La fleur de la chicorée des jardins, qui est, au contraire, dans un plan vertical, s'ouvre à sept heures, et se ferme à dix. C'était par une suite d'observations semblables que le célèbre Linnée avait formé une horloge botanique; car il avait trouvé des plantes qui ouvraient leurs fleurs à toutes les heures du jour et de la nuit. On cultive au Jardin du Roi une espèce d'aloès serpentin sans épines, dont la fleur, grande et belle, exhale une forte odeur de vanille dans le temps de son épanouissement, qui est fort court. Elle ne s'ouvre que vers le mois de juillet, sur les cinq heures du soir : on la voit alors entr'ouvrir peu à peu ses pétales, les étendre, s'épanouir, et mourir. A dix heures du soir, elle est totalement flétrie, au grand étonnement des spectateurs, qui accourent en foule; mais on n'admire que ce qui y est rare. La fleur de notre épine commune (qui n'est pas celle de l'aubépine) est encore plus extraordinaire; car elle fleurit si vite, qu'à peine a-t-on le temps d'observer son développement.

Toutes ces observations démontrent clairement les relations des corolles avec la chaleur. J'en ajouterai une dernière, qui prouve évidemment leur usage : c'est que le temps de leur existence est réglé sur la quantité de chaleur qu'elles doivent rassembler. Plus il fait chaud, moins elles ont de durée; presque toutes tombent dès que la plante est fécondée.

Mais si la nature soustrait le plus grand nombre des fleurs à l'action trop violente du soleil, elle en destine d'autres à paraître dans tout l'éclat de ses rayons sans en être offensées. Elle a donné aux premières des réverbères rembrunis, ou

qui se ferment suivant le besoin; elle donne aux autres des parasols. Telle est l'impériale, dont les fleurs en cloches renversées croissent à l'ombre d'un panache de feuilles. Le chrysanthemum peruvianum, ou, pour parler plus simplement, le tournesol, qui se tourne sans cesse vers le soleil, se couvre, comme le Pérou d'où il est venu, de nuages de rosée qui rafraîchissent ses fleurs pendant la plus grande ardeur du jour. La fleur blanche du lychnis, qui vient l'été dans nos champs, et qui ressemble de loin à une croix de Malte, a une espèce d'étranglement ou de petite collerette placé à son centre, en sorte que ses grands pétales brillants renversés en dehors n'agissent point sur ses étamines. Le narcisse blanc a pareillement un petit entonnoir : mais la nature n'a pas besoin de créer de nouvelles parties pour donner de nouveaux caractères à ses ouvrages; elle les tire à la fois de l'être et du néant, et les rend positifs ou négatifs à son gré. Elle a donné des courbes à la plupart des fleurs, pour réunir la chaleur à leur centre; elle emploie, quand elle veut, les mêmes courbes pour l'en écarter : elle en met les foyers en dehors. C'est ainsi que sont disposés les pétales du lis, qui sont autant de sections de parabole. Malgré la grandeur et la blancheur de sa coupe, plus il s'épanouit, plus il écarte de lui les feux du soleil; et pendant qu'au milieu de l'été, en plein midi, toutes les fleurs brûlées de ses ardeurs s'inclinent et penchent leurs têtes vers la terre, le lis, comme un roi, élève la sienne, et contemple face à face l'astre qui brille au haut des cieux.

Je vais rapporter en peu de mots les relations positives ou négatives des fleurs par rapport au soleil, aux cinq formes élémentaires que j'ai posées, dans l'Étude précédente, comme les principes de l'harmonie des corps. C'est bien moins un plan que je prescris aux botanistes, qu'une invitation d'entrer dans une carrière aussi riche en observations, et de corriger mes erreurs, en nous faisant part de leurs lumières.

Il y a donc des fleurs à réverbères perpendiculaires, coni-

ques, sphériques, elliptiques, paraboliques, ou plans. On peut rapporter à ces courbes celles de la plupart des fleurs. Il y a aussi des fleurs à parasol, mais celles-ci sont en plus grand nombre; car les effets négatifs, dans toute harmonie, sont bien plus nombreux que les effets positifs. Par exemple, il n'y a qu'un seul moyen de venir à la vie, et il y en a des milliers pour en sortir. Cependant nous opposerons à chaque relation positive des fleurs avec le soleil, une relation négative principale, afin qu'on puisse comparer leurs effets dans chaque latitude.

Les fleurs à réverbères perpendiculaires sont celles qui naissent adossées à un cône, à des chatons allongés, ou à un épi : telles sont celles des cèdres, des mélèzes, des sapins, des bouleaux, des genévriers, de la plupart des graminées du Nord, des végétaux des montagnes froides et élevées, comme les cyprès et les pins; ou de ceux qui fleurissent chez nous dès la fin de l'hiver, comme les coudriers et les saules. Une partie des fleurs, dans cette position, est abritée du vent du nord, et reçoit la réflexion du soleil du côté du midi. Il est remarquable que tous les végétaux qui portent des cônes, des chatons ou des épis, les présentent à l'extrémité de leurs tiges, exposés à toute l'action du soleil. Il n'en est pas de même de ceux qui croissent entre les tropiques, dont la plupart, comme les palmiers, portent leurs fleurs divergentes, attachées à des grappes pendantes, et ombragées par leurs rameaux. Les graminées des pays chauds ont aussi presque toutes leurs épis divergents; tels sont les mils d'Afrique. L'épi solide du maïs d'Amérique est couronné par un chevelu qui abrite ses fleurs du soleil.

Les fleurs à réverbères coniques réfléchissent sur les parties de la floraison un cône entier de lumière. Son action est très-forte; aussi il est remarquable que la nature n'a donné cette configuration de pétale qu'aux fleurs qui croissent à l'ombre des arbres, comme aux convolvulus qui grimpent autour de leurs troncs, et qu'elle a rendu cette fleur de peu de durée; car

à peine elle subsiste un demi-jour; et quand sa fécondation est achevée, son limbe se reploie en dedans, et se referme comme une bourse. La nature l'a cependant fait croître dans les pays méridionaux, mais elle l'y a teinte de violet et de bleu, pour affaiblir son effet. De plus, cette fleur ne s'y ouvre guère que pendant la nuit. Je présume que c'est à ce caractère nocturne qu'on peut distinguer principalement les convolvulus des pays chauds, de ceux de nos climats, qui s'ouvrent pendant le jour.

Les fleurs qui participent le plus de cette forme conique sont celles qui naissent à l'entrée du printemps, comme la fleur de l'arum, qui est faite en cornet, ou celles qui viennent dans les montagnes élevées, comme l'oreille-d'ours des Alpes : lorsque la nature l'emploie en été, c'est presque toujours avec des caractères négatifs, tels que dans les fleurs de la digitale, qui sont inclinées, et teintes en gros rouge ou en bleu.

Les fleurs à réverbères sphériques sont celles dont les pétales sont figurés en portions de sphère. On peut s'amuser, non sans plaisir, à considérer que ces pétales à portion de sphère ont à leurs foyers les anthères de la fleur portées sur des filets plus ou moins allongés pour cet effet. Il est encore digne de remarque que chaque pétale est assorti à son anthère particulière, ou quelquefois à deux, ou même à trois; en sorte que le nombre des pétales dans une fleur divise presque toujours exactement celui des anthères. Pour les pétales, ils ne passent guère le nombre de cinq dans les fleurs en rose, comme si la nature avait voulu y exprimer le nombre des cinq termes de la progression élémentaire, dont cette belle forme est l'expression harmonique. Les fleurs à réverbères sphériques sont très-communes dans nos climats tempérés; elles ne renvoient pas toute la réflexion de leurs disques sur les anthères, comme le convolvulus, mais seulement la cinquième partie, parce que chacun de leurs pétales a son foyer particulier. La fleur en rose est répandue sur la plupart des arbres fruitiers, comme

poiriers, pommiers, pêchers, pruniers, abricotiers, etc., et sur beaucoup d'arbrisseaux et d'herbes, comme les épines noire et blanche, les ronces, les fraisiers, les anémones, etc., dont la plupart donnent à l'homme des fruits comestibles, et qui fleurissent au mois de mai. On peut aussi y rapporter les sphéroïdes, comme les muguets. Cette forme, qui est l'expression harmonique des cinq formes élémentaires, convenait très-bien à une température comme la nôtre, qui est elle-même moyenne proportionnelle entre celle de la zone glaciale et celle de la zone torride. Comme les réverbères sphériques rassemblent beaucoup de rayons à leurs foyers, leur action y est très-forte, mais aussi elle dure peu. On sait que rien ne passe plus vite que les roses. Les fleurs en rose sont rares entre les tropiques, surtout celles dont les pétales sont blancs : elles n'y réussissent qu'à l'ombre des arbres. J'ai vu à l'Ile-de-France plusieurs habitants s'efforcer en vain d'y faire venir des fraises; mais l'un d'eux, qui demeurait à la vérité dans une partie élevée de l'île, trouva le moyen de s'en procurer en abondance, en les plantant sous des arbres, dans des terrains à demi défrichés. En récompense, la nature a multiplié dans les pays chauds les fleurs papilionacées ou légumineuses. La fleur légumineuse est entièrement opposée à la fleur en rose; elle a pour l'ordinaire cinq pétales arrondis, comme celle-ci; mais, au lieu d'être disposés autour du centre de la fleur pour y réverbérer les rayons du soleil, ils sont, au contraire, reployés autour des anthères, pour les mettre à l'abri. On y distingue un pavillon, deux ailes, et une carène partagée, pour l'ordinaire, en deux, qui recouvre les anthères et l'embryon du fruit. Ainsi, entre les tropiques, un grand nombre d'arbres, d'arbrisseaux, de lianes et d'herbes, ont des fleurs papilionacées. Tous nos pois et nos haricots y réussissent à merveille, et ces pays en produisent des variétés infinies : il est même remarquable que les nôtres se plaisent dans les plages sablonneuses et chaudes, et donnent leurs fleurs au milieu de l'été. Je regarde donc les fleurs légumineuses comme des fleurs à parasol.

On peut aussi rapporter à ces mêmes effets négatifs du soleil la forme des fleurs en gueule qui cachent leurs anthères, comme le muffle-de-veau, qui se plaît sur les flancs des murailles.

Les fleurs à réverbères elliptiques sont celles qui présentent des formes de coupes ovales, plus étroites du haut que du milieu. On sent que cette forme de coupe, dont les pétales perpendiculaires se rapprochent du sommet, abrite en partie le fond de la fleur, et que les courbes de ces mêmes pétales, qui ont plusieurs foyers, ne réunissent pas les rayons du soleil vers un seul centre : telle est la tulipe. Il est remarquable que cette forme de fleur allongée est plus commune dans les pays chauds que la fleur en rose. La tulipe croît d'elle-même aux environs de Constantinople. On peut rapporter aussi à cette forme celle des liliacées, qui y sont aussi plus fréquentes qu'ailleurs. Cependant, quand la nature les emploie dans des pays encore plus méridionaux, ou dans le milieu de l'été, c'est presque toujours avec des caractères négatifs : ainsi elle a renversé les fleurs tulipées de l'impériale originaire de Perse, et les a ombragées d'un panache de feuilles ; ainsi elle renverse en dehors, dans nos climats, les pétales du lis; mais les espèces de lis blancs qui croissent entre les tropiques ont de plus leurs pétales découpés en lanières.

Les fleurs à miroirs paraboliques ou plans sont celles qui renvoient les rayons du soleil parallèlement. La configuration des premières donne beaucoup d'éclat à la corolle de ces fleurs, qui jettent, pour ainsi dire, de leur sein un faisceau de lumière ; car elles la rassemblent vers le fond de leur corolle, et non sur les anthères. C'est peut-être pour en affaiblir l'action, que la nature a terminé ces sortes de fleurs par une espèce de capuchon que les botanistes appellent éperon. C'est probablement dans ce tuyau que se rend le foyer de leur parabole, qui est peut-être situé, comme dans plusieurs courbes de ce genre, au delà de son sommet. Ces sortes de fleurs sont fréquentes entre les tropiques; telle est la fleur de poincil-

lade des Antilles, autrement appelée fleur du paon, à cause de sa beauté; telle est aussi la capucine du Pérou. On prétend même que l'espèce vivace est phosphorique la nuit. Les fleurs à miroirs plans produisent les mêmes effets, et la nature en a multiplié les modèles dans nos fleurs d'été, ou qui se plaisent dans les plages chaudes et sablonneuses, comme les radiées, telles que les fleurs du pissenlit; on les retrouve dans les fleurs de doronic, de laitue, de chicorée; dans les asters, dans les marguerites de nos prairies, etc... mais elle en a mis le premier patron sous la ligne, en Amérique, dans le large tournesol qui nous est venu du Brésil. Comme ce sont les fleurs dont les pétales ont le moins d'action, ce sont aussi celles qui durent le plus longtemps. Leurs attitudes sont variées à l'infini; celles qui sont horizontales, comme celles des pissenlits, se referment, dit-on, vers le milieu du jour; ce sont aussi celles qui sont le plus exposées à l'action du soleil, car elles reçoivent ses rayons depuis son lever jusqu'à son coucher. Il y en a d'autres qui, au lieu de clore leurs pétales, les renversent, ce qui produit à peu près le même effet; telle est la fleur de camomille. D'autres sont perpendiculaires à l'horizon, comme la fleur de chicorée. La couleur bleue dont elle est teinte contribue encore à affaiblir les rayons du soleil, qui, dans cet aspect, agirait avec trop d'action sur elle. D'autres n'ont que quatre pétales horizontaux, comme les cruciées, dont les espèces sont fort communes dans les pays chauds. D'autres portent autour de leur disque des fleurons qui l'ombragent.

Nous avons parlé des formes générales des fleurs; mais nous ne finirions pas si nous voulions parler de leurs diverses agrégations. Je crois cependant qu'on peut les rapporter au plan même des fleurs. Ainsi les ombellifères se présentent au soleil sous les mêmes aspects que les fleurs radiées. Nous récapitulerons seulement ce que nous avons dit sur leurs miroirs. Le réverbère perpendiculaire de cône ou d'épi rassemble sur les anthères des fleurs un arc de lumière de 90 degrés, depuis

le zénith jusqu'à l'horizon. Il présente encore dans les inégalités de ses pans des faces réfléchissantes. Le réverbère conique rassemble un cône de lumière de 60 degrés. Le réverbère sphérique réunit dans chacun de ses cinq pétales un arc de lumière de 36 degrés du cours du soleil, en supposant cet astre à l'équateur. Le réverbère elliptique en rassemble moins, par la position perpendiculaire de ses pétales; et le réverbère parabolique, ainsi que celui à pans, renvoie les rayons du soleil divergents ou parallèles. La première forme paraît fort commune dans les fleurs des zones glaciales; la seconde, dans celles qui viennent à l'ombre; la troisième, dans les latitudes tempérées; la quatrième, dans les pays chauds; et la cinquième, dans la zone torride. Il semble aussi que la nature multiplie les divisions de leurs pétales, pour en affaiblir l'action. Les cônes et les épis n'ont point de pétales. Les convolvulus n'en ont qu'un; les fleurs en rose en ont cinq; les fleurs elliptiques, comme les tulipes et les liliacées, en ont six: les fleurs à réverbère plan, comme les radiées, en ont une multitude.

Les fleurs ont encore des parties ordonnées aux autres éléments. Il y en a qui sont garnies en dehors de poils, pour les abriter du froid. D'autres sont formées pour éclore à la surface de l'eau; telles sont les roses jaunes des nymphæa, qui flottent sur les lacs, et qui se prêtent aux divers mouvements des vagues sans en être mouillées, au moyen des tiges longues et souples auxquelles elles sont attachées. Celles de la vallisneria sont encore plus artistement disposées: elles croissent dans le Rhône, et elles y auraient été exposées à être inondées par les crues subites de ce fleuve, si la nature ne leur avait donné des tiges formées en tire-bouchon, qui s'allongent tout à coup de trois à quatre pieds. Il y a d'autres fleurs coordonnées aux vents et aux pluies, comme celles des pois, qui ont des nacelles qui abritent les étamines et les embryons de leurs fruits, De plus, elles ont de grands pavillons, et sont posées sur des queues courbées et élastiques, comme un

nerf; de sorte que, quand le vent souffle sur un champ de pois, vous voyez toutes les fleurs tourner le dos au vent, comme autant de girouettes. Cette classe paraît fort répandue dans les lieux battus des vents. Dampier rapporte qu'il trouva les rivages déserts de la Nouvelle-Guinée couverts de pois à fleurs rouges et bleues. Dans nos climats, la fougère, qui couronne les sommets des collines, toujours battus des vents et des pluies, porte les siennes tournées vers la terre, sur le dos de ses feuilles. Il y a même des espèces de plantes dont la floraison est réglée sur l'irrégularité des vents. Telles sont celles dont les individus mâles et femelles naissent sur des tiges séparées. Jetées çà et là sur la terre, souvent à de grandes distances les unes des autres, les poussières des fleurs mâles ne pourraient féconder que bien peu de fleurs femelles, si, dans le temps de leur floraison, le vent ne soufflait de plusieurs côtés. Chose étrange ! il y a des générations constantes fondées sur l'inconstance des vents. Je présume de là que dans les pays où les vents soufflent toujours du même côté, comme entre les tropiques, ce genre de floraison doit être rare; et si on l'y rencontre, il doit être précisément réglé sur la saison où ces vents réguliers varient.

On ne peut douter de ces relations admirables, quelque éloignées qu'elles paraissent, en observant l'attention avec laquelle la nature a préservé les fleurs des chocs que les vents mêmes pouvaient leur faire éprouver sur leurs tiges. Elle les enveloppe, pour la plupart, d'une partie que les botanistes appellent calice. Plus la plante est rameuse, plus le calice de sa fleur est épais. Elle le garnit quelquefois de coussinets et de barbes, comme on le peut voir aux boutons de rose. C'est ainsi qu'une mère met des bourrelets à la tête de ses enfants lorsqu'ils sont petits, pour les garantir des accidents de quelque chute. La nature a si bien marqué son intention à cet égard dans les fleurs des plantes rameuses, qu'elle a privé de ce fourreau celles qui croissent sur des tiges qui ne le sont pas, et où elles n'ont rien à craindre de l'agitation des vents. C'est ce qu'on peut remarquer aux fleurs du sceau-de-Salomon, du

muguet, de l'hyacinthe, du narcisse, de la plupart des liliacées, et des plantes qui portent leurs fleurs isolées sur des tiges perpendiculaires.

Les fleurs ont encore des relations très-curieuses avec les animaux et avec l'homme, par la diversité de leurs configurations et de leurs odeurs. Celle d'une espèce d'orchis représente des punaises, et exhale la même puanteur. Celle d'une espèce d'arum ressemble, à la chair pourrie, et elle en a l'infection à un tel point, que la mouche à viande y vient déposer ses œufs. Mais ces rapports, peu approfondis, sont étrangers à cet article; il suffit que j'aie démontré ici qu'elles en ont de bien marquées avec les éléments, et surtout avec le soleil. Quand les botanistes auront répandu sur cette partie toutes les lumières dont ils sont capables, en examinant leurs foyers, les élévations où elles se trouvent sur le sol, les abris ou les réflexions des corps qui les avoisinent, la variété de leurs couleurs, enfin tous les moyens dont la nature compense les différences de leurs expositions, ils ne douteront point de ces harmonies élémentaires; ils reconnaîtront que la fleur, loin de présenter un caractère constant dans les plantes, en offre au contraire un perpétuel de variété. C'est par elle que la nature varie principalement les espèces dans le même genre de plante, pour la rendre susceptible de fécondation sur différents sites. Voilà pourquoi les fleurs du marronnier d'Inde, originaire de l'Asie, ne sont point les mêmes que celles du châtaignier de l'Europe; et que celles du chardon de bonnetier, qui vient sur le bord des rivières, sont différentes de celles des chardons qui croissent dans les lieux élevés et arides.

Une observation fort extraordinaire achèvera de confirmer tout ce que nous venons de dire : c'est qu'une plante change quelquefois totalement la forme de ses fleurs dans la génération qui la reproduit. Ce phénomène étonna beaucoup le célèbre Linnée, la première fois qu'on le lui fit observer. Un de ses élèves lui apporta un jour une plante parfaitement semblable à la linaire, à l'exception de la fleur : la couleur, la saveur, les

feuilles, la tige, la racine, le calice, le péricarpe, la semence, enfin l'odeur, qui en est remarquable, étaient exactement les mêmes, excepté que ses fleurs étaient en entonnoir, tandis que la linaire les porte en gueule. Linnée crut d'abord que son élève avait voulu éprouver sa science, en adaptant sur la tige de cette plante une fleur étrangère; mais il s'assura que c'était une vraie linaire, dont la nature avait totalement changé la fleur. On l'avait trouvée parmi d'autres linaires, dans une île à sept milles d'Upsal, près du rivage de la mer, sur un fond de sable et de gravier. Il éprouva lui-même qu'elle se reperpétuait, dans ce nouvel état, par ses semences. Il en trouva depuis en d'autres lieux; et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, il y en avait parmi celles-là qui portaient sur le même pied des fleurs en entonnoir et des fleurs en gueule. Il donna à ce nouveau végétal le nom de *pélore*, du mot grec πέλωρ, qui signifie prodige. Il observa depuis les mêmes variations dans d'autres espèces de plantes, entre autres dans le chardon ériocéphale, dont les semences produisent, chaque année, dans le jardin d'Upsal, le chardon bourru des Pyrénées [1]. Ce fameux botaniste explique ces transformations comme les effets d'une génération métive, altérée par les poussières fécondantes de quelque autre fleur du voisinage. Cela peut être : cependant on peut opposer à son opinion les fleurs de la pélore et de la linaire, qu'il a trouvées réunies sur le même individu. Si c'était la fécondation qui transformât cette plante, elle devrait donner des fleurs semblables dans l'individu entier. D'ailleurs, il a observé lui-même qu'il n'y avait aucune altération dans les autres parties de la pélore, ainsi que dans ses vertus; et il doit y en avoir comme dans sa fleur, si elle est produite par le mélange de quelque race étrangère. Enfin, elle se reproduit en pélore par ses semences; ce qui n'arrive à aucune espèce mulâtre dans les animaux. Cette stérilité dans les branches métives est un effet de la sage constance de la nature, qui intercepte les

[1] *In dissertatione Upsaliæ* 1744, *mense decembri*, page 59, note 6.

générations divergentes, pour empêcher les espèces primordiales de se confondre, et de disparaître à la longue. Au reste, je n'examine ni les causes ni les moyens qu'elle me cache, parce qu'ils sont au-dessus de ma portée. Je m'arrête aux fins qu'elle me montre; je me confirme, par la variété des fleurs dans les mêmes espèces, et quelquefois dans le même individu, qu'elles servent tantôt de réverbères aux végétaux, pour rassembler, suivant leur position, les rayons du soleil sur les parties de leur fécondation, tantôt de parasol pour les mettre à couvert de leur chaleur. La nature agit envers elles à peu près comme envers les animaux exposés aux mêmes variations de latitude. Elle dépouille, en Afrique, le mouton de sa laine, et lui donne un poil ras comme celui d'un cheval; et au nord, au contraire, elle couvre le cheval de la fourrure frisée du mouton. J'ai vu cette double métamorphose au cap de Bonne-Espérance et en Russie. J'ai vu à Pétersbourg des chevaux normands et napolitains, dont le poil, naturellement court, était si long et si frisé au milieu de l'hiver, qu'on les aurait crus couverts de laine comme les moutons. Ce n'est donc pas sans raison qu'est fondé ce vieux proverbe : « Dieu mesure le vent à la brebis tondue; » et lorsque je vois sa main paternelle varier la fourrure des animaux suivant le froid, je puis bien croire qu'elle varie de même les miroirs des fleurs suivant le soleil. Ainsi, on peut diviser les fleurs, par rapport au soleil, en deux classes : en fleurs à réverbères, et en fleurs à parasol.

S'il y a quelque caractère constant dans les plantes, il faut le chercher dans le fruit. C'est là que la nature a ordonné toutes les parties de la végétation, comme à l'objet principal. Ce mot de la Sagesse même, « Vous les connaîtrez à leurs « fruits, » appartient au moins autant aux plantes qu'aux hommes.

Nous examinerons donc les caractères généraux des plantes, par rapport aux lieux où leurs semences ont coutume de naître. Comme le règne animal est divisé en trois grandes classes, de quadrupèdes, de volatiles et d'aquatiques, qui

se rapportent aux trois éléments du globe, nous diviserons de même le règne végétal en plantes aériennes ou de montagnes, en aquatiques ou de rivages, en terrestres ou de plaines. Mais comme cette dernière participe des deux autres, nous ne nous y arrêterons point; car quoique je sois persuadé que chaque espèce, et même chaque variété, peut être rapportée à quelque site particulier de la terre, et y croître de la plus grande beauté, il suffit d'en dire autant qu'il en faut pour la prospérité d'un petit jardin. Quand nous aurons reconnu des caractères constants dans les deux extrémités du règne végétal, il sera aisé de rapporter aux classes intermédiaires ceux qui leur conviennent. Nous commencerons par les plantes de montagnes.

HARMONIES ÉLÉMENTAIRES DES PLANTES AVEC L'EAU ET L'AIR, PAR LEURS FEUILLES ET LEURS FRUITS.

Lorsque l'Auteur de la nature voulut couronner de végétaux jusqu'aux sommets des terres les plus escarpées, il ordonna d'abord les chaînes des montagnes aux bassins des mers qui devaient leur fournir des vapeurs, au cours des vents qui devaient les y porter, et aux divers aspects du soleil qui devait les échauffer. Dès que ces harmonies furent établies entre les éléments, les nuages s'élevèrent de l'Océan, et se dispersèrent dans les parties les plus reculées des continents. Ils s'y répandirent sous mille formes diverses, en brouillards, en rosées, en pluies, en neiges, et en frimas. Ils s'écoulèrent du haut des airs avec autant de variété : les uns, dans un air calme, comme les pluies de nos printemps, filèrent comme si on les eût versés par un crible; d'autres, chassés par des vents violents, furent lancés horizontalement sur les flancs des collines; d'autres tombèrent en torrents, comme ceux qui inondent neuf mois de l'année l'île de Gorgone, placée au milieu de la zone torride dans le golfe brûlant de Panama. Il y en eut qui s'entassèrent en montagnes de neige sur les sommets inaccessibles des Andes, pour rafraîchir par leurs eaux le continent de l'Amérique méridionale, et, par leur

atmosphère glaciale, la vaste mer du Sud. Enfin, de grands fleuves coulèrent sur des terres où il ne pleut jamais, et le Nil arrosa l'Égypte.

Dieu dit alors [1] : « Que la terre produise de l'herbe verte « qui porte de la graine, et des arbres fruitiers qui portent « du fruit, chacun selon son espèce. » A la voix du Tout-Puissant, les végétaux parurent, avec les organes propres à recueillir les bénédictions du ciel. L'orme s'éleva sur les montagnes qui bordent le Tanaïs, chargé de feuilles en forme de langues; le buis touffu sortit de la croupe des Alpes, et le câprier épineux des rochers de l'Afrique, avec leurs feuilles creusées en cuillers. Les pins des monts sablonneux de la Norvége recueillirent les vapeurs qui flottaient dans l'air, avec leurs folioles disposées en pinceaux; les verbascum étalèrent leurs larges feuilles sur les sables arides, et la fougère présenta sur les collines son feuillage en éventail aux vents pluvieux et horizontaux. Une multitude d'autres plantes, du sein des rochers, des cailloux et de la croûte même des marbres, reçurent les eaux des pluies dans des cornets, des sabots et des burettes. Depuis le cèdre du Liban jusqu'à la violette qui borde les bocages, il n'y en eut aucune qui ne tendît sa large coupe ou sa petite tasse, suivant ses besoins ou son poste.

Cette aptitude des feuilles des plantes des lieux élevés pour recevoir les eaux des pluies est variée à l'infini; mais on en reconnaît le caractère dans la plupart, non-seulement à leurs formes concaves, mais encore à un petit canal creusé sur le pédicule qui les attache à leurs rameaux. Il ressemble en quelque sorte à celui que la nature a tracé sur la lèvre supérieure de l'homme, pour recevoir les humeurs qui tombent du cerveau. On peut l'observer surtout sur les feuilles des chardons, qui se plaisent dans les lieux secs et sablonneux. Celles-ci ont de plus des tendelets collatéraux, pour ne rien perdre des eaux qui tombent du ciel. Des plantes qui croissent dans les lieux fort chauds et fort arides ont quelquefois leurs

[1] *Genèse*, chap. I, ℣ 11.

tiges ou leurs feuilles entières transformées en canal. Tels sont les aloès de l'île de Zocotora, à l'entrée de la mer Rouge, ou les cierges épineux de la zone torride. L'aqueduc de l'aloès est horizontal, et celui du cierge est perpendiculaire.

Ce qui a empêché les botanistes de remarquer les rapports que les feuilles des plantes ont avec les eaux qui les arrosent, c'est qu'ils les voient partout à peu près de la même forme, dans les vallées comme sur les hauteurs : mais, quoique les plantes de montagnes présentent des feuillages de toutes sortes de configurations, on reconnaît aisément, à leur agrégation en forme de pinceaux ou d'éventail, au froncement des feuilles, ou à d'autres marques équivalentes, qu'elles sont destinées à recevoir les eaux des pluies, mais principalement à l'aqueduc dont je parle. Cet aqueduc est tracé sur le pédicule des plus petits feuillages des plantes de montagnes; c'est par son moyen que la nature a rendu les formes mêmes des plantes aquatiques susceptibles de végéter dans les lieux les plus arides. Par exemple, le jonc, qui n'est qu'un chalumeau rond et plein, qui croît sur le bord de l'eau, ne paraissait pas susceptible de ramasser aucune humidité dans l'air, quoiqu'il convînt très-bien aux lieux élevés par sa forme capillacée, qui, comme celle des graminées, ne donne point de prise au vent. En effet, si vous considérez les diverses espèces de joncs qui tapissent les montagnes dans plusieurs parties du monde, tels que celui appelé icho des hautes montagnes du Pérou, qui est le seul végétal qui y croisse en quelques endroits, et ceux qui viennent chez nous dans des sables arides ou sur des hauteurs, au premier coup d'œil vous les croirez semblables à des joncs de marais; mais, avec un peu d'attention, vous remarquerez, non sans étonnement, qu'ils sont creusés en écope dans toute leur longueur. Ils sont, comme les autres joncs, convexes d'un côté, mais ils en diffèrent essentiellement en ce qu'ils sont tous concaves de l'autre. J'ai reconnu à ce même caractère le sparte, qui est un jonc des montagnes d'Espagne, dont on fait aujourd'hui à Paris des cordages pour les puits.

Beaucoup de feuilles, de plantes même dans les plaines, prennent en naissant cette forme d'écope ou de cuiller, comme celles de la violette et de la plupart des graminées. On voit, au printemps, les jeunes touffes de celles-ci se dresser vers le ciel comme des griffes, pour en recevoir les eaux, surtout lorsqu'il commence à pleuvoir; mais la plupart des plantes de plaine perdent leur gouttière en se développant. Elle ne leur a été donnée que pour le temps nécessaire à leur accroissement. Elle n'est permanente que dans les plantes de montagnes. Elle est tracée, comme je l'ai dit, sur le pédicule des feuilles, et conduit l'eau des pluies, dans les arbres, de la feuille à la branche; la branche, par l'obliquité de sa position, la porte au tronc, d'où elle descend à la racine par une suite de dispositions conséquentes. Si on verse doucement de l'eau sur les feuilles d'un arbrisseau de montagne les plus éloignées de sa tige, on la verra couler par la route que je viens d'indiquer, sans qu'il en tombe une seule goutte à terre. J'ai eu la curiosité de mesurer, dans quelques plantes montagnardes, l'inclinaison que forment leurs branches avec leurs tiges, et j'ai trouvé dans une douzaine d'espèces différentes, comme dans les fougères, les thuya, etc., qu'elles formaient un angle d'environ 30 degrés. Il est très-remarquable que ce degré d'incidence est le même que celui que forme, en terrain horizontal, le cours de beaucoup de rivières et de ruisseaux avec les fleuves où ils se jettent, comme on peut le vérifier sur les cartes de géographie. Ce degré d'incidence paraît le plus favorable à l'écoulement de plusieurs fluides qui se dirigent vers une seule ligne. La même sagesse a réglé le niveau des branches dans les arbres, et le cours des ruisseaux dans les plaines.

Cette inclinaison éprouve quelques variétés dans quelques arbres de montagnes. Le cèdre du Liban, par exemple, pousse la partie inférieure de ses rameaux vers le ciel, et il en abaisse l'extrémité vers la terre. Ils ont l'attitude du commandement qui convient au roi des végétaux, celle d'un bras levé en l'air, dont la main serait inclinée. Au moyen de la première

disposition, les eaux des pluies coulent vers son tronc, et par la seconde, les neiges, dans la région desquelles il se plaît, glissent de dessus son feuillage. Ses cônes ont également deux ports différents ; car il les incline d'abord vers la terre, pour les abriter dans le temps de leur floraison ; mais, quand ils sont fécondés, il les dresse vers le ciel. On peut vérifier ces observations sur un jeune et beau cèdre qui est au Jardin du Roi, et qui, quoique étranger, a conservé au milieu de notre climat l'attitude d'un roi et le costume du Liban.

L'écorce de la plupart des arbres de montagnes est disposée également pour conduire les eaux des pluies depuis les branches jusqu'aux racines. Celle des pins est en grosses côtes perpendiculaires ; celle de l'orme est fendue et crevassée dans sa longueur ; celle du cyprès est spongieuse comme de l'étoupe.

Les plantes de montagnes ou de lieux arides ont encore un caractère qui leur est propre en général, c'est d'attirer l'eau qui nage dans l'air en vapeurs insensibles. La pariétaire, ainsi appelée *a pariete*, parce qu'elle croît sur les parois des murailles, a ses feuilles presque toujours humides. Cette attraction est commune à la plupart des arbres de montagnes. Les voyageurs rapportent unanimement qu'il y a, dans les montagnes de l'île de Fer, un arbre qui fournit chaque jour à cette île une quantité prodigieuse d'eau. Les insulaires l'appellent *garoé,* et les Espagnols *santo,* à cause de son utilité. Ils disent qu'il est toujours environné d'une nuée qui coule en abondance le long de ses feuilles, et remplit d'eau de grands réservoirs qu'on a construits au pied de cet arbre, qui suffisent à la provision de l'île. Cet effet est peut-être un peu exagéré, quoique rapporté par des hommes de différentes nations ; mais je le crois vrai au fond.

Je pense seulement que c'est la montagne qui attire de loin les vapeurs de l'atmosphère, et que l'arbre situé au foyer de son attraction les rassemble autour de lui.

Comme j'ai parlé plusieurs fois dans cet ouvrage de l'attraction des sommets de beaucoup de montagnes, le lecteur ne trouvera pas mauvais que je lui donne ici une idée de cette

partie de l'architecture hydraulique de la nature. Entre un grand nombre d'exemples curieux que je pourrais en rapporter, et que j'ai rassemblés dans mes matériaux sur la géographie, en voici un que j'ai extrait, non d'un philosophe à systèmes, mais d'un voyageur simple et naïf du siècle passé, qui raconte les choses telles qu'il les a vues, et sans en tirer aucune conséquence. C'est une description des sommets de l'île de Bourbon, située dans l'océan Indien, par le 28e degré de latitude sud. Elle a été faite d'après les écrits de M. de Villers, qui gouvernait alors cette île pour la compagnie des Indes orientales : elle est imprimée dans le voyage que nos vaisseaux français firent, pour la première fois, dans l'Arabie Heureuse, qui fut vers l'an 1709, et qui a été mis au jour par M. de la Roque.

« Entre ces plaines, dit M. de Villers, qui sont sur les « montagnes (de Bourbon), la plus remarquable, et dont « personne n'a rien écrit, est celle qu'on a nommée la plaine « des Cafres, à cause qu'une troupe de Cafres, esclaves des « habitants de l'île, s'y étaient allés cacher, après avoir quitté « leurs maîtres. Du bord de la mer on monte assez doucement « pendant sept lieues pour arriver à cette plaine par une « seule route, le long de la rivière Saint-Étienne : on peut « même faire ce chemin à cheval. Le terrain est bon et uni « jusqu'à une lieue et demie en deçà de la plaine, garni de « beaux et grands arbres, dont les feuilles qui en tombent « servent de nourriture aux tortues que l'on y trouve en grand « nombre. On peut estimer la hauteur de cette plaine à deux « lieues au-dessus de l'horizon ; aussi paraît-elle d'en bas toute « perdue dans les nues. Elle peut avoir quatre ou cinq lieues « de circonférence : le froid y est insupportable, et un brouil« lard continuel, qui mouille autant que la pluie, empêche « qu'on ne s'y voie de dix pas loin : comme il tombe la nuit, « on y voit plus clair que pendant le jour ; mais alors il y gèle « terriblement, et le matin, avant le lever du soleil, on dé« couvre la plaine toute glacée.

« Mais ce qui s'y voit de bien extraordinaire, ce sont cer-

« taines élévations de terre, taillées presque comme des colon-
« nes rondes, et prodigieusement hautes; car elles n'en doi-
« vent guère aux tours de Notre-Dame de Paris. Elles sont
« plantées comme un jeu de quilles, et si semblables qu'on
« se trompe facilement à les compter : on les appelle des pitons.
« Si l'on veut s'arrêter auprès de quelqu'un de ces pitons pour
« se reposer, il ne faut pas que ceux qui ne s'y reposent pas,
« et qui veulent aller ailleurs, s'écartent seulement de deux
« cents pas : ils courraient risque de ne plus retouver le lieu
« qu'ils auraient quitté, tant ces pitons sont en grand nombre,
« tous pareils, et tellement disposés de même manière, que les
« créoles, gens nés dans le pays, s'y trompent eux-mêmes.
« C'est pour cela que, pour éviter cet inconvénient, quand
« une troupe de voyageurs s'arrête au pied d'un de ces pitons,
« et que quelques personnes veulent s'écarter, on y laisse quel-
« qu'un qui fait du feu ou de la fumée, qui sert à redresser
« et à ramener les autres; et si la brume était si épaisse,
« comme il arrive souvent, qu'elle empêchât de voir le feu
« ou la fumée, on se munit de certains gros coquillages,
« dont on laisse un à celui qui reste auprès du piton : ceux
« qui veulent s'écarter emportent l'autre; et quand on veut
« revenir, on souffle avec violence dans cette coquille comme
« dans une trompette, qui rend un son très-aigu, et s'entend
« de loin; de manière que, se répondant les uns les autres,
« on ne se perd point, et on se retrouve facilement. Sans cette
« précaution, on y serait attrapé.

« Il y a beaucoup de trembles dans cette plaine, qui sont
« toujours verts : les autres arbres ont une mousse de plus d'une
« brasse de long, qui couvre leur tronc et leurs grosses branches.
« Ils sont secs, sans feuillages, et si moites d'eau, qu'on n'en
« peut faire de feu. Si, après bien de la peine, on en a allumé
« quelques branchages, ce n'est qu'un feu noir, sans flamme,
« avec une fumée rougeâtre, qui enfume la viande au lieu de
« la cuire. On a peine à trouver un lieu, dans cette plaine,
« pour y faire du feu, à moins que de chercher une élévation
« autour de ces pitons; car la terre de la plaine est si humide,

« que l'eau en sort partout ; et l'on y est toujours dans la boue, « et mouillé jusqu'à mi-jambes. On y voit grand nombre « d'oiseaux bleus, qui se nichent dans des herbes et dans des « fougères aquatiques. Cette plaine était inconnue avant la « fuite des Cafres : pour en descendre, il faut reprendre le « chemin par où l'on y est monté, à moins qu'on ne veuille « se risquer par un autre, qui est trop rude et trop dangereux.

« On voit, de la plaine des Cafres, la montagne des Trois-« Salases, ainsi nommée à cause des trois pointes de ce rocher, « le plus haut de l'île de Bourbon. Toutes ses rivières en sor-« tent ; et il est si escarpé de tous côtés, que l'on n'y peut monter.

« Il y a encore dans cette île une autre plaine appelée de « Silaos, plus haute que celle des Cafres, et qui ne vaut pas « mieux : on ne peut y monter que très-difficilement. »

Il faut excuser, dans la description naïve de notre voyageur, quelques erreurs de physique, telles que celle où il suppose à la plaine des Cafres deux lieues d'élévation au-dessus de l'horizon. Le baromètre et le thermomètre ne lui avaient pas appris qu'il n'y a point de pareille élévation sur le globe, et qu'à une lieue seulement de hauteur perpendiculaire le terme de la glace est constant. Mais à la brume épaisse qui environne ces pitons, à leur brouillard continuel qui mouille autant que la pluie, et qui tombe pendant la nuit, on reconnaît évidemment qu'ils attirent à eux les vapeurs que le soleil élève, pendant le jour, de dessus la mer, et qui disparaissent pendant la nuit. C'est de là que se forme la nappe d'eau qui inonde la plaine des Cafres, et d'où sortent la plupart des ruisseaux et des rivières qui arrosent l'île. On y reconnaît également une attraction végétale dans cette espèce de trembles toujours verts, et dans ces arbres toujours moites dont on ne peut faire du feu. L'île de Bourbon est à peu près ronde, et s'élève de dessus la mer comme la moitié d'une orange. C'est sur la partie la plus élevée de cet hémisphère que sont situées la plaine de Silaos et celle des Cafres, où la nature a placé ce labyrinthe de pitons toujours environnés de brumes, plantés comme des quilles, et élevés comme des tours.

Si le temps et le lieu me le permettaient, je ferais voir qu'il y a une multitude de pitons semblables sur les chaînes des hautes montagnes des Cordilières, du Taurus, etc., et au centre de la plupart des îles, sans qu'on puisse supposer, comme on le fait ordinairement, qu'ils soient des restes d'une terre primitive qui s'élevait à cette hauteur : car que seraient devenus les débris de cette terre, dont les prétendus témoins s'élèvent de toutes parts sur la surface du globe? Je ferais voir qu'ils y sont placés dans des agrégations et des lieux convenables aux besoins des terres, dont ils sont, en quelque sorte, les châteaux d'eau, les uns en labyrinthe, comme ceux de l'île de Bourbon, quand ils sont sur le sommet d'un hémisphère, d'où ils doivent distribuer les eaux du ciel de tous côtés ; les autres en peigne, quand ils sont placés sur la crête prolongée d'une chaîne de montagnes, comme sont les pics de la chaîne du Taurus et des Cordilières; d'autres, groupés deux à deux, trois à trois, suivant la configuration des terrains qu'ils arrosent. Il y en a de plusieurs formes et de différentes constructions; il y en a d'enduits de terre, comme ceux de la plaine des Cafres et quelques-uns des îles Antilles, et qui sont avec cela si escarpés qu'ils sont inaccessibles : ces enduits de terre prouvent qu'ils ont à la fois des attractions fossiles et hydrauliques.

Il y en a d'autres qui sont de longues aiguilles de roc vif et tout nu; d'autres sont en forme de cône; d'autres, de table, comme celui de la montagne de la Table, au cap de Bonne-Espérance, où l'on voit fréquemment les nuages s'amasser et s'épandre en forme de nappe. D'autres ne sont point apparents, mais sont entièrement engagés dans le flanc des montagnes, ou dans le sein des plaines. On les reconnaît tous aux brouillards qu'ils attirent autour d'eux, et aux sources qui coulent dans leur voisinage. On peut assurer même qu'il n'y a pas de source dans le voisinage de laquelle il n'y ait quelque carrière de pierre hydro-attractive, et, pour l'ordinaire, métallique. J'attribue l'attraction de ces pitons aux corps vitreux et métalliques dont ils sont composés. Je suis per-

suadé qu'on pourrait imiter cette architecture de la nature, et former, au moyen de l'attraction de ces pierres, des fontaines dans les lieux les plus arides. En général, les corps vitreux et les pierres susceptibles de polissure y sont fort propres; car nous voyons que, lorsque l'eau est répandue en grande quantité dans l'air, comme dans les temps de dégel, elle se porte et s'attache d'abord aux vitres et aux pierres polies de nos maisons.

J'ai vu fréquemment, au sommet des montagnes de l'Ile-de-France, des effets semblables à ceux des pitons de la plaine des Cafres de l'île de Bourbon. Les nuées s'y rassemblent sans cesse autour de leurs pitons, qui sont escarpés et pointus comme des pyramides. Il y a de ces pitons qui sont surmontés d'un rocher de forme cubique, qui les couronne comme un chapiteau. Tel est celui qu'on y appelle Pieter-booth, du nom d'un amiral hollandais; il est un des plus élevés de l'île.

Ces pitons sont formés d'un roc vif, vitrifiable, et mélangé de cuivre : ce sont de véritables aiguilles électriques par leur forme et leur matière. Les nuages se détournent sensiblement de leur cours pour s'y réunir, et s'y accumulent quelquefois en si grande quantité qu'ils les font disparaître à la vue. De là ils descendent jusqu'au fond des vallées, le long des lisières des forêts, qui les attirent aussi, et où ils se résolvent en pluie, en formant fréquemment des arcs-en-ciel sur la verdure des arbres. Cette attraction végétale des forêts de cette île est si bien d'accord avec l'attraction métallique des pitons de ses montagnes, qu'un champ situé en lieu découvert dans leur voisinage manque souvent de pluie, tandis qu'il pleut presque toute l'année dans les bois, qui n'en sont pas à une portée de fusil. C'est pour avoir détruit une partie des arbres qui couronnaient les hauteurs de cette île, qu'on a fait tarir la plupart des ruisseaux qui l'arrosaient : il n'en reste plus aujourd'hui que le canal desséché. Je rapporte à la même imprudence la diminution sensible des rivières et des fleuves dans une grande partie de l'Europe, comme on peut le

voir à leur ancien lit, qui est beaucoup plus large et plus profond que le volume d'eau qu'ils contiennent aujourd'hui. Je suis persuadé même que c'est à cette cause qu'il faut rapporter la sécheresse des provinces élevées de l'Asie, entre autres de celles de la Perse, dont les montagnes ont été sans doute imprudemment dépouillées d'arbres par les premiers peuples qui les ont habitées. Je pense que si l'on plantait en France des arbres de montagnes sur les hauteurs et à la source de nos rivières, on leur rendrait leur ancien volume d'eau, et on ferait reparaître, dans nos campagnes, beaucoup de ruisseaux qui n'y coulent plus du tout. Ce n'est point dans les roseaux, ni au fond des vallées, que les naïades cachent leurs urnes éternelles, comme les représentent les peintres, mais au sommet des rochers couronnés de bocages, et voisins des cieux.

Il n'y a pas un seul végétal dont la feuille ne soit disposée pour recevoir les eaux des pluies dans les montagnes, dont la graine ne soit formée de la manière la plus propre à s'y élever. Les semences de toutes les plantes de montagnes sont volatiles. En voyant leurs feuilles, on peut affirmer le caractère de leurs graines, et en voyant leurs graines celui de leurs feuilles; et en conclure le caractère élémentaire de la plante. J'entends ici par plantes de montagnes toutes celles qui croissent dans les lieux sablonneux et secs, sur les tertres, dans les rochers, sur les bords escarpés des chemins, dans les murailles, enfin loin des eaux.

Les semences des chardons, des bluets, des pissenlits, des chicorées, etc., ont des volants, des aigrettes, des panaches, et plusieurs autres moyens de s'élever, qui les portent à des distances prodigieuses. Celles des graminées, qui vont aussi fort loin, ont des balles et des panicules. D'autres, comme celles de la giroflée jaune, sont taillées comme des écailles légères, et vont, au moindre vent, s'implanter dans la plus petite fente d'un mur. Les graines des plus grands arbres de montagnes ne sont pas moins volatiles. Celle de l'érable a deux ailerons membraneux, semblables aux ailes

d'une mouche. Celle de l'orme est enchâssée au milieu d'une foliole ovale. Celles du cyprès sont presque imperceptibles. Celles du cèdre sont terminées par de larges et minces feuillets qui forment un cône par leur agrégation. Les graines sont au centre du cône; et, dans le temps de leur maturité, les feuillets où elles sont attachées se détachent les uns des autres, comme les cartes d'un jeu, et chacun d'eux emporte au loin son pignon. Les semences des plantes de montagnes, qui paraissent trop lourdes pour voler, ont d'autres ressources. Les pois de la balsamine ont des cosses dont les ressorts les élancent fort loin. Il y a aux Indes un arbre, dont je ne me rappelle plus le nom, qui lance de même les siennes avec un bruit semblable à un coup de mousquet. Celles qui n'ont ni panaches, ni ailes, ni ressorts, et qui, par leur pesanteur, semblent condamnées à rester au pied du végétal qui les a produites, sont souvent celles qui vont le plus loin. Elles volent avec les ailes des oiseaux. C'est ainsi que se ressèment une multitude de baies et de fruits à noyaux. Leurs semences sont renfermées dans des croûtes pierreuses qui sont indigestibles. Les oiseaux les avalent, et vont les planter sur les corniches des tours, dans les fentes des rochers, sur les troncs des arbres, au delà des fleuves et même des mers. C'est par ce moyen qu'un oiseau des Moluques repeuple de muscadiers les îles désertes de cet archipel, malgré les efforts des Hollandais, qui détruisent ces arbres dans tous les lieux où ils ne servent pas à leur commerce. Ce n'est pas ici le moment de parler des rapports des végétaux avec les animaux : il suffit d'observer, en passant, que la plupart des oiseaux ressèment le végétal qui les nourrit. On voit même chez nous des quadrupèdes transporter fort loin les graines des graminées; tels sont, entre autres, ceux qui ne ruminent pas, comme les chevaux, dont les fumiers gâtent les prairies par cette raison, en y introduisant quantité d'herbes étrangères, comme la bruyère et le petit genêt, dont ils ne digèrent pas les semences. Ils en ressèment encore d'autres, qui s'attachent à leurs poils par le simple mouvement de leur

queue. Il y a de petits quadrupèdes, comme les loirs, les hérissons et les marmottes, qui transportent dans les parties les plus élevées des montagnes les glands, les faînes et les châtaignes.

Il est très-digne de remarque que les semences volatiles sont en beaucoup plus grand nombre que les autres espèces; et en cela on doit admirer les soins d'une Providence qui a tout prévu. Les lieux élevés pour lesquels elles sont destinées étaient exposés à être bientôt dépouillés de leurs végétaux par la pente de leur sol, et par les pluies qui tendent sans cesse à les dégrader. Au moyen de la volatilité des graines, ils sont devenus les lieux de la terre les plus abondants en plantes : c'est sur les montagnes que sont les trésors des botanistes.

Nous ne saurions trop le répéter, les remèdes de la nature sont toujours supérieurs aux obstacles, et ses compensations au-dessus de ses dons. En effet, si vous en exceptez les inconvénients de la pente, une montagne présente aux plantes la plus grande variété d'expositions. Dans une plaine, elles ont le même soleil, la même humidité, le même terrain, le même vent; mais si vous vous élevez, dans une montagne située dans notre latitude, seulement de vingt-cinq toises de hauteur perpendiculaire, vous changez de climat comme si vous aviez fait vingt-cinq lieues vers le nord; en sorte qu'une montagne de douze cents toises perpendiculaires nous présenterait une échelle de végétation aussi étendue que celle des douze cents lieues horizontales qu'il y a à peu près d'ici au pôle; l'une et l'autre se termineraient à une glace perpétuelle. Chaque pas que l'on fait dans une montagne, en s'élevant ou en descendant, change notre latitude; et si l'on en fait le tour, chaque pas change notre longitude. On y trouve des points où le soleil se lève à huit heures du matin; d'autres, à dix heures; d'autres, à midi. On y rencontre une variété infinie d'expositions, de froides au nord, de chaudes au midi, de pluvieuses à l'ouest, de sèches à l'est; sans compter les diverses réflexions de la chaleur dans les sables, les rochers,

les fonds de vallées et les lacs, qui les modifient de mille manières.

On doit encore observer, non sans admiration, que le temps de la maturité de la plupart des semences volatiles arrive vers le commencement de l'automne; et que, par une suite de cette sagesse universelle qui fait agir de concert toutes les parties de la nature, c'est alors que soufflent les grands vents de la fin de septembre ou du commencement d'octobre, appelés vents de l'équinoxe. Ces vents soufflent dans toutes les parties des continents, du sein des mers aux montagnes qui y sont coordonnées. Non-seulement ils y transportent les graines volatiles qui sont mûres alors, mais ils y joignent d'épais tourbillons de poussière, qu'ils enlèvent des terres desséchées par les ardeurs de l'été, et surtout des rivages de la mer, où le mouvement perpétuel des flots, qui s'y brisent et y roulent sans cesse des cailloux, réduit en poudre impalpable les corps les plus durs. Ces émanations de poussière sont si abondantes en différents lieux, que je pourrais citer plusieurs vaisseaux qui en ont été couverts à plus de six lieues de la terre en traversant des golfes. Elles sont si incommodes dans les parties les plus élevées de l'Asie, que tous les voyageurs qui ont été à Pékin affirment qu'il est impossible de sortir dans les rues de cette ville une partie de l'année, sans avoir un voile sur le visage. Il y a des pluies de poussière qui réparent les sommets des montagnes, comme il y a des pluies d'eau qui entretiennent leurs sources. Les unes et les autres viennent de la mer, et y retournent par le cours des fleuves, qui y portent des tributs perpétuels d'eaux et de sables. Les vents maritimes réunissent leurs efforts vers l'équinoxe de septembre, transportent, de la circonférence des continents aux montagnes qui en sont les plus éloignées, les semences et les engrais qui s'en sont écoulés, et sèment de prairies, de bosquets et de forêts les flancs des précipices et les pics les plus élevés. Ainsi les feuilles, les tiges, les graines, les oiseaux, les saisons, les mers et les vents, concourent d'une manière admirable à entretenir la végétation des montagnes.

Je viens de parler des rapports des plantes avec les montagnes ; je suis fâché de ne pouvoir insérer ici les rapports que les montagnes mêmes ont avec les plantes, comme c'était mon intention. Tout ce que j'en puis dire, c'est que, bien loin que les montagnes soient des productions ou de la force centrifuge, ou du feu, ou des tremblements de terre, ou du cours des eaux, j'en connais au moins dix espèces différentes, dont chacune est configurée de la manière la plus propre à entretenir dans chaque latitude l'harmonie des éléments par rapport à la végétation. Chacune d'elles a de plus des végétaux et des quadrupèdes qui lui sont particuliers, et qu'on ne trouve point ailleurs ; ce qui prouve évidemment qu'elles ne sont point l'ouvrage du hasard. Enfin, parmi ce grand nombre de montagnes qui couvrent la plus grande partie des cinq zones, et surtout de la zone torride et des zones glaciales, il n'y en a qu'une seule espèce, la moins considérable de toutes, qui présente aux cours des eaux des angles saillants et rentrants en correspondance. Cependant elle n'est pas plus leur ouvrage que le bassin des mers n'est lui-même un ouvrage de l'Océan. Mais cet intéressant sujet, d'une étendue trop considérable pour ce volume, appartient d'ailleurs à la géographie.

Passons maintenant aux harmonies des plantes aquatiques.

Celles-ci ont des dispositions tout à fait différentes dans leurs feuilles, dans le port de leurs branches, et surtout dans la configuration de leurs semences. La nature, comme je l'ai dit, n'emploie souvent, pour varier ses harmonies, que des caractères positifs et négatifs. Elle a donné un aqueduc au pédicule des feuilles des plantes montagnardes, elle l'ôte à celles qui naissent sur le bord des eaux, et elle en a fait des plantes aquatiques. Celles-ci, au lieu d'avoir leurs feuilles creusées en gouttière, les ont unies et lisses, comme les glaïeuls, qui les portent en lames de poignard, ou renflées dans le milieu en lames d'épée, comme celles du roseau appelé *typha*, qui est cette espèce commune dont les Juifs mirent une tige entre les mains de Jésus-Christ. Celles des nymphæa sont planes, et contournées en cœur. Quelques-unes de ces espèces affec-

tent d'autres formes; mais leurs longues queues sont toujours sans canal. Celles des joncs sont rondes comme des chalumeaux. Il y a une grande variété de joncs sur les bords des marais, des ruisseaux et des fontaines. On en trouve de toutes les tailles, depuis ceux qui ont la finesse d'un cheveu, jusqu'à ceux qui croissent dans la rivière de Gênes, qui sont gros comme des cannes. Quelque différence qu'il y ait dans l'articulation de leurs brins et de leurs panicules, ils ont tous, dans leur plan, une forme arrondie ou elliptique. Vous ne trouverez que les espèces qui croissent dans les lieux arides, qui soient cannelées ou creusées à leur surface. Quand la nature veut rendre les plantes aquatiques susceptibles de végéter sur les montagnes, elle donne des aqueducs à leurs feuilles; mais quand, au contraire, elle veut placer des plantes de montagne sur le bord des eaux, elle les leur ôte. L'aloès de rocher a ses feuilles creusées en écope; l'aloès d'eau les a pleines. Je connais une douzaine d'espèces de fougères de montagnes, qui ont toutes une petite cannelure le long de leurs branches; et la seule espèce de marais que je connaisse en est privée. Le port de ses branches est aussi fort différent de celui des autres : les premières les dressent vers le ciel, et celle-ci les porte presque horizontalement.

Si les feuilles des plantes montagnardes sont agencées de la manière la plus propre à rassembler à leurs racines l'eau du ciel qu'elles n'ont pas à discrétion, celles des plantes aquatiques sont disposées souvent pour l'en écarter, parce qu'elles devaient naître au sein des eaux ou dans leur voisinage. Les feuilles des arbres de rivage, comme celles des bouleaux, des trembles et des peupliers, sont attachées à des queues longues et pendantes. Il y en a d'autres qui portent leurs feuilles disposées en tuiles, comme les marronniers d'Inde et les noyers. Celles des plantes qui croissent à l'ombre autour du tronc des arbres, et qui tirent par leurs racines l'humidité que l'arbre recueille par son feuillage, comme les haricots et les convolvulus, ont un port semblable; mais celles qui viennent tout à fait à l'ombre des arbres, et qui n'ont presque point

de racines, comme les champignons, ont des feuilles qui, loin de regarder le ciel, sont tournées vers la terre. La plupart sont faits, en dessus, en parasol épais, pour empêcher le soleil de dessécher le terrain où ils croissent, et ils sont divisés en dessous en feuillets minces, pour recevoir les vapeurs qui s'en exhalent, à peu près comme ceux de la roue horizontale d'une pompe à feu reçoivent les émanations de l'eau bouillante, qui la font tourner; ils ont encore plusieurs autres moyens de s'abreuver de ces exhalaisons. Il y en a des espèces nombreuses qui sont doublées de tuyaux; d'autres sont rembourrées d'éponges. Il y en a dont le pédicule est creux en dedans, et qui, portant un chapiteau au-dessus, y rassemblent les émanations de leur sol, comme dans un alambic. Ainsi il n'y a pas une vapeur de perdue dans l'univers.

Ce que je viens de dire des formes renversées des champignons, de leurs feuillets, des tuyaux et des éponges dont ils sont doublés pour recevoir les vapeurs qui s'exhalent de la terre, confirme ce que j'ai avancé sur l'usage des feuilles des plantes de montagnes, creusées en gouttière, ou agencées en pinceau ou en éventail, pour recevoir les eaux du ciel. Mais les plantes aquatiques, qui n'avaient pas besoin de ces récipients parce qu'elles viennent dans l'eau, ont, pour ainsi dire, des feuilles répulsives. Je présenterai ici un objet de comparaison bien propre à convaincre de la vérité de ces principes : par exemple, le buis des montagnes et le câprier des rochers ont leurs feuilles creusées en cuilleron, la concavité tournée vers le ciel; mais la canneberge de marais, ou *vaccinium oxycoccos*, qui en a pareillement de concaves, les porte renversées, la concavité tournée vers la terre. J'ai reconnu à ce caractère négatif, pour une plante de marais, une plante rare du Jardin du Roi, que je voyais pour la première fois. C'est le *ledum palustre* qui croît dans les marais du pays de Labrador. Ses feuilles, faites comme de petites cuillers à café, sont toutes renversées; leur convexité regarde le ciel. La lentille d'eau de nos marais a, ainsi que le typha de nos rivières, le milieu de sa feuille renflé.

Les botanistes, en voyant des feuilles à peu près semblables dans les plaines, sur le bord des eaux et au haut des montagnes, n'ont pas soupçonné qu'elles pussent servir à des usages si différents. Plusieurs d'entre eux ont sans doute de grandes lumières, mais elles leur deviennent inutiles, parce que leur méthode les force de marcher par un seul chemin, et que leur système ne leur indique qu'un seul genre d'observation. Voilà pourquoi leurs collections les plus nombreuses ne présentent souvent qu'une simple nomenclature. L'étude de la nature n'est qu'esprit et intelligence. Son ordre végétal est un livre immense dont les plantes forment les pensées, et les feuilles de ces mêmes plantes, les lettres. Il n'y a pas même un grand nombre de formes primitives dans les caractères de cet alphabet; mais de leurs divers assemblages elle forme, ainsi que nous avec les nôtres, une infinité de pensées différentes. Ainsi qu'à nous, pour changer totalement le sens d'une expression, il ne lui faut souvent changer qu'un accent. Elle met des joncs, des roseaux, des arums à feuillage lisse et à pédicule plein, sur les bords des rivières; elle ajoute à la feuille un aqueduc, elle en fait des joncs, des roseaux et des arums de montagnes.

Il faut cependant bien se garder de généraliser ces moyens; autrement ils ne tarderaient pas à nous faire méconnaître sa marche. Par exemple, plusieurs botanistes ayant soupçonné que les feuilles de quelques plantes pouvaient bien servir à recueillir l'eau des pluies, ont cru en apercevoir l'usage dans celles du dipsacus ou chardon du bonnetier. Il était aisé de s'y tromper, car elles sont opposées et réunies à leurs bases; en sorte que, quand il a plu, elles présentent des réservoirs qui contiennent bien chacun un demi-verre d'eau, et qui sont disposés par étages le long de sa tige. Mais ils devaient considérer, premièrement, que le dipsacus croît naturellement sur le bord des eaux, et que la nature ne donne point de réservoirs d'eau à une plante aquatique. Ce serait, comme dit le proverbe, porter de l'eau à la rivière. Secondement, ils pouvaient observer que les étages formes par les feuilles opposées

du dipsacus, loin d'être des réservoirs, sont au contraire des dégorgeoirs qui écartent l'eau des pluies de ses racines, à neuf ou dix pouces de chaque côté, par l'extrémité de ses feuilles. Elles ressemblent, à quelques égards, aux gouttières que nous mettons en saillie au-dessus de nos maisons, ou à celles qui sont formées par les cornes de nos chapeaux, qui servent à écarter de nous les eaux des pluies, et non pas à les rapprocher. D'ailleurs, l'eau qui reste dans les ailerons des feuilles du dipsacus ne peut jamais descendre à la racine de la plante, puisqu'elle y est retenue comme dans le fond d'un vase. Elle ne serait pas même propre à l'arroser, car Pline prétend qu'elle est salée. La sarrasine, qui croît dans les marais tremblants et moussus du Canada, porte à sa bâse deux feuilles faites comme les moitiés d'un buccin scié dans sa longueur. Elles sont toutes deux concaves : mais elles ont, à leur extrémité la plus éloignée de la plante, une espèce de bec fait en dégorgeoir. L'eau qui reste dans les vases de ces plantes aquatiques est peut-être destinée à abreuver les petits oiseaux, qui se trouvent quelquefois bien embarrassés pour boire, dans les débordements des eaux. Il faut bien distinguer les caractères élémentaires des plantes, de leurs caractères relatifs. La nature oblige l'homme qui l'étudie de ne pas s'en tenir aux apparences extérieures, et, pour former son intelligence, de remonter des moyens qu'elle emploie aux fins qu'elle se propose. Si quelques plantes aquatiques semblent offrir, dans leurs feuillages, quelques caractères de plantes de montagnes, il y en a dans les montagnes qui semblent en présenter de pareils à celles des eaux : tel est, par exemple, le genêt. Il porte des feuilles si petites et en si petit nombre, qu'elles paraissent insuffisantes pour recueillir les eaux nécessaires à son accroissement, d'autant plus qu'il naît dans les sols les plus arides. La nature l'a dédommagé d'une autre manière. Si ses feuilles sont petites, ses racines sont fort longues. Elles vont chercher la fraîcheur à une grande distance. J'en ai vu tirer de terre qui avaient plus de vingt pieds de longueur; encore fut-on obligé de les rompre sans en pouvoir trouver le bout. Cela

n'empêche pas que ses feuilles rares n'aient le caractère montagnard; car elles sont concaves, se dirigent vers le ciel, et sont allongées comme les becs inférieurs des oiseaux.

La plupart des végétaux aquatiques rejettent l'eau loin d'eux, les uns par leur port; tels sont les bouleaux, dont les branches, loin de se dresser vers le ciel, se jettent en arcade. Autant en font le marronnier et le noyer, à moins que ces arbres n'aient altéré leur attitude naturelle en croissant sur des sols arides. Pour l'ordinaire, leur écorce est lisse comme aux bouleaux, ou écailleuse comme aux marronniers; mais elle n'est pas sillonnée en gouttière comme celle de l'orme ou du pin des montagnes. D'autres ont en eux une qualité répulsive; telles sont les feuilles des nymphæa et de plusieurs espèces de choux, où les gouttes d'eau se rassemblent comme des gouttes de vif-argent. Il y en a même qu'on a bien de la peine à mouiller; telles sont les tiges de plusieurs espèces de capillaires. Le laurier porte sa qualité répulsive jusqu'à écarter, dit-on, la foudre. Si cette qualité, fort vantée par les anciens, est bien constatée, il la doit sans doute à sa nature d'arbre fluviatile. Cet arbre croît en abondance sur les rivages des fleuves de la Thessalie. Un voyageur, appelé le sieur de la Guilletière [1], dit, dans une relation fort agréablement écrite, qu'il n'a vu nulle part d'aussi beaux lauriers que le long du fleuve Pénée. C'est peut-être ce qui a fait imaginer la métamorphose de Daphné, fille de ce fleuve, qu'Apollon changea en laurier. Cette propriété répulsive de quelques arbres et de quelques plantes aquatiques me fait présumer qu'on pourrait les employer autour des maisons pour en écarter les orages, d'une manière plus sûre et plus agréable que les conducteurs électriques, qui ne les dissipent qu'en les attirant dans leur voisinage. On pourrait encore s'en servir utilement pour dessécher les marais, comme on pourrait se servir des qualités attractives de plusieurs végétaux de montagnes pour former des sources sur les hauteurs, et pour y rassembler les vapeurs qui nagent dans l'air. Peut-être n'y a-t-il de marais infects sur le globe

[1] Voyez le *Voyage de Lacédémone*, par le sieur de la Guilletière.

que dans les lieux où les hommes ont détruit les plantes dont les racines absorbaient les eaux de la terre, et dont les feuillages repoussaient celles du ciel.

Je ne veux pas dire, toutefois, que les feuilles des plantes aquatiques n'aient d'autres usages; car qui est-ce qui connaît les vues innombrables de la nature? A qui la source de la sagesse a-t-elle été révélée, et qui est-ce qui a épuisé ses ruses? *Radix sapientiæ cui revelata est, et astutias illius quis agnovit* [1]? En général, les feuilles des plantes aquatiques paraissent propres, par leur extrême mobilité, à renouveler l'air des lieux humides, et à produire par leurs mouvements les dessèchements dont nous venons de parler. Telles sont celles des roseaux, des peupliers, des trembles, des bouleaux, et même des saules, qui se remuent quelquefois sans qu'on s'aperçoive du moindre vent. Il est encore remarquable que la plupart de ces végétaux, entre autres les peupliers et les bouleaux, sentent fort bon, surtout au printemps, et que beaucoup de plantes aromatiques croissent sur le bord de l'eau, comme la menthe, la marjolaine, le souchet, le jonc odorant, l'iris, le calamus aromaticus; et aux Indes, les arbres à épices, tels que le cannellier, le muscadier, et le giroflier. Leurs parfums doivent contribuer puissamment à affaiblir le méphitisme naturel aux lieux marécageux et humides. Elles ont aussi bien des usages relatifs aux animaux, comme de donner des ombrages aux poissons qui viennent y chercher des abris contre les ardeurs du soleil.

Mais voici ce que nous pouvons conclure, pour l'utilité de nos cultures, de ces diverses observations. C'est que lorsqu'on cultive des plantes dont le pédicule des feuilles ne porte point l'empreinte d'un canal, il faut leur donner beaucoup d'eau; car alors elles sont aquatiques de leur nature. La capucine, la menthe et la marjolaine, qui viennent sur les bords des ruisseaux, en consomment une quantité prodigieuse. Mais lorsque les plantes ont un canal, il faut leur en donner peu, parce que ce sont des plantes de montagnes. Plus

[1] *Ecclesiast.*, chap. I, ℣ 6.

ce canal est profond, moins il faut leur en donner. Tous les jardiniers savent que si on arrose fréquemment l'aloès ou le cierge du Pérou, on le fait mourir.

Les graines des plantes aquatiques ont des formes qui ne sont pas moins assorties que celles de leurs feuilles aux lieux où elles doivent naître : elles sont toutes construites de la manière la plus propre à voguer. Il y en a de façonnées en coquilles; d'autres en bateaux, en balses, en bacs, en pirogues simples, en doubles pirogues, semblables à celles de la mer du Sud. Je ne doute pas qu'en étudiant cette seule partie, on ne fît une multitude de découvertes très-curieuses sur l'art de traverser toutes sortes de courants; et je suis persuadé que les premiers hommes, qui observaient mieux que nous, ont pris leurs différentes manières de voguer d'après ces modèles de la nature, dont nous ne sommes, dans nos prétendues inventions, que de faibles imitateurs. Le pin aquatique ou maritime a ses pignons renfermés dans des espèces de petits sabots osseux, crénelés en dessous, et recouverts en dessus d'une pièce semblable à une écoutille. Le noyer, qui se plaît tant sur les rivages des fleuves, a son fruit entre deux esquifs posés l'un sur l'autre. Le coudrier, qui devient si touffu sur le bord des ruisseaux; l'olivier, qui aime tant les rivages de la mer, qu'il dégénère à mesure qu'il s'en éloigne, portent leur semence enclose dans des espèces de tonneaux susceptibles des plus longs trajets. La baie rouge de l'if, qui se plaît dans les montagnes froides et humides, sur le bord des lacs, est creusée en grelot. Cette baie, en tombant de l'arbre, est entraînée d'abord, par sa chute, au fond de l'eau; mais elle revient aussitôt au-dessus, au moyen d'un trou que la nature a ménagé en forme de nombril au-dessus de sa graine. Il s'y loge une bulle d'air qui la ramène à la surface de l'eau, par un mécanisme plus ingénieux que celui de la cloche du plongeur, en ce que, dans celle-ci, le vide est en dessous, et dans la baie de l'if il est en dessus. Les formes des graines des herbes aquatiques sont encore plus curieuses; car partout la nature redouble d'industrie pour les petits et les faibles. Celle

des joncs ressemble à des œufs d'écrevisse; celle du fenouil est un véritable canot en miniature, creusé en cale avec deux proues relevées. Il y en a d'autres encastrées dans des brins qui ressemblent à des pièces de bois flotté et vermoulu; telles sont celles du pavot cornu. Celles qui sont destinées à germer sur les bords des eaux qui n'ont point de courants vont à la voile; telle est la semence d'une scabieuse de ce pays, qui croît sur les bords des marais. A la différence de celles des autres espèces de scabieuses, qui sont couronnées de poils crochus, pour s'accrocher à ceux des animaux qui les transplantent, celle-ci est surmontée d'une demi-vessie ouverte, et posée à son sommet comme une gondole. Cette demi-vessie lui sert à la fois de voile et de véhicule. Ces moyens de natation, quoique très-variés, sont communs, dans tous les climats, aux graines des plantes aquatiques. L'amande de l'Amazone, appelée *totocque*, est renfermée dans deux coques tout à fait semblables à deux écailles d'huître. Un autre fruit du même rivage, rempli d'amandes, ressemble parfaitement, par la couleur et la forme, à un pot de terre avec son couvercle [1]. On l'appelle marmite de singe. Il y en a d'autres façonnées en grosses bouteilles, comme les fruits du calebassier. D'autres graines sont enduites d'une cire qui les fait surnager; telles sont les baies de l'arbre de cire, ou piment royal des rivages de la Louisiane. La pomme si redoutée du mancenillier, qui croît sur les grèves maritimes des îles situées entre les tropiques, et les fruits du manglier, qui y naît immédiatement dans l'eau salée, sont presque ligneux. Il y en a d'autres dont les coques sont semblables à des oursins de mer sans pointes. Plusieurs sont accouplés, et voguent comme les doubles pirogues ou les balses de la mer du Sud. Tel est le double coco des îles Séchelles.

Si on examine les feuilles, les tiges, les attitudes et les semences des plantes aquatiques, on y remarquera toujours des caractères relatifs aux lieux où elles doivent naître, et

[1] *Voyez* les gravures de la plupart de ces graines, dans Jean de Laet, *Histoire des Indes occidentales.*

concordants entre eux; en sorte que si la graine a une forme nautique, ses feuilles sont sans aqueduc : tout comme dans les plantes de montagnes, si la graine est volatile, le pédicule de la feuille, ou la feuille entière, présente une gouttière. Je prendrai, pour exemple des concordances nautiques des plantes, la capucine, qui est entre les mains de tout le monde. Cette plante, qui porte des fleurs si agréables, est un cresson des ruisseaux du Pérou. Il faut d'abord observer que les queues de ses feuilles sont sans aqueduc, comme celles de toutes les plantes aquatiques; elles sont implantées au milieu des feuilles, qu'elles portent en forme de parapluie, pour écarter d'elles les eaux du ciel. Sa graine fraîche a précisément la forme d'un bateau. La partie supérieure en est relevée en talus, comme un pont pour l'écoulement des eaux; et on distingue parfaitement, dans la partie inférieure, une poupe et une proue, une carène et une quille. Les sillons de la graine de capucine sont des caractères communs à la plupart des graines nautiques, ainsi que les formes triangulaires et celles de rein ou carénées. Ces sillons, sans doute, les empêchent de rouler en tous sens, les obligent de flotter suivant leur longueur, et leur donnent la direction la plus propre à prendre le fil de l'eau, et à passer par les plus petits détroits. Mais elles ont un caractère encore plus général : c'est qu'elles surnagent dans leur maturité ce qui n'arrive pas aux graines destinées à naître dans les plaines, comme aux pois et aux lentilles, qui coulent à fond. Cependant quelques espèces, comme les haricots, coulent d'abord au fond de l'eau, et surnagent quand elles en sont pénétrées. Il y en a d'autres, au contraire, qui flottent d'abord, et qui ensuite vont à fond. Telle est la féve d'Égypte, ou la semence de la colocasie, qui croît dans les eaux du Nil. On est obligé, pour semer celle-ci, de l'enfoncer dans un petit morceau de terre : après quoi on la jette à l'eau. Sans cette précaution, il n'en resterait pas une sur les rivages où on veut la faire croître. La natabilité des semences aquatiques est sans doute proportionnée à la longueur des voyages qu'elles doivent faire, et à

la différente pesanteur des eaux où elles doivent surnager. Il y en a qui flottent dans l'eau de mer, et qui coulent à fond dans l'eau douce, plus légère que l'eau de mer d'un trente-deuxième : tant les balances de la nature ont de précision! Je crois que les fruits du marronnier d'Inde, qui vient sur les bords des criques salées de l'Asie, sont dans ce cas. Enfin, je suis si convaincu de toutes les relations que la nature a établies entre ses ouvrages, que je ne doute pas que le temps où les semences des plantes aquatiques tombent ne soit réglé, dans la plupart, sur celui où les fleuves où elles croissent se débordent.

C'est une spéculation bien digne de la philosophie, de se représenter ces flottes végétales voguant nuit et jour le long des ruisseaux, et abordant sans pilotes sur des plages inconnues. Il y en a qui, par les débordements des eaux, s'égarent quelquefois dans les campagnes. J'en ai vu, accumulées les unes sur les autres dans le lit des torrents, offrir autour de leurs cailloux, où elles avaient germé, des flots de verdure du plus beau vert de mer. On eût dit que Flore, poursuivie par quelque Fleuve, avait laissé tomber son panier dans l'urne de ce dieu. D'autres, plus heureuses, parties des sources de quelque fontaine, s'engagent dans le cours des grands fleuves, et viennent embellir leurs bords d'une verdure qui leur est étrangère. Il y en a qui traversent le vaste Océan, et, après de longues navigations, sont poussées par les tempêtes mêmes sur des plages qu'elles enrichissent. Tels sont les doubles cocos des îles Séchelles ou Mahé, que la mer porte régulièrement, chaque année, à quatre cents lieues de là, sur la côte Malabare. Les Indiens qui l'habitent ont cru longtemps que ces présents de la mer étaient les fruits d'un palmier qui croissait sous ses flots. Ils leur ont donné le nom de cocos marins. Ils leur attribuaient des vertus merveilleuses; ils les estimaient autant que l'ambre gris, et ils y mettaient un prix si considérable, que plusieurs de ces fruits y ont été vendus jusqu'à mille écus la pièce. Mais les Français ayant découvert, il y a quelques années, l'île Mahé, qui les produit, qui est

située par le cinquième degré de latitude sud, en ont porté une si grande quantité aux Indes, qu'ils leur ont ôté à la fois leur prix et leur réputation; car les hommes, par tous pays, n'estiment que ce qui est rare et mystérieux.

Dans toutes les îles où l'œil du voyageur a pu voir les dispositions primordiales de la nature, il a trouvé leurs rivages couverts de végétaux dont les fruits ont tous des caractères nautiques. Jacques Cartier et Champlin représentent les grèves des lacs de l'Amérique septentrionale ombragées de magnifiques noyers. Homère, qui a si bien étudié la nature dans un temps et dans des lieux où elle avait encore sa beauté virginale, met des oliviers sauvages sur les bords de l'île où Ulysse, flottant sur un radeau, est jeté par la tempête. Les marins qui ont fait les premières découvertes dans les mers des Indes orientales y ont trouvé souvent des écueils plantés de cocotiers. La mer jette tant de semences de fenouil sur les rivages de Madère, qu'une de ses baies en a pris le nom de baie de Funchal ou de Fenouil. C'est par le cours de ces semences nautiques, trop peu observé par nos marins modernes, que les sauvages découvrirent autrefois les îles qui étaient au vent des terres qu'ils habitaient. Ils soupçonnèrent un arbre au loin, en voyant son fruit échoué sur leurs rivages. Ce fut par de pareils indices que Christophe Colomb s'assura qu'il existait un autre monde; mais les vents et les courants de l'ouest dans la mer du Sud les avaient portés longtemps auparavant aux peuples de l'Asie, comme j'en pourrai dire quelque chose à la fin de cette Étude.

Il y a encore des végétaux amphibies; la nature les a disposés de manière qu'une partie de leur feuillage se dresse vers le ciel, et l'autre forme l'arcade, et se penche vers la terre. Elle a aussi donné à leurs graines de pouvoir voler et nager à la fois. Tel est le saule, dont la semence est enveloppée d'une bourre araigneuse, que les vents transportent au loin, et qui surnage dans l'eau sans se mouiller, comme le duvet des canards. Cette bourre est composée de petites capsules en cul-de-lampe et à deux becs, remplies de semences surmon-

tées d'aigrettes; de sorte que le vent transporte ces capsules en l'air, et les fait voguer aussi sur la surface de l'eau. Cette configuration est très-convenable au véhicule des semences des plantes qui croissent sur le bord des eaux stagnantes et des lacs. Elle est la même dans les semences du peuplier; mais celles de l'aune, qui croît sur le bord des fleuves, n'ont point d'aigrettes, parce que les fleuves ont des courants qui les charrient. Celles du sapin ou du bouleau ont à la fois des caractères volatiles et nautiques ; car le sapin a son pignon attaché à une aile membraneuse, et le bouleau a sa graine accolée à deux ailes qui lui donnent l'apparence d'une petite coquille. Ces arbres croissent à la fois dans les montagnes hiémales, et sur les bords des lacs du Nord ; leurs semences avaient besoin, non-seulement de voguer sur des eaux stagnantes, mais d'être transportées en l'air sur les neiges au milieu desquelles ils se plaisent. Je ne doute pas qu'il n'y ait des espèces de ces arbres dont les semences sont tout à fait nautiques. Le tilleul porte les siennes dans un corps sphérique, semblable à un petit boulet : ce boulet est attaché à une longue queue, de l'extrémité de laquelle descend obliquement une foliole fort allongée, avec laquelle le vent l'emporte au loin en pirouettant. Quand il tombe dans l'eau, il y plonge de la longueur d'un pouce, et sert, en quelque sorte, de lest à sa queue et à la foliole qui y est attachée, qui, se trouvant dans une situation verticale, font alors la fonction d'un mât et d'une voile. Mais l'examen de tant de variétés curieuses nous mènerait trop loin.

Ce serait ici le lieu de parler des racines des végétaux; mais je connais peu ce qui se passe sous la terre. D'ailleurs, dans toutes les latitudes, sur les hauteurs comme sur le bord des eaux, on trouve à peu près les mêmes matières, des vases, des sables, des terres franches, des rochers; ce qui doit entraîner beaucoup plus de ressemblance dans les racines des plantes, qu'il n'y en a dans le reste de leur végétation. Je ne doute pas cependant que la nature n'ait établi à ce sujet des relations très-utiles à connaître, et qu'un cul-

tivateur un peu exercé ne puisse, en voyant la racine d'un végétal, déterminer l'espèce de terroir qui lui est propre. Celles qui sont fort chevelues paraissent convenir aux sables. Le cocotier, qui est un très-grand arbre des rivages de la zone torride, vient dans des sables tout purs, qu'il entrelace d'une quantité si prodigieuse de chevelu, qu'il en forme autour de lui une masse solide. C'est sur cette base qu'il résiste aux plus violentes tempêtes, au milieu d'un terrain mouvant. Ce qu'il y a de remarquable à ce sujet, c'est qu'il ne réussit bien que dans le sable du bord de la mer, et qu'il languit ordinairement dans l'intérieur des terres. Les îles Maldives, qui ne sont, pour la plupart, que des écueils sablonneux, sont les lieux de l'Asie les plus renommés par l'abondance et la beauté de leurs cocotiers. Il y a d'autres végétaux de rivage dont les racines tracent comme des cordes. Cette configuration les rend très-propres à en lier les terres, et à les défendre contre les eaux. Tels sont, chez nous, les aunes, les roseaux, mais surtout une espèce de chiendent que j'ai vu entretenir avec grand soin en Hollande le long des digues. Les plantes bulbeuses paraissent se plaire pareillement dans les vases molles, où elles ne peuvent enfoncer par la rondeur de leurs bulbes. Mais l'orme étend ses racines sur les pentes des montagnes, où il se plaît; et le chêne y enfonce ses gros pivots, pour en retenir les couches. D'autres plantes conservent sur les hauteurs, par leur feuillage rampant et leurs racines superficielles, les émanations de poussière que les vents y déposent. Telle est l'*anemona nemorosa*. Si vous en trouvez un pied sur une colline, dans un bois qui ne soit pas trop fréquenté, vous pouvez être sûr qu'elle se répand comme un réseau dans toute l'étendue de ce bois.

Il y a des arbres dont les troncs et les racines sont admirablement contrastés avec des obstacles qui nous paraissent accidentels, mais que la nature a prévus. Par exemple, le cyprès de la Louisiane croît le pied dans l'eau, principalement sur les bords du Méchassipi, dont il borde magnifiquement les vastes rivages. Il s'y élève à une hauteur qui sur-

passe celle de presque tous les arbres de l'Europe[1]. La nature a donné au tronc de ce grand arbre jusqu'à trente pieds de circonférence, afin qu'il fût en état de résister aux glaces des lacs du Nord, qui se déchargent dans ce fleuve, et aux trains de bois prodigieux qui y sont entraînés, et qui en ont tellement obstrué la plupart des embouchures, qu'on ne peut y naviguer avec des vaisseaux d'un port un peu considérable. Et pour qu'on ne puisse douter qu'elle n'ait destiné l'épaisseur de son tronc à résister au choc des corps flottants, c'est qu'à six pieds de hauteur elle en diminue tout à coup la proportion d'un tiers, comme étant superflue à cette élévation; et, pour la garantir d'une autre manière plus avantageuse, elle fait sortir de la racine de l'arbre, à quatre ou cinq pieds de distance tout autour, plusieurs gros chicots, qui ont depuis un pied de hauteur jusqu'à quatre: ce ne sont point des rejetons, car leur tête est lisse, et ne porte ni feuilles ni branches; ce sont de véritables brise-glaces. Le tupelo, autre grand arbre de la Caroline, qui croît aussi sur le bord de l'eau, mais dans des criques, a à peu près les mêmes proportions dans sa base, à l'exception des brise-glaces ou estacades. Les graines de ces arbres sont cannelées, comme j'ai dit qu'étaient, en général, les graines aquatiques; et celle du cyprès de la Louisiane diffère considérablement, par sa forme nautique, de celle du cyprès des montagnes d'Europe, qui est volatile. Ces observations sont d'autant plus dignes de foi, que le père Charlevoix, qui les rapporte en partie, n'en tire aucune conséquence, quoiqu'il fût bien capable d'en interpréter l'usage.

On doit sentir combien il est important de lier l'étude des plantes avec celle des autres ouvrages de la nature. On peut connaître par leurs fleurs l'exposition du soleil qui leur convient; par leurs feuilles, la quantité d'eau qui leur est nécessaire; par leurs racines, le sol qui leur est propre; et par leurs fruits, les lieux où elles doivent naître, et de nouveaux rapports avec les animaux qui s'en nourrissent. J'entends

[1] *Voyez* le père Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, tome IV.

par fruit, ainsi que les botanistes, toute espèce de semence.

Le fruit est le caractère principal de la plante. On en peut juger d'abord par les soins que la nature prend pour le former et pour le conserver. Il est le dernier terme de ses productions. Si vous examinez dans un végétal les enveloppes qui renferment ses feuilles, ses fleurs et ses fruits, vous trouverez une progression merveilleuse de soins et de précautions. Les simples bourgeons à feuilles sont aisés à reconnaître à la simplicité de leurs étuis : il y a même des plantes qui n'en ont pas, comme les pousses des graminées qui sortent immédiatement de terre, et n'ont besoin d'aucune protection étrangère. Mais les bourgeons qui contiennent des fleurs ont des gaînes rembourrées de duvet, comme ceux du pommier ; ou enduites de glu à l'extérieur, comme ceux des marronniers d'Inde ; ou sont renfermés dans des sachets, comme les fleurs du narcisse ; ou garantis de manière qu'ils sont très-reconnaissables, même avant leur développement. Vous voyez ensuite que l'appareil de la fleur est entièrement destiné à la fécondation du fruit ; et quand celui-ci est une fois formé, la nature redouble de précautions au dedans et au dehors pour sa conservation. Elle lui donne un placenta, elle l'enveloppe de pellicules, de coques, de pulpes, de gousses, de capsules, de brou, de cuirs, et quelquefois d'épines ; une mère n'a pas plus d'attention pour le berceau de son enfant. Ensuite, afin qu'il aille chercher à s'établir dans le monde, elle le couronne d'aigrettes ou l'enferme dans une coquille ; elle lui donne des ailes pour s'envoler, ou un bateau pour voguer.

Il y a quelque chose encore de plus marqué en faveur du fruit : c'est que la nature varie souvent les feuilles, les fleurs, les tiges et les racines d'une plante ; mais le fruit reste constamment le même, sinon quant à sa forme, du moins quant à sa substance essentielle. Je suis persuadé que quand il lui a plu de créer un fruit, elle a voulu qu'il pût se reproduire sur les montagnes, dans les plaines, au milieu

des rochers, dans les sables, sur les bords des eaux, et sous différentes latitudes; et, pour l'y rendre propre, elle a varié les arrosoirs, les miroirs, les ados, les supports, l'attitude et la fourrure du végétal, suivant le soleil, les pluies, les vents, et le territoire. Je crois que c'est à cette intention qu'il faut attribuer la variété prodigieuse d'espèces dans chaque genre, et le degré de beauté où chacune d'elles parvient, quand elle est dans son site naturel. Ainsi, quand elle a formé la châtaigne pour venir dans les montagnes pierreuses du midi de l'Europe, et y suppléer au froment qui n'y réussit guère, elle l'a placé sur un arbre qui y devient magnifique par ses convenances. J'ai mangé des fruits des châtaigniers de l'île de Corse : ils sont gros comme de petits œufs de poule, et excellents. J'ai lu, dans un voyageur moderne, la description d'un châtaignier qui a crû en Sicile, sur une croupe du mont Etna : il a un feuillage si étendu, que cent cavaliers peuvent se reposer à l'aise sous son ombre. On l'appelle, pour cette raison, *centum cavallo*. Le père Kircher assure avoir vu sur la même montagne, dans un lieu appelé *Trecastagne*, trois châtaigniers si prodigieusement gros, que, lorsqu'on les eut abattus, on pouvait mettre un troupeau entier à l'abri sous leur écorce. Les bergers s'en servaient la nuit, dans le mauvais temps, au lieu d'étable. La nature a donné à ce grand végétal de recueillir, sur les montagnes escarpées, les eaux de l'atmosphère, avec ses feuilles en forme de langues, et de pénétrer de ses fortes racines jusque dans le lit des sources, malgré l'épaisseur des laves et des rochers. Il lui a plu ensuite de faire croître son fruit avec de l'amertume, pour l'usage de quelque animal, sur les bords des criques salées et des bras de mer de l'Asie. Elle a donné à l'arbre qui le porte des feuilles disposées en tuiles, une écorce écailleuse, des fleurs différentes de celles du châtaignier, mais convenables sans doute aux exhalaisons humides et aux aspects du soleil auxquels il est exposé. Elle en a fait le marronnier d'Inde. Il vient dans son pays natal bien plus beau qu'en Europe. Celui de l'Asie est le marron-

nier maritime, et le châtaignier de l'Europe est le marronnier de montagnes. Peut-être, par une autre combinaison, a-t-elle placé ce fruit sur le hêtre de nos collines, dont la faîne est évidemment une espèce de châtaigne. Enfin, par une de ces attentions maternelles qui la portent à suspendre sur des herbes mêmes les productions des arbres, et à servir les mêmes mets jusque sur les plus petites tables, elle l'a peut être mis dans le grain du blé noir, qui, par sa couleur et sa forme triangulaire, ressemble à la semence du hêtre, appelé en latin *fagus,* d'où est venu à ce blé le nom de *fagopyrum*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'indépendamment de la substance farineuse, on trouve dans le blé noir, la faîne du hêtre et la châtaigne, des propriétés semblables, telles que celle de calmer les ardeurs d'urine [1].

La nature a voulu pareillement faire croître le gland dans une multitude d'expositions. Pline en comptait de son temps treize espèces différentes en Europe, dont une, qui est bonne à manger, est celle du chêne vert. C'est de celui-là que parlent les poëtes quand ils vantent l'âge d'or, parce que son fruit servait alors de nourriture à l'homme. Il est remarquable qu'il n'y a pas un seul genre de végétal qui ne donne, dans quelques-unes de ses espèces, une substance propre à sa nourriture. Le gland du chêne vert est, dans les fruits des chênes, la portion qui nous est réservée. Il a plu ensuite à la nature d'en distribuer sur les différents sols de l'Amérique, pour les besoins de ses autres créatures. Elle a conservé le fruit, et a varié les autres parties du végétal. Elle en a mis avec des feuilles de saule sur le chêne-saule qui vient sur les bords de l'eau [2]. Elle en a suspendu, avec des feuilles petites et pendantes à des queues souples, comme celles des trembles, sur le chêne d'eau qui y croît dans les marais. Mais lorsqu'elle en a voulu placer dans des terrains secs et arides, elle y a joint des feuilles de dix pouces de largeur, propres à

[1] *Voyez* Chomel, *Traité des plantes usuelles.*

[2] Voyez-en les figures dans le père Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, tome IV.

recueillir les eaux des pluies ; telles sont celles de celui qu'on y appelle le chêne noir. Il faut encore observer que le lieu où une espèce de plante donne le plus beau fruit détermine son genre principal. Ainsi, quoique le chêne ait des espèces répandues partout, on doit le regarder comme du genre des arbres de montagnes ; car celui qui croît sur les montagnes de l'Amérique, et qu'on y appelle chêne à feuilles de châtaignier, donne les plus gros glands, et est un des plus grands arbres de cette partie du monde ; tandis que le chêne d'eau et le chêne-saule s'élèvent peu, et donnent des glands fort petits.

Le fruit, comme on le voit, est le caractère constant de la plante : c'est aussi à lui que la nature attache les principales relations du règne animal au règne végétal. Elle a voulu qu'un animal des montagnes retrouvât le fruit dont il vit dans les plaines, sur les sables, dans les rochers, quand il est obligé de s'expatrier, et surtout aux bords des fleuves, quand il y descend pour s'y désaltérer. Je ne connais pas une seule plante de montagne qui n'ait quelques-unes de ses espèces répandues, avec les variétés convenables, dans tous les sites, mais principalement sur le bord des eaux. Le pin des montagnes a ses pignons garnis d'ailerons, et celui qui est aquatique a les siens renfermés dans un esquif. Les semences du chardon, qui croît sur des terres arides, ont des aigrettes pour s'y transporter ; celles du chardon de bonnetier, qui vient sur le bord de l'eau, n'en ont point, parce qu'elles n'en avaient pas besoin pour flotter. Leurs fleurs varient par des raisons semblables ; et quoique les botanistes en aient fait des genres tout à fait différents, le chardonneret sait bien reconnaître celui-ci pour un véritable chardon. Il s'y repose quand il vient se rafraîchir sur quelque rivage. Il oublie, en voyant sa plante favorite, les dunes sablonneuses où il est né, et il embellit de son chant et de son plumage les bords de nos ruisseaux.

Il me semble impossible de connaître les plantes, si on n'étudie leur géographie et leurs éphémérides ; sans cette double lumière, qui se reflète mutuellement, leurs formes nous

seront toujours étrangères. Cependant la plupart des botanistes n'y ont aucun égard; ils ne remarquent, en les recueillant, ni la saison, ni le lieu, ni l'exposition où elles croissent. Ils font attention à toutes leurs parties intrinsèques, et surtout à leurs fleurs; et, après cet examen mécanique, ils les enferment dans leur herbier, et croient bien les connaître, surtout s'ils leur ont donné quelque nom grec. Ils ressemblent à un certain hussard qui, ayant trouvé une inscription latine en lettres de bronze sur un monument antique, les détacha l'une après l'autre, et les mit toutes ensemble dans un panier, qu'il envoya à un antiquaire de ses amis, en le priant de lui mander ce que cela signifiait. Ils ne nous font pas plus connaître la nature, qu'un grammairien ne nous ferait connaître le génie de Sophocle en nous donnant un simple catalogue de ses tragédies, de la division de leurs actes et de leurs scènes, et du nombre de vers qui les composent. Ainsi font ceux qui recueillent les plantes, sans marquer leurs relations entre elles et avec les éléments; ils en conservent la lettre, et ils en suppriment le sens. Ce n'est pas ainsi qu'ont herborisé les Tournefort, les Vaillant, les Linnée. Si ces savants hommes n'ont tiré aucune conséquence de ces relations, ils ont préparé au moins des pierres d'attente à la science à venir.

Quoique les observations que je viens de présenter sur les harmonies élémentaires des plantes soient en petit nombre, j'ose dire qu'elles sont très-importantes aux progrès de l'agriculture. Il ne s'agit pas de déterminer géométriquement les genres de fleurs dont les miroirs sont les plus propres à réfléchir les rayons du soleil dans chaque point de latitude; la gloire d'en calculer les courbes est réservée aux futurs Newtons. La nature nous a servis d'avance, dans les lieux où on lui a laissé la liberté de rétablir ses plans. Nous pouvons faire prospérer les nôtres de la manière la plus avantageuse, en les accordant avec les siens. Pour connaître les plantes les plus propres à réussir dans un terrain, il n'y a qu'à faire attention aux plantes sauvages qui y viennent d'elles-mêmes, et qui s'y distinguent par leur force et leur multitude: on leur subs-

tituera alors des plantes domestiques du même genre de fleurs et de feuilles. Là où croissent des plantes à ombelle, il faut mettre à leur place celles des nôtres qui ont le plus d'analogie avec elles par les feuilles, les fleurs, les racines et les graines, telles que les daucus : l'artichaut y remplacera utilement le fastueux chardon ; le prunier domestique, greffé sur un prunier sauvage, dans le lieu même où celui-ci a poussé, deviendra très-vigoureux. Je suis persuadé que par ces rapprochements naturels on peut tirer de l'utilité des sables et des rochers les plus arides ; car il n'y a pas un seul genre de plantes sauvages qui n'ait une espèce comestible.

Mais il ne suffisait pas à la nature d'avoir mis tant d'harmonies entre les plantes et les sites où elles devaient naître, si elle n'avait encore pourvu au moyen de les rétablir, lorsqu'elles sont détruites par les cultures intolérantes de l'homme. Pour peu qu'on laisse un terrain inculte, on le voit bientôt couvert de végétaux. Ils y croissent en si grand nombre et si vigoureusement, qu'il n'y a point de laboureur qui puisse en faire venir la même quantité sur le terrain dont il prend le plus grand soin. Cependant ces pousses si vigoureuses et si rapides, qui s'emparent souvent de nos chantiers de pierre, de nos murailles de maçonnerie et de nos cours pavées de grès, ne sont souvent que des cultures provisionnelles. La nature, qui marche toujours d'harmonie en harmonie, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le point de perfection qu'elle se propose, ensemence d'abord de graminées et d'herbes de différentes espèces tous les sols abandonnés, en attendant qu'elle puisse y élever des végétaux d'un plus grand ordre. Dans les lieux agrestes où nous voyons des pelouses, nos descendants verront peut-être des forêts. Nous jetterons, à notre ordinaire, un coup d'œil superficiel sur les moyens très-ingénieux dont elle se sert pour préparer ces progressions végétales. Nous entreverrons dès à présent, non-seulement les relations élémentaires des plantes, mais celles qui règnent entre leurs diverses classes, et qui s'étendent jusqu'aux animaux. Les

végétaux les plus méprisables aux yeux de l'homme sont souvent les plus nécessaires dans l'ordre de la création.

Les principaux moyens que la nature emploie pour faire croître des plantes de toute espèce sont les plantes épineuses. Il est très-remarquable que ces sortes de plantes sont les premières qui paraissent dans les terres en friche ou dans les forêts abattues. Elles sont très-propres, en effet, à favoriser des végétations étrangères, parce que leurs feuilles, profondément découpées comme celles des chardons et des vipérines, ou leurs sarments courbés en arc comme ceux de la ronce, ou leurs branches horizontales et entrelacées comme celles de l'épine noire, ou leurs rameaux hérissés d'épines et dégarnis de feuilles comme ceux du jand ou jonc marin, laissent autour d'elles beaucoup d'intervalles, à travers lesquels les autres végétaux peuvent s'élever, et être protégés contre la dent de la plupart des quadrupèdes. Les pépinières des arbres se trouvent souvent dans leur sein. Rien n'est si commun dans les taillis que de voir un jeune chêne sortir d'une nappe de ronces qui tapisse la terre autour de lui de ses grappes de fleurs épineuses; ou un jeune pin s'élever du milieu d'une touffe jaune de joncs marins. Quand ces arbres ont pris une fois de l'accroissement, ils étouffent, par leurs ombrages, les plantes épineuses, qui ne subsistent plus que sur la lisière des bois, où elles ont un air suffisant pour végéter. Mais dans cette situation ce sont encore elles qui les étendent, d'année en année, dans les campagnes. Ainsi les plantes épineuses sont les premiers berceaux des forêts; et les fléaux de l'agriculture de l'homme sont les boucliers de celle de la nature.

Cependant l'homme a imité, à cet égard, les procédés de la nature; car s'il veut protéger dans ses jardins quelque semence qui lève, il ne manque pas de la couvrir de quelque rameau d'épine. Il me paraît probable qu'il n'y a point de lande qui, avec le temps, ne devînt forêt, si ses riverains n'y menaient paître des moutons qui y mangent les jeunes pousses des arbres à mesure qu'elles sortent de leurs buissons. Ainsi, à mon avis,

les croupes des hautes montagnes de l'Espagne, de la Perse, et de plusieurs autres parties du monde, sont dégarnies d'arbres, parce qu'on y mène, pendant l'été, de nombreux troupeaux qui en parcourent les différentes chaînes. Je suis persuadé que ces montagnes étaient couvertes, dans les premiers temps du monde, de forêts qui ont été dévastées par leurs premiers habitants; et qu'elles y renaîtraient, aujourd'hui que ces lieux sont déserts, si on n'y menait pas des troupeaux. Il est très-remarquable que ces lieux élevés sont ensemencés de plantes épineuses, comme nos landes. Don Garcias de Figueroa, ambassadeur d'Espagne auprès de Schah-Abbas, roi de Perse, rapporte, dans la relation de son voyage, que les hautes montagnes de la Perse qu'il traversa, et où les Turcomans errent sans cesse en faisant paître leurs troupeaux, étaient couvertes d'une espèce d'arbrisseau épineux qui y croît dans les lieux les plus arides. Ces mêmes arbrisseaux servaient de retraite à quantité de perdrix. Sur quoi nous observerons que la nature emploie particulièrement les oiseaux pour semer les plantes épineuses dans les lieux les plus escarpés. Ils ont coutume de s'y retirer la nuit, et ils y déposent, avec leurs fientes, les semences pierreuses des mûres de ronce, des baies de l'églantier, de l'épine-vinette, et de la plupart des arbrisseaux épineux, qui par des relations non moins admirables, sont indigestibles dans leur estomac. Les oiseaux ont encore des harmonies particulières avec ces végétaux, comme nous le verrons en son lieu. Non-seulement ils y trouvent des nourritures abondantes et des abris, mais des bourres pour tapisser leurs nids, comme dans les chardons et dans l'arbre à coton de l'Amérique, en sorte que, si plusieurs d'entre eux cherchent leur sûreté dans l'élévation des grands arbres, d'autres la trouvent dans les arbrisseaux épineux. Il n'y a pas de buisson qui n'ait son oiseau particulier.

Indépendamment des plantes propres à chaque site, et qui y sont sédentaires, il y en a qui voyagent, et qui ne font que parcourir la terre. Ces pérégrinations se conçoivent aisément, si l'on suppose, comme c'est la vérité, que plusieurs d'entre

elles ne donnent leurs semences que quand certains vents réguliers soufflent, ou à certaines révolutions des courants de l'Océan. Quoi qu'il en soit, je pense qu'il faut mettre dans ce nombre plusieurs plantes connues des anciens, et que nous ne trouvons plus aujourd'hui. Tel est, entre autres, le fameux lazerpitium des Romains, qui achetaient son jus, appelé lazer, au poids de l'argent. Cette plante, suivant Pline, croissait aux environs de la ville de Corène, en Afrique; mais elle était si rare de son temps, qu'on n'y en voyait plus. Il dit qu'on en trouva encore une sous le règne de Néron, et qu'elle fut envoyée à ce prince comme une grande rareté. Nos botanistes modernes croient que le lazerpitium est la même plante que le silphium de nos jardins; mais il est évident qu'ils se trompent d'après les descriptions que les anciens, entre autres Pline et Dioscoride, nous en ont laissées. Pour moi, je ne doute pas que le lazerpitium ne soit du nombre des végétaux destinés à parcourir la terre d'orient en occident et d'occident en orient. Il est peut-être à présent sur le rivage occidental de l'Afrique, où les vents d'est auront porté ses semences; peut-être aussi, par les révolutions du vent d'ouest, sera-t-il revenu au même lieu où il était du temps d'Auguste, ou qu'il aura été porté dans les campagnes de l'Éthiopie, chez des peuples qui n'en connaissent pas les propriétés prétendues admirables. Pline cite encore plusieurs autres végétaux qui nous sont également inconnus aujourd'hui. Nous observerons que ces apparitions végétales ont été contemporaines de plusieurs espèces d'oiseaux voyageurs qui ont pareillement disparu. On sait qu'il y a plusieurs classes d'oiseaux et de poissons qui ne font que parcourir la terre et les mers : les uns, dans une certaine révolution de jours; les autres, au bout d'une certaine période d'années. Plusieurs plantes peuvent être soumises aux mêmes destins. Cette loi s'étend même jusque dans les cieux, où il nous apparaît, de temps en temps, quelque astre nouveau. La nature, ce me semble, a disposé ses ouvrages de manière qu'elle a toujours en réserve quelque nouveauté pour tenir l'homme en haleine.

Elle a établi, dans la durée de l'existence des différents êtres de chaque règne, des concerts d'un moment, d'une heure, d'un jour, d'une lune, d'une année, de la vie d'un homme, de la durée d'un cèdre, et peut-être de celle d'un globe : mais celui-là n'est sans doute connu que de l'Être suprême.

Je ne doute pas cependant que la plupart des plantes voyageuses n'aient un centre principal, tel qu'un rocher escarpé ou une île au milieu de la mer, d'où elles se répandent dans tout le reste du monde. Ceci me mène à tirer un grand argument pour la nouveauté de notre globe : c'est que, s'il était un peu ancien, toutes les combinaisons de l'ensemencement des plantes seraient faites dans toutes ses parties. Ainsi, par exemple, il n'y aurait pas une île et un rivage inhabité de la mer des Indes qui ne fût planté de cocotiers et semé de cocos, que la mer y charrie tous les ans, et qu'elle répand alternativement sur leurs grèves, au moyen de la variété de ses moussons et de ses courants. Or, il est constant que les rayons de ces arbres, dont les principaux foyers sont aux îles Maldives, ne se sont pas encore répandus par toutes les îles de l'océan Indien. Le philosophe François Leguat et ses infortunés compagnons, qui furent, en 1690, les premiers habitants de la petite île Rodrigue, située à cent lieues à l'est de l'Ile-de-France, n'y trouvèrent point de cocotiers. Mais, précisément pendant le séjour qu'ils y firent, la mer jeta sur la côte plusieurs cocos germés : comme si la Providence avait voulu les engager, par ce présent utile et agréable, à rester dans cette île et à la cultiver. François Leguat, qui ignorait les relations que les semences ont avec l'élément où elles doivent naître, fut fort étonné de ce que ces fruits, qui pesaient cinq à six livres, eussent pu faire un trajet de soixante ou quatre-vingts lieues sans être corrompus. Il présumait, avec raison, qu'ils venaient de l'île Saint-Brande, située au nord-est de Rodrigue. Ces deux îles, désertes depuis la création du monde, ne s'étaient pas encore communiqué tous leurs végétaux, quoique situées dans un courant de mer qui va al-

ternativement, dans le cours d'une année, six mois vers l'une et six mois vers l'autre.

Quoi qu'il en soit, ils plantèrent ces cocos, qui, dans l'espace d'un an et demi, poussèrent des tiges de quatre pieds de hauteur. Un bienfait si marqué du ciel ne fut pas capable de les retenir dans cette île heureuse. Un désir inconsidéré de se procurer des femmes les força de l'abandonner, malgré les représentations de Leguat, et les précipita dans une longue suite d'infortunes, auxquelles la plupart ne purent survivre. Pour moi, je ne doute pas que, s'ils eussent eu dans la Providence la confiance qu'ils lui devaient, elle n'eût fait parvenir des femmes dans leur île déserte, comme elle y avait envoyé des cocos.

Pour revenir aux voyages des végétaux, toutes les combinaisons et les versatilités de leurs semailles se seraient faites dans les îles situées entre les mêmes parallèles et dans les mêmes moussons, si le monde était éternel. Les doubles cocos, dont les pépinières sont aux îles Séchelles, se seraient répandus, et auraient eu le temps de germer sur la côte Malabare, où la mer en jette de temps en temps. Les Indiens auraient planté sur leurs rivages ces fruits, auxquels ils attribuaient des vertus merveilleuses, et dont le palmier leur était tellement inconnu, qu'il n'y a pas douze ans ils les croyaient originaires du fond de la mer, et les appelaient, pour cette raison, cocos marins. Il y a de même une multitude d'autres fruits entre les tropiques, dont les souches primordiales sont aux Moluques, aux Philippines, dans les îles de la mer du Sud, et qui sont entièrement inconnus sur les côtes des deux continents, et même dans les îles de leur voisinage, qui certainement y seraient devenus les objets de la culture de leurs habitants, si la mer avait eu le temps d'en multiplier les projections sur leurs rivages.

Je ne pousserai pas cette réflexion plus loin, mais il est évident qu'elle prouve la nouveauté du monde. S'il était éternel et sans Providence, ses végétaux auraient subi, il y a

longtemps, toutes les combinaisons du hasard qui les ressème. On trouverait leurs diverses espèces dans tous les sites où elles peuvent naître. Je tire de cette observation une autre conséquence : c'est que l'auteur de la nature a voulu lier les hommes par une communication réciproque de bienfaits, dont il s'en faut bien que la chaîne ait encore été parcourue. Quel est, par exemple, le bienfaiteur de l'humanité qui transportera chez les Ostiaks et les Samoïèdes, au détroit de Waigats, l'arbre de Winter, du détroit de Magellan, dont l'écorce réunit la saveur du girofle, du poivre et de la cannelle? et quel est celui qui portera au détroit de Magellan l'arbre aux pois de la Sibérie, pour les besoins des pauvres Patagons? Quelle riche collection peut faire la Russie, non-seulement des arbres qui croissent dans les parties septentrionales et australes de l'Amérique, mais de ceux qui couronnent, dans toutes les parties du monde, les hautes montagnes à glace, dont les croupes élevées ont des températures approchantes de celles de ses plaines! Pourquoi ne voit-elle pas croître dans ses forêts les pins de la Virginie et les cèdres du Liban? Les rivages déserts de l'Irtis pourraient, chaque année, se couvrir de la même folle-avoine qui nourrit tant de peuples sur les bords des rivières du Canada. Non-seulement elle pourrait rassembler dans ses campagnes les arbres et les plantes des latitudes froides, mais un grand nombre de végétaux annuels qui croissent pendant le cours d'un été dans les latitudes chaudes et tempérées. J'ai éprouvé, par mon expérience, que la chaleur de l'été est aussi forte à Pétersbourg que sous la ligne. Il y a de plus, dans le Nord, des parties de la terre qui ont des configurations propres à y donner des abris contre les vents septentrionaux, et à multiplier la chaleur du soleil. Si le Midi a des montagnes à glace, le Nord a des vallées à réverbère. J'ai vu un de ces petits vallons, près de Pétersbourg, au fond duquel coule un ruisseau qui ne gèle pas, même au cœur de l'hiver. Les roches de granit dont la Finlande est hérissée, et qui couvrent, suivant le rapport des voyageurs, la plupart des terres de la Suède, des rivages de la mer Glaciale, et tout

le Spitzberg, suffisent pour produire les mêmes températures en beaucoup d'endroits, et pour y affaiblir considérablement la rigueur du froid. J'ai vu en Finlande, près de Wibour, au delà du soixante-unième degré de latitude, des cerisiers en plein vent, quoique ces arbres soient originaires du quarante-deuxième degré, c'est-à-dire du royaume de Pont, d'où Lucullus les apporta à Rome après la défaite de Mithridate. Les paysans de cette province y cultivent le tabac, qui est bien plus méridional, puisqu'il est originaire du Brésil. A la vérité c'est une plante annuelle, et qui n'y acquiert pas un grand parfum; car ils sont obligés de l'exposer à la chaleur de leurs poêles pour achever de la mûrir. Mais les rochers dont la Finlande est couverte présenteraient sans doute à des yeux attentifs des réverbères qui pourraient lui donner un degré de maturité suffisant. J'y ai trouvé moi-même, près de la ville de Frédéricsham, sur un fumier, à l'abri d'une roche, une touffe d'avoine très-haute, qui jetait, d'une seule racine, trente-sept épis chargés de grains mûrs, sans compter une multitude d'autres petits rejetons. Je la cueillis, dans le dessein de la faire présenter à sa majesté impériale Catherine II, par mon général, M. du Bosquet, sous les ordres duquel et avec qui je faisais la visite des places de cette province : c'était aussi son intention; mais nos domestiques russes, négligents comme sont tous les esclaves, la laissèrent perdre. Il en fut bien fâché, ainsi que moi : je pense qu'une aussi belle touffe de grains, produite dans une province qu'on regarde à Pétersbourg comme frappée de stérilité, à cause des roches dont elle est couverte, qui lui ont fait donner, par les anciens géographes, le surnom de *Lapidosa*, eût été aussi agréable à sa majesté que le gros bloc de granit qu'elle en a fait tirer depuis, pour en faire à Pétersbourg la base de la statue de Pierre le Grand.

J'ai vu en Pologne quelques particuliers cultiver avec le plus grand succès des vignes et des abricotiers. M. de la Roche, agent du prince de Moldavie, me mena, à Varsovie, dans un petit jardin des faubourgs, qui rapportait à son cul-

tivateur cent pistoles de revenu, quoiqu'il n'y eût pas une trentaine de ces arbres; ils étaient tout à fait inconnus dans ce pays il y a cent cinquante ans. Les premiers y furent apportés par un Français, valet de chambre d'une reine de Pologne : cet homme les cultivait en cachette, et faisait présent de leurs fruits aux grands du pays, comme s'il les eût reçus de France par les courriers de la cour. Les grands ne manquaient pas de les lui payer magnifiquement; et cette espèce de commerce est devenu pour lui le principe d'une fortune si considérable, que ses arrière-petits-enfants sont aujourd'hui les plus riches banquiers de ce pays.

Ce que je dis ici de la possibilité d'enrichir de végétaux utiles la Russie et la Pologne est non-seulement dans l'intention de reconnaître de mon mieux le bon accueil que j'ai reçu des grands et du gouvernement de ces pays lorsque j'y étais étranger, mais parce que ces indications tournent également à l'amélioration de la France, dont le climat est plus tempéré. Nous avons des montagnes à glace qui peuvent porter tous les végétaux du Nord, et des vallées à réverbère qui peuvent produire la plupart de ceux du Midi. Il ne faudrait pas, à notre manière, rendre ces sortes de cultures générales dans un canton entier; mais les établir dans quelque petit abri ou détour de vallon. L'influence de ces positions ne s'étend pas fort loin. C'est ainsi que le fameux vignoble de Constance, au cap de Bonne-Espérance, ne réussit que sur une petite portion de terrain située au bas d'une colline; et que les vignobles qui sont autour et aux environs ne produisent pas, à beaucoup près, des raisins muscats de la même qualité, quoique plantés des mêmes espèces de vignes. C'est ce que j'ai éprouvé moi-même. Il faudrait chercher en France ces sortes d'abris dans des lieux où il y a des pierres blanches, dont la couleur est la plus propre à réverbérer les rayons du soleil. Je crois même que la marne doit à sa couleur blanche une partie de la chaleur qu'elle communique aux terres où on la jette; car elle y réfléchit les rayons du soleil avec tant d'activité, qu'elle y brûle les premières pousses de beaucoup d'herbes. Voilà, se-

lon moi, la raison pour laquelle la marne, qui a d'ailleurs en elle-même des principes de fécondation, fait mourir la plupart des herbes qui ont coutume de croître à l'ombre des blés, et dont les premières feuilles sont plus tendres que celles des blés, qui sont en général les plus robustes des graminées. Il faudrait encore chercher ces abris dans le voisinage de la mer et sous l'influence de ses vents, qui sont tellement nécessaires à la végétation de beaucoup de plantes, que plusieurs d'entre elles refusent de croître dans l'intérieur des terres. Tel est entre autres l'olivier, que l'on n'a jamais pu faire venir dans l'intérieur de l'Asie et de l'Amérique, quoique la latitude lui soit d'ailleurs favorable. J'ai remarqué même qu'il ne donne pas de fruit dans les îles et sur les rivages, où il est à l'abri des vents de la mer. J'attribue à cette cause la stérilité de ceux qu'on a plantés à l'Ile-de-France, sur son rivage occidental, qui est abrité des vents d'est par une chaîne de montagnes. Pour le cocotier, il ne réussit point entre les tropiques, s'il n'a, pour ainsi dire, sa racine dans l'eau de mer. C'est, je crois, faute de ces considérations géographiques, et de quelques autres encore, qu'on a manqué quantité de cultures en France et dans nos colonies.

Quoi qu'il en soit, on pourrait trouver dans le royaume une montagne à glace qui aurait peut-être une vallée à réverbère à son pied. Ce serait une recherche très-agréable à faire : on en pourrait tirer un grand parti; on en ferait pour le roi un jardin qui donnerait à notre prince le spectacle de la végétation d'une multitude de climats, sur une ligne qui n'aurait pas quinze cents toises d'élévation. Il pourrait y braver les ardeurs de la canicule à l'ombre des cèdres, sur le bord moussu d'un ruisseau de neige; et peut-être les rigueurs de l'hiver, au fond d'un vallon tourné au midi, sous des palmiers, et au milieu d'un champ de cannes à sucre. On y naturaliserait les animaux qui sont les compatriotes de ces végétaux. Il entendrait bramer le renne de Laponie, de la même vallée où il verrait les paons de Java faire leurs nids. Ce paysage réunirait autour de lui une partie des tributs de la création, et lui don-

nerait une image du paradis terrestre, qui était situé, je pense, dans une position semblable. En vérité, je souhaiterais que nos rois étendissent leurs sublimes jouissances aussi loin que l'étude de la nature a porté ses recherches sous leur florissant empire.

Il me reste maintenant à examiner les harmonies que les plantes forment entre elles. Ce sont ces harmonies qui donnent des charmes aux sites ensemencés par la nature. Nous allons nous en occuper dans la section suivante.

HARMONIES GÉNÉRALES DES PLANTES.

Nous allons appliquer aux plantes les principes généraux que nous avons posés dans l'Étude précédente, en examinant successivement les harmonies de leurs couleurs et de leurs formes.

La verdure des plantes, qui flatte si agréablement notre vue, est une harmonie de deux couleurs opposées dans leur génération élémentaire, du jaune, qui est la couleur de la terre, et du bleu, qui est la couleur du ciel. Si la nature avait coloré les plantes de jaune, elles se confondraient avec le sol; si elle les avait teintes en bleu, elles se confondraient avec le ciel et les eaux. Dans le premier cas, tout paraîtrait terre; dans le second, tout paraîtrait mer : mais leur verdure leur donne des contrastes très-doux avec les fonds de ce grand tableau, et des consonnances fort agréables avec la couleur fauve de la terre et avec l'azur des cieux.

Cette couleur a encore cet avantage, qu'elle s'accorde d'une manière admirable avec toutes les autres; ce qui vient de ce qu'elle est l'harmonie de deux couleurs extrêmes. Les peintres qui ont du goût tendent d'étoffes vertes les murs de leurs cabinets de peinture, afin que les tableaux, de quelques couleurs qu'ils soient, s'y détachent sans dureté et s'y harmonient sans confusion.

La nature, non contente de cette première teinte générale, a employé, en l'étendant sur le fond de sa scène, ce que les peintres appellent des passages; elle a affecté une nuance par-

ticulière de vert bleuâtre, que nous appelons vert de mer, aux plantes qui croissent dans le voisinage des eaux et des cieux. C'est cette nuance qui colore, en général, celles des rivages, comme les roseaux, les saules, les peupliers; et celles des lieux élevés, comme les chardons, les cyprès et les pins, et qui fait accorder l'azur des rivières avec la verdure des prairies, et celui du ciel avec celle des hauteurs. Ainsi, au moyen de cette nuance légère et fuyarde, la nature répand des harmonies délicieuses sur les limites des eaux et sur les profils des paysages; et elle produit encore à l'œil une autre magie : c'est qu'elle donne plus de profondeur aux vallées, et plus d'élévation aux montagnes.

Ce qu'il y a encore de merveilleux en ceci, c'est que, quoiqu'elle n'emploie qu'une seule couleur pour en revêtir tant de plantes, elle en tire une quantité de teintes si prodigieuse, que chacune de ces plantes a la sienne qui lui est particulière, et qui la détache assez de sa voisine pour l'en distinguer; et chacune de ces teintes varie chaque jour, depuis le commencement du printemps, où elles se montrent la plupart d'une verdure sanglante, jusqu'aux derniers jours de l'automne, où elles paraissent de différents jaunes.

La nature, après avoir ainsi mis d'accord le fond de son tableau par une couleur générale, en a détaché en particulier chaque végétal par des contrastes. Ceux qui devaient croître immédiatement sur la terre, sur des grèves ou sur de sombres rochers, sont entièrement verts, feuilles et tiges, comme la plupart des roseaux, des graminées, des mousses, des cierges et des aloès; mais ceux qui devaient sortir du milieu des herbes ont des tiges de couleurs rembrunies, comme sont les troncs de la plupart des arbres et des arbrisseaux. Le sureau, par exemple, qui vient au milieu des gazons, a ses tiges d'un gris cendré; mais l'hyèble, qui lui ressemble d'ailleurs en tout, et qui naît immédiatement sur la terre, a les siennes toutes vertes. L'armoise, qui croît le long des haies, a ses tiges rougeâtres, par lesquelles elle se distingue aisément des arbrisseaux voisins. Il y a même dans chaque genre de plantes

des espèces qui, par leurs couleurs éclatantes, semblent être faites pour terminer les limites de leur classe. Telle est, dans les cormiers, une espèce appelée cormier du Canada, dont les branches sont d'un rouge de corail. Il y a, parmi les saules, des osiers qui ont leurs scions jaunes comme l'or, mais il n'y a pas une seule plante qui ne se détache entièrement du fond qui l'environne par ses fleurs et par ses fruits. On ne saurait supposer que tant de variétés soient des résultats mécaniques de la couleur qui avoisine les corps; par exemple, que le vert bleuâtre de la plupart des végétaux de montagnes soit un effet de l'azur des cieux Il est digne de remarque que la couleur bleue ne se trouve point, du moins que je sache, dans les fleurs ou dans les fruits des arbres élevés, car alors ils se seraient confondus avec le ciel; mais elle est fort commune à terre, dans les fleurs des herbes, telles que les bluets, les scabieuses, les violettes, les hépatiques, les riz, etc... Au contraire, la couleur de terre est fort commune dans les fruits des arbres élevés, tels que ceux des châtaigniers, des noyers, des cocotiers, des pins. On doit entrevoir par là que le point de vue de ce magnifique tableau a été pris des yeux de l'homme.

La nature, après avoir distingué la couleur harmonique de chaque végétal par la couleur contrastante de ses fleurs et de ses fruits, a suivi les mêmes lois dans les formes qu'elle leur a données. La plus belle des formes, comme nous l'avons vu, est la forme sphérique : et le contraste le plus agréable qu'elle puisse former est lorsqu'elle se trouve opposée à la forme rayonnante. Vous trouverez fréquemment cette forme et son contraste dans l'agrégation des fleurs appelées radiées, comme la marguerite, qui a un cercle de petits pétales blancs divergents qui environnent son disque jaune : on le retrouve, avec d'autres combinaisons, dans les bluets, les asters, et une multitude d'autres espèces. Quand les parties rayonnantes de la fleur sont en dehors, les parties sphériques sont en dedans, comme dans les espèces que je viens de nommer; mais quand les premières sont en dedans, les parties sphériques sont en

dehors : c'est ce qu'on peut remarquer dans celles dont les étamines sont fort allongées, et les pétales en portions sphériques, telles que les fleurs d'aubépine et de pommier, et la plupart des rosacées et des liliacées. Quelquefois le contraste de la fleur est aux parties environnantes de la plante. La rose est une de celles où il est le plus fortement prononcé : son disque est formé de belles portions sphériques, son calice hérissé de barbes, et sa tige d'épines.

Lorsque la forme sphérique se trouve placée dans une fleur entre la forme rayonnante et la parabolique, alors il y a une génération élémentaire complète, dont l'effet est toujours très-agréable : c'est aussi celui que produisent la plupart des fleurs que nous venons de nommer, par les profils de leurs calices, qui terminent leurs tiges élancées. Les bouquetières en connaissent tellement le mérite, qu'elles vendent une simple rose sur son rameau beaucoup plus cher qu'un gros bouquet des mêmes fleurs, surtout quand il y a quelques boutons qui présentent les progressions charmantes de la floraison. Mais la nature est si vaste, et mon incapacité si grande, que je m'en tiendrai à jeter un coup d'œil sur le contraste qui vient de la simple opposition des formes : il est si universel, que la nature l'a donné aux plantes qui ne l'avaient pas en elles-mêmes, en les opposant à d'autres qui avaient une configuration toute différente.

Les espèces opposées en formes sont presque toujours ensemble. Lorsqu'on rencontre un vieux saule sur le bord d'une rivière qui n'est pas dégradée, on y voit souvent un grand convolvulus en couvrir le feuillage rayonnant de ses feuilles en cœur et de ses fleurs en cloches blanches, au défaut des fleurs apparentes que la nature a refusées à cet arbre. Diverses espèces de liserons produisent les mêmes harmonies sur diverses espèces de hautes graminées.

Ces plantes, appelées grimpantes, sont répandues dans tout le règne végétal, et réparties, je pense, à chaque espèce verticale. Elles ont bien des moyens différents de s'y accrocher, qui mériteraient seuls un traité particulier. Il y en a qui

tournent en spirale autour des troncs des arbres des forêts, comme les chèvrefeuilles; d'autres, comme les pois, ont des mains à trois et à cinq doigts, dont ils saisissent les arbrisseaux : il est très-remarquable que ces mains ne leur viennent que lorsqu'ils sont parvenus à la hauteur où ils commencent à en avoir besoin pour s'appuyer; d'autres s'attachent, comme la grenadille, avec des tire-bouchons; d'autres forment un simple crochet de la queue de leur feuille, comme la capucine : l'œillet en fait autant avec l'extrémité de la sienne. On soutient ces deux belles fleurs, dans nos jardins, avec des baguettes; mais ce serait un problème digne des recherches des fleuristes, de trouver quelles sont les plantes, si je puis dire auxiliaires, auxquelles celles-ci étaient destinées à se joindre dans les lieux d'où elles tirent leur origine : on formerait par leur réunion des groupes charmants.

Je suis persuadé qu'il n'y a pas un végétal qui n'ait son opposé dans quelque partie de la terre : leur harmonie mutuelle est la cause du plaisir secret que nous éprouvons dans les lieux agrestes où la nature a la liberté de les rassembler. Le sapin s'élève, dans les forêts du Nord, comme une haute pyramide, d'un vert sombre et d'un port immobile. On trouve presque toujours dans son voisinage le bouleau, qui croît à sa hauteur, de la forme d'une pyramide renversée, d'une verdure gaie, et dont le feuillage mobile joue sans cesse au gré des vents. Le trèfle aux feuilles rondes aime à croître au milieu de l'herbe fine, et à la parer de ses bouquets de fleurs. Je crois même que la nature n'a découpé profondément les feuilles de beaucoup de végétaux que pour faciliter ces sortes d'alliances, et ménager des passages aux graminées, dont la verdure et la finesse des tiges forment avec elles une infinité de contrastes. On en voit assez d'exemples dans les champs incultes, où les touffes d'herbes percent à travers les larges plantes des chardons et des vipérines. C'est aussi afin que les graminées, qui sont les plus utiles de tous les végétaux, pussent recevoir une portion des pluies du ciel à travers les larges feuillages de ces enfants privilégiés de la nature, qui

étoufferaient tout ce qui les environne, sans leurs profondes découpures. La nature ne fait rien pour le simple plaisir, qu'elle n'y joigne quelque raison d'utilité; celle-ci me paraît d'autant plus marquée, que les découpures des feuilles sont beaucoup plus communes et plus grandes dans les plantes et les sous-arbrisseaux qui s'élèvent peu de terre, que dans les arbres.

Les harmonies qui résultent des contrastes se retrouvent jusque dans les eaux. Le roseau, sur le bord des fleuves, dresse en l'air ses feuilles rayonnantes et sa quenouille rembrunie, tandis que le nymphæa étend à ses pieds ses larges feuilles en cœur et ses roses dorées; l'un présente sur les eaux une palissade, et l'autre un plancher de verdure. On retrouve des oppositions semblables jusque dans les plus affreux climats. Martens de Hambourg, qui nous a donné une fort bonne relation du Spitzberg, dit que lorsque les matelots du vaisseau dans lequel il naviguait sur ces côtes tiraient leur ancre du fond de la mer, ils amenaient presque toujours avec elle une feuille d'algue fort large, de six pieds de long, et attachée à une queue de pareille longueur: cette feuille était lisse, de couleur brune, tachetée de noir, rayée de deux raies blanches, et faite en forme de langue; il l'appelle plante de roche. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle était ordinairement accompagnée d'une plante chevelue de six pieds de long, semblable à la queue d'un cheval, et formée de poils si fins, qu'on pouvait, dit-il, l'appeler soie de roche. Il trouva sur ces tristes rivages, où l'empire de Flore est si désolé, le cochléaria et l'oseille qui croissaient ensemble. La feuille du premier est arrondie en forme de cuiller, et celle de l'autre allongée en fer de flèche. Un médecin habile, appelé Bartholin [1], a observé que les vertus de leurs sels sont aussi opposées que leur configuration; ceux du premier sont alcalis, ceux de l'autre sont acides; et de leur réunion il résulte ce que les médecins appellent sel neutre (qu'ils devraient plutôt appeler sel harmonique), le plus puissant remède qu'on puisse em-

[1] *Voyez* Chomel, *Histoire des plantes usuelles.*

ployer contre le scorbut, qui attaque ordinairement les hommes de ces terribles climats. Pour moi, je soupçonne que les qualités des plantes sont harmoniques comme leurs formes, et que toutes les fois que nous en rencontrons de groupées agréablement et constamment, il doit résulter de la réunion de leurs qualités, pour la nourriture, pour la santé ou pour le plaisir, une harmonie aussi agréable que celle qui naît du contraste de leurs figures. C'est une présomption que je pourrais appuyer de l'instinct des animaux, qui, en broutant les herbes, varient le choix de leurs aliments; mais cette considération me ferait sortir de mon sujet.

Je ne finirais pas si j'entrais dans quelque détail sur les harmonies de tant de plantes que nous méprisons, parce-qu'elles sont faibles ou communes. Si nous les supposions, par la pensée, de la grandeur de nos arbres, la majesté des palmiers disparaîtrait devant la magnificence de leurs attitudes et de leurs proportions. Il y en a, telles que les vipérines, qui s'élèvent comme de superbes candélabres, en formant un vide autour de leur centre, et en portant vers le ciel leurs bras épineux, chargés dans toute leur longueur de girandoles de fleurs violettes. Le verbascum, au contraire, étend autour de lui ses larges feuilles drapées, et pousse de son centre une longue quenouille de fleurs jaunes, aussi douces à la poitrine qu'au toucher. Les violettes au bleu foncé contrastent, au printemps, avec les primevères aux coupes d'or et aux lèvres écarlates. Sur des angles rembrunis de rocher, à l'ombre des vieux hêtres, des champignons blancs et ronds comme des dames d'ivoire s'élèvent au milieu des lits de mousse du plus beau vert.

Les champignons seuls présentent une multitude de consonnances et de contrastes inconnus. Cette classe est d'abord la plus variée de toutes celles des végétaux de nos climats. Sébastien Vaillant en compte cent quatre espèces dans les environs de Paris, sans compter les fongoïdes, qui en fournissent au moins une douzaine d'autres. La nature les a dispersés dans la plupart des lieux ombragés, où ils forment souvent

les contrastes les plus extraordinaires. Il y en a qui ne viennent que sur les rochers nus, où ils présentent une forêt de petits filaments, dont chacun est surmonté de son chapiteau. Il y en a qui croissent sur les matières les plus abjectes, avec les formes les plus graves : tel est celui qui vient sur le crottin de cheval, et qui ressemble à un chapiteau romain, dont il porte le nom. D'autres ont des convenances d'agrément : tel est celui qui croît au pied de l'aune, sous la forme d'un pétoncle. Quelle est la nymphe qui a placé un coquillage au pied de l'arbre des fleuves ? Cette nombreuse tribu paraît avoir sa destinée attachée à celle des arbres, qui ont chacun leur champignon qui leur est affecté, et qu'on trouve rarement ailleurs : tels sont ceux qui ne croissent que sur les racines des pruniers et des pins. Le ciel a beau verser des pluies abondantes, les champignons, à couvert sous leurs parapluies, n'en reçoivent pas une goutte. Ils tirent toute leur vie de la terre, et du grand végétal auquel ils ont lié leur fortune : semblables à ces petits Savoyards qui sont placés comme des bornes aux portes des hôtels, ils établissent leur subsistance sur la surabondance d'autrui; ils naissent à l'ombre des puissances des forêts, et vivent du superflu de leurs magnifiques banquets.

D'autres végétaux présentent des oppositions de la force à la faiblesse dans un autre genre, et des convenances de protection plus distinguée. Ceux-là, comme de grands seigneurs, laissent leurs faibles amis à leurs pieds; ceux-ci les portent dans leurs bras et sur leurs têtes. Ils reçoivent souvent la récompense de leur noble hospitalité. Les lianes, qui, dans les îles Antilles, s'attachent aux arbres des forêts, les défendent de la fureur des ouragans. Le chêne des Gaules s'est vu plus d'une fois l'objet de la vénération des peuples, pour avoir porté le gui dans ses rameaux. Le lierre, ami des monuments et des tombeaux, le lierre, dont on couronnait jadis les grands poëtes qui donnent l'immortalité, couvre quelquefois de son feuillage les troncs des plus grands arbres. Il est une des fortes preuves des compensations végétales de la nature; car je ne me rappelle pas en avoir jamais vu sur les troncs des pins

des sapins, ou des arbres dont le feuillage dure toute l'année. Il ne revêt que ceux que l'hiver dépouille. Symbole d'une amitié généreuse, il ne s'attache qu'aux malheureux; et lorsque la mort même a frappé son protecteur, il le rend encore l'honneur des forêts où il ne vit plus : il le fait renaître, en le décorant de guirlandes de fleurs et de festons d'une verdure éternelle.

La plupart des plantes qui croissent à l'ombre ont les couleurs les plus apparentes : ainsi les mousses font briller leur vert d'émeraude sur les flancs sombres des rochers. Dans les forêts, les champignons et les agarics se distinguent, par leurs couleurs, des racines des arbres sur lesquels ils croissent. Le lierre se détache de leurs écorces grises par son vert lustré; le gui fait apparaître ses rameaux d'un vert jaune, et ses fruits semblables à des perles, dans l'épaisseur de leurs feuillages; le convolvulus aquatique fait éclater ses grandes cloches blanches sur le tronc du saule; la vigne-vierge tapisse de verdure les anciennes tours, et, dans l'automne, son feuillage d'or et de pourpre semble fixer sur leurs flancs rembrunis les riches couleurs du soleil couchant. D'autres plantes, entièrement cachées, se découvrent par leurs parfums. C'est de cette manière que l'obscure violette appelle la main des amants au sein des buissons épineux. Ainsi se vérifie de toutes parts cette grande loi des contrastes qui gouverne le monde : aucune agrégation n'est dans les plantes l'effet du hasard.

La nature a établi dans les nombreuses tribus du règne végétal une multitude d'habitudes dont la fin nous est inconnue. Il y a des plantes, par exemple, dont les sexes sont sur des individus différents, comme parmi les animaux; il y en a d'autres qu'on trouve toujours réunies en plusieurs touffes, comme si elles aimaient à vivre en societé; d'autres, au contraire se rencontrent presque toujours seules. Je présume que plusieurs de ces rapports sont liés avec les mœurs des oiseaux qui vivent de leurs fruits, et qui les ressèment. Souvent les herbes représentent dans les prairies le port des arbres des forêts; il y en a qui, par leurs feuillages et leurs proportions, ressemblent au pin, au sapin et au chêne : je crois même

que chaque arbre a une consonnance dans les herbes. C'est par cette magie que de petits espaces nous offrent l'étendue d'un grand terrain. Si vous êtes sous un bosquet de chênes, et que vous aperceviez sur un tertre voisin des touffes de germandrées, dont le feuillage leur ressemble en petit, vous éprouverez les effets d'une perspective. Ces dégradations de proportions s'étendent même des arbres jusqu'aux mousses, et sont les causes, en partie, du plaisir que nous éprouvons dans les lieux agrestes, quand la nature a eu le loisir d'y disposer ses plans. L'effet de ces illusions végétales y est si certain, que si on les fait défricher, le terrain, dépouillé de ses végétaux naturels, paraît beaucoup plus petit qu'auparavant.

La nature emploie encore des dégradations de verdure qui, étant plus légères au sommet des arbres qu'à leur base, les fait paraître plus élevés qu'ils ne le sont. Elle affecte encore la forme pyramidale à plusieurs arbres de montagnes, afin d'augmenter à la vue l'élévation de leur site : c'est ce qu'on peut reconnaître dans les mélèzes, les sapins, les cyprès, et dans plusieurs plantes qui croissent sur les hauteurs. Quelquefois elle réunit dans le même lieu les effets des saisons ou des climats les plus opposés. Elle tapisse, dans les pays chauds, des flancs entiers de montagnes de cette plante, qu'on appelle glaciale, parce qu'elle semble toute couverte de glaçons : on croirait, au milieu de l'été, que Borée y a soufflé tous les frimas du Nord. D'un autre côté, on trouve en Russie des mousses au milieu de l'hiver, qui, par la couleur rousse et enfumée de leurs fleurs, paraissent avoir été incendiées. Dans nos climats pluvieux, elle couronne les sommets des coteaux de genêts et de romarins, et le haut des vieilles tours de giroflées jaunes : au milieu du jour le plus sombre, on croit y voir luire les rayons du soleil. Dans un autre lieu, elle produit les effets du vent au milieu du plus grand calme. Il ne faut, en Amérique, qu'un oiseau qui vienne se poser sur une touffe de sensitives pour en faire mouvoir toute la lisière, qui s'étend quelquefois à un demi-quart de lieue. Le voyageur européen s'arrête, et s'étonne de voir l'air tranquille et l'herbe en mouvement.

Quelquefois moi-même j'ai pris dans nos bois le murmure des peupliers et des trembles pour celui des ruisseaux : plus d'une fois, assis sur les ombrages au bord des prairies, dont les vents faisaient ondoyer les herbes, ce double frémissement a fait passer dans mon sang la fraîcheur imaginaire des eaux. Souvent la nature emploie les vapeurs de l'air pour donner plus d'étendue à nos paysages. Elle les répand au fond des vallées, et les arrête aux coudes des fleuves, en laissant entrevoir par intervalles leurs longs canaux éclairés du soleil. Elle en multiplie aussi les plans, et en prolonge l'étendue Quelquefois elle enlève ce voile magique du fond des vallées, et, le roulant sur les montagnes voisines, où elle le teint de vermillon et d'azur, elle confond la circonférence de la terre avec la voûte des cieux. C'est ainsi qu'elle emploie les nuages, aussi légers que les illusions de la vie, à nous élever vers le ciel ; qu'elle répand au milieu de ses mystères les sensations ineffables de l'infini, et qu'elle ôte à nos sens la vue de ses ouvrages, pour en donner à notre âme un plus profond sentiment.

HARMONIES ANIMALES DES PLANTES.

La nature, après avoir établi, sur un sol formé de débris, insensible et mort, des végétaux doués des principes de la vie, de l'accroissement et de la génération, a ordonné à ceux-ci des êtres qui avaient, avec ces mêmes facultés, la puissance de se mouvoir, des convenances pour les habiter, des passions pour s'en nourrir, et un instinct pour en faire le choix : ce sont les animaux. Je ne parlerai ici que des relations les plus communes qu'ils ont avec les plantes; mais si je m'occupais de celles que leurs tribus innombrables ont avec les éléments, entre elles-mêmes, et avec l'homme, quelle que soit mon ignorance, j'ouvrirais une multitude de scènes encore plus dignes d'admiration.

La nature, dans un ordre tout nouveau, n'a point changé ses lois; elle a établi les mêmes harmonies et les mêmes contrastes des animaux aux plantes, que des plantes aux éléments. Il paraîtrait naturel à notre faible raison, et consé-

quent aux grands principes de nos sciences, qui donnent tant de puissance aux analogies et aux causes physiques, que tant d'êtres sensibles qui naissent au milieu de la verdure en fussent à la longue affectés. Les impressions de leurs parents, jointes à celles de leur enfance, qui servent à expliquer tant de choses dans le genre humain, se fortifiant en eux de générations en générations par de nouvelles teintes, on devrait voir à la longue des bœufs et des moutons verts comme le pré qui les nourrit. Nous avons observé, dans l'Étude précédente, que, comme les végétaux étaient détachés de la terre par leur couleur verte, les animaux qui vivent sur la verdure s'en distinguent à leur tour par des couleurs rembrunies; et que ceux qui vivent sur les écorces sombres des arbres, ou sur d'autres fonds obscurs, sont revêtus de couleurs brillantes, et quelquefois vertes.

Nous remarquerons à ce sujet que plusieurs espèces d'oiseaux qui vivent aux Indes dans les feuillages des arbres, comme la plupart des perroquets, beaucoup de colibris et même des tourterelles, sont du plus beau vert; mais, indépendamment des taches et des marbrures blanches, bleues ou rouges, qui distinguent leurs différentes tribus, et qui les font apercevoir de loin dans les arbres, la verdure brillante de leur plumage les détache très-avantageusement de la verdure sombre et rembrunie de ces forêts méridionales. Nous avons vu que la nature employait ce moyen général pour affaiblir les reflets de la chaleur; mais, pour ne pas confondre les objets de son tableau, si elle a rembruni le fond de la scène, elle a rendu les habits des acteurs plus éclatants.

Il paraît qu'elle a réparti les espèces d'animaux les plus agréablement colorés aux espèces de végétaux dont les fleurs sont le moins apparentes, comme une compensation. Il y a bien moins de fleurs brillantes entre les tropiques que dans les zones tempérées; et, en récompense, les insectes, les oiseaux, et même les quadrupèdes, comme plusieurs espèces de singes et de lézards, y ont les couleurs les plus vives. Lorsqu'ils se posent sur les végétaux qui leur sont propres, ils y

forment les plus beaux contrastes et les harmonies les plus aimables. Je me suis quelquefois arrêté, aux Iles, à considérer de petits lézards qui vivent sur les écorces des arbres, où ils prennent des mouches. Ils sont du plus beau vert pomme, et ils ont sur le dos des espèces de caractères du rouge le plus vif, qui ressemblent à des lettres arabes. Lorsqu'un cocotier en avait plusieurs dispersés le long de sa tige, il n'y avait point d'obélisque égyptien, de porphyre, avec ses hiéroglyphes, qui me parût aussi mystérieux et aussi magnifique. J'y ai vu aussi des volées de petits oiseaux, appelés cardinaux parce qu'ils sont tout rouges, se reposer sur des buissons dont la verdure était noircie par le soleil, et les faire paraître comme des girandoles de lampions. Le père du Tertre dit qu'il n'y a point, aux Antilles, de spectacle plus brillant que de voir des compagnies d'aras s'abattre au sommet d'un palmiste. Le bleu, le rouge et le jaune de leur plumage couvrent les rameaux de l'arbre sans fleurs du plus superbe émail. On voit des harmonies à peu près semblables dans nos climats. Le chardonneret, à tête rouge et aux ailes bordées de jaune, paraît de loin, sur un buisson, comme la fleur du chardon où il est né. Quelquefois on prend des bergeronnettes couleur d'ardoise, qui se reposent aux extrémités des feuilles d'un roseau, pour des fleurs d'iris.

Il serait fort curieux de rassembler un grand nombre de ces oppositions et de ces analogies. Elles nous mèneraient à trouver la plante qui convient le mieux à chaque animal. Les naturalistes ne se sont point occupés de ces convenances; ceux qui ont écrit l'histoire des oiseaux les ont classés par les pieds, les becs et les narines. Quelquefois ils parlent des saisons où ils paraissent, mais presque jamais des arbres où ils vivent. Il n'y a que ceux qui, faisant des collections de papillons, sont souvent obligés de les chercher dans l'état de nymphe ou de chenille, qui ont quelquefois distingué ces insectes par les noms des végétaux où ils les ont trouvés. Telles sont les chenilles du tithymale, du pin, de l'orme, etc., qu'ils ont reconnues pour être particulières à ces végé-

taux. Mais il n'y a point d'animal qu'on ne puisse rapporter à une plante qui lui est propre.

Nous avons divisé les plantes en aériennes, en aquatiques, en terrestres, comme les animaux le sont eux-mêmes, et nous avons trouvé dans les deux classes extrêmes des concordances constantes avec leurs éléments. On peut encore les diviser en deux classes, en arbres et en herbes, comme les animaux le sont aussi en quadrupèdes et en volatiles. La nature ne rapproche pas les deux règnes en consonnances, c'est-à-dire en attachant les grands animaux aux grands végétaux; mais elle les réunit par des contrastes, en faisant accorder la classe des arbres avec celle des petits animaux, et celle des herbes avec les grands quadrupèdes; et par ces oppositions elle donne des convenances de protection aux faibles, et de commodité aux puissants.

Cette loi est si générale, que j'ai remarqué que, par tout pays où les espèces de graminées sont peu variées, celles des quadrupèdes qui y vivent sont peu nombreuses, et que là où les espèces d'arbres sont multipliées, celles des volatiles le sont pareillement. C'est ce dont on peut s'assurer par les herbiers de plusieurs endroits de l'Amérique, entre autres par ceux de la Guiane et du Brésil, qui présentent peu de variétés dans les graminées, et qui en offrent un grand nombre dans les arbres. On sait que ces pays ont en effet peu de quadrupèdes naturels, et qu'ils sont au contraire peuplés d'une infinité d'oiseaux et d'insectes.

Si nous jetons un coup d'œil sur les rapports des graminées aux quadrupèdes, nous trouverons que, malgré leur contraste apparent, il y a entre eux une multitude de convenances réelles. Le peu d'élévation des graminées les met à la portée des mâchoires des quadrupèdes, dont la tête est dans une situation horizontale, et souvent inclinée vers la terre. Leurs gerbes déliées semblent faites pour être saisies par des lèvres larges et charnues; leurs tendres tiges, facilement tranchées par des dents incisives; leurs semences farineuses, aisément broyées par des dents molaires. D'ailleurs, leurs touffes

épaisses et élastiques, sans être ligneuses, présentent de molles litières à des corps pesants.

Si au contraire nous examinons les convenances qu'il y a entre les arbres et les oiseaux, nous verrons que les branches des arbres sont facilement embrassées par les pieds à quatre doigts de la plupart des volatiles, que la nature a disposés de façon qu'il y en a trois en avant et un en arrière, afin qu'ils pussent les saisir comme avec des mains. De plus, les oiseaux trouvent, dans les divers étages des feuilles, des abris contre la pluie, le soleil et le froid, à quoi contribuent encore les épaisseurs des troncs. Les trous qui se forment sur ceux-ci, et les mousses qui y croissent, leur donnent des logements pour faire leurs nids, et des matelas pour les tapisser. Les semences rondes ou allongées des arbres sont proportionnées à la forme de leurs becs. Ceux qui portent des fruits charnus logent des oiseaux qui ont les becs pointus ou courbés comme des pioches. Dans les îles des pays situés entre les tropiques et le long des grands fleuves de l'Amérique, la plupart des arbres maritimes et fluviatiles, entre autres plusieurs espèces de palmiers, portent des fruits revêtus de coques très-dures, afin qu'ils puissent flotter sur les eaux qui les ressèment au loin; mais leur enveloppe ne les met pas à couvert des oiseaux. Les diverses tribus de perroquets qui les habitent, et dont je crois qu'il y a une espèce répartie à chaque espèce de palmier, trouvent bien le moyen d'ouvrir leur graine avec des becs crochus, qui percent comme des alênes et qui pincent comme des tenailles.

La nature a encore ordonné des animaux d'un troisième ordre, qui trouvent, dans l'écorce ou dans la fleur d'une plante, autant de commodités qu'un quadrupède en a dans une prairie, ou un oiseau dans un arbre entier : ce sont les insectes. Quelques naturalistes les ont divisés en six grandes tribus, qu'ils ont caractérisées, suivant leur coutume, quoique assez inutilement, par des noms grecs. Ils les classent en insectes coléoptères ou à étuis, comme les scarabées, tels que nos hannetons; en hémiptères ou à demi-étuis, comme

les gallinsectes, tels que le kermès; en tétraptères ou à quatre ailes farineuses, comme les papillons; en tétraptères qui ont quatre ailes nues, comme les abeilles; en diptères ou à deux ailes nues, comme les mouches communes; et en aptères ou sans ailes, comme les araignées. Mais ces six classes ont une multitude de divisions et de subdivisions qui réunissent les espèces d'insectes de formes et d'instincts les plus disparates, et qui en séparent beaucoup d'autres qui ont d'ailleurs entre elles beaucoup d'analogie.

Quoi qu'il en soit, cet ordre d'animaux paraît particulièrement affecté aux arbres. Pline observe que les fourmis sont très-friandes des graines du cyprès. Il dit qu'elles attaquent les cônes qui les renferment, quand ils s'entr'ouvrent dans leur maturité, sans y en laisser une seule; et il regarde comme un miracle de la nature qu'un si petit animal détruise la semence d'un des plus grands arbres du monde. Je crois qu'on ne pourra jamais établir, dans les diverses tribus d'insectes, un véritable ordre, et dans leur étude l'utilité et l'agrément dont elle est susceptible, qu'en les rapportant aux diverses parties des végétaux. Ainsi, on rapporterait aux nectaires des fleurs les papillons et les mouches qui ont des trompes pour en recueillir les sucs; à leurs étamines, les mouches qui, comme les abeilles, ont des cuillers creusées dans leurs cuisses garnies de poils pour en serrer les poussières, et quatre ailes pour emporter leur butin; aux feuilles des plantes, les mouches communes et les gallinsectes, qui ont des pieux pointus et creux, pour y faire des incisions et en boire les liqueurs; aux graines, les scarabées, comme les charançons, qui devaient s'y enfoncer pour vivre de leur farine, et qui ont leurs ailes renfermées dans des étuis pour ne pas les gâter, et des râpes pour y faire des ouvertures; aux tiges, les vers, qui sont tout nus, parce qu'ils n'avaient pas besoin d'être vêtus dans la substance du bois, qui les abrite de toutes parts; mais ils ont des tarières avec lesquelles ils viennent quelquefois à bout de détruire des forêts; enfin, aux débris de toute espèce, les fourmis, qui ont des pinces, et l'instinct de

se réunir en corps pour dépecer et emporter tout ce qui leur convient. La desserte de cette grande table végétale est entraînée par les pluies aux rivières, et de là à la mer, où elle présente un nouvel ordre de relations avec les poissons. Il est digne de remarque que les plus puissants appâts qu'on puisse leur présenter sont tirés du règne végétal, et particulièrement des graines ou des substances des plantes qui ont les caractères aquatiques que nous avons indiqués, telles que la coque du Levant, le souchet de Smyrne, le suc de tithymale, le nard celtique, le cumin, l'anis, l'ortie, la marjolaine, la racine d'aristoloche, et la graine de chenevis. Ainsi, les relations de ces plantes avec les poissons confirment ce que nous avons dit de celles de leurs graines avec les eaux.

Ce serait en rapportant les diverses tribus d'insectes aux diverses parties des plantes, que nous verrions les raisons qui ont déterminé la nature à donner à ces petits animaux des figures si extraordinaires. Nous connaîtrions les usages de leurs outils, dont la plupart nous sont inconnus, et nous aurions de nouveaux sujets d'admirer l'intelligence divine et de perfectionner la nôtre. D'un autre côté, cette lumière répandrait le plus grand jour sur beaucoup de parties des plantes dont les botanistes ignorent l'utilité, parce qu'elles n'ont de convenances qu'avec les animaux. Je suis persuadé qu'il n'y a pas un végétal qui n'ait au moins un individu de chacune des six classes générales d'insectes reconnues par les naturalistes. Comme la nature a divisé chaque genre de plantes en diverses espèces, pour les rendre capables de croître dans différents sites, elle a divisé de même chaque genre d'insectes en diverses espèces, pour les rendre propres à habiter différentes espèces de plantes. Elle a peint pour cette raison, et numéroté de mille manières diverses, mais invariables, les divisions presque infinies de la même branche. Par exemple, on trouve constamment sur l'orme le beau papillon appelé brocatelle d'or, à cause de sa riche couleur. Celui qu'on nomme les quatre *omicron*, et qui vit je ne sais où, produit toujours des descendants qui portent cette lettre grecque imprimée quatre

fois sur leurs ailes. Il y a une espèce d'abeilles à cinq crochets, qui ne vit que sur les fleurs radiées : sans ces crochets, elle ne pourrait se cramponner sur les miroirs plans de ces fleurs, et se charger de leurs étamines aussi aisément que l'abeille commune, qui travaille, pour l'ordinaire, au fond de celles dont la corolle est profonde.

Ce n'est pas que je pense qu'une plante nourrisse dans ses diverses variétés toutes les branches collatérales d'une famille d'insectes. Je crois que chaque genre, parmi ceux-ci, s'étend beaucoup plus loin que le genre de plantes qui lui sert principalement de base. En cela, la nature manifeste une autre de ses lois, par laquelle elle a rendu ce qu'il y a de meilleur le plus commun. Comme l'animal est d'une nature supérieure au végétal, les espèces du premier sont plus multipliées et plus répandues que celles du second. Par exemple, il n'y a pas seize cents espèces de plantes dans les environs de Paris, et on y compte près de six mille espèces de mouches. Je présume donc que les diverses tribus de plantes se croisent avec celles des animaux, ce qui rend leurs espèces susceptibles de différentes harmonies. On en peut juger par la variété des goûts dans les oiseaux de la même famille. La fauvette à tête noire niche dans les lierres ; la fauvette à tête rousse des murailles, dans le voisinage des chenevières ; la fauvette brune, sur les arbres des grands chemins, où elle compose son nid de crins de cheval. On en compte de douze espèces dans nos climats, qui ont chacune leur département. Nos diverses sortes d'alouettes sont aussi réparties à différents sites, aux bois, aux prés, aux bruyères, aux terres labourées, et aux rivages de la mer.

Il y a des observations bien intéressantes à faire sur les durées des végétaux qui sont inégales, quoique soumises, aux influences des mêmes éléments. Le chêne sert de monument aux nations ; et le nostoc, qui croît à ses pieds, ne vit qu'un jour. Tout ce que j'en peux dire en général, c'est que le temps de leur dépérissement n'est point réglé sur celui de leur accroissement, ni celui de leur fécondité proportionné à leur fai-

blesse, aux climats ou aux saisons, comme on l'a prétendu. Pline [1] cite des yeuses, des planes et des cyprès qui existaient de son temps, et qui étaient plus anciens que Rome, c'est-à-dire qui avaient plus de sept cents ans. Il dit qu'on voyait encore auprès de Troie, autour du tombeau d'Ilus, des chênes qui y étaient du temps que Troie prit le nom d'Ilium; ce qui fait une antiquité bien plus reculée. J'ai vu en basse Normandie, dans le cimetière d'une église de village, un vieux if planté du temps de Guillaume le Conquérant; il est encore chargé de verdure, quoique son tronc caverneux, et tout percé à jour, ressemble aux douves d'un vieux tonneau. Il y a des buissons même qui semblent immortels : on trouve, en plusieurs endroits du royaume, des aubépines que la dévotion des peuples a consacrées par des images de la bonne Vierge, qui durent depuis plusieurs siècles, comme on peut le vérifier par les titres des chapelles qu'on a bâties auprès. Mais, en général, la nature a proportionné la durée et la fécondité des plantes aux besoins des animaux. Beaucoup de plantes périssent aussitôt qu'elles ont donné leurs graines, qu'elles abandonnent aux vents; il y en a, telles que les champignons, qui ne vivent que quelques jours, comme les espèces de mouches qui s'en nourrissent. D'autres conservent leur semence tout l'hiver, pour l'usage des oiseaux : tels sont la plupart des buissons. La fécondité des plantes n'est pas proportionnée à leur petitesse, mais à la fécondité de l'espèce animale qui doit s'en nourrir : le panic, le petit mil, et quelques autres graminées si utiles aux bêtes et aux hommes, produisent incomparablement plus de grains que beaucoup de plantes plus grandes et plus petites qu'elles. Il y a beaucoup d'herbes qui ne se reperpétuent par leurs semences qu'une fois dans un an; mais le mouron se renouvelle par les siennes jusqu'à sept à huit fois, sans être interrompu même par l'hiver. Il donne des grains mûrs six semaines après qu'il a été semé. La capsule qui les renferme se renverse alors vers la terre et s'entr'ouvre, pour les laisser emporter

[1] *Histoire naturelle*, liv. XVI, chap. XLIV.

aux vents et aux pluies, qui les ressèment partout. Cette plante assure toute l'année la subsistance des petits oiseaux dans nos climats. Ainsi la Providence est d'autant plus grande que sa créature est plus faible.

D'autres plantes ont des relations d'autant plus touchantes avec les animaux, que les climats et les saisons semblent exercer plus de rigueur envers ceux-ci. Si ces convenances étaient approfondies, elles expliqueraient toutes les variétés de la végétation dans chaque latitude et dans chaque saison. Pourquoi, par exemple, la plupart des arbres du Nord perdent-ils leurs feuilles en hiver, et pourquoi ceux du Midi les conservent-ils toute l'année? pourquoi, malgré le froid des hivers du Nord, les sapins y restent-ils couverts de verdure? Il est difficile d'en trouver la cause; mais il est aisé d'en reconnaître la fin. Si les bouleaux et les mélèzes du Nord laissent tomber leurs feuilles à l'entrée de l'hiver, c'est pour donner des litières aux bêtes des forêts; et si le sapin pyramidal y conserve les siennes, c'est pour leur ménager des abris au milieu des neiges. Cet arbre offre alors aux oiseaux les mousses qui sont suspendues à ses branches, et ses cônes remplis de pignons mûrs. Souvent, dans son voisinage, des bocages de sorbiers font briller pour eux leurs grappes de baies écarlates. Dans les hivers de nos climats, plusieurs arbrisseaux toujours verts, comme le lierre, l'alaterne, et d'autres qui restent chargés de baies noires ou rouges qui tranchent avec les neiges, comme les troènes, les épines et les églantiers, présentent aux volatiles des habitations et des aliments. Dans les pays de la zone torride, la terre est tapissée de lianes fraîches, et ombragée d'arbres au large feuillage, sous lesquels les animaux trouvent de la fraîcheur. Les arbres même de ces climats semblent craindre d'exposer leurs fruits aux brûlantes ardeurs du soleil : au lieu de les dresser en cônes, ou d'en couvrir la circonférence de leur tête, ils les cachent souvent sous un feuillage épais, et les portent attachés à leur tronc ou à la naissance de leurs branches : tels sont les jacquiers, les palmiers de toutes les espèces, les papayers, et une multi-

tude d'autres. Si leurs fruits n'invitent pas au dehors les animaux par des couleurs apparentes, ils les appellent par des bruits. Les lourds cocos, en tombant de la hauteur de l'arbre qui les porte, font retentir au loin la terre. Les siliques noires du caneficier, lorsqu'elles sont mûres et que le vent les agite, font, en se choquant, le bruit du tictac d'un moulin. Quand le fruit grisâtre du genipa des Antilles tombe dans sa maturité, il pète à terre comme un coup de pistolet [1]. A ce signal, sans doute, plus d'un convive vient chercher sa réfection. Ce fruit semble particulièrement destiné aux crabes de terre, qui en sont très-friands, et qui s'engraissent en très-peu de temps par cette nourriture. Il leur aurait été fort inutile de l'apercevoir dans l'arbre, où ils ne peuvent grimper; mais ils sont avertis du moment où il est bon à manger, par le bruit de sa chute. D'autres fruits, comme les jacqs et les mangues, frappent l'odorat des animaux à une si grande distance, qu'on les sent de plus d'un quart de lieue, quand on est au-dessous du vent. Je crois que cette propriété d'être fort odorants est commune aussi à ceux de nos fruits qui se cachent sous leur feuillage, tels que les abricots. Il y a d'autres végétaux qui ne se manifestent, pour ainsi dire, aux animaux que pendant la nuit. Le jalap du Pérou, ou belle-de-nuit, n'ouvre ses fleurs, très-parfumées, que dans l'obscurité. La fleur de capucine, qui est du même pays, jette dans les ténèbres une lumière phosphorique, observée, dans l'espèce vivace, par la fille du célèbre Linnée. Les propriétés de ces plantes donnent une heureuse idée de ces beaux climats, où les nuits sont assez calmes et assez éclairées pour ouvrir un nouvel ordre de société entre les animaux. Il y a même des insectes qui n'ont besoin d'aucun phare qui les guide dans leurs courses nocturnes; ils portent avec eux leur lanterne : telles sont les mouches lumineuses. Elles se répandent quelquefois dans des bosquets d'orangers, de papayers et d'autres arbres fruitiers, au milieu de la nuit la plus sombre. Elles lancent à la fois, par plusieurs battements d'ai-

[1] *Voyez* le père du Tertre, *Histoire des Antilles*.

les réitérés, une douzaine de jets d'un feu qui éclaire les feuilles et les fruits des arbres où elles se reposent d'une lumière dorée et bleuâtre [1]; puis, cessant tout à coup leurs mouvements, elles les replongent dans l'obscurité. Elles recommencent alternativement ce jeu pendant toute la nuit. Quelquefois il s'en détache des essaims tout brillants de lumière, qui s'élèvent en l'air comme les gerbes d'un feu d'artifice.

Si on étudiait les rapports que les plantes ont avec les animaux, on y reconnaîtrait l'usage de beaucoup de parties que l'on regarde souvent comme des productions du caprice et du désordre de la nature. Ces rapports sont si étendus, qu'on peut dire qu'il n'y a pas un duvet de plante, un entrelacement de buisson, une cavité, une couleur de feuille, une épine, qui n'ait son utilité. On remarque surtout ces harmonies admirables avec les logements et les nids des animaux. S'il y a dans les pays chauds des plantes chargées de duvet, c'est qu'il y a des teignes toutes nues qui en tondent les poils, et qui s'en font des habits. On trouve sur les bords de l'Amazone une espèce de roseau de vingt-cinq à trente pieds de hauteur, dont le sommet est terminé par une grosse boule de terre. Cette boule est l'ouvrage des fourmis, qui s'y retirent dans le temps des pluies et des inondations périodiques de ce fleuve : elles montent et descendent par la cavité de ce roseau, et elles vivent des débris qui surnagent alors autour d'elles à la surface des eaux. Je présume que c'est pour offrir de semblables retraites à plusieurs petits insectes, que la nature a creusé les tiges de la plupart des plantes de nos rivages. La vallisneria, qui croît dans les eaux du Rhône, et qui porte sa fleur sur une tige en spirale, qu'elle allonge à proportion de la rapidité des crues subites de ce fleuve, a des trous percés à la base de ses feuilles, dont l'usage est bien plus extraordinaire. Si on déracine cette plante, et qu'on la mette dans un grand vase plein d'eau, on aperçoit à la base de ses feuilles des masses d'une gelée bleuâtre, qui s'allonge insensiblement en pyramides d'un beau rouge. Bientôt ces pyramides se sillonnent de cannelures

[1] *Voyez* le père du Tertre, *Histoire des Antilles.*

qui se détachent du sommet, se renversent tout autour, et présentent, par leur épanouissement, de très-jolies fleurs formées de rayons pourpres, jaunes et bleus. Peu à peu, chacune de ces fleurs sort de la cavité où elle est contenue en partie, et s'écarte à quelque distance de la plante, en y restant cependant attachée par un filet. On voit alors chacun des rayons dont ses fleurs sont composées se mouvoir d'un mouvement particulier, qui communique un mouvement circulaire à l'eau, et précipite au centre de chacune d'elles tous les petits corps qui nagent aux environs. Si on trouble, par quelque secousse, ces développements merveilleux, sur-le-champ chaque filet se retire, tous les rayons se ferment, et toutes les pyramides rentrent dans leurs cavités; car ces prétendues fleurs sont des polypes.

Il y a dans certaines plantes des parties qu'on regarde comme les caractères d'une nature agreste, qui sont, comme tout le reste de ses ouvrages, des preuves de la sagesse et de la providence de son auteur : telles sont les épines. Leurs formes sont variées à l'infini, surtout dans les pays chauds. Il y en a de faites en scies, en hameçons, en aiguilles, en fer de hallebarde, et en chausses-trapes. Il y en a de rondes comme des alênes, de triangulaires comme des carrelets, et d'aplaties comme des lancettes. Il n'y a pas moins de variété dans leurs agrégations. Les unes sont rangées sur les feuilles par pelotons, comme celles de la raquette; d'autres par rubans, comme celles des cierges. Il y en a qui sont invisibles, comme celles de l'arbrisseau des îles Antilles appelé bois de capitaine : les feuilles de ce redoutable végétal paraissent en dessus nettes et luisantes; mais elles sont couvertes en dessous d'épines très-fines, qui y sont tellement couchées, que, pour peu qu'on y porte la main, elles entrent dans les doigts. Il y a d'autres épines qui ne sont posées que sur les tiges des plantes; d'autres sont sur leurs branches. On n'en trouve guère, dans nos climats, que sur des buissons et sur quelques herbes ; mais elles sont répandues aux Indes sur beaucoup d'espèces d'arbres. Leurs formes et leurs dispositions très-variées ont des rela-

tions, dont la plupart nous sont inconnues, avec les défenses des oiseaux qui y vivent. Il était nécessaire que beaucoup d'arbres de ces pays portassent des épines, parce qu'il y a beaucoup de quadrupèdes qui y grimpent pour manger les œufs et les petits des oiseaux, tels que les singes, les civettes, les tigres, les chats sauvages, les piloris, les opossums, les rats palmistes, et même les rats communs. L'acacia de l'Asie offre aux oiseaux des retraites qui sont impénétrables à leurs ennemis. Il ne porte point d'épines sur son tronc et dans ses branches; mais à dix ou douze pieds de hauteur, précisément à l'endroit où les branches de l'arbre se divisent, il y a une ceinture de plusieurs rangs de larges épines de dix à douze pouces de longueur, et hérissées à peu près comme des fers de hallebardes. Le collet de l'arbre en est environné, de manière qu'aucun quadrupède n'y peut monter. L'acacia de l'Amérique, appelé improprement faux acacia, a les siennes figurées en crochets et parsemées dans ses rameaux, sans doute par quelque rapport inconnu d'opposition avec l'espèce de quadrupède qui fait la guerre à l'oiseau qui l'habite. Il y a aux îles Antilles des arbres qui n'ont point d'épines, mais qui sont bien plus ingénieusement protégés que s'ils en avaient. Une plante qui est connue dans ces pays sous le nom de chardon épineux, qui est une espèce de cierge rampant, attache ses racines, semblables à des filaments, au tronc d'un de ces arbres, et elle court à terre tout autour, bien loin de là, en croisant ses branches l'une sur l'autre, et en formant une enceinte dont aucun quadrupède n'ose approcher. Elle porte d'ailleurs un fruit très-agréable à manger. En voyant un arbre dont le feuillage est innocent, rempli d'oiseaux qui y font leurs nids, entouré à sa racine d'un de ces chardons épineux, on dirait d'une de ces villes de commerce sans défense, où tout paraît accessible, mais qui est protégée aux environs par une citadelle qui l'entoure de ses longs retranchements : ainsi l'arbre est d'un côté, et son épine de l'autre.

Les quadrupèdes qui vivent des œufs des oiseaux seraient fort embarrassés, si quelquefois la nature ne faisait croître

au haut de ces mêmes arbres, un végétal d'une forme très-extraordinaire, qui leur en ouvre l'accès. Il est en tout l'opposé du chardon épineux. C'est une racine de deux pieds de long, grosse comme la jambe, picotée comme si on l'eût piquée avec un poinçon, et liée a une branche de l'arbre par une multitude de filaments, à peu près comme le chardon épineux est attaché au bas de son tronc. Elle en tire, comme lui, sa nourriture, et jette dix à douze grandes feuilles en cœur, de trois pieds de long et de deux pieds de large, semblables aux feuilles de nymphæa. Le père du Tertre l'appelle fausse racine de Chine. Ce qu'il y a encore de plus étrange, c'est que, du haut de l'arbre où elle est placée, elle jette à plomb des cordes très-fortes, grosses comme des tuyaux de plume dans toute leur longueur, qui viennent s'enraciner à terre. La plante ne sent rien, et ses cordes sentent l'ail. Sans doute, quand un singe ou tel autre animal grimpant aperçoit ce large étendard de verdure, l'arbre a beau être entouré d'épines à son pied, ce signal lui annonce qu'il a des correspondances dans la place : l'odeur des cordons qui descendent jusqu'à terre lui indique son échelle, même pendant la nuit; et, pendant que les oiseaux dorment tranquillement sur leurs nids, en se fiant à leurs fortifications, l'ennemi s'empare de la ville par les faubourgs.

Dans ces pays, les épines des arbres défendent jusqu'aux insectes. Les abeilles y font du miel dans de vieux troncs d'arbres épineux creusés par le temps. Il est bien remarquable que la nature, qui a donné cette ressource aux abeilles de l'Amérique, leur a refusé des aiguillons, comme si ceux des arbres suffisaient à leur défense. Je crois que c'est par cette raison, à laquelle on n'a pas fait attention, qu'on n'a jamais pu élever aux îles Antilles des mouches à miel du pays : sans doute elles refusaient d'habiter les ruches domestiques, parce qu'elles ne s'y croyaient pas en sûreté; mais elles s'y seraient peut-être déterminées, si on avait garni d'épines les ruches qu'on leur a présentées.

Si la nature emploie les épines pour défendre jusqu'aux

mouches des insultes des quadrupèdes, elle se sert quelque fois, des mêmes moyens pour délivrer les quadrupèdes de la persécution des mouches communes. A la vérité, elle a donné à ceux qui y sont le plus exposés des crinières et des queues garnies de longs crins, pour les écarter; mais la multiplication de ces insectes est si rapide dans les saisons et les pays chauds et humides, qu'elle pourrait devenir funeste à tous les animaux. Une des barrières végétales que la nature leur oppose est la dionæa muscipula. Cette plante porte sur une même branche des folioles opposées, enduites d'une liqueur sucrée semblable à la manne, et hérissées de pointes très-aiguës. Lorsqu'une mouche se pose sur une de ces folioles, elle se rapproche sur-le-champ comme les mâchoires d'un piége à loup, et la mouche se trouve embrochée de toutes parts. Il y a une autre dionæa qui prend ces insectes avec sa fleur. Quand une mouche en veut sucer les nectaires, la corolle, qui est tubulée, se ferme au collet, la saisit par la trompe, et la fait mourir ainsi. Elle croît au Jardin du Roi. Nous observerons que sa fleur en godet est blanche et rayée de rouge, et que ces deux couleurs attirent partout les mouches, qui sont très-avides de lait et de sang.

Il y a des plantes aquatiques qui portent des épines propres à prendre des poissons. On voit au Jardin du Roi une plante de l'Amérique, appelée martinia, dont la fleur a une odeur très-agréable, et qui, par la forme de ses feuilles arrondies, le lissé de leurs queues et de ses tiges, a tous les caractères aquatiques dont nous avons parlé. Elle a encore ceci de particulier, qu'elle transpire si fortement, qu'elle paraît au toucher comme si elle était mouillée. Je ne doute donc pas que cette plante ne croisse en Amérique sur le bord des eaux. Mais la gousse qui enveloppe ses graines a un caractère nautique fort extraordinaire. Elle ressemble à un poisson à demi desséché, blanc et noir, avec une longue nageoire sur le dos. La queue de ce poisson est fort allongée, et finit en pointe très-aiguë, courbée en hameçon. Cette queue se

partage ordinairement en deux, et présente ainsi deux hameçons. La configuration de ce poisson végétal est tout à fait semblable en grandeur et en forme à l'hameçon dont on se sert sur mer pour prendre des dorades, et à la tête duquel on figure en linge un poisson volant, excepté que l'hameçon à dorade n'a qu'un crochet, et que la gousse de la martinia en a deux, ce qui doit rendre son effet plus sûr. Cette gousse renferme plusieurs graines noires ridées, et semblables à des crottes de mouton aplaties.

Comme j'ai peu de livres de botanique, j'ignorais d'où la martinia était originaire; mais, ayant consulté dernièrement l'ouvrage de Linnée, j'ai trouvé qu'elle venait de la Vera-Cruz. Ce fameux naturaliste ne trouve à cette gousse que l'apparence d'une tête de bécasse; mais s'il avait vu des hameçons à dorade, il n'eût pas balancé à y reconnaître cette ressemblance, d'autant que le bout de ce prétendu bec se recourbe en deux crochets qui piquent comme des épingles, et sont, ainsi que toute la gousse, et la queue qui la tient à la tige, d'une matière ligneuse et cornée, très-difficile à rompre. Jean de Laet [1] dit que le terrain de la Vera-Cruz est au niveau de la mer, et que son port, appelé Saint-Jean de Ulloa, est formé d'une petite île qui est au ras de l'eau; en sorte, dit-il, que quand la marée est fort grosse, elle en est toute couverte. Ces inondations sont fort communes dans le fond du golfe du Mexique, comme on peut le voir dans la relation que Dampier nous a donnée de la baie de Campêche, qui est dans le voisinage. Je présume de là que la martinia, qui croît sur les rivages inondés de la Vera-Cruz, a quelques relations qui nous sont inconnues avec les poissons de la mer; d'autant que les semences de plusieurs arbres et plantes de ces contrées, rapportées par Jean de Laet, ont des formes nautiques très-curieuses.

Il n'est pas besoin d'aller chercher dans les plantes étrangères des relations végétales avec les animaux. La ronce, qui donne dans nos champs des abris à tant de petits oiseaux, a

[1] *Histoire des Indes occidentales*, liv. V, chap. XVIII.

ses épines formées en crochets; de sorte que non-seulement elle empêche les troupeaux de troubler les asiles des oiseaux, mais elle leur accroche bien souvent quelques flocons de laine ou de poil propres à garnir des nids, en représailles de leurs hostilités, et comme une indemnité de leurs dommages. Pline prétend que c'est à cette occasion qu'est née la haine de la linotte et de l'âne. Ce quadrupède, dont le palais est à l'épreuve des épines, broute souvent le buisson où la linotte fait son nid. Elle est si effrayée de sa voix, qu'elle en jette, dit-il, ses œufs à bas; et, quand ses petits sont nouvellement éclos, ils en meurent de peur. Mais elle lui fait la guerre à son tour en se jetant sur les égratignures que lui font les épines, et en becquetant sa chair jusqu'aux os. Ce doit être un spectacle curieux, de voir le combat de ce petit et mélodieux oiseau contre ce lourd et bruyant animal, d'ailleurs sans malice.

Si on connaissait les relations animales des plantes, nous aurions sur les instincts des bêtes bien des lumières que nous n'avons pas. Nous saurions l'origine de leurs amitiés et de leurs inimitiés, du moins quant à celles qui se forment dans la société; car pour celles qui sont innées, je ne crois pas que la cause en soit jamais révélée à aucun homme. Celles-là sont d'un autre ordre et d'un autre monde. Comment tant d'animaux sont-ils entrés dans la vie avec des haines sans offense, des industries sans apprentissage, et des instincts plus sûrs que l'expérience? Comment la puissance électrique a-t-elle été donnée à la torpille, l'invisibilité au caméléon, et la lumière même des astres à une mouche? Qui a appris à la punaise aquatique à glisser sur les eaux, et à une autre espèce de punaise à y nager sur le dos, l'une et l'autre pour attraper la proie qui voltige à leur surface? L'araignée d'eau est encore plus ingénieuse. Elle environne une bulle d'air avec des fils, se met au milieu, et se plonge au fond des ruisseaux, où sa bulle paraît comme un globule de vif-argent. Là, elle se promène à l'ombre des nymphæa, sans rien craindre d'aucun ennemi. Si, dans cette espèce, deux individus de sexe différent viennent à se rencontrer,

et se conviennent, les deux globules rapprochés n'en font plus qu'un, et les deux insectes sont dans la même atmosphère. Les Romains, qui construisaient, sur les rivages de Baies, des salons sous les flots de la mer, pour jouir de la fraîcheur et du murmure des eaux dans les chaleurs de l'été, étaient moins adroits et moins voluptueux. Si un homme réunissait en lui ces facultés merveilleuses qui sont le partage des insectes, il passerait parmi ses semblables pour un dieu.

Il nous importe au moins de connaître les insectes qui détruisent ceux qui nous sont nuisibles. Nous pouvons profiter de leurs guerres pour vivre en repos. L'araignée attrape les mouches avec des filets; le formica-léo surprend les fourmis dans un entonnoir de sable; l'ichneumon à quatre ailes prend les papillons au vol. Il y a une autre espèce d'ichneumon, si petite et si rusée, qu'elle pond un œuf dans l'anus du puceron. L'homme peut multiplier à son gré les familles d'insectes qui lui sont utiles, et parvenir à diminuer le nombre de celles qui font tant de ravages dans ses cultures. Les petits oiseaux de nos bosquets lui offrent pour ce service des secours encore plus étendus et plus agréables. Ils ont tous l'instinct de vivre dans son voisinage et dans celui de ses troupeaux. Souvent une seule de leurs espèces suffirait pour écarter de ceux-ci les insectes qui les désolent en été. Il y a dans le Nord un taon, appelé kourma par les Lapons, *œstrus rangiferinus* par les savants, qui tourmente les rennes domestiques au point de les faire fuir dans les montagnes et quelquefois de les faire mourir, en déposant ses œufs dans leur peau. On a fait à l'ordinaire, à ce sujet, beaucoup de dissertations, sans y apporter de remède. Je suis persuadé qu'il doit y avoir en Laponie des oiseaux qui délivreraient les rennes de cet insecte dangereux, si les Lapons ne les effrayaient par le bruit de leurs fusils. Ces armes des nations civilisées ont rendu toutes les campagnes barbares. Les oiseaux destinés à embellir l'habitation de l'homme s'en éloignent, ou ne s'en approchent qu'avec mé-

fiance. On devrait défendre au moins de tirer autour des paisibles troupeaux. Quand les oiseaux ne sont pas effrayés par les chasseurs, ils se livrent à leurs instincts. J'ai vu souvent, à l'Ile-de-France, une espèce de sansonnet appelé martin, qu'on y a apporté des Indes, se percher familièrement sur le dos et sur les cornes des bœufs, pour les nettoyer. C'est à cet oiseau que cette île est redevable aujourd'hui de la destruction des sauterelles, qui y faisaient autrefois tant de ravages. Dans celles de nos campagnes d'Europe où l'homme exerce encore quelque hospitalité envers les oiseaux innocents, il voit la cigogne bâtir son nid sur le faîte de sa maison, l'hirondelle voltiger dans ses appartements, et la bergeronnette, sur le bord des fleuves, tourner autour de ses brebis, pour les défendre des moucherons.

Le fondement de toutes ces connaissances porte sur l'étude des plantes. Chacune d'elles est le foyer de la vie des animaux, dont les espèces viennent y aboutir comme les rayons d'un cercle à leur centre.

Dès que le soleil, parvenu au signe du bélier, a donné le signal du printemps à notre hémisphère, le vent pluvieux et chaud du sud part de l'Afrique, soulève les mers, fait déborder les fleuves, qui engraissent de leur limon les champs voisins, et renverse, dans les forêts, les vieux arbres, les troncs desséchés, et tout ce qui présente quelque obstacle à la végétation future. Il fond les neiges qui couvrent nos campagnes, et, s'avançant jusque sous le pôle, il brise et dissout les masses énormes de glace que l'hiver y avait accumulées. Quand cette révolution, connue par toute la terre sous le nom du *coup de vent de l'équinoxe,* est arrivée au mois de mars, le soleil tourne nuit et jour autour de notre pôle, sans qu'il y ait un seul point dans tout l'hémisphère septentrional qui échappe à sa chaleur. A chaque parallèle qu'il décrit dans les cieux, une ceinture de plantes nouvelles éclot autour du globe. Chacune d'elles paraît successivement au poste et au jour qui lui sont assignés; elle reçoit à la fois la lumière dans ses fleurs, et la rosée du ciel dans son feuillage. A mesure qu'elle prend

de l'accroissement, les diverses tribus d'insectes qu'elle nourrit se développent aussi. C'est à cette époque que chaque espèce d'oiseau se rend à l'espèce de plante qui lui est connue, pour y faire son nid, et y nourrir ses petits de la proie animale qu'elle lui présente, au défaut des semences qu'elle n'a pas encore produites. On voit bientôt accourir les oiseaux voyageurs, qui viennent en prendre aussi leur part. D'abord l'hirondelle vient en préserver nos maisons, en bâtissant son nid à l'entour. Les cailles quittent l'Afrique, et, rasant les flots de la Méditerranée, elles se répandent par troupes innombrables dans les vastes prairies de l'Ukraine. Les francolins remontent au nord jusque dans la Laponie. Les canards, les oies sauvages, les cygnes argentés, formant dans les airs de longs triangles, s'avancent jusque dans les îles voisines du pôle. La cigogne, jadis adorée dans l'Égypte, qu'elle abandonne, traverse l'Europe, et s'arrête çà et là jusque dans les villes, sur les toits de l'Allemagne hospitalière. Tous ces oiseaux nourrissent leurs petits des insectes et des reptiles que les herbes nouvelles font éclore. C'est alors que les poissons quittent en foule les abîmes septentrionaux de l'Océan, attirés aux embouchures des fleuves par des nuées d'insectes qui sont entraînés dans leurs eaux, ou qui éclosent le long de leurs rivages. Ils remontent en flotte contre leurs cours, et s'avancent en bondissant jusqu'à leurs sources; d'autres, comme les nord-capers, se laissent entraîner au courant général de l'océan Atlantique, et apparaissent comme des carènes de vaisseaux sur les côtes du Brésil et sur celles de la Guinée. Les quadrupèdes même entreprennent alors de longs voyages. Les uns vont du midi au nord avec le soleil, d'autres d'orient en occident. Il y en a qui côtoient les âpres chaînes des montagnes; d'autres suivent le cours des fleuves qui n'ont jamais été navigués : de longues colonnes de bœufs pâturent en Amérique le long des bords du Méchassipi, qu'ils font retentir de leurs mugissements. Des escadrons nombreux de chevaux traversent les fleuves et les déserts de la Tartarie; et des brebis sauvages errent en bêlant au milieu de ces vastes

solitudes. Ces troupeaux n'ont ni pâtres ni bergers qui les guident dans les déserts au son des chalumeaux ; mais le développement des herbes qui leur sont connues détermine les moments de leurs départs et les termes de leurs courses. C'est alors que chaque animal habite son site naturel, et se repose à l'ombre du végétal de ses pères ; c'est alors que les chaînes de l'harmonie se resserrent, et que, tout étant animé par des consonnances ou par des contrastes, les airs, les eaux, les forêts et les rochers semblent avoir des voix, des passions et des murmures.

Mais ce vaste concert ne peut être saisi que par des intelligences célestes. Il suffit à l'homme, pour étudier la nature avec fruit, de se borner à l'étude d'un seul végétal. Il faudrait pour cet effet, choisir un arbre antique dans quelque lieu solitaire. On jugerait aisément, aux caractères que j'ai indiqués, s'il est dans son site naturel, mais encore mieux à sa beauté, et aux accessoires dont la nature l'accompagne toujours quand la main de l'homme n'en dérange point les opérations. On observerait d'abord ses relations élémentaires et les caractères frappants qui distinguent les espèces du même genre, dont les unes naissent aux sources des fleuves, et les autres à leurs embouchures. On examinerait ensuite ses convolvulus, ses mousses, ses guis, ses scolopendres, les champignons de ses racines, et jusqu'aux graminées qui croissent sous son ombre. On apercevrait dans chacun de ces végétaux de nouveaux rapports élémentaires, convenables aux lieux qu'ils occupent, et à l'arbre qui les porte ou qui les abrite. On donnerait ensuite son attention à toutes les espèces d'animaux qui viennent y habiter, et on serait convaincu que, depuis le limaçon jusqu'à l'écureuil, il n'y en a pas un qui n'ait des rapports déterminés et caractéristiques avec les dépendances de sa végétation. Si cet arbre se trouvait au milieu d'une forêt bien ancienne elle-même, il est probable qu'il aurait dans son voisinage l'arbre que la nature fait contraster avec lui dans le même site, comme, par exemple, le bouleau avec le sapin. Il est encore probable que les végétaux accessoires et les animaux

de celui-ci contrasteraient pareillement avec ceux du premier. Ces deux sphères d'observations s'éclaireraient mutuellement, et répandraient le plus grand jour sur les mœurs des animaux qui les fréquentent. On aurait alors un chapitre entier de cette immense et sublime histoire de la nature, dont nous ne connaissons pas encore l'alphabet.

Je suis sûr que, sans fatigue et presque sans peine, on ferait les découvertes les plus curieuses : quand on n'en étudierait qu'un seul, on y trouverait une foule d'harmonies ravissantes. Pour jouir de quelques tableaux imparfaits en ce genre, il faut avoir recours aux voyageurs. Nos ornithologistes, enchaînés par leurs méthodes, ne songent qu'à grossir leur catalogue, et ne connaissent dans les oiseaux que les pattes et le bec. Ce n'est point dans les nids qu'ils les observent, mais à la chasse, et dans leur gibecière. Ils regardent même les couleurs de leurs plumes comme des accidents. Cependant ce n'est pas au hasard que la nature a peint, sur les rivages du Brésil, d'un beau rouge incarnat et qu'elle a bordé de noir l'extrémité des ailes de l'ouara, espèce de corlieu qui habite le feuillage glauque des palétuviers qui naissent au sein des flots, et qui ne portent point des fleurs apparentes. Le savia, autre oiseau du même climat, a le ventre jaune, et le reste du plumage gris. Il est de la grosseur d'un moineau, et il se perche sur les poivriers, dont les fleurs sont sans éclat, mais dont il mange les graines, qu'il ressème partout. A ces convenances il faut joindre celle du site, qui tire lui-même tant de beauté du végétal qui l'ombrage. Ces harmonies sont rapportées par le père François d'Abbeville. Suivant l'*Histoire des Voyages* de l'abbé Prévost, il y a sur les bords du Sénégal un arbre fluviatile dont les feuilles sont épineuses, et les branches pendantes en arcades. Il est habité par des oiseaux appelés kurbalos ou pêcheurs, de la taille d'un moineau, et variés de plusieurs sortes de couleurs. Leur bec est fort long, et armé de petites dents comme une scie. Ils font leurs nids de la grosseur d'une poire. Ils les composent de terre, de plumes, de pailles, de mousse, et les attachent à un long fil, à l'extrémité

de branches qui donnent sur la rivière, afin de se mettre à l'abri des serpents et des singes, qui trouvent quelquefois les moyens d'y grimper. Il n'y a personne qui ne prenne ces nids, à quelque distance, pour les fruits de l'arbre. Il y a de ces arbres qui en ont jusqu'à mille. On voit ces kurbalos voltiger sans cesse sur l'eau, et rentrer dans leurs nids avec un mouvement qui éblouit les yeux. Suivant le père Charlevoix, il croît en Virginie, sur les bords des lacs, un smilax à feuilles de laurier, qui pousse de sa racine plusieurs tiges dont les branches embrassent tous les arbres qui l'environnent, et montent à plus de seize pieds de hauteur. Elles forment en été une ombre impénétrable, et en hiver, une retraite tempérée pour les oiseaux. Ses fleurs sont peu apparentes, et ses fruits viennent en grappes rondes, chargées de grains noirs. Ce smilax a pour habitant principal un geai fort beau. Cet oiseau porte sur sa tête une longue crête noire, qu'il dresse quand il veut. Son dos est d'un pourpre sombre. Ses ailes sont noires en dedans, bleues en dehors et blanches aux extrémités, avec des raies noires à travers chaque plume. Sa queue est bleue, et marquée des mêmes raies que ses ailes, et son cri n'est pas désagréable. Il y a des oiseaux qui ne logent pas sur leur plante favorite, mais vis-à-vis. Tel est le colibri, qui se niche souvent, aux îles Antilles, sur un fétu de la couverture d'une case, pour vivre sous la protection de l'homme. Dans nos climats, le rossignol place son nid à couvert dans un buisson, en choisissant de préférence les lieux où il y a des échos, et en observant de l'exposer au soleil du matin. Ces précautions prises, il se place aux environs, contre le tronc d'un arbre; et là, confondu avec la couleur de son écorce, et sans mouvement, il devient invisible. Mais bientôt il anime de son divin ramage l'asile obscur qu'il s'est choisi, et il efface par l'éclat de son chant celui de tous les plumages.

Mais, quelques charmes que puissent répandre les animaux et les plantes sur les sites qui leur sont assignés par la nature, je ne trouve point qu'un paysage ait toute sa beauté, si je n'y vois au moins une petite cabane. L'habitation de

l'homme donne à chaque espèce de végétal un nouveau degré d'intérêt ou de majesté. Il ne faut souvent qu'un arbre pour caractériser dans un pays les besoins d'un peuple et les soins de la Providence. J'aime à voir la famille d'un Arabe sous le dattier du désert, et le bateau d'un insulaire des Maldives, chargé de cocos, sous les cocotiers de leurs grèves sablonneuses. La hutte d'un pauvre nègre sans industrie me plaît sous un calebassier qui porte toutes les pièces de son ménage. Nos hôtels fastueux ne sont, à la ville, que des maisons bourgeoises; à la campagne, ce sont des châteaux, des palais, des temples. Les longues avenues qui les annoncent se confondent avec celles qui font communiquer les empires. Ce n'est pas, à la vérité, ce que je trouve de plus intéressant dans nos paysages. Je leur ai préféré souvent la vue d'une petite cabane de pêcheur, bâtie sur le bord d'une rivière. Je me suis reposé quelquefois avec délices à l'ombre des saules et des peupliers où étaient suspendues des nasses faites de leurs propres rameaux.

Nous allons, à notre ordinaire, jeter un coup d'œil rapide sur les harmonies des plantes avec l'homme; et, afin de mettre au moins un peu d'ordre dans une matière aussi abondante, nous diviserons encore ces harmonies, par rapport à l'homme même, en élémentaires, en végétales, en animales, et en humaines proprement dites, ou alimentaires.

HARMONIES HUMAINES DES PLANTES.

DES HARMONIES ÉLÉMENTAIRES DES PLANTES, PAR RAPPORT A L'HOMME.

Si nous considérons l'ordre végétal par les simples rapports de force et de grandeur, nous le trouverons divisé assez généralement en trois grandes classes : en herbes, en arbrisseaux, et en arbres. Nous remarquerons premièrement que les herbes sont d'une substance pliante et molle. Si elles eussent été ligneuses et dures, comme les jeunes branches des arbres auxquels il paraît qu'elles devraient naturellement ressem-

bler, puisqu'elles croissent sur le même sol, la plus grande partie de la terre eût été inaccessible au marcher de l'homme, jusqu'à ce que le fer ou le feu y eût frayé des chemins. Ce n'est donc pas par hasard que tant de graminées, de mousses et d'herbes sont d'une substance molle et souple, ni faute de nourriture ou de moyens de se développer; car il y a de ces herbes qui s'élèvent fort haut, telles que le bananier des Indes, et plusieurs férulacées de nos climats, qui s'élèvent à la hauteur d'un petit arbre.

D'un autre côté, il y a des arbrisseaux ligneux qui ne viennent pas plus grands que des herbes : mais ils croissent, pour l'ordinaire, aux lieux âpres et escarpés, et ils donnent aux hommes la facilité d'y grimper, en poussant jusque dans les fentes des rochers. Mais comme il y a des rochers qui n'ont point de fentes, et qui sont à pic comme des murailles, il y a des plantes rampantes qui prennent racine à leurs bases, et qui, s'attachant à leurs flancs, s'élèvent avec eux à des hauteurs qui surpassent celle des plus grands arbres : tels sont les lierres, les vignes vierges, et un grand nombre de lianes qui tapissent les rochers des pays méridionaux. Si ces sortes de végétations couvraient la terre, il serait impossible d'y marcher. Il est très-remarquable que lorsqu'on a découvert des îles inhabitées, on en a trouvé qui étaient remplies de forêts, comme l'île de Madère; d'autres où il n'y avait que des herbes et des joncs, comme les îles Malouines, à l'entrée du détroit de Magellan; d'autres simplement revêtues de mousses, comme plusieurs îlots qui sont sur les côtes du Spitzberg; d'autres en grand nombre où ces différents végétaux étaient mêlés : mais je ne sache pas qu'on en ait trouvé une seule où il n'y eût que des buissons et des lianes. La nature n'a placé ces classes que dans les lieux difficiles à escalader, afin d'en faciliter l'accès aux hommes. On peut dire qu'il n'y a point d'escarpement qui ne puisse être franchi par leur secours. Il ne s'en fallut rien que, par leur moyen, les anciens Gaulois ne s'emparassent du Capitole.

Quant aux arbres, quoiqu'ils soient remplis d'une force

végétative qui les élève à de grandes hauteurs, la plupart ne poussent leurs premières branches qu'à une certaine distance de la terre ; en sorte que, quoiqu'ils forment, à une certaine élévation, des entrelacements impénétrables au soleil, qu'ils étendent fort loin d'eux, ils laissent cependant autour de leurs pieds des avenues suffisantes pour les aborder, et pour parcourir aisément les forêts.

Voilà donc les dispositions générales des végétaux sur la terre, par rapport au besoin que l'homme avait de la parcourir; les herbes servent de matelas à ses pieds; les buissons, d'échelles à ses mains; et les arbres, de parasols à sa tête. La nature, après avoir établi entre eux ces proportions, les a distribués dans tous les sites, en leur donnant, abstraction faite de leurs rapports particuliers avec les éléments et avec les animaux, les qualités les plus propres à subvenir aux besoins de l'homme, et à compenser, en sa faveur, les inconvénients du climat. Quoique cette manière d'étudier ses ouvrages soit méprisée aujourd'hui de la plupart des naturalistes, c'est à celle-là cependant que nous nous arrêterons. Nous venons de considérer les plantes par la taille, à la manière des jardiniers ; nous allons encore les examiner comme les bûcherons, les chasseurs, les charpentiers, les pêcheurs, les bergers, les matelots, et même les bouquetières. Peu nous importe d'être savants, pourvu que nous ne cessions pas d'être hommes.

C'est dans les pays du Nord, et sur le sommet des montagnes froides, que croissent les pins, les sapins, les cèdres, et la plupart des arbres résineux, qui abritent l'homme des neiges par l'épaisseur de leurs feuillages, et qui lui fournissent pendant l'hiver des flambeaux et l'entretien de ses foyers. Il est très-remarquable que les feuilles de ces arbres toujours verts sont filiformes, et très-capables, par cette configuration, qui a encore l'avantage de réverbérer la chaleur comme les poils des animaux, de résister à la violence des vents qui règnent ordinairement sur les lieux élevés. Les naturalistes de Suède ont observé que les pins les plus gros se trouvent aux

lieux les plus secs et les plus sablonneux de la Norvége. Les mélèzes, qui se plaisent également dans les montagnes froides, ont des troncs fort résineux. Mathiole, dans son utile commentaire sur Dioscoride, dit qu'il n'y a point de matière plus propre que le charbon de ces arbres à fondre promptement les mines de fer, dans le voisinage desquelles ils se plaisent. Ils sont de plus chargés de mousses, dont quelques espèces s'enflamment à la moindre étincelle. Il raconte qu'étant, une nuit, obligé de coucher dans les hautes montagnes du détroit de Trente, où il herborisait, il y trouva quantité de mélèzes ou larix, tout barbus, dit-il, et tout blancs de mousses. Les bergers du lieu, voulant lui procurer quelque amusement, mirent le feu aux mousses de quelques-uns de ces arbres, qui s'embrasèrent aussitôt avec la rapidité de la poudre à canon. Il semblait, au milieu de l'obscurité de la nuit, que la flamme et les étincelles montassent jusqu'au ciel. Elles répandaient, en brûlant, une fort bonne odeur. Il remarque encore que le meilleur agaric croît sur les mézières, et que les arquebusiers de son temps s'en servaient à conserver le feu et à faire des mèches. Ainsi la nature, en couronnant les sommets des montagnes froides et ferrugineuses de ces grandes torches végétales, en a mis les allumettes dans leurs branches, l'amadou à leurs pieds, et le briquet à leurs racines.

Au midi, au contraire, les arbres présentent, dans leurs feuillages, des éventails, des parapluies et des parasols. Le latanier porte chacune de ses feuilles plissée comme un éventail, attachée à une longue queue, et semblable, dans son développement parfait, à un soleil rayonnant de verdure. On peut voir deux de ces arbres au Jardin du Roi. Celle du bananier ressemble à une longue et large ceinture, ce qui lui a fait donner sans doute le nom de figuier d'Adam. La grandeur des feuilles de plusieurs espèces d'arbres augmente à mesure qu'on s'approche de la ligne. Celle du cocotier à fruit double, des îles Séchelles, a douze ou quinze pieds de long, et sept ou huit de large. Elle suffit pour couvrir une nombreuse famille. Il y a aussi une de ces feuilles au Cabinet du Roi. Celle du

talipot de l'île de Ceylan a à peu près la même grandeur. L'intéressant et infortuné Robert Knok, qui a donné la meilleure relation de cette île que je connaisse, dit qu'une de ces feuilles peut couvrir quinze ou vingt personnes. Quand elle est sèche, ajoute-t-il, elle est à la fois forte et maniable, en sorte qu'on peut l'étendre et la resserrer à son gré, étant naturellement plissée comme un éventail. Dans cet état, elle n'est pas plus grosse que le bras, et extraordinairement légère. Les habitants la coupent par triangles, quoiqu'elle soit naturellement ronde; et chacun d'eux en porte un morceau sur sa tête, tenant de la main le bout le plus pointu en avant, pour s'ouvrir un passage à travers les buissons. Les soldats se servent de cette feuille pour faire leurs tentes. Ils la regardent, avec raison, comme un des plus grands bienfaits de la Providence, dans un pays brûlé du soleil, et inondé de pluies la moitié de l'année. La nature a fait, dans ces climats, des parasols pour des villages entiers; car le figuier qu'on appelle aux Indes figuier des Banians, et dont on voit le dessin dans Tavernier et dans plusieurs autres voyageurs, croît sur le sable même brûlant du rivage de la mer, en jetant, de l'extrémité de ses branches, une multitude de jets qui s'inclinent vers la terre, y prennent racine, et forment, autour du tronc principal, quantité d'arcades couvertes d'un ombrage impénétrable.

Dans nos climats tempérés, nous éprouvons une bienveillance semblable de la part de la nature. C'est dans la saison chaude et sèche qu'elle nous donne quantité de fruits pleins d'un jus rafraîchissant, tels que les cerises, les pêches, les melons; et, à l'entrée de l'hiver, ceux qui échauffent par leurs huiles, tels que les amandes et les noix. Quelques naturalistes même ont regardé les coques ligneuses de ces fruits comme des préservatifs de leurs semences contre le froid de la mauvaise saison; mais ce sont, comme nous l'avons vu, des moyens de surnager et de voguer. La nature en emploie d'autres que nous ne connaissons pas, pour préserver les substances des fruits des impressions de l'air. Par exemple, elle

fait durer pendant tout l'hiver plusieurs espèces de pommes et de poires qui n'ont d'autres enveloppes que des pellicules si minces, qu'on ne peut en déterminer les épaisseurs.

La nature a mis d'autres végétaux aux lieux humides et arides, dont les qualités sont inexplicables par les lois de notre physique, mais qui sont admirablement d'accord avec les besoins de l'homme qui les habite. C'est le long des eaux que croissent les plantes et les arbres les plus secs, les plus légers, et par conséquent les plus propres à les traverser. Tels sont les roseaux qui sont creux, et les joncs remplis d'une moelle inflammable. Il ne faut qu'une botte médiocre de jonc pour porter sur l'eau un homme fort pesant. C'est sur les bords des lacs du Nord que croissent ces vastes bouleaux dont il ne faut que l'écorce d'un seul arbre pour faire un grand canot. Cette écorce est semblable à un cuir par sa souplesse, et si incorruptible à l'humidité, que j'en ai vu tirer, en Russie, de dessous les terres dont on couvre les magasins à poudre, qui étaient parfaitement saines, quoiqu'on les y eût mises du temps de Pierre le Grand. Suivant le témoignage de Pline et de Plutarque, on trouva à Rome, quatre cents ans après la mort de Numa, les livres que ce grand roi avait fait mettre avec lui dans son tombeau. Son corps était totalement détruit; mais ses livres, qui traitaient de la philosophie et de la religion, étaient si bien conservés, que le préteur Pétilius en prit lecture par ordre du sénat. Sur le rapport qu'il en fit, il fut décidé qu'on les brûlerait. Ils étaient écrits sur des écorces de bouleau. Ces écorces se lèvent en dix ou douze feuillets blancs et minces comme du papier, et en tenaient lieu aux anciens. La nature présente à l'homme d'autres trajectiles sur d'autres rivages. Elle a mis sur les bords des fleuves de l'Inde le bambou, grand roseau qui s'y élève quelquefois à soixante pieds de hauteur, et qui y croît de la grosseur de la cuisse L'intervalle compris entre deux de ses nœuds suffit pour soutenir un homme sur l'eau. Un Indien s'y met à califourchon, et traverse ainsi les rivières, en nageant avec les pieds. Le Hollandais Jean-Hugues Linschoten, voyageur

digne de foi, assure que les crocodiles ne touchent jamais aux gens qui passent ainsi les rivières, quoiqu'ils attaquent souvent les canots et les chaloupes même des Européens. Il attribue la retenue de cet animal vorace à une antipathie qu'il a contre ce roseau. François Pyrard, autre voyageur qui a fort bien observé la nature, dit qu'il croît sur les rivages des îles Maldives un arbre appelé candou, d'un bois si léger, qu'il sert de liége aux pêcheurs [1]. Je crois avoir eu en ma possession une souche d'arbre de la même espèce. Elle était dépouillée de son écorce toute blanche, de la grosseur du bras, de six pieds de longueur, et si légère que je la levais avec deux doigts avec la plus grande facilité. C'est dans les mêmes îles et sur les mêmes sables que s'élève le cocotier, qui y vient plus beau que dans aucun autre lieu du monde. Ainsi l'arbre le plus utile aux marins croît sur le bord des mers les plus naviguées. Tout le monde sait qu'on y bâtit un vaisseau de son bois, qu'on en fait les voiles avec ses feuilles, le mât avec son tronc, les cordages avec l'étoupe appelée *caire* qui entoure son fruit, et qu'on le charge ensuite avec ses cocos. Il est encore remarquable que le coco renferme, avant sa maturité parfaite, une liqueur qui est un excellent antiscorbutique. N'est-ce donc pas une merveille de la nature que ce fruit vienne plein de lait, dans des sables arides, et sur les bords de l'eau salée? Ce n'est même que sur les bords de la mer que l'arbre qui le porte parvient dans toute sa beauté; car on en voit peu dans l'intérieur des terres. La nature a placé un palmier de la même famille, mais d'une autre espèce, au sommet des montagnes des mêmes climats : c'est le palmiste. La tige de cet arbre a quelquefois plus de cent pieds de hauteur : elle est parfaitement droite; elle porte à son sommet, pour unique feuillage, un bouquet de palmes, du milieu duquel sort un long rouleau de feuilles plissées, semblable au fût d'une lance. Ce rouleau renferme, dans une espèce de fourreau coriace, les feuilles naissantes, qui sont très-bonnes à manger avant leur développement. Le tronc du palmiste n'a de bois qu'à la circonférence; mais il est si dur,

[1] *Voyez* Pyrard, *Voyage aux îles Maldives*, page 38.

qu'il fait rebrousser le tranchant des meilleures haches. Il se fend d'un bout à l'autre avec la plus grande facilité, et il est rempli, au dedans, d'une substance spongieuse qu'on enlève aisément. Quand il est ainsi préparé, il sert à faire, pour la conduite des eaux souvent dévoyées par les rochers qui sont au sommet des montagnes, des tuyaux qui sont incorruptibles à l'humidité. Ainsi les palmiers donnent aux habitants de ces pays de quoi faire des aqueducs à la source des rivières, et des vaisseaux à leur embouchure. D'autres espèces d'arbres leur rendent ailleurs les mêmes services. C'est sur les rivages des îles Antilles que croît l'acajou, qu'on y appelle improprement cèdre, à cause de son incorruptibilité. Il y vient si gros, que, d'un seul de ses tronçons, on fait des pirogues qui portent jusqu'à quarante hommes [1]. Cet arbre a une autre qualité qui, au jugement des meilleurs observateurs, aurait dû le rendre précieux à notre marine : c'est qu'il est le seul de ces rivages que les vers marins n'attaquent jamais, quoiqu'ils soient si redoutables à toutes les espèces de bois qui flottent dans ces mers, qu'ils dévorent en peu de temps les escadres, et que, pour les en préserver, on est obligé, depuis quelques années, de doubler leurs carènes de cuivre. Mais ce bel arbre a trouvé des ennemis plus redoutables que les vers dans les habitants européens de ces îles, qui en ont presque totalement détruit l'espèce.

La manière dont la Providence a pourvu à la soif de l'homme, dans les lieux arides, n'est pas moins digne d'admiration. Elle a mis dans les sables brûlants de l'Afrique une plante dont la feuille, contournée en burette, est toujours remplie d'un grand verre d'eau fraîche ; le goulot de cette burette est fermé par l'extrémité même de la feuille, en sorte que l'eau ne peut pas s'en évaporer. Elle a planté, sur quelques terres arides du même pays, un grand arbre appelé par les nègres *boa*, dont le tronc, monstrueusement gros, est naturellement creusé comme une citerne. Dans la saison des pluies, il se remplit d'eau, qu'il conserve fraîche dans les

[1] *Voyez* les pères Labat et du Tertre.

plus grandes chaleurs, au moyen du feuillage touffu qui en couronne le sommet. Enfin elle a placé, sur les rochers arides des îles Antilles, des fontaines végétales. On y trouve communément une liane, appelée liane à eau, si remplie de séve que, si on en coupe une simple branche, il en coule sur-le-champ autant d'eau qu'un homme en pourrait boire d'un trait : elle est très-limpide et très-pure. Dans les lagunes de la baie de Campêche, les voyageurs trouvent un autre secours : ces lagunes, au niveau de la mer, sont presque entièrement inondées dans la saison pluvieuse; et elles sont si arides dans la saison sèche, qu'il est arrivé à plusieurs chasseurs qui s'étaient égarés dans les forêts dont elles sont couvertes, d'y mourir de soif. Le célèbre voyageur Dampier rapporte qu'il a échappé plusieurs fois à ce malheur par le secours d'une végétation fort extraordinaire, qu'on lui avait fait remarquer sur le tronc d'une espèce de pin qui y est très-commun : elle ressemble à un paquet de feuilles placées l'une sur l'autre par étages; et à cause de sa forme, et de l'arbre où elle croît, il l'appelle pomme de pin. Cette pomme est pleine d'eau; en sorte qu'en la perçant à sa base avec un couteau, il en coule aussitôt une bonne pinte d'une eau très-claire et très-saine. Le père du Tertre raconte qu'il a trouvé plusieurs fois un pareil rafraîchissement dans les feuilles tournées en cornet d'une espèce de balisier qui croît sur les plages sablonneuses de la Guadeloupe. J'ai ouï dire à plusieurs de nos chasseurs que rien n'était plus propre à désaltérer que les feuilles du gui qui croît dans nos arbres.

Telles sont en partie les précautions dont la Providence a compensé, en faveur de l'homme, les inconvénients de chaque climat, en opposant aux qualités des éléments des qualités contraires dans les végétaux. Je ne les suivrai pas plus loin, car je les crois inépuisables. Je suis persuadé que chaque latitude et chaque saison ont les leurs qui leur sont affectées, et que chaque parallèle les varie dans chaque degré de longitude.

HARMONIES VÉGÉTALES DES PLANTES AVEC L'HOMME.

Si maintenant nous examinions les relations végétales des plantes avec l'homme, nous les trouverions en nombre infini; elles sont les sources perpétuelles de nos arts, de nos fabriques, de notre commerce et de nos délices; mais, à notre ordinaire, nous ne ferons que parcourir quelques-uns de leurs rapports naturels et directs, auxquels l'homme n'a rien mis du sien.

A commencer par leurs parfums, l'homme me paraît le seul être sensible qui en soit affecté. A la vérité, les animaux, et surtout les mouches et les papillons, ont des plantes qui leur sont propres, et qui les attirent ou les rebutent par leurs émanations; mais ces affections semblent liées avec leurs besoins. L'homme seul est sensible aux parfums et à l'éclat des fleurs, indépendamment de tout appétit animal. Le chien même, qui prend, par la domesticité, une si forte teinture des mœurs et des goûts de l'homme, paraît insensible à cette jouissance-là. L'impression que font les fleurs sur nous semble liée avec quelque affection morale; car il y en a qui nous égayent et d'autres qui nous attristent, sans que nous en puissions apporter d'autres raisons que celles que j'ai essayé d'établir en examinant quelques lois générales de la nature. Au lieu de les distinguer en jaunes, en rouges, en bleues, en violettes, on pourrait les diviser en gaies, en sérieuses, en mélancoliques : leur caractère est si expressif, que les amants, dans l'Orient, emploient leurs nuances pour exprimer les divers degrés de leur passion. La nature s'en sert souvent, par rapport à nous, dans la même intention. Quand elle veut nous éloigner d'un lieu marécageux et malsain, elle y met des plantes vénéneuses, qui ont des couleurs meurtries et des odeurs rebutantes. Il y a une espèce d'arum qui croît dans les marais du détroit de Magellan, dont la fleur présente l'aspect d'un ulcère, et exhale une odeur si forte de chair pourrie, que la mouche à viande vient y déposer ses œufs. Mais le nombre des plantes fétides n'est pas fort étendu. Les campagnes sont

tapissées de fleurs qui, pour la plupart, ont des couleurs et des odeurs fort agréables. Je voudrais que le temps me permît de dire quelque chose de la simple agrégation des fleurs : ce sujet est si vaste et si riche, que je ne balance pas d'assurer qu'il y a de quoi occuper le plus fameux botaniste de l'Europe toute sa vie, en lui découvrant chaque jour quelque chose de nouveau, et sans l'écarter de sa maison de plus d'une lieue. Tout l'art avec lequel les joailliers assemblent leurs pierreries disparaît auprès de celui avec lequel la nature assortit les fleurs. Je montrais à J.-J. Rousseau des fleurs de différents trèfles que j'avais cueillies en me promenant avec lui : il y en avait de disposées en couronnes, en demi-couronnes, en épis, en gerbes, avec des couleurs variées à l'infini. Quand elles étaient sur leurs tiges, elles avaient encore d'autres agrégations avec des plantes qui leur étaient souvent opposées en couleurs et en formes. Je lui demandai si les botanistes s'occupaient de ces harmonies : il me dit que non; mais qu'il avait conseillé à un jeune dessinateur de Lyon d'apprendre la botanique, pour y étudier les formes et les assemblages des fleurs, et que, par ce moyen, il était devenu un des plus fameux dessinateurs d'étoffes de l'Europe. Je lui citai à ce sujet un trait de Pline, qui lui fit beaucoup de plaisir : c'est à l'occasion d'un peintre de Sicyone, appelé Pausias, qui apprit, par cette étude, à peindre au moins aussi bien les fleurs que celui de Lyon savait les dessiner : à la vérité, il eut encore un maître aussi habile que la nature, ou plutôt qui n'en diffère pas; ce fut l'amour. Je vais rapporter ce trait dans la simplicité du langage du vieux traducteur de Pline, afin de ne lui rien ôter de sa naïveté [1] : « En sa jeu-
« nesse, il fit la cour à une bouquetiere de sa ville, qui
« avoit nom Glycera, laquelle estoit fort gentille, et avoit
« dix mille inventions à digerer les fleurs des bouquets et des
« chapeaux; de sorte que Pausias, contrefaisant le naturel
« des chapeaux et bouquets de sa maistresse, vint à se ren-
« dre parfaict en cet art : finalement, il la peignit assise,

[1] *Histoire naturelle* de Pline, liv. XXXV, chap. XI.

« et faisant un chapeau de fleurs ; et tient-on ce tableau « pour une des principales pieces que jamais il ait faites. « Il l'appela Stephano Plocos, pour ce que Glycera n'avoit « autre moyen de se soulager en sa pauvreté qu'à vendre « des chapeaux et bouquets. Et certes on dit que L. Lu- « cullus donna à Denys, Athénien, deux talents de la sim- « ple copie de ce tableau. » Cette anecdote a plu singulière- ment à Pline, car il l'a répétée dans un autre endroit [1] : « Ceux du Peloponese, dit-il, furent les premiers qui com- « passerent les couleurs et senteurs des fleurs qu'on mettoit « aux chapeaux. Toutefois cela vint de l'invention de Pausias, « peintre, et d'une bouquetiere nommée Glycera, à qui ce « peintre faisoit fort la cour, jusqu'à contrefaire au vif les « chapeaux et bouquets qu'elle faisoit. Mais cette bouquetiere « changeoit en tant de sortes l'ordonnance de ses chapeaux, « pour mieux faire resver son peintre, que c'estoit grand « plaisir de voir combattre l'ouvrage naturel de Glycera « contre le savoir du peintre Pausias. »

L'antique nature en sait encore plus que la jeune Glycère. Comme nous ne pouvons la suivre dans sa variété infinie, nous ferons au moins une observation sur sa régularité : c'est qu'il n'y a aucune fleur odorante qui ne croisse aux pieds de l'homme, ou au moins à la portée de sa main. Toutes celles de cette espèce sont placées sur des herbes ou sur les arbrisseaux, comme l'héliotrope, l'œillet, la giroflée, la violette, la rose, le lilas. Il n'en croît point de semblables sur des arbres élevés de nos forêts ; et si quelques fleurs bril- lantes viennent sur quelques grands arbres des pays étran- gers, comme le tulipier et le marronnier d'Inde, elles ne sen- tent point bon. A la vérité, quelques grands arbres des Indes, comme les arbres à épices, sont entièrement parfumés ; mais leurs fleurs sont peu apparentes, et ne participent pas de l'o- deur de leurs feuilles. Les fleurs du cannellier sentent les excréments humains : c'est ce que j'ai éprouvé moi-même, si toutefois les arbres qu'on m'a montrés à l'Ile-de-France,

[1] *Histoire natur.*, liv. XXI, chap. II.

dans une habitation appartenante à M. Magon, étaient de véritables cannelliers. La belle et odorante fleur du magnolia croît dans la partie inférieure de l'arbre. D'ailleurs, le laurier qui la porte est, ainsi que les arbres à épices, un arbre peu élevé.

Je puis me tromper dans quelques-unes de mes observations : mais quand elles sont multipliées sur le même objet, et attestées par des hommes dignes de foi, et sans esprit de système, j'en puis tirer des conséquences générales qui ne doivent pas être indifférentes au bonheur du genre humain, en lui montrant des intentions constantes de bienveillance dans l'Auteur de la nature. Les variétés de leurs convenances se prêtent des lumières mutuelles; les moyens sont différents, mais la fin est toujours la même. La même bonté qui a placé le fruit qui devait nourrir l'homme à la portée de sa main y a dû mettre aussi son bouquet. Nous remarquerons ici que nos arbres fruitiers sont faciles à escalader, et diffèrent en cela de la plupart de ceux des forêts. De plus, tous ceux qui donnent des fruits mous dans leur maturité, et qui auraient été exposés à se briser par leur chute, comme les figuiers, les mûriers, les pruniers, les pêchers, les abricotiers, les présentent à peu de distance de terre : ceux, au contraire, qui produisent des fruits durs, et qui n'ont rien à risquer dans leur chute, les portent fort élevés, comme les noyers, les châtaigniers et les cocotiers.

Il n'y a pas moins de convenance dans les formes et les grosseurs des fruits. Il y en a beaucoup qui sont taillés pour la bouche de l'homme, comme les cerises et les prunes; d'autres pour sa main, comme les poires et les pommes; d'autres, beaucoup plus gros, comme les melons, sont divisés par côtes, et semblent destinés à être mangés en famille : il y en a même aux Indes, comme le jacq, et chez nous la citrouille, qu'on pourrait partager avec ses voisins. La nature paraît avoir suivi les mêmes proportions dans les diverses grosseurs des fruits destinés à nourrir l'homme, que dans la grandeur des feuilles qui devaient lui donner de

l'ombre dans les pays chauds; car elle y en a taillé pour abriter une seule personne, une famille entière, et tous les habitants du même hameau.

Je m'arrêterai peu aux autres rapports que les plantes ont avec l'habitation de l'homme par leur grandeur et leur attitude, quoiqu'il y ait à ce sujet des choses très-curieuses à dire. Il en est peu qui ne puissent embellir son champ, son toit ou son mur. J'observerai seulement que le voisinage de l'homme est utile à plusieurs plantes. Un missionnaire anonyme rapporte que les Indiens sont persuadés que les cocotiers au pied desquels il y a des maisons deviennent beaucoup plus beaux que ceux où il n'y en a pas, comme si ces arbres utiles se réjouissaient du voisinage des hommes.

Un autre missionnaire, carme déchaussé, appelé le père Philippe, dit positivement que lorsque le cocotier est planté auprès des maisons ou des cabanes, il devient plus fécond par la fumée, par les cendres et par l'habitation de l'homme, et qu'il rapporte doublement du fruit; que c'est par cette raison que les lieux plantés de palmes, aux Indes, sont remplis de maisons et de logettes; que les maîtres de ces lieux donnent, au commencement, quelques écus à ceux qui veulent les habiter, et qu'ils sont obligés de leur accorder leur part des fruits lorsqu'on les cueille : à quoi il ajoute que quoique leurs fruits, qui sont très-gros et très-durs, tombent souvent des arbres dans leur maturité, ou par les rats qui les rongent ou par la violence des vents, on n'a jamais ouï dire que personne de ceux qui habitent dessous en aient été blessés. C'est ce qui ne me paraît pas moins extraordinaire qu'à lui [1].

Je pourrais étendre les influences de l'homme à plusieurs de nos arbres fruitiers, surtout au pommier et à la vigne. Je n'ai point vu de plus beaux pommiers, dans le pays de Caux, que ceux qui croissent autour des maisons des paysans. Il est vrai que les soins du maître peuvent y contribuer. Je me suis arrêté quelquefois dans les rues de Paris à considérer avec

[1] *Voyez* le *Voyage d'Orient*, du révérend père Philippe, carme déchaussé, liv. VII, chap. V, sect. IV.

plaisir de petites vignes, dont les racines sont dans le sable et sous le pavé, tapisser de leurs grappes toute la façade d'un corps de garde. Une d'entre elles, il y a, je crois, six ou sept ans, donna deux fois du fruit dans la même année, ainsi que l'ont rapporté les papiers publics.

HARMONIES ANIMALES DES PLANTES AVEC L'HOMME.

Mais il ne suffisait pas à la nature d'avoir donné à l'homme des berceaux et des tapis chargés de fruits, si elle ne lui eût fourni, dans l'ordre végétal même, des moyens de défense contre les déprédations des bêtes sauvages. Il aurait eu beau veiller, pendant le jour, à la garde de ses biens, ils auraient été au pillage pendant la nuit. Elle lui a donné des arbrisseaux épineux pour les enclore. Plus on avance vers le Midi, plus on trouve de variétés dans leurs espèces. Mais, au contraire, on ne voit point, ou du moins on voit bien peu, de ces arbrisseaux épineux dans le Nord, où ils paraissent inutiles; car il n'y a point de vergers. Il semble qu'il y en ait aux Indes pour toutes sortes de sites. Quoique je n'aie été, pour ainsi dire, que sur la lisière de ce pays, j'y en ai vu un grand nombre dont l'étude offrirait bien des remarques curieuses à un naturaliste. J'en ai remarqué un, entre autres, dans un jardin de l'Ile-de-France, qui m'a paru propre à faire des enclos impénétrables aux plus petits quadrupèdes. Il vient de la forme d'un pieu gros comme le bras, tout droit, sans branches, et portant pour unique verdure un petit bouquet de feuilles à son sommet. Son écorce est hérissée d'épines très-fortes et très-aiguës. Il s'élève à sept ou huit pieds de hauteur, et croît aussi gros en haut qu'en bas. Plusieurs de ces arbrisseaux, plantés de suite les uns auprès des autres, formeraient une vraie palissade, qui n'aurait pas le moindre intervalle. Les raquettes et les cierges, si communs sous la zone torride, ont des épines si perçantes, qu'en marchant dessus elles traversent les semelles des souliers. Il n'y a ni tigres, ni lions, ni éléphants, qui osent en approcher. Il y a une autre sorte d'épine dans l'île de Ceylan, dont on

se sert pour se défendre des hommes mêmes, qui franchissent toutes sortes de barrières. Robert Knok, que j'ai déjà cité, dit que les avenues du royaume de Candy, dans l'île de Ceylan, ne sont fermées qu'avec des fagots de ces épines, dont les habitants bouchent les passages de leurs montagnes.

L'homme trouve dans les végétaux non-seulement des protections contre les bêtes féroces, mais contre les reptiles et les insectes. Le père du Tertre raconte qu'il trouva un jour dans l'île de la Guadeloupe, au pied d'un arbre, une plante rampante dont les tiges étaient figurées comme des serpents. Mais il fut bien autrement surpris quand il aperçut sept ou huit couleuvres qui étaient mortes autour d'elle. Il l'indiqua à un chirurgien, qui fit, par son moyen, des cures merveilleuses, en l'employant contre les morsures de ces dangereux reptiles. Elle est fort répandue dans les autres îles Antilles, où elle est connue sous le nom de bois de couleuvre. On la retrouve encore aux Indes orientales. Jean-Hugues Linschoten lui attribue la même figure et les mêmes propriétés. Nous avons dans nos climats des végétaux qui ont des convenances et des oppositions fort étranges avec les reptiles. Pline dit que les serpents aiment beaucoup le genévrier et le fenouil; mais qu'on n'en trouve point sous la fougère, le trèfle, le frêne et la rue, et que la bétoine les fait mourir. D'autres plantes, comme nous l'avons dit, détruisent les mouches, telles que les dionées. Thévenot assure qu'aux Indes les palefreniers garantissent leurs chevaux des mouches en les frottant, tous les matins, avec des fleurs de citrouille. L'herbe aux puces, qui a des graines noires et luisantes, semblables à des puces, chasse ces insectes d'une maison, selon Dioscoride. La vipérine, qui a ses semences faites comme des têtes de vipères, fait mourir ces reptiles. Il est probable que c'est à des configurations semblables que les premiers hommes auront reconnu les relations et les oppositions des plantes avec les animaux. Je pense que chaque genre d'insecte a son végétal destructeur, que nous ne connaissons pas. En général, toutes les vermines fuient les parfums.

La nature nous a encore donné dans les plantes les premiers patrons des filets pour la chasse et pour la pêche. Il croît dans quelques landes de la Chine une espèce de rotin si entrelacé et si fort, qu'il s'y prend des cerfs tout en vie. J'ai vu moi-même, sur les sables du bord de la mer, à l'Ile-de-France, une sorte de liane, appelée fausse patate, qui couvre des arpents entiers, comme un grand filet de pêcheur. Elle est si propre aux mêmes usages, que les nègres s'en servent pour pêcher du poisson. Ils en font, avec les tiges et les feuilles, de longs cordons qu'ils jettent à la mer; et, après en avoir formé une chaîne qui renferme sur l'eau une grande enceinte, ils la tirent, par les deux extrémités, au rivage. Ils ne manquent guère d'y amener quelque poisson[1]; car les poissons s'effrayent non-seulement d'un filet qui les enveloppe, mais de tout corps inconnu qui fait de l'ombre à la surface de l'eau. C'est avec une industrie aussi simple et à peu près semblable que les habitants des Maldives font des pêches prodigieuses, en n'employant, pour amener les poissons dans leurs réservoirs, qu'une corde qui flotte sur l'eau avec des bâtons.

HARMONIES HUMAINES OU ALIMENTAIRES DES PLANTES.

Il n'y a pas une seule plante sur la terre qui n'ait quelques rapports avec les besoins de l'homme, et qui ne serve quelque part à son vêtement, à son toit, à ses plaisirs, à ses remèdes, ou au moins à son foyer. Celles qui sont chez nous les plus inutiles sont quelquefois très-estimées ailleurs. Les Égyptiens ont fait souvent des vœux pour l'heureuse récolte des orties, dont la graine leur donne de l'huile, et la tige leur fournit des fils dont ils font de bonne toile. Mais ces rapports généraux étant innombrables, je m'en tiendrai à quelques observations particulières sur les plantes qui servent au premier des besoins de l'homme, je veux dire à sa nourriture.

Nous remarquerons d'abord que le blé, qui sert à la subsistance générale du genre humain, n'est pas produit par des

[1] *Voyez* François Pyrard, *Voyage aux Maldives.*

végétaux d'une grande taille, mais par de simples graminées. Le principal soutien de la vie humaine est porté par des herbes, et exposé à la merci des moindres vents. Il y a apparence que, si nous avions été chargés de la sûreté de nos récoltes, nous n'eussions pas manqué de les placer sur de grands arbres; mais, en cela comme dans tout le reste, il faut admirer la prévoyance divine, et nous méfier de la nôtre. Si nos moissons étaient portées par les forêts, lorsque celles-ci sont détruites par la guerre, ou incendiées par notre imprudence, ou renversées par les vents, ou ravagées par les inondations, il faudrait des siècles pour les voir renaître dans un pays. De plus, les fruits des arbres sont bien plus sujets à couler que les semences des graminées. Les graminées, comme nous l'avons observé, portent leurs fleurs en épi, surmontées souvent de petites barbes, qui ne défendent pas leurs semences des oiseaux, comme le disait Cicéron, mais qui sont comme autant de petits toits qui les mettent à l'abri des eaux du ciel. Les gouttes de pluie ne peuvent pas les noyer, comme les fleurs radiées, en disques, en roses et en ombelles, dont les formes toutefois sont propres à certains lieux et à certaines saisons; mais celles des graminées conviennent à toute exposition.

Lorsqu'elles sont portées par des panaches flottants et tombants, comme celles de la plupart des graminées des pays chauds, elles sont abritées de la chaleur du soleil; et lorsqu'elles sont rassemblées en épis, comme celles de la plupart des graminées des pays froids, elles réfléchissent ses rayons au moins par un côté. De plus, par la souplesse de leurs tiges, fortifiées de nœuds de distance en distance, et par leurs feuilles filiformes et capillacées, elles échappent à la violence des vents. Leur faiblesse leur est plus utile que la force ne l'est aux grands arbres. Semblables aux petites fortunes, elles sont ressemées et multipliées par les mêmes tempêtes qui dévastent les grandes forêts. Elles résistent encore aux sécheresses par la longueur de leurs racines, qui vont chercher bien loin l'humidité sous la terre; et quoiqu'elles n'aient

que des feuilles étroites, elles en portent en si grand nombre, qu'elles couvrent de leurs plants multipliés la surface de la terre. A la moindre pluie, vous les voyez toutes se dresser en l'air par leurs extrémités, comme si c'étaient autant de griffes. Elles résistent aux incendies mêmes qui font périr tant d'arbres dans les forêts. J'ai vu des pays où l'on met chaque année le feu aux herbes, dans le temps de la sécheresse, se recouvrir, dès qu'il pleut, de la plus belle verdure. Quoique ce feu soit si actif qu'il fait périr souvent les arbres qui se trouvent dans son voisinage, les racines des herbes n'en sont point offensées. Elles ont de plus la faculté de se reproduire de trois manières, par des rejetons qui poussent à leur pied, par des traînasses qu'elles étendent au loin, et par des graines très-volatiles ou indigestibles que les vents et les animaux dispersent de tous côtés. La plupart des arbres, au contraire, ne se régénèrent naturellement que par leurs semences. Ajoutez aux avantages généraux des graminées une variété étonnante de caractères dans leurs floraisons et leurs attitudes, qui les rend plus propres que les végétaux de toute autre classe à croître dans toutes sortes de sites.

C'est dans cette famille, si j'ose dire cosmopolite, que la nature a placé le principal aliment de l'homme; car les blés, dont tant de peuples subsistent, ne sont que des espèces de graminées. Il n'y a point de terre où il ne puisse croître quelque espèce de blé. Homère, qui avait si bien étudié la nature, caractérise souvent chaque pays par le végétal qui lui est propre. Il vante une île pour ses raisins, une autre pour ses oliviers, une autre pour ses lauriers, une autre pour ses palmiers; mais il ne donne qu'à la terre l'épithète générale de *zeidora*, ou porte-blé. En effet, la nature en a formé pour croître dans tous les sites, depuis la ligne jusqu'aux bords de la mer Glaciale. Il y en a pour les lieux humides des pays chauds, comme le riz de l'Asie, qui vient en abondance dans les vases du Gange. Il y en a pour les lieux marécageux des pays froids, comme une espèce de folle-avoine qui croît naturellement sur les bords des fleuves de l'Amérique septentrionale, et dont plusieurs nations sauvages font, chaque année, d'a-

bondantes récoltes. D'autres blés réussissent à merveille sur les terres chaudes et sèches, comme le millet et le panic en Afrique, et le maïs au Brésil. Dans nos climats, le froment se plaît dans les terres fortes; le seigle, dans les sables; le sarrasin, sur les coteaux pluvieux; l'avoine, dans les plaines humides; l'orge, dans les rochers. L'orge réussit jusque dans le fond du Nord. J'en ai vu, par le 61e degré de latitude nord, dans les rochers de la Finlande, des récoltes aussi belles qu'en aient jamais produit les champs de la Palestine. Le blé suffit à tous les besoins de l'homme. Avec sa paille, il peut se loger, se couvrir, se chauffer, et nourrir ses brebis, sa vache et son cheval; avec son grain, il fait des aliments et des boissons de toutes sortes de saveurs. Les peuples du Nord en brassent de la bière, et en tirent des eaux-de-vie plus fortes que celles du vin : telles sont celles de Dantzick. Les Chinois [1] font avec le riz un vin aussi agréable que le meilleur vin d'Espagne. Les Brésiliens préparent avec le maïs leur ouicou. Enfin, avec l'avoine torréfiée on peut faire des crèmes qui ont le parfum de la vanille. Si nous joignons à ces qualités celles des autres plantes domestiques, dont la plupart croissent aussi par toute la terre, nous y trouverons les saveurs du girofle, du poivre, des épiceries; et, sans sortir de nos jardins, nous rassemblerons les jouissances dispersées dans le reste des végétaux.

Nous pouvons reconnaître dans l'orge et dans l'avoine les caractères élémentaires dont j'ai parlé, qui varient les espèces de plantes du même genre, suivant les sites où elles doivent naître. L'orge, destinée aux lieux secs, a des feuilles larges et ouvertes à leur base, qui conduisent les eaux des pluies à sa racine. Les longues barbes qui surmontent les balles qui enveloppent ses grains sont hérissées de dentelures propres à les accrocher aux poils des animaux, et à les ressemer dans les lieux élevés et arides. L'avoine, au contraire, destinée aux lieux humides, a des feuilles étroites, arrêtées autour de sa tige, pour intercepter les eaux des pluies. Ses balles renflées,

[1] *Voyage à la Chine*, par Isbran-Ides.

semblables à deux longues demi-vessies, et peu adhérentes aux grains, les rendent propres à surnager, et à traverser les eaux par le secours du vent. Mais voici quelque chose de plus admirable, qui confirmera ce que nous avons dit sur les usages des diverses parties des plantes par rapport aux éléments, et qui étend les vues de la nature au delà même de leurs fruits, que nous avons regardés comme leurs caractères déterminants : c'est que l'orge, dans les années pluvieuses, dégénère en avoine; et l'avoine, dans les années sèches, se change en orge. Cette observation, rapportée par Pline, Galien et Mathiole, commentateur de Dioscoride [1], a été confirmée par les expériences de plusieurs naturalistes modernes. A la vérité, Mathiole prétend que cette transformation de l'orge ne se fait pas en avoine proprement dite, qu'il appelle bromos, mais en une plante qui lui ressemble au premier coup d'œil, et qu'il appelle ægilops, ou coquiole. Cette transformation, constatée par les expériences réitérées des laboureurs de son pays et par celle que le père de Galien fit expressément pour s'en convaincre, suffit, avec celle des fleurs de la linaire, et des feuilles de plusieurs végétaux, pour nous prouver que les rapports élémentaires des plantes ne sont que les rapports secondaires, et que les rapports animaux ou humains sont les principaux. Ainsi la nature a placé le caractère d'une plante non-seulement dans la forme du fruit, mais dans la substance de ce même fruit.

Je présume de là qu'ayant fait en général de la substance farineuse la base de la vie humaine, elle l'a répandue dans tous les sites, sur diverses espèces de graminées; qu'ensuite, voulant y ajouter des modifications relatives à quelques humeurs de notre tempérament, ou à quelque influence de la saison ou du climat, elle en a fait d'autres combinaisons qu'elle a placées dans les plantes légumineuses, comme les pois et les fèves, que les Romains comprenaient au rang des blés; qu'enfin, elle en a formé d'une autre sorte, qu'elle a mises dans les fruits des arbres, comme les châtaignes; ou dans les

[1] *Voyez* Mathiole, sur Dioscoride, liv. IV, pag. 432.

racines, comme les patates et les pommes de terre. Ces convenances de substance avec chaque climat sont si certaines, que, par tout pays, le fruit qui est le plus commun est le meilleur et le plus sain. Je présume encore qu'elle a suivi le même plan par rapport aux plantes médicinales, et qu'ayant répandu sur plusieurs familles de végétaux des vertus relatives à notre sang, à nos nerfs, à nos humeurs, elle les a modifiées, dans chaque pays, suivant les maladies que le climat y engendre, et les a mises en opposition avec les caractères particuliers de ces mêmes maladies. C'est, ce me semble, pour avoir négligé ces observations qu'il s'est élevé tant de doutes et de disputes sur les vertus des plantes. Tel simple qui remédie à un mal dans un pays l'augmente quelquefois dans un autre. Le quinquina, qui est l'écorce d'une espèce de manglier d'eau douce du Mexique, guérit les fièvres de l'Amérique d'une espèce particulière aux lieux humides et chauds, et échoue souvent contre celles de l'Europe. Chaque remède est modifié dans chaque lieu, comme chaque mal. Je ne pousserai pas plus loin cette réflexion, qui me ferait sortir de mon sujet; mais si les médecins y faisaient l'attention qu'elle mérite, ils étudieraient mieux les plantes de leur pays, et ils ne leur préféreraient pas, comme ils font la plupart, celles des pays étrangers, qu'ils sont obligés de modifier de mille manières pour leur donner, au hasard, des convenances avec les maladies locales. Ce qu'il y a de certain, c'est que quand la nature a déterminé une certaine saveur dans quelque végétal, elle la répète par toute la terre, avec des modifications qui n'empêchent pas cependant de reconnaître sa vertu principale. Ainsi, ayant mis le cochléaria, ce puissant antiscorbutique, jusque sur les rivages brumeux du Spitzberg, elle en a répété la saveur et les qualités dans le cresson de nos ruisseaux, dans le cresson alénois de nos jardins, dans la capucine, qui est un cresson des rivières du Pérou; enfin dans les graines mêmes du papayer, qui vient aux lieux humides, dans les îles Antilles. On retrouve pareillement la saveur, l'odeur et les qualités de notre ail dans des bois, des écorces et des mousses de l'Amérique.

Ces considérations me persuadent que les caractères élémentaires des plantes, et leur entière configuration, ne sont que des moyens secondaires, et que leur caractère principal tient aux besoins de l'homme. Ainsi, pour établir dans les plantes un ordre simple et agréable, au lieu de parcourir successivement leurs harmonies élémentaires, végétales, animales et humaines, il faudrait renverser cet ordre sans toutefois l'altérer, et partir d'abord des plantes qui présentent à l'homme ses premiers besoins, passer de là aux usages qu'en tirent les animaux, et s'arrêter aux sites qui en déterminent les variétés.

Cette marche est d'autant plus aisée à suivre, que le premier point du départ est fixé par l'odorat et le goût. Les témoignages de ces deux sens ne sont pas à mépriser; car ils nous servent à décider les qualités intimes des plantes, bien mieux que les décompositions de la chimie. Ils peuvent s'étendre à tout le règne végétal, d'autant qu'il n'y a pas un seul genre de plante, différencié en ombelle, en rose, en papilionacée, etc., qui n'offre à l'homme un aliment dans quelque partie du globe. Le souchet d'Éthiopie porte, à sa racine, des bulbes qui ont le goût d'amandes. Celui qu'on appelle en Italie trasi en produit qui ont la saveur des châtaignes [1]. Nous avons trouvé en Amérique la pomme de terre dans la classe des solanum, qui sont des poisons. C'est un jasmin de l'Arabie qui nous donne le café. L'églantier ne produit chez nous que des baies pour des oiseaux; mais celui de la terre d'Iesso, qui croît entre les rochers et les coquillages des bords de la mer, porte des calices si gros et si nourrissants, qu'ils servent d'aliment une partie de l'année aux habitants de ces rivages [2]. Les fougères de nos coteaux sont stériles; cependant dans l'Amérique septentrionale il en croît une espèce appelée *filix baccifera*, qui est chargée de baies fort bonnes à manger [3]. L'arbre même des îles Moluques, appelé libbi par les habitants, et palmier-sagou par les voyageurs, n'est qu'une fou-

[1] *Voyez* le *Catalogue du Jardin des Plantes de Bologne*, par Hyacinthe Ambrosino.

[2] *Voyez* la collection des voyages de Thévenot.

[3] *Voyez* le père Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*.

gère, au jugement de nos botanistes. Cette fougère renferme dans son tronc le sagou, substance plus légère et plus délicate que le riz. Enfin il y a jusqu'à certaines espèces de fucus que les Chinois mangent avec délices, entre autres ceux qui composent les nids d'une espèce d'hirondelle.

En disposant donc dans cet ordre les plantes qui portent la subsistance principale de l'homme, comme les graminées, on aurait d'abord, pour notre pays, le froment des terres fortes, le seigle des sables, l'orge des rochers, l'avoine des lieux humides, le blé sarrasin des collines pluvieuses; et, pour les autres climats et expositions, le panic, le mil, le millet, le maïs, la folle-avoine du Canada, le riz de l'Asie, dont quelques espèces viennent dans les lieux secs, etc.

Il serait encore utile de déterminer, sur la terre, des lieux auxquels on pourrait rapporter l'origine de chaque plante comestible. Ce que j'ai à dire à ce sujet n'est qu'une conjecture, mais elle me paraît bien vraisemblable. Je pense donc que la nature a mis dans les îles les espèces des plantes les plus belles et les plus convenables aux besoins de l'homme. Premièrement, les îles sont plus favorables aux développements élémentaires des plantes que l'intérieur des continents; car il n'y en a point qui ne jouisse des influences de tous les éléments, ayant autour d'elle les vents et la mer, et souvent, dans son intérieur, des plaines, des sables, des lacs, des rochers et des montagnes. Une île est un petit monde en abrégé. Secondement, leur température particulière est si variée, qu'on en trouve dans tous les points principaux de longitude et de latitude, quoiqu'il y en ait un nombre considérable qui nous soient encore inconnues, entre autres dans la mer du Sud. Enfin l'expérience prouve qu'il n'y a pas un seul arbre fruitier, en Europe, qui ne devienne plus beau dans quelqu'une des îles qui sont sur ces côtes que dans le continent. J'ai parlé de la beauté des châtaigniers de la Corse et de la Sicile; mais Pline, qui nous a conservé l'origine des arbres fruitiers qui étaient de son temps en Italie, nous apprend que la plupart avaient été apportés des îles de l'Archipel. Le

noyer venait de la Sardaigne; la vigne, le figuier, l'olivier, et beaucoup d'autres arbres fruitiers, étaient originaires des autres îles de la Méditerranée. Il observe même que l'olivier, ainsi que plusieurs autres plantes, ne réussit que dans le voisinage de la mer. Tous les voyageurs modernes confirment ces observations. Tavernier, qui avait traversé tant de fois l'Asie, dit qu'on ne voit plus d'oliviers au delà d'Alep. Un anonyme anglais, que j'ai déjà cité avec éloge, assure que nulle part dans le continent on ne trouve des figuiers, des vignes, des mûriers, ainsi que plusieurs autres arbres fruitiers, qui soient comparables en grandeur et en production à ceux de l'Archipel, malgré la négligence de ses infortunés cultivateurs. Je pourrais y joindre beaucoup d'autres végétaux qui ne viennent que dans ces îles, et qui fournissent au commerce de l'Europe des gommes, des mannes et des teintures. Le pommier, si commun en France, n'y donne nulle part des fruits aussi beaux et d'espèces aussi variées que sur les rivages de la Normandie, sous l'haleine des vents maritimes de l'ouest. Je ne doute pas que le fruit qui fut le prix de la beauté n'ait aussi, comme Vénus, quelque île favorite.

Si nous portons nos remarques jusque dans la zone torride, nous verrons que ce n'est ni de l'Asie ni de l'Afrique que se tirent le girofle, la muscade, la cannelle, le poivre de la meilleure qualité, le benjoin, le sandal, le sagou, etc.; mais des îles Moluques, ou de celles qui sont dans leurs mers. Le cocotier ne vient dans toute sa beauté qu'aux îles Maldives. Il y a même, dans les archipels de ces mers, quantité d'arbres fruitiers décrits par Dampier, qui ne sont pas encore transplantés dans l'ancien continent, tels que l'arbre à grappes. Le double coco ne se trouve qu'aux îles Séchelles. Les îles nouvellement découvertes de la mer du Sud, telles que celle de Taïti, nous ont présenté des arbres inconnus, comme le fruit à pain et le mûrier, dont l'écorce sert à faire des étoffes. On en peut dire autant des productions végétales des îles de l'Amérique, par rapport à leur continent.

Je pourrais étendre ces observations jusqu'aux oiseaux et aux

quadrupèdes même, qui sont plus beaux et d'espèces plus variées dans les îles que partout ailleurs. Les éléphants les plus estimés en Asie sont ceux de l'île de Ceylan. Les Indiens leur croient quelque chose de divin : qui plus est, ils prétendent que les autres éléphants reconnaissent cette supériorité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont beaucoup plus chers en Asie que tous les autres. Enfin, les voyageurs les plus dignes de foi, et qui ont le mieux observé, comme l'Anglais Dampier, le père du Tertre et quelques autres, disent qu'il n'y a pas un récif dans les mers comprises entre les tropiques qui ne soit distingué par quelque sorte d'oiseau, de crabe, de tortue, ou de poisson, qui ne se trouve nulle part ailleurs, ni d'espèces si variées, ni en si grande abondance. Je présume que la nature a ainsi distribué ses principaux bienfaits dans les îles, pour inviter les hommes à y passer, et à parcourir la terre. Ce ne sont que des conjectures; mais il est rare qu'elles nous trompent, quand on les fonde sur l'intelligence et la bonté de son Auteur.

On pourrait donc rapporter la plus belle espèce de blé, qui est le froment, à la Sicile, où l'on prétend en effet qu'il fut trouvé pour la première fois. La fable a immortalisé cette découverte, en y plaçant les amours de Cérès, ainsi que la naissance de Bacchus dans l'île de Naxos, à cause de la beauté de ses vignes. Ce qu'il y a de certain, c'est que le blé n'est indigène qu'en Sicile; si toutefois il s'y reperpétue encore de lui-même, comme l'assuraient les anciens. Après avoir déterminé de la même manière les autres convenances humaines des graminées avec différents sites de la terre, on chercherait les graminées qui ont des rapports marqués avec nos animaux domestiques, comme le bœuf, le cheval, la brebis, le chien. On les caractériserait par les noms de ces animaux. Nous aurions des *gramen bovinum, equinum, ovinum, caninum*. On distinguerait ensuite les espèces de chacun de ces genres par les noms des différents lieux où ces animaux les retrouvent, sur les bords des fleuves, dans les rochers, sur les sables, dans les montagnes; de sorte qu'en y ajoutant les épi-

thètes *fluviale*, *saxatile*, *arenosum*, *montanum*, on suppléerait avec deux mots à toutes les longues phrases de notre botanique. On répartirait de même les autres graminées aux divers quadrupèdes de nos forêts, comme aux cerfs, aux lièvres, aux sangliers, etc. Ces premières déterminations demanderaient quelques expériences à faire sur les goûts des animaux, mais elles seraient fort instructives et très-amusantes. Elles ne seraient pas cruelles, comme la plupart de celles de notre physique moderne, qui les écorche vifs, les empoisonne ou les étouffe, pour connaître leur naturel. Elles ne s'occuperaient que de leurs appétits, et non de leurs convulsions. Au reste, il y a déjà beaucoup de ces plantes préférées, qui sont connues de nos bergers. Un d'eux m'a montré, aux environs de Paris, une graminée qui engraisse plus les brebis en quinze jours que les autres espèces ne pourraient le faire en deux mois. Aussi, dès qu'elles l'aperçoivent, elles y courent avec la plus grande avidité. J'en ai été témoin. Je ne veux pas dire toutefois que chaque espèce d'animal borne son appétit à une seule espèce de mets. Il suffit seulement, pour établir l'ordre que je propose, que chacune d'elles donne, dans chaque genre de plante, la préférence à une espèce; et c'est ce que l'expérience confirme.

La grande classe des graminées étant ainsi distribuée aux hommes et aux animaux, les autres plantes présenteraient encore plus de facilité dans leurs répartitions, parce qu'elles sont bien moins nombreuses. Dans les quinze cent cinquante espèces de plantes reconnues par Sébastien Vaillant aux environs de Paris, il y a plus de cent familles, parmi lesquelles celle des graminées comprend, pour sa part, quatre vingt-cinq espèces, sans compter vingt-six variétés, et nos différentes sortes de blés. Elle est la plus nombreuse après celle des champignons, qui en a cent dix; et celle des mousses, qui en a quatre-vingt-six. Ainsi, au lieu des classes systématiques de notre botanique, qui n'expliquent point les usages de la plupart des parties végétales, qui confondent souvent les plantes les plus disparates, et qui séparent celles qui sont du même

genre, nous aurions un ordre simple, facile, agréable, et d'une étendue infinie, qui, passant de l'homme aux animaux, aux végétaux et aux éléments, nous montrerait les plantes qui servent à notre usage et à ceux des êtres sensibles, rendrait à chacune d'elles ses relations élémentaires, à chaque site de la terre sa beauté végétale, et remplirait le cœur humain d'admiration et de reconnaissance. Ce plan paraît d'autant plus conforme à celui de la nature, qu'il est entièrement compris dans la bénédiction que son auteur donna à nos premiers parents, lorsqu'il leur dit : « Je vous ai donné toutes les her-« bes, qui portent leurs graines sur la terre, et tous les ar-« bres, qui renferment en eux-mêmes leurs semences, chacun « SELON SON ESPÈCE, afin qu'ils vous servent de nourri-« ture; et à tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux « du ciel, à tout ce qui se remue sur la terre, et qui est vivant « et animé, afin qu'ils aient de quoi se nourrir [1]. »

Cette bénédiction ne s'est pas bornée pour l'homme à quelque espèce primordiale dans chaque genre : elle s'est étendue à tout le règne végétal, qui se convertit pour lui en aliments, par le moyen des animaux domestiques. Linné leur a présenté les huit à neuf cents plantes que produit la Suède, et il a remarqué que la vache en mange deux cent quatre-vingt-six ; la chèvre, quatre cent cinquante-huit ; la brebis, quatre cent dix-sept ; le cheval, deux cent soixante-dix-huit ; le porc, cent sept. Le premier animal n'en refuse que cent quatre-vingt-quatre ; le second, quatre-vingt-douze ; le troisième, cent douze ; le quatrième, deux cent sept ; le cinquième, cent quatre-vingt-dix. Il ne comprend dans ces énumérations que les plantes que ces animaux mangent avec avidité, et celles qu'ils rejettent avec obstination. Les autres leur sont indifférentes ; ils en mangent au besoin, et même avec plaisir, lorsqu'elles sont tendres. Il n'y en a aucune de perdue : celles qui sont rebutées des uns font les délices des autres. Les plus âcres, et même les plus vénéneuses, servent à en engraisser quelques-uns. La chèvre broute les renoncules des prés qui sont si poivrées, le

[1] *Genèse*, chap. 1, ✝ 29 et 30.

tithymale et la ciguë. Le porc dévore la prêle et la jusquiame. Il n'a point admis à ces épreuves l'âne, qui ne vit point en Suède, ni le renne, qui l'y remplace si avantageusement dans les parties du nord, ni les autres animaux domestiques, comme le canard, l'oie, la poule, le pigeon, le chat et le chien. Tous ces animaux réunis semblent destinés à tourner à notre profit tout ce qui végète, par leurs appétits universels, et surtout par cet instinct inexplicable de domesticité qui les attache à nous, sans qu'on ait pu en rendre susceptibles ni le cerf, qui est si timide, ni même les petits oiseaux qui cherchent à vivre sous notre protection, tels que l'hirondelle, qui fait son nid dans nos maisons. La nature n'a donné l'instinct de sociabilité humaine qu'à ceux dont les services pouvaient être utiles à l'homme en tout temps, et elle les a configurés d'une manière admirable pour les différents sites du règne végétal. Je ne parle pas du chameau des Arabes, qui peut rester plusieurs jours sans boire, en traversant les sables brûlants du Zara ; ni du renne des Lapons, dont le pied très-fendu peut s'appuyer et courir sur la surface des neiges ; ni du rhinocéros des Siamois et des Péguans, qui, avec les plis de sa peau qu'il gonfle à volonté, peut se dégager des terrains marécageux du Syriam ; ni de l'éléphant d'Asie, dont le pied, divisé en cinq ergots, est si sûr dans les montagnes escarpées de la zone torride ; ni du lama du Pérou, qui gravit avec ses pieds ergotés les âpres rochers des Cordillères. Chaque site extraordinaire nourrit pour l'homme un serviteur commode. Mais, sans sortir de nos hameaux, le cheval solipède paît dans les plaines, la vache pesante au fond des vallées, la brebis légère sur la croupe des collines, la chèvre grimpante sur les flancs des rochers ; le porc, armé d'un groin, fouille les racines des marais, l'oie et le canard mangent les herbes fluviatiles ; la poule ramasse tout ce qui se perd dans les champs ; l'abeille aux quatre ailes butine les poussières des fleurs ; et le pigeon rapide va glaner les semences qui se perdent dans les rochers inaccessibles. Tous ces animaux, après avoir occupé pendant le jour les différens sites de la végétation, reviennent le soir à l'habitation de l'homme,

avec des bêlements, des murmures et des cris de joie, en lui rapportant les doux tributs des plantes changées, par une métamorphose inconcevable, en miel, en lait, en beurre, en œufs et en crème.

J'aime à me représenter ces premiers temps du monde, où les hommes voyageaient sur la terre avec leurs troupeaux, en mettant à contribution tout le règne végétal. Le soleil les invitait à s'avancer jusqu'aux extrémités du Nord, avec le printemps qui le devance, et à en revenir avec l'automne qui le suit. Son cours annuel dans les cieux semble réglé sur les pas de l'homme sur la terre. Pendant que cet astre s'avance du tropique du Capricorne à celui du Cancer, un voyageur, parti de la zone torride à pied, peut arriver sur les bords de la mer Glaciale, et revenir ensuite dans la zone tempérée lorsque le soleil retourne sur ses pas, en faisant tout au plus quatre à cinq lieues par jour, sans éprouver dans sa route ni les chaleurs de l'été, ni les frimas de l'hiver. C'est en se réglant sur le cours annuel du soleil que voyagent encore quelques hordes tartares. Quel spectacle dut offrir la terre à ses premiers habitants, lorsque tout y était à sa place, et qu'elle n'avait point encore été dégradée par les travaux imprudents ou par les fureurs de l'homme! Je suppose qu'ils partirent de l'Inde, le berceau du genre humain, pour s'avancer au nord. Ils traversèrent d'abord les hautes montagnes de Bember, toujours couvertes de neige, qui entourent, comme un rempart, l'heureuse contrée de Cachemire, et qui la séparent du royaume brûlant de Lahor[1]. Elles se présentèrent à eux comme d'immenses amphithéâtres de verdure qui portaient, du côté du midi, tous les végétaux de l'Inde; et du côté du nord, tous ceux de l'Europe. Ils descendirent dans le vaste bassin qu'elles renferment, et ils y virent une partie des arbres fruitiers qui devaient enrichir un jour nos vergers. Les abricotiers de la Médie et les pêchers de la Perse bordaient de leurs rameaux fleuris les lacs et les ruisseaux d'eau vive qui l'arrosent. En sortant des vallées toujours vertes de Cachemire, ils pénétrè-

[1] *Voyez* Bernier, *Description du Mogol.*

rent bientôt dans les forêts de l'Europe, et se reposèrent sous les feuillages des grands hêtres et des ormes touffus, qui n'avaient ombragé que les amours des oiseaux, et qu'aucun poëte n'avait encore chantés. Ils traversèrent les vastes prairies qu'arrose l'Irtis, semblables à des mers de verdure, et diversifiées çà et là de longs tapis de lis jaunes, de lisières de ginseng, et de touffes de rhubarbe au large feuillage : en suivant ses bords, ils s'enfoncèrent dans les forêts du Nord, sous les majestueux rameaux des sapins, et sous les ombrages mobiles des bouleaux. Que de riantes vallées s'ouvrirent à eux le long des fleuves, et les invitèrent à s'écarter de leur route, en leur promettant encore de plus doux objets! Que de coteaux émaillés de fleurs inconnues, et couronnés d'arbres antiques et vénérables, les engagèrent à ne pas aller plus loin! Parvenus sur les bords de la mer Glaciale, un nouvel ordre de choses s'offrit à eux. Il n'y avait plus de nuit; le soleil tournait autour de l'horizon, et des brumes éparses dans les airs répétaient, sur différents plans, sa lumière en arcs-en-ciel de pourpre, et en éblouissantes parhélies. Mais si la magnificence était redoublée dans les cieux, la désolation était sur la terre. L'Océan était hérissé de glaces flottantes, qui apparaissaient à l'horizon comme des tours et comme des cités en ruines; et on ne voyait sur le continent, pour bocages, que quelques arbrisseaux déformés par les vents, et pour prairies, que des rochers couverts de mousses. Sans doute périrent là les troupeaux qui les avaient accompagnés; mais la nature y avait encore pourvu aux besoins des hommes. Ces rivages étaient formés de lits épais de charbon de terre[1]. Les mers fourmillaient de poissons, et les lacs d'oiseaux, Il fallait, parmi les animaux, des aides et des domestiques; le renne parut au milieu des mousses : il offrit à ces familles errantes les services du cheval dans sa légèreté, la toison de la brebis dans sa fourrure; et en leur montrant, comme la vache, ses quatre mamelles avec un seul nourrisson, il sembla leur dire qu'il était destiné, comme elle, à partager son lait avec des mères surchargées d'enfants.

[1] *Voyage en Sibérie*, du professeur Gmelin.

Mais la partie de la terre qui attira les premiers regards des hommes dut être l'Orient. Le lieu de l'horizon où se lève le soleil fixa sans doute toute leur attention, dans un temps où aucun de nos systèmes n'avait encore déterminé leurs opinions. En voyant l'astre de la lumière se lever chaque jour du même côté, ils durent se persuader qu'il avait là une demeure fixe, et qu'il en avait une autre aux lieux où il allait se coucher. Ces imaginations, confirmées par le témoignage de leurs yeux, furent sans doute naturelles à des hommes sans expérience qui avaient tenté d'élever une tour jusqu'au ciel, et qui, au milieu même des siècles éclairés, crurent comme un point de religion que le soleil était traîné dans un char par des chevaux, et qu'il allait se reposer tous les soirs dans les bras de Téthys. Je présume qu'ils se déterminèrent plutôt à le chercher du côté de l'orient que de l'occident, dans la persuasion qu'ils abrégeraient beaucoup leur chemin en allant au-devant de lui. Ce fut, je pense, cette opinion qui laissa longtemps l'occident désert, sous les mêmes latitudes où l'orient fut peuplé, et qui amassa d'abord les hommes vers la partie orientale de notre continent, où s'est formé le premier et le plus nombreux empire du monde, qui est celui de la Chine. Ce qui me confirme encore que les premiers hommes qui s'avancèrent vers l'orient étaient occupés de cette recherche, et se hâtaient d'arriver à leur but, c'est qu'étant partis de l'Inde, le berceau du genre humain, comme les fondateurs des autres nations, ils ne peuplèrent point, comme ceux-ci, la terre de proche en proche, ainsi que la Perse, la Grèce, l'Italie et les Gaules l'ont été successivement du côté de l'occident; mais, laissant désertes les vastes et fertiles contrées de Siam, de la Cochinchine et du Tonquin, qui sont encore aujourd'hui à demi barbares et inhabitées, ils ne s'arrêtèrent qu'à l'océan Oriental, et ils donnèrent aux îles qu'ils apercevaient de loin, et où ils n'eurent pas de longtemps l'industrie d'aborder, le nom de Gepuen, dont nous avons fait le nom de Japon, et qui signifie en chinois naissance du soleil.

Le père Kircher [1] assure que, lorsque les premiers jésuites mathématiciens arrivèrent à la Chine, et y réformèrent le calendrier, les Chinois croyaient que le soleil et la lune n'étaient pas plus grands qu'on les voyait; qu'ils entraient, en se couchant, dans un antre profond, d'où ils ressortaient le matin à leur lever; et que la terre enfin était une superficie plane et unie. Ces idées, nées du premier témoignage des sens, ont été communes à tous les hommes. Tacite, qui a écrit l'histoire avec tant de jugement, n'a pas dédaigné, dans celle de la Germanie, de rapporter les traditions des peuples occidentaux, qui affirmaient que vers le nord-ouest était le lieu où se couchait le soleil, et qu'on entendait le bruit qu'il faisait quand il se plongeait dans les flots.

Ce fut donc du côté de l'orient que l'astre de la lumière attira d'abord la curiosité des hommes. Il y eut aussi des peuples qui se dirigèrent vers ce point de la terre, en partant de la pointe la plus méridionale de l'Inde. Ceux-ci s'avancèrent le long de la presqu'île de Malaca; et, familiarisés avec la mer qu'ils côtoyaient, ils prirent le parti de profiter des commodités réunies que les deux éléments présentent aux voyageurs, en naviguant d'île en île. Ils parcoururent ainsi ce grand baudrier d'îles que la nature a jeté dans la zone torride, comme un pont entremêlé de canaux pour faciliter la communication des deux mondes. Quand ils étaient contrariés par les tempêtes ou par les vents, ils tiraient leur barque sur quelque rivage, semaient des grains sur la terre, les récoltaient, et attendaient pour se rembarquer des temps ou des saisons plus favorables. C'est ainsi que voyageaient les premiers navigateurs, et que les Phéniciens envoyés par Nécus, roi d'Égypte, firent le tour de l'Afrique en trois ans, en partant de la mer Rouge, et revenant par la Méditerranée, suivant le récit qu'en fait Hérodote [2]. Lorsque les premiers navigateurs n'apercevaient plus d'îles à l'horizon, ils faisaient

[1] Voyez *la Chine illustrée*, chap. IX.
[2] *Voyez* Hérodote, liv. IV.

attention aux semences que la mer jetait sur le rivage de celles où ils étaient, et au vol des oiseaux qui s'en éloignaient. Sur la foi de ces indices, ils se mettaient en route vers des terres qu'ils ne voyaient pas. Ils découvrirent ainsi le vaste archipel des Moluques, les îles de Guam, de Quiros, de la Société, et sans doute beaucoup d'autres qui nous sont encore inconnues. Il n'y en avait point qui ne les invitât à y aborder par quelque commodité particulière. Les unes, couchées sur les flots comme des néréides, versaient de leurs urnes des ruisseaux d'eau douce dans la mer : c'est ainsi que celle de Juan-Fernandez, avec ses rochers et ses cascades, se présenta à l'amiral Anson, dans la mer du Sud. D'autres, au contraire, dans la même mer, ayant leurs centres abaissés, et leurs bords relevés et couronnés de cocotiers, offraient à leurs pirogues des bassins toujours tranquilles, remplis d'une infinité de poissons et d'oiseaux de marine : telle est celle appelée Woesterland, ou pays d'eau, découverte par le Hollandais Schouten. D'autres, le matin, leur apparaissaient au sein des flots azurés toutes brillantes de la lumière du soleil, comme celle du même archipel qui s'appelle l'Aurore. D'autres s'annonçaient au milieu de la nuit par les feux d'un volcan, comme un phare au sein des eaux, ou par les émanations odorantes de leurs parfums; il n'y en avait point dont les bois, les collines et les pelouses ne nourrissent quelque animal familier et doux par sa nature, mais qui ne devient sauvage que par l'expérience cruelle qu'il acquiert des hommes. Ils virent voler autour d'eux, en débarquant sur les grèves, des oiseaux de paradis aux plumes de soie, des pigeons bleus, des cacatoès tout blancs, des loris tout rouges. Chaque île nouvelle leur offrait de nouveaux présents, des crabes, des poissons, des coquillages, des huîtres à perles, des écrevisses, des tortues, de l'ambre gris; mais les plus agréables étaient sans doute les végétaux. Sumatra leur montra, sur ses rivages, les poivriers; Banda, la muscade; Amboine, le girofle; Céram, le palmier-sagou; Florès, le benjoin et le sandal; la Nouvelle-Guinée, des bocages de cocotiers; Taïti, le fruit à pain.

Chaque île s'élevait au milieu de la mer comme un vase qui supportait un végétal précieux. Lorsqu'ils découvraient un arbre chargé de fruits inconnus, ils en cueillaient des rameaux, et allaient au-devant de leurs compagnons en jetant des cris de joie, et leur montrant ce nouveau bienfait de la nature. C'est de ces premiers voyages et de ces anciennes coutumes que se répandit, chez tous les peuples, l'usage de consulter le vol des oiseaux avant de se mettre en route, et d'aller au-devant des étrangers un rameau d'arbre à la main, en signe de paix et de réjouissance, à la vue d'un présent du ciel. Ces coutumes existent encore chez les insulaires de la mer du Sud, et chez les peuples libres de l'Amérique. Mais ce ne furent pas les seuls arbres fruitiers qui fixèrent l'attention des premiers hommes. Si quelque acte héroïque ou quelque perte irréparable avait excité leur admiration ou leurs regrets, l'arbre voisin en fut ennobli. Ils le préférèrent, avec ces fruits de la vertu ou de l'amour, à ceux qui portaient des aliments ou des parfums. Ainsi, dans les îles de la Grèce et de l'Italie, le laurier devint le symbole des triomphes, et le cyprès celui d'une douleur éternelle. Le chêne donna d'illustres couronnes aux citoyens, et de simples graminées décorèrent le front de ceux qui avaient sauvé la patrie. O Romains! peuple digne de l'empire du monde pour avoir ouvert à tous vos sujets la carrière du bonheur public, et pour avoir choisi, dans l'herbe la plus commune, les marques de la gloire la plus éclatante, afin qu'on pût trouver par toute la terre de quoi couronner la vertu!

Ce fut par de semblables attraits que, d'île en île, les peuples de l'Asie parvinrent dans le nouveau-monde, où ils abordèrent sur les côtes du Pérou. Ils y portèrent les noms d'enfants de ce soleil qu'ils cherchaient. Cette brillante chimère les conduisit jusqu'au travers de l'Amérique. Elle ne se dissipa que sur les bords de l'océan Atlantique; mais elle se répandit dans tout le continent, où la plupart des chefs des nations portent encore les titres d'enfants du soleil.

Le genre humain, au milieu de tant de biens, est resté mi-

sérable. Il n'y a point de genre d'animaux qui ne vivent dans l'abondance et la liberté, la plupart sans travail, tous en paix avec leur espèce, tous s'unissant à leur choix, et jouissant du bonheur de se reperpétuer par leurs familles; et plus de la moitié des hommes est forcée au célibat; l'autre moitié maudit les nœuds qui l'ont assortie. La plupart redoutent une postérité, dans la crainte de ne la pouvoir nourrir. La plupart, pour subsister, sont asservis à de pénibles travaux, et réduits à être les esclaves de leurs semblables. Des peuples entiers sont exposés à la famine; d'autres, sans territoire, sont entassés les uns sur les autres, tandis que la plus grande partie du globe est déserte. Il y a beaucoup de terres qui n'ont jamais été cultivées; mais il n'y en a point de connue des Européens qui n'ait été souillée du sang des hommes. Les solitudes mêmes de la mer engloutissent dans leurs abîmes des vaisseaux chargés d'hommes, coulés à fond par d'autres hommes. Dans les villes en apparence si florissantes par leurs arts et leurs monuments, l'orgueil et la ruse, la superstition et l'impiété, la violence et la perfidie, sont sans cesse aux prises, et remplissent de chagrins leurs malheureux habitants. Plus la société y est policée, plus les maux y sont multipliés et cruels. Les hommes n'y seraient-ils donc industrieux que parce qu'ils y sont misérables? Comment l'empire de la terre a-t-il été donné au seul animal qui n'avait pas l'empire de ses passions? Comment l'homme faible et passager a-t-il à la fois des passions féroces et généreuses, viles et immortelles? Comment, étant né sans instinct, a-t-il pu acquérir tant de connaissances? Il a imité tous les arts de la nature, excepté celui d'être heureux. Toutes les traditions du genre humain ont conservé l'origine de ces étranges contradictions; mais la religion seule nous en explique la cause. Elle nous apprend que l'homme est d'un autre ordre que le reste des animaux, que sa raison égarée a offensé l'Auteur de l'univers; que, par une juste punition, il a été abandonné à ses propres lumières; qu'il ne peut former sa raison qu'en étudiant la raison universelle dans les ouvrages de la nature et dans les

espérances que donne la vertu ; que ce n'est que par ces moyens qu'il peut s'élever au-dessus des animaux, au-dessous desquels il est tombé, et revenir pas à pas dans les sentiers de la montagne céleste d'où il a été précipité.

Heureux aujourd'hui celui qui, au lieu de parcourir le monde, vit loin des hommes ! heureux celui qui ne connaît rien au delà de son horizon, et pour qui le village voisin même est une terre étrangère ! Il n'a point laissé son cœur à des objets aimés qu'il ne reverra plus, ni sa réputation à la discrétion des méchants. Il croit que l'innocence habite dans les hameaux, l'honneur dans les palais, et la vertu dans les temples. Il met sa gloire et sa religion à rendre heureux ce qui l'environne. S'il ne voit dans ses jardins ni les fruits de l'Asie, ni les ombrages de l'Amérique, il cultive les plantes qui font la joie de sa femme et de ses enfants. Il n'a pas besoin des monuments de l'architecture pour ennoblir son paysage. Un arbre à l'ombre duquel un homme vertueux s'est reposé lui donne de sublimes ressouvenirs ; le peuplier, dans les forêts, lui rappelle les combats d'Hercule ; et les feuillages des chênes, les couronnes du Capitole.

ÉTUDE DOUZIÈME.

DE QUELQUES LOIS MORALES DE LA NATURE.

FAIBLESSE DE LA RAISON ; DU SENTIMENT ; PREUVES DE LA DIVINITÉ, ET DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME, PAR LE SENTIMENT.

Telles sont les preuves physiques de l'existence de la Divinité, que la faiblesse de ma raison m'a permis de mettre en ordre. J'en ai recueilli peut-être dix fois autant ; mais j'ai vu que je n'étais encore qu'au commencement de la carrière, que plus j'avançais, plus elle s'étendait devant moi ; que je serais bientôt accablé de mon propre travail, et que, comme dit l'Écriture, il ne me resterait, à la fin des ouvrages de la création, qu'un profond étonnement.

C'est un des grands maux de notre vie, qu'à mesure que nous

approchons de la source de la vérité, elle s'enfuie devant nous; et que quand nous en saisissons par hasard quelques rameaux, nous ne puissions y rester constamment attachés. Pourquoi le sentiment qui m'élevait hier aux cieux, à la vue d'un rapport nouveau de la nature, a-t-il disparu aujourd'hui? Archimède ne resta pas toujours ravi hors de lui-même, par sa découverte des rapports des métaux dans la couronne du roi Hiéron. Il en trouva depuis d'autres plus à son gré: tel est celui du cylindre circonscrit à la sphère, qu'il ordonna qu'on gravât sur son tombeau. Pythagore vit à la fin de sang-froid le carré de l'hypothénuse, pour la découverte duquel il avait voué, dit-on, cent bœufs à Jupiter. Je me souviens que lorsque j'eus, pour la première fois, la démonstration de ces sublimes vérités, j'en ressentis une joie presque aussi vive que celle des grands hommes qui en avaient été les inventeurs. Pourquoi s'est-elle éteinte? pourquoi faut-il aujourd'hui des nouveautés pour me donner des plaisirs? L'animal est, sur ce point, plus heureux que nous; ce qui lui plaisait hier lui plaira encore demain; il se fixe à un terme, sans aller au delà; ce qui lui suffit lui semble toujours beau et bon. L'abeille ingénieuse bâtit des cellules commodes, et elle ne fabrique ni arcs de triomphe, ni obélisques, pour décorer ses villes de cire. Une cabane suffisait de même à l'homme pour être aussi bien logé qu'une abeille. Pourquoi lui a-t-il fallu cinq ordres d'architecture, des pyramides, des tours, des kiosques?

Quelle est donc cette faculté versatile, appelée *raison*, que j'emploie à observer la nature? C'est, disent les écoles, une perception de convenances, qui distingue essentiellement l'homme de la bête: l'homme a de la raison, et la bête n'a que de l'instinct. Mais si cet instinct montre toujours à l'animal ce qui lui est le plus convenable, il est donc aussi une raison, et une raison plus précieuse que la nôtre, puisqu'elle est invariable, et qu'elle ne s'acquiert point par de longues et pénibles expériences? A cela, les philosophes du siècle passé répondaient qu'une preuve que les bêtes n'avaient pas de raison, c'est qu'elles agissaient toujours de la même manière: ainsi ils con-

cluaient, de la perfection même de leur raison, qu'elles n'en avaient pas. On peut voir par là combien de grands noms, des pensions et des corps peuvent accréditer les plus grandes absurdités; car l'argument de ces philosophes attaque directement l'Intelligence suprême elle-même, qui est constante dans ses plans, comme les animaux dans leur instinct. Si les abeilles font toujours leurs alvéoles de la même forme, c'est que la nature fait toujours les abeilles de la même figure.

Je ne veux pas dire toutefois que la raison des bêtes et celle de l'homme soit la même: la nôtre est sans contredit plus étendue que l'instinct de chaque animal en particulier; mais si l'homme a une raison universelle, ne serait-ce point parce qu'il a des besoins universels? A la vérité, il démêle aussi les besoins des autres animaux; mais ne serait-ce point relativement à lui qu'il a fait cette étude? Si le chien ne s'occupe point de l'avoine du cheval, c'est peut-être parce que le cheval ne sert pas aux besoins du chien. Nous avons cependant des convenances naturelles qui nous sont propres, telles que l'usage de l'agriculture et du feu. Ces connaissances prouveraient sans doute notre supériorité, si elles n'étaient pas encore des témoignages de notre misère. Les animaux n'ont pas besoin d'allumer le feu et d'ensemencer la terre, puisqu'ils sont vêtus et nourris par la nature; d'ailleurs plusieurs d'entre eux ont en eux-mêmes des facultés bien supérieures à nos sciences, qui nous sont, au fond, étrangères. Si nous avons découvert quelques phosphores, la mouche lumineuse des tropiques a en elle-même un foyer de lumière qui l'éclaire pendant la nuit. Tandis que nous nous amusons à faire des expériences avec l'électricité, la torpille l'emploie à sa défense; et pendant que les académies de l'Europe proposent des prix considérables pour ceux qui trouveront le moyen de déterminer la longitude en pleine mer, des paille-en-culs et des frégates parcourent tous les jours des trois ou quatre cents lieues entre les tropiques, d'orient en occident, sans jamais manquer de retrouver, le soir, le rocher d'où ils sont partis le matin.

C'est bien une autre insuffisance lorsque les philosophes

veulent employer, pour combattre l'intelligence de la nature, cette même raison qui ne peut servir à la connaître. Voilà de beaux arguments sur les dangers des passions, la frivolité de la vie, la perte de l'honneur, de la fortune, des enfants. Vous me délogez bien, divin Marc-Aurèle, et vous aussi, sceptique Montaigne; mais vous ne me logez pas. Vous m'appuyez sur le bâton de la philosophie, et vous me dites: Marchez ferme; courez le monde en mendiant votre pain; vous voilà tout aussi heureux que nous dans des châteaux, avec nos femmes et la considération de nos voisins. Mais voici un mal que vous n'avez pas prévu: je n'ai reçu dans ma patrie que des calomnies pour mes services; je n'ai éprouvé que de l'ingratitude de la part de mes amis, et même de mes patrons; je suis seul, et je n'ai plus de quoi subsister; j'ai des maux de nerfs; j'ai besoin des hommes, et mon âme se trouble à leur vue, en se rappelant les funestes raisons qui les réunissent, et qu'on ne vient à bout de les intéresser qu'en flattant leurs passions, et en devenant vicieux comme eux. A quoi lui a servi d'avoir étudié la vertu? Elle se trouble par ses ressouvenirs, et même sans aucune réflexion, au simple aspect des hommes. La première chose qui me manque est cette raison sur laquelle vous voulez que je m'appuie. Toutes vos belles dialectiques disparaissent, précisément quand j'en ai besoin. Mettez un roseau entre les mains d'un malade: la première chose qui lui échappera, s'il lui survient une faiblesse, c'est ce même roseau; et s'il vient à s'appuyer dessus dans sa force, il le brisera, et s'en percera peut-être la main. La mort vous guérira de tout, me dites-vous; mais pour mourir je n'ai pas besoin de tant raisonner; d'ailleurs, je n'entre pas vivant dans la mort, mais mourant et ne raisonnant plus, sentant toutefois, et souffrant encore.

Ainsi, la religion l'emporte de beaucoup sur la philosophie, parce qu'elle ne nous soutient point par notre raison, mais par notre résignation. Elle ne nous veut pas debout, mais couchés; non sur le théâtre du monde, mais reposés au pied du trône de Dieu; non inquiets de l'avenir, mais confiants et

tranquilles. Quand les livres, les honneurs, la fortune et les amis nous abandonnent, elle nous présente, pour appuyer notre tête, non pas le souvenir de nos frivoles et comédiennes vertus, mais celui de notre insuffisance; et, au lieu des maximes orgueilleuses de la philosophie, elle ne demande de nous que le repos, la paix, et la confiance filiale.

Je ferai encore une réflexion sur cette raison, ou, ce qui revient au même, sur cet esprit dont nous sommes si vains : c'est qu'il paraît être le résultat de nos malheurs. Il est très-remarquable que les peuples les plus célèbres par leur esprit, leurs arts et leur industrie, ont été les plus malheureux de la terre par leur gouvernement, leurs passions ou leurs discordes. Lisez la vie de la plupart de nos hommes célèbres par leurs lumières : vous verrez qu'ils ont été fort misérables, surtout dans leur enfance. Les borgnes, les boiteux, les bossus ont en général plus d'esprit que les autres hommes, parce qu'étant plus désagréablement conformés, ils portent leur raison à observer avec plus d'attention les rapports de la société, afin d'échapper à son oppression. A la vérité, ils passent pour avoir l'esprit méchant; mais ce caractère appartient assez à ce que la société appelle de l'esprit. D'ailleurs, ce n'est point la nature qui les a rendus tels, mais les railleries ou les mépris de ceux avec lesquels ils ont vécu.

Qu'est-ce d'ailleurs que cette raison dont on fait tant de bruit? Puisqu'elle n'est que la relation des objets avec nos besoins, elle n'est donc que notre intérêt personnel. Voilà pourquoi il y a tant de raisons de famille, de corps et d'états, des raisons de tous les pays et de tous les âges : voilà pourquoi autre est la raison d'un jeune homme et celle d'un vieillard, d'une femme et d'un ermite, d'un militaire et d'un prêtre. Tout le monde a raison, disait le duc de la Rochefoucauld. Oui, sans doute; et c'est parce que chacun a raison, que personne n'est d'accord.

Cette faculté sublime éprouve de plus, dès les premiers moments de son développement, des secousses qui la rendent, en quelque sorte, incapable de pénétrer dans le champ de la

nature. Je ne parle pas de nos méthodes et de nos systèmes, qui répandent des jours faux sur les premiers principes de notre savoir, en ne nous montrant plus la vérité que dans des livres, au milieu des machines, et sur des théâtres. J'ai dit quelque chose de ces obstacles dans les objections que j'ai présentées contre les éléments de nos sciences; mais ces maximes qu'on nous inspire dès l'enfance, *Faites fortune, soyez le premier,* suffisent seules pour bouleverser notre raison naturelle; elles ne nous montrent plus le juste ou l'injuste que par rapport à nos intérêts personnels et à notre ambition; elles nous attachent pour l'ordinaire à la fortune de quelque corps puissant et accrédité, et nous rendent indifféremment athées ou dévots, libertins ou continents, cartésiens ou newtoniens, suivant qu'il importe à la cause qui est devenue notre unique mobile.

Méfions-nous donc de la raison, puisque dès les premiers pas elle nous égare dans la recherche de la vérité et du bonheur. Voyons s'il n'est pas en nous quelque faculté plus noble, plus constante et plus étendue. Quoique je n'aie à offrir dans cette recherche que des vues vagues et indéterminées, j'espère que des hommes plus éclairés que moi les fixeront, et les porteront un jour plus loin. C'est dans cette confiance qu'avec des moyens bien faibles je vais m'engager dans une carrière digne de toute l'attention du lecteur.

Descartes pose pour base des premières vérités naturelles : *Je pense, donc j'existe.* Comme ce philosophe s'est fait une grande réputation, qu'il méritait d'ailleurs par ses connaissances en géométrie, et surtout par ses vertus, son argument de l'existence a été fort applaudi, et a acquis la pondération d'un axiome. Mais, selon moi, cet argument pèche essentiellement, en ce qu'il n'a point la généralité d'un principe fondamental; car il s'ensuit implicitement que dès qu'un homme ne pense pas, il cesse d'exister, ou au moins d'avoir des preuves de son existence. Il s'ensuit encore que les animaux, à qui Descartes refusait la pensée, n'avaient aucune preuve qu'ils existaient, et que la plupart des êtres sont dans le néant par rapport

à nous, parce que souvent ils ne nous font naître que de simples sensations de formes, de couleurs et de mouvements, sans aucune pensée. D'ailleurs, les résultats des pensées humaines ayant été souvent employés, par leur versatilité, à faire douter de l'existence de Dieu, et même de la nôtre, comme fit le sceptique Pyrrhon; ce raisonnement, comme toutes les opérations de notre intelligence, nous est suspect à juste titre.

Je substitue donc à l'argument de Descartes celui-ci, qui me paraît et plus simple et plus général : *Je sens, donc j'existe.* Il s'étend à toutes nos sensations physiques, qui nous avertissent bien plus fréquemment de notre existence que la pensée. Il a pour mobile une faculté inconnue de l'âme, que j'appelle le *sentiment,* auquel la pensée elle-même se rapporte; car l'évidence à laquelle nous cherchons à ramener toutes les opérations de notre raison n'est elle-même qu'un simple sentiment.

Je ferai voir d'abord que cette faculté mystérieuse diffère essentiellement des sensations physiques et des relations que nous présente la raison, et qu'elle se mêle d'une manière constante et invariable à tout ce que nous faisons; en sorte qu'elle est, pour ainsi dire, l'instinct humain.

Quant à la différence du sentiment aux sensations physiques, il est évident qu'Iphigénie aux autels nous donne des impressions d'une nature différente du goût d'un fruit ou du parfum d'une fleur; et quant à ce qui le distingue de l'esprit, il est certain que les larmes et le désespoir de Clytemnestre excitent en nous des émotions d'un autre genre que celles d'une satire, d'une comédie, ou même, si l'on veut, d'une démonstration de géométrie.

Ce n'est pas que la raison n'aboutisse quelquefois au sentiment, quand elle se présente avec l'évidence; mais elle n'est, par rapport à lui, que ce que l'œil est par rapport au corps, c'est-à-dire une vue intellectuelle : d'ailleurs le sentiment me paraît être le résultat des lois de la nature, comme la raison le résultat des lois politiques.

Je ne définirai pas davantage ce principe obscur; mais je le

ferai suffisamment connaître, si je le fais sentir. C'est à quoi nous nous flattons de parvenir, en l'opposant d'abord à la raison. Il est très-remarquable que les femmes, qui sont toujours plus près de la nature, par leurs désordres mêmes, que les hommes avec leur prétendue sagesse, ne confondent jamais ces deux facultés, et distinguent la première sous le nom de sensibilité, ou de sentiment par excellence, parce qu'elle est en effet la source de nos affections les plus délicieuses. Elles se gardent bien, comme la plupart des hommes, de confondre l'esprit et le cœur, la raison et le sentiment. Celle-ci, comme nous l'avons vu, est souvent notre ouvrage; l'autre est toujours celui de la nature. Ils diffèrent si essentiellement l'un de l'autre, que si vous voulez faire disparaître l'intérêt d'un ouvrage où il y a du sentiment, vous n'avez qu'à y mettre de l'esprit. C'est un défaut où sont tombés les plus fameux écrivains, dans tous les siècles où les sociétés achèvent de se séparer de la nature. La raison produit beaucoup d'hommes d'esprit, dans les siècles prétendus policés; et le sentiment, des hommes de génie, dans les siècles prétendus barbares. La raison varie d'âge en âge, et le sentiment est toujours le même. Les erreurs de la raison sont locales et versatiles, et les vérités de sentiment sont constantes et universelles. La raison fait le moi grec, le moi anglais, le moi turc; et le sentiment, le moi homme et le moi divin. Il faut des commentaires pour entendre aujourd'hui les livres de l'antiquité, qui sont les ouvrages de la raison, tels que ceux de la plupart des historiens et des poëtes satiriques et comiques, comme Martial, Plaute, Juvénal, et même ceux du siècle passé, comme Boileau et Molière; mais il n'en faudra jamais pour être touché des prières de Priam aux pieds d'Achille, du désespoir de Didon, des tragédies de Racine, et des fables naïves de la Fontaine. Il faut souvent bien des combinaisons pour mettre à découvert quelque raison cachée de la nature; mais les sentiments simples et purs de repos, de paix, de douce mélancolie, qu'elle nous inspire, viennent à nous sans effort. A la vérité, la raison nous donne quelque plaisir; mais si elle nous découvre quelque

portion de l'ordre de l'univers, elle nous montre en même temps notre propre destruction attachée aux lois de sa conservation ; elle nous présente à la fois les maux passés et les maux à venir ; elle donne des armes à nos passions dans le même temps qu'elle nous démontre notre insuffisance. Plus elle s'étend au loin, plus, en revenant à nous, elle nous rapporte de témoignages de notre néant ; et, bien loin de calmer nos peines par ses recherches, elle ne fait souvent que les accroître par ses lumières. Le sentiment, au contraire, aveugle dans ses désirs, embrasse les monuments de tous les pays et de tous les temps ; il se flatte, au milieu des ruines, des combats et de la mort même, de je ne sais quelle existence éternelle ; il poursuit, dans tous ses goûts, les attributs de la Divinité, l'infinité, l'étendue, la durée, la puissance, la grandeur et la gloire ; il en mêle les désirs ardents à toutes nos passions; il leur donne ainsi une impulsion sublime, et, en subjuguant notre raison, il devient lui-même le plus noble et le plus délicieux instinct de la vie humaine.

Ce sentiment nous prouve bien mieux que la raison la spiritualité de notre ame ; car celle-ci nous propose souvent pour but la satisfaction de nos passions les plus grossières, tandis que celui-là est toujours pur dans ses désirs. D'ailleurs, beaucoup d'effets naturels qui échappent à l'une ressortissent à l'autre ; telle est, comme nous l'avons dit, l'évidence même, qui n'est qu'un sentiment, et sur laquelle notre réflexion n'a point de prise ; telle est encore notre existence. La preuve n'en est point dans notre raison ; car pourquoi est-ce que j'existe ? où en est la raison? Mais je sens que j'existe et ce sentiment me suffit.

Ceci posé, nous allons nous convaincre qu'il y a dans l'homme deux puissances (11) : l'une animale, et l'autre intellectuelle, toutes deux de nature opposée, et qui forment la vie humaine par leur réunion, comme toute harmonie sur la terre est formée de deux contraires.

Quelques philosophes se sont plu à nous peindre l'homme comme un dieu. Son attitude, disent-ils, est celle du com-

mandement; mais pour qu'il ait l'attitude du commandement, il faut donc que d'autres hommes aient celle de l'obéissance; sans quoi il trouverait ses ennemis dans tous ses semblables. L'empire naturel de l'homme ne s'étend qu'aux animaux; et, dans les guerres qu'il leur livre, ou dans les soins qu'il en prend, il est souvent obligé de quitter son attitude d'empereur, pour prendre celle d'un esclave. D'autres le représentent comme un objet perpétuel du courroux céleste, et ont accumulé sur son existence toutes les misères qui pouvaient la lui faire abhorrer. Ce n'est point là l'homme. Il n'est point formé d'une nature simple comme les autres animaux, dont chaque espèce conserve constamment son caractère, mais de deux natures opposées, dont chacune se subdivise elle-même en plusieurs passions qui se contrastent. Par l'une de ces natures, il réunit en lui tous les besoins et toutes les passions des animaux; et par l'autre, les sentiments ineffables de la Divinité. C'est à ce dernier instinct, bien plus qu'à sa réflexion, qu'il doit le témoignage de l'existence de Dieu : car je suppose qu'ayant, par sa raison, la faculté d'apercevoir les convenances qui sont entre les objets de la nature, il trouvât les rapports qui existent entre une île et un arbre, un arbre et un fruit, un fruit et ses besoins, il se sentirait bien déterminé, à la vue d'une île, à y chercher sa nourriture; mais sa raison, en lui montrant les chaînons de quatre harmonies naturelles, n'en rapporterait pas la cause à un auteur invisible, s'il n'en avait le sentiment au fond du cœur : elle s'arrêterait là où s'arrêteraient ses perceptions, et où se terminent celles des animaux. Un loup, qui passe une rivière à la nage pour aborder dans une île où il aperçoit de l'herbe, dans l'espérance d'y trouver des moutons, conçoit également les chaînons de quatre relations naturelles entre l'île, l'herbe des moutons, et son appétit; mais il ne se prosterne point devant l'Être intelligent qui les a établis.

En considérant l'homme comme animal, je n'en connais point qui lui soit comparable en misère. D'abord il est nu, exposé aux insectes, au vent, à la pluie, au froid, au chaud,

et obligé par tout pays de se vêtir. Si sa peau acquiert, avec le temps, assez de dureté pour résister aux injures des éléments, ce n'est qu'après de cruelles épreuves, qui le font quelquefois peler de la tête aux pieds. Il ne sait rien naturellement, comme les autres animaux. S'il veut traverser une rivière, il faut qu'il apprenne à nager; il faut même que, dans son enfance, il apprenne à marcher et à parler (le nom même d'enfant vient du latin *infans*, c'est-à-dire qui ne parle pas). Il n'y a point de pays si heureusement situé, où il ne soit forcé de préparer sa nourriture avec beaucoup de soins. Le bananier et l'arbre du fruit à pain lui donnent, entre les tropiques, des vivres toute l'année; mais il faut qu'il en plante les arbres, qu'il les enclose de haies épineuses pour les préserver des bêtes, qu'il en fasse sécher les fruits pour la saison des ouragans, et qu'il bâtisse des loges pour les conserver. D'ailleurs, ces végétaux utiles ne sont réservés qu'à quelques îles privilégiées; car, dans le reste de la terre, la culture des grains et des racines alimentaires exige une multitude d'arts et de précautions. Quand il a rassemblé autour de lui tous ses biens, l'amour et la volupté, qui naissent de l'abondance, l'avarice, les voleurs, les incursions de l'ennemi, viennent troubler ses jouissances. Il lui faut des lois, des juges, des magasins, des forteresses, des confédérations et des régiments, pour défendre au dehors et au dedans son malheureux champ de blé. Enfin, quand il pourrait jouir avec toute la tranquillité d'un sage, l'ennui s'empare de son cœur; il lui faut des comédies, des bals, des mascarades et des divertissements, pour l'empêcher de raisonner avec lui-même.

Il est impossible de concevoir qu'une nation puisse exister avec les simples passions animales. Les sentiments de justice naturelle, qui sont les bases de la législation, ne sont point des résultats de nos besoins mutuels, comme on le prétend. Nos passions ne sont point rétrogressives; elles n'ont que nous-mêmes pour centre unique. Une famille de sauvages, dans l'abondance, ne s'inquiéterait pas plus du malheur de ses voisins qui manqueraient de vivres, que nous ne nous

inquiétons à Paris si notre sucre et notre café coûtent des larmes à l'Afrique.

La raison même, jointe aux passions, n'en ferait qu'accroître la férocité; car elle leur fournirait de nouveaux arguments, longtemps après que leurs désirs seraient satisfaits. Elle n'est, dans la plupart des hommes, que la relation des êtres avec leurs besoins, c'est-à-dire leur intérêt personnel. Examinons-en l'effet, combiné avec l'amour et l'ambition, qui sont les deux tyrans de la vie.

Supposons d'abord un État entièrement régi par l'amour, tel que celui qui a été imaginé sur les bords du Lignon par l'ingénieux d'Urfé. Je demande qui est-ce qui aurait soin d'y bâtir des maisons et d'y labourer les terres? Ne faut-il pas y supposer des serviteurs qui subviennent à l'oisiveté de leurs maîtres? Ces serviteurs ne seront-ils pas obligés de s'abstenir de faire l'amour, afin que leurs maîtres en soient sans cesse occupés? D'ailleurs, à quoi les vieillards des deux sexes passeraient-ils leur temps? Voilà pour eux une belle perspective, de voir leurs enfants toujours amoureux! Ce spectacle ne leur deviendrait-il pas un sujet perpétuel de regrets, de mauvaise humeur et de jalousie, comme il l'est parmi les nôtres? En vérité, un pareil gouvernement, fût-il dans une des îles de la mer du Sud, sous des bocages de cocotiers et d'arbres de fruits à pain, où il n'y eût rien à faire qu'à manger et à faire l'amour, serait bientôt rempli de discorde et d'ennui. Mais je veux que *la raison sociale* obligeât les familles à travailler chacune pour soi, et à mettre plus de variété dans leur vie en y appelant nos arts et nos sciences; elle achèverait bientôt de les détruire. Il ne faut pas du tout compter qu'on y entendît jamais aucun de ces discours touchants que d'Urfé met dans la bouche d'Astrée et de Céladon; ils n'appartiennent ni à l'amour animal, ni à la raison savante. Ceux-ci ont une autre logique. Quand un amant, éclairé de notre savoir, voudrait y inspirer de l'amour à sa maîtresse, si toutefois il était besoin de quelques discours pour en venir à bout, il lui parlerait de ressorts, de masses, d'attractions, de fermentations, de feu électrique, et

les autres causes physiques qui déterminent, selon nos modernes, les penchants des deux sexes et les mouvements des passions. *Les raisons politiques* viendraient mettre le sceau à leur union, en stipulant, dans la langue triste et mercenaire de nos contrats, des douaires, des nourritures, des retraits lignagers, des dons entre vifs, des rapports après décès. Mais *la raison personnelle* de chaque contractant ne tarderait pas à les séparer. Dès qu'un homme verrait sa femme malade, il lui dirait : « Mon tempérament m'oblige de recourir à une « femme qui se porte bien, et à vous abandonner. » Elle lui répondrait sans doute, pour être conséquente : « Vous faites « bien d'obéir à la nature. Je chercherais également un autre « mari, si vous étiez à ma place. » Un fils dirait à son père, vieux et caduc : « Vous m'avez fait pour votre plaisir, il est « temps que je vive pour le mien. » Où seraient les citoyens qui voudraient se réunir pour le maintien des lois d'une pareille société, les soldats qui s'exposeraient à la mort pour la défendre, et les magistrats qui voudraient la gouverner ? Je ne parle pas d'une infinité d'autres désordres où entraîne cette passion fougueuse et aveugle, dirigée même par la froide raison.

Si, d'un autre côté, une nation était uniquement livrée à l'ambition, elle serait encore plutôt détruite, ou par les ennemis du dehors, ou par ses propres citoyens. Il est d'abord difficile d'imaginer comment elle se pourrait former sous un législateur ; car comment concevoir que des hommes ambitieux voulussent se soumettre à un autre homme ? Ceux qui les ont réunis, comme Romulus, Mahomet, et tous les fondateurs des nations, ne s'en sont fait écouter qu'en parlant au nom de la Divinité. Mais je suppose qu'on en vînt à bout de manière ou d'autre, une pareille société pourrait-elle jamais être heureuse ? Quelque éloge que les historiens donnent à Rome conquérante, croyez-vous que ses citoyens fussent alors bien fortunés ? Pendant qu'ils répandaient la terreur dans le monde, et qu'ils en faisaient couler les larmes, n'y avait-il pas à Rome des cœurs effrayés, et des yeux qui pleu-

raient la perte d'un fils, d'un père, d'un époux, d'un amant? Tant d'esclaves qui formaient la plus grande partie de ses habitants étaient-ils heureux? Était-ce le général même de l'armée romaine, couronné de lauriers, et monté sur un char de triomphe, autour duquel, par une loi militaire, ses propres soldats chantaient des chansons où ils lui reprochaient ses défauts, de peur qu'il ne s'enorgueillît? Et quand la Providence permit que Paul Émile y triomphât d'un roi de Macédoine et de ses pauvres enfants, qui tendaient leurs petits bras au peuple romain pour émouvoir sa compassion, elle voulut que le vainqueur perdît, dans ce temps-là même, ses propres enfants, afin qu'aucun homme ne pût triompher impunément des larmes des hommes. Cependant ce même peuple, si porté à chercher sa gloire dans les malheurs d'autrui, fut obligé, pour s'en dissimuler l'horreur, de voiler de l'intérêt des dieux les larmes des nations, comme on déguise avec le feu les chairs des animaux qui nous servent de nourriture. Rome, suivant l'ordre des destins, devait être la capitale du monde. Elle armait son ambition d'une *raison céleste*, afin de la rendre victorieuse des puissances les plus redoutables, et d'en refréner la férocité dans ses citoyens, en les exerçant à des vertus sublimes. Que seraient-ils devenus, s'ils s'étaient livrés sans frein à cet instinct furieux? Ils auraient été semblables aux sauvages de l'Amérique, qui brûlent leurs ennemis vivants, et dévorent leurs chairs toutes sanglantes. C'est ce que Rome éprouva à la fin, lorsque sa religion ne présenta plus à ses habitants éclairés que de vains simulacres. On vit alors les deux passions naturelles au cœur humain, l'ambition et l'amour, appeler dans ses murs le luxe de l'Asie, les arts corrupteurs de la Grèce, les proscriptions, les meurtres, les empoisonnements, les incendies, et la livrer enfin aux peuples barbares. Le Theutatès des Gaulois sortit alors des forêts du Nord, et vint faire trembler à son tour le Jupiter du Capitole.

Nos *raisons d'État* sont aujourd'hui moins sublimes, mais elles n'en sont pas moins fatales au repos des hommes,

comme on en peut juger par les guerres de l'Europe, qui troublent sans cesse le monde. Une nation, livrée uniquement à ses passions et aux simples *raisons d'État,* réunirait bientôt sur elle toutes les misères de l'humanité; mais la Providence a mis dans l'homme un sentiment qui en balance le poids, en dirigeant ses désirs bien au delà des objets de la terre : ce sentiment est celui de l'existence de la Divinité. L'homme n'est point homme parce qu'il est animal raisonnable, mais parce qu'il est animal religieux.

Cicéron et Plutarque remarquent qu'il n'y avait pas un seul peuple connu de leur temps, chez lequel on n'eût trouvé quelque religion. Le sentiment de la Divinité est naturel à l'homme. C'est cette lumière que saint Jean appelle la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Je reproche à quelques écrivains modernes, et même à des missionnaires, d'avoir avancé que certains peuples n'avaient aucun sentiment de la Divinité. C'est, à mon gré, la plus grande des calomnies dont on puisse flétrir une nation, parce qu'elle détruit nécessairement chez elle l'existence de toute vertu; et si cette nation en montre quelques apparences, ce ne peut être que par le plus grand des vices, qui est l'hypocrisie; car il ne peut y avoir de vertu sans religion. Mais il n'y a pas un de ces écrivains inconsidérés qui ne fournisse lui-même de quoi détruire son imputation; car les uns avouent que ces mêmes peuples athées rendent, dans certains jours, hommage à la lune, ou qu'ils se retirent dans les bois pour y remplir des cérémonies dont ils dérobent la connaissance aux étrangers. Le père Gobien, entre autres, dans son *Histoire des îles Mariannes,* après avoir affirmé que leurs insulaires ne reconnaissent aucune divinité, et qu'ils n'ont pas la moindre idée de religion, nous dit, immédiatement après, qu'ils invoquent leurs morts, qu'ils appellent *anitis,* dont ils gardent les crânes dans leurs maisons, et auxquels ils attribuent le pouvoir de commander aux éléments, de changer les saisons, et de rendre la santé; qu'ils sont persuadés de l'immortalité de l'âme, et qu'ils reconnaissent un paradis et un enfer. Certainement

ces opinions prouvent qu'ils ont des idées de la Divinité.

Tous les peuples ont le sentiment de l'existence de Dieu, non pas tous en s'élevant à lui à la manière des Newton et des Socrate, par l'harmonie générale de ses ouvrages, mais en s'arrêtant à ceux de ses bienfaits qui les intéressent le plus. L'Indien du Pérou adore le soleil; celui du Bengale, le Gange qui fertilise ses campagnes; le noir Iolof, l'Océan qui rafraîchit ses rivages; le Samoïède du nord, le renne qui le nourrit. L'Iroquois errant demande aux esprits des lacs et des forêts, des pêches et des chasses abondantes. Plusieurs peuples adorent leurs rois. Il n'en est point qui, pour rendre plus chers aux hommes ces dispensateurs augustes de leur bonheur, n'aient fait intervenir quelque divinité pour consacrer leur origine. Tels sont, en général, les dieux des nations; mais quand les passions viennent obscurcir parmi elles cet instinct divin, et y mêler ou les fureurs de l'ambition, ou les égarements de la volupté, on les voit se prosterner devant des serpents, des crocodiles, et des dieux qu'on n'ose nommer. On les voit offrir, dans leurs sacrifices, le sang de leurs ennemis et la virginité de leurs filles. Tel est le caractère d'un peuple, telle est sa religion. L'homme est tellement entraîné par cette impulsion céleste, que, lorsqu'il cesse de prendre la Divinité pour son modèle, il ne manque jamais d'en faire une sur sa propre image.

Il y a donc en l'homme deux puissances, l'une animale, et l'autre divine. La première lui donne sans cesse le sentiment de sa misère; la seconde, celui de son excellence: et c'est de leurs combats que se forment les variétés et les contradictions de la vie humaine.

C'est par le sentiment de la misère que nous sommes sensibles à tout ce qui nous offre une idée d'asile et de protection, d'aisance et de commodité : voilà pourquoi la plupart des hommes aiment les tranquilles retraites, l'abondance, et tous les biens que la nature libérale présente, sur la terre, à nos besoins. C'est ce sentiment qui donna à l'amour les chaînes de l'hymen, afin que l'homme trouvât un jour la compagne de ses peines

dans celle de ses plaisirs, et que les enfants fussent assurés des secours de leurs parents. C'est lui qui rend le paisible bourgeois si avide du récit des intrigues des cours, des relations de batailles, et des descriptions de tempêtes, parce que les dangers du dehors augmentent au dedans le bonheur de sa sécurité. Ce sentiment se mêle souvent aux affections morales; il cherche des appuis dans l'amitié, et des encouragements dans l'éloge. C'est lui qui nous rend attentifs aux promesses de l'ambitieux, lorsque nous nous empressons de le suivre comme des esclaves, séduits par les idées de protection dont il nous trompe. Ainsi le sentiment de notre misère est un des plus grands liens de nos sociétés politiques, quoiqu'il nous attache à la terre.

Le sentiment de la Divinité nous pousse en sens contraire. C'est lui qui conduisit l'amour aux autels, et qui lui inspira les premiers serments; il offrit les premiers enfants au ciel, lorsqu'il n'y avait point encore de lois politiques; il rendit l'amour sublime, et l'amitié généreuse; il secourut d'une main les malheureux, et s'opposa de l'autre aux tyrans; il devint le mobile de la générosité et de toutes les vertus. Content de servir les hommes, il dédaigna d'en être applaudi. Quand il se montra dans les arts et dans les sciences, il en devint le charme qui nous ravit; il y fit naître l'ennui quand il en disparut. C'est lui qui rend immortels les hommes de génie qui nous découvrent dans la nature de nouveaux rapports d'intelligence.

Quand ces deux sentiments se croisent, c'est-à-dire lorsque nous attachons l'instinct divin aux choses périssables, et l'instinct animal aux choses divines, notre vie est agitée de passions contradictoires. Voilà la cause de tant d'espérances et de craintes frivoles qui tourmentent les hommes. Ma fortune est faite, dit l'un, j'ai de quoi vivre *pour toujours;* et il mourra demain. Que je suis misérable! dit un autre; je suis perdu *pour jamais;* et la mort le délivre de tous ses maux. On tient à la vie, disait Michel Montaigne, par des bagatelles, par un verre; oui, parce qu'on

porte sur ce verre le sentiment de l'infini. Si la vie et la mort paraissent souvent insupportables aux hommes, c'est qu'ils mettent le sentiment de leur fin dans leur mort, et celui de l'infini dans leur vie. Mortels, si vous voulez vivre heureux et mourir contents, ne dénaturez point vos lois; considérez qu'à la mort toutes les peines de l'animal finissent, les besoins du corps, les maladies, les persécutions, les calomnies, les esclavages de toutes les sortes, les rudes combats des passions avec soi-même et avec les autres. Considérez qu'à la mort toutes les jouissances d'un être moral commencent les récompenses des vertus et des moindres actes de justice et d'humanité, méprisés ou dédaignés du monde, mais qui nous ont en quelque sorte rapprochés sur la terre de l'Être juste et éternel.

Quand ces deux instincts se réunissent dans le même lieu, ils nous donnent les plus grands plaisirs dont nous soyons capables; car alors nos deux natures, si j'ose ainsi les appeler, jouissent à la fois (12). Nous allons présenter un léger ensemble de leurs harmonies; après quoi nous suivrons les traces du sentiment céleste qui nous est naturel dans nos sensations les plus communes.

Je vous suppose donc, lecteur, fatigué des maux de nos sociétés, cherchant, vers les extrémités de l'Afrique, quelque terre heureuse, inconnue aux Européens. Votre vaisseau, voguant sur la Méditerranée, est jeté, à l'entrée de la nuit, par une tempête, sur une côte où il fait naufrage. Par la faveur du ciel, vous vous sauvez à terre; vous vous réfugiez dans une grotte que vous apercevez, à la lueur des éclairs, au fond d'un petit vallon. Là, retiré dans cet asile, vous entendez, toute la nuit, le tonnerre gronder, et la pluie tomber par torrents. Au point du jour vous découvrez derrière vous une ceinture de grands rochers, escarpés comme des murailles. De leurs bases sortent çà et là des touffes de figuiers couverts de figues blanches et rouges, et des bouquets de carouges chargés de siliques brunes; leurs sommets sont couronnés de pins, d'oliviers sauvages, et de cyprès à demi courbés par la

violence des vents. Les échos de ces rochers répètent, dans les airs, les rumeurs confuses de la tempête, et les bruits rauques de la mer irritée que l'on aperçoit au loin. Mais le petit vallon où vous êtes est le séjour du calme et du repos. C'est dans ses flancs moussus que l'alouette de mer fait son nid, et sur ses grèves solitaires que la mauve attend la fin des orages.

Déjà les premiers feux de l'aurore se prolongent sur les stæchas fleuris et les nappes violettes de thym qui tapissent ses collines. Ses rayons vous font apercevoir, au sommet d'un des plateaux voisins, une cabane à l'ombre des arbres. Il en sort un berger, sa femme et sa fille, qui s'acheminent vers la grotte, en portant sur leur tête des vases et des corbeilles. C'est le spectacle de votre malheur qui attire ces bonnes gens auprès de vous. Ils vous apportent du feu, des fruits, du pain, du vin et des vêtements. Ils s'empressent de vous rendre tous les devoirs de l'hospitalité. Les besoins du corps satisfaits, ceux de l'âme se font sentir : vous promenez vos regards sur la mer, et vous cherchez en vous-même à connaître dans quelle partie du monde vous vous trouvez ; mais ce berger vous tire d'inquiétude en vous disant : « Cette île « éloignée que vous voyez au nord est Mycone. Voilà Délos « un peu sur la gauche, et Paros devant nous. Celle où nous « sommes est Naxos; vous êtes dans cette partie de l'île où « Ariane fut autrefois abandonnée par Thésée. C'est sur cette « longue dune de sable blanc qui s'avance là-bas dans la mer, « qu'elle passait les jours à considérer le lieu de l'horizon où « le vaisseau de son amant infidèle avait disparu à sa vue, « et c'est dans cette grotte même où vous êtes qu'elle se reti- « rait pendant les nuits, pour pleurer son départ. A droite, « entre ces deux coteaux au haut desquels vous voyez des « ruines confuses, était une ville florissante, appelée Naxos, « Les femmes qui l'habitaient, touchées des malheurs de la « fille de Minos, vinrent chercher à la consoler. Elles tentè- « rent d'abord de la distraire par leurs conversations; mais « rien ne pouvait lui plaire que le nom et le souvenir de Thé-

« sée. Ces femmes feignirent alors des lettres de ce héros, « remplies d'amour, et adressées à Ariane. Elles coururent « les lui porter, en lui disant : Consolez-vous, belle Ariane, « Thésée reviendra bientôt; Thésée pense toujours à vous. « Ariane, hors d'elle-même, lisait ces lettres, et, d'une main « tremblante, se hâtait d'y répondre. Les Naxiennes empor- « taient ses réponses, et lui promettaient de les faire parve- « nir bientôt à Thésée. C'est ainsi qu'elles trompaient sa dou- « leur. Mais quand elles s'aperçurent que la vue de la mer la « plongeait de plus en plus dans la mélancolie, elles l'amenè- « rent au milieu de ces grands bocages que vous apercevez « là-bas dans les terres. Là, elles inventèrent toutes sortes de « fêtes pour charmer ses ennuis. Tantôt elles formaient « autour d'elle des chœurs de danse, et représentaient, en « se tenant par la main, les divers détours du labyrinthe « de Crète, d'où par son secours était sorti l'heureux Thé- « sée; tantôt elles feignaient de tuer le terrible Minotaure. « Ariane rouvrait son cœur à la joie, en voyant des spectacles « qui lui rappelaient la puissance de son père, la gloire de « son amant, et le triomphe de ses charmes, qui avaient ré- « paré les destinées d'Athènes : mais quand les vents, malgré « le son des tambours et des flûtes, lui apportaient le bruit « lointain des flots, qui se brisaient sur le rivage d'où elle « avait vu partir le cruel Thésée, elle se tournait du côté de « la mer, et se mettait à pleurer. Ainsi les Naxiennes connu- « rent que l'amour malheureux trouve, jusqu'au milieu des « jeux, à redoubler ses peines, et qu'on ne perd le souvenir « de ses maux qu'en perdant celui de ses plaisirs. Elles cher- « chèrent donc à éloigner Ariane des lieux et des bruits qui « pouvaient lui rappeler son amant. Elles l'engagèrent à ve- « nir dans leur ville, où elles lui donnèrent de grands festins « dans des salles magnifiques, soutenues par des colonnes de « granit. Là il n'était permis à aucun homme d'entrer, et au- « cun bruit du dehors ne se faisait entendre. Elles en avaient « couvert le pavé, les murs, les portes et les fenêtres, de ta- « pisserie, où elles avaient représenté des prairies, les vigno-

« bles, et d'agréables solitudes. Elles les éclairaient avec des « lampes et des flambeaux. Elles faisaient asseoir Ariane au « milieu d'elles sur des coussins; elles mettaient une couronne « de lierre, avec ses grappes noires, sur ses cheveux blonds et « autour de son front pâle; elles posaient ensuite à ses pieds « des urnes d'albâtre, pleines de vins excellents; elles les « versaient dans des coupes d'or, et les lui présentaient en lui « disant : Buvez, aimable fille de Minos; cette île produit les « plus doux présents de Bacchus : buvez, le vin dissipe les « chagrins. Ariane, en souriant, se laissait aller à leurs invi« tations. En peu de temps les roses de la santé reparurent « sur son visage, et aussitôt le bruit courut dans Naxos que « Bacchus était venu au secours de l'amante de Thésée. Les « habitants, transportés de joie, élevèrent à ce dieu un temple, « dont vous voyez encore quelques colonnes et le frontispice « sur ce rocher, au milieu des flots. Mais le vin ne fit que don« ner des forces à l'amour d'Ariane. Elle fut à la fin consumée « par ses regrets, et même par ses espérances. Voilà, au bout « de ce vallon, sur un petit tertre couvert d'absinthe marine, « son tombeau, et sa statue qui regarde encore vers la mer. « On y reconnaît à peine la figure d'une femme; mais on y « distingue toujours l'attitude inquiète d'une amante. Ce mo« nument, ainsi que tous ceux de ce pays, a été mutilé par le « temps, et encore plus par les Barbares; mais le souvenir « de la vertu malheureuse n'est pas, sur la terre, au pouvoir « des tyrans. Le tombeau d'Ariane est chez les Turcs, et sa « couronne est parmi les étoiles. Pour nous, échappés aux re« gards des puissances du monde par notre obscurité même, « nous avons, par la bonté du ciel, trouvé la liberté loin des « grands, et le bonheur dans des déserts. Étranger, si les biens « naturels vous touchent encore, vous serez le maître de les « partager avec nous. » A ce récit, des larmes douces coulent des yeux de son épouse, et de sa jeune fille qui soupire au souvenir d'Ariane; et je doute qu'un athée même, qui ne connaît plus dans la nature que les lois de la matière et du

mouvement pût être insensible au sentiment de ces convenances présentes et de ces antiques ressouvenirs.

Homme voluptueux! il n'y a que la Grèce, dites-vous, qui offre des scènes et des points de vue aussi touchants : aussi Ariane est dans tous les jardins, Ariane est dans tous les cabinets de peinture. Du donjon de votre château, jetez un coup d'œil sur vos campagnes : leurs lointains présentent de plus beaux horizons que ceux de la Grèce désolée. Votre appartement est plus commode qu'une grotte, et vos sofas sont plus doux que des gazons. Les ondes et les murmures des herbes de vos prairies sont plus agréables que ceux des flots de la Méditerranée. Votre argent et vos jardins vous donnent plus d'espèces de vins et de fruits qu'il n'y en a dans tout l'Archipel. Voulez-vous mêler à ces jouissances celle de la Divinité? Voyez sur cette colline cette petite église de village, entourée de vieux ormeaux. Parmi les filles qui se rassemblent sous son portail rustique, il y a sans doute quelque Ariane trompée par son amant. Elle n'est pas de marbre, mais elle est vivante; elle n'est pas Grecque, mais Française; elle n'est pas consolée, mais méprisée de ses compagnes. Allez sous son pauvre toit soulager sa misère. Faites le bien dans cette vie, qui passe comme un torrent; faites le bien, non par ostentation et par des mains étrangères, mais pour le ciel et par vous-même. Le fruit de la vertu perd sa fleur, quand il est cueilli par la main d'autrui. Ah! si vous-même la soulagez dans ses peines; si, par votre compassion, vous la relevez à ses propres regards, vous verrez à vos bienfaits son front rougir, ses yeux se remplir de larmes, ses lèvres convulsives se mouvoir sans parler, et son cœur, longtemps oppressé par la honte, se rouvrir à la vue d'un consolateur, comme au sentiment de la Divinité. Vous apercevrez alors dans la figure humaine des traits inconnus au ciseau des Grecs et au pinceau des Van-Dycks. Le bonheur d'une infortunée vous coûtera moins que la statue d'Ariane; et, au lieu d'illustrer le nom d'un artiste dans votre hôtel pendant quelques années, il immortalisera le

vôtre, et le fera durer longtemps après que vous ne serez plus, lorsqu'elle dira à ses compagnes et à ses enfants : « C'est un « Dieu qui m'a tiré du malheur. »

Nous allons suivre maintenant l'instinct de la Divinité dans nos sensations physiques ; et nous finirons cette Étude par les sentiments purement intellectuels de l'âme. Nous donnerons ainsi une faible idée de la nature humaine.

DES SENSATIONS PHYSIQUES.

Toutes les sensations physiques sont en elles-mêmes des témoignages de notre misère. Si l'homme est si sensible au sentiment du toucher, c'est qu'il est nu par tout son corps. Il faut, pour se vêtir, qu'il dépouille les quadrupèdes, les plantes et les vers. Si presque tous les végétaux et les animaux ressortissent à sa nourriture, c'est qu'il est obligé d'employer beaucoup d'apprêts et de combinaisons dans ses aliments. La nature l'a traité avec bien de la rigueur ; car il est le seul animal aux besoins duquel elle n'ait pas immédiatement pourvu. Nos philosophes n'ont pas assez réfléchi sur une aussi étrange distinction. Quoi ! un ver a sa tarière ou sa râpe ; il naît au sein d'un fruit, dans l'abondance ; il trouve ensuite en lui-même de quoi se filer une toile dont il s'enveloppe ; après cela, il se change en mouche brillante, qui va, en se livrant à l'amour, reperpétuer son espèce, sans souci et sans remords : et le fils d'un roi naît tout nu, dans les larmes et les gémissements, ayant besoin toute sa vie du secours d'autrui, obligé de combattre sa propre espèce au dehors et au dedans, et trouvant souvent en lui-même son plus grand ennemi ! Certes, si nous ne sommes tous que les enfants de la poussière, il valait mille fois mieux venir à l'existence sous la forme d'un insecte que sous celle d'un empereur. Mais l'homme n'a été abandonné à la dernière des misères qu'afin qu'il eût sans cesse recours à la première des puissances.

DU GOUT.

Il n'y a point de sensation physique qui ne fasse naître en lui quelque sentiment de la Divinité.

A commencer par le sens le plus grossier de tous, qui est celui du boire et du manger, tous les peuples dans l'état sauvage ont cru que la Divinité avait besoin de soutenir sa vie par les mêmes moyens que les hommes : de là est venue dans toutes les religions l'origine des sacrifices. C'est encore de là qu'est venu chez beaucoup de nations l'usage de porter des aliments sur les tombeaux : les femmes des Sauvages de l'Amérique étendent ce soin jusqu'aux petits enfants qui sont morts à la mamelle. Lorsqu'elles leur ont rendu les devoirs de la sépulture, elles viennent tous les jours, pendant plusieurs semaines, verser de leur sein quelques gouttes de lait sur leurs petits tombeaux[1]; c'est ce qu'affirme le jésuite Charlevoix, qui en a été souvent le témoin. Ainsi, le sentiment de la Divinité et celui de l'immortalité de l'âme sont liés avec nos affections les plus animales, et surtout avec l'amour maternel.

Mais l'homme ne s'est pas contenté de partager ses aliments avec des êtres intellectuels, et de les inviter en quelque sorte à sa table; il a cherché à s'élever à eux par l'effet physique de ces mêmes aliments. Il est très-remarquable qu'on a trouvé plusieurs peuples sauvages qui avaient à peine l'industrie de se procurer des aliments, mais aucun qui n'eût celle de s'enivrer. L'homme est le seul de tous les animaux qui soit sensible à ce plaisir. Ceux-ci sont contents de rester dans leur sphère; l'homme s'efforce toujours de sortir de la sienne. L'ivresse exalte l'âme. Toutes les fêtes religieuses chez les Sauvages, et même chez les peuples policés, sont suivies de festins, où l'on boit à perdre la raison : on commence, à la vérité, par jeûner, mais on finit par s'enivrer. L'homme renonce à la raison humaine, pour exciter en lui des émotions divines. L'effet de l'ivresse est de jeter l'âme dans le sein de quelque divinité. Vous entendez toujours les buveurs chanter Bacchus, Mars, Vénus, ou l'Amour. Il est encore très-remarquable que les hommes ne se livrent au blasphème que dans l'ivresse; car c'est un instinct aussi ordinaire à l'âme de chercher la Divinité

[1] *Voyez* le père Charlevoix, *Voyage en Amérique*.

lorsqu'elle est dans son état naturel, que de l'abjurer lorsqu'elle est corrompue par le vice.

DE L'ODORAT.

Les plaisirs de l'odorat sont particuliers à l'homme ; car je n'y comprends point les émanations olfactives par lesquelles il juge de ses aliments, et qui lui sont communes avec la plupart des animaux. L'homme seul est sensible aux parfums, et il s'en sert pour donner plus d'énergie à ses passions. Mahomet disait qu'ils élevaient son âme vers le ciel. Quoi qu'il en soit, leur usage s'est introduit dans tous les cultes religieux, et dans les assemblées politiques de beaucoup de nations. Les Brésiliens, ainsi que tous les Sauvages de l'Amérique septentrionale, ne délibèrent point sur quelque objet important sans fumer du tabac dans un calumet. C'est de cet usage que le calumet est devenu chez toutes ces nations le symbole de la paix, de la guerre, des alliances, suivant les accessoires qu'elles y ajoutent. C'est sans doute du même usage de fumer, qui était commun aux Scythes, comme le rapporte Hérodote, que le caducée de Mercure, qui ressemble beaucoup au calumet des Américains, et qui paraît n'avoir été comme lui qu'une pipe, devint le symbole du commerce. Le tabac accroît en quelque sorte les forces du jugement, en occasionnant une espèce d'ivresse dans les nerfs du cerveau. Léry dit que les Brésiliens fument du tabac jusqu'à s'enivrer. Nous observerons que ces peuples ont trouvé la plante la plus céphalique qu'il y ait dans le règne végétal, et que son usage est le plus universellement répandu de toutes celles qui existent sur le globe, sans en excepter la vigne et le blé. J'en ai vu cultiver en Finlande, au delà de Vibourg, par le 66e degré de latitude nord. Son habitude est si puissante, qu'un homme qui y est accoutumé se passera plus difficilement d'elle que de pain pendant un jour. Cette plante est cependant un véritable poison; elle affecte à la longue les nerfs de l'odorat, et quelquefois ceux de la vue. Mais l'homme est toujours prêt à altérer sa constitution physique, pourvu qu'il puisse renforcer en lui le sentiment intellectuel.

DE LA VUE.

Tout ce que nous avons dit, en rapportant quelques lois générales de la nature, des harmonies, des consonnances, des contrastes et des oppositions, aboutit principalement au sens de la vue. Je ne parle pas des convenances, car elles appartiennent au sentiment de la raison, et sont entièrement distinctes de la matière. A la vérité, les autres relations sont fondées sur la raison même de la nature, qui nous réjouit par les couleurs et les formes génératives et engendrées, et qui nous attriste par celles qui nous annoncent la décomposition et la destruction. Mais, sans rentrer dans ce vaste et inépuisable sujet, je ne parlerai ici que de quelques effets d'optique qui font naître involontairement en nous le sentiment de quelques attributs de la Divinité.

Une des causes les plus ordinaires du plaisir que nous éprouvons à la vue d'un grand arbre, vient du sentiment de l'infini qui s'élève en nous par sa forme pyramidale. Les dégradations de ses divers étages de rameaux et des teintes de verdure, qui sont toujours plus légères à l'extrémité de l'arbre que dans le reste de son feuillage, lui donnent une élévation apparente qui n'a point de terme. Nous éprouvons les mêmes sensations dans le plan horizontal des campagnes, où nous apercevons souvent plusieurs plans de collines qui fuient les unes derrière les autres, et dont les dernières se confondent avec le ciel. La nature produit les mêmes effets dans les grandes plaines, au moyen des vapeurs qu'élèvent les rivages des lacs ou les canaux des rivières et des fleuves qui les traversent : leurs contours sont d'autant plus multipliés que les plaines ont plus d'étendue, comme je l'ai souvent remarqué. Ces vapeurs se présentent sur différents plans : tantôt elles s'arrêtent comme des rideaux sur les lisières des forêts ; tantôt elles s'élèvent en colonnes le long des ruisseaux qui serpentent dans les prairies : quelquefois elles sont toutes grises ; d'autres fois elles sont éclairées et pénétrées par les rayons du soleil.

Sous tous ces aspects, elles nous montrent, si j'ose dire, plusieurs perspectives de l'infini dans l'infini même.

Je ne parle pas du spectacle ravissant que le ciel nous présente quelquefois par la disposition de ses nuages. Je ne sache pas qu'aucun philosophe ait soupçonné que leurs beautés avaient des lois. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a point d'animal qui vive à la lumière, qui ne soit sensible à leurs effets. J'ai dit ailleurs quelque chose de leurs caractères d'amabilité ou de terreur, qui sont les mêmes que ceux des animaux et des végétaux aimables ou dangereux, conformément à ceux des jours et des saisons qu'ils nous annoncent. Les lois que j'en ai esquissées offriront des méditations délicieuses à qui voudra les étudier autrement qu'avec les moyens mécaniques de nos baromètres et de nos thermomètres. Ces instruments ne sont bons que pour régler les atmosphères de nos chambres, ils nous déguisent trop souvent l'action de la nature; ils annoncent la plupart du temps les mêmes températures aux jours qui font chanter les oiseaux, et à ceux qui les font taire. Les harmonies du ciel ne peuvent être senties que par le cœur humain. Tous les peuples, frappés de leur langage ineffable, lèvent les yeux et les mains vers le ciel, dans les mouvements involontaires de la joie et de la douleur. La raison, cependant, leur dit que la Divinité est partout. Pourquoi est-ce que nul d'entre eux ne tend les bras vers la terre ou à l'horizon, pour l'invoquer? d'où vient ce sentiment qui leur dit que Dieu est au ciel? est-ce parce que le ciel est le séjour de la lumière? est-ce parce que la lumière elle-même, qui nous fait apercevoir tous les objets, n'étant point, comme nos matières terrestres, sujette à être divisée, corrompue, détruite et renfermée, semble présenter quelque chose de céleste dans sa substance?

C'est au sentiment de l'infini que nous inspire la vue du ciel, qu'il faut attribuer le goût de tous les peuples pour bâtir des temples sur les sommets des montagnes, et le penchant invincible qu'avaient les Juifs à adorer, comme les autres nations, sur les lieux élevés. Il n'y a point de montagne dans les îles de l'Archipel qui n'ait son église, ni de coteau à la

Chine qui n'ait sa pagode. Si, comme le prétendent quelques philosophes, nous ne jugions jamais de la nature des choses que par des résultats mécaniques de comparaisons d'elles à nous, la hauteur des montagnes devrait humilier notre petitesse. Si nous voyions leur étendue en profondeur, les cheveux nous en dresseraient à la tête. D'où viennent des sensations si différentes de la grandeur en élévation et de la grandeur en abîme? Le danger est égal pour des êtres aussi faibles que nous. C'est parce que ces grands objets, en s'élevant vers le ciel, y élèvent nos âmes par le sentiment de l'infini, et qu'en nous éloignant de la terre, ils nous portent vers des beautés plus durables.

Les ouvrages de la nature nous présentent souvent plusieurs sortes d'infinis à la fois : ainsi, par exemple, un grand arbre, dont le tronc est caverneux et couvert de mousse, nous donne le sentiment de l'infini dans le temps, comme celui de l'infini en hauteur. Il nous offre un monument des siècles où nous n'avons pas vécu. S'il s'y joint l'infini en étendue, comme lorsque nous apercevons à travers ses sombres rameaux de vastes lointains, notre respect augmente. Ajoutez-y encore les divers groupes de sa masse, qui contrastent avec la profondeur des vallées et avec le niveau des prairies; ses demi-jours vénérables, qui s'opposent et se jouent avec l'azur des cieux ; et le sentiment de notre misère, qu'il rassure par les idées de protection qu'il nous présente dans l'épaisseur de son tronc inébranlable comme un rocher, et dans sa cime auguste agitée des vents, dont les majestueux murmures semblent entrer dans nos peines : un arbre, avec toutes ces harmonies, nous inspire je ne sais quelle vénération religieuse. Aussi Pline dit que les arbres ont été les premiers temples des dieux.

L'impression sublime qu'ils produisent est encore plus profonde lorsqu'ils nous rappellent quelque sentiment de la vertu, comme le souvenir des grands hommes qui les ont plantés, ou de ceux dont ils ombragent les tombeaux. Tels étaient les chênes d'Iulus, à Troie. C'est par un effet de ce sentiment que les montagnes de la Grèce et de l'Italie nous

paraissent plus respectables que celles du reste de l'Europe, quoiqu'elles ne soient pas plus anciennes dans le monde, parce que leurs monuments, tout ruinés qu'ils sont, nous rappellent les vertus de ceux qui les ont habitées. Mais ce sujet n'est pas de cet article.

En général, les diverses sensations de l'infini augmentent par les contrastes des objets physiques qui les font naître. Nos peintres ne sont pas assez attentifs au choix de ceux qu'ils mettent sur les devants de leurs tableaux. Ils donneraient bien plus d'effet au fond de leurs scènes, s'ils lui en opposaient le frontispice, non-seulement en couleurs et en formes, comme ils font quelquefois, mais en nature. Ainsi, par exemple, si l'on veut donner beaucoup d'intérêt à un paysage riant et agréable, il faut qu'on l'aperçoive à travers un grand arc de triomphe, ruiné par le temps. Au contraire, une ville remplie de monuments étrusques ou égyptiens paraît encore plus antique, quand on la voit de dessous un berceau de verdure et de fleurs. Il faut imiter la nature, qui ne fait jamais venir les plantes les plus aimables, dans toute leur beauté, telles que les mousses, les violettes et les roses, qu'au pied des rustiques rochers.

Ce n'est pas que les consonnances ne produisent aussi de grands effets, surtout quand elles rapprochent des objets qui sont étrangers les uns aux autres. C'est ainsi, par exemple, que la coupole du collége des Quatre-Nations présente un point de vue magnifique, lorsqu'on l'aperçoit du milieu de la cour du Louvre, à travers l'arcade de ce palais qui est vis-à vis; car alors on la voit tout entière avec une partie du ciel, sous les claveaux de la voûte, comme si elle était une partie du Louvre. Mais dans cette consonnance même, qui donne tant d'étendue à notre optique, il y a encore un contraste de la forme concave de l'arcade à la forme convexe de la coupole.

Le grand art d'émouvoir est d'opposer des objets sensibles aux intellectuels. L'âme prend alors un grand essor. Elle passe du visible à l'invisible, et jouit, pour ainsi dire, à sa manière, en s'étendant dans les vastes champs du sentiment

et de l'intelligence. Chez certains peuples de la Tartarie, quand un grand est mort, son écuyer, après l'enterrement, prend par la bride le cheval qu'il avait coutume de monter; il met dessus l'habit de son maître, et le promène en silence devant l'assemblée, que ce spectacle fait fondre en larmes.

Quand les sous-entendus se multiplient et se lient à quelque affection vertueuse, les émotions de l'âme redoublent. Ainsi lorsque, dans l'*Énéide* [1], Iule promet des présents à Nisus et à Euryale, qui vont chercher son père à Palantée, il dit à Nisus :

Bina dabo argento perfecta atque aspera signis
Pocula, devicta genitor quæ cepit Arisba;
Et tripodas geminos; auri duo magna talenta,
Cratera antiquum, quem dat Sidonia Dido.

« Je vous donnerai deux amphores d'argent, avec des figures en relief d'une ciselure parfaite. Mon père s'en rendit maître à la prise d'Arisba. J'y joindrai deux trépieds pareils, deux grands talents d'or, et une coupe antique que m'a donnée la reine Didon. »

Il promet à ces deux jeunes gens, que l'amitié rendait si unis, des présents doubles : deux amphores, deux trépieds pour les poser à la manière des anciens, deux talents d'or pour les remplir de vin, mais une seule coupe pour le boire ensemble. Encore quelle coupe! il n'en vante ni la matière, ni le travail, comme dans les autres présents; il y attache des qualités morales bien plus précieuses pour des amis. Elle est antique; elle n'a point été le prix de la violence, mais elle est un présent de l'amour Sans doute Iule l'avait reçue de Didon. lorsqu'elle crut avoir épousé Énée.

Dans toutes les scènes de passions où l'on veut produire de grandes émotions, plus l'objet principal est circonscrit, plus le sentiment intellectuel qui en résulte est étendu. Il y en a plusieurs raisons, dont la plus importante est que les contrastes accessoires, comme ceux de la petitesse à la grandeur, de la faiblesse à la force, du fini à l'infini, concourent à augmenter le contraste du sujet. Quand le Poussin a voulu faire un tableau du déluge universel, il n'y a repré-

[1] Lib. IX, v. 263.

senté qu'une famille. On y voit un vieillard à cheval qui se noie ; et, dans un bateau, un homme, qui est peut-être son fils, présente à sa femme, grimpée sur un rocher, un petit enfant vêtu d'une cotte rouge, qui, de son côté, cherche à s'aider de ses petits pieds pour parvenir sur la roche. Le fond du paysage est affreux par sa noire mélancolie. Les herbes et les arbres y sont trempés d'eau, la terre même en est pénétrée, comme on le voit par ce long serpent qui s'empresse de quitter son souterrain. Les torrents coulent de tous côtés, le soleil paraît dans le ciel comme un œil crevé. Mais les plus grands intérêts y portent sur le plus faible objet : un père et une mère, près de périr, ne s'occupent que du salut de leur enfant. Tous les sentiments sont éteints sur la terre, et l'amour maternel vit encore. Le genre humain est détruit à cause de ses crimes, et l'innocence va être enveloppée dans sa punition. Ces eaux débordées, ces terres noyées, cette noire atmosphère, ce soleil éteint, ces solitudes désolées, cette famille fugitive, tous les effets de cette ruine universelle du monde se réunissent sur un enfant. Cependant il n'y a personne qui, en voyant le petit groupe de personnages qui l'environne, ne s'écrie : « Voilà le déluge universel. » Telle est la nature de notre âme. Loin d'être matérielle, elle ne saisit que les convenances. Moins vous lui montrez d'objets physiques, plus vous lui faites naître de sentiments intellectuels.

DE L'OUÏE.

Platon appelle l'ouïe et la vue les sens de l'âme. Je crois qu'il les qualifie particulièrement de ce nom, parce que la vue est affectée de la lumière, qui n'est point une matière à proprement parler; et l'ouïe, des modulations de l'air, qui ne sont point en elles-mêmes des corps. D'ailleurs, ces deux sens ne nous apportent que le sentiment des convenances et des harmonies, sans nous mêler avec la matière, comme l'odorat, qui n'est affecté que des émanations des corps ; le goût, de leur fluidité, et le toucher, de leur solidité, de leur mollesse, de leur chaleur, et de leurs autres qualités

physiques. Quoique l'ouïe et la vue soient les sens directs de l'âme, il n'en faut pas conclure cependant qu'un homme né sourd et aveugle serait imbécile, comme on l'a prétendu. L'âme voit et entend par tous les sens. C'est ce que prouvent les princes aveugles de Perse, dont les doigts ont tant d'intelligence, au rapport de Chardin, qu'ils tracent et calculent toutes les figures de la géométrie sur des tablettes. Tels sont encore les sourds et muets, auxquels M. l'abbé de l'Épée apprend à converser.

Je n'ai pas besoin de m'étendre sur les rapports intellectuels de l'ouïe. Ce sens est l'organe immédiat de l'intelligence; c'est lui qui reçoit la parole, qui n'appartient qu'à l'homme, et qui est, par ses modulations infinies, l'expression de toutes les convenances de la nature et de tous les sentiments du cœur humain. Mais il y a un autre langage qui paraît appartenir encore plus particulièrement à ce premier principe de nous-mêmes, que nous avons appelé le *sentiment* : c'est la musique. Je ne m'étendrai pas sur le pouvoir incompréhensible qu'elle a de calmer et d'exciter les passions d'une manière indépendante de la raison, et de faire naître des affections sublimes, dégagées de toute perception intellectuelle; ses effets sont assez connus. J'observerai seulement qu'elle est si naturelle à l'homme, que les premières prières adressées à la Divinité, et les premières lois, chez tous les peuples, ont été mises en chant. L'homme n'en perd le goût que dans les sociétés policées, dont les langues mêmes perdent à la longue leurs accents. C'est qu'une multitude de relations sociales y détruisent les convenances naturelles. On y raisonne beaucoup, et on n'y sent presque plus.

L'Auteur de la nature a jugé l'harmonie des sons si nécessaire à l'homme, qu'il n'y a point de site sur la terre qui n'ait son oiseau chantant. Le serin des Canaries fréquente ordinairement, dans ces îles, les rives caillouteuses des montagnes. Le chardonneret se plaît dans les dunes sablonneuses; l'alouette, dans les prairies; le rossignol, dans les bocages, le long des ruisseaux; le bouvreuil, dont le chant est si

doux, dans l'épine blanche; la grive, la fauvette, le verdier, et tous les oiseaux qui chantent, ont leur poste favori. Il est très-remarquable que partout ils ont l'instinct de se rapprocher de l'habitation de l'homme. S'il y a une cabane dans une forêt, tous les oiseaux chantants du voisinage viennent s'établir aux environs. On n'en trouve même qu'auprès des lieux habités. J'ai fait plus de six cents lieues dans les forêts de la Russie, et je n'y ai jamais vu de petits oiseaux qu'aux environs des villages. En faisant la visite des places, dans la Finlande russe, avec les généraux du corps du génie où je servais, nous faisions quelquefois vingt lieues dans un jour, sans rencontrer sur la route ni villages ni oiseaux. Mais quand nous apercevions voltiger des moineaux dans les arbres, nous jugions que nous étions près de quelque lieu habité. Cet indice ne nous a jamais trompés. Je le rapporte d'autant plus volontiers, qu'il peut quelquefois servir à des gens égarés dans les bois. Garcilasso de la Vega raconte que son père, ayant été détaché du Pérou avec une compagnie d'Espagnols, pour faire des découvertes au delà des Cordillères, pensa mourir de faim au milieu de leurs vallées et de leurs fondrières inhabitées. Il n'en serait jamais sorti, s'il n'eût aperçu en l'air une volée de perroquets, qui lui fit soupçonner qu'il y avait des habitations quelque part aux environs. Il se dirigea sur le rumb de vent qu'avaient suivi les perroquets, et parvint, après des fatigues incroyables, à une peuplade d'Indiens qui cultivaient des champs de maïs. Nous observerons que la nature n'a donné aucun chant agréable aux oiseaux de marine et de rivière, parce qu'il eût été étouffé par les bruits des eaux, et que l'oreille humaine n'eût pu en jouir à la distance où ils vivent de la terre. S'il y a des cygnes qui chantent, comme on l'a prétendu, leur chant ne doit avoir que peu de modulations, et ressembler aux cris des canards et des oies. Celui des cygnes sauvages qui sont venus dernièrement s'établir à Chantilly n'a que quatre ou cinq notes. Les oiseaux aquatiques ont des cris perçants, propres à se faire entendre dans les régions des vents et des tempêtes qu'ils habitent,

et qui ont des convenances parfaites avec leurs sites bruyants et leurs solitudes mélancoliques. Les mélodies des oiseaux de chant ont de pareilles relations avec les sites qu'ils occupent, et même avec les distances où ils vivent de nos habitations. L'alouette, qui fait son nid dans nos blés, et qui aime à s'y élever à perte de vue, se fait entendre en l'air, lors même qu'on ne l'aperçoit plus. L'hirondelle, qui frise en volant les parois de nos maisons, et qui se repose sur nos cheminées, a un petit gazouillement doux, qui n'est point étourdissant, comme serait celui des oiseaux de bocages; mais le rossignol solitaire se fait ouïr à plus d'une demi-lieue. Il se méfie du voisinage de l'homme; et cependant il se place toujours à la vue de son habitation et à la portée de son ouïe. Il choisit, pour cet effet, les lieux les plus retentissants, afin que leurs échos donnent plus d'action à sa voix. Quand il s'est établi dans son orchestre, il chante alors un drame inconnu, qui a son exorde, son exposition, ses récits, ses événements, entremêlés tantôt des sons de la joie la plus éclatante, tantôt de ressouvenirs amers et lamentables, qu'il exprime par de longs soupirs. Il se fait entendre au commencement de la saison où la nature se renouvelle, et semble présenter à l'homme un tableau de la carrière inquiète qu'il doit parcourir.

Chaque oiseau a une voix convenable au temps et au poste où il se montre, et relative aux besoins de l'homme. Le cri perçant du coq le réveille, au point du jour, pour les travaux, le chant gai de l'alouette, dans la prairie, invite les bergères aux danses; la grive gourmande, qui ne paraît qu'en automne, appelle aux vendanges les rustiques vignerons. L'homme seul, de son côté, est attentif aux accents des oiseaux. Jamais le cerf, qui versa des larmes sur ses propres malheurs, ne soupira à ceux de la plaintive Philomèle. Jamais le bœuf laboureur, mené à la boucherie après de pénibles services, ne tourna sa tête vers elle, en lui disant: « Oiseau solitaire, voyez « comme l'homme récompense ses serviteurs! » La nature a répandu ces distractions et ces consonnances de fortunes sur des êtres volatils, afin que notre âme, susceptible de tous

les maux, trouvant partout à les étendre, pût partout en affaiblir le poids. Elle a rendu capables de ces communications les corps même insensibles. Souvent elle nous présente, au milieu des scènes qui affligent notre vue, d'autres scènes qui réjouissent notre ouïe, et nous rappellent d'intéressants ressouvenirs. C'est ainsi que, du sein des forêts, elle nous transporte sur le bord des eaux par les frémissements des trembles et des peupliers. D'autresfois elle nous apporte, sur le bord des ruisseaux, les bruits de la mer et des manœuvres des navires, par les murmures des roseaux agités par les vents. Quand elle ne peut séduire notre raison par des images étrangères, elle l'assoupit par le charme du sentiment : elle fait sortir du sein des forêts, des prairies et des vallons, des bruits ineffables, qui excitent en nous de douces rêveries, et nous plongent dans de profonds sommeils.

DU TOUCHER.

Je ne ferai que quelques réflexions sur le toucher. Il est le plus obtus de nos sens, et cependant il est, en quelque sorte, le sceau de notre intelligence. Nous avons beau voir un corps de toutes les manières, nous ne croyons pas le connaître, si nous ne pouvons pas le toucher. Cet instinct vient peut-être de notre faiblesse, qui cherche dans ces rapprochements des points de protection. Quoi qu'il en soit, ce sens, tout obscur qu'il est, peut nous communiquer l'intelligence, comme on peut le voir par l'exemple cité par Chardin, des aveugles de Perse qui traçaient avec leurs doigts des figures de géométrie, et jugeaient très-bien de la bonté d'une montre en en maniant les roues. La sage nature a mis les principaux organes de ce sens, qui est répandu sur toute la surface de notre peau, dans nos pieds et dans nos mains, qui sont les membres le plus à portée de juger des qualités des corps. Mais afin qu'ils ne fussent pas exposés à perdre leur sensibilité par des chocs fréquents, elle leur a donné beaucoup de souplesse, en les divisant en plusieurs doigts, et ces doigts en plusieurs articulations; de plus, elle les a garnis,

du côté du contact, de demi-molettes élastiques, qui présentent à la fois de la résistance dans leurs parties calleuses et saillantes, et une sensibilité exquise dans leurs parties rentrantes.

Cependant je m'étonne que la nature ait répandu le sens du toucher sur toute la surface du corps humain, qui se trouve, par là, exposé à une multitude de souffrances, sans qu'il en résulte pour lui beaucoup d'avantages. L'homme est le seul des animaux qui soit obligé de se vêtir. Il y a, à la vérité, quelques insectes qui se font des fourreaux, comme les teignes; mais ils naissent dans des lieux où leurs habits sont, pour ainsi dire, tout faits. Ce besoin, qui est devenu une des plus inépuisables sources de notre vanité, est, à mon gré, un des plus grands témoignages de notre misère. L'homme est le seul être qui ait honte de paraître nu. C'est un sentiment dont je ne vois pas de raison dans la nature, ni de similitude dans l'instinct des autres animaux. D'ailleurs, indépendamment de toute affection de pudeur, il est contraint, par la nécessité, de se vêtir dans tous les climats. Quelques philosophes, enveloppés de bons manteaux, et qui ne sortent point de nos villes, se sont figuré un homme naturel sur la terre, comme une statue de bronze au milieu d'une place publique. Mais, sans parler de tous les inconvénients qui affligent au dehors sa malheureuse existence, comme le froid, le chaud, le vent, la pluie, je ne m'arrêterai qu'à une incommodité qui nous paraît légère dans nos appartements, mais qui est insupportable à un homme nu dans les plus douces températures : ce sont les mouches. Je citerai, à ce sujet, le témoignage d'un homme dont la peau devait être à l'épreuve : c'est celui du flibustier Raveneau de Lussan, qui traversa en 1688 l'isthme de Panama, en revenant de la mer du Sud. Voici ce qu'il dit, en parlant des Indiens du cap de Gracias-à-Dios : « Quand le « sommeil les prend, ils font un trou dans le sable, où ils se « couchent, et ensuite ils se recouvrent avec le même sable : « ce qu'ils font pour se mettre à couvert des insultes des « moustiques, dont l'air est le plus souvent tout rempli. Ce

« sont de petits moucherons que l'on sent plutôt qu'on ne les « voit, et qui ont un aiguillon si piquant et si venimeux, que « lorsqu'ils l'appuient sur quelqu'un, il semble que ce soit « un dard de feu qu'ils y lancent.

« Ces pauvres gens sont si tourmentés de ces fâcheux in« sectes quand il ne vente point, qu'ils en deviennent comme « lépreux; et je puis assurer avec vérité, le sachant par ma pro« pre expérience, que ce n'est pas une légère souffrance que « d'en être attaqué; car, outre qu'ils font perdre le repos de « la nuit, c'est que lorsque nous avons été réduits à aller le « dos nu, faute de chemises, l'importunité de ces animaux « nous faisait désespérer, et entrer dans des rages à ne nous « plus posséder[1]. »

C'est, je crois, à cause de l'incommodité des mouches, très-communes et très-nécessaires dans les lieux marécageux et humides des pays chauds, que la nature a mis peu de quadrupèdes à poils sur leurs rivages, mais des quadrupèdes à écailles, comme les tatous, les armadilles, les tortues, les lézards, les crocodiles, les caïmans, les crabes de terre, les bernards-l'ermite, et les autres reptiles écailleux, comme les serpents, sur lesquels les mouches n'ont point de prise. C'est peut-être aussi pour cette raison que les porcs et les sangliers, qui aiment à fréquenter ces sortes d'endroits, ont des poils longs, roides et hérissés qui écartent les insectes volatiles.

Au reste, la nature n'a pris à cet égard aucune précaution pour l'homme. Certes, en voyant la beauté de ses formes et sa grande nudité, il m'est impossible de ne pas admettre l'ancienne tradition de notre origine. La nature, en le mettant sur la terre, lui a dit : « Va, être dégradé, intelligence sans « lumière, animal sans vêtement, va pourvoir à tes besoins, « tu ne pourras éclairer ta raison aveugle qu'en la dirigeant « sans cesse vers le ciel, ni soutenir ta vie malheureuse que « par le secours de tes semblables. » Ainsi, de la misère de l'homme naquirent les deux commandements de la loi.

[1] *Journal d'un voyage à la mer du Sud*, en 1688.

DES SENTIMENTS DE L'AME,

ET PREMIÈREMENT DES AFFECTIONS DE L'ESPRIT.

Je ne parlerai des affections de l'esprit que pour les distinguer des sentiments de l'âme : ils diffèrent essentiellement les uns des autres. Par exemple, autre est le plaisir que nous donne une comédie, autre celui que nous donne une tragédie. L'émotion qui nous fait rire est une affection de l'esprit ou de la raison humaine ; celle qui nous fait verser des larmes est un sentiment de l'âme. Ce n'est pas que je veuille faire de l'esprit et de l'âme deux puissances de nature différente ; mais il me semble, comme nous l'avons déjà dit, que l'un est à l'autre ce que la vue est au corps ; l'esprit est une faculté, et l'âme est le principe ; l'âme est, si j'ose le dire, le corps de notre intelligence. Je regarde donc l'esprit comme une vue intellectuelle, à laquelle on peut rapporter les autres facultés de l'entendement : l'*imagination*, qui voit les choses à venir ; la *mémoire*, qui voit celles qui sont passées ; et le *jugement*, qui aperçoit leurs convenances. L'impression que nous font ces vues diverses excite quelquefois en nous un sentiment qu'on appelle l'*évidence*, et alors celle-ci appartient immédiatement à notre âme (ce que nous éprouvons par l'émotion délicieuse qu'elle y fait naître subitement) ; mais, parvenue là, elle n'est plus du ressort de notre esprit, parce que quand nous commençons à sentir nous cessons de raisonner ; nous ne voyons plus, nous jouissons.

Comme notre éducation et nos mœurs nous dirigent vers notre intérêt personnel, il arrive de là que notre esprit ne s'occupe plus que des convenances sociales, et que notre raison n'est plus, à la fin, que l'intérêt de nos passions ; mais notre âme, livrée à elle-même, cherche sans cesse les convenances naturelles, et notre sentiment est toujours l'intérêt du genre humain.

Ainsi, je le répète, l'esprit est la perception des lois de la société, et le sentiment est la perception des lois de la nature. Ceux qui nous montrent les convenances de la société, tels

que les écrivains comiques, satiriques, épigrammatiques, et même la plupart des moralistes, sont des hommes d'esprit : tels ont été l'abbé de Choisy, la Bruyère, Saint-Évremond, etc... Ceux qui nous découvrent les convenances de la nature, comme les poëtes tragiques, les poëtes sensibles, les inventeurs des arts, les grands philosophes, sont des hommes de génie : tels ont été Shakspeare, Corneille, Racine, Newton, Marc-Aurèle, Montesquieu, la Fontaine, Fénelon, J.-J. Rousseau. Les premiers appartiennent à un siecle, à une saison, à une nation, à une coterie ; les autres, à la postérité et au genre humain.

On sentira encore mieux la différence qu'il y a entre l'esprit et l'âme, en dénaturant leurs affections. Toutes les fois, par exemple, que les perceptions de l'esprit sont amenées jusqu'à l'évidence, elles nous font un grand plasir, indépendamment de toutes les relations particulières d'intérêt, parce qu'elles excitent en nous un sentiment, comme nous l'avons dit. Mais quand nous analysons nos sentiments, et que nous les rapportons à l'examen de notre esprit, les émotions sublimes qu'ils excitaient en nous s'évanouissent ; car nous ne manquons pas de les rapporter alors à quelque convenance de société, de fortune, de système, ou d'autre intérêt personnel dont se compose notre raison. Ainsi, dans le premier cas, nous changeons notre cuivre en or ; et dans le second, notre or en cuivre.

Au reste, rien de plus pernicieux, à la longue, que notre esprit pour étudier la nature ; car quoiqu'il saisisse çà et là quelques convenances naturelles, il n'en suit pas la chaîne fort loin : d'ailleurs il y en a un beaucoup plus grand nombre qu'il n'aperçoit pas, parce qu'il ramène toujours tout à lui, et au petit ordre social ou scientifique dans lequel il est circonscrit. Ainsi, par exemple, s'il jette un coup d'œil sur les sphères célestes, il en rapportera la formation au travail d'une verrerie ; et s'il admet un être créateur, il le représentera comme un machiniste désœuvré, occupé à faire des globes, uniquement pour le plaisir de les faire tourner. Il con-

clura, de son propre désordre, qu'il n'y a point d'ordre dans la nature; de son immoralité, qu'il n'y a point de moralité. Comme il rapporte tout à sa raison, et qu'il ne voit pas de raison d'exister lorsqu'il ne sera plus sur la terre, il en conclut en effet qu'alors il n'existera pas. S'il était conséquent, il en conclurait également qu'il n'existe pas maintenant; car il ne trouve certainement ni en lui, ni autour de lui, de raison actuelle de son existence.

Nous sommes convaincus de notre existence par une puissance bien supérieure à notre esprit, qui est le sentiment. Nous allons porter cet instinct naturel dans les recherches de l'existence de la Divinité, et l'immortalité de l'âme, sur lesquelles notre raison versatile s'est si souvent exercée pour et contre. Quoique notre insuffisance soit trop grande pour nous porter bien loin dans cette carrière infinie, nous espérons que nos aperçus et nos erreurs mêmes donneront aux hommes de génie le courage d'y entrer. Ces vérités sublimes et éternelles nous semblent tellement empreintes dans le cœur humain, qu'elles nous paraissent être les principes mêmes de notre sentiment, et se manifester dans nos affections les plus communes, comme dans nos passions les plus déréglées.

DU SENTIMENT DE L'INNOCENCE.

Le sentiment de l'innocence nous élève vers la Divinité, et nous porte à la vertu. Les Grecs et les Romains faisaient chanter les enfants dans leurs fêtes religieuses, et les chargeaient de présenter les offrandes aux autels, afin de rendre, par le spectacle de leur innocence, les dieux favorables à la patrie. La vue de l'enfance rappelle l'homme aux sentiments de la nature. Lorsque Caton d'Utique eut pris la résolution de se tuer, ses amis et ses serviteurs lui retirèrent son épée; et comme il la leur redemanda en se mettant dans une violente colère, ils envoyèrent un enfant la lui porter : mais la corruption de ses contemporains avait étouffé dans son cœur le sentiment que devait y faire naître l'innocence.

Jésus-Christ veut que nous devenions semblables aux enfants : on les appelle innocents, *non nocentes*, parce qu'ils n'ont jamais nui. Cependant, malgré les droits de leur âge et l'autorité de notre religion, à quelle éducation barbare ne sont-ils pas abandonnés !

DE LA PITIÉ.

C'est le sentiment de l'innocence qui est le premier mobile de la pitié ; voilà pourquoi nous sommes plus touchés des malheurs d'un enfant que de ceux d'un vieillard. Ce n'est pas, comme l'ont dit quelques philosophes, parce que l'enfant a moins de ressources et d'espérances, car il en a plus que le vieillard, qui est souvent infirme et qui s'avance vers la mort, tandis que l'enfant entre dans la vie : mais l'enfant n'a jamais offensé ; il est innocent. Ce sentiment s'étend aux animaux mêmes, qui nous touchent souvent plus de pitié que les hommes, par cela seul qu'ils ne sont pas nuisibles. C'est ce qui a fait dire au bon la Fontaine, en parlant du déluge, dans la fable de Philémon et Baucis :

.... Tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères destins :
Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes.
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Ainsi le sentiment de l'innocence développe dans le cœur de l'homme un caractère divin, qui est celui de la générosité. Il ne porte point sur le malheur en lui-même, mais sur une qualité morale qu'il démêle dans l'infortuné qui en est l'objet. Il s'accroît par la vue de l'innocence, et quelquefois encore plus par celle du repentir. L'homme seul, des animaux, en est susceptible ; et ce n'est point par un retour secret sur lui-même, comme l'ont prétendu quelques ennemis du genre humain ; car si cela était, en comparant un enfant et un vieillard qui sont malheureux, nous devrions être plus touchés des maux du vieillard, attendu que nous nous éloignons des maux de l'enfance, et que nous nous approchons de ceux de la vieil-

lesse : cependant le contraire arrive, par l'effet du sentiment moral que j'ai allégué.

Lorsqu'un vieillard est vertueux, le sentiment moral de ses malheurs redouble en nous ; ce qui prouve évidemment que la pitié de l'homme n'est pas une affection animale. Ainsi, la vue d'un Bélisaire est très-attendrissante. Si on y réunit celle d'un enfant qui tend sa petite main afin de recevoir quelques secours pour cet illustre aveugle, l'impression de la pitié est encore plus forte. Mais voici un cas sentimental. Je suppose que vous eussiez rencontré Bélisaire vous demandant l'aumône d'un côté, et de l'autre un enfant orphelin, aveugle et misérable, et que vous n'eussiez eu qu'un écu, sans pouvoir le partager ; auquel des deux l'eussiez-vous donné ?

Si vous trouvez que les grands services rendus par Bélisaire à sa patrie ingrate rendent la balance du sentiment trop inégale, supposez à l'enfant les maux de Bélisaire, et même quelques-unes de ses vertus, comme d'avoir eu les yeux crevés par ses parents, et de demander encore l'aumône pour eux (13); il n'y aura plus, à mon avis, à balancer, si vous ne faites que sentir; car si vous raisonnez, c'est autre chose ; les talents, les victoires et l'illustration du général grec vous feront bientôt oublier les infortunes d'un enfant obscur. La raison vous ramènera à l'intérêt politique, au moi humain.

Le sentiment de l'innocence est un rayon de la Divinité. Il couvre l'infortuné d'une lumière céleste qui vient rejaillir contre le cœur humain, et y fait naître la générosité, cette autre flamme divine. C'est lui seul qui nous rend sensibles au malheur de la vertu, en nous la montrant comme incapable de nuire; car, autrement, nous pourrions la considérer comme se suffisant à elle-même. Alors elle exciterait plus notre admiration que notre pitié.

DE L'AMOUR DE LA PATRIE.

Ce sentiment est encore la source de l'amour de la patrie, parce qu'il nous y rappelle les affections douces et pures du premier âge. Il s'accroît avec l'étendue et s'augmente avec les

années, comme un sentiment d'une nature céleste et immortelle. Il y a en Suisse un air de musique antique et fort simple, appelé le *ranz des vaches*. Cet air est d'un tel effet, qu'on fut obligé de défendre de le jouer, en Hollande et en France, devant les soldats de cette nation, parce qu'il les faisait déserter tous l'un après l'autre. Je m'imagine que ce *ranz des vaches* imite le mugissement des bestiaux, les retentissements des échos, et d'autres convenances locales qui faisaient bouillir le sang dans les veines de ces pauvres soldats, en leur rappelant les vallons, les lacs, les montagnes de leur patrie (14), et en même temps les compagnons du premier âge, les premières amours, et les souvenirs des bons aïeux.

L'amour de la patrie semble croître à proportion qu'elle est innocente et malheureuse. Voilà pourquoi les peuples sauvages aiment plus leur pays que les peuples policés; et ceux qui habitent des contrées âpres et rudes, comme les habitants des montagnes, que ceux qui vivent dans des contrées fertiles et dans de beaux climats. Jamais la cour de Russie n'a pu engager aucun Samoïède à quitter les bords de la mer Glaciale, pour s'établir à Pétersbourg. On amena, le siècle passé, quelques Groënlandais à la cour de Copenhague, on les y combla de bienfaits, et ils y moururent en peu de temps de chagrin. Plusieurs d'entre eux se noyèrent en voulant retourner en chaloupe dans leur pays. Ils virent avec le plus grand sang-froid toutes les magnificences de la cour de Danemark; mais il y en avait un qui pleurait toutes les fois qu'il apercevait une femme portant un enfant dans ses bras. On conjectura que cet infortuné était père. Sans doute, la douceur de l'éducation domestique attache ainsi fortement ces peuples aux lieux qui les ont vus naître. Ce fut elle qui inspira aux Grecs et aux Romains tant de courage pour défendre leur patrie. Le sentiment de l'innocence en redouble l'amour, parce qu'il rend toutes les affections du premier âge pures, saintes et inaltérables. Virgile a bien connu l'effet de ce sentiment quand il fait dire à Nisus, qui veut détourner Euryale de s'exposer avec lui au danger d'une expédition nocturne, ces mots touchants :

Te superesse velim : tua vita dignior ætas.
« J'ai désiré que vous me surviviez ; votre âge, plus que le mien, est « digne de la vie. »

Mais chez les peuples où l'enfance est malheureuse, et corrompue par des éducations ennuyeuses, féroces et étrangères, il n'y a pas plus d'amour de la patrie que d'innocence. C'est une des causes pour lesquelles tant d'Européens courent le monde, et pourquoi il y a si peu de monuments anciens en Europe ; parce que la génération qui suit ne manque jamais de détruire les monuments de celle qui l'a précédée. Voilà pourquoi nos livres, nos modes, nos usages, nos cérémonies, nos langues vieillissent si vite, et sont tout différents d'un siècle à l'autre ; et que toutes ces choses se maintiennent les mêmes chez les peuples sédentaires de l'Asie depuis une longue suite de siècles, parce que les enfants élevés en Asie, dans leur famille, avec beaucoup de douceur, restent attachés aux établissements de leurs ancêtres par reconnaissance pour leur mémoire, et aux lieux qui les ont vus naître par le souvenir de leur bonheur et de leur innocence.

DU SENTIMENT DE L'ADMIRATION.

Le sentiment de l'admiration nous porte directement dans le sein de la Divinité. S'il est excité en nous par quelque objet de plaisir, nous nous y jetons comme à sa source ; si par la frayeur, comme à notre refuge. Dans l'un et l'autre cas, le cri de l'admiration est : « Ah, mon Dieu ! » C'est, dit-on, un effet de notre éducation, où l'on nous parle souvent de Dieu ; mais on nous y parle encore plus souvent de notre père, du roi, d'un protecteur, d'un savant célèbre. Pourquoi, lorsque nous avons besoin de nous appuyer dans ces secousses imprévues, ne nous écrions-nous pas : « Ah, mon roi ! » ou s'il s'agit de science : « Ah, Newton ! »

Il est certain que si on nous parle quelquefois de Dieu dans notre éducation, nous en perdons bientôt l'idée dans le train ordinaire des choses du monde : pourquoi donc y avons-nous recours dans les événements extraordinaires ? Ce sentiment naturel est commun à toutes les nations, dont il y en a beau-

coup qui ne parlent point de théologie à leurs enfants. Je l'ai remarqué dans des nègres de la côte de Guinée, de Madagascar, de la Cafrerie et de Mozambique, dans des Tartares et des Malabares; enfin dans des hommes de toutes les parties du monde. Je n'en ai pas vu un seul qui, dans les mouvements extraordinaires de la surprise ou de l'admiration, ne fît, dans sa langue, les mêmes exclamations que nous, et ne levât les mains et les yeux vers le ciel.

DU MERVEILLEUX.

Le sentiment de l'admiration est la source de l'instinct que les hommes ont eu de tout temps pour le merveilleux.

Nous le cherchons partout, et nous le plaçons principalement à l'entrée et à la sortie de la vie : voilà pourquoi les berceaux et les tombeaux de tant d'hommes ont été environnés de fables. Il est la source intarissable de notre curiosité; il se développe dès l'enfance, et il accompagne longtemps l'innocence. D'où peut venir aux enfants le goût du merveilleux? Il leur faut des contes de fées, et il faut aux hommes des poëmes épiques et des opéras. C'est le merveilleux qui fait l'un des grands charmes des statues antiques de la Grèce et de Rome qui représentent des héros ou des dieux, et qui contribue plus qu'on ne pense à nous faire aimer les histoires anciennes de ces pays. C'est une des raisons naturelles à rapporter au président Hénault, qui s'étonne qu'on aime mieux les histoires anciennes que les modernes, et surtout que la nôtre : c'est qu'indépendamment des sentiments patriotiques qui servent au moins de prétexte aux intrigues des grands chez les Grecs et les Romains, et qui étaient tellement inconnus aux autres qu'ils ont souvent bouleversé la patrie pour les intérêts de leur maison, et quelquefois pour l'honneur d'une préséance ou d'un tabouret, il y a un merveilleux dans la religion des anciens qui console et élève l'homme, tandis que celui de la religion des Gaulois l'effraye et l'avilit. Les dieux des Grecs et des Romains étaient patriotes comme leurs grands. Minerve leur avait donné l'olivier, Neptune le cheval. Ces

dieux protégeaient les villes et les peuples. Mais ceux des Gaulois étaient tyrans comme leurs barons; ils ne protégeaient que les druides. Il leur fallait des sacrifices humains. Enfin, cette religion était si barbare, que deux empereurs romains l'abolirent successivement, comme le rapportent Suétone et Pline. Je ne dis rien des intérêts modernes de notre histoire; mais je suis sûr que les relations de notre politique n'y remplaceront jamais dans le cœur humain celles de la Divinité.

J'observerai que, comme l'admiration est un mouvement involontaire de l'âme vers la Divinité, et qu'elle est par conséquent sublime, plusieurs écrivains modernes se sont efforcés de multiplier ce genre de beauté dans leurs ouvrages, en y accumulant des surprises imprévues; mais la nature les emploie rarement dans les siens, parce que l'homme n'est pas capable d'éprouver fréquemment de pareilles secousses. Elle nous fait paraître peu à peu la lumière du soleil, le développement des fleurs, la formation des fruits. Elle amène nos jouissances par une longue suite d'harmonies; elle nous traite en hommes, c'est-à-dire en machines faibles, et bien aisées à renverser; elle nous voile la Divinité, afin que nous en puissions supporter les approches.

PLAISIR DU MYSTÈRE.

Voilà pourquoi le mystère a tant de charmes. Ce ne sont pas les tableaux les plus éclairés, les avenues en lignes droites, les roses bien épanouies et les femmes brillantes qui nous plaisent le plus. Mais les vallées ombreuses, les routes qui serpentent dans les forêts, les fleurs qui s'entr'ouvrent à peine, et les bergères timides, excitent en nous de plus douces et de plus durables émotions. L'amour et le respect des objets augmentent par leurs mystères. Tantôt c'est celui de l'antiquité, qui nous rend tant de monuments vénérables; tantôt c'est celui de l'éloignement, qui donne tant de charmes aux objets de l'horizon; tantôt c'est celui des noms. Voilà pourquoi les sciences qui ont conservé des noms grecs, qui ne signifient souvent que des choses très-tommunes, nous im-

priment plus de respect que celles qui n'ont que des noms modernes, quoique celles-ci soient souvent plus ingénieuses et plus utiles. Voilà pourquoi, par exemple, la construction des vaisseaux et la navigation sont moins estimées de nos savants modernes que plusieurs autres sciences physiques qui ne sont souvent que frivoles, mais qui portent des noms grecs. Ainsi, l'admiration n'est point une relation de l'esprit ou une perception de notre raison; mais un sentiment de l'âme qui s'élève en nous par je ne sais quel instinct de la Divinité, à la vue des choses extraordinaires, et par le mystère même qui les environne. Cela est si certain, qu'elle se détruit par la science même qui nous éclaire. Si je montre à un sauvage un éolipyle qui lance un jet d'esprit de vin enflammé, je le ravis en admiration; il est prêt à adorer ma machine, il me prend pour le dieu du feu tant qu'il ne la connaît pas; mais si je lui en explique la raison, il ne m'admire plus, il me regarde comme un charlatan (15).

PLAISIR DE L'IGNORANCE.

C'est par un effet de ces sentiments ineffables, et de ces instincts universels de la Divinité, que l'ignorance est devenue la source intarissable de nos plaisirs. Il ne faut pas confondre l'ignorance et l'erreur, comme font tous nos moralistes. L'ignorance est l'ouvrage de la nature, et souvent un bienfait envers l'homme; et l'erreur est souvent le fruit de nos prétendues sciences humaines, et est toujours un mal. Quoi qu'en disent nos écrivains politiques, qui vantent nos lumières actuelles, et qui leur opposent la barbarie des siècles passés, ce ne sont pas des ignorants qui ont mis alors à feu et à sang toute l'Europe pour des disputes de religion : des ignorants se seraient tenus tranquilles. C'étaient des gens qui étaient dans l'erreur, qui vantaient peut-être alors leurs lumières, comme nous vantons aujourd'hui les nôtres, et à chacun desquels l'éducation européenne avait inspiré cette erreur de l'enfance : « SOIS LE PREMIER. »

Que de maux l'ignorance nous cache, que nous devons un

jour rencontrer dans la vie sans pouvoir les éviter! l'inconstance des amis, les révolutions de la fortune, les calomnies, et l'heure de la mort même, qui effraye tant d'hommes. La science de ces maux nous empêcherait de vivre. Que de biens l'ignorance nous rend sublimes! les illusions de l'amitié et de l'amour, les perspectives de l'espérance, et les trésors même que nous découvrent les sciences. Les sciences ne nous charment que dans le commencement de leur étude, quand l'esprit s'y présente plein d'ignorance. C'est le point de contact de la lumière et des ténèbres qui produit le jour le plus favorable à nos yeux; c'est ce point harmonique qui excite notre admiration, lorsque nous venons à nous éclairer. Mais il n'existe qu'un instant : il se dissipe avec notre ignorance. Les éléments de géométrie ont passionné des jeunes gens, mais jamais des vieillards, si ce n'est quelques fameux géomètres, qui ont été de découvertes en découvertes. Il n'y a que des sciences et des passions pleines de doutes et de hasards qui fassent des enthousiastes à tout âge, telles que la chimie, l'avarice, le jeu et l'amour.

Pour un plaisir que la science donne et fait périr en nous le donnant, l'ignorance nous en présente mille qui nous flattent bien davantage. Vous me démontrez que le soleil est un globe fixe, dont l'attraction donne aux planètes la moitié de leurs mouvements. Ceux qui le croyaient conduit par Apollon en avaient-ils une idée moins sublime? Ils pensaient au moins que les regards d'un dieu parcouraient la terre avec les rayons de l'astre du jour. C'est la science qui a fait descendre la chaste Diane de son char nocturne; elle a banni les Hamadryades des antiques forêts, et les douces Naïades des fontaines. L'ignorance avait appelé les dieux à ses joies, à ses chagrins, à son hyménée et à son tombeau : la science n'y voit plus que les éléments. Elle a abandonné l'homme à l'homme, et l'a jeté sur la terre comme dans un désert. Ah! quels que soient les noms qu'elle donne aux divers règnes de la nature, sans doute des esprits célestes regissent leurs combinaisons si ingénieuses, si variées et si constantes; et

l'homme, qui ne s'est rien donné, n'est pas le seul être dans l'univers qui ait en partage l'intelligence.

Ce n'est point à nos lumières que la Divinité communique le sentiment le plus profond de ses attributs; c'est à notre ignorance. La nuit nous donne une plus grande idée de l'infini que tout l'éclat du jour. Pendant le jour je ne vois qu'un soleil; la nuit j'en vois des milliers. Sont-ce même des soleils que ces étoiles de si diverses couleurs? Ces planètes qui tournent autour du nôtre ont-elles, comme nous, des habitants? D'où vient la planète de Cybèle [1], découverte de nos jours par l'Allemand Herschell? elle parcourait notre carrière depuis la création, et elle nous était inconnue. Où vont ces longues comètes qui traversent des espaces immenses? Qu'est-ce que cette voie Lactée qui sépare le firmament? Quels sont ces deux nuages noirs placés au pôle antarctique, près de la Croix du Sud? Y aurait-il des astres qui répandraient des ténèbres, comme le croyaient les anciens? Y a-t-il dans le firmament des lieux où la lumière ne parvienne jamais? le soleil ne me montre qu'un infini terrestre, et la nuit me découvre un infini céleste. O mystère, couvrez ces vues ravissantes de vos ombres sacrées! Ne permettez pas à la science humaine d'y porter son triste compas! Que la vertu ne soit pas réduite à attendre désormais sa récompense de la justice et de la sensibilité d'un globe! Laissez-lui penser qu'il y a dans l'univers d'autres destins que ceux qui font les malheurs de la terre.

La science nous montre le terme de notre raison, l'ignorance l'éloigne toujours. Je me garde bien, dans mes promenades solitaires, de m'informer à qui appartient le château que j'aperçois au loin : l'histoire du maître gâte souvent celle du paysage. Il n'en est pas de même de celle de la nature : plus on étudie ses ouvrages, plus on trouve de raisons de les admirer. Il n'y a qu'un cas où la science des ouvrages des hommes nous est agréable, c'est lorsque le monument que nous apercevons a été le séjour d'un homme de bien. Quel est

[1] Les Anglais l'appellent, du nom de leur roi George III, *sidus Georgianum*, l'astre de George.

ce petit clocher que je vois de Montmorency? c'est celui de Saint-Gratien, où Catinat a vécu en sage, et où repose sa cendre. Mon âme, circonscrite à un petit village, part de là pour embrasser le grand siècle de Louis XIV, et se jeter ensuite dans une sphère bien plus sublime que celle du monde, qui est celle de la vertu. Quand je ne puis me procurer ces perspectives, l'ignorance des lieux me sert plus que leur connaissance. Je n'ai pas besoin de savoir que cette forêt appartient à une abbaye ou à un duché, pour la trouver majestueuse. Ses arbres antiques, ses profondes clairières, ses solitudes silencieuses, me suffisent. Dès que je n'y aperçois pas l'homme, j'y sens la Divinité. Pour peu que je veuille donner carrière à mon sentiment, il n'y a point de paysage que je n'ennoblisse. Ces vastes prairies sont des mers; ces coteaux embrumés sont des îles qui s'élèvent sur l'horizon; cette ville là-bas est une cité de la Grèce, honorée par les pas de Socrate et de Xénophon. Grâce à mon ignorance, je me laisse aller à l'instinct de mon âme. Je me jette dans l'infini. Je prolonge la distance des lieux par celle des siècles, et, pour achever mon illusion, j'y fais séjourner la vertu.

DU SENTIMENT DE LA MÉLANCOLIE.

La nature est si bonne, qu'elle tourne à notre plaisir tous ses phénomènes; et si nous y prenons garde, nous verrons que les plus communs sont ceux qui nous sont les plus agréables.

Je goûte, par exemple, du plaisir lorsqu'il pleut à verse, que je vois les vieux murs moussus tout dégouttants d'eau, et que j'entends les murmures des vents qui se mêlent aux frémissements de la pluie. Ces bruits mélancoliques me jettent, pendant la nuit, dans un doux et profond sommeil. Je ne suis pas le seul homme sensible à ces affections. Pline parle d'un consul romain qui faisait dresser, lorsqu'il pleuvait, son lit sous le feuillage épais d'un arbre, afin d'entendre frémir les gouttes de pluie, et de s'endormir à leurs murmures.

Je ne sais à quelle loi physique les philosophes peuvent rapporter les sensations de la mélancolie. Pour moi, je trouve que ce sont les affections de l'âme les plus voluptueuses. « La « melancholie est friande, » dit Michel Montaigne. Cela vient, ce me semble, de ce qu'elle satisfait à la fois les deux puissances dont nous sommes formés, le corps et l'âme, le sentiment de notre misère et celui de notre excellence.

Ainsi, par exemple, dans le mauvais temps, le sentiment de ma misère humaine se tranquillise, en ce que je vois qu'il pleut, et que je suis à l'abri; qu'il vente, et que je suis dans mon lit bien chaudement. Je jouis alors d'un bonheur négatif. Il s'y joint ensuite quelques-uns de ces attributs de la Divinité dont les perceptions font tant de plaisir à notre âme, comme de l'infinité en étendue, par le murmure lointain des vents. Ce sentiment peut s'accroître par la réflexion des lois de la nature, en me rappelant que cette pluie, qui vient, je suppose, de l'ouest, a été élevée du sein de l'Océan, et peut-être des côtes d'Amérique; qu'elle vient balayer nos grandes villes, remplir les réservoirs de nos fontaines, rendre nos fleuves navigables; et, tandis que les nuées qui la versent s'avancent vers l'orient pour porter la fécondité jusqu'aux végétaux de la Tartarie, les graines et les dépouilles qu'elle emporte de nos fleuves vont vers l'occident se jeter à la mer, et donner de la nourriture aux poissons de l'océan Atlantique. Ces voyages de mon intelligence donnent à mon âme une extension convenable à sa nature, et me paraissent d'autant plus doux, que mon corps, qui, de son côté, aime le repos, est plus tranquille et plus à l'abri

Si je suis triste, et que je ne veuille pas étendre mon âme si loin, je goûte encore du plaisir à me laisser aller à la mélancolie que m'inspire le mauvais temps. Il me semble alors que la nature se conforme à ma situation, comme une tendre amie. Elle est d'ailleurs toujours si intéressante, sous quelque aspect qu'elle se montre, que, quand il pleut, il me semble voir une belle femme qui pleure. Elle me paraît d'autant plus belle, qu'elle me semble plus affligée. Pour éprouver ces sen-

timents, j'ose dire voluptueux, il ne faut pas avoir des projets de promenade, de visite, de chasse ou de voyage, qui nous mettent alors de fort mauvaise humeur, parce que nous sommes contrariés. Il faut encore moins croiser nos deux puissances, ou les heurter l'une contre l'autre, c'est-à-dire porter le sentiment de l'infini sur notre misère, en pensant que cette pluie n'aura point de fin; et celui de notre misère sur les phénomènes de la nature, en nous plaignant que toutes les saisons sont dérangées, qu'il n'y a plus d'ordre dans les éléments, et nous abandonner à tous les mauvais raisonnements où se livre un homme mouillé. Il faut, pour jouir du mauvais temps, que notre âme voyage et que notre corps se repose.

C'est par l'harmonie de ces deux puissances de nous-mêmes que les plus terribles révolutions de la nature nous intéressent souvent bien plus que ses tableaux les plus riants. Le volcan de Naples attire plus les voyageurs que les jardins délicieux qui bordent ses rivages; les campagnes de la Grèce et de l'Italie, couvertes de ruines, plus que les riches cultures de l'Angleterre; le tableau d'une tempête, plus de curieux que celui d'un calme; et la chute d'une tour, plus de spectateurs que sa construction.

PLAISIR DE LA RUINE.

J'ai cru quelque temps qu'il y avait dans l'homme je ne sais quel goût pour la destruction. Si le peuple peut porter la main sur un monument, il le détruit. J'ai vu à Dresde, aux jardins du comte de Bruhl, de belles statues de femmes que les soldats prussiens s'étaient amusés à mutiler à coups de fusil, lorsqu'ils s'emparèrent de cette ville. La plupart des gens du peuple sont médisants; ils aiment à détruire la réputation de tout ce qui s'élève. Mais cet instinct malfaisant ne vient point de la nature : il naît du malheur des individus, à qui l'ambition est inspirée par l'éducation et interdite par la société, ce qui les jette dans une ambition négative. Ne pouvant rien élever, il faut qu'ils abattent tout. Le goût de la

ruine, dans ce cas, n'est point naturel, et est simplement l'exercice de la puissance du misérable. L'homme sauvage ne détruit que les monuments de ses ennemis; il conserve avec le plus grand soin ceux de sa nation; et ce qui prouve que de sa nature il est bien meilleur que l'homme de nos sociétés, c'est que jamais il ne médit de ses compatriotes.

Quoi qu'il en soit, le goût passif de la ruine est universel à tous les hommes. Nos voluptueux font construire des ruines artificielles dans leurs jardins; les sauvages se plaisent à se reposer mélancoliquement sur le bord de la mer, surtout dans les tempêtes, ou dans le voisinage d'une cascade au milieu des rochers. Les grandes destructions offrent des effets pittoresques nouveaux; ce fut la curiosité d'en faire naître, jointe à la cruauté, qui porta Néron à mettre le feu à Rome, pour avoir le spectacle d'un incendie. Le sentiment d'humanité à part, ces longues flammes qui, au milieu de la nuit, lèchent les cieux, pour me servir de l'expression de Virgile; ces tourbillons de fumée rousse et noire; ces nuées d'étincelles de toutes les couleurs; ces réverbérations scarlatines dans les rues, au haut des tours, sur la surface des eaux et sur les monts lointains, plaisent même dans les tableaux et les descriptions. Ce genre d'affection, qui n'est point lié avec nos besoins physiques, a fait dire à quelques philosophes que notre âme, étant un mouvement, aimait toutes les émotions extraordinaires. Voilà pourquoi, disent-ils, tant de gens courent voir les exécutions à la Grève. A la vérité, dans ces sortes de spectacles, il n'y a aucun effet pittoresque. Mais ils ont avancé leur axiome aussi légèrement que tant d'autres dont leurs ouvrages sont remplis. D'abord, c'est que notre âme aime autant le repos que le mouvement. Elle est une harmonie fort aisée à renverser par de grandes émotions; et quand elle serait de sa nature un mouvement, je ne vois pas qu'elle dût aimer ceux qui la menacent de sa destruction. Lucrèce, à mon avis, a bien mieux rencontré, quand il dit que ces sortes de goûts naissent du sentiment de notre sécurité, qui redouble à la vue du danger dont nous sommes à couvert. Nous

aimons, dit-il, à voir des tempêtes, du rivage. C'est sans doute par ce retour sur lui-même que le peuple aime à raconter dans les soirées d'hiver, auprès du feu, en famille, des histoires effrayantes de revenants, d'hommes égarés la nuit dans les bois, de voleurs de grand chemin. C'est aussi par le même sentiment que les honnêtes gens aiment à voir des tragédies, et à lire des descriptions de batailles, de naufrages et de ruines d'empires. La sécurité du bourgeois redouble par les dangers du guerrier, du marin et du courtisan. Ce genre de plaisir naît du sentiment de notre misère, qui est, comme nous l'avons dit, un des instincts de notre mélancolie. Mais nous avons encore en nous un sentiment plus sublime qui nous fait aimer les ruines, indépendamment de tout effet pittoresque et de toute idée de sécurité : c'est celui de la Divinité, qui se mêle toujours à nos affections mélancoliques, et qui en fait le plus grand charme. Nous en allons déterminer quelques caractères, en suivant les impressions que nous font les ruines de différents genres. Ce sujet est très-neuf et très-riche; mais le temps et mes forces ne me permettent pas de l'approfondir. J'en dirai toutefois deux mots en passant, pour disculper et relever de mon mieux la nature humaine.

Le cœur humain est si naturellement porté à la bienveillance, que le spectacle d'une ruine qui ne nous rappelle que le malheur des hommes nous inspire l'horreur, quelque effet pittoresque qu'elle nous présente. Je me trouvai à Dresde en 1765, plusieurs années après son bombardement. Cette ville, petite, mais très-commerçante et très-jolie, formée plus qu'à demi de petits palais bien alignés, dont les façades étaient ornées en dehors de peintures, de colonnades, de balcons et de sculptures, était alors presque entièrement ruinée. L'ennemi y avait dirigé la plupart de ses bombes sur l'église luthérienne de Saint-Pierre, bâtie en rotonde, et si solidement voûtée, qu'un grand nombre de ces bombes frappèrent la coupole sans pouvoir l'endommager, et rebondirent sur les palais voisins, qu'elles embrasèrent et firent écrouler en partie. Les choses y étaient encore au même état qu'à la

fin de la guerre, quand j'y arrivai. On avait seulement relevé, le long de quelques rues, les pierres qui les encombraient; ce qui formait de chaque côté de longs parapets de pierres noircies. Il y avait des moitiés de palais encore debout, fendus depuis le toit jusqu'aux caves. On y distinguait des bouts d'escaliers, des plafonds peints, de petits cabinets tapissés de papier de la Chine, des fragments de glaces de miroir, des cheminées de marbre, des dorures enfumées. Il n'était resté à d'autres que les massifs des cheminées, qui s'élevaient au milieu des décombres, comme de longues pyramides noires et blanches. Plus du tiers de la ville était réduit dans ce déplorable état. On y voyait aller et venir tristement les habitants, qui étaient auparavant si gais, qu'on les appelait les Français de l'Allemagne. Ces ruines, qui présentaient une multitude d'accidents très-singuliers par leurs formes, leurs couleurs et leurs groupes, jetaient dans une noire mélancolie; car on ne voyait là que des traces de la colère d'un roi, qui n'était pas tombée sur les gros remparts d'une ville de guerre, mais sur les demeures agréables d'un peuple industrieux. J'ai vu même plus d'un Prussien en être touché. Je ne sentis point du tout, quoique étranger, ce retour de sécurité qui s'élève en nous à la vue d'un danger dont on est à couvert; mais, au contraire, une voix affligeante se fit entendre dans mon cœur, qui me disait : « Si c'était là ta patrie! »

Il n'en est pas ainsi des ruines occasionnées par le temps. Celles-là nous plaisent, en nous jetant dans l'infini; elles nous portent à plusieurs siècles en arrière, et nous intéressent à proportion de leur antiquité. Voilà pourquoi les ruines de l'Italie nous affectent plus que les nôtres; celles de la Grèce, plus que celles de l'Italie; et celles de l'Égypte, plus que celles de la Grèce. La première fois que je vis un monument antique, ce fut auprès d'Orange. C'était l'arc de triomphe que Marius éleva après la défaite des Cimbres. Il est à quelque distance de la ville, au milieu des champs. C'est un massif oblong à trois arcades, à peu près comme la porte Saint-Denis. Quand j'en fus près, je n'avais pas assez d'yeux

pour le regarder. Je m'écriai d'abord : Quoi ! voilà un ouvrage des Romains ! et mon imagination me porta d'une traite à Rome, et au temps de Marius. Il me serait difficile de décrire tous les sentiments qui s'élevèrent successivement en moi. D'abord, ce monument, quoique élevé par le malheur des hommes, comme tous les arcs de triomphe en Europe, ne me fit aucune peine, parce que je me rappelai que les Cimbres étaient venus pour envahir l'Italie comme des brigands. Je remarquai que si cet arc de triomphe était un monument des victoires des Romains sur les Cimbres, il en était un aussi du pouvoir du temps sur les Romains. J'y distinguai, dans le bas-relief de la frise, qui représente un combat, une enseigne où on lisait distinctement ces lettres : S. P. Q. R. *Senatus Populus Que Romanus ;* et une autre où il y avait M. O..., dont je ne pus interpréter le sens. Pour les guerriers, ils étaient si usés, qu'on ne leur voyait plus ni armes ni physionomie. Il y en avait même qui n'avaient plus de jambes. Le massif de ce monument était d'ailleurs bien conservé, à l'exception d'un des pieds-droits d'une arcade, qu'un curé du voisinage avait fait démolir pour réparer son presbytère. Cette ruine moderne me fit naître d'autres réflexions sur l'excellence de la construction des anciens dans les monuments publics ; car, quoique le pied-droit qui supportait un côté d'une des arcades eût été démoli, comme je l'ai dit, cependant la partie de la voûte qui en était soutenue était restée en l'air sans appui, comme si ces voussoirs avaient été collés les uns aux autres. Il me vint aussi dans l'idée que le curé démolisseur était peut-être descendu de ces anciens Cimbres, comme nous autres Français descendons des anciens peuples du nord qui ont envahi l'Italie. Ainsi, la démolition exceptée, que je n'approuvais pas, par respect pour l'antiquité, je pensais aux vicissitudes des choses humaines, qui mettent les vainqueurs à la place des vaincus, et les vaincus à celle des vainqueurs. Je me figurais donc que, comme Marius avait vengé l'honneur des Romains et détruit la gloire des Cimbres, un des descendants des Cimbres détruisait à son tour celle de

Marius; et que les jeunes filles du voisinage venaient peut-être les jours de fête danser à l'ombre de cet arc de triomphe, sans se soucier ni de celui qui l'avait bâti, ni de celui qui le démolissait.

Les ruines où la nature combat contre l'art des hommes inspirent une douce mélancolie. Elle nous y montre la vanité de nos travaux, et la perpétuité des siens. Comme elle édifie toujours, lors même qu'elle détruit, elle fait sortir des fentes de nos monuments des giroflées jaunes, des chenopodiums, des graminées, des cerisiers sauvages, des guirlandes de rubus, des lisières de mousses, et toutes les plantes saxatiles, qui forment, par leurs fleurs et leurs attitudes, les contrastes les plus agréables avec les rochers. Je me suis arrêté autrefois avec plaisir dans le jardin du Luxembourg, à l'extrémité de l'allée des Carmes, pour y considérer un morceau d'architecture qui avait été destiné, dans son origine, à faire une fontaine. D'un côté du fronton qui le couronne est couché un vieux Fleuve, sur le visage duquel le temps a imprimé des rides plus vénérables que celles qu'y a tracées le ciseau du sculpteur : il en a fait tomber une cuisse, à la place de laquelle il a planté un érable. Il ne reste de la Naïade qui était vis-à-vis, de l'autre côté du fronton, que la partie inférieure du corps : sa tête, ses épaules et ses bras ont disparu. Ses mains tiennent encore l'urne d'où sortent, au lieu de plantes fluviatiles, celles qui se plaisent dans les lieux les plus secs, des touffes de giroflées jaunes, des pissenlits, et de longues gerbes de graminées saxatiles.

Une belle architecture donne toujours de belles ruines, les plans de l'art s'allient alors avec la majesté de ceux de la nature. Je ne trouve rien qui ait un aspect plus imposant que les tours antiques et bien élevées que nos ancêtres bâtissaient sur le sommet des montagnes, pour découvrir de loin leurs ennemis, et du couronnement desquelles sortent aujourd'hui de grands arbres dont les vents agitent les cimes. J'en ai vu d'autres dont les mâchicoulis et les créneaux, jadis meurtriers, étaient tout fleuris de lilas, dont les nuances,

d'un violet brillant et tendre, formaient des oppositions charmantes avec les pierres de la tour, caverneuses et rembrunies.

L'intérêt d'une ruine augmente quand il s'y joint quelque sentiment moral : par exemple, quand ces tours dégradées ont été les asiles du brigandage. Tel a été, dans le pays de Caux, un ancien château appelé le château de Lillebonne. Les hauts murs qui forment son enceinte sont écornés aux angles, et sont si couverts de lierre, qu'il y a peu d'endroits où l'on aperçoive leurs assises. Du milieu de leurs cours, où je ne crois pas qu'il soit facile de pénétrer, s'élèvent de hautes tours crénelées, du sommet desquelles sortent de grands arbres, qui paraissent dans les airs comme une épaisse chevelure. On aperçoit çà et là, à travers les tapis de lierre qui en couvrent les flancs, des fenêtres gothiques, des embrasures et des brèches qui en font apercevoir les escaliers, et qui ressemblent à des entrées de cavernes. On ne voit voler autour de cette habitation désolée que des buses qui planent en silence ; et si l'on y entend quelquefois la voix d'un oiseau, c'est celle de quelque hibou qui y fait son nid. Ce château est situé sur un tertre, au milieu d'une vallée étroite, formée par des montagnes couvertes de forêts. Quand je me rappelai, à la vue de ce manoir, qu'il était autrefois habité par de petits tyrans qui, avant que l'autorité royale fût suffisamment établie dans le royaume, exerçaient de là leur brigandage sur leurs malheureux vassaux, et même sur les passants, il me semblait voir la carcasse et les ossements de quelque grande bête féroce.

PLAISIR DES TOMBEAUX.

Mais il n'y a point de monuments plus intéressants que les tombeaux des hommes, et surtout ceux de nos parents. Il est remarquable que tous les peuples naturels, et même la plupart des peuples civilisés, ont fait, des tombeaux de leurs ancêtres, le centre de leurs dévotions, et une partie essentielle de leur religion. Il en faut excepter ceux dont les pères se

font haïr des enfants par une éducation triste et cruelle, c'est-à-dire les peuples occidentaux et méridionaux de l'Europe. Partout ailleurs cette religieuse mélancolie est répandue. Les tombeaux des ancêtres sont, à la Chine, un des principaux embellissements des faubourgs des villes et des collines des campagnes. Ils sont les plus forts liens de la patrie chez les peuples sauvages. Quand les Européens ont quelquefois proposé à ceux-ci de changer de territoire, ils leur ont répondu : « Dirons-nous aux os de nos pères, Levez-vous, et suivez-« nous dans une terre étrangère? » Ils ont toujours regardé « cette objection sans solution. Les tombeaux ont fourni aux poésies d'Young et de Gessner des images pleines de charmes. Nos voluptueux, qui reviennent quelquefois aux sentiments de la nature, en font construire de factices dans leurs jardins. A la vérité, ce ne sont pas ceux de leurs parents. D'où peut leur venir ce sentiment de mélancolie funèbre au milieu des plaisirs? N'est-ce pas de ce que quelque chose subsiste encore après nous? Si un tombeau ne leur faisait naître que l'idée de ce qu'il doit renfermer, c'est-à-dire d'un cadavre, sa vue révolterait leur imagination. La plupart d'entre eux craignent tant de mourir! Il faut donc qu'à cette idée physique il se joigne quelque sentiment moral. La mélancolie voluptueuse qui en résulte naît, comme toutes les sensations attrayantes de l'harmonie, de deux principes opposés, du sentiment de notre existence rapide et de celui de notre immortalité, qui se réunissent à la vue de la dernière habitation des hommes. Un tombeau est un monument placé sur les limites des deux mondes.

Il nous présente d'abord la fin des vaines inquiétudes de la vie, et l'image d'un éternel repos; ensuite il élève en nous le sentiment confus d'une immortalité heureuse, dont les probabilités augmentent à mesure que celui dont il nous rappelle la mémoire a été plus vertueux. C'est là que se fixe notre vénération. Et cela est si vrai, que, quoiqu'il n'y ait aucune différence entre la cendre de Socrate et celle de Néron, personne ne voudrait avoir dans ses bosquets celle

de l'empereur romain, quand même elle serait renfermée dans une urne d'argent; et qu'il n'y a personne qui ne mît celle du philosophe dans le lieu le plus honorable de son appartement, quand elle ne serait que dans un vase d'argile.

C'est donc par cet instinct intellectuel pour la vertu que les tombeaux des grands hommes nous inspirent une vénération si touchante. C'est par le même sentiment que ceux qui renferment des objets qui ont été aimables nous donnent tant de regrets; car, comme nous le verrons bientôt, les attraits de l'amour ne naissent que des apparences de la vertu. Voilà pourquoi nous sommes émus à la vue du petit tertre qui couvre les cendres d'un enfant aimable, par le souvenir de son innocence; voilà encore pourquoi nous voyons avec tant d'attendrissement une tombe sous laquelle repose une jeune femme, l'amour et l'espérance de sa famille par ses vertus. Il ne faut pas, pour rendre recommandables ces monuments, des marbres, des bronzes, des dorures. Plus ils sont simples, plus ils donnent d'énergie au sentiment de la mélancolie. Ils font plus d'effet pauvres que riches, antiques que modernes, avec des détails d'infortune qu'avec des titres d'honneur, avec les attributs de la vertu qu'avec ceux de la puissance. C'est surtout à la campagne que leur impression se fait vivement sentir. Une simple fosse y fait souvent verser plus de larmes que les catafalques dans les cathédrales (16). C'est là que la douleur prend de la sublimité; elle s'élève avec les vieux ifs des cimetières; elle s'étend avec les plaines et les collines d'alentour; elle s'allie avec tous les effets de la nature, le lever de l'aurore, le murmure des vents, le coucher du soleil et les ténèbres de la nuit. Les travaux les plus rudes et les destinées les plus humiliantes n'en peuvent éteindre l'impression dans les cœurs des plus misérables. « Pendant l'espace « de deux ans, dit le père du Tertre, notre nègre Dominique, « après la mort de sa femme, ne manquait pas un seul jour, « sitôt qu'il était revenu de la place, de prendre le garçon et « la petite fille qu'il en avait eus, et de les porter sur la fosse « de la défunte, où il pleurait devant eux une bonne demi-

« heure ; ce que ces petits enfants faisaient souvent à son « imitation[1]. » Quelle oraison funèbre pour une épouse et pour une mère ! Ce n'était cependant qu'une pauvre esclave.

Il résulte encore de la vue des ruines un autre sentiment indépendant de toute réflexion : c'est celui de l'héroïsme. De grands généraux ont employé plus d'une fois leur effet sublime pour exalter le courage de leurs soldats. Alexandre engage son armée, chargée des dépouilles de la Perse, à brûler ses bagages ; et dès qu'elle y a mis le feu, elle est prête à le suivre au bout du monde. Guillaume, duc de Normandie, en débarquant en Angleterre, incendie ses propres vaisseaux, et ses troupes font la conquête de ce royaume. Mais il n'y a point de ruines qui élèvent en nous de si grands sentiments que celles de la nature. Elles nous montrent cette grande prison de la terre, où nous sommes renfermés, sujette elle-même à la destruction, et nous détachent subitement de nos préjugés et de nos passions, comme d'une représentation théâtrale, momentanée et frivole. Lorsque Lisbonne fut renversée par un tremblement de terre, ses habitants, en s'échappant de leurs maisons, s'embrassaient les uns les autres, grands et petits, amis et ennemis, inquisiteurs et Juifs, connus et inconnus ; chacun partageait ses habits et ses vivres avec ceux qui n'avaient rien. J'ai vu arriver quelque chose de semblable dans des tempêtes, sur des vaisseaux près de périr. Le premier effet du malheur, dit un écrivain célèbre, est de roidir l'âme ; et le second, de la briser. C'est que le premier mouvement de l'homme, dans le malheur, est de s'élever vers la Divinité ; et le second, de redescendre aux besoins physiques. Ce dernier effet est celui de la réflexion ; mais le sentiment moral et sublime s'empare presque toujours du cœur à l'aspect d'une grande destruction.

RUINES DE LA NATURE.

Lorsque les bruits de la fin du monde se répandirent en Europe il y a quelques siècles, une infinité de personnes se

[1] *Histoire des Antilles*, tome VIII, ch. I, § IV.

dépouillèrent de leurs biens ; et il ne faut pas douter qu'on ne vît encore arriver la même chose de nos jours, si de pareilles opinions s'accréditaient. Mais ces ruines totales et subites ne sont point à craindre, dans les plans infiniment sages de la nature : rien ne s'y détruit qui n'y soit réparé.

Les ruines apparentes de la terre, comme les rochers qui en hérissent la surface en tant d'endroits, ont leur utilité. Les rochers ne nous paraissent des ruines que parce qu'ils ne sont ni équarris, ni polis, comme les pierres de nos monuments ; mais leurs anfractuosités sont nécessaires aux végétaux et aux animaux, qui doivent y trouver de la nourriture et des abris. Ce n'est que pour les êtres végétatifs et sensitifs que la nature a créé le règne fossile ; et dès que l'homme en élève des masses inutiles à ces objets sur la surface de la terre, elle se hâte d'y imprimer son ciseau, afin de les employer à l'harmonie générale.

Si nous considérions la fin et l'origine de ses ouvrages, ceux des peuples les plus célèbres nous paraîtraient bien frivoles. Il n'était pas besoin que les nations élevassent de si grands assemblages de pierres, pour m'inspirer du respect par leur antiquité. Un petit caillou de nos rivières est plus ancien que les pyramides de l'Égypte ; une multitude de villes ont été détruites depuis qu'il a été créé. Si je veux ajouter quelque sentiment moral aux monuments de la nature, je puis me dire, à la vue d'un rocher : C'est peut-être ici que se reposait le bon Fénelon, en méditant son divin *Télémaque ;* on y gravera peut-être un jour qu'il a fait une révolution en Europe, en apprenant à ses rois que leur gloire consistait dans le bonheur des hommes, dans les travaux de l'agriculture : la postérité arrêtera ses regards sur la même pierre où je fixe aujourd'hui les miens. C'est ainsi que j'embrasse le passé et l'avenir à la vue d'un rocher tout brut, et que, le consacrant à la vertu par une simple inscription, je le rends plus vénérable qu'en le décorant des cinq ordres de l'architecture.

DU PLAISIR DE LA SOLITUDE.

C'est encore la mélancolie qui rend la solitude si attrayante. La solitude flatte notre instinct animal, en nous offrant des abris d'autant plus tranquilles que les agitations de notre vie ont été plus grandes ; et elle étend notre instinct divin, en nous donnant des perspectives où les beautés naturelles et morales se présentent avec tous les attraits du sentiment. C'est par l'effet de ces contrastes et de cette double harmonie qu'il n'y a point de solitude plus douce que celle qui est voisine d'une grande ville, ni de fête populaire plus agréable que celle qui est donnée près d'une solitude.

DU SENTIMENT DE L'AMOUR.

Lorsque l'hiver glace nos campagnes, on voit disparaître les aigles et les vautours; la tourterelle timide se blottit dans le creux des arbres. Ainsi l'adversité fait fuir de nos âmes les passions violentes, et y endort les passions douces. Mais lorsque le printemps vient ranimer la nature, les bois, les lacs et les plaines sont couverts d'oiseaux amoureux. Alors l'aigle reparaît dans les airs, et y ramène la guerre et ses fureurs, qui traînent à leur suite l'affreux vautour avide de carnage. La bonne fortune ranime ainsi nos passions, et rallume dans nos cœurs les guerres intestines que son absence y avait suspendues. Sans doute il est possible aux hommes les plus violents de détourner leurs passions, en les attachant à des choses innocentes. L'ambitieux César eût encore vécu heureux dans un village. L'agriculture même peut satisfaire l'avarice; l'ivrognerie se combat par la tempérance, le jeu par la solitude, et tous les vices par la philosophie : car les vices ne sont que des passions factices. Ce qui est difficile, c'est de vaincre une passion naturelle, où chacune de vos victoires diminue votre résistance, où l'ennemi accroît ses forces par ses défaites. Le plus voluptueux peut aisément se priver de bals, de spectacles, de sociétés, de festins; mais bien souvent ces privations ne feront qu'accroître, en la concentrant,

la force d'une passion qui redouble son attrait par le goût même de la sagesse. L'amour s'accommode de toutes les positions, de la bonne et de la mauvaise fortune, de la gaieté, de la tristesse, de la santé, de la maladie. Tout réveille dans nos cœurs le désir et le besoin d'aimer. Le mariage seul peut faire une vertu de cette passion. La religion, avec toutes ses forces, ne saurait en détruire l'inquiétude; elle la combat sans cesse, sans la vaincre jamais.

Si l'amour n'était qu'une sensation physique, je ne voudrais que laisser raisonner et agir deux amants conséquemment aux lois physiques du mouvement du sang, de la filtration du chyle et des autres humeurs du corps, pour en dégoûter le plus vil libertin; son acte principal même est accompagné du sentiment de la honte dans les hommes de tous les pays. Il n'y a point de peuple qui se prostitue publiquement; et quoique des voyageurs éclairés aient avancé que les habitants de l'île de Taïti avaient cet infâme usage, des observateurs plus attentifs ont vérifié depuis qu'il n'était particulier, dans cette nation, qu'aux filles du plus bas étage, et que les autres classes y conservaient les apparences de modestie communes à tous les hommes.

Je ne saurais trouver dans la nature de cause directe de la pudeur. Si l'on dit que l'homme a honte de l'acte vénérien, parce qu'il le rend semblable aux animaux, cette raison ne suffit pas; car le sommeil, le boire et le manger l'en rapprochent encore plus souvent, et toutefois il n'en a aucune honte. A la vérité, il y a une cause de la pudeur dans l'acte physique : mais d'où vient celle qui en occasionne le sentiment moral? Non-seulement on dérobe cet acte à la vue, mais même le souvenir. La femme le regarde comme un témoignage de sa faiblesse; elle apporte une longue résistance aux attaques de l'homme. D'où vient que la nature a mis dans son cœur cet obstacle, qui y triomphe souvent du plus doux des penchants et de la plus fougueuse des passions?

Indépendamment des causes particulières de la pudeur qui me sont inconnues, je crois en trouver une dans les deux

puissances dont l'homme est formé. Le sens de l'amour étant, pour ainsi dire, le centre auquel viennent aboutir toutes les sensations physiques, comme celles des parfums, de la musique, des couleurs et des formes agréables, du toucher, des douces températures et des saveurs, il en résulte une opposition très-forte avec cette autre puissance intellectuelle d'où dérivent les sentiments de la Divinité et de l'immortalité. Leur contraste est d'autant plus tranché, que l'acte du premier est en lui-même brut et aveugle, et que le sentiment moral qui accompagne d'ordinaire l'amour est plus développé et plus sublime. Aussi les amants, pour subjuguer leur maîtresse, ne manquent jamais de faire précéder celui-ci, et d'employer tous leurs efforts pour l'amalgamer avec l'autre sensation. Ainsi la pudeur vient, à mon avis, du combat de ces deux puissances; et voilà pourquoi les enfants n'en ont point naturellement, parce que le sens de l'amour n'est pas encore développé en eux; que les jeunes gens en ont beaucoup, parce que ces deux puissances ont en eux toute leur énergie, et que la plupart de nos vieillards n'en ont point du tout, parce qu'ils ont perdu le sens de l'amour par la défaillance de la nature en eux, ou son sentiment moral par la corruption de la société, ou, ce qui arrive souvent, tous les deux ensemble, par le concours de ces deux causes.

Comme la nature a fait ressortir à cette passion, qui devait reperpétuer la vie humaine, toutes les sensations animales, elle y a réuni aussi tous les sentiments de l'âme; de sorte que l'amour présente à deux amants, non-seulement les sentiments qui se lient avec nos besoins et à l'instinct de notre misère, comme ceux de protection, de secours, de confiance, de support, de repos; mais encore tous les instincts sublimes qui élèvent l'homme au-dessus de l'humanité. C'est dans ce sens que Platon définissait l'amour, une entremise des dieux envers les jeunes gens (17).

Qui voudrait connaître la nature humaine n'aurait qu'à étudier celle de l'amour : il verrait naître tous les sentiments dont j'ai parlé, et une foule d'autres que je n'ai ni le temps ni le

talent de développer. Nous remarquerons d'abord que cette affection naturelle développe dans chaque être son caractère principal, en lui donnant toute son extension. Ainsi, par exemple, c'est dans la saison où chaque plante se reperpétue par ses fleurs et ses fruits qu'elle acquiert toute sa perfection, et les caractères qui la déterminent invariablement. C'est dans la saison des amours que les oiseaux qui chantent redoublent leur mélodie, et que ceux qui excellent par leurs couleurs ont leurs beaux plumages, dont ils prennent plaisir à faire éclater les nuances en se rengorgeant, en faisant la roue avec leur queue, ou en étendant leurs ailes à terre. C'est alors que le fort taureau présente sa tête et menace de la corne, que le coursier léger s'exerce à la course dans les plaines, que les bêtes féroces remplissent les forêts de rugissements, et que la femelle du tigre, exhalant l'odeur du carnage, fait retentir les solitudes de l'Afrique de ses miaulements affreux, et paraît remplie d'attraits à ses cruels amants.

C'est aussi dans l'âge d'aimer que se développent toutes les affections naturelles au cœur humain. C'est alors que l'innocence, la candeur, la sincérité, la pudeur, la générosité, l'héroïsme, la foi sainte, la piété, s'expriment en grâces ineffables dans l'attitude et les traits de deux jeunes amants. L'amour prend dans leurs âmes pures tous les caractères de la religion et de la vertu. Ils fuient les assemblées tumultueuses des villes, les routes corrompues de l'ambition, et cherchent dans les lieux les plus reculés quelque autel champêtre, où ils puissent jurer de s'aimer éternellement. Les fontaines, les bois, le lever de l'aurore, les constellations de la nuit, reçoivent tour à tour leurs serments. Souvent, égarés dans une ivresse religieuse, ils se prennent l'un l'autre pour une divinité. Toute maîtresse fut adorée, tout amant fut idolâtre. L'herbe qu'ils foulent aux pieds, l'air qu'ils respirent, les ombrages où ils se reposent, leur paraissent consacrés par leur atmosphère. Ils ne voient dans l'univers d'autre bonheur que de vivre et de mourir ensemble, ou plutôt ils ne voient plus la mort. L'amour les transporte dans des siècles infinis,

et la mort ne leur paraît que le moyen d'une éternelle réunion. Mais si quelque obstacle vient à les séparer, ni les espérances de la fortune, ni les amitiés des douces compagnes, ne peuvent les consoler. Ils ont touché au ciel, ils languissent sur la terre; ils vont, dans leur désespoir, se retirer dans des cloîtres, et redemander à Dieu, toute leur vie, le bonheur qu'ils n'ont entrevu qu'un instant. Longtemps même après leur séparation, quand la froide vieillesse a glacé leurs sens, quand ils ont été distraits par mille et mille soucis étrangers, qui leur ont fait oublier tant de fois qu'ils étaient des hommes, leur cœur palpite encore à la vue du tombeau qui renferme l'objet qu'ils ont aimé. Ils l'avaient quitté dans le monde, ils espèrent le revoir dans les cieux. Infortunée Héloïse, quels sentiments sublimes éleva dans votre âme la cendre d'Abeilard!

Ces émotions célestes ne peuvent être les effets d'un acte animal. L'amour n'est point une petite convulsion, comme l'appelle le divin Marc-Aurèle. C'est aux charmes de la vertu et au sentiment de ses attributs divins qu'il doit tant d'énergie. Le vice même est obligé, pour plaire, d'en emprunter les traits et le langage. Si les femmes de théâtre captivent tant d'amants, c'est qu'elles les séduisent par les illusions de l'innocence, de la bienveillance et de la grandeur d'âme, dans les rôles de bergères, d'héroïnes et de déesses qu'elles ont coutume de représenter. Leurs grâces si vantées ne sont que les apparences des vertus. Si quelquefois au contraire la vertu déplaît, c'est qu'elle se montre sous les apparences de la dureté, de l'humeur, de l'ennui, ou de quelque autre vice qui nous rebute.

Ainsi la beauté naît de la vertu, et la laideur du vice; et ces caractères s'impriment souvent dès la plus tendre enfance par l'éducation. On peut m'objecter qu'il y a des hommes beaux et vicieux, et qu'il y en a de laids et vertueux. Socrate et Alcibiade en ont été de fameux exemples dans l'antiquité. Mais ces exemples mêmes prouvent pour moi. Socrate fut malheureux et vicieux dans l'âge où la physionomie prend

ses principaux caractères, depuis l'enfance jusqu'à l'âge de dix-sépt ans. Il était né pauvre; son père voulut le contraindre d'apprendre le métier de sculpteur, malgré sa répugnance. Il fallut qu'un oracle s'opposât à la tyrannie paternelle. Socrate avoua, d'après le jugement d'un physionomiste, qu'il était sujet aux femmes et au vin, qui sont les vices où le malheur jette ordinairement les hommes : il se réforma à la fin lui-même, et rien n'était plus beau que ce philosophe quand il parlait de la Divinité. Pour l'heureux Alcibiade, né au sein de la fortune, les leçons de Socrate, et l'amour de ses parents et de ses concitoyens, développèrent à la fois en lui la beauté de son corps et de son âme; mais ayant été à la fin entraîné dans le désordre par de mauvaises sociétés, il ne lui resta que la physionomie de la vertu. Quelque séduisant que soit son premier aspect, on y démêle bientôt la laideur du vice sur le visage des beaux hommes devenus méchants. On y découvre, malgré leur sourire, je ne sais quoi de faux et de perfide. Cette dissonance se fait sentir jusque dans leur voix. Tout est masqué en eux, comme leur visage. Nous observerons encore que toutes les formes des êtres expriment des sentiments intellectuels, non-seulement aux yeux de l'homme qui étudie la nature, mais à ceux des animaux qui sont d'abord éclairés par leur instinct sur ces connaissances, dont la plupart sont si obscures pour nous. Ainsi, par exemple, chaque espèce d'animal a des traits qui expriment son caractère. Aux yeux étincelants et inquiets du tigre, on distingue sa férocité et sa perfidie. La gourmandise du porc s'annonce par la bassesse de son attitude et l'inclinaison de sa tête vers la terre. Tous les animaux connaissent très-bien ces caractères; car les lois de la nature sont universelles. Par exemple, quoiqu'il y ait aux yeux d'un homme peu attentif une différence assez légère entre un renard et une espèce de chien qui lui ressemble, une poule ne s'y méprendra pas. Elle verra celui-ci sans frayeur auprès d'elle, et elle prendra l'épouvante à la vue de l'autre. Nous remarquerons encore que chaque animal exprime dans ses traits quelque passion dominante,

telle que la cruauté, la volupté, la ruse, la stupidité. Mais l'homme seul, quand il n'a point été altéré par les vices de la société, porte sur son visage l'empreinte d'une origine céleste. Il n'y a point de trait de beauté qu'on ne puisse rapporter à quelque vertu : celui-ci à l'innocence, cet autre à la candeur, ceux-là à la générosité, à la pudeur, à l'héroïsme. C'est à leur influence que l'homme doit le respect et la confiance que lui portent les animaux dans tous les pays où ils n'ont point été dénaturés par de fréquentes persécutions. Quelques charmes qu'il y ait dans l'harmonie des couleurs et des formes de la figure humaine, on ne voit pas que son effet physique dût influer sur les animaux, s'il ne s'y joignait l'empreinte de quelque puissance morale. L'embonpoint des formes ou la fraîcheur des couleurs devrait plutôt exciter l'appétit des bêtes féroces que leur respect et leur amour. Enfin, comme nous distinguons leur caractère passionné, elles distinguent pareillement le nôtre, et savent très-bien juger si nous sommes cruels ou pacifiques. Le gibier, qui fuit les sanguinaires chasseurs, se rassemble autour des paisibles bergers.

On a avancé que la beauté était arbitraire chez tous les peuples; mais nous avons réfuté ailleurs cette opinion par des preuves de fait. Les mutilations des nègres, leurs découpures de peau, leurs nez écrasés, leurs fronts comprimés; les têtes plates, longues, rondes et pointues des Sauvages du nord de l'Amérique; les lèvres percées des Brésiliens; les grandes oreilles des peuples de Laos en Asie, et de quelques nations de la Guiane, sont des effets de la superstition ou d'une mauvaise éducation. Les animaux féroces eux-mêmes sont frappés de cette difformité. Tous les voyageurs rapportent unanimement que quand les lions ou les tigres affamés (ce qui est fort rare) attaquent de nuit quelque caravane, ils se jettent d'abord sur les animaux, et ensuite sur les Indiens ou les noirs. La figure européenne, avec sa simplicité, leur impose beaucoup plus que défigurée par les caractères africains ou asiatiques.

Quand elle n'a point été altérée par les vices de la société, son expression est sublime. Un Napolitain, appelé Jean-Baptiste Porta, s'est avisé d'y trouver des rapports avec les figures des bêtes. Il a fait, à cette occasion, un livre dont les gravures représentent des têtes d'hommes ressemblantes à des têtes de chien, de cheval, de mouton, de porc et de bœuf. Son système favorise nos opinions modernes, et s'allie assez bien avec les altérations que les passions apportent à la figure humaine. Mais je voudrais bien savoir d'après quel animal Pigalle a fait ce charmant Mercure que j'ai vu à Berlin; et d'après les passions de quelles bêtes les sculpteurs grecs firent le Jupiter du Capitole, la Vénus pudique, et l'Apollon du Vatican. Dans quels animaux ont-ils étudié ces expressions divines?

Je suis persuadé, comme je l'ai dit, qu'il n'y a pas un beau trait dans une figure qu'on ne puisse rapporter à quelque sentiment moral relatif à la vertu et à la Divinité. On pourrait rapporter de même les traits de la laideur à quelque affection vicieuse, comme à la jalousie, à l'avarice, à la gourmandise et à la colère. Pour démontrer à nos philosophes combien ils s'égarent lorsqu'ils veulent faire des passions les seuls mobiles de la vie humaine, je voudrais qu'on leur présentât les expressions de toutes les passions réunies dans une seule tête : par exemple, l'air lubrique et obscène d'une courtisane, avec l'air fourbe et féroce d'un ambitieux; et qu'on y joignît encore quelques traits de la haine et de l'envie, qui sont des ambitions négatives. Une tête qui les réunirait toutes serait plus hideuse que celle de Méduse; elle ressemblerait à celle de Néron.

Chaque passion a un caractère animal, comme l'a très-bien prouvé Jean-Baptiste Porta; mais chaque vertu a aussi le sien, et une physionomie n'est jamais plus intéressante que quand on y distingue une affection céleste combattant contre une passion. Je ne sais même s'il est possible d'exprimer une vertu autrement que par un triomphe de cette espèce. C'est ainsi que la pudeur paraît si aimable sur le visage d'une jeune personne, parce que c'est le combat de la plus forte des passions

animales avec un sentiment sublime. L'expression de la sensibilité rend aussi un visage très-touchant, parce que l'âme s'y montre dans un état de souffrance, et que cette vue excite en nous une vertu qui est le sentiment de la pitié. Si la sensibilité de cette figure est active, c'est-à-dire si elle naît elle-même de la vue du malheur d'autrui, elle nous frappe encore davantage, parce qu'elle y devient l'expression divine de la générosité.

Je crois que les tableaux et les statues les plus célèbres de l'antiquité n'ont dû leur grande réputation qu'à l'expression de ce double caractère, c'est-à-dire à l'harmonie qui naît des deux sentiments opposés de la passion et de la vertu. Ce qu'il y a de certain, c'est que les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture des anciens les plus vantés comportaient tous ce genre de contraste. On en voit assez d'exemples dans leurs statues, comme dans la Vénus pudique, et dans le Gladiateur mourant, qui conserve encore, dans sa chute, le respect de sa gloire, au moment où la mort le saisit. Tel était encore l'Amour lançant la foudre, d'après Alcibiade enfant, que Pline attribue à Praxitèle ou à Scopas.

Un enfant aimable, lançant de ses petites mains la foudre de Jupiter, devait faire naître à la fois le sentiment de l'innocence et celui de la terreur. Au caractère du dieu se joignait celui d'un homme également attrayant et redoutable. Je crois que les tableaux des anciens exprimaient encore mieux ces harmonies de sentiments opposés. Pline, qui nous a conservé la mémoire des plus fameux, cite, entre autres, un tableau d'Athénion de Maronée, représentant Ulysse cauteleux et fin, qui reconnaît Achille déguisé en fille, en lui présentant des hardes de femme, parmi lesquelles il y avait une épée. Le mouvement brusque avec lequel Achille se saisit de cette épée devait faire un contraste charmant avec ses habits et son maintien composé de nymphe; et il en devait résulter un autre dans Ulysse, qui ne devait pas être moins intéressant, avec son air cauteleux et l'expression de sa joie, contenue par sa prudence, de peur qu'en découvrant Achille il ne vînt à se dé-

couvrir lui-même. Un autre plus touchant, d'Aristide de Thèbes, représentait Biblis mourante de l'amour qu'elle portait à son frère. On y devait distinguer le sentiment de la vertu, qui repoussait loin d'elle un amour criminel; et celui de l'amitié fraternelle, qui rappelait l'amour sous les apparences mêmes de la vertu. Ces cruelles consonnances, le désespoir d'être trahie par son propre cœur, le désir de mourir pour cacher sa honte, le désir de vivre pour revoir l'objet aimé, la santé flétrie par de si douloureux combats, devaient exprimer, au milieu des langueurs de la mort et de la vie, les contrastes les plus intéressants sur le visage de cette fille infortunée. Dans un autre tableau du même Aristide, on admirait une mère blessée à la mamelle au siége d'une ville, et qui donnait à téter à son enfant. Elle semblait craindre, dit Pline, qu'il ne suçât son sang avec son lait. Alexandre en faisait tant de cas, qu'il le fit transporter à Pella, lieu de sa naissance. Ce devait être une noble victoire que celle où l'amour maternel triomphait d'une douleur corporelle. Nous avons vu que le Poussin avait fait de cette vertu l'expression principale de son tableau du déluge. Rubens l'a mise d'une manière admirable dans le visage de sa Médicis, où l'on distingue à la fois la douleur et la joie de l'enfantement. Il relève encore, d'un côté, la violence de la passion physique par l'attitude nonchalante où est jetée la reine dans un fauteuil, et par son pied nu sorti de sa pantoufle; et, de l'autre, la sublimité du sentiment moral qu'elle éprouve par les hautes destinées de son enfant, qui lui est présenté par un dieu, et qui est couché dans un berceau de grappes de raisin et d'épis de blé, symbole de la félicité de son règne. C'est ainsi que les grands maîtres ne se contentaient pas d'opposer mécaniquement des groupes et des vides, des ombres et des lumières, des enfants et des vieillards, des pieds et des mains; mais ils recherchaient avec le plus grand soin ces contrastes de nos puissances intérieures qui s'expriment sur le visage de l'homme en traits ineffables, et qui devaient faire le charme éternel de leurs tableaux. Les ouvrages de le Sueur sont pleins de ces contrastes de sentiment; et il y fait si

bien accorder ceux de la nature élémentaire, qu'il en résulte la plus douce et la plus profonde mélancolie. Mais il a été plus aisé à son pinceau de les rendre, qu'il ne l'est à ma plume de les exprimer. Je n'en citerai plus qu'un exemple, tiré du Poussin, admirable par ses compositions, mais dont le temps a bien maltraité les couleurs. C'est dans son tableau de l'enlèvement des Sabines. Pendant que les soldats romains emportent à bras-le-corps les filles effrayées des Sabins, il y a un officier romain qui en veut enlever une jeune et jolie qui s'est réfugiée dans les bras de sa mère. Il n'ose user de violence envers elle, et il parle à la mère avec tout l'empressement de l'amour et du respect. Il semble lui dire : « Elle « sera heureuse avec moi. Que je la doive à l'amour, et non « pas à la crainte! Je veux moins vous ôter une fille que vous « donner un fils. » C'est ainsi qu'en se conformant, dans les habillements de ses personnages, à la simplicité de leur siècle, qui les rendait à peu près semblables dans toutes les conditions, il n'a pas distingué l'officier du soldat par les habits, mais par les mœurs. Il a saisi, à son ordinaire, le caractère moral de son sujet, qui est d'un bien autre effet que celui du costume. J'aurais bien voulu voir, de la main de cet homme de génie, les mêmes Sabines, devenues épouses et mères, entre les deux armées des Sabins et des Romains, « accourant, « comme dit Plutarque, les unes d'un costé, les autres d'un « autre, avec pleurs, cris et clameurs, se jettant à travers les « armes et les morts gisants sur la terre, de manière qu'il « semblait qu'elles fussent forcenées ou possédées de quelque « esprit, les unes portant leurs petits enfants de mamelle en« tre leurs bras, les autres deschevelées, et toutes appelant « ores les Sabins, et ores les Romains, par les plus doux noms « qui soyent entre les hommes[1]. »

Les plus grands effets de l'amour naissent, comme nous l'avons dit, des sentiments contraires qui viennent à se confondre, comme ceux de la haine naissent souvent des sentiments semblables qui viennent à se choquer. Voilà pourquoi

[1] Plutarque, *Vie de Romulus.*

il n'y a point de sentiment plus agréable que de rencontrer un ami dans un homme que nous estimions notre ennemi ; ni de peine plus sensible que de reconnaître pour ennemi celui que nous croyions être notre ami. Ce sont ces effets harmoniques qui rendent souvent un service passager plus recommandable que de longs bons offices, et l'offense d'un moment plus odieuse que l'inimitié de toute une vie ; parce que, dans le premier cas, des sentiments très-opposés viennent à se réunir ; et dans le second, des sentiments très-unis viennent à se heurter. De là vient encore qu'un seul défaut, au milieu des bonnes qualités d'un homme de bien, nous paraît souvent plus déplaisant que tous les vices d'un libertin où il apparaît une vertu, parce que, par l'effet des contrastes, ces deux qualités sortent davantage, et dominent sur les autres dans les deux caractères. C'est aussi par la faiblesse de notre esprit, qui, s'attachant toujours à un point unique dans toutes ses considérations, s'arrête à la qualité la plus saillante pour déterminer son jugement. On ne saurait dire dans combien d'erreurs nous tombons, faute d'étudier ces principes élémentaires de la nature. On pourrait, sans doute, les étendre bien plus loin ; mais il me suffit d'en dire assez pour démontrer leur existence, et pour donner à d'autres le désir d'en faire l'application.

Ces harmonies acquièrent plus d'énergie par les contrastes voisins qui les détachent, par les consonnances qui les répètent, et par les autres lois élémentaires dont nous avons parlé ; mais quand il s'y joint quelqu'un des sentiments moraux dont nous donnons ici une faible esquisse, alors il en résulte un effet ravissant. Ainsi, par exemple, une harmonie devient en quelque sorte céleste quand elle renferme un mystère, qui suppose toujours quelque chose de merveilleux et de divin. J'en éprouvai un jour un effet très-agréable en parcourant un recueil d'estampes anciennes qui représentaient l'histoire d'Adonis. Vénus avait enlevé Adonis enfant à Diane, et l'élevait avec l'Amour. Diane voulut le ravoir, parce qu'il était fils d'une de ses nymphes. Un jour donc que Vénus, descendue de son char attelé de colombes, se promenait avec ces deux enfants

dans une vallée de Cythère, Diane, à la tête de ses nymphes armées, se mit en embuscade dans une forêt où Vénus devait passer. Vénus, apercevant son ennemie qui venait à elle, et ne pouvant ni s'enfuir, ni s'opposer à ce qu'elle lui enlevât Adonis, s'avisa sur-le-champ de lui faire venir des ailes, et, le présentant avec l'Amour à Diane, elle lui dit de prendre celui des deux enfants qu'elle croyait lui appartenir. Tous deux étant également beaux, tous deux de même âge, tous deux ailés, la chaste déesse des bois n'osa choisir ni l'un ni l'autre, et ne prit point Adonis, de peur de prendre l'Amour.

Il y a plusieurs beautés sentimentales dans cette fable. Je la racontai un jour à J.-J. Rousseau, à qui elle fit le plus grand plaisir. « Rien ne me plaît tant, dit-il, qu'une image agréable « qui renferme un sentiment moral. » Nous étions alors dans la plaine de Neuilly, près d'un parc où l'on voyait un groupe de l'Amour et de l'Amitié, sous les formes d'un jeune homme et d'une jeune fille de quinze à seize ans qui s'embrassaient sur la bouche. A cette vue il me dit : « On a fait une image obs- « cène d'après une idée charmante. Rien n'eût été plus agréa- « ble que de représenter l'un et l'autre dans leur état natu- « rel, l'Amitié, comme une grande fille qui caresse l'Amour « enfant. » Comme nous étions sur ce sujet intéressant, je lui citai la fin de cette fable touchante de Philomèle et Progné :

Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Thérée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas. —
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage.

« Quelle série d'idées ! s'écria-t-il ; que cela est touchant ! » Sa voix s'étouffa, et les larmes lui vinrent aux yeux. Je sentis qu'il était encore ému par des convenances secrètes entre les talents et les destinées de cet oiseau, et sa propre situation.

On peut donc voir dans les deux sujets allégorique de Diane et d'Adonis, de l'Amour et de l'Amitié, qu'il y a réellement en nous deux puissances distinctes, dont les harmonies exaltent l'âme quand l'image physique nous jette dans un sentiment moral, comme dans le premier exemple; et la rabaissent, au contraire, quand un sentiment moral nous ramène à une sensation physique, comme dans l'exemple de l'Amour et de l'Amitié.

Les sous-entendus ajoutent encore aux expressions morales, parce qu'ils sont conformes à la nature expansive de l'âme; ils lui font parcourir un vaste champ d'idées. Ce sont ces sous-entendus qui donnent tant d'effet à la fable du Rossignol. Joignez-y encore une multitude d'oppositions que je n'ai pas le loisir d'analyser.

Plus l'image physique est éloignée de nous, plus le sentiment moral a d'étendue; et plus la première est circonscrite, plus le sentiment a d'énergie. Voilà, sans doute, ce qui rend nos affections si profondes lorsque nous regrettons la mort de nos amis. Notre douleur alors se porte d'un monde à l'autre, et d'un objet plein de charmes à un tombeau. Voilà pourquoi ce passage de Jérémie[1] renferme une mélancolie sublime :

Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos; et noluit consolari, quia non sunt.

Toutes les consolations qu'on peut donner sur la terre viennent se briser contre ce mot de la douleur maternelle, *non sunt*.

Le jet unique de Saint-Cloud me plaît plus que toutes ses cascades. Cependant, quoique l'image physique n'aille pas se perdre dans l'infini, elle peut y porter la douleur quand elle réfléchit le même sentiment. Je trouve dans Plutarque un grand effet de cette consonnance progressive. « Brutus, dit-il, « desesperant que ses affaires se pussent bien porter, delibera « de sortir de l'Italie, et s'en alla à pied par le pays de Lu« canie, en la ville d'Elée, qui est assise sur le bord de la mer,

[1] Chap. XXXI, ✝ 15.

« là où Porcie, estant sur le point de se despartir d'avec lui « pour s'en aller à Rome, taschoit, le plus qu'elle pouvoit, « à dissimuler la douleur qu'elle en portoit en son cœur; « mais un tableau la descouvrit à la fin, quoiqu'elle se fust au « demeurant jusque-là toujours constamment et vertueuse- « ment portée. Le sujet de la peinture estoit pris des narra- « tions grecques : comment Andromaque accompagnoit son « mari Hector, ainsi qu'il sortoit de la ville de Troye pour « aller à la guerre, et comment Hector lui rebailloit son petit « enfant; mais elle avoit les yeux et le regard tousjours fichés « sur lui. La conformité de cette peinture avec sa passion la « fit fondre en larmes; et, retournant plusieurs fois le jour à « revoir cette peinture, elle se prenoit toujours à pleurer; ce « que voyant, Acilius, l'un des amis de Brutus, recita les « vers qu'Andromaque dit à ce propos en Homere :

« Hector, tu tiens lieu de pere et de mere
« En mon endroit, de mari et de frere.

« Adonc Brutus, en se soubsriant : Voire mais, dit-il, je ne « puis de ma part dire à Porcie ce que Hector respondit à « Andromaque au mesme lieu du poëte :

« Il ne te faut d'autre chose mesler
« Que d'enseigner tes femmes à filer.

« Car il est bien vrai que la naturelle foiblesse de son corps ne « lui permet pas de pouvoir faire les mesmes actes de prouesses « que nous pourrions faire; mais de courage elle se porta « aussi vertueusement en la defense du pays comme l'un de « nous. »

Cette peinture était sans doute sous le péristyle de quelque temple bâti sur le bord de la mer. Brutus était au moment de s'embarquer sans faste et sans suite. Sa femme, fille de Caton, l'avait accompagné peut-être à pied. Près de le quitter, elle jette, pour se consoler, ses regards sur cette peinture consacrée aux dieux : elle y voit les adieux d'Hector et d'Andromaque, qui devaient être éternels : elle se trouble, et, pour se rassurer, elle ramène ses yeux sur son époux. La compa-

raison s'achève, son courage l'abandonne, ses larmes débordent, l'amour conjugal l'emporte sur l'amour de la patrie. Deux vertus en opposition. Joignez-y les caractères d'une nature sauvage, qui s'allient si bien avec la douleur humaine ; une profonde solitude, les colonnes et la coupole de ce temple antique rongées de l'air marin, et marbrées de mousses qui les rendent semblables à du bronze vert ; un soleil couchant qui en dore le faîte ; une mer qui brise au loin, le long des côtes de la Lucanie ; les tours d'Élée, qu'on aperçoit dans la gorge d'un vallon entre deux montagnes escarpées ; et cette douleur de Porcie qui nous élance au siècle d'Andromaque : quel tableau à faire à l'occasion d'un tableau ! Artistes, si vous pouvez le rendre, Porcie à son tour fera verser des larmes.

Tout ce qu'on dit des femmes romaines, je le retrouve dans nos temps modernes. Rien ne me paraît plus beau que ce trait de la femme de l'infortuné Barneveldt. Il était mort, comme on sait, pour la liberté de sa patrie. Ses deux enfants conspirèrent pour le venger du stathouder. La conspiration fut découverte ; l'un s'enfuit, l'autre fut pris, et condamné à mort. Sa mère demanda sa grâce au prince Maurice, qui lui dit : « Comment pouvez-vous faire pour votre fils ce que vous « avez refusé de faire pour votre mari ? — Je n'ai pas, lui « dit-elle, demandé grâce pour mon mari, parce qu'il était « innocent ; mais je la demande pour mon fils, parce qu'il « est coupable. » Réponse pleine à la fois de grandeur, de dignité et de tendresse maternelle.

Je pourrais multiplier à l'infini les preuves des deux puissances qui nous gouvernent. J'en ai dit assez sur une passion dont l'instinct est si aveugle, pour faire voir que nous y sommes régis et attirés par d'autres lois que celles de la digestion. Nos affections prouvent que notre âme est immortelle, puisqu'elles s'étendent dans toutes les circonstances où elles sentent les attributs de la Divinité, tels que celui de l'infini, et qu'elles ne s'arrêtent avec délices sur la terre que sur les attraits de la vertu et de l'innocence.

DE QUELQUES AUTRES SENTIMENTS DE LA DIVINITÉ, ET ENTRE AUTRES DE CELUI DE LA VERTU.

Il y a encore un grand nombre de lois sentimentales dont je n'ai pu m'occuper ici : telles sont celles d'où dérivent les pressentiments, les augures, les songes, les retours d'événements heureux et malheureux aux mêmes époques, etc. Leurs effets sont attestés chez les peuples policés et sauvages, par les écrivains profanes et sacrés, et par tout homme attentif aux lois de la nature. Ces communications de l'âme avec un ordre de choses invisibles sont rejetées de nos savants modernes, parce qu'elles ne sont pas du ressort de leurs systèmes et de leurs almanachs; mais que de choses existent qui ne sont pas dans les convenances de notre raison, et qui n'en ont pas été même aperçues!

Il y a des lois particulières qui prouvent l'action immédiate de la Providence sur le genre humain, et qui sont opposées aux lois générales de la physique. Par exemple, les principes de la raison, des passions et du sentiment, ainsi que les organes de la parole et de l'ouïe, sont les mêmes chez tous les hommes; cependant les langues des nations diffèrent par toute la terre. Pourquoi l'art de la parole est-il si différent parmi des êtres qui ont les mêmes besoins, et pourquoi varie-t-il sans cesse des pères aux enfants, en sorte que nous autres Français n'entendons plus la langue des Gaulois, et qu'un jour nos descendants n'entendront plus la nôtre? Le bœuf du Bengale mugit comme celui de l'Ukraine, et le rossignol fait entendre encore dans nos climats les mêmes harmonies que celles qui ravirent le poëte de Mantoue sur les rivages du Pô.

On ne saurait dire, avec de célèbres écrivains, que les langues sont caractérisées par les climats; car si elles en éprouvaient les influences, elles ne changeraient pas dans chaque pays où chaque climat est invariable. La langue des Romains a été d'abord barbare, ensuite majestueuse, et est devenue à la fin molle et efféminée. Elles ne sont pas rudes au nord et douces au midi, comme l'a prétendu J.-J. Rousseau,

qui a donné sur ce point trop d'extension aux lois physiques. La langue des Russes, dans le nord de l'Europe, est fort douce, étant un dialecte du grec; et le jargon des provinces méridionales de la France est rude et grossier. Les Lapons, qui habitent les bords de la mer Glaciale, ont un langage qui flatte l'oreille; et les Hottentots, qui habitent le climat très-tempéré du cap de Bonne-Espérance, gloussent comme des coqs-d'Inde. La langue des Indiens du Pérou est pleine de fortes aspirations et de consonnes qui se choquent. On peut, sans sortir de son cabinet, reconnaître les divers caractères des langues de chaque peuple aux noms que présentent les cartes géographiques de leur territoire, et se convaincre que leur rudesse ou leur douceur n'a aucune relation avec celle de leurs latitudes.

D'autres observateurs ont prétendu que c'étaient les grands écrivains d'une nation qui en déterminaient et en fixaient la langue; mais les grands écrivains du siècle d'Auguste n'empêchèrent pas que la langue latine ne se corrompît avant le règne de Marc-Aurèle. Ceux du siècle de Louis XIV commencent déjà à vieillir parmi nous. Si la postérité fixe le caractère d'une langue aux siècles où ont paru de grands écrivains, ce n'est point, comme on le prétend, parce qu'elle est alors plus pure; car on y trouve autant de ces inversions de phrases, de ces décompositions de mots, et de ces syntaxes embarrassées qui rendent l'étude métaphysique de toute grammaire ennuyeuse et barbare; mais c'est parce que les écrits de ces grands hommes étincellent des maximes de la vertu, et nous présentent mille perspectives de la Divinité. Je ne doute pas que les sentiments sublimes qui les inspirent ne les éclairent encore dans l'ordre et la disposition de leurs ouvrages, puisqu'ils sont les sources de toute harmonie. Voilà, à mon avis, d'où résulte le charme inaltérable qui en fait aimer la lecture dans tous les temps aux hommes de toutes les nations: voilà pourquoi Plutarque a effacé la plupart des écrivains de la Grèce, quoiqu'il ne fût ni du siècle de Périclès, ni de celui d'Alexandre; voilà pourquoi sa traduction gauloise, faite

par le bon Amyot, ira plus loin dans la postérité que la plupart des ouvrages originaux écrits même sous le siècle de Louis XIV. C'est la bonté morale d'une génération qui caractérise une langue, et la fait passer sans altération à celle qui la suit : les langues, les coutumes et les formes des habits passent en Asie inviolablement de génération en génération, parce que les pères s'y font aimer de leurs enfants. Mais ces raisons n'expliquent pas la diversité de langue qui existe d'une nation à l'autre. Il me paraîtra toujours surnaturel que des hommes qui jouissent des mêmes éléments, et qui sont assujettis aux mêmes besoins, ne se servent pas des mêmes mots pour les exprimer. Le soleil éclaire toute la terre, et il porte différents noms chez différents peuples.

Voici encore l'effet d'une loi peu observée : c'est qu'il ne s'élève aucun homme célèbre, dans quelque genre que ce soit, qu'il ne paraisse en même temps, ou dans sa nation ou dans la nation voisine, un antagoniste avec des talents et une réputation tout à fait opposés : tels ont été Démocrite et Héraclite, Alexandre et Diogène, Descartes et Newton, Corneille et Racine, Bossuet et Fénelon, Voltaire et J.-J. Rousseau. J'avais rassemblé sur ces deux derniers hommes célèbres, contemporains, et morts dans la même année, une multitude de traits qui prouvaient qu'ils ont contrasté toute leur vie en talents, en mœurs et en fortunes ; mais j'ai abandonné leur parallèle pour m'occuper de ce travail, que j'ai cru plus utile.

Cette balance dans les hommes illustres ne paraîtra pas extraordinaire, si on considère qu'elle est une suite de la loi générale des contraires qui gouverne le monde, et d'où résultent toutes les harmonies de la nature : elle doit donc se manifester particulièrement dans le genre humain, qui en est le centre ; et elle se montre en effet dans l'équilibre admirable avec lequel les deux sexes naissent en nombre égal. Elle ne se fixe pas sur les individus en particulier, car on voit des familles qui sont toutes de filles, et d'autres toutes de garçons, mais elle embrasse l'agrégation d'une ville entière et d'un

peuple, dont les enfants mâles et femelles naissent toujours en nombre à peu près égal. Quelque inégalité de sexe qu'il y ait dans les variétés des naissances dans les familles, l'égalité se retrouve dans l'ensemble du peuple.

Mais voici une autre balance aussi merveilleuse, et à laquelle je ne crois pas qu'on ait fait attention. Comme il y a beaucoup d'hommes qui périssent par les guerres, les voyages maritimes et les travaux pénibles et dangereux, il s'ensuivrait à la longue que le nombre des femmes devrait aller tous les jours en augmentant. En supposant qu'il ne pérît chaque année que la dixième partie des hommes plus que de femmes, la balance des sexes devrait devenir de plus en plus inégale. La ruine sociale devrait augmenter par la régularité même de l'ordre naturel. Cependant la chose n'arrive pas; les deux sexes sont toujours à peu près aussi nombreux : leurs occupations sont différentes, mais leurs destins sont les mêmes Les femmes, qui poussent souvent les hommes à des entreprises hasardeuses pour entretenir leur luxe, ou qui fomentent parmi eux des haines et même des guerres pour satisfaire leur vanité, sont emportées dans la sécurité de leurs plaisirs par des maladies auxquelles les hommes ne sont pas sujets, mais qui résultent souvent des peines morales, physiques et politiques que ceux-ci ont éprouvées à leur occasion. Ainsi l'équilibre de la naissance entre les sexes est rétabli par l'équilibre de la mort.

La nature a multiplié ces contrastes harmoniques dans tous ses ouvrages, par rapport à l'homme; car les fruits qui servent à nos besoins ont souvent en eux-mêmes des qualités opposées qui se compensent mutuellement.

Ces effets, comme nous l'avons vu ailleurs, ne sont point des résultats mécaniques des climats, aux qualités desquels ils sont souvent opposés. Tous les ouvrages de la nature ont les besoins de l'homme pour fin, comme tous les sentiments de l'homme ont la Divinité pour principe. Ce sont les intentions finales de la nature qui ont donné à l'homme l'intelligence de tous ces ouvrages, comme c'est l'instinct de la Divinité qui a rendu

l'homme supérieur aux lois de la nature. C'est cet instinct, qui, diversement modifié par les opinions, porte les peuples de la Russie à se baigner dans les glaces de la Néva au plus fort de l'hiver, ainsi que les peuples du Bengale dans les eaux du Gange, qui a rendu, sous les mêmes latitudes, les femmes esclaves aux Philippines, et despotiques à l'île Formose; les hommes efféminés aux Moluques et intrépides à Macassar, et qui forme, dans les habitants d'une même ville, des tyrans, des citoyens et des esclaves.

Le sentiment de la Divinité est le premier mobile du cœur humain. Examinez un homme dans ces moments imprévus où les plans secrets d'attaque et de défense dont s'environne sans cesse l'homme social sont supprimés; non pas à la vue d'une grande ruine qui les renverse totalement, mais seulement à la vue d'un animal ou d'une plante extraordinaire : « Ah! mon « Dieu, s'écrie-t-il, que voilà qui est admirable ! » et il appelle les premiers passants pour partager son étonnement. Son premier mouvement est d'élever sa joie à Dieu, et le second, de l'étendre aux hommes; mais bientôt la raison sociale le rappelle à l'intérêt personnel. Lorsqu'il voit un certain nombre de spectateurs rassemblés autour de l'objet de sa curiosité : « C'est moi, dit-il, qui l'ai vu le premier. » Puis, s'il est savant, il ne manque pas d'y appliquer son système. Bientôt il calcule ce que cette découverte lui rapportera; il y ajoute quelques circonstances pour la faire paraître plus merveilleuse, et il emploie tout le crédit de sa coterie pour la vanter, et pour persécuter ceux qui ne sont pas de son opinion. Ainsi, tout sentiment naturel nous élève à Dieu, jusqu'à ce que le poids de nos passions et des institutions humaines nous ramène à nous seuls. Voilà pourquoi J.-J. Rousseau avait raison de dire « que l'homme était bon, mais que les hommes « étaient méchants. »

Ce fut l'instinct de la Divinité qui rassembla d'abord les hommes, et qui devint la base de la religion et des lois qui devaient cimenter leur réunion. Ce fut sur lui que s'appuya la vertu, quand elle se proposa d'imiter la Divinité, non-

seulement par l'exercice des arts et des sciences, que les anciens Grecs appelaient, pour cet effet, « de petites vertus, » mais dans le résultat de l'intelligence et de la puissance divine, qui est la bienfaisance. Elle consista dans les efforts faits sur nous-mêmes pour le bien des hommes, dans l'intention de plaire à Dieu seul. Elle donna à l'homme le sentiment de son excellence, en lui inspirant le mépris des biens terrestres et passagers, et le désir des choses célestes et immortelles. Ce fut cet attrait sublime qui fit du courage une vertu, et qui fit marcher l'homme vers la mort, parmi tant de soins de conserver la vie. Brave d'Assas, qu'espériez-vous sur la terre, en versant votre sang la nuit, sans témoin, aux champs de Klostercamp, pour le salut de l'armée française? Et vous, généreux Eustache de Saint-Pierre, quelle récompense attendiez-vous de votre patrie lorsque vous parûtes devant ses tyrans, la corde au cou, prêt à périr d'une mort infâme pour sauver vos concitoyens? Qu'importaient à vos cendres insensibles les statues et les éloges que la postérité devait leur offrir un jour? Pouviez-vous même espérer ce prix de vos sacrifices, ou inconnus, ou couverts d'opprobre? Pouviez-vous être flatté, dans l'avenir, des vains hommages d'un monde séparé de vous par des barrières éternelles? Et vous, plus glorieux encore à la vue de Dieu, citoyens obscurs qui succombez sans gloire, à qui vos vertus attirent la honte, la calomnie, les persécutions, la pauvreté, le mépris, de la part même de ceux qui dispensent les honneurs parmi les hommes, marcheriez-vous dans des routes si âpres et si rudes, si une lueur divine ne luisait à vos yeux (18)?

C'est ce respect de la vertu qui est la source de celui que nous portons à l'antique noblesse, et qui a mis, à la longue, des différences injustes et odieuses parmi les hommes, tandis que dans l'origine il ne devait apporter parmi eux que des distinctions respectables. Les Asiatiques, plus équitables, n'ont attaché la noblesse qu'aux lieux illustrés par la vertu. Un vieux arbre, un puits, un rocher, des objets stables, leur ont paru seuls capables de leur en perpétuer le souvenir. Il

n'y a pas en Asie un arpent de terre qui ne soit illustre. Les Grecs et les Romains, qui en sont sortis, comme tous les peuples du monde, et qui ne s'en éloignèrent pas beaucoup, imitèrent en partie les coutumes de nos premiers pères. Mais les autres nations qui se répandirent dans le reste de l'Europe, où elles furent longtemps errantes, et qui s'écartèrent de ces anciens monuments de la vertu, aimèrent mieux les chercher dans la postérité de leurs grands hommes, et en voir des images vivantes parmi leurs enfants. Voilà, ce me semble, pourquoi les Asiatiques n'ont point de noblesse, et pourquoi les Européens n'ont point de monuments.

Cet instinct de la Divinité fait le charme de nos lectures les plus agréables. Les écrivains auxquels on revient toujours ne sont pas les plus spirituels, c'est-à-dire ceux qui abondent dans cette raison sociale, qui ne dure qu'un moment, mais ceux qui nous rendent l'action de la Providence toujours présente. Voilà pourquoi Homère, Virgile, Xénophon, Plutarque, Fénelon, et la plupart des écrivains anciens, sont immortels, et plaisent à toutes les nations. C'est par cette même raison que les livres de voyages, quoique la plupart écrits sans art, et quoique décriés par une multitude d'états de notre société, qui y trouvent indirectement leur censure, sont cependant les plus intéressants de notre littérature moderne, non-seulement parce qu'ils nous font connaître de nouveaux bienfaits de la nature, en nous parlant des fruits et des animaux des pays étrangers, mais à cause des dangers de terre et de mer auxquels leurs auteurs échappent souvent, contre toute espérance humaine. Enfin, c'est parce que la plupart de nos livres savants s'écartent de ce sentiment naturel, que leur lecture est si sèche et si rebutante, et que la postérité préférera Hérodote à David Hume, et la mythologie des Grecs à tous nos traités de physique, parce qu'on aime encore mieux entendre raconter des fables de la Divinité dans l'histoire des hommes, que de voir la raison des hommes dans l'histoire de la Divinité.

Ce sentiment sublime inspire le goût du merveilleux à

l'homme, qui, par sa faiblesse naturelle, devrait toujours ramper sur la terre, dont il est formé. Il balance en lui le sentiment de sa misère, qui l'attache aux plaisirs de l'habitude, et il exalte son âme en lui donnant sans cesse le désir de la nouveauté. Il est l'harmonie de la vie humaine, et la source de tout ce que nous y trouvons de délicieux et de ravissant; c'est de lui que se couvrent les illusions de l'amour, qui croit toujours voir un objet divin dans l'objet aimé; c'est lui qui présente à l'ambition des perspectives sans fin. Un paysan ne semble désirer rien au monde que de devenir le marguillier de son village. Ne vous y trompez pas, ouvrez-lui une carrière sans obstacle : il est palefrenier, il devient brigand, chef de voleurs, général d'armée, roi; il finira par se faire adorer : ce sera Tamerlan ou Mahomet. Un vieux et riche bourgeois, cloué par sa goutte dans un fauteuil, n'a plus, dit-il, d'autre ambition que de mourir en paix; mais il se voit revivre éternellement dans sa postérité; il s'applaudit en secret de la voir monter, à l'aide de son argent, par tous les échelons des dignités et de l'honneur. Lui-même ne pense pas que bientôt il n'aura plus rien de commun avec elle, et que, pendant qu'il se félicite d'être le principe de sa gloire future, elle met déjà la sienne à cacher la honte de son origine. L'athée même, avec sa sagesse négative, est entraîné par cette impulsion. En vain il se démontre le néant et la révolution de toutes choses, son cœur combat sa raison. Il se flatte intérieurement que son livre ou son tombeau lui attirera un jour les hommages de la postérité, ou peut-être que le livre et le tombeau de son ennemi cesseront de les recevoir. Il ne méconnaît la Divinité que parce qu'il se met à sa place.

Avec le sentiment de la Divinité, tout est grand, noble, beau, invincible dans la vie la plus étroite; sans lui, tout est faible, déplaisant et amer, au sein même des grandeurs. Ce fut lui qui donna l'empire à Sparte et à Rome, en montrant à leurs habitants vertueux et pauvres les dieux pour protecteurs et pour concitoyens. Ce fut sa destruction qui les livra riches et vicieux à l'esclavage, lorsqu'ils ne virent plus d'autres

dieux dans l'univers que l'or et les voluptés. L'homme a beau s'environner des biens de la fortune : dès que ce sentiment disparaît de son cœur, l'ennui s'en empare. Si son absence se prolonge, il tombe dans la tristesse, ensuite dans une noire mélancolie, et enfin dans le désespoir. Si cet état d'anxiété est constant, il se donne la mort. L'homme est le seul être sensible qui se détruise lui-même dans un état de liberté. La vie humaine, avec ses pompes et ses délices, cesse de lui paraître une vie, quand elle cesse de lui paraître immortelle et divine (19).

Quel que soit le désordre de nos sociétés, cet instinct céleste se plaît toujours avec les enfants des hommes; il inspire les hommes de génie, en se montrant à eux sous les attributs éternels. Il présente au géomètre les progressions ineffables de l'infini, au musicien des harmonies ravissantes, à l'historien les ombres immortelles des hommes vertueux; il élève un Parnasse au poëte, et un Olympe aux héros; il luit sur les jours infortunés du peuple; il fait soupirer, au milieu du luxe de Paris, le pauvre habitant de la Savoie après les saints couverts de neige de ses montagnes; il erre sur les vastes mers, et rappelle, des doux climats de l'Inde, le matelot européen aux rivages orageux de l'Occident; il donne une patrie à des malheureux, et des regrets à ceux qui n'ont rien perdu; il couvre nos berceaux des charmes de l'innocence, et les tombeaux de nos pères des espérances de l'immortalité; il se repose au milieu des villes tumultueuses, sur les palais des grands rois et sur les temples augustes de la religion. Souvent il se fixe dans des déserts, et attire sur des rochers les respects de l'univers. C'est ainsi qu'il vous a couvertes de majesté, ruines de la Grèce et de Rome; et vous aussi, mystérieuses pyramides de l'Égypte! C'est lui que nous cherchons sans cesse au milieu de nos occupations inquiètes; mais dès qu'il se montre à nous dans quelque acte inopiné de vertu, ou dans quelqu'un de ces événements qu'on nomme des coups du ciel, ou dans quelques-unes de ces émotions sublimes, indéfinissables, qu'on appelle, par excellence, des traits de sentiment, son premier effet est de produire en

nous un mouvement de joie très-vif; et le second, de nous faire verser des larmes. Notre âme, frappée de cette lueur divine, se réjouit à la fois d'entrevoir la céleste patrie, et s'afflige d'en être exilée.

.... Oculisque errantibus alto
Quæsivit cælo lucem, ingemuitque reperta.
Æneid., lib. IV.

ÉTUDE TREIZIÈME.

APPLICATION DES LOIS DE LA NATURE AUX MAUX DE LA SOCIÉTÉ.

Les hommes qui profitent des maux de la patrie me reprocheront d'en être l'ennemi, avec leur phrase ordinaire: que les choses ont toujours été ainsi, et que tout va bien, parce que tout va bien pour eux. Mais ce ne sont pas ceux qui découvrent les maux de leur patrie qui en sont les ennemis, ce sont ceux qui la flattent. Certainement les écrivains comme Horace et Juvénal, qui présageaient à Rome sa destruction, au milieu même de sa grandeur, étaient plus attachés à son bonheur que ceux qui en flattaient les tyrans, et qui profitaient de ses désordres. Combien l'empire romain a-t-il survécu à la prédiction des premiers? Les bons princes même, qui en prirent dans la suite le gouvernement, ne purent le rétablir, parce qu'ils furent trompés par les écrivains contemporains, qui n'osèrent jamais attaquer les causes morales et politiques de la corruption : ils se contentèrent de porter leur réforme sur eux-mêmes, et n'eurent pas même le courage de l'étendre à leur famille. Ainsi ont régné les Titus, les Marc-Aurèle. Ils ne furent que de grands philosophes sur le trône. Pour moi, je croirais avoir déjà bien mérité de ma patrie, quand je ne lui aurais dit que cette terrible vérité : qu'elle renferme dans son sein plus de sept millions de pauvres, et que leur nombre va en croissant chaque année, depuis le siècle de Louis XIV.

Je ne cherche point à mériter les applaudissements du peuple; il ne me lira pas ; d'ailleurs il est vendu aux riches et aux

puissances. A la vérité, il en médit sans cesse, et il applaudit même ceux qui agissent envers eux avec quelque fermeté; mais il les abandonne dès qu'il les voit les objets de la haine des riches; il tremble aux menaces de ceux-ci, ou il rampe à leurs pieds à la moindre marque de bienveillance. J'entends par peuple, non-seulement la dernière classe de la société, mais un grand nombre d'autres qui se croient bien au-dessus.

Le peuple n'est point mon idole. Si les puissances qui le gouvernent sont corrompues, il en est lui-même la cause. On se récrie contre les règnes de Néron et de Caligula; mais ces princes méchants furent les fruits de leur siècle, comme de mauvais fruits sont produits par de mauvais arbres : ils n'auraient point été des tyrans, s'ils n'avaient trouvé parmi les Romains des délateurs, des espions, des satellites, des empoisonneurs, des filles prostituées, des bourreaux, et des flatteurs qui leur disaient que tout allait bien. Je ne crois point la vertu le partage du peuple; mais je la crois répartie dans toutes les conditions, rare chez les petits, chez les médiocres et chez les grands, et si nécessaire au maintien de tous les ordres de la société, que si elle y était entièrement détruite, la patrie s'écroulerait comme un temple dont on aurait sapé les colonnes.

Mais si ce ne sont ni les louanges ni les vertus du peuple qui m'intéressent particulièrement, ce sont ses travaux. C'est du peuple que sortent la plupart de mes plaisirs et de mes maux; c'est lui qui me nourrit, qui m'habille, qui me loge, et qui s'occupe souvent de mon superflu, tandis qu'il manque quelquefois du nécessaire; c'est de lui aussi que sortent les épidémies, les vols, les séditions : et n'y eût-il pour moi que le simple spectacle de son bonheur ou de son malheur, il ne saurait m'être indifférent. Sa joie me donne involontairement de la joie, et sa misère m'attriste. Je ne suis pas quitte envers lui, en payant ses services avec de l'argent. C'est une maxime d'homme riche et dur: « Je suis quitte envers cet « ouvrier, dit-il, je l'ai payé. » L'argent que je donne au

peuple pour ses services ne crée rien de nouveau pour son usage; cet argent circulerait également, et peut-être plus utilement pour lui, quand je n'existerais pas. Le peuple donc porte, sans aucun retour de ma part, le poids de mon existence : c'est bien pis quand il est encore chargé de celui de mes désordres. Je lui suis comptable de mes vices et de mes vertus plus qu'aux magistrats. Si je lui enlève une portion de sa subsistance, je forcerai celui à qui elle manquera de devenir un mendiant ou un voleur; si j'y corromps une fille, je lui enlève une mère de famille; si je manque de religion à ses yeux, j'affaiblis les espérances qui le soutiennent dans ses travaux. D'ailleurs, la religion me fait un commandement formel de l'aimer. Quand elle m'ordonne d'aimer les hommes, c'est le peuple qu'elle me désigne, et non pas les grands; c'est à lui qu'elle attache toutes les puissances de la société, qui n'existent que par lui et pour lui. Bien éloignée de notre politique moderne, qui présente les peuples aux rois comme leurs domaines, elle présente les rois aux peuples comme leurs défenseurs et leurs pères. Les peuples ne sont point faits pour les rois, mais les rois pour les peuples. Je dois donc, moi qui ne suis rien et qui ne puis rien, tendre au moins de tous mes vœux vers sa félicité.

D'ailleurs, je dois rendre cette justice au nôtre, que je n'en connais point, en Europe, de plus généreux, quoique ce soit le plus misérable que j'y connaisse, à la liberté près. Je pourrais citer une multitude de traits de sa bienfaisance, si le temps me le permettait. Nos beaux esprits tirent souvent des caricatures de nos poissardes et de nos paysans, parce qu'ils n'ont d'autre but que d'amuser les riches; mais ils leur donneraient de grandes leçons de vertus, s'ils savaient étudier celles du peuple : pour moi, j'y ai trouvé plus d'une fois des lingots d'or sur du fumier.

J'ai remarqué, par exemple, que beaucoup de petits marchands livrent leurs marchandises à un plus bas prix à un homme pauvre qu'à un riche; et quand je leur en ai demandé la raison, ils m'ont répondu : « Il faut, monsieur, que tout

« le monde vive. » J'ai observé aussi que beaucoup de gens du petit peuple ne marchandent jamais, lorsqu'ils achètent à des pauvres comme eux : « Il faut, disent-ils, qu'ils gagnent « leur vie. » Un jour, je vis un petit enfant acheter des herbes à une fruitière : elle lui en remplit son tablier pour deux sous ; et comme je m'étonnais de la quantité qu'elle lui en donnait, elle me dit : « Monsieur, je n'en donnerais pas tant « à une grande personne ; mais je me ferais un grand scrupule « de tromper un enfant. » J'avais, dans la rue de la Madeleine, un porteur d'eau auvergnat, appelé Christal, qui a nourri pendant cinq mois, *gratis*, un tapissier qui lui était inconnu, et qui était venu à Paris pour un procès, « parce « que, me dit-il, ce tapissier, le long de la route, dans la voi- « ture publique, avait donné, de temps en temps, le bras à « sa femme malade. » Ce même homme avait un fils de dix-huit ans, né paralytique et imbécile, qu'il nourrissait avec le plus tendre attachement, sans jamais avoir voulu le mettre aux Incurables, quoique des personnes qui en avaient le crédit le lui eussent offert : « Dieu, me disait-il, me l'a donné ; c'est « à moi à en prendre soin. » Je ne doute pas qu'il ne le nourrisse encore, quoiqu'il soit obligé de le faire manger lui-même, et que sa femme soit souvent malade. Je me suis arrêté une fois, avec admiration, à contempler un pauvre honteux assis sur une borne, dans la rue Bergère, près des boulevards. Il passait près de lui des messieurs bien vêtus, qui ne lui donnaient jamais rien ; mais il y avait peu de servantes, ou de femmes chargées de hottes, qui ne s'arrêtassent pour lui faire la charité. Il était en perruque bien poudrée, le chapeau sous le bras, en redingote, en linge blanc, et si proprement arrangé, qu'on eût dit, quand ces pauvres gens lui faisaient l'aumône, que c'était lui qui la leur donnait. On ne peut certainement pas rapporter ce sentiment de générosité dans le peuple à aucun retour secret d'intérêt sur lui-même, ainsi que le prétendent les ennemis du genre humain, qui ont voulu nous expliquer les causes de la pitié. Aucune de ces pauvres bienfaitrices ne se mettait à la place de cet infortuné,

qui, disait-on, avait été horloger, et avait perdu la vue; mais elles étaient émues par cet instinct sublime qui nous intéresse plus aux malheurs des grands qu'à ceux des autres hommes, parce que nous mesurons la grandeur de leurs maux sur celle de leur élévation et de leur chute. Un horloger aveugle était un Bélisaire pour des servantes.

Je ne finirais pas sur ces traits. Ils seraient dignes de l'admiration des riches, s'ils étaient tirés de l'histoire des sauvages ou de celle des empereurs romains : s'ils étaient à deux mille ans ou deux mille lieues de nous, ils amuseraient leur imagination et tranquilliseraient leur avarice. Certainement notre peuple mérite d'être aimé. Je pourrais prouver que sa bonté morale est le plus ferme soutien du gouvernement, et que, malgré ses besoins, c'est lui qui subvient à la mauvaise paye de nos soldats, et qui substante de son nécessaire le nombre prodigieux de pauvres dont le royaume est plein.

Salus populi suprema lex esto, disaient les anciens : le bonheur du peuple est la loi suprême, parce que son malheur est le malheur général. Cet axiome doit être d'autant plus sacré aux législateurs et aux réformateurs, qu'aucune loi ne peut être durable et qu'aucun plan de réforme ne peut avoir lieu que préalablement le bonheur du peuple ne soit établi. Ce sont ses malheurs qui font naître les abus, qui les entretiennent et qui les renouvellent. C'est pour n'avoir pas bâti sur cette base fondamentale, que tant d'illustres réformateurs ont vu s'écrouler l'édifice de leur politique. Si Agis et Cléomène échouèrent dans la réforme de Sparte, c'est parce que les Ilotes malheureux virent avec indifférence un système de bonheur où ils n'étaient pas compris. Si la Chine a été conquise par les Tartares, c'est que les Chinois mécontents gémissaient sous la tyrannie de leurs mandarins, sans que leur prince en sût rien. Si la Pologne a été partagée de nos jours par ses voisins, c'est que ses paysans esclaves et ses gentilshommes domestiques ne l'ont pas défendue. Si tant de réformes au sujet du clergé, du militaire, de la finance, de la justice,

du commerce et du concubinage, ont été tentées chez nous inutilement, c'est que le malheur du peuple reproduit sans cesse les mêmes abus.

Je n'ai point vu, dans tous mes voyages, de pays plus florissant que la Hollande. On compte au moins cent quatre-vingt mille habitants dans sa capitale. Un commerce immense offre dans cette ville mille objets de tentation; cependant on n'y entend point parler de vols; on ne s'y sert pas même de soldats pour y monter la garde. Lorsque j'y étais en 1762, il y avait onze ans qu'on n'y avait exécuté personne à mort. Les lois y sont cependant sévères; mais le peuple, qui trouve aisément à gagner sa vie, n'est point tenté de les enfreindre. Il est même digne de remarque que, quoiqu'il ait gagné des millions à imprimer toutes nos extravagances en morale, en politique et en religion, ses opinions ni ses mœurs n'en ont point été altérées, parce qu'il est content de son sort. Les crimes ne naissent que de l'indigence et de l'extrême opulence. Lorsque j'étais à Moscou, un vieillard génevois, qui était dans cette ville dès le temps de Pierre I[er], me dit que depuis qu'on avait ouvert au peuple différents moyens de subsister, par l'établissement des fabriques et du commerce, les séditions, les assassinats, les vols et les incendies y étaient bien plus rares qu'autrefois. S'il n'y avait pas eu à Rome des foules de misérables, il ne s'y serait pas élevé des Catilina. La police, à la vérité, prévient à Paris les désordres d'éclat. On peut dire même qu'il se commet moins de crimes dans cette capitale que dans les autres villes du royaume, à proportion de leur population; mais la tranquillité du peuple à Paris vient de ce qu'il y trouve plus de moyens de subsistance que dans les autres villes du royaume, parce que les riches de toutes les provinces viennent y demeurer. Après tout, les frais de police en gardes, en espions, en maisons de force et en prisons, sont à la charge de ce même peuple, et se tournent en frais de châtiments, lorsqu'ils pourraient se tourner en bienfaits. D'ailleurs ces moyens ne sont que des

répercussions, qui jettent le peuple dans des désordres obscurs, qui ne sont pas les moins dangereux.

Si je désire qu'on ne s'empare point des moyens de subsistance que la nature donne à chaque état de la société et à chaque sexe, je voudrais encore moins que des monopoleurs s'emparassent de ceux qu'elle donne à chaque homme en particulier. Par exemple, l'auteur d'un livre, d'une machine ou de quelque invention utile ou agréable, dans laquelle un homme a mis son temps, ses peines, son génie enfin, devrait être pour le moins aussi bien fondé à tirer, à perpétuité, un droit sur ceux qui vendent son livre ou se servent de son invention, qu'un seigneur l'est à percevoir des droits de lods et ventes sur ceux qui bâtissent sur son terrain, et sur ceux même qui y revendent leurs maisons. Ce droit me paraîtrait encore plus fondé sur le droit naturel que celui des lods et ventes. Si le public s'empare tout d'un coup d'une invention utile, c'est à l'État à en dédommager l'auteur, afin que la gloire de celui-ci ne tourne point à sa ruine. Si cette loi équitable existait, on ne verrait pas vingt libraires vivre fort à l'aise aux dépens d'un auteur qui n'a quelquefois pas de pain; on n'aurait pas vu de nos jours la postérité de Corneille et de la Fontaine réduite à l'aumône, tandis que des libraires, à Paris, ont acquis des châteaux en vendant leurs ouvrages.

La politique moderne a avancé encore une très-grande erreur, en disant que les richesses se mettent toujours de niveau dans un État. Quand une fois les indigents s'y sont multipliés à un certain point, c'est à qui d'entre ces malheureux se donnera à meilleur marché. Tandis que, d'une part, l'homme riche, tourmenté par ses compatriotes affamés qui lui demandent de l'occupation, hausse le prix de son argent, ceux-ci, pour être préférés, baissent le prix de leur travail, tant qu'à la fin ils ne trouvent plus à subsister. Alors on voit tomber dans les meilleurs pays l'agriculture, les manufactures et le commerce. Consultez à ce sujet les relations des diverses contrées de l'Italie, et entre autres ce que M. Brydone

dit dans un voyage très-bien raisonné, malgré les réclamations d'un chanoine de Palerme, du luxe et des prodigieuses richesses de la noblesse et du clergé de la Sicile, et de la misère extrême de ses paysans : vous verrez si l'argent s'y met de niveau. J'ai été à Malte, qui n'est en aucune façon comparable en fertilité de sol à la Sicile, car ce n'est qu'un rocher tout blanc; mais ce rocher est fort riche de richesses étrangères, par le revenu perpétuel des commanderies de l'ordre de Saint-Jean, dont les fonds sont situés dans tous les États catholiques de l'Europe, et par les responsions ou dépouilles des chevaliers qui meurent dans les pays étrangers, et qu'on y apporte tous les ans. Il pourrait l'être bien davantage par la commodité de son port, le plus avantageusement situé de tous ceux de la Méditerranée : cependant le paysan y est très-misérable. Il n'est vêtu, pour tout habit, que d'un caleçon qui lui vient aux genoux, et d'une chemise sans manches. Quelquefois il se tient sur la place publique, la poitrine, les jambes et les bras nus, à demi brûlé du soleil, pour se louer moyennant vingt-quatre sous par jour, avec une voiture à quatre places attelée d'un cheval, depuis le point du jour jusqu'à minuit, et pour parcourir tel endroit de l'île qu'il plaît aux voyageurs, sans qu'ils soient tenus de donner un verre d'eau ni à lui ni à sa bête. Il conduit sa carriole, courant toujours pieds nus dans les roches, devant son cheval qu'il tient par la bride, et devant l'oisif chevalier, qui ne lui parle bien souvent qu'en le traitant de faquin, tandis que son conducteur ne lui répond que le bonnet à la main, en l'appelant votre seigneurie illustrissime. Le trésor de la république est plein d'or et d'argent, et on n'y paye le peuple que d'une monnaie de cuivre appelée pièce de quatre tarins, qui vaut, de valeur idéale, seize de nos sous, et de valeur intrinsèque environ deux de nos liards. Elle a pour timbre cette devise : *Non æs, sed fides :* « Ce n'est pas le cuivre, c'est la confiance. » Quelle distance les propriétés exclusives et l'or mettent entre les hommes! Un grave porte-faix, en Hollande, vous demande en *gout gueldt,* c'est-à-dire en

bon argent, pour porter votre malle du bout d'une rue à l'autre, autant que ce que reçoit l'humble Bastaze de Malte pour vous voiturer tout un jour avec trois de vos amis. Le Hollandais est bien vêtu, et sa poche est pleine de pièces d'or et d'argent. Sa monnaie est timbrée d'une devise bien différente de celle de Malte ; on y lit : *Concordia res parvæ crescunt :* « Les petites choses croissent par leur concorde. » Il y a en effet autant de différence de puissance et de félicité d'un État à l'autre, qu'entre les devises et les matières de leur monnaie.

C'est dans la nature qu'il faut chercher la subsistance d'un peuple, et dans sa liberté le canal par où elle doit couler. L'esprit de monopole en a détruit parmi nous beaucoup de branches qui comblent nos voisins de richesses : telles sont entre autres les pêches de la baleine, de la morue et du hareng. Je conviens cependant, à cette occasion, qu'il y a des entreprises qui demandaient le concours d'un grand nombre de mains, tant pour leur conservation et leur protection, que pour accélérer leurs opérations : telles sont les pêches maritimes ; mais c'est à l'État à se charger de leur administration. Aucune compagnie n'a eu chez nous l'esprit patriotique ; elles ne s'établissent, pour ainsi dire, que pour former de petits États particuliers. Il n'en est pas de même chez les Hollandais. Par exemple, comme ils vont pêcher le hareng au delà de l'Écosse (car ce poisson est d'autant meilleur qu'on le pêche plus avant dans le nord), ils ont des vaisseaux de guerre pour en protéger la pêche. Ils en ont d'autres à large ventre, appelés buzes, qui le prennent nuit et jour avec des filets, et des vaisseaux de course très-fins voiliers, qui le chargent, et l'emportent tout frais en Hollande. Il y a de plus des prix proposés pour le premier vaisseau qui en apporte à Amsterdam avant les autres. Le poisson du premier baril y est payé à l'hôtel de ville à raison d'un ducat d'or ou onze livres cinq sous la pièce ; et celui du reste de la cargaison, à raison d'un florin, ou de quarante-cinq sous. Ces encouragements engagent les pêcheurs à s'avancer le plus qu'ils peuvent au nord

pour aller au-devant de ces poissons, qui y sont et d'une grandeur et d'une délicatesse bien supérieures à ceux que nous prenons dans le voisinage de nos côtes. Les Hollandais ont élevé une statue à celui qui, le premier, a trouvé l'invention de les fumer, et d'en faire ce qu'on appelle des harengs saurs. Ils ont cru avec raison que le citoyen qui procure à sa patrie un nouveau moyen de subsistance et une nouvelle branche de commerce mérite d'être mis sur la même ligne que ceux qui l'éclairent ou qui la défendent. On voit, par ces attentions, avec quelle vigilance ils veillent sur tout ce qui peut contribuer à l'abondance publique. Il est inconcevable quel parti ils ont tiré d'une infinité de productions que nous laissons perdre, et de leur pays sablonneux, marécageux, et naturellement pauvre et ingrat. Je n'en ai point vu où il y ait une si grande abondance de toutes choses : ils n'ont point de vignes, et il y a plus de vins dans leurs caves que dans celles de Bordeaux; ils n'ont point de forêts, et il y a plus de bois de construction dans leurs chantiers qu'il n'y en a aux sources de la Meuse et du Rhin, d'où ils tirent leurs chênes; ils ont fort peu de terres labourées, et il y a plus de blés de la Pologne dans leurs greniers, que ce royaume n'en réserve pour la nourriture de ses habitants. Il en est de même des choses de luxe; car, quoiqu'ils soient fort simplement vêtus et logés, il y a peut-être plus de marbre à vendre dans leurs magasins, qu'il n'y en a de taillé dans les carrières de l'Italie et de l'Archipel; plus de diamants et de perles dans leurs cassettes que dans celles des bijoutiers du Portugal, et plus de bois de rose, d'acajou, de sandal et de cannes d'Inde, qu'il n'y en a dans tout le reste de l'Europe, quoique leur pays ne produise que des saules et des tilleuls. Le bonheur des habitants présente un spectacle encore plus intéressant. Je n'y ai pas vu un seul mendiant, ni une maison à laquelle il manquât une brique ou un carreau de vitre. Mais c'est le coup d'œil de la Bourse d'Amsterdam qui est digne d'admiration. C'est un grand bâtiment d'une architecture assez simple, dont la cour quadrangulaire est en-

tourée d'une colonnade. Chacune de ces colonnes, qui sont en grand nombre, porte au-dessus de son chapiteau le nom de quelqu'une des principales villes du monde, comme Constantinople, Livourne, Canton, Pétersbourg, Batavia, etc., et est, pour ainsi dire, le centre de son commerce en Europe. Il y en a peu où il ne se traite chaque jour pour des millions d'affaires. La plupart des gens qui s'y rassemblent sont habillés de brun, et sans manchettes. Ce contraste me parut d'autant plus frappant, que, cinq jours auparavant, je m'étais trouvé à la même heure au Palais-Royal, rempli de gens vêtus d'habits de couleurs brillantes, galonnés d'or et d'argent, qui ne parlaient que d'opéra, de littérature, de filles entretenues, ou de telles autres bagatelles, et qui n'avaient pas, pour la plupart, un écu à eux dans leur poche. Il y avait avec nous un jeune négociant de Nantes dont les affaires étaient dérangées, et qui était venu se réfugier en Hollande, où il ne connaissait personne. Il s'était ouvert sur sa position à mon compagnon de voyage, appelé M. le Breton; ce M. le Breton était un officier suisse au service de Hollande, moitié militaire, moitié négociant, le meilleur homme du monde, qui le rassura d'abord, et le recommanda, dès son arrivée, à son frère aîné, négociant, qui demeurait dans la même pension où nous fûmes loger. M. le Breton l'aîné mena cet infortuné voyageur à la Bourse, et le recommanda sans compliment et sans humiliation à un agent du commerce, qui demanda seulement au jeune négociant français une feuille de son écriture; ensuite il crayonna son nom sur un portefeuille, et lui dit de revenir le lendemain, au même lieu et à la même heure. Je ne manquai pas de m'y trouver avec lui et M. le Breton. L'agent parut, et présenta à mon compatriote une liste de sept ou huit places de commis à choisir chez des négociants, dont les unes valaient huit cents livres de notre argent, avec la nourriture; d'autres, quatorze cents livres, sans la pension. Il fut ainsi placé sur-le-champ, sans aucune sollicitation. Je demandai à M. le Breton l'aîné d'où venait l'active vigilance de cet agent à l'égard d'un étranger et d'un

inconnu. Il me répondit : « C'est son métier; il a pour revenu « le premier mois des appointements de ceux qu'il place. Ne « vous en étonnez pas, ajouta-t-il : on fait ici commerce de « tout, depuis un soulier dépareillé jusqu'à des escadres. »

Il ne faut cependant pas se laisser éblouir par les illusions d'un grand commerce, et c'est en quoi notre politique nous a souvent égarés. Les fabriques et les manufactures font, dit-on, entrer des millions dans un État; mais les laines fines, les teintures, l'or et l'argent, et les autres apprêts qu'on tire des étrangers, sont des tributs qu'il faut leur rendre. Le peuple n'en eût pas moins fabriqué pour son compte les laines du pays; et si ses draps eussent été de moindre qualité, ils eussent au moins tourné à son usage. Le commerce illimité d'un pays ne convient qu'à un peuple qui a un territoire ingrat et borné, comme aux Hollandais : ils exportent non leur superflu, mais celui des autres nations; et ils ne courent pas risque de manquer du nécessaire, comme il arrive fréquemment à plusieurs puissances territoriales. A quoi sert à un peuple d'habiller toute l'Europe de ses laines, s'il va tout nu? de recueillir les meilleurs vins, s'il ne boit que de l'eau? et d'exporter les plus belles farines, s'il ne mange que du pain de son? On pourrait trouver des exemples très-communs de ces abus en Pologne, en Espagne, et dans les pays qui passent pour être mieux gouvernés.

C'est dans l'agriculture principalement que la France doit chercher les principaux moyens de subsistance pour son peuple. D'ailleurs l'agriculture conserve les mœurs et la religion. Elle rend les mariages faciles, nécessaires et heureux. Elle fait naître beaucoup d'enfants, qu'elle emploie, dès qu'ils savent à peine marcher, à recueillir les biens de la terre ou à garder les troupeaux; mais elle ne produit tous ces avantages que dans les petites propriétés. Nous l'avons dit, et nous ne saurions trop le répéter, les petites propriétés doublent et quadruplent dans un pays les récoltes et les cultivateurs. Au contraire, les grandes propriétés changent un pays en vastes solitudes; elles font naître chez les riches laboureurs

l'amour du faste des villes et le dégoût des occupations champêtres. Ceux-ci mettent leurs filles dans des couvents pour les façonner en demoiselles, et font étudier leurs enfants pour en faire des avocats ou des abbés. Ils ôtent aux enfants des bourgeois leurs ressources; car si les gens de campagne tendent toujours à s'établir dans les villes, ceux des villes ne reviennent jamais aux campagnes, parce qu'elles sont flétries par les tailles et les corvées.

Les grandes propriétés exposent l'État à un autre inconvénient dangereux, auquel je ne crois pas qu'on ait fait encore attention. Les terres qu'elles cultivent reposent au moins une fois tous les trois ans, et souvent tous les deux ans. Il doit donc arriver, comme dans toutes les choses qui se font au hasard, que tantôt il y a un grand nombre de ces terres qui se reposent à la fois, et que tantôt il n'y en a qu'un petit nombre.

Les petites propriétés ne sont point sujettes à ces vicissitudes : elles rapportent tous les ans, et presque en toute saison. Comparez, comme je l'ai déjà dit, la quantité de fruits, de racines, de légumes, d'herbes et de graines qu'on recueille toute l'année et en tout temps sur le terrain des environs de Paris appelé le Pré Saint-Gervais, dont le fonds, d'ailleurs médiocre, est situé à mi-côte et exposé au nord, avec les productions d'une égale portion de terrain prise dans les plaines du voisinage et cultivée par la grande culture; vous en verrez la prodigieuse différence. Il y en a encore une aussi grande dans le nombre et le caractère moral de leurs cultivateurs. J'ai ouï dire à un ecclésiastique respectable que les premiers allaient régulièrement à confesse tous les mois, et que bien souvent il n'y avait pas dans leurs confessions matière à absolution. Je ne parle pas de l'agrément infini qui résulte de leurs travaux, de leurs champs d'œillets, de violettes, de blé, de petits pois, de pieds-d'alouettes, des bordures de lilas et de vigne qui divisent leurs petites possessions; des quartiers de prairies qui y font voir çà et là des clairières, des bocages de saules et de peupliers qui laissent apercevoir

sous leurs ombrages, à plusieurs lieues de distance, ou des montagnes qui se perdent à l'horizon, ou des châteaux inconnus, ou les clochers des villages de la plaine, dont on entend parfois les carillons champêtres. On y trouve çà et là des fontaines d'une eau limpide, dont la source est couverte d'une voûte close de toutes parts de grandes dalles de pierre qui la font ressembler à un monument antique. J'y ai quelquefois lu ces mots, crayonnés avec du charbon :

Colin et Colette, ce 8 mars.
Antoinette et Bastien, ce 6 mai.

Ces inscriptions m'ont fait plus de plaisir que celles de l'Académie. Quand les familles qui cultivent ce lieu enchanté sont dispersées avec leurs enfants dans ces fonceaux ou sur ces croupes, et que l'on entend au loin la voix d'une jeune fille qui chante sans qu'on l'aperçoive, ou qu'on voit un jeune homme monté sur un pommier, avec son panier et son échelle, qui regarde çà et là et prête l'oreille, comme un autre Vertumne, il n'y a point de parc avec ses statues, ses marbres et ses bronzes, qui lui soit comparable.

Il faudrait, pour augmenter les subsistances nationales, remettre en terres à blé beaucoup de terres qui sont en pâturages. Il n'y a presque point de prairies dans la Chine, qui est si peuplée. Les Chinois sèment du blé et du riz partout, et ils nourrissent leurs bestiaux de la paille qui en provient. Ils disent « qu'il vaut mieux que les bêtes vivent avec l'homme, « que l'homme avec les bêtes. » Leurs troupeaux n'en sont pas moins gras. Les chevaux allemands, si vigoureux, ne sont nourris que de paille hachée, où l'on mêle un peu d'orge ou d'avoine. Nos paysans adoptent de jour en jour des usages tout à fait contraires à cette économie. Ils mettent, comme je l'ai observé en plusieurs provinces, beaucoup de terres, qui jadis produisaient du blé, en médiocres pâturages, pour éviter les frais de culture, et surtout ceux de la dîme, parce que leurs curés ne la perçoivent point sur les prairies. J'ai vu, en basse Normandie, beaucoup de terres qui ont été ainsi déna-

turées, au grand détriment du bien public. Voici ce qu'on me raconta, à la vue d'un ancien champ de blé qui avait subi une pareille métamorphose. Le curé, fâché de perdre une partie de son revenu sans pouvoir s'en plaindre, dit au maître de ce champ, en forme de conseil : « Maître Pierre, il me « semble que si vous ôtiez les cailloux de ce terrain-là, que « vous le fumiez bien, que vous le labouriez bien, et que vous « y semiez du blé, vous pourriez encore y faire de bonnes mois- « sons. » Le laboureur fin et rusé, qui pressentit l'intention de son décimateur, lui répondit : « Vous avez raison, M. le « curé ; si vous voulez faire à ce champ toutes les façons que « vous dites là, je ne vous en demande que la dîme. »

Un homme de grande qualité me disait un jour qu'il n'y avait point d'homme, quelque misérable qu'il fût, qu'on ne trouvât supérieur à soi-même par quelque avantage où il nous surpasse, soit en jeunesse, en santé, en talents, en figure, en quelque bonne qualité, quelles que fussent d'ailleurs nos perfections. Cela est vrai à la lettre; mais cette manière d'envisager les membres d'une société est celle de la vertu, et ce n'est pas la nôtre. Comme la maxime contraire est également vraie, notre orgueil s'arrête à celle-là ; et il s'y trouve déterminé par les mœurs du monde et par notre éducation même, qui nous inspire, dès l'enfance, le besoin de cette préférence personnelle.

Je ne disconviens pas que les spectacles, tels que les tragédies, ne pussent contribuer à rapprocher les citoyens. Les Grecs les ont souvent employés à cet usage. Mais, en adoptant leurs drames, nous nous écartons de leur intention. Ce n'étaient pas les malheurs des autres nations qu'ils représentaient sur leurs théâtres, c'étaient ceux qu'ils avaient éprouvés, et des événements tirés de leurs propres histoires. Nos tragédies nous remplissent d'une pitié étrangère. Nous pleurons sur les malheurs de la famille d'Agamemnon, et nous voyons d'un œil sec celles qui sont misérables à notre porte. Nous n'apercevons pas même leurs maux, attendu qu'elles ne sont pas sur le théâtre. Cependant nos héros, bien présen-

tés sur la scène, suffiraient pour porter jusqu'à l'enthousiasme le patriotisme du peuple. Quel concours et quels applaudissements a attirés l'héroïsme d'Eustache de Saint-Pierre, dans le *Siége de Calais!* La mort de Jeanne d'Arc produirait encore de plus grands effets, si un homme de génie osait effacer le ridicule dont on a couvert parmi nous cette fille respectable et infortunée, à qui la Grèce eût élevé des autels.

J'en dirai ici ma pensée en deux mots, pour en faire naître le désir à quelque homme vertueux. Je voudrais donc que, sans s'écarter de l'histoire, on la représentât honorée de la faveur de son roi, des applaudissements de l'armée, et au comble de la gloire, délibérant de retourner dans son hameau pour y vivre en simple bergère, inconnue et ignorée. Sollicitée ensuite par Dunois, elle se détermine à s'exposer à de nouveaux dangers pour l'amour de sa patrie. Enfin, prisonnière dans un combat, elle tombe entre les mains des Anglais. Interrogée par des juges inhumains, parmi lesquels sont des évêques de sa propre nation, la simplicité et l'innocence de ses réponses la rendent victorieuse des questions insidieuses de ses ennemis. Elle est condamnée par eux à une prison perpétuelle. Je voudrais qu'on vît le souterrain où elle doit passer le reste de ses malheureux jours, avec ses longs soupiraux, ses grilles de fer, ses voûtes épaisses, le misérable grabat destiné à son repos, la cruche d'eau et le pain noir qui doivent lui servir de nourriture; qu'on entendît ses réflexions touchantes sur le néant des grandeurs, ses regrets naïfs sur le bonheur de la vie champêtre, ensuite des retours d'espérances sur le secours de son prince, et le désespoir à la vue de l'abîme affreux qui s'est fermé sur elle. On verrait ensuite le piége que ses ennemis perfides lui dressent pendant son sommeil, en mettant auprès d'elle les armes dont elle les avait combattus. Elle aperçoit à son réveil ces monuments de sa gloire. Entraînée par un amour de femme et en même temps de héros, elle couvre sa tête du casque dont le panache avait montré à l'armée française découragée le chemin de la

victoire; elle prend cette épée si formidable aux Anglais dans ses faibles mains; et, dans le temps que le sentiment de sa gloire fait couler de ses yeux des larmes de joie, ses lâches ennemis se présentent à elle tout à coup, et d'une voix unanime la condamnent à la plus horrible des morts. C'est alors qu'on verrait (ce qui est digne de l'attention même du ciel) la vertu aux prises avec le malheur extrême; on entendrait ses plaintes douloureuses sur l'indifférence de son prince, qu'elle a si noblement servi; on la verrait se troubler à l'idée du supplice affreux qui lui est préparé, et encore plus par la crainte de la calomnie qui doit flétrir à jamais sa mémoire; on l'entendrait, dans ses terribles combats, douter s'il existe une Providence protectrice des innocents. Cependant il faut marcher à la mort : c'est dans ce moment que je voudrais voir tout son courage se ranimer. Je voudrais qu'on la montrât sur le bûcher où elle finit ses jours, méprisant les vaines espérances que le monde prodigue à ceux qui le servent, se représentant à elle-même l'opprobre éternel dont sa mort couvrira ses ennemis, la gloire immortelle qui illustrera à jamais le lieu de sa naissance, et celui même de son supplice. Je voudrais que ses dernières paroles, animées par la religion, fussent plus sublimes que celles de Didon, lorsqu'elle s'écrie sur le bûcher :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Je voudrais enfin que ce sujet, traité par un homme de génie, à la manière de Shakspeare, qui ne l'eût certainement pas manqué si Jeanne d'Arc eût été Anglaise, produisît une pièce patriotique; que cette illustre bergère devînt parmi nous la patronne de la guerre, comme sainte Geneviève l'est de la paix; que son drame fût réservé pour les circonstances périlleuses où l'État peut se rencontrer; qu'on en donnât alors la représentation au peuple, comme on montre à celui de Constantinople, en pareil cas, l'étendard de Mahomet; et je ne doute pas qu'à la vue de son innocence, de ses services, de ses malheurs, de la cruauté de ses ennemis et de l'hor-

reur de son supplice, notre peuple hors de lui ne s'écriât : « La guerre, la guerre contre les Anglais (20) ! »

Ces moyens, quoique plus puissants que les milices et les engagements par force et par ruse, qui servent à nous donner des soldats, sont encore insuffisants pour faire de vrais citoyens. Ils nous accoutument à n'aimer la patrie et la vertu que quand leurs héros sont applaudis sur le théâtre. C'est de là qu'il arrive que la plupart même des gens bien élevés ne sauraient apprécier une action s'ils ne la voient rapportée dans quelque journal, ou mise en drame. Ils ne la jugent point d'après leur propre cœur, mais d'après l'opinion d'autrui, non réelle et dans son lieu, mais en image et dans un cadre. Ils aiment les héros quand ils sont applaudis, poudrés et parfumés ; mais s'ils en rencontrent versant leur sang dans quelque lieu obscur et périssant dans l'ignominie, ils ne les reconnaissent plus. Tout le monde voudrait être l'Alexandre de l'Opéra, et personne celui de la ville des Malliens.

Le patriotisme ne doit pas être mis trop souvent en représentation. Il faut qu'il y ait des héros qui se fassent tuer, et dont personne ne parle. Pour remettre donc le peuple, à cet égard, sur le chemin de la nature et de la vertu, il faut qu'il se serve de spectacle à lui-même. Il faut lui montrer des réalités, et non des fictions ; qu'il voie des soldats, et non des comédiens ; et si on ne peut pas lui offrir le terrible spectacle d'une bataille, qu'il en voie au moins les manœuvres et les apprêts dans des fêtes militaires.

Il faut lier davantage les soldats avec la nation, et rendre leur condition plus heureuse. Ils ne sont que trop souvent des sujets de querelle dans les provinces qu'ils parcourent. L'esprit de corps les anime à tel point, que lorsque deux régiments se rencontrent dans la même ville, il en résulte presque toujours une infinité de duels. Ces haines féroces sont entièrement inconnues des régiments prussiens et russes, que je regarde, à plusieurs égards, comme les meilleures troupes de l'Europe. Le roi de Prusse a inspiré à ses soldats, au lieu de l'esprit de corps qui les divise, l'esprit de patrie qui les

réunit. Il en est venu à bout, en donnant la plupart des emplois civils de son royaume comme récompense du service militaire. Tels sont les liens politiques dont il les attache à la patrie. Les Russes n'en emploient qu'un, mais il est encore plus fort : c'est celui de la religion. Un soldat russe croit que servir son prince, c'est servir Dieu. Il marche au combat comme un néophyte au martyre; et il est persuadé que s'il vient à être tué, il va tout droit en paradis.

J'ai ouï dire à M. de Villebois, grand maître d'artillerie de Russie, que les soldats de son corps qui servaient une batterie à l'affaire de Zornedorff y ayant été tués pour la plupart, ceux qui y restaient, voyant arriver les Prussiens la baïonnette au bout du fusil, ne pouvant plus se défendre et ne voulant pas s'enfuir, embrassèrent les canons et s'y firent tous massacrer, afin d'être fidèles au serment qu'on exige d'eux en les recevant dans l'artillerie, qui est qu'ils n'abandonneront jamais leurs canons. Une résistance si opiniâtre ôta aux Prussiens la victoire qu'ils avaient gagnée, et fit dire au roi de Prusse qu'il était plus aisé de tuer les Russes que de les vaincre. Cette constance héroïque vient de la religion. Il serait bien difficile de rétablir ce ressort parmi les troupes françaises, formées en partie de la jeunesse débordée de nos villes. Les soldats prussiens et russes sont tirés de la classe des paysans, et ils s'honorent de leur état. Chez nous, au contraire, un paysan craint que son fils ne tombe à la milice. L'administration contribue, de son côté, à lui en donner de la frayeur. S'il y a un mauvais sujet dans un village, le subdélégué lui fait tomber le billet noir, comme si un régiment était une galère. J'avais fait, à cette occasion, un mémoire pour remédier à ces inconvénients, et pour empêcher la désertion parmi nos soldats; mais il m'est resté inutile, comme tant d'autres. Les principaux moyens de réforme que j'y présentais étaient d'améliorer l'état de nos soldats, comme en Prusse, par l'espoir des emplois civils, qui sont chez nous en nombre infini; et, pour empêcher les désordres où les jette leur vie célibataire, je proposais de leur permettre de se marier, comme

les soldats prussiens et russes qui le sont la plupart. Ce moyen, si propre à réformer les mœurs, contribuerait encore à rapprocher nos provinces les unes des autres, par les mariages qu'y contracteraient nos régiments, qui les parcourent continuellement. Ils resserreraient du nord au midi les liens de la nation, et nos paysans cesseraient de les craindre, s'ils les voyaient passer au milieu d'eux en pères de famille. Si nos soldats commettent quelquefois des désordres, c'est à nos institutions militaires qu'il faut s'en prendre. J'en ai vu de mieux disciplinés, mais je n'en connais point de plus généreux. J'ai été témoin d'un acte d'humanité de leur part, dont je doute que beaucoup de soldats étrangers fussent susceptibles. C'était en 1760, à notre armée qui pour lors était en Allemagne, dans le pays ennemi, campée auprès d'une petite ville appelée Stadberg. J'étais logé dans un misérable village occupé par le quartier général. Il y avait, dans la pauvre maison de paysan où je logeais avec deux de mes camarades, cinq ou six femmes et autant d'enfants qui s'y étaient réfugiés, et qui n'avaient rien à manger, car notre armée avait fourragé leurs blés et coupé leurs arbres fruitiers. Nous leur donnions bien quelques vivres; mais c'était peu de chose pour leur nombre et pour leurs besoins. Il y avait parmi elles une jeune femme grosse, qui avait trois ou quatre enfants. Je la voyais sortir tous les matins, et revenir au bout de quelques heures avec son tablier tout plein de tranches de pain bis. Elle les passait dans des ficelles, et les faisait sécher à la cheminée comme des champignons. Je lui fis demander un jour, par un de nos gens qui parlait allemand et français, où elle trouvait ces provisions, et pourquoi elle leur donnait cet apprêt. Elle me répondit qu'elle allait dans le camp demander l'aumône parmi nos soldats; que chacun d'eux lui donnait des tranches de son pain de munition, et qu'elle les faisait sécher pour les conserver; car elle ne savait où elle pourrait recouvrer d'autres vivres après notre départ, tout le pays ayant été désolé.

L'état de soldat est un perpétuel exercice de la vertu, par

la nécessité où il met l'homme d'éprouver un grand nombre de privations, et d'exposer fréquemment sa vie. Il a donc la religion pour principal appui. Les Russes en conservent l'esprit dans leurs troupes nationales, en n'y admettant aucun soldat étranger. Le roi de Prusse, au contraire, est parvenu au même but en recevant dans les siennes des soldats de toutes les religions ; mais il oblige chacun d'eux de suivre exactement celle qu'il a adoptée. J'ai vu à Berlin et à Potsdam, tous les dimanches, les officiers rassembler les soldats à la parade, sur les onze heures du matin, et les conduire en ordre par détachements particuliers, catholiques, calvinistes, luthériens, chacun à leur église, pour y assister au service divin.

Je voudrais qu'on ôtât parmi nous les autres causes de division qui obligent un citoyen à souhaiter, pour vivre, le malheur ou la mort d'autrui. Nos politiques ont multiplié ces moyens de haine à l'infini, et ils ont rendu même l'État complice de ces sentiments cruels, par l'établissement des loteries, des tontines, et des rentes viagères. « Il est mort tant de personnes cette année; l'État a gagné tant, » disent-ils. S'il venait une peste qui emportât la moitié des citoyens, l'État serait bien riche! L'homme n'est rien pour eux, l'or est tout. Leur art consiste à réformer les vices de la société par des injures faites à la nature : ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'ils prétendent agir à son exemple. « Elle a voulu, disent« ils, que chaque espèce d'êtres ne subsistât que par la ruine des « autres espèces. Le malheur particulier fait le bonheur géné« ral. » C'est avec ces barbares et fausses maximes qu'on égare les princes. Ces lois n'existent dans la nature qu'entre les espèces contraires et ennemies : elles n'existent point dans les mêmes espèces d'animaux qui vivent en société. Certainement la mort d'une abeille n'a jamais tourné au profit de sa ruche. Bien moins encore le malheur et la mort d'un homme peut profiter à sa nation et au genre humain, dont le parfait bonheur consisterait dans une parfaite harmonie entre ses membres. Nous avons prouvé ailleurs qu'il ne peut arriver

le plus petit mal à un simple particulier, que tout le corps politique ne s'en ressente. Nos riches ne doutent pas que les biens des petits ne parviennent à eux, puisqu'ils jouissent des productions de leurs arts; mais ils participent également à leurs maux, malgré qu'ils en aient. Non-seulement ils sont les victimes de leurs maladies épidémiques et de leurs brigandages, mais de leurs opinions morales, qui se dépravent dans le sein des malheureux. Elles s'élèvent, comme les maux qui sortirent de la boîte de Pandore, et, traversant malgré les gardes armés les forteresses et les châteaux, elles viennent se loger dans le cœur des tyrans. Quelque précaution qu'ils prennent pour s'en garantir, elles gagnent leurs voisins, leurs serviteurs, leurs enfants, leurs épouses, et les forcent de s'abstenir de tout au milieu de leurs jouissances.

Ces inconvénients ne sont pas sans remèdes; j'ai à citer, à cet égard, des exemples sans réplique. Lorsque j'entrai au service de Russie, on me retint le premier mois de mes appointements pour les frais de toute espèce de maladie que je pourrais avoir, moi, mes serviteurs et ma famille, si j'étais venu à me marier. On comprenait dans ces frais ceux du médecin, du chirurgien et de l'apothicaire. On me retint encore, pour le même objet, une petite somme montant à un ou à un et demi pour cent de mes appointements : je l'aurais payée chaque année, et, chaque fois que je serais monté en grade, j'aurais donné en sus le premier mois des appointements de ce grade. Voilà la taxe des officiers, au moyen de laquelle ils sont traités, eux et leur famille, de quelque espèce de maladie qu'ils puissent avoir. Les médecins et les chirurgiens de chaque corps sont très-bien appointés sur ces revenus. Je me rappelle que le médecin du corps où je servais avait mille roubles ou cinq mille livres d'appointements, et fort peu d'occupation; car nos maladies ne lui rapportant rien, elles étaient de peu de durée. Quant aux soldats, ils sont traités, je pense, sans qu'on fasse aucune retenue sur leur paye. L'apothicairerie appartient à l'empereur; elle est à Moscou, dans

un superbe bâtiment. Les remèdes sont dans des vases de porcelaine, et toujours choisis d'une bonne qualité. On les distribue de là dans le reste de l'empire, à un prix modique, au profit de la couronne. Il n'y a jamais de quiproquo à craindre à leur occasion. Les employés qui les préparent et les distribuent sont des hommes habiles, qui n'ont aucun intérêt à les falsifier, et qui, montant en grades et en appointements, sont pleins d'émulation pour bien remplir leurs devoirs (21).

On pourrait imiter chez nous Pierre le Grand, et étendre non-seulement à tout le royaume l'ordre qu'il a établi dans ses troupes à l'égard des médecins et des apothicaires, ce qui rapporterait un revenu considérable à l'État, mais l'établir encore parmi les gens de loi. Il serait à souhaiter que les procureurs, les avocats et les juges fussent payés par l'État et répartis dans tout le royaume, non pas pour plaider les procès, mais pour les appointer. On pourrait étendre ces consonnances à toutes les conditions qui vivent du malheur public : alors tous les citoyens, trouvant leur repos et leur fortune dans le bonheur de l'État, contribueraient de toutes leurs forces à le maintenir.

Ces causes et beaucoup d'autres divisent parmi nous toutes les classes de la nation. Il n'y a point de province, de ville et de village qui ne distingue la province, la ville et le village qui l'avoisine, par quelque injurieux sobriquet. Il en est de même d'une condition à l'autre. *Divide et impera*, disent nos politiques modernes. Cette maxime a perdu l'Italie, d'où elle est venue. La maxime contraire est bien plus véritable. Plus les citoyens ont d'ensemble, plus la nation qu'ils composent est puissante et heureuse. A Rome, à Sparte, à Athènes, un citoyen était à la fois avocat, sénateur, pontife, édile, agriculteur, homme de guerre, et même homme de mer : voyez à quel degré de puissance ces républiques sont parvenues ! Leurs citoyens étaient cependant bien inférieurs à nous du côté des lumières ; mais on leur apprenait deux grandes sciences que nous ignorons : à aimer les dieux et la patrie.

Avec ces sentiments sublimes, ils étaient propres à tout. Quand on ne les a pas, on n'est propre à rien. Malgré nos connaissances encyclopédiques, un grand homme parmi nous ne serait, même en talents, que le quart d'un Grec ou d'un Romain. Il se distinguerait beaucoup pour son corps, mais peu pour la patrie. C'est notre mauvaise constitution politique qui produit dans l'État tant de centres différents. Il a été un temps où nous parlions d'être républicains. Certes, si nous n'avions pas un roi, nous vivrions dans une perpétuelle discorde. Combien de rois même ne nous faisons-nous pas, sous un seul et légitime monarque! Chaque corps a le sien, qui n'est pas celui de la nation. Que de projets se font et se défont au nom du roi! Le roi des eaux et forêts s'oppose au roi des ponts et chaussées. Le roi des colonies fait des projets, celui des finances ne veut point donner d'argent. Parmi tous ces conflits de la même autorité, rien ne s'exécute : le véritable roi, le roi du peuple, n'est point servi. Le même esprit de division règne dans la religion des Européens. Que de maux se sont faits par eux au nom de Dieu! Tous reconnaissent bien au fond le même Dieu, qui a créé le ciel, la terre et les hommes; mais chaque royaume a le sien, qu'il faut honorer suivant certain rit. C'est ce dieu-là que chaque nation particulière remercie à chaque bataille; c'est au nom de celui-là qu'on a détruit les pauvres Américains. Le dieu de l'Europe est un dieu bien terrible et bien honoré; mais où sont les autels du Dieu de la paix, du Père des hommes, de celui qu'annonce l'Évangile? Que nos politiques modernes s'applaudissent des fruits de ces divisions et de nos éducations ambitieuses. La vie humaine, si courte et si misérable, se passe dans ces troubles perpétuels; et pendant que les historiens de chaque nation, bien payés, élèvent au ciel les victoires de leurs rois et de leurs pontifes, les peuples s'adressent, en pleurant, au Dieu du genre humain, et lui demandent où est la voie qu'ils doivent suivre pour se diriger vers lui, et pour vivre heureux et vertueux sur la terre.

Je le répète, la cause de nos maux vient de notre éduca-

tion pleine de vanité, et du malheur du peuple, qui donne une grande influence à toutes les opinions nouvelles, parce qu'il attend toujours de la nouveauté quelque soulagement à l'ancienneté de ses maux. Mais lorsqu'il s'aperçoit que ces opinions deviennent tyranniques à leur tour, il les abandonne aussitôt, et voilà l'origine de son inconstance. Lorsqu'il trouvera facilement et abondamment à vivre, il ne sera point sujet à ces vicissitudes, comme nous l'avons vu par l'exemple des Hollandais, qui vendent et impriment les disputes théologiques, politiques et littéraires de toute l'Europe, sans qu'elles influent en rien sur leurs opinions civiles et religieuses; et lorsque l'éducation publique sera réformée, il jouira de l'heureuse et constante tranquillité des peuples de l'Asie.

En attendant que nous hasardions quelque idée à ce sujet, nous allons proposer encore quelques moyens de réunion. Je serai suffisamment payé de mes recherches, s'il s'en trouve une seule qui soit adoptée.

DE PARIS.

Nous avons déjà observé que peu de Français aiment le lieu de leur naissance. La plupart de ceux qui font fortune dans les pays étrangers viennent demeurer à Paris. Au fond, ce n'est pas un mal pour l'État : moins ils sont attachés à leur pays, plus il est aisé de les fixer à Paris. Il faut, dans un grand peuple, un seul point de réunion. Tous les peuples fameux par leur patriotisme en ont fixé le centre à leur capitale, et souvent à quelque monument de cette même capitale : les Juifs, à Jérusalem et à son temple; les Romains, à Rome et au Capitole; les Lacédémoniens, à Sparte et à ses citoyens.

J'aime Paris; après la campagne, et une campagne à ma guise, je préfère Paris à tout ce que j'ai vu dans le monde. J'aime cette ville, non-seulement par son heureuse situation, parce que toutes les commodités de la vie y sont rassemblées, parce qu'elle est le centre de toutes les puissances du royaume, et par les autres raisons qui la faisaient chérir de Michel Mon-

taigne, mais parce qu'elle est l'asile et le refuge des malheureux. C'est là que les ambitions, les préjugés, les haines et les tyrannies des provinces viennent se perdre et s'anéantir. Là, il est permis de vivre obscur et libre; là, il est permis d'être pauvre sans être méprisé; l'homme affligé y est distrait par la gaieté publique, et le faible s'y sent fortifié des forces de la multitude. Il a été un temps où, sur la foi de nos écrivains politiques, je trouvais cette ville trop grande; mais il s'en faut beaucoup que je la trouve assez étendue et assez majestueuse pour être la capitale d'un aussi florissant royaume. Je voudrais que, nos ports de mer exceptés, il n'y eût pas d'autre ville en France; que nos provinces ne fussent couvertes que de hameaux et de villages à petite culture; et que comme il n'y a qu'un centre dans le royaume, il n'y eût aussi qu'une capitale. Plût à Dieu qu'elle le fût de l'Europe entière et de toute la terre; et que, comme des hommes de toutes les nations y apportent leur industrie, leurs passions, leurs besoins et leurs malheurs, elle leur rendît en fortune, en jouissances, en vertus et en consolations sublimes, la récompense de l'asile qu'ils y viennent chercher!

Certes, notre esprit, éclairé aujourd'hui de tant de lumières, n'a point autant de grandeur que celui de nos ancêtres. Au milieu de leurs mœurs simples et gothiques, ils pensaient, je crois, à en faire la capitale de l'Europe. Voyez les traces de ce projet aux noms que portent la plupart de leurs établissements : collége des Écossais, des Irlandais, des Quatre-Nations; et aux noms étrangers des compagnies de la gendarmerie. Voyez ce grand monument de Notre-Dame, bâti il y a plus de six cents ans, dans un temps où Paris n'avait pas la quatrième partie des habitants qui y sont aujourd'hui; il est plus vaste et plus majestueux que tous ceux de ce genre qu'on y a élevés depuis. Je voudrais que cet esprit de Philippe-Auguste, prince trop peu connu dans notre siècle frivole, présidât encore à ses établissements, et en étendît l'usage à toutes les nations. Ce n'est pas que les hommes de tous les pays n'y soient bien venus pour leur argent; nos en-

nemis même peuvent y vivre tranquillement au milieu de la guerre, pourvu qu'ils soient riches ; mais, avant tout, je la voudrais rendre bonne et heureuse pour ses propres enfants. Je ne sache pas qu'il serve en rien à un Français d'être né dans ses murs, si ce n'est, quand il est pauvre, de pouvoir mourir dans quelqu'un de ses hôpitaux. Rome donnait bien d'autres priviléges à ses citoyens : le plus malheureux d'entre eux y jouissait de plus de droits et d'honneurs que les rois même alliés de la république.

Le plus beau spectacle qu'un gouvernement puisse offrir est celui d'un peuple laborieux, industrieux et content. On nous apprend à lire dans des livres, dans des tableaux, dans l'algèbre, dans le blason, et point dans les hommes. Des amateurs admirent une tête de Savoyard, peinte par Greuze ; mais le Savoyard lui-même est au coin de la rue, parlant, marchant, à moitié gelé de froid ; et personne ne le regarde. Cette mère de famille, avec ses petits enfants, forme un groupe charmant ; le tableau en est impayable : l'original est dans le grenier voisin, et n'a pas un sou pour vivre. Philosophes, vous êtes ravis avec raison en contemplant les nombreuses familles d'oiseaux, de poissons et de quadrupèdes dont les instincts sont si variés, et auxquelles un même soleil donne la vie. Examinez les familles d'hommes qui composent les habitants de la capitale, et vous diriez que chacune d'elles a emprunté ses mœurs et son industrie de quelque espèce d'animal, tant leurs occupations sont différentes. Considérez dans ces plaines, à l'entrée de la ville, cet officier général, monté sur un superbe coursier ; il commande un exercice : voyez les têtes, les épaules et les pieds de ses soldats posés sur la même ligne ; ils n'ont tous ensemble qu'un regard et qu'un mouvement. Il fait un signe, et à l'instant mille baïonnettes se hérissent ; il en fait un autre, et mille feux sortent de ce rempart de fer. Vous croiriez, à leur précision, qu'un seul feu est sorti d'une seule arme. Il galope autour de ces régiments couverts de fumée, au bruit des tambours et des fifres, et vous diriez de l'aigle de Jupiter, qui porte la foudre, et qui plane

autour de l'Etna. A cent pas de là est un insecte parmi les hommes. Regardez ce petit ramoneur, de couleur de fumée, avec sa lanterne, sa vielle et ses genouillères de cuir ; il ressemble à un scarabée. Comme celui qui s'appelle à Surinam le porte-lanterne, il luit dans la nuit, et fait entendre le son d'une vielle. Cet enfant, ces soldats et ce général sont les mêmes hommes, et pendant que la naissance, l'orgueil et les besoins établissent entre eux des différences infinies, la religion les met de niveau ; elle abaisse la tête des grands en leur montrant la vanité de leur puissance, et elle relève celle des infortunés en leur présentant des espérances immortelles : elle ramène ainsi tous les hommes à l'égalité où la nature les avait fait naître, et que la société avait rompue.

Nos sybarites croient avoir épuisé toutes les manières de jouir. Nos tristes vieillards se regardent comme inutiles au monde ; ils ne voient plus devant eux d'autre perspective que la mort. Ah ! le paradis et la vie sont encore sur la terre pour qui peut y faire du bien.

Si j'avais été tant soit peu riche, j'aurais voulu me donner mille jouissances nouvelles : Paris serait devenu pour moi une autre Memphis. Son peuple immense nous est inconnu. J'aurais eu une petite chambre dans un de ses faubourgs, sur les carrières ; une autre à l'extrémité opposée, sur les bords de la Seine, dans une maison ombragée de saules et de peupliers ; une autre dans une de ses rues les plus fréquentées ; une quatrième chez un jardinier, dans une maison entourée d'abricotiers, de figuiers, de choux et de laitues ; une cinquième dans les avenues de la ville, chez un vigneron, etc.

Il est sans doute facile de trouver partout des logements de cette espèce à bon compte ; mais il n'est pas si aisé d'y trouver des hôtes et des voisins qui soient des honnêtes gens. Il y a beaucoup de corruption dans le petit peuple ; mais il y a plusieurs moyens d'y reconnaître les gens de bien : c'est par eux que je commence les recherches de mes plaisirs. Nouveau Diogène, je m'en vais à la quête des hommes.

Comme je ne cherche que des malheureux, je n'ai pas besoin de lanterne. Je me lève au petit point du jour, et je vais à une première messe, dans une église encore à demi obscure : j'y trouve de pauvres ouvriers qui viennent prier Dieu de bénir leur journée. La piété sans respect humain est une preuve assurée de probité : l'amour du travail en est une autre. J'aperçois, par un temps de pluie et de froidure, une famille entière couchée sur la terre, et sarclant les herbes d'un jardin : voilà encore des gens de bien. La nuit même ne peut celer la vertu. Vers le minuit, la lueur d'une lampe m'annonce, par les lucarnes d'un grenier, quelque pauvre veuve qui prolonge ses veilles, afin d'élever par son travail ses petits enfants qui dorment auprès d'elle : ce seront là mes voisins et mes hôtes. Je m'annonce auprès d'eux comme un passant, comme un étranger qui cherche un pied-à-terre dans le quartier. Je les prie de me céder une portion de leur logement, ou de m'en trouver un dans leur voisinage. J'offre un bon prix, et m'y voilà installé.

Je me garde bien, pour m'attacher ces honnêtes gens, de leur donner de l'argent et de leur faire l'aumône; j'ai des moyens plus honnêtes de gagner leur amitié. Je les charge de me faire des provisions superflues, dont ils profitent; je donne des récompenses à leurs enfants, pour de petits services qu'ils m'ont rendus; je mène, un jour de fête, toute la famille à la campagne, dîner sur l'herbe; le père et la mère retournent le soir à la ville, bien restaurés, et chargés de vivres pour le reste de la semaine. A l'entrée de l'hiver, je couvre leurs enfants d'étoffes de laine; et leurs petits membres réchauffés me bénissent, parce que mes bienfaits superbes n'ont point glacé leur cœur. C'est le parrain de leur petit frère qui leur a fait présent de leurs habits. Moins on étreint les liens de la reconnaissance, plus ils se resserrent.

Je n'ai pas seulement le plaisir de faire du bien, et de le faire à propos; j'ai encore celui de m'amuser et de m'instruire. Nous admirons dans nos livres les travaux des artisans; mais nos livres nous enlèvent la moitié de notre plaisir, et de la

reconnaissance que nous leur devons. Ils nous séparent du peuple, et ils nous trompent en nous montrant les arts avec un grand appareil et de fausses lumières, comme des sujets de théâtre et de lanterne magique. D'ailleurs, il y a plus de savoir dans la tête d'un artisan que dans son art, et plus d'intelligence dans ses mains que dans le langage de l'écrivain qui le traduit. Les objets portent avec eux leur expression : *Rem verba sequuntur*. L'homme du peuple a de plus une manière d'observer et de sentir qui n'est pas indifférente. Tandis que le philosophe s'élève tant qu'il peut dans les nues, il se tient, lui, au fond de la vallée, et il voit bien d'autres perspectives dans le monde. Le malheur le forme à la longue tout comme un autre. Son langage s'épure avec les années; et j'ai remarqué souvent qu'il y avait fort peu de différence en justesse, en clarté et en simplicité, des expressions d'un vieux paysan à celles d'un vieux courtisan. Le temps efface de leur langage et de leurs mœurs la rusticité et la finesse que la société y avait introduites. La vieillesse, comme l'enfance, met tous les hommes de niveau, et les rend à la nature.

Dans un de mes campements, j'ai un hôte qui a fait le tour du monde. Il a été matelot, soldat, flibustier. Il est circonspect comme Ulysse, mais il est plus sincère. Quand je le fais asseoir à table avec moi, et qu'il a goûté de mon vin, il me raconte ses aventures. Il sait une multitude d'anecdotes. Combien de fois n'a-t-il pas manqué sa fortune! C'est un autre Fernand Mendès Pinto. Enfin, il a une bonne femme, et il vit content.

Dans un autre logement, j'ai un hôte dont la vie a été toute différente : il n'est presque jamais sorti de Paris, et bien rarement de sa boutique. Quoiqu'il n'ait pas couru le monde, il n'en a pas été moins misérable. Il était fort à son aise; il avait amassé de son travail cinquante doubles louis, lorsqu'une nuit sa femme et sa fille s'en allèrent avec son trésor. Il en a pensé mourir de chagrin. Il n'y pense plus, dit-il; et il pleure encore en m'en parlant. Je le calme par de bonnes paroles; je lui donne de l'occupation; il cherche à dissiper

son chagrin par le travail. Son industrie m'amuse : je passe quelquefois des heures entières à le voir forer et tourner des pièces de chêne dures comme l'ivoire.

Je m'arrête quelquefois au milieu de la ville, devant la boutique d'un maréchal ; me voilà comme le Lacédémonien Lichès à Tégée, regardant forger et battre le fer. Dès que cet homme me verra attentif à son ouvrage, j'aurai bientôt sa confiance. Je ne cherche pas, comme Lichès, le tombeau d'Oreste[1], mais j'ai besoin de l'art d'un maréchal : si ce n'est pour moi, c'est pour d'autres. Je commande à celui-ci quelques pièces solides de ménage, dont je veux faire un monument pour conserver ma mémoire dans quelque pauvre famille. Je veux encore m'acquérir l'amitié d'un ouvrier ; je suis bien sûr que l'attention que je donne à son travail l'engagera à y mettre tout son savoir-faire. Je ferai ainsi d'une pierre deux coups. Un riche, en pareil cas, ferait l'aumône, et n'obligerait personne. « Un jour, me disait à ce sujet J.-J. Rousseau, je me trouvai à une fête de village, dans un château aux environs de Paris. Après dîner, la compagnie fut se promener à la foire, et s'amusa à jeter aux paysans des pièces de monnaie, pour le plaisir de les voir se battre en les ramassant. Pour moi, suivant mon humeur solitaire, je m'en fus promener tout seul de mon côté. J'aperçus une petite fille qui vendait des pommes sur un éventaire qu'elle portait devant elle. Elle avait beau vanter sa marchandise, elle ne trouvait plus de chalands. Combien toutes vos pommes? lui dis-je. — Toutes mes pommes? reprit-elle ; et la voilà en même temps à calculer en elle-même. — Six sous, monsieur, me dit-elle. — Je les prends, lui dis-je, pour ce prix, à condition que vous les irez distribuer à ces petits Savoyards que vous voyez là-bas ; ce qu'elle fit aussitôt. Ces enfants furent au comble de la joie de se voir régalés, ainsi que la petite fille de s'être défaite de sa marchandise. Je leur aurais fait beaucoup moins de plaisir si je leur avais donné de l'argent. Tout le monde fut content, et personne

[1] *Voyez* Hérodote, liv. I.

« ne fut humilié. » C'est un grand art de bien faire le bien. La religion nous en apprend le secret, en nous ordonnant de faire à autrui ce que nous voudrions qu'on nous fît.

Je m'en vais quelquefois sur le grand chemin, faire, comme les anciens patriarches, les honneurs de la ville aux étrangers qui y arrivent. Je me rappelle le temps où j'ai été moi-même voyageur hors de mon pays, et la bonne réception que j'ai éprouvée chez des étrangers. J'ai entendu plusieurs fois des seigneurs de Pologne et d'Allemagne se plaindre de nos grands; ils disent qu'ils les reçoivent dans leur pays en leur donnant beaucoup de fêtes, et que quand ils viennent en France à leur tour, ils en sont tout à fait négligés. Ils en reçoivent un dîner à leur arrivée, et un autre à leur départ : voilà à quoi se termine leur hospitalité. Pour moi, qui ne peux pas leur rendre le bon accueil qu'ils m'ont fait, je m'acquitte envers leur peuple. J'aperçois un Allemand qui chemine à pied; je l'engage à venir se reposer chez moi. Un bon souper et de bon vin le disposent à me raconter le sujet de son voyage. Il est officier; il a servi en Prusse et en Russie; il a vu le partage de la Pologne. Je l'interromps pour lui demander des nouvelles du maréchal Munich, des généraux de Villebois et du Bosquet, du comte de Munchio, de mon ami M. de Taubenheim, du prince Czartorinski, ancien maréchal de la confédération de Pologne, dont j'ai été le prisonnier. La plupart sont morts, me dit-il; les autres sont vieillis, et se sont retirés des affaires. Oh! qu'il est triste, m'écriai-je, de voyager hors de son pays, et d'y connaître des hommes estimables qu'on ne doit revoir jamais! Oh! que la vie est une carrière rapide! Heureux qui peut l'employer à faire du bien! Mon hôte me raconte une partie de ses aventures; j'y prête la plus grande attention, par leur ressemblance avec les miennes. Il n'a cherché qu'à bien mériter des hommes, et il en a été calomnié et persécuté. Il est malheureux; il vient se mettre en France sous la protection de la reine; il espère beaucoup de ses bontés. Je fortifie ses espérances par l'idée que l'opinion publique m'a donnée du caractère de cette princesse, et par celui que la

nature a imprimé dans ses traits. Je rouvre, me dit-il, son cœur à la consolation. Plein d'émotion, il me serre la main. Ma réception lui est d'un favorable augure; il n'en eût pas trouvé une semblable dans son propre pays. Oh! que de douleurs profondes peuvent être calmées par une simple parole, et par une faible marque de bienveillance!

Je me souviens qu'un jour je trouvai, vers la grille de Chaillot, à l'entrée des Champs-Élysées, une jeune femme assise avec un enfant sur ses genoux, sur le bord d'un fossé. Elle était jolie, si on peut donner ce nom à une femme accablée de mélancolie. Je passai dans l'allée écartée où elle était, et dès qu'elle m'eut aperçu elle détourna les yeux de moi; sa timidité et sa modestie fixèrent les miens sur elle. Je remarquai qu'elle était vêtue fort décemment, et en linge très-blanc; mais sa robe et son fichu étaient si remplis de rentraitures, qu'on eût dit que des araignées en avaient filé les toiles. Je m'approchai d'elle avec le respect qu'on doit aux malheureux, je la saluai d'abord, et elle me rendit mon salut avec honnêteté, mais avec froideur. Je tâchai ensuite de lier conversation, en lui parlant de la pluie et du beau temps : elle ne me répondit que par des monosyllabes. Enfin, m'étant avisé de lui demander si elle venait de se promener à la campagne, elle se mit à sangloter et à pleurer, sans me dire un mot. Je m'assis auprès d'elle, et j'insistai, avec toute la circonspection possible, pour savoir le sujet de ses peines. Elle me dit : « Monsieur, mon mari vient d'essuyer à Paris une banque-« route de cinq mille livres; je viens de le reconduire jusqu'à « Neuilly; il est allé à pied à soixante lieues d'ici, chercher « quelque peu d'argent qu'on nous doit. Je lui ai donné mes « bagues, et tout celui que j'avais, pour faire son voyage; il « ne me reste plus que vingt-quatre sous pour me nourrir moi « et mon enfant. — De quelle paroisse êtes-vous, lui dis-je, « madame? — De Saint-Eustache, reprit-elle. — Le curé, lui « repartis-je, passe pour être fort charitable. — Oui, mon-« sieur, me dit-elle; mais apprenez qu'il n'y a pas de charité « dans les paroisses pour nous autres misérables Juifs. » A ces

mots elle redoubla ses larmes, et se leva pour continuer sa route. Je lui offris un bien faible secours, que je la suppliai de recevoir au moins comme une marque de ma bonne volonté. Elle l'accepta, et elle me fit plus de révérences, de remercîments, et me combla de plus de bénédictions, que si j'avais rétabli sa fortune. Que de jouissances délicieuses aurait un homme qui dépenserait ainsi dix mille livres de rente!

C'est ainsi que vous pourriez vivre, ô grands! et multiplier vos jours rapides sur cette terre où vous n'êtes que des voyageurs. C'est ainsi que vous apprendriez à connaître les hommes, que vous ne formeriez plus, avec votre nation, un peuple étranger, un peuple conquérant, qui vit de ses dépouilles. C'est ainsi que, lorsque vous sortiriez de vos palais, entourés d'une foule de clients qui vous combleraient de bénédictions, vous nous rappelleriez le souvenir des premiers patriciens, si chers aux Romains. Vous cherchez tous les jours quelque spectacle nouveau : il n'y en a point de plus nouveau que le bonheur des hommes. Vous en voulez d'intéressants : il n'y en a point de plus intéressant que celui de voir des familles de pauvres paysans répandre la fécondité dans vos vastes et solitaires domaines, ou de vieux soldats qui ont bien mérité de la patrie y trouver d'heureux asiles. Vos compatriotes valent encore mieux que des héros de tragédie, et que des bergers d'opéra-comique.

L'indigence du peuple est la cause première des maladies physiques et morales des riches. C'est à l'administration à y pourvoir. Quant aux maux de l'âme qui en résultent, je désirerais bien y trouver quelques palliatifs. Pour cet effet, je souhaiterais qu'il se formât à Paris quelque établissement semblable à ceux que de charitables médecins et de sages jurisconsultes y ont formés pour remédier aux maux du corps et de la fortune : je veux dire des conseils de consolation où un infortuné, sûr du secret et même de l'*incognito*, pût porter le sujet de ses peines. Nous avons, à la vérité, des confesseurs et des prédicateurs à qui la sublime fonction de consoler les malheureux semble réservée; mais les confes-

seurs ne sont pas toujours à la disposition de leurs pénitents, surtout quand ceux-ci sont pauvres, et qu'ils ne leur sont pas connus. Il y a même beaucoup de confesseurs qui n'ont ni les talents ni l'expérience nécessaires pour consoler les malheureux. Il ne s'agit pas d'absoudre un homme qui s'accuse de ses péchés, mais de lui aider à supporter ceux d'autrui, qui lui pèsent bien davantage. Quant aux prédicateurs, leurs sermons sont ordinairement trop vagues, et trop mal appliqués aux différents besoins de leur auditoire. Il vaudrait bien mieux qu'ils en annonçassent les sujets au public, que les titres de leurs dignités. Ils déclameront contre l'avarice, à un prodigue; ou contre la prodigalité, à un avare. Ils parleront des dangers de l'ambition, à un jeune homme amoureux et oisif; et de ceux de l'amour, à une vieille dévote. Ils insisteront sur le précepte de faire l'aumône, à ceux qui la reçoivent; et sur l'humilité, à un porteur d'eau. Il y en a qui prêchent la pénitence à des infortunés, qui promettent le paradis à des cours voluptueuses, et qui menacent de l'enfer de pauvres villages. J'ai vu à la campagne une misérable paysanne devenue folle par l'un de ces sermons. Elle se croyait damnée, et restait toujours couchée, sans parler et sans remuer. On ne prêche point contre l'ennui, la tristesse, les scrupules, la mélancolie, le chagrin, et tant d'autres maladies qui affectent l'âme. D'ailleurs, que de circonstances changent pour chaque auditeur la nature de la peine qu'il éprouve, et rendent inutile pour lui tout l'échafaudage d'un beau discours! Il n'est pas aisé de trouver dans une âme navrée et timide le point précis de sa douleur, et de mettre sur sa blessure le baume et la main du Samaritain. C'est un art qui n'est connu que des âmes sensibles, qui ont elles-mêmes beaucoup souffert, et qui n'est pas toujours le partage de celles qui ne sont que vertueuses. Le peuple sent ce besoin de consolation, et, ne trouvant point d'hommes à qui il puisse en demander, il s'adresse à des pierres. J'ai lu quelquefois avec attendrissement, dans nos églises, des billets affichés par des malheureux au coin de quelques piliers, dans

une chapelle obscure. C'étaient des femmes maltraitées de leurs maris, des jeunes gens dans l'embarras; ils ne demandaient point d'argent, ils désiraient des prières. Ils étaient près de tomber dans le désespoir; leurs peines étaient inénarrables. Ah! si des hommes qui ont la science de la douleur se réunissaient de tous les états, et présentaient aux malheureux leur expérience et leur sensibilité, plus d'un illustre infortuné viendrait chercher auprès d'eux des consolations que les prédicateurs, les livres et toute la philosophie du monde ne sauraient donner. Souvent, pour soulager les peines de l'homme du peuple, il lui suffirait de trouver à qui s'en plaindre.

Une société formée d'hommes tels que je me les imagine s'occuperait du soin de déraciner les vices et les préjugés du peuple. Elle tâcherait, par exemple, d'apporter quelque remède à la barbarie avec laquelle il surcharge ses misérables chevaux et les maltraite, en faisant retentir la ville de jurements horribles. Elle engagerait aussi les riches à avoir pitié des hommes à leur tour. Vous voyez, dans les grandes chaleurs, des tailleurs de pierres exposés au plein soleil, et à la réverbération brûlante de leurs pierres blanches. Ces pauvres gens y attrapent souvent des fièvres ardentes, et des maux d'yeux qui les rendent aveugles. D'autres fois, ils essuient de longues pluies d'hiver ou de rudes froids qui leur causent des fluxions de poitrine. En coûterait-il beaucoup à un entrepreneur qui a de l'humanité, d'établir sur ses ateliers quelque toit volant de natte ou de paille, porté sur des piquets, pour mettre ses ouvriers à l'abri? On leur sauverait à la fois, par ces précautions, plusieurs maladies du corps et de l'esprit; car la plupart d'entre eux, comme je l'ai vu, se piquent à cet égard d'un faux point d'honneur, et n'osent chercher des abris contre les ardeurs du soleil ou contre le mauvais temps, de peur que leurs compagnons ne se moquent d'eux.

On peut encore faire goûter la morale au peuple, sans y ajouter beaucoup d'apprêt. Le déguisement même lui rend la vérité suspecte. J'ai vu plusieurs fois de simples ouvriers ver-

ser des larmes à la lecture de nos meilleurs romans, ou à la représentation de quelques tragédies. Ils demandaient ensuite si le sujet qui les avait fait pleurer était bien vrai ; et quand on leur répondait qu'il était imaginé, ils n'en faisaient plus de compte : ils étaient fâchés de s'être attendris en vain. Il faut des fables aux riches pour leur faire goûter la morale ; et la morale ne peut faire goûter la fable au pauvre, parce que le pauvre attend encore son bonheur de la vérité, et que le riche ne l'espère plus que de l'illusion.

Les riches cependant n'ont pas moins besoin que le peuple d'affections morales. Elles sont, comme nous l'avons vu, les mobiles de toutes les passions humaines. Ils ont beau rapporter le plan de leur bonheur à des objets physiques, ils sont bientôt dégoûtés de leurs châteaux, de leurs tableaux et de leurs parcs, quand, au lieu de sentiments, ils n'en éprouvent plus que des sensations. Cela est si vrai, que si, au milieu de leur ennui, un étranger vient admirer leur luxe, toutes leurs jouissances sont renouvelées : ils semblent avoir consacré leur vie à une volupté obscure. Mais présentez-leur un rayon de gloire au sein même de la mort, ils vont y voler. Offrez-leur des régiments, ils courent à l'immortalité. C'est donc le sentiment moral qu'il faut épurer et diriger dans les hommes. Ce n'est donc pas en vain que la religion nous ordonne la vertu, qui est le sentiment moral par excellence, puisqu'il est la route de notre bonheur dans ce monde et dans l'autre.

Cette société porterait encore ses attentions jusque dans les asiles mêmes de la vertu. J'ai remarqué qu'il se fait, vers l'âge de quarante-cinq-ans, une grande révolution dans la plupart des hommes ; et, pour dire la vérité, que c'est alors qu'ils s'empirent, et deviennent sans principes. C'est alors que les femmes se font hommes, suivant l'expression d'un écrivain célèbre, c'est-à-dire qu'elles se dépravent tout à fait. Cette révolution fatale est une suite des vices de notre éducation et de notre société. L'une et l'autre ne nous présentent le bonheur de l'homme que vers le milieu de la vie, dans la fortune

et les honneurs. Quand nous avons gravi cette pénible montagne, et que nous sommes parvenus au sommet, vers le milieu de notre âge, nous la redescendons les yeux tournés vers la jeunesse, parce que nous n'avons plus devant nous d'autre perspective que la mort. Ainsi la carrière de notre vie se trouve partagée en deux parties, l'une en espérances, l'autre en ressouvenirs ; et nous n'avons saisi, dans notre route, que des illusions. Les premières au moins nous soutiennent en nous donnant des désirs ; mais les autres nous accablent en ne nous laissant que des regrets. Voilà pourquoi nos vieillards sont bien moins susceptibles de vertu que nos jeunes gens, quoiqu'ils en parlent beaucoup plus ; et qu'ils sont bien plus tristes parmi nous que chez les peuples sauvages. S'ils avaient été dirigés par la religion et par la nature, ils devraient se réjouir des approches de leur fin, comme des vaisseaux qui sont près d'aborder au port. Combien plus malheureux sont ceux qui, ayant donné leur jeunesse à la vertu, séduits par cette voix trompeuse du monde, regardent en arrière, et regrettent les plaisirs de la jeunesse, qu'ils n'ont pas connus ! Le vain éclat qui environne les méchants les éblouit ; ils sentent leur foi s'ébranler, et ils sont prêts à s'écrier, comme Brutus : « O « vertu ! tu n'es qu'un vain nom. » Où trouvera-t-on les livres et les prédicateurs qui les raffermissent dans ces orages qui ont troublé même les saints ? Ils blessent l'âme de plaies secrètes et d'ulcères rongeurs que l'on n'ose découvrir. Il n'y a que des hommes vertueux, et éprouvés par toutes les combinaisons du malheur, qui puissent venir à leur secours, et qui, au défaut des vains arguments de la raison, les rappellent au sentiment de la vertu, au moins par celui de leur amitié.

Il me semble qu'il y a à la Chine un établissement semblable à celui que je propose. Du moins quelques voyageurs, et entre autres Fernand Mendès Pinto, parlent d'une maison de la Miséricorde, qui plaide les causes des pauvres et des opprimés, et qui va, dans une infinité de circonstances, au-devant des besoins des malheureux, bien plus loin que nos dames de charité. L'empire a accordé les plus

nobles priviléges à ses membres, et les tribunaux de justice ont la plus grande déférence pour leurs requêtes. Une pareille société, occupée à bien agir, mériterait au moins parmi nous autant de prérogatives que celles qui n'ont d'autre souci que celui de bien parler; et, en mettant en évidence les vertus de nos citoyens obscurs, elle mériterait de la patrie autant, pour le moins, que celles qui ne l'entretiennent que des sentences des sages, et souvent des forfaits brillants de l'antiquité.

Il faudrait bien se garder de donner à cette association la forme d'une académie ou d'une confrérie. Grâces à notre éducation et à nos mœurs, tout ce qui forme parmi nous corps, congrégation, secte, parti, est communément ambitieux et intolérant. Si les hommes qui les composent s'approchent d'une lumière qu'ils n'ont pas allumée, c'est pour l'éteindre; de la vertu d'autrui, c'est pour la flétrir. Ce n'est pas que la plupart des membres de ces corps n'aient en particulier d'excellentes qualités; mais leur ensemble ne vaut rien, par cela seul qu'il leur présente des centres différents du centre commun de la patrie. Qu'est-ce qui a rendu le mot si doux d'humanité théâtral et vain? Quel sens attache-t-on aujourd'hui à celui de charité, dont le nom grec χάρις (*charis*) signifie attrait, grâce, amour? Y a-t-il rien de plus humiliant que nos charités de paroisse, et que l'humanité de nos philosophes?

Les arbres sont les véritables monuments des nations. Le temps, qui altère bientôt les ouvrages de l'homme, ne fait qu'accroître la beauté de ceux de la nature. C'est aux arbres que nos boulevards, dont la promenade est si recherchée, doivent leurs plus grands charmes. Ils réjouissent la vue par leur verdure, ils élèvent notre âme vers le ciel par la hauteur de leurs tiges; ils ajoutent au respect des monuments près desquels ils sont plantés, par la majesté de leurs formes. Ils contribuent plus qu'on ne pense à nous attacher aux lieux que nous avons habités. Notre mémoire s'y fixe comme à des points de réunion qui ont avec notre âme des harmonies secrètes. Ils dominent sur les événements de notre vie, comme ceux qui s'élèvent sur les bords de la mer, et qui servent de renseigne-

ments aux pilotes. Je ne vois point de tilleuls, que je ne me rappelle aussitôt la Hollande; ni de sapins, que je ne me représente les forêts de la Russie. Souvent ils nous attachent à la patrie, lorsque les autres liens en ont été rompus. Je sais plus d'un homme expatrié qui, dans sa vieillesse, a été ramené dans son village par le souvenir de l'ormeau à l'ombre duquel il avait dansé dans sa jeunesse. J'ai entendu à l'Ile-de-France plus d'un habitant soupirer après sa patrie, à l'ombre des bananiers, et me dire : « Je serais tranquille ici, si j'y voyais « seulement de la violette. » Les arbres de la patrie ont encore de plus grands attraits quand ils se lient, comme chez les anciens, avec quelque idée religieuse, ou avec le souvenir de quelque grand homme. Des peuples entiers y ont attaché leur patriotisme. Avec quelle vénération les Grecs voyaient à Athènes l'olivier que Minerve y fit naître, et au mont Olympe l'olivier sauvage dont Hercule avait été couronné! Plutarque rapporte que, lorsque à Rome le figuier sous lequel Romulus et Rémus avaient été allaités par une louve venait à se flétrir, le premier qui s'en apercevait criait : « A l'eau! à l'eau! » et tout le peuple effrayé accourait avec des marmites et des chaudrons pleins d'eau pour l'arroser. Pour moi, je pense que, quoique nous soyons déjà bien éloignés de la nature, nous ne verrions point sans émotion le prunier de la forêt où notre bon Henri IV était grimpé, quand il aperçut défiler, au fond du vallon voisin, l'armée du duc de Mayenne.

Une ville, fût-elle de marbre, me paraîtrait triste si je n'y voyais des arbres et de la verdure : d'un autre côté, un paysage, fût-ce l'Arcadie, fussent les rivages de l'Alphée ou les croupes du mont Lycée, me semblerait sauvage, si je n'y voyais au moins une petite cabane. Les ouvrages de la nature et ceux de l'homme se prêtent des grâces mutuelles. L'esprit d'intérêt a détruit parmi nous le goût de la nature. Nos paysans ne voient de beautés dans nos campagnes que là où ils voient leur revenu. Je rencontrai un jour dans le voisinage de l'abbaye de la Trappe, sur le chemin caillouteux de Notre-Dame d'Apre, une paysanne qui cheminait avec deux gros pains

sous son bras. C'était au mois de mai : il faisait le plus beau temps du monde. « Voilà, dis-je à cette bonne femme, une « charmante saison. Que ces pommiers en fleurs sont beaux! « comme ces rossignols chantent dans ces bois! — Ah! me « répondit-elle, je me soucie bien des bouquets et de ces petits « piauleux! C'est du pain qu'il nous faut. » L'indigence serre le cœur de nos paysans, et ferme leurs yeux. Mais nos bourgeois ne font pas plus de compte de la nature, parce que l'amour de l'or dirige tous leurs goûts. Si quelques-uns d'entre eux estiment les arts libéraux, ce n'est pas parce que ces arts imitent les objets naturels; c'est par le prix qu'attache à leurs productions la main des grands maîtres. Tel donne mille écus d'un tableau de la campagne peint par le Lorrain, qui ne mettrait pas la tête à la fenêtre pour en regarder le paysage; et tel met précieusement sur son secrétaire le buste de Socrate, qui ne recevrait pas ce philosophe dans sa maison s'il était en vie, et qui contribuerait peut-être à sa mort s'il était persécuté.

Le goût de nos artistes a été égaré par celui de nos bourgeois. Comme ils savent que c'est moins la nature que leur travail qu'on estime, ils ne cherchent qu'à se montrer eux-mêmes. De là vient qu'ils mettent quantité de riches accessoires dans la plupart de nos monuments, et qu'ils y oublient souvent l'objet principal. Ils font, par exemple, pour les jardins, des vases de marbre, où on ne peut mettre aucun végétal; pour les appartements, des urnes et des amphores, où l'on ne peut verser aucune espèce de liqueur; pour nos villes, des colonnades sans palais, des portes dans des lieux où il n'y a point de murs, des places publiques divisées de barrières pour empêcher le peuple de s'y rassembler. C'est, dit-on, afin que l'herbe y pousse. Voilà un beau projet! Une des plus grandes malédictions que les anciens faisaient contre leurs ennemis, c'était qu'ils pussent voir l'herbe pousser dans leurs places publiques. Si on veut voir de la verdure dans les nôtres, que n'y plante-t-on des arbres qui donneront à la fois au peuple de l'ombre et de l'abri? Il y en a qui met-

tent, dans les trophées qui couronnent les hôtels de nos princes, des arcs, des flèches, des catapultes, et qui ont poussé la simplicité jusqu'à y planter des enseignes romaines, où ont lit S. P. Q. R. C'est ce qu'on peut voir au palais Bourbon. La postérité croira que les Romains étaient, dans le dix-huitième siècle, les maîtres de notre pays. Et comment, nous qui sommes si vains, prétendons-nous l'occuper de notre mémoire, si nos monuments, nos médailles, nos trophées, nos drames, nos inscriptions, lui parlent sans cesse des étrangers et de l'antiquité?

Les Grecs et les Romains étaient bien plus conséquents. Jamais ils ne se sont avisés de faire des monuments inutiles. Leurs beaux vases d'albâtre et de calcédoine servaient, dans les festins, à mettre du vin ou des parfums; leurs péristyles annonçaient toujours un palais; leurs places publiques étaient uniquement destinées à rassembler les citoyens. Ils y plaçaient les statues de leurs grands hommes sans être entourées de grilles, afin que leurs images fussent encore à la portée des malheureux, et qu'ils en fussent invoqués après la mort, comme ils l'avaient été pendant leur vie. Juvénal parle d'une statue de bronze à Rome, dont le peuple avait usé les mains à force de les baiser. Quelle gloire pour la mémoire du citoyen qu'elle représentait! Si elle existait encore, sa mutilation la rendrait plus précieuse que la Vénus de Médicis avec ses proportions.

L'Académie française serait bien plus propre à fixer, par les charmes de l'éloquence, les regards de la nation sur nos grands hommes, si elle cherchait moins par ses éloges à faire le panégyrique des morts que la satire des vivants. D'ailleurs, la postérité se méfiera autant des éloges que des satires. D'abord le mot d'éloge est suspect de flatterie : de plus, ce genre d'éloquence ne caractérise rien. Pour peindre la vertu, il faut mettre en évidence des défauts et des vices, afin d'en faire résulter des combats et des victoires. Le style qu'on y emploie est plein de pompe et de luxe. Il est rempli de réflexions et de tableaux souvent étrangers à l'objet principal. Il ressem-

ble à un cheval d'Espagne; il fait dans sa marche beaucoup de mouvements, et il n'avance point. Ce genre d'éloquence, indécis et vague, ne convient à aucun grand homme en particulier, parce qu'on peut l'appliquer, en général, à tous ceux qui ont couru dans la même carrière. Si vous changez seulement quelques noms propres dans l'éloge d'un général, vous pouvez y faire entrer tous les généraux passés et à venir. D'ailleurs, son ton ampoulé est si peu convenable au langage simple de la vérité et de la vertu, que lorsqu'un écrivain veut y introduire des traits de caractère de son héros, afin qu'on sache au moins de qui il veut parler, il est obligé de les reléguer dans des notes, de peur de déranger son ordre académique.

Certainement si Plutarque n'eût écrit que les éloges des hommes illustres, on ne les lirait pas plus aujourd'hui que le Panégyrique de Trajan, qui coûta tant d'années à Pline le jeune. Vous ne trouverez jamais entre les mains du peuple un éloge d'académie. On y verrait peut-être ceux de Fontenelle, et quelques autres encore, si les hommes qui y sont loués s'étaient occupés eux-mêmes du peuple pendant leur vie. Mais la nation lit volontiers l'histoire. Il y a quelque temps que, me promenant du côté de l'École militaire, j'aperçus au loin, près d'une sablonnière, une grosse colonne de fumée. Je dirigeai ma promenade de ce côté-là, pour voir d'où elle provenait. Je trouvai dans un lieu fort solitaire, et assez ressemblant à celui où Skakspeare met la scène des trois sorcières qui apparurent à Macbeth, une pauvre et vieille femme assise sur une pierre. Elle s'occupait à lire dans un vieux livre, auprès d'un gros tas d'herbes où elle avait mis le feu. Je lui demandai d'abord pour quel usage elle brûlait ces herbes. Elle me répondit que c'était pour en recueillir les cendres, et les vendre aux blanchisseuses; qu'elle achetait à cette fin les mauvaises herbes des jardiniers, et qu'elle attendait qu'elles fussent entièrement consumées pour en emporter les cendres, parce qu'on les lui volait en son absence. Après avoir satisfait ainsi ma curiosité, elle continua sa lecture avec beaucoup d'attention. Comme j'avais grande envie de savoir

quel était le livre dont elle charmait ses peines, je la priai de m'en dire le titre. « C'est la vie de M. de Turenne, me « répondit-elle. — Et qu'en pensez-vous? lui dis-je. — Ah! « reprit-elle avec émotion, c'était un bien brave homme, à « qui un ministre a donné bien de la peine pendant sa vie. » Je me retirai, redoublant de vénération pour la mémoire de M. de Turenne, qui servait à consoler une femme misérable. C'est ainsi que les vertus des petits s'appuient sur celles des grands hommes, comme ces plantes faibles qui, pour n'être pas foulées aux pieds, s'accrochent au tronc des chênes.

DE LA NOBLESSE.

Les anciens peuples de l'Europe imaginèrent, pour porter les hommes à la vertu, d'anoblir les descendants de leurs citoyens vertueux. Ils sont tombés dans de grands inconvénients, en rendant la noblesse héréditaire; car ils ont interdit par là aux autres citoyens les routes de l'illustration. Comme elle est l'apanage perpétuel d'un certain nombre de familles, elle cesse d'être la récompense nationale, sans quoi toute une nation deviendrait noble à la fin; ce qui y produirait une léthargie fatale aux arts et aux métiers, comme il est arrivé en Espagne et à une partie de l'Italie. Il en résulte encore bien d'autres maux, dont le principal est de former dans un État deux nations qui, à la fin, n'ont plus rien de commun : le patriotisme s'y détruit, et elles ne tardent pas à être subjuguées. Tel a été de nos jours le sort de la Hongrie, de la Bohême, de la Pologne, et d'une partie même des provinces de notre royaume, telle que la Bretagne, où la noblesse, trop nombreuse et trop altière, formait une classe absolument distincte du reste des citoyens. Il est digne de remarque que ces pays, quoique républicains, quoique si puissants, au jugement de nos écrivains politiques, par la liberté de leur constitution, ont été subjugués fort aisément par des princes despotiques, qui ne commandent, dit-on, qu'à des esclaves. C'est que le peuple, par tout pays, aime mieux avoir un souverain que mille tyrans, et que son sort décide toujours

celui de ses maîtres. Les Romains affaiblirent les distinctions injustes et odieuses qui se trouvaient entre les patriciens et les plébéiens, en accordant à ces derniers des priviléges et des charges de la plus haute considération.

D'UN ÉLYSÉE.

Les anoblissements ont encore cet inconvénient, c'est que tel commence par les vertus de Marius, qui finit par avoir ses vices. J'ai à proposer un moyen d'illustration qui n'entraîne point les dangers de l'hérédité et de l'inconstance des hommes : c'est de n'accorder qu'à la mort les récompenses de la vertu.

La mort met le dernier sceau à la mémoire des hommes. On sait de quel poids étaient les jugements que les Égyptiens prononçaient sur les citoyens après leur mort. C'était alors que les Romains en faisaient quelquefois des demi-dieux, ou quelquefois les jetaient dans le Tibre. Le peuple, au défaut des prêtres et des magistrats, exerce encore parmi nous une partie de ce sacerdoce. Je me suis arrêté plus d'une fois le soir à la vue d'un superbe convoi, moins pour en voir la pompe que pour écouter les jugements portés par le peuple sur le très-haut et très-puissant seigneur qui en était l'objet. J'ai entendu souvent demander : « Était-il bon maître ? aimait-« il sa femme et ses enfants ? était-il bon aux pauvres ? » Le peuple insiste beaucoup sur cette dernière question, parce qu'étant sans cesse mené par son principal besoin, il ne connaît guère, dans les riches, d'autre vertu que la bienfaisance. J'ai entendu souvent répondre : « Oh ! il ne faisait « de bien à personne ; il était dur à sa famille et à ses domesti-« ques. » J'ai entendu dire, à l'enterrement d'un fermier général qui a laissé plus de douze millions de bien : « Il pour-« suivait les pauvres de la campagne à coups de fourche, quand « ils se présentaient à la grille de son château. » Vous entendez là-dessus les spectateurs jurer, et maudire la mémoire du défunt. Telles sont ordinairement les oraisons funèbres

des riches dans la bouche du peuple. Il ne faut pas douter que ses jugements n'eussent des suites, si la police de Paris n'était pas aussi bien tenue.

Il n'y a que la mort qui assure les réputations, et il n'y a que la religion qui puisse les consacrer. Nos grands le savent fort bien. C'est de là que vient le faste de leurs monuments dans nos églises. Ce ne sont pas les prêtres qui les obligent de s'y faire enterrer, comme bien des gens se l'imaginent. Les prêtres n'en recevraient pas moins leurs droits, si on les enterrait à la campagne; ils se feraient, comme de raison, fort bien payer de leurs voyages, et ils ne respireraient pas toute l'année, dans leurs stalles, l'odeur infecte des cadavres. Le principal obstacle à cette police nécessaire vient des grands et des riches, qui, n'allant guère à l'église pendant leur vie, veulent y être après leur mort, afin que le peuple admire leurs mausolées, et leurs Vertus de marbre et de bronze. Mais, grâces aux allégories de nos artistes et aux inscriptions latines de nos savants, le peuple n'y entend rien, et ne fait d'autre réflexion à leur vue, si ce n'est que tout cela coûte beaucoup d'argent, et que tout le cuivre qu'on y a employé servirait bien mieux à leur faire des chaudrons.

Il n'y a que la religion qui puisse consacrer d'une manière durable la mémoire de la vertu. Le feu roi de Prusse, qui connaissait si bien les grands ressorts de la politique, n'avait pas oublié celui-là. Comme la religion protestante, qui est dominante dans son pays, bannit des temples les images des saints, il y avait fait mettre les portraits des officiers qui avaient péri en se distinguant à son service. La première fois que j'entrai dans les temples de Berlin, je fus fort étonné d'y voir plusieurs portraits d'officiers en uniforme. On lisait au bas leur âge, leurs noms, celui du lieu de leur naissance, et de la bataille où ils avaient été tués. Il y a aussi, je crois, une ligne ou deux d'éloge à la fin de ces inscriptions. On ne saurait croire quel enthousiasme militaire cette vue inspire à ses sujets. Chez nous, il n'y a si petit ordre de moines qui n'expose dans ses cloîtres et dans ses églises les tableaux de

ses grands hommes, sans contredit plus fêtés et plus connus que ceux de l'État. Ces sujets, toujours accompagnés de circonstances pittoresques et intéressantes, sont les plus puissants moyens qu'ils emploient pour s'attirer des novices. Les chartreux s'aperçoivent déjà qu'ils ont moins de novices, depuis qu'ils n'ont plus dans leur cloître la mélancolique histoire de saint Bruno, si supérieurement peinte par le Sueur.

Je voudrais d'abord qu'aucun citoyen ne fût enterré dans les églises. Xénophon rapporte que Cyrus, maître de la plus grande partie de l'Asie, ordonna en mourant qu'on l'enterrât en pleine campagne sous des arbres, afin, disait ce grand prince, que les éléments de son corps se réunissent promptement à ceux de la nature, et contribuassent de nouveau à la formation de ses beaux ouvrages. Ce sentiment était digne de l'âme sublime de Cyrus; mais par tout pays les tombeaux, surtout ceux des grands rois, sont les monuments les plus chers aux nations. Les sauvages regardent ceux de leurs ancêtres comme des titres de possession de la terre qu'ils habitent. « Ce pays est à nous, disent-ils; les os de nos pères y reposent. » Quand ils sont forcés d'en sortir, ils les déterrent en pleurant, et les emportent avec le plus grand respect. Les Turcs les mettent sur le bord des grands chemins, comme faisaient les Romains. Les Chinois en font des lieux enchantés. Ils les placent aux environs des villes, dans des grottes creusées dans le flanc des collines; ils en décorent l'entrée d'architecture, et ils plantent devant et autour des bocages de cyprès et de sapins, mêlés d'arbres qui portent des fleurs et des fruits. Ces lieux inspirent une profonde et douce mélancolie, non-seulement par l'effet naturel de leur décoration, mais par le sentiment moral qu'élèvent en nous les tombeaux, qui sont, comme nous l'avons dit ailleurs, des monuments posés sur les frontières des deux mondes.

Nos grands ne perdraient donc rien du respect qu'ils veulent attacher à leur mémoire, si on les enterrait dans des cimetières publics aux environs de la capitale. On y bâtirait

une grande chapelle sépulcrale, constamment destinée aux pompes funèbres, dont les apprêts dérangent souvent le service divin dans les églises de paroisse. Les artistes pourraient se donner carrière dans la décoration de ces mausolées; et les temples de l'humilité et de la vérité ne seraient plus profanés par la vanité et le mensonge des épitaphes.

Pendant que chaque citoyen aurait la liberté de se loger à sa fantaisie dans cette dernière et éternelle hôtellerie, je voudrais qu'on choisît auprès de Paris un lieu que consacrerait la religion, pour y recueillir les cendres des hommes qui auraient bien mérité de la patrie.

Les services qu'on peut lui rendre sont en grand nombre, et de nature bien différente. Nous n'en connaissons guère que d'une sorte, qui dérivent de qualités redoutables, telles que la valeur. Nous ne révérons que ce qui nous fait peur. Les marques de notre estime sont souvent des témoignages de notre faiblesse. On ne nous élève qu'à la crainte, et point à la reconnaissance. Il n'y a si petite nation moderne qui n'ait ses Alexandres et ses Césars, et aucune ses Bacchus et ses Cérès. Les anciens, au moins aussi valeureux que nous, pensaient, sans contredit, bien mieux. Plutarque observe quelque part que Cérès et Bacchus, qui étaient des mortels, furent élevés au rang des dieux à cause des biens purs, universels et durables qu'ils avaient procurés aux hommes; mais qu'Hercule, Thésée et les autres héros ne furent mis qu'au rang des demi-dieux, parce que les services qu'ils rendirent aux hommes furent passagers, circonscrits, et mêlés de beaucoup de maux.

Je me suis étonné souvent de notre indifférence pour la mémoire de ceux de nos ancêtres qui nous ont apporté des arbres utiles, dont les fruits et les ombrages font aujourd'hui nos délices. Les noms de ces bienfaiteurs sont pour la plupart totalement inconnus; cependant leurs bienfaits se perpétuent pour nous d'âge en âge. Les Romains n'en agissaient pas ainsi. Pline se glorifie de ce que, dans les huit espèces de cerises connues à Rome de son temps, il y en avait une

appelée Plinienne, du nom d'un de ses parents à qui l'Italie en était redevable. Les autres espèces de ce même fruit portaient à Rome les noms des plus illustres familles, et s'appelaient Aproniennes, Actiennes, Cœciliennes, Juliennes; il dit que ce fut Lucullus qui, après la défaite de Mithridate, apporta du royaume de Pont les premiers cerisiers en Italie, d'où ils se répandirent, en moins de cent vingt ans, dans toute l'Europe et jusqu'en Angleterre, qui était alors peuplée de barbares. Ils furent peut-être les premiers moyens de civilisation de cette île; car les premières lois naissent toujours de l'agriculture; et c'est pour cela que les Grecs appelaient Cérès législatrice. Pline félicite ailleurs Pompée et Vespasien d'avoir fait paraître à Rome l'arbre d'ébène et celui de baume de la Judée au milieu de leurs triomphes, comme s'ils n'eussent pas alors triomphé seulement des nations, mais de la nature même de leur pays. Certainement si j'avais quelque souhait à faire pour perpétuer mon nom, j'aimerais mieux le voir porté par un fruit en France que par une île en Amérique. Le peuple, dans la saison de ce fruit, se rappellerait ma mémoire; mon nom, dans les paniers des paysans durerait plus que gravé sur des colonnes de marbre. Je ne connais point dans la maison de Montmorency de monument plus durable et plus cher au peuple que la cerise qui en porte le nom. Le bon-henri, qui croît sans culture au milieu des champs, fera durer plus longtemps la mémoire de Henri IV que la statue de bronze placée sur le Pont-Neuf, malgré sa grille de fer et son corps de garde. Si les graines et les génisses que Louis XV a envoyées, par un mouvement naturel d'humanité, dans l'île de Taïti, viennent à s'y multiplier, elles conserveront plus longtemps et plus chèrement sa mémoire parmi les peuples de la mer du Sud, que la petite pyramide de brique que des académiciens flatteurs tentèrent de lui élever à Quito, et peut-être que les statues qu'on lui a élevées dans son propre royaume.

Le bienfait d'une plante utile est, à mon gré, un des services les plus importants qu'un citoyen puisse rendre à son pays. Les plantes étrangères nous lient avec les nations d'où

elles viennent; elles transportent parmi nous quelque chose de leur bonheur et de leurs soleils. Un olivier me représente l'heureux pays de la Grèce mieux que le livre de Pausanias, et j'y trouve les dons de Minerve bien mieux exprimés que sur des médaillons. Sous un marronnier en fleurs, je me repose sous les riches ombrages de l'Amérique ; le parfum d'un citron me transporte en Arabie, et je suis au voluptueux Pérou en flairant l'héliotrope.

Je commencerais donc à ériger les premiers monuments de la reconnaissance publique à ceux qui nous ont apporté des plantes utiles : pour cet effet, je choisirais une des îles de la Seine, dans les environs de Paris, afin d'en faire un Élysée. Par exemple, je prendrais celle qui est au-dessous du hardi pont de Neuilly, et qui ne tardera pas, avant quelques années, de se trouver dans les faubourgs de Paris; j'y ajouterais le bras de la Seine qui ne sert point à la navigation, et une grande portion du continent qui l'avoisine; je planterais autour de ce vaste terrain, et le long de ses rivages, les arbres, les arbrisseaux et les herbes dont la France a été enrichie depuis plusieurs siècles. On y verrait des marronniers d'Inde, des tulipiers, des mûriers, des acacias de l'Amérique et de l'Asie, des pins de la Virginie et de la Sibérie, des oreilles-d'ours des Alpes, des tulipes de Calcédoine, etc. Le sorbier du Canada, avec ses grappes écarlates, le magnolia grandiflora de l'Amérique, qui produit la plus grande et la plus odorante des fleurs, et le thuya de la Chine, toujours vert, qui n'en porte point d'apparentes, entrelaceraient leurs rameaux, et formeraient çà et là des bocages enchantés. On placerait sous leurs ombrages, et au milieu des tapis de plantes de différentes verdures, les monuments de ceux qui les ont apportés en France. On verrait croître autour du magnifique tombeau de Nicot, ambassadeur de France en Portugal, qui est à présent dans l'église de Saint-Paul, la fameuse plante du tabac, appelée d'abord de son nom nicotiane, parce que ce fut lui qui, le premier, la fit connaître dans toute l'Europe. Il n'y a point de prince européen qui ne lui doive une statue pour ce service ;

car il n'y a point de végétal au monde qui ait donné tant d'argent à leurs trésors et tant d'illusions agréables à leurs sujets : le népenthès d'Homère n'en approche pas. On pourrait graver dans le voisinage, sur un socle de marbre, le nom du Flamand Auger de Busbecq, ambassadeur de Ferdinand I[er], roi des Romains, à la Porte, d'ailleurs si recommandable par l'agrément de ses lettres, et placer ce petit monument à l'ombre du lilas qu'il apporta de Constantinople, et dont il fit présent à l'Europe[1] en 1562. La luzerne de la Médie y entourerait de ses rameaux le monument dédié à la mémoire du laboureur inconnu qui, le premier, la sema sur nos collines caillouteuses, et qui nous fit présent, dans des lieux arides, de pâturages qui se renouvellent jusqu'à quatre fois par an. A la vue du solanum de l'Amérique, qui produit à sa racine la pomme de terre, le petit peuple bénirait le nom de celui qui lui assura un aliment qui ne craint pas, comme le blé, l'inconstance des éléments et les greniers des monopoleurs. Il n'y verrait pas même sans intérêt l'urne du voyageur ignoré qui orna à perpétuité les humbles fenêtres de ses demeures obscures des couleurs brillantes de l'aurore, en lui apportant du Pérou la fleur de capucine (22).

En avançant dans ce lieu agréable, on verrait sous des dômes et sous des portiques les cendres et les bustes de ceux qui, par l'invention des arts, nous apprirent à tirer parti des productions de la nature, et qui, par leur génie, nous épargnèrent de longs et de rudes travaux. Il n'y faudrait point d'épitaphes. Les figures du métier à faire des bas, de celui qui sert à organiser la soie, et du moulin à vent, seraient des inscriptions aussi augustes et aussi expressives sur les tombeaux de leurs inventeurs, que la sphère inscrite au cylindre sur celui d'Archimède. On y pourrait tracer un jour le globe aérostatique sur le tombeau de Montgolfier; mais il faut savoir auparavant si cette étrange machine, qui transporte des hommes dans les airs au moyen d'un globe d'air dilaté par le feu, servira au bonheur des peuples; car le nom de l'inventeur même de la

[1] *Voyez* Mathiole, sur Dioscoride.

poudre à canon, s'il était connu, ne serait point admis dans l'asile des bienfaiteurs de l'humanité.

En approchant du centre de cet Élysée, on rencontrerait les monuments encore plus vénérables de ceux qui, par leur vertu, ont laissé à la postérité des fruits plus doux que ceux des végétaux de l'Asie, et ont exercé le plus sublime de tous les talents. Là seraient les tombeaux et les statues du généreux Duquesne, qui arma lui-même une escadre à ses dépens, pour la défense de la patrie; du sage Catinat, également tranquille dans les montagnes de la Savoie et dans l'humble retraite de Saint-Gratien; et de l'héroïque chevalier d'Assas, se sacrifiant la nuit pour le salut de l'armée française, dans les bois de Klostercamp. Là seraient les illustres écrivains qui enflammèrent leurs compatriotes de l'amour des grandes actions: on y verrait Amyot, appuyé sur le buste de Plutarque. Et vous qui avez donné à la fois le précepte et l'exemple de la vertu, divin auteur du *Télémaque*, nous révérerions vos cendres et votre image, dans une image de ces champs Élysées que vous avez si bien décrits.

Il y aurait aussi des monuments de femmes vertueuses, car il n'y a point de sexe pour la vertu : on y verrait les statues de celles qui, avec de la beauté, préférèrent une vie laborieuse et cachée aux vaines joies du monde; des mères de famille qui rétablirent l'ordre dans une maison dérangée; qui, fidèles à la mémoire d'un époux souvent infidèle, gardèrent encore la foi conjugale après sa mort, et sacrifièrent leur jeunesse à l'éducation de leurs chers enfants; et enfin les effigies vénérables de celles qui atteignirent au plus haut degré de l'illustration par l'obscurité même de leurs vertus. On y transporterait le tombeau d'une dame de Lamoignon, de la pauvre église de Saint-Leu-Saint-Gilles, où il est ignoré : sa touchante épitaphe l'en rendrait encore plus digne que le ciseau de Girardon, dont il est le chef d'œuvre : on y lit qu'on avait dessein d'enterrer son corps dans un autre endroit; mais les pauvres de la paroisse, à qui elle avait fait beaucoup de bien pendant sa vie, l'enlevèrent par force, et le déposèrent dans leur église :

sans doute ils transporteraient eux-mêmes les restes de leur bienfaitrice, et viendraient les exposer dans ce lieu à la vénération publique.

Hic manus, ob patriam pugnando vulnera passi,
Quique sacerdotes casti dum vita manebat,
Quique pii vates et Phœbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
Quique sui memores alios fecere merendo.
Æneid., lib. VI.

« Là seraient les guerriers qui prodiguèrent leur sang pour la défense « de la patrie; les prêtres qui furent chastes pendant le cours de leur « vie; les poëtes pleins de piété qui chantèrent des vers dignes d'Apollon; « ceux qui contribuèrent au bonheur de la vie par l'invention des arts, « et tous ceux qui méritèrent, par leurs bienfaits, de vivre dans la mé« moire des hommes. »

Il y aurait là des monuments de toute espèce, distribués suivant les différents mérites : des obélisques, des colonnes, des pyramides, des urnes, des bas-reliefs, des médaillons, des statues, des socles, des péristyles, des dômes : ils n'y seraient pas entassés comme dans un magasin, mais dispersés avec goût; ils ne seraient pas tous de marbre blanc, comme s'ils sortaient de la même carrière, mais de marbre, et de pierres de toutes les couleurs. Il ne faudrait dans ce vaste terrain, auquel je suppose au moins un mille et demi de diamètre, ni alignement, ni terre bêchée, ni boulingrins, ni arbres taillés et émondés, ni rien qui ressemblât à nos jardins. Il n'y aurait de même ni inscriptions latines, ni expressions mythologiques, ni rien qui sentît son académie. Il y aurait encore moins des titres de dignités ou d'honneurs, qui rappellent les vaines idées du monde : on en retrancherait toutes les qualités que la mort détruit; on n'y tiendrait compte que des bonnes actions qui survivent aux citoyens, et qui sont les seuls titres dont la postérité se soucie, et que Dieu récompense. Les inscriptions en seraient simples, et naîtraient de chaque sujet. Ce ne seraient pas les vivants qui y parleraient inutilement aux morts et aux objets inanimés, comme dans les nôtres; mais les morts et les objets inanimés qui parleraient aux vivants pour leur instruction, comme chez les anciens. Ces correspondances

d'une nature invisible à la nature visible, d'un temps éloigné au temps présent, donnent à l'âme l'extension céleste de l'infini, et sont les sources du charme que nous font éprouver les inscriptions antiques.

Ainsi, par exemple, sur un rocher planté au milieu d'une touffe de fraisiers du Chili, on lirait ces mots :

J'ETAIS INCONNUE A L'EUROPE; MAIS, EN TELLE ANNÉE, UN TEL, NÉ EN TEL LIEU, M'A TRANSPORTÉE DES HAUTES MONTAGNES DU CHILI; ET MAINTENANT JE PORTE DES FLEURS ET DES FRUITS DANS L'HEUREUX CLIMAT DE LA FRANCE.

Au-dessous d'un bas-relief de marbre de couleur, qui représenterait des petits enfants buvant, mangeant et se réjouissant, on lirait cette inscription :

NOUS ÉTIONS EXPOSÉS DANS LES RUES AUX CHIENS, A LA FAIM ET AU FROID : UNE TELLE, DE TEL LIEU, NOUS A LOGÉS, NOUS A VÊTUS, ET NOUS A RENDU LE LAIT REFUSÉ PAR NOS MÈRES.

Au pied de la statue de marbre blanc d'une jeune et belle femme assise, et s'essuyant les yeux, avec les symptômes de la douleur et de la joie :

J'ÉTAIS ODIEUSE AU CIEL ET AUX HOMMES; MAIS, TOUCHÉE DE REPENTIR, J'AI APAISÉ LE CIEL PAR MES LARMES, ET J'AI RÉPARÉ LE MAL QUE J'AI FAIT AUX HOMMES EN SERVANT LES MALHEUREUX.

Près de là on lirait, sous celle d'une jeune fille mal vêtue, filant au fuseau, et regardant le ciel avec ravissement :

J'AI MÉPRISÉ LES VAINES JOIES DU MONDE, ET MAINTENANT JE SUIS HEUREUSE.

Il y aurait de ces monuments qui n'auraient pour tout éloge qu'un seul nom : tel serait, par exemple, le tombeau qui renfermerait les cendres de l'auteur du *Télémaque;* à moins qu'on n'y gravât ces mots, si convenables à son caractère aimant et sublime :

IL A ACCOMPLI LES DEUX PRÉCEPTES DE LA LOI : IL A AIMÉ DIEU ET LES HOMMES.

Je n'ai pas besoin de dire qu'on pourrait faire ces inscriptions d'un meilleur style que le mien; mais j'insisterais pour

que, dans ces figures, il n'y eût point d'air insolent; point de cheveux jetés au vent, comme ceux de l'ange trompette de la résurrection; point de douleur théâtrale et de grands mouvements de robe, comme à la Madeleine des Carmélites; point d'attributs mythologiques, où le peuple n'entend rien. Chaque personne y serait avec son costume : on y verrait des toques de matelots, des cornettes de bonnes sœurs, des sellettes de Savoyards, des pots au lait, et des pots au bouillon. Ces statues de citoyens vertueux seraient bien aussi respectables que celles des dieux du paganisme, et certainement plus intéressantes que celle du rémouleur ou du gladiateur antique : mais il faudrait que nos artistes s'étudiassent à rendre, comme les anciens, les caractères de l'âme dans l'attitude du corps et dans les traits du visage, tels que le repentir, l'espérance, la joie, la sensibilité, la naïveté. Voilà les costumes de la nature, qui ne varient jamais, et qui plaisent toujours, sous quelque habit qu'on les mette. Plus même les occupations et les vêtements de ces personnages seront méprisables, plus l'expression de la charité, de l'humanité, de l'innocence et de toutes leurs vertus y paraîtra sublime. La statue d'une jeune et belle femme travaillant, comme Pénélope, à une toile, et vêtue modestement d'une robe grecque à longs plis, y plairait sans doute à tous les yeux; mais je la trouverais mille fois plus touchante que celle de Pénélope même, occupée du même travail, sous les lambeaux de l'infortune et de la misère.

Il n'y aurait sur ces tombeaux ni squelettes, ni ailes de chauve-souris, ni faux du Temps, ni aucun de ces attributs effrayants avec lesquels nos éducations d'esclaves cherchent à nous faire peur de la mort, ce dernier bienfait de la nature; mais on y verrait les symboles qui annoncent une vie heureuse et immortelle : des vaisseaux battus de la tempête qui arrivent au port, des colombes qui prennent leur vol vers les cieux, etc.

Les statues saintes des citoyens vertueux, couronnées de fleurs, avec les caractères de la félicité, de la paix et de la consolation dans leurs traits, seraient rangées vers le centre de l'île, autour d'une vaste pelouse, sous les arbres de la

patrie, tels que de grands hêtres, de majestueux sapins, des châtaigniers chargés de fruits. On y verrait aussi la vigne mariée aux ormes, et le pommier de la Normandie couvert de ses fruits colorés comme des fleurs. Du milieu de cette pelouse s'élèverait un grand temple en forme de rotonde. Il serait entouré d'un péristyle de colonnes majestueuses, comme était jadis à Rome le *moles Adriani*. Mais je le voudrais plus spacieux. Sur sa frise on lirait ces mots :

A L'AMOUR DU GENRE HUMAIN.

Au centre, il y aurait un autel simple et sans ornements, sur lequel, à certains jours de l'année, on célébrerait le service divin. Ni la sculpture, ni la peinture, ni l'or, ni les pierreries, ne seraient dignes de décorer l'intérieur de ce temple ; mais des inscriptions sacrées y annonceraient le genre de mérite qu'on y couronne. Sans doute tous ceux qui reposeraient aux environs ne seraient pas des saints ; mais au-dessus de la principale porte on lirait, sur une table de marbre blanc, ces paroles divines :

ON LUI A BEAUCOUP REMIS, PARCE QU'ELLE A BEAUCOUP AIMÉ.

Sur une autre partie de la frise on graverait celle-ci, qui nous éclaire sur la nature de nos devoirs :

LA VERTU EST UN EFFORT FAIT SUR NOUS-MÊMES POUR LE BIEN DES HOMMES, DANS L'INTENTION DE PLAIRE A DIEU SEUL.

On y pourrait joindre la suivante, propre à réprimer nos ambitieuses émulations :

LE PLUS PETIT ACTE DE VERTU VAUT MIEUX QUE L'EXERCICE DES PLUS GRANDS TALENTS.

Sur d'autres tables on pourrait écrire des maximes d'espérance dans la Providence divine, tirées des philosophes de toutes les nations, telles que celle-ci, qui vient des Perses modernes :

QUAND ON EST LE PLUS AFFLIGÉ, C'EST ALORS QU'IL FAUT ESPÉRER LE PLUS DE CONSOLATION ; LE PLUS ÉTROIT DU DÉFILÉ EST A L'ENTRÉE DE LA PLAINE [1].

Et cette autre du même pays :

[1] Chardin, *palais d'Ispahan*.

QUICONQUE A ATTACHÉ FORTEMENT SON COEUR A DIEU S'EST DÉLIVRÉ HEUREUSEMENT DE TOUTES LES AFFLICTIONS QUI LUI PEUVENT ARRIVER EN CE MONDE ET EN L'AUTRE.

On y en pourrait mettre de philosophiques sur la vanité des choses de ce monde, telles que celle-ci :

COMPTEZ CHACUN DE VOS JOURS PAR DES PLAISIRS, PAR DES AMOURS, PAR DES TRÉSORS ET PAR DES GRANDEURS; LE DERNIER LES ACCUSERA TOUS DE VANITÉ.

Ou cette autre, qui nous ouvre une perspective dans l'autre vie :

CELUI QUI A DONNÉ LA LUMIÈRE AUX YEUX DE L'HOMME, DES SONS A SON OUÏE, DES PARFUMS A SON ODORAT, ET DES FRUITS A SON GOUT, SAURA BIEN REMPLIR UN JOUR SON COEUR, QUE RIEN NE PEUT SATISFAIRE ICI-BAS.

Et cette autre, qui nous porte à la charité envers les hommes par notre propre intérêt :

QUAND ON ÉTUDIE LE MONDE, ON NE FAIT CAS QUE DES HOMMES QUI ONT DE LA SAGACITÉ; MAIS QUAND ON S'ÉTUDIE SOI-MÊME, ON N'ESTIME QUE CEUX QUI ONT DE L'INDULGENCE.

Celle-ci serait inscrite en lettres de bronze antique, autour de la coupole :

MANDATUM NOVUM DO VOBIS, UT DILIGATIS INVICEM SICUT DILEXI VOS, UT ET VOS DILIGATIS INVICEM.

Joan., cap. XIII, ℣ 34.

« Je vous donne un dernier commandement, que vous vous aimiez « les uns les autres, comme je vous ai aimés moi-même. »

Pour décorer ce temple au dehors avec une dignité convenable, il ne faudrait d'autres ornements que ceux de la nature. Les premiers rayons du soleil levant et les derniers du soleil couchant doreraient sa coupole, élevée au-dessus des forêts, pendant le jour les feux du midi, et pendant la nuit la clarté de la lune, traceraient sur la pelouse son ombre majestueuse; la Seine en répéterait les reflets dans ses eaux, les tempêtes frémiraient en vain contre son énorme voûte; et lorsque le temps l'aurait bronzée de mousse, les chênes de la patrie sortiraient de ses antiques claveaux; et les aigles du ciel, planant autour, viendraient y faire leurs nids.

Ni les talents, ni la naissance, ni l'or, ne seraient des titres pour avoir un monument dans cette terre patriotique et sainte. Mais, dira-t-on, qui déciderait du mérite de ceux dont on y déposerait les cendres? Le roi seul en serait le juge, et le peuple le rapporteur. Il ne suffirait pas à un citoyen, pour obtenir ce genre d'illustration, de cultiver une plante dans une serre chaude, ni même dans son jardin; mais il faudrait qu'elle fût naturalisée en plein champ, et qu'on en portât vendre les fruits au marché. Ce ne serait pas assez que le modèle d'une machine ingénieuse fût dans le cabinet d'un artiste, et approuvé par l'Académie des Sciences : il faudrait que la machine même fût entre les mains du peuple, et à son usage. Il ne suffirait pas, pour constater le succès d'un ouvrage littéraire, qu'il eût été couronné par l'Académie française, mais il faudrait qu'il fût lu de la classe d'hommes à laquelle il est destiné. Ainsi, par exemple, une ode à la patrie serait réputée ne rien valoir, si elle n'était chantée dans les rues par le peuple. Le mérite d'un homme de guerre ou de mer ne se déciderait pas d'après les gazettes, mais d'après la voix des soldats ou des matelots. A la vérité, le peuple ne connaît guère dans les citoyens d'autre vertu que la bienfaisance : il ne consulte que son premier besoin; mais son instinct, sur ce point, est conforme à la loi divine : car toutes les vertus aboutissent à celle-là, même celles qui en paraissent les plus éloignées; et quand il y aurait des riches qui chercheraient à le captiver en lui faisant du bien, c'est précisément là ce que nous nous proposons de leur inspirer. Ils rempliraient leurs devoirs, et les grandes conditions se rapprocheraient des petites.

Il résulterait d'une pareille institution le rétablissement d'une des lois de la nature les plus importantes à une nation : je veux dire une perspective inépuisable de l'infini, aussi nécessaire au bonheur d'un peuple qu'à celui d'un particulier. Telle est, comme nous l'avons entrevu ailleurs, la nature de l'esprit humain; s'il ne voit l'infini dans ses vues, il se reploie sur lui-même, et il se détruit par ses propres forces. Rome présenta au patriotisme de ses citoyens la conquête du monde;

mais ce but était trop borné. Sa dernière victoire eût été le commencement de sa ruine. L'établissement que je propose n'a point cet inconvénient. Il n'y a point pour l'homme d'objet plus étendu et plus profond que celui de sa propre fin; il n'y a point de monuments plus variés et plus agréables que ceux de la vertu. Quand on n'élèverait chaque année, dans cet Élysée, qu'un socle de marbre de Bretagne ou de granit d'Auvergne, il y aurait de quoi tenir toujours le peuple en haleine par le spectacle de la nouveauté. Les provinces du royaume plaideraient contre la capitale pour y faire placer leurs habitants vertueux. Quel auguste tribunal on pourrait former d'évêques illustres par leur piété, de magistrats intègres, de généraux d'armée célèbres, pour examiner leurs diverses prétentions ! Que de mémoires paraîtraient au jour, propres à intéresser le peuple, qui ne voit dans sa bibliothèque que des arrêts de mort des fameux scélérats, ou la vie des saints, qui sont hors de sa portée ! Que de sujets nouveaux pour nos gens de lettres, qui ne savent plus que rebattre éternellement le siècle de Louis XIV, ou être les facteurs de la réputation des Grecs et des Romains ! Que d'anecdotes curieuses pour nos riches voluptueux ! Ils payent fort chèrement l'histoire d'un insecte de l'Amérique, gravé de toutes les manières, et étudié au microscope, minute par minute, dans toutes les phases de sa vie. Ils n'auraient pas moins de plaisir à connaître les mœurs d'un pauvre charbonnier élevant vertueusement sa famille dans les forêts, au milieu des contrebandiers et des brigands; ou celles d'un misérable pêcheur qui, pour fournir aux délices de leurs tables, vit, comme une mauve, au milieu des tempêtes.

Je ne doute pas que ces monuments, exécutés avec le goût dont nous sommes capables, n'attirassent à Paris une foule de riches étrangers. Ils y viennent aujourd'hui pour y vivre, ils y viendraient encore pour y mourir. Ils chercheraient à bien mériter d'une nation devenue l'arbitre des vertus de l'Europe, et à acquérir un dernier asile dans la terre sainte de cet Élysée, où tous les hommes vertueux et bien-

faisants seraient réputés citoyens. Cet établissement, qu'on peut sans doute former d'une manière bien supérieure à la faible esquisse que j'en présente, servirait à rapprocher les grandes conditions des petites, bien mieux que nos églises mêmes, où l'avarice et l'ambition mettent souvent entre les citoyens des distinctions plus humiliantes qu'il n'y en a dans la société. Il attirerait les étrangers à la capitale, en leur offrant les droits d'une bourgeoisie illustre et immortelle. Il réunirait enfin la religion à la patrie, et la patrie à la religion, dont les liens mutuels sont bientôt près de se rompre.

Je n'ai pas besoin de dire que cet établissement ne coûterait rien à l'État. On en ferait les frais, et on l'entretiendrait par le revenu de quelque riche abbaye, puisqu'il serait consacré à la religion et aux récompenses de la vertu. Il ne faudrait pas qu'il devînt, comme les monuments de Rome moderne, et même comme plusieurs de nos monuments royaux, un objet de lucre pour des particuliers qui en vendent la vue aux curieux. On se garderait bien d'en bannir le peuple quand il est mal vêtu, et d'en chasser, comme dans nos jardins publics, les pauvres et honnêtes ouvrières en casaquin, tandis que des courtisanes bien parées se promènent avec effronterie dans leurs grandes allées. Les plus petites gens du peuple pourraient y entrer en tout temps. C'est à vous, ô malheureux de toutes les conditions, qu'appartiendrait la vue des amis de l'humanité; et vos patrons ne sont désormais que parmi les statues des hommes vertueux! Là, un militaire, à la vue de Catinat, apprendrait à supporter la calomnie. Là, une fille du monde, lassée de son misérable métier, baisserait les yeux en soupirant, en voyant la statue de la Pudeur honorée; mais à la vue de celle d'une femme de son état retournée vers la vertu, elle les relèverait vers celui qui préféra le repentir à l'innocence.

On pourra m'objecter que notre peuple ne tarderait pas à porter la destruction dans tous ces monuments. C'est en effet ce qu'il ne manque guère de faire à l'égard de ceux qui ne l'intéressent point. Il y aurait sans doute une police dans ce lieu;

mais le peuple respecte les monuments qui sont à son usage. Il ravage un parc, mais il ne détruit rien dans les campagnes. Il prendrait bientôt l'Élysée de la patrie sous sa protection, et il s'y surveillerait lui-même bien mieux que les suisses et les gardes.

Il y aurait encore plus d'un moyen de lui rendre ce lieu respectable et cher. Il faudrait qu'il fût un asile inviolable pour tous les infortunés; par exemple, pour les pères endettés de mois de nourrice de leurs enfants, et pour ceux qui ont fait des fautes légères et inconsidérées. Il faudrait qu'on n'y pût arrêter un homme que par un ordre exprès du roi, signé de sa main. Ce serait là aussi que pourraient s'adresser des familles laborieuses qui manquent de travail. Il serait défendu d'y faire l'aumône, mais permis d'y faire du bien. Des gens vertueux, qui savent connaître et employer les hommes, viendraient y chercher des sujets en faveur desquels ils pussent employer leur crédit; d'autres, pour honorer la mémoire de quelque homme illustre, donneraient des repas au pied de sa statue à quelque famille de pauvres gens. L'État en donnerait l'exemple à certaines époques chères à la patrie, comme à la fête du roi. Il y ferait donner des vivres au petit peuple, non pas en lui jetant des pains à la tête, comme dans nos réjouissances publiques; mais on les lui distribuerait en le faisant asseoir sur l'herbe, par corps de métiers, autour des statues de ceux qui les ont inventés ou perfectionnés. Ces repas ne ressembleraient point à ceux que nos gens riches donnent quelquefois aux misérables par cérémonie, où ils les servent respectueusement avec des serviettes sous le bras. Ceux qui les donneraient seraient obligés de se mettre à table et de manger avec eux. Ils ne s'occuperaient point du soin de leur laver les pieds; mais ils seraient tenus de leur rendre un service plus utile, en leur donnant des bas et des chaussures.

Là, le riche apprendrait à pratiquer réellement la vertu, et le peuple à la connaître. La nation s'y instruirait de ses devoirs, et s'y formerait une idée de la véritable grandeur. Elle verrait les offrandes présentées à la mémoire des hommes

vertueux, et offertes à la Divinité, tourner enfin au profit des misérables.

Ces repas nous rappelleraient les agapes des premiers chrétiens, et les saturnales de la mort, où chaque jour nous entraîne, et qui, nous rendant bientôt tous égaux, ne mettront entre nous d'autre différence que celle du bien que nous aurons fait pendant la vie.

Autrefois, pour honorer la mémoire des hommes vertueux, les fidèles se rassemblaient dans les lieux consacrés par leurs actions ou par leurs tombeaux sur le bord d'une fontaine ou à l'ombre d'une forêt. Là, ils apportaient des vivres, et invitaient ceux qui n'en avaient pas à venir les partager avec eux. Les mêmes coutumes ont été communes à toutes les religions; elles subsistent encore dans celles de l'Asie; vous les retrouvez chez les anciens Grecs. Lorsque Xénophon eut fait cette fameuse retraite où il sauva dix mille de ses compatriotes, en ravageant le territoire de la Perse, il destina une partie du butin qu'il y avait gagné à fonder dans la Grèce une chapelle en l'honneur de Diane. Il y attacha un revenu, des chasses, et des repas pour ceux qui, chaque année, s'y rendraient à certain jour.

DU CLERGÉ.

Si nos pauvres participent quelquefois à quelque misérable distribution ecclésiastique, les secours qu'ils en reçoivent, loin de les tirer de la misère, ne font que les y entretenir. Que de fonds de terre cependant ont été légués en leur faveur à l'Église! Pourquoi n'en distribue-t-on pas les revenus en sommes assez fortes pour tirer, au moins chaque année, de l'indigence un certain nombre de familles? Les gens du clergé disent qu'ils sont les administrateurs des biens des pauvres, mais les pauvres ne sont ni des fous, ni des imbéciles, pour avoir besoin d'administrateurs : d'ailleurs, on ne pourrait prouver, par aucun passage de l'Ancien ou du Nouveau Testament, que cette charge appartient aux prêtres : si ceux-ci sont les administrateurs des pauvres, ils ont donc actuellement dans le royaume sept millions d'hommes dans leur ad-

ministration temporelle. Je ne pousserai pas plus loin cette réflexion. Il faut rendre à chacun ce qui lui est dû : les prêtres sont de droit divin les avocats des pauvres ; mais c'est le roi seul qui est leur administrateur naturel.

Comme l'indigence est la principale cause des vices du peuple, l'opulence peut, comme elle, produire à son tour des désordres dans le clergé. Je ne m'appuierai pas ici des répréhensions de saint Jérôme, de saint Bernard, de saint Augustin, et des autres Pères de l'Église, au clergé de leur temps et de leur pays, dans lesquelles ils leur prophétisaient la destruction totale de la religion, comme une suite nécessaire de leurs mœurs et de leurs richesses. La prophétie de plusieurs d'entre eux n'a pas tardé à se vérifier en Afrique, en Asie, en Judée, et dans l'empire de la Grèce, où non-seulement la religion a disparu, mais même les gouvernements de ces nations. L'avidité de la plupart des ecclésiastiques rend bientôt les fonctions de l'Église suspectes : c'est un argument qui frappe tous les hommes. « Je crois, disait Pascal, « à des témoins qui se font égorger. » Il y aurait cependant quelques objections à faire à ce raisonnement; mais il n'y en a point contre celui-ci : « Je me méfie des témoins « qui s'enrichissent. » A la vérité, la religion a des preuves naturelles et surnaturelles, bien supérieures à celles que peuvent lui fournir les hommes. Elle ne dépend ni de notre ordre ni de notre désordre ; mais la patrie en dépend.

Les prêtres sont les enfants de leur siècle, comme les autres hommes. Les vices qu'on leur reproche appartiennent en partie à leur nation, au temps où ils vivent, à la constitution politique de l'État, et à leur éducation. Les nôtres sont des Français comme nous ; ce sont nos parents, sacrifiés souvent à notre propre fortune par l'ambition de nos pères. Si nous étions chargés de leurs devoirs, nous nous en acquitterions souvent plus mal. Je n'en connais point de si pénibles et de si dignes de respect que ceux d'un bon ecclésiastique. Je ne parle pas de ceux d'un évêque qui veille sur son diocèse, qui forme de sages séminaires, qui entretient l'ordre et la paix dans les commu-

nautés, qui résiste aux méchants et supporte les faibles, qui est toujours prêt à secourir les malheureux, et qui, dans ce siècle d'erreur, réfute les objections des ennemis de la foi par ses propres vertus : il est récompensé par l'estime publique. On peut acheter par de pénibles travaux la gloire d'être un Fénelon ou un Juigné. Je ne dis rien de ceux d'un curé, qui attirent quelquefois par leur importance l'attention des rois, ni de ceux d'un missionnaire qui va au martyre. Souvent les combats de celui-ci ne durent qu'un jour, et sa gloire est immortelle. Mais je parle de ceux d'un simple et obscur habitué de paroisse, auquel personne ne fait attention. Il est obligé d'abord de sacrifier les plaisirs et la liberté de sa jeunesse à d'ennuyeuses et pénibles études. Il faut qu'il supporte, tous les jours de sa vie, la continence, comme une lourde cuirasse, dans mille occasions propres à la faire perdre. Le monde n'honore que des vertus de théâtre et des victoires d'un moment. Mais combattre chaque jour un ennemi logé au dedans de soi, et qui s'approche en ami; repousser sans cesse, sans témoin, sans gloire, sans éloge, la plus forte des passions et le plus doux des penchants, voilà ce qui est difficile. Des combats d'une autre espèce l'attendent au dehors. Il est obligé d'exposer journellement sa vie dans des maladies épidémiques. Il faut qu'il confesse, la tête sur le même oreiller, des malades qui ont la petite vérole, la fièvre putride, le pourpre. Ce courage obscur me paraît fort supérieur au courage militaire. Le soldat combat à la vue des armées, au bruit du canon et des tambours; il se présente à la mort en héros : mais le prêtre s'y dévoue en victime. Quelle fortune celui-ci se promet-il de ses travaux? une subsistance souvent précaire. D'ailleurs, quand il acquerrait des biens, il ne peut les faire passer à ses descendants Il voit toutes ses espérances temporelles mourir avec lui. Quel dédommagement reçoit-il des hommes? Avoir à consoler souvent des gens qui n'ont plus de foi; être le refuge des pauvres, et n'avoir rien à leur donner; être persécuté quelquefois pour ses vertus mêmes; voir tourner ses combats en mépris, ses démarches en

ruses, ses vertus en vices, sa religion en ridicule : tels sont les devoirs et la récompense que le monde donne à la plupart de ces hommes, dont il envie le sort.

Voilà ce que j'ai osé proposer pour le bonheur du peuple et des principaux ordres de l'État, et ce qu'il m'a été permis de mettre au jour. Assez de philosophes et de politiques ont déclamé contre les vices de la société, sans s'embarrasser d'en rechercher les causes, et encore moins les remèdes. Les plus habiles n'ont vu nos maux qu'en détail, et n'y ont employé que des palliatifs. Les uns ont proscrit le luxe, d'autres les célibataires, et ont voulu forcer à se charger d'une famille des gens qui n'ont pas de quoi subvenir à leurs propres besoins. D'autres ont voulu qu'on emprisonnât les mendiants, d'autres ont défendu aux filles de joie de paraître dans les rues. Ils agissent comme ces médecins qui, pour guérir les boutons d'un corps malade, s'efforceraient de les répercuter au dedans. Politiques, vous appliquez le remède à la tête, parce que la douleur est au front ; mais le mal est dans les nerfs : c'est au cœur qu'il faut pourvoir; c'est le peuple qu'il faut guérir.

ÉTUDE QUATORZIÈME.

DE L'ÉDUCATION.

« A quoi, dit Plutarque [1], devoit Numa plustost employer « son estude qu'à faire bien nourrir les enfants et à faire exer- « citer les jeunes gens, afin qu'ils ne fussent differents des « mœurs, ni turbulents pour la diversité de leur nourriture, « mais fussent tous accordants ensemble pour avoir esté, « dans leur enfance, acheminés à une mesme trace, et mou- « lés sur une mesme forme de la vertu? Cela, outre les au- « tres utilités, servit encore à maintenir les lois de Lycur- « gue; car la crainte du serment que les Spartiates avoient

[1] Plutarque, comparaison de Numa et de Lycurgue.

« juré eust eu bien peu d'efficace, si, par l'institution et la « nourriture, il n'eust, par maniere de dire, teint en laine « les mœurs des enfants, et ne leur eust, avec le lait de « leurs nourrices, presque fait sucer l'amour de ses lois et « de sa police. »

Voilà un jugement qui condamne toutes nos éducations, en faisant l'éloge de celle de Sparte. Je ne balance pas à attribuer à nos éducations modernes l'esprit inquiet, ambitieux, haineux, tracassier et intolérant de la plupart des Européens : on en peut voir des effets dans les malheurs des peuples. Il est remarquable que ceux qui ont été les plus agités au dedans et au dehors sont précisément ceux où notre éducation si vantée a été la plus florissante : c'est ce qu'on peut vérifier pays par pays, siècle par siècle. Les politiques ont cru voir la cause des malheurs publics dans les différentes formes de gouvernements; mais la Turquie est tranquille, et l'Angleterre est souvent agitée. Toutes formes politiques sont indifférentes au bonheur d'un État, comme nous l'avons dit, pourvu que le peuple y soit heureux. Nous aurions pu ajouter : Et pourvu que les enfants le soient aussi.

Le philosophe Laloubère, envoyé de Louis XIV à Siam, dit, dans la relation de son voyage, que les Asiatiques se moquent de nous, quand nous leur vantons l'excellence de la religion chrétienne pour le bonheur des États. Ils demandent, en lisant nos histoires, comment il est possible que notre religion soit si humaine, et que nous fassions la guerre dix fois plus souvent qu'eux. Que diraient-ils donc s'ils voyaient parmi nous nos procès perpétuels, les médisances et les calomnies de nos sociétés, les jalousies des corps, les batteries du petit peuple, les duels des gens bien élevés, et nos haines de tout genre, auxquelles on ne voit rien de comparable en Asie, en Afrique, chez les Tartares ni chez les sauvages, au témoignage même des missionnaires? Pour moi, je trouve la cause de tous ces désordres particuliers et généraux dans notre éducation ambitieuse. Quand on a bu, dès l'enfance, dans la coupe de l'ambition, la soif en reste

toute la vie, et elle dégénère en fièvre au pied des autels.

Certainement ce n'est pas la religion qui en est la cause. Je ne sais pas comment des royaumes soi-disant chrétiens ont pu adopter l'ambition pour base de l'éducation publique. Indépendamment de leur constitution politique, qui l'interdit à tous ceux de leurs sujets qui n'ont pas d'argent, c'est-à-dire au plus grand nombre, il n'y a point de passion si constamment proscrite par la religion. Nous avons observé qu'il n'y avait que deux passions dans le cœur humain, l'amour et l'ambition. Les lois civiles portent de grandes peines contre les excès de la première; elles en répriment, tant qu'elles peuvent, les mouvements. Il y a des peines infamantes contre la prostitution, et même en quelques lieux il y en a de mort contre l'adultère. Mais ces mêmes lois vont au-devant de la seconde; elles lui proposent partout des prix, des récompenses et des honneurs. Ces opinions règnent jusque dans les cloîtres. Il y a un grand scandale dans un couvent, si les intrigues amoureuses d'un moine viennent à y éclater; mais que d'éloges y sont donnés à celles qui le font cardinal! Que de railleries, d'imprécations et de malédictions contre la faiblesse imprudente! Que de termes doux et honorables pour la ruse audacieuse! Noble émulation, amour de la gloire, esprit, intelligence, mérite récompensé, de combien de noms glorieux pallie-t-on l'intrigue, la flatterie, la simonie, la perfidie, et tous les vices qui marchent, dans tous les états, à la suite de l'ambitieux!

Voilà comme juge le monde; mais la religion, toujours conforme à la nature, porte sur les caractères de ces deux passions un jugement bien différent. Jésus appelle à lui la faible Samaritaine, il pardonne à la femme adultère, il absout la pécheresse qui baigne ses pieds de larmes; mais écoutez comme il sévit contre les ambitieux : « Malheur à vous, « scribes et pharisiens, qui aimez les premières places dans « les festins et les premières chaires dans les synagogues, « qui aimez qu'on vous salue dans les places publiques, et « que les hommes vous appellent Maîtres! Malheur aussi à

« vous, docteurs de la loi, qui chargez les hommes de far-« deaux qu'ils ne sauraient porter, et qui ne voudriez pas les « avoir touchés du bout du doigt! Malheur aussi à vous, « docteurs de la loi, qui vous êtes saisis de la clef de la « science, et qui, n'y étant point entrés vous-mêmes, l'avez « encore fermée à ceux qui voulaient y entrer! etc. [1]. » Il leur déclare que, malgré leurs vains honneurs dans ce monde, les prostituées les précéderont au royaume de Dieu. Il nous ordonne, en plusieurs endroits, de prendre garde à eux; et il nous avertit que nous les reconnaîtrons à leurs fruits. Dans des jugements si différents des nôtres, il juge nos passions suivant leurs convenances naturelles. Il pardonne à la prostitution, qui est en elle-même un vice, mais qui n'est, après tout, qu'une faiblesse par rapport à l'ordre de la société; et il condamne sans indulgence l'ambition, comme un crime qui est à la fois contre l'ordre de la société et celui de la nature. La première ne fait que le malheur de deux coupables, mais la seconde fait celui du genre humain.

A cela nos docteurs répondent qu'il ne s'agit dans l'éducation de nos enfants que de leur inspirer l'émulation de la vertu. Je ne crois pas qu'il soit question dans nos colléges d'exercices de vertu, si ce n'est pour faire à ce sujet quelques thèmes ou quelques amplifications. Mais on leur donne une véritable ambition, en leur apprenant à se disputer les premières places dans les classes, et en leur faisant adopter mille systèmes intolérants. Aussi, quand ils ont une fois la clef de la science dans leur poche, ils sont bien déterminés, comme leurs maîtres, à n'y laisser entrer personne que par leur porte.

La vertu et l'ambition sont incompatibles. La gloire de l'ambition est de monter, et celle de la vertu de descendre. Voyez comme Jésus réprimande ses apôtres, lorsqu'ils lui demandent lequel d'entre eux doit être le premier. Il prend un enfant, et le met au milieu d'eux. Sans doute ce n'était pas un enfant de nos écoles. Ah! lorsqu'il nous recommande

[1] *Saint Matthieu*, chap. XXIII et suiv

l'humilité si convenable à notre faible et misérable nature, c'est qu'il n'a pas cru que la puissance, même suprême, pût faire notre bonheur dans ce monde : et il est digne de remarque que ce ne fut pas au disciple qu'il aimait le plus qu'il donna la primauté sur les autres ; mais pour prix de son amour, qui fut fidèle jusqu'à la mort, il lui légua, en mourant, sa propre mère.

Cette prétendue émulation inspirée aux enfants les rend pour toute leur vie intolérants, vains, changeants au moindre blâme ou au plus petit éloge d'un inconnu. On leur donne, dit-on, de l'ambition pour leur bonheur, afin qu'ils fassent fortune dans le monde ; mais la cupidité naturelle suffit au delà pour remplir cet objet. Est-ce que les marchands, les ouvriers et toutes les professions lucratives, c'est-à-dire tous les états de la société, ont besoin d'un autre stimulant ? Si l'on n'inspirait d'ambition qu'à un seul enfant, destiné à remplir un jour de grands emplois, cette éducation, qui ne serait pas sans inconvénient, serait au moins convenable à la carrière qu'il doit parcourir : mais en l'inspirant à tous, vous donnez à chacun d'eux autant d'ennemis qu'il a de compagnons ; vous les rendez malheureux les uns par les autres. Ceux qui ne peuvent s'élever par leurs talents cherchent à réussir auprès de leurs maîtres par des flatteries, et à faire tomber leurs égaux par leurs médisances. Si ces moyens ne leur réussissent pas, ils prennent en haine les objets de leur émulation, qui valent à leurs camarades des applaudissements, et qui sont pour eux des sources perpétuelles d'ennui, de châtiments et de larmes. Voilà pourquoi tant d'hommes bannissent de leur mémoire les temps et les objets de leurs premières études, quoiqu'il soit naturel au cœur humain de se rappeler avec délices les époques de l'enfance. Combien voient encore avec une tendre émotion les berceaux d'osier et les poêlons rustiques qui ont servi à leurs premières couches et à leurs premières tables, et ne peuvent voir sans aversion un Turselin ou un Despautère ! Je ne doute pas que ces dégoûts de l'éducation n'in-

fluent beaucoup sur l'amour que nous devons porter à la religion, parce qu'on ne nous en montre de même les éléments qu'avec tristesse, orgueil et inhumanité.

J'avoue cependant qu'il est heureux, pour beaucoup d'enfants qui ont de mauvais parents, qu'il y ait des colléges : ils y sont moins malheureux que dans la maison paternelle. Les défauts de leurs maîtres, étant exposés à la vue, sont, en partie, réprimés par la crainte de la censure publique; mais il n'en est pas ainsi de ceux de leurs parents. Par exemple, l'orgueil d'un homme de lettres est babillard, et quelquefois instructif; celui d'un ecclésiastique est dissimulé, mais flatteur; celui d'un gentilhomme est altier, mais franc; celui d'un paysan est insolent, mais naïf: mais l'orgueil d'un bourgeois est morne et stupide; c'est l'orgueil à son aise, l'orgueil en robe de chambre. Comme un bourgeois n'est jamais contredit, si ce n'est par sa femme, ils se réunissent l'un et l'autre pour rendre leurs enfants malheureux, sans même s'en douter. Peut-on croire que dans une société où tous les moralistes conviennent que les hommes sont corrompus, où les citoyens ne se maintiennent que par la crainte des lois, ou par la peur qu'ils ont les uns des autres, les enfants faibles et sans défense ne soient pas abandonnés à la discrétion de la tyrannie? Il n'y a rien de si borné et de si vain que la plupart des bourgeois; c'est chez eux que la sottise jette des racines profondes : vous en voyez beaucoup, hommes et femmes, mourir d'apoplexie pour mener une vie trop sédentaire, pour manger du bœuf et prendre du bouillon de viande étant malades, sans se douter un moment que ce régime leur soit nuisible. Il n'y a rien de si sain, disent-ils; ils l'ont toujours vu observer à leurs tantes. C'est là qu'une foule de faux remèdes et de superstitions conservent les réputations qu'ils perdent dans le monde; c'est dans leurs armoires que le cassis, espèce de poison, passe encore pour une panacée universelle. Le régime de l'éducation de leurs malheureux enfants ressemble à celui de leur santé: ils les forment à de tristes usages; ils leur font apprendre, la verge

à la main, jusqu'à l'Évangile; ils les tiennent sédentaires tout le long du jour, dans l'âge où la nature les force de se mouvoir pour se développer. Soyez sages, leur disent-ils sans cesse; et cette sagesse consiste à ne pas remuer les jambes. Une femme d'esprit, qui aimait les enfants, vit un jour, chez une marchande de la rue Saint-Denis, un petit garçon et une petite fille qui avaient l'air fort sérieux. « Vos enfants « sont bien tristes, dit-elle à la mère.—Ah! madame, ré« pondit la bourgeoise, ce n'est pas manque que nous ne les « fouettions bien pour ça.»

Les enfants, rendus misérables dans leurs jeux et dans leurs études, deviennent hypocrites et sournois devant leurs pères et leurs mères. Enfin ils grandissent. Un soir, la fille met son mantelet, sous prétexte d'aller au salut, et elle va voir son amant; bientôt sa grossesse se déclare; elle s'enfuit de la maison paternelle, et elle devient fille du monde. Un beau matin, le fils s'engage. Le père et la mère sont au désespoir. Nous n'avons rien épargné, disent-ils, pour leur éducation: nous leur avons donné des maîtres de toute espèce. Insensés! vous avez oublié le point principal, qui était de vous en faire aimer.

Ils justifient leur tyrannie par ce cruel adage: Il faut cor« riger les enfants; la nature humaine est corrompue. » Ils ne s'aperçoivent pas que ce sont eux-mêmes qui la corrompent par leurs châtiments, et que dans tous les pays où les pères sont bons, les enfants leur ressemblent (23).

Je pourrais démontrer, par une foule d'exemples, que la dépravation de nos plus fameux scélérats a commencé par la cruauté même de leur éducation, depuis Guillery jusqu'à Desrues. Mais, pour sortir tout à fait de cette perspective odieuse, nous ne ferons plus que cette réflexion: c'est que, si la nature humaine était corrompue, comme le prétendent ceux qui s'arrogent le pouvoir de la réformer, les enfants ne manqueraient pas d'ajouter une corruption nouvelle à celle qu'ils trouvent déjà introduite dans le monde lorsqu'ils y arrivent. Ainsi la société humaine atteindrait bientôt le terme

de sa destruction. Ce sont les enfants, au contraire, qui l'éloignent, en y apportant des âmes neuves et innocentes. Il faut de longs apprentissages pour leur faire naître le goût de nos passions et de nos fureurs. Les générations nouvelles ressemblent aux rosées et aux pluies du ciel, qui rafraîchissent les eaux des fleuves, ralenties dans leurs cours et prêtes à se corrompre : changez les sources d'un fleuve, vous le changerez dans tout son cours ; changez l'éducation d'un peuple, vous changerez son caractère et ses mœurs.

Il est digne de remarque que, de toutes les espèces d'êtres sensibles, l'espèce humaine est la seule dont les petits soient élevés à force de coups. Je ne voudrais pas d'autre preuve, dans le genre humain, d'une dépravation originelle. L'espèce européenne surpasse à cet égard toutes les nations du monde, comme aussi en méchanceté. Nous avons remarqué, d'après les témoignages des missionnaires mêmes, avec quelle douceur les sauvages élèvent leurs enfants, et quelle affection ceux-ci portent à leurs parents. Les Arabes étendent leur humanité jusqu'à leurs chevaux : jamais ils ne les frappent ; ils les dressent à force de caresses, et ils les rendent si dociles, qu'il n'y en a point dans le monde qui leur soient comparables en beauté et en bonté. Ils ne les attachent point dans leur camp ; ils les laissent errer en paissant aux environs, d'où ils accourent à la voix de leurs maîtres. Ces animaux dociles viennent la nuit se coucher dans leurs tentes au milieu des enfants, sans jamais les blesser. Si un cavalier tombe dans une course, son cheval s'arrête sur-le-champ, et reste auprès de lui sans le quitter. Ces peuples sont parvenus, par l'influence invincible d'une éducation douce, à faire de leurs chevaux les premiers coursiers de l'univers. On ne peut lire sans attendrissement ce que rapporte à ce sujet le vertueux consul d'Arvieux, dans son voyage du Liban. Un pauvre Arabe du Désert avait pour tout bien une magnifique jument : le consul de France à Seyde lui proposa de la lui vendre, dans l'intention de l'envoyer à Louis XIV. L'Arabe, pressé par le besoin, balança longtemps ; enfin il y consentit, et en demanda un prix considé-

rable. Le consul, n'osant de son chef donner une si grosse somme, écrivit à sa cour pour en obtenir l'agrément. Louis XIV donna ordre qu'elle fût délivrée. Le consul sur-le-champ mande l'Arabe, qui arrive monté sur sa belle coursière, et il lui compte l'or qu'il avait demandé. L'Arabe, couvert d'une pauvre natte, met pied à terre, regarde l'or; il jette ensuite les yeux sur sa jument, il soupire et lui dit: « A qui « vais-je te livrer? à des Européens qui t'attacheront, qui te « battront, qui te rendront malheureuse: reviens avec moi, « ma belle, ma mignonne, ma gazelle! sois la joie de mes « enfants! » En disant ces mots, il sauta dessus, et reprit la route du Désert.

Chez les anciens, et même chez les sauvages, la perspective de la vie sociale leur présentait une suite d'emplois depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, qui était parmi eux l'âge des grandes magistratures et du sacerdoce. Les espérances de leur religion venaient alors terminer la fin de leur carrière, et achevaient de rendre le plan de leur vie conforme à celui de la nature. C'est ainsi qu'ils entretenaient toujours dans l'âme de leurs citoyens cette perspective de l'infini, si naturelle au cœur humain. Mais la vénalité et les mauvaises mœurs ayant renversé parmi nous l'ordre de la nature, le seul âge de la vie qui ait conservé ses droits est celui de la jeunesse et des amours. C'est là l'époque où tous les citoyens dirigent leurs pensées. Chez les anciens, c'étaient les vieillards qui gouvernaient; chez nous, ce sont les jeunes gens. On force, dans tous les emplois, les vieillards de se retirer.

Si j'ai désiré qu'on élevât des monuments à la gloire de ceux qui ont enrichi notre climat de plantes exotiques, ce n'est pas que je préfère celles-là à celles de la patrie; mais c'est pour rendre à la mémoire de ces citoyens une partie de la reconnaissance que nous devons à la nature. D'ailleurs, les plantes les plus communes de nos campagnes, indépendamment de leur utilité, sont celles qui nous rappellent les sensations les plus agréables: elles ne nous jettent pas au dehors comme les plantes étrangères, mais elles nous ramènent

au dedans et à nous-mêmes. La sphère emplumée d'un pissenlit me fait ressouvenir des lieux où, assis sur l'herbe avec des enfants de mon âge, nous tentions d'enlever d'un seul souffle toutes ses aigrettes, sans qu'il en restât une seule. La fortune a soufflé de même sur nous, et a dispersé nos cercles légers dans tous les pays du monde. Je me rappelle, en voyant certains épis de graminées, l'âge heureux où nous conjuguions sur leurs stipules alternatives les différents temps et les différents modes du verbe *aimer*. Nous tremblions d'entendre nos compagnons finir à la dernière par : « Je ne vous aime plus. » Ce ne sont pas les plus belles fleurs que nous affectionnons davantage : le sentiment moral détermine à la longue tous nos goûts physiques. Les plantes qui me semblent les plus malheureuses sont aujourd'hui celles qui m'inspirent le plus d'intérêt. Souvent je fixe mon attention sur un brin d'herbe au haut d'un vieux mur, ou sur une scabieuse battue des vents au milieu d'une plaine. Plus d'une fois, en voyant dans les pays étrangers un pommier sans fleurs et sans fruits, je me suis écrié : « Oh! pourquoi la fortune vous a-t-elle re-« fusé, comme à moi, un peu de terre dans votre terre na-« tale? »

Les plantes de la patrie nous en rappellent partout l'idée d'une manière plus touchante que ses monuments. Je n'épargnerais donc rien pour les réunir autour des enfants. Je ferais de leur école un lieu charmant comme leur âge, afin que quand les injustices de leurs patrons, de leurs amis, de leurs parents, de la fortune, auraient brisé dans leur cœur tous les liens de la patrie, le lieu où leur enfance aurait été heureuse fût encore leur Capitole.

Je le décorerais de quelques tableaux. Les enfants, ainsi que le peuple, préfèrent la peinture à la sculpture, parce que cette dernière a pour eux trop de beautés de convention. Ils n'aiment point les figures toutes blanches, mais avec des joues rouges et des yeux bleus, comme leurs images de plâtre. Ils sont plus frappés des couleurs que des formes. Je voudrais qu'on y vît les portraits de nos rois enfants. Cyrus, élevé avec

des enfants de son âge, en fit des héros; les nôtres seraient élevés au moins avec les images des rois. Ils prendraient, à leur vue, les premiers sentiments de l'attachement qu'ils doivent aux pères de la patrie. On y verrait des tableaux de religion, non pas ceux qui sont effrayants, et qui sont destinés à rappeler l'homme au repentir, mais ceux qui sont propres à rassurer l'innocence. Tel serait celui de la Vierge tenant Jésus enfant dans ses bras; tel serait Jésus lui-même au milieu des enfants, portant dans leurs attitudes et leurs traits la naïveté et la confiance de leur âge, et tels que le Sueur les eût peints. On lirait au-dessous ces paroles de Jésus-Christ même :

SINÉ PARVULOS AD ME VENIRE.

« Laissez les petits venir à moi. »

S'il était nécessaire de présenter dans cette école quelque acte de sa justice, on pourrait y peindre le figuier sans fruits séchant à sa voix. On verrait les feuilles de cet arbre se crisper, ses branches se tordre, son écorce se crevasser, et le végétal entier, frappé de terreur, périr sous la malédiction de l'Auteur de la nature.

On pourrait y mettre quelque inscription simple et courte tirée de l'Évangile, comme celle-ci :

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES.

Et cette autre :

VENEZ A MOI, VOUS QUI ÊTES CHARGÉS, ET JE VOUS SOULAGERAI.

Et cette maxime déjà nécessaire à l'enfance :

LA VERTU CONSISTE A PRÉFÉRER LE BIEN PUBLIC AU NÔTRE

Et cette autre :

POUR ÊTRE VERTUEUX, IL FAUT RÉSISTER A SES PENCHANTS, A SES INCLINATIONS, A SES GOÛTS, ET COMBATTRE SANS CESSE CONTRE SOI-MÊME.

Mais il y a des inscriptions auxquelles on ne fait guère d'attention, et dont le sens importe bien davantage aux enfants : ce sont leurs propres noms. Leurs noms sont des

inscriptions qu'ils portent partout avec eux. On ne saurait croire combien ils influent sur leur caractère naturel. Notre nom est le premier et le dernier bien qui soit à notre disposition; il détermine dès l'enfance nos inclinations; il nous occupe pendant la vie et jusqu'après la mort. Il me reste un nom, dit-on. Ce sont les noms qui illustrent ou déshonorent la terre. Les rochers de la Grèce et de l'Italie ne sont ni plus anciens ni plus beaux que ceux des autres parties du monde; mais nous les estimons davantage, parce qu'ils portent de plus beaux noms. Une médaille n'est qu'un morceau de cuivre souvent rouillé, mais qui est décoré d'un nom illustre. Je voudrais donc qu'on donnât de beaux noms aux enfants. Un enfant se patronne sur son nom. S'il porte à quelque vice, ou s'il prête à quelque ridicule, comme font beaucoup des nôtres, son âme s'y incline. Bayle remarque qu'un certain inquisiteur, appelé TORRE-QUEMADA, ou de la Tour-brûlée, avait fait brûler je ne sais combien d'hérétiques dans sa vie. Un cordelier, appelé FEU-ARDENT, en fit tout autant. C'est un autre abus de donner à des enfants destinés à des occupations pacifiques des noms turbulents et ambitieux, comme ceux d'Alexandre et de César. Il est encore plus dangereux de leur en donner de ridicules. J'ai vu à cette occasion de malheureux enfants si vexés par leurs compagnons, et même par leurs propres parents, à l'occasion de leurs noms de baptême, qui emportaient quelque idée de simplicité et de bonhomie, qu'ils en prenaient insensiblement un caractère opposé de malignité et de férocité. Les exemples en sont fréquents. Deux de nos plus fameux écrivains satiriques en théologie et en poésie s'appelaient, l'un BLAISE Pascal, et l'autre COLIN Boileau. Colin n'a point de malice, disait son père. Ce mot lui en donna. La scélératesse audacieuse de Jacques CLÉMENT naquit peut-être en lui de quelque ridicule à l'occasion de son nom. L'administration doit donc veiller sur les noms donnés aux enfants, puisqu'ils ont de si terribles influences sur les caractères des citoyens. Je voudrais aussi qu'à leur nom de baptême on joignît un surnom de quel-

que famille célèbre par ses vertus, comme faisaient les Romains: ces espèces d'adoptions attacheraient les petits aux grands, et les grands aux petits. Il y avait à Rome je ne sais combien de Scipions dans les familles plébéiennes. On ferait revivre de même parmi notre peuple les noms de nos familles illustres, comme celles des Fénelon, des Catinat, des Montausier, etc.

On ne se servirait point, dans cette école, de cloches bruyantes pour annoncer les différents exercices, mais du son des flûtes, des hautbois et des musettes. Tout ce qu'on y apprendrait serait mis en vers et en musique. On ne saurait croire quelle est l'influence de ces deux arts réunis. J'en citerai quelques exemples, pris dans la législation du peuple qui a peut-être été le mieux policé, je veux dire celui de Sparte. Voici ce qu'en dit Plutarque dans la vie de Lycurgue : « Lycurgue estant donc parti de son pays pour fuir les calomnies « qui estoient les recompenses de sa vertu, il dressa premierement son voyage en Candie, là où il observa et considera « diligemment la forme de vivre et de gouverner la chose publique que l'on y gardoit, en hantant et conferant avec les « plus gens de bien et les plus renommés qui y fussent. Si « y trouva quelques lois qui lui semblerent bonnes, et en fist « extrait, en deliberation de les porter en son pays pour s'en « servir à l'avenir; aussi en trouva-t-il d'autres dont il ne « fist compte. Or, y avoit-il un personnage, entre les autres, « qui estoit estimé bien sage et bien entendu en matiere de « gouvernement, et s'appeloit Thalès, envers lequel Lycurgue « fit tant par prieres et par amitié qu'il avoit prise avec lui, « qu'il lui persuada de s'en aller à Sparte. Cettui Thalès avoit « bruit d'estre poëte lyrique, et prenoit le titre de cet art-là, « mais, en effet, il faisoit tout ce que pouvoient faire les « meilleurs et plus suffisants gouverneurs et reformateurs du « monde : car tous ses propos estoient belles chansons, ès-« quelles il preschoit et admonestoit le peuple de vivre sous l'obeissance des lois en union et concorde les uns avec les « autres, estant ses paroles accompagnées de chants, de

« gestes et d'accents pleins de douceur et de gravité, qui « secretement adoucissoient les cœurs felons des escoutants, « et les induisoient à aimer les choses honnestes, en les « detournant des seditions, inimitiés et divisions qui pour « lors regnoient entre eux; tellement qu'on peut dire que ce « fut lui qui prepara la voie à Lycurgue, par où il conduisit « et rangea depuis les Lacedemoniens à la raison. »

Lycurgue introduisit encore parmi eux la musique dans plusieurs exercices, entre autres dans ceux de la guerre [1]. « Quand toute leur armée estoit rangée en bataille, à la vue « de l'ennemi, le roy adonc sacrifioit aux dieux une chevre; « et quant commandoit aux combattants qu'ils missent tous « sur leurs testes des chapeaux de fleurs; et aux joueurs de « fluste, qu'ils sonnassent l'aubade qu'ils appellent la chan- « son de Castor, au son et à la cadence de laquelle lui- « mesme commençoit à marcher le premier; de sorte que « c'estoit chose plaisante et non moins effroyable, de les voir « ainsi marcher tous ensemble en si bonne ordonnance au son « des flustes, sans jamais troubler leur ordre ni confondre « leurs rangs, et sans se perdre ni estonner aucunement, « ains aller posement et joyeusement au son des instruments « se hasarder aux perils de la mort. »

Ainsi, à la différence des peuples modernes, la musique servait à réprimer leur courage plutôt qu'à l'exciter; et il ne leur fallait pour cela ni bonnets de peau d'ours, ni eau-de-vie, ni tambours.

Si la musique et la poésie eurent tant de pouvoir à Sparte pour ramener à la vertu des hommes corrompus, et ensuite pour les gouverner, quelle influence n'auraient-elles pas sur nos enfants dans l'âge de l'innocence! Qui pourrait jamais oublier les saintes lois de la morale, si elles étaient mises en musique, et en vers aussi agréables que ceux du *Devin du village?* De pareilles institutions feraient naître parmi nous des poëtes aussi sublimes que le sage Thalès, ou que Tyrtée, qui composa l'hymne de Castor.

[1] Plutarque, *Vie de Lycurgue.*

Ces moyens établis pour nos enfants, la première chose qu'on leur apprendrait serait la religion. On leur parlerait d'abord de Dieu, pour le leur faire aimer et craindre, mais craindre sans leur en faire peur. La peur de Dieu engendre la superstition, et donne des frayeurs horribles des prêtres et de la mort. Le premier commandement de la religion est d'aimer Dieu. « Aimez, et faites ce que vous voudrez, » disait un saint. Notre religion nous ordonne de l'aimer par-dessus toutes choses. Elle veut que nous nous adressions à lui comme à notre père. Si elle nous ordonne de le craindre, ce n'est que relativement à l'amour que nous lui devons, parce que nous devons craindre d'offenser ce que nous devons aimer. Au reste, je ne pense pas, à beaucoup près, qu'un enfant ne puisse avoir l'idée de Dieu avant l'âge de quatorze ans, comme un écrivain que j'aime d'ailleurs l'a mis en avant. Ne donne-t-on pas aux plus petits enfants des sentiments de peur et de haine pour des objets métaphysiques qui n'existent pas? Comment ne leur en inspirerait-on pas de confiance et d'amour pour l'être qui remplit toute la nature de sa bienfaisance? Les enfants n'ont pas l'idée de Dieu à la manière de la théologie ou de la philosophie; mais ils sont très-capables d'en avoir le sentiment, qui, comme nous l'avons vu, est la raison de la nature. Ce sentiment même a été exalté parmi eux du temps des croisades, jusqu'à en porter un grand nombre à se croiser pour la conquête de la terre sainte. Plût à Dieu que j'eusse conservé le sentiment de l'existence de Dieu et de ses principaux attributs, aussi pur que je l'avais dans le premier âge! C'est le cœur, plus encore que l'esprit, que la religion demande. Et quel est, je vous prie, l'être le plus rempli de la Divinité et le plus agréable à ses yeux, de l'enfant qui, plein de son sentiment, lève ses mains innocentes vers le ciel, en balbutiant sa prière, ou du scolastique qui en explique la nature?

Il est fort aisé de donner aux enfants des idées de Dieu et de la vertu. Des marguerites sur l'herbe, des fruits suspendus aux arbres de leur enclos, seraient leurs premières leçons de

théologie, et leurs premiers exercices d'abstinence et d'obéissance aux lois. On les fixerait sur l'objet principal de la religion, par le récit pur et simple de la vie de Jésus-Christ dans l'Évangile. Ils apprendraient dans leur *Credo* tout ce qu'ils peuvent savoir de la nature de Dieu, et dans le *Pater* tout ce qu'ils doivent lui demander.

Il est digne de remarque que, de tous les livres saints, il n'y en a point que les enfants apprennent avec autant de facilité que l'Évangile. Il faudrait les exercer particulièrement à en exécuter les actes, sans vaine gloire et sans respect humain. On les dresserait donc à se prévenir mutuellement en amitiés, en déférences, et en toutes sortes de bons offices. Tous les enfants des citoyens seraient admis dans cette école de la patrie, sans en excepter aucun. On en exigerait seulement la plus grande propreté, ne fussent-ils d'ailleurs revêtus que de lambeaux recousus. On y verrait l'enfant de l'homme de qualité, conduit par son gouverneur, arriver en équipage, et se placer près de l'enfant d'un paysan appuyé sur son bâtonnet, vêtu de toile au milieu même de l'hiver, et portant dans un sac ses livres et sa tranche de pain noir, pour se sustenter toute la journée. Ils apprendraient alors l'un et l'autre à se connaître, avant de se séparer pour toujours. L'enfant du riche s'instruirait à faire part de son superflu à celui qui est souvent destiné à le nourrir toute sa vie de son propre nécessaire. Ces enfants de toute condition assisteraient, la tête couronnée de fleurs, et distribués en chœurs, à nos processions publiques : leur âge, leur ordre, leurs chants et leur innocence y présenteraient un spectacle plus auguste que les laquais des grands, qui y portent les armoiries de leurs maîtres collées à des cierges, et sans contredit plus touchant que les haies de soldats et de baïonnettes dont on y environne un Dieu de paix.

On apprendrait dans cette école, aux enfants, à lire, à écrire et à chiffrer. Des hommes ingénieux ont imaginé à cet effet des bureaux et des méthodes simples, promptes et agréables; mais les maîtres d'école ont eu grand soin de les

rendre inutiles, parce qu'elles détruisaient leur empire, et que l'éducation allait trop vite pour leur profit. Si vous voulez apprendre promptement à lire aux enfants, mettez une dragée sur chacune de leurs lettres; ils sauront bientôt leur alphabet par cœur; et si vous en multipliez ou diminuez le nombre, ils ne tarderont pas à savoir l'arithmétique. Au reste, ils auront bien profité dans cette école de la patrie s'ils en sortent sans savoir lire, écrire et chiffrer, mais pénétrés seulement de cette vérité, que lire, écrire et chiffrer, et toutes les sciences du monde, ne sont rien; mais que d'être sincère, bon, officieux, aimant Dieu et les hommes, est la seule science digne du cœur humain.

A la seconde époque de l'éducation, que je suppose vers l'âge de dix ou douze ans, où leur intelligence s'inquiète et s'empresse d'imiter tout ce qu'elle voit faire, je leur apprendrais comment on pourvoit aux besoins de la société. Je ne leur ferais pas connaître les 530 arts et métiers qu'on exerce dans Paris, mais seulement ceux qui servent aux premières nécessités de la vie, tels que l'agriculture, les diverses préparations du pain, les arts appelés par notre orgueil mécaniques, tels que ceux de filer le lin et le chanvre, d'en faire de la toile, et de bâtir des maisons. J'y joindrais les éléments des sciences naturelles qui ont fait imaginer ces métiers, les éléments de géométrie et les expériences de physique, qui n'ont rien inventé à cet égard, mais qui expliquent leurs procédés avec beaucoup d'appareil. J'y ajouterais des connaissances des arts libéraux, telles que celles du dessin, de l'architecture, des fortifications, non pas pour en faire des peintres, des architectes et des ingénieurs, mais pour leur apprendre comme on se loge, et comment on défend la patrie. Je leur ferais observer, pour les préserver de la vanité que les sciences inspirent, que l'homme, au milieu de tant d'arts et de métiers, n'a rien imaginé; qu'il a tout imité, ou d'après l'industrie des animaux, ou d'après les opérations de la nature; que son industrie est un témoignage de la misère à laquelle il est condamné, qui l'oblige de combattre sans cesse contre les élé-

ments, contre la faim et la soif, contre ses semblables, et, ce qu'il y a de plus difficile, contre lui-même. Je leur ferais sentir ces relations des vérités de la religion avec celles de la nature ; et je les disposerais ainsi à aimer la classe d'hommes utiles qui pourvoient sans cesse à leurs besoins.

Je tâcherais toujours, dans le cours de cette éducation, de faire aller de pair les exercices du corps et ceux de l'âme : ainsi, pendant qu'ils acquerraient des connaissances des arts utiles, je leur apprendrais le latin. Je ne le leur enseignerais pas métaphysiquement et grammaticalement, comme dans nos colléges, où ils l'oublient dès qu'ils en sont sortis, mais par l'usage : c'est ainsi que l'apprennent la plupart des paysans polonais, qui le parlent toute leur vie, quoiqu'ils n'aient point été au collége. Ils le parlent d'une manière très-intelligible, comme je l'ai éprouvé en voyageant dans leur pays; ils ont conservé, je crois, cette langue de quelques bannis du temps des Romains, et peut-être d'Ovide relégué chez les Sarmates, leurs ancêtres, pour la mémoire duquel ils ont encore la plus grande vénération. Ce n'est pas, disent nos savants, du latin de Cicéron; mais qu'importe? Ce n'est pas parce que ces paysans ne savent pas assez bien le latin qu'ils ne parlent pas le langage de Cicéron, c'est parce qu'étant serfs, ils n'entendent pas celui de la liberté. Nos paysans français n'en comprendraient pas les meilleures traductions, fussent-elles de l'université; mais un sauvage du Canada les entendrait fort bien, et mieux que beaucoup de professeurs d'éloquence. C'est le ton de l'âme de celui qui écoute qui donne l'intelligence du langage de celui qui parle. On avait proposé, je crois, sous Louis XIV, de bâtir une ville où l'on n'aurait parlé que latin, ce qui eût abrégé infiniment l'étude de cette langue; mais sans doute l'université n'y aurait pas trouvé son compte. Quoi qu'il en soit, je suis bien sûr qu'il ne faudrait pas plus de deux ans pour apprendre le latin par l'usage aux enfants de l'école de la patrie, surtout si, dans les lectures où ils assisteraient, on leur donnait des extraits de la vie des grands hommes français et romains bien écrits en latin, et ensuite bien expliqués.

A la troisième époque de l'éducation, à peu près dans l'âge où les passions prennent l'essor, je leur en montrerais le doux et pur langage dans les *Églogues* et les *Géorgiques* de Virgile; la philosophie dans quelques odes d'Horace, et des tableaux de leur corruption dans Tacite et dans Suétone. J'achèverais la peinture des hideux excès où elles plongent l'homme, dans quelque historien du Bas-Empire. Je leur ferais remarquer comme les talents, le goût, les lumières et l'éloquence tombèrent à la fois chez les anciens avec les mœurs et la vertu. Je me garderais bien de les fatiguer sur ces lectures; je ne leur en montrerais que les morceaux les plus piquants, afin de leur faire naître le désir d'en connaître le reste. Mon but ne serait pas de leur faire faire un cours de Virgile, d'Horace ou de Tacite, mais un véritable cours d'humanités, en réunissant dans leurs études ce que les hommes de génie ont pensé de plus propre à perfectionner la nature humaine. Je leur ferais apprendre, également par l'usage, la langue grecque, qui est sur le point d'être bientôt entièrement inconnue chez nous. Je leur ferais connaître Homère, *principium sapientiæ et fons*, dit Horace avec tant de raison; Hérodote, le père de l'histoire; quelques maximes du livre sublime de Marc-Aurèle. Je leur ferais sentir comme, dans tous les temps, les talents, les vertus, les grands hommes et les républiques fleurirent avec la confiance dans la Providence divine. Mais, pour donner plus de poids à ces éternelles vérités, j'y entremêlerais les études ravissantes de la nature, dont ils n'auraient vu que de faibles esquisses dans les plus grands écrivains.

Je leur ferais remarquer la disposition de ce globe, suspendu d'une manière incompréhensible sur le néant; parcouru et navigué par une infinité de nations. Je leur ferais observer dans chaque climat les principales plantes qui sont utiles à la vie humaine, les animaux qui se rapportent à ces plantes et à leur territoire, sans s'étendre au delà; ensuite les hommes, seuls de tous les êtres sensibles, dispersés partout pour s'aider mutuellement, et pour recueillir à la fois toutes les pro-

ductions de la nature. Je leur ferais voir que les intérêts des princes ne sont pas autres que ceux du genre humain, et que ceux de chaque peuple ne diffèrent point de ceux de leurs princes. Je leur parlerais des diverses lois qui gouvernent les nations; je leur apprendrais celles de leur propre pays, qui sont ignorées de la plupart des citoyens. Je leur donnerais une idée des principales religions qui divisent la terre; et je leur ferais connaître combien la chrétienne est préférable à toutes nos lois politiques, et convenable au bonheur du genre humain. Je leur ferais sentir que c'est elle qui empêche les divers états de la société de se briser les uns contre les autres, et qui leur donne des forces égales sous des poids inégaux. De ces considérations sublimes s'allumerait dans ces jeunes cœurs l'amour de la patrie, qui s'enflammerait par le spectacle de ses malheurs mêmes.

J'entremêlerais ces spéculations touchantes d'exercices utiles, agréables, et convenables à la fougue de leur âge. Je leur ferais apprendre à nager, non pas tant pour leur apprendre à se tirer eux-mêmes du péril, s'ils venaient à faire quelque naufrage, que pour porter du secours à ceux qui peuvent se trouver dans le même cas. Quelque utilité particulière qu'ils puissent tirer de leurs études, je ne leur proposerais jamais d'autre but que le bien d'autrui. Ils y feraient de grands progrès, quand ils n'en recueilleraient d'autre fruit que la concorde et l'amour de la patrie. Dans la belle saison, quand la moisson est faite, vers le commencement de septembre, je les mènerais à la campagne, divisés sous plusieurs drapeaux. Je leur donnerais une image de la guerre. Je les ferais coucher sur l'herbe, à l'ombre des forêts : là, ils prépareraient eux-mêmes leurs aliments; ils apprendraient à défendre et à attaquer un poste, à passer une rivière à la nage; ils s'exerceraient à faire usage des armes à feu, et à exécuter en même temps des manœuvres prises de la tactique des Grecs, qui sont nos maîtres presque en tout genre. Je ferais tomber, par ces exercices militaires, le goût de l'escrime, qui ne rend les soldats redoutables qu'aux citoyens, inutile et nuisible à

la guerre, réprouvé par tous les grands capitaines, et dérogeant au courage, disait Philopœmen. « En mon enfance, dit « Michel Montaigne, la noblesse fuyoit la reputation de bien « escrimer, comme injurieuse, et se desroboit pour l'apprendre, comme mestier de subtilité, desrogeant à la vraie et « nayve vertu [1]. » Cet art, né dans la même société, de la haine des classes inférieures contre les supérieures, qui les oppriment, nous est venu de l'Italie, où il a perdu l'art militaire. C'est lui qui nourrit parmi nous l'esprit des duels. Cet esprit n'est pas venu des peuples du Nord, comme l'ont dit tant d'écrivains. Les duels sont très-rares en Prusse et en Russie; ils sont tout à fait inconnus aux sauvages du nord : leur origine vient de l'Italie, comme on en peut juger par les fameux livres d'escrime et par les termes de cet art, qui sont italiens, comme tierce, quarte : il s'est naturalisé chez nous par la faiblesse et la corruption de beaucoup de femmes, qui sont bien aises de trouver un spadassin dans un amant. C'est sans doute à ces causes morales qu'il faut attribuer cette étrange contradiction de notre gouvernement, qui défend le duel, et qui permet en même temps l'exercice public d'un art qui n'apprend rien autre chose qu'à se battre en duel. Les élèves de la patrie auraient une autre idée du courage; et, dans le cours de leurs études, ils feraient un cours de la vie humaine, où ils apprendraient comment ils doivent un jour se comporter envers les citoyens et envers l'ennemi.

Le temps de la jeunesse se passerait agréablement et utilement dans un grand nombre d'occupations. Les esprits et les corps se développeraient à la fois. Les talents naturels, souvent inconnus dans la plupart des hommes, se manifesteraient à la vue des différents objets qui leur seraient présentés. Plus d'un Achille sentirait, à la vue d'une épée, son sang s'enflammer; plus d'un Vaucanson, à l'aspect d'une machine, méditerait d'organiser le bronze ou le bois. Toutes ces connaissances, dira-t-on, demandent un temps considérable; mais si on songe à celui qui est perdu dans nos colléges

[1] *Essais* de Michel Montaigne, liv. II, chap. XXVII.

par les répétitions ennuyeuses des leçons, par des décompositions et explications grammaticales de la langue latine, qui ne donnent pas seulement aux écoliers la facilité de la parler, et par les concours dangereux d'une vaine ambition, on ne saurait disconvenir que nous n'en fassions ici un meilleur usage. Les écoliers y barbouillent chaque jour autant de papier que des procureurs, d'autant plus inutilement que, grâces à l'impression des livres dont ils copient les versions ou les thèmes, ils n'ont pas besoin de tout cet ennuyeux travail. Mais à quoi les régents eux-mêmes emploieraient-ils leur temps, si les écoliers ne perdaient le leur?

Dans les écoles de la patrie, tout se passerait à la manière académique des philosophes grecs. Les élèves y étudieraient tantôt assis, tantôt debout; tantôt à la campagne, tantôt dans l'amphithéâtre, ou dans le parc qui l'environnerait. Il n'y serait besoin ni de plumes, ni de papier, ni d'encre; chacun apporterait seulement avec lui le livre classique qui serait le sujet de la leçon. J'ai éprouvé bien des fois que l'on oublie ce que l'on écrit. Ce que je mets sur le papier, je l'ôte de ma mémoire, et bientôt de mon souvenir; je m'en suis aperçu à des ouvrages entiers que j'avais mis au net, et qui me paraissaient aussi étrangers que s'ils eussent été faits d'une autre main que de la mienne. Il n'en est pas de même des impressions que nous laisse la conversation d'autrui, surtout quand elle est accompagnée d'un grand appareil. Le ton de voix, le geste, le respect dû à l'orateur, les réflexions de nos voisins, concourent à nous graver les paroles d'un discours bien mieux que l'écriture. Je citerai encore, à cette occasion, l'autorité de Plutarque, ou plutôt celle de Lycurgue.

« Mais il faut bien noter que jamais Lycurgue ne voulut « qu'il y eust pas une de ses lois mise par escrit; ains est ex« pressement porté, par l'une de ses ordonnances qu'il ap« pelle restres, qu'il ne veut pas qu'il y en ait aucune escrite : « car quant à ce qui est de principale force et efficace pour « rendre une cité heureuse et vertueuse, il estimoit que cela

« devoit estre empreint par la nourriture ès cœurs et ès mœurs « des hommes, pour y demeurer à jamais immuable. C'est la « bonne volonté, qui est un lien plus fort que toute autre con- « trainte que l'on sauroit donner aux hommes, qui fait que « chacun d'eux se sert de loi à soi-même [1]. »

Les têtes de nos jeunes gens ne seraient donc pas fatiguées, dans les écoles de la patrie, d'une vaine et babillarde science. Tantôt ils défendraient entre eux la cause d'un citoyen; tantôt ils porteraient leur jugement sur un événement public. Ils suivraient le procédé d'un art dans tout son cours. Leur éloquence serait une vraie éloquence, et leur savoir un vrai savoir. Ils ne s'occuperaient ni de sciences abstraites, ni de recherches vaines, qui sont communément des fruits de l'orgueil. Dans les études que je propose, tout nous ramène à la société, à la concorde, à la religion, et à la nature.

Plût à Dieu que je pusse faire concourir l'éducation des femmes avec celle des hommes, comme à Sparte! mais nos mœurs s'y opposent. Je ne crois pas cependant qu'il y eût aucun inconvénient à rassembler, dans le premier âge, les enfants des deux sexes. Leur société se prête des grâces mutuelles : d'ailleurs, les premiers éléments de la vie civile, de la religion et de la vertu, sont les mêmes pour les uns et pour les autres. Cette première époque exceptée, les filles n'apprendraient rien de ce que doivent savoir les hommes, non pas pour l'ignorer toujours, mais afin de s'en instruire avec plus de plaisir, et de trouver un jour leurs maîtres dans leurs amants. Il y a cette différence morale de l'homme à la femme, que l'homme se doit à la patrie, et la femme au bonheur d'un seul homme. Une fille ne parviendra jamais à ce but que par le goût des occupations de son sexe. On a beau la charger de toutes sortes de sciences, et en faire une philosophe ou une théologienne; un mari n'aime point à trouver un rival ni un docteur dans sa femme. Les livres et les maîtres chez nous flétrissent de bonne heure, dans une jeune fille, l'ignorance virginale, cette fleur de l'âme, si char-

[1] Plutarque, *Vie de Lycurgue*.

mante à cueillir pour un amant. Ils enlèvent aux époux les plus doux charmes de leur union, et ces communications d'une science amoureuse et d'une ignorance naïve, si propres à remplir les longs jours du mariage. Ils détruisent ces contrastes de caractère que la nature a établis entre les deux sexes, pour y faire naître la plus aimable des harmonies.

Ces contrastes naturels sont si nécessaires à l'amour, qu'il n'y a pas une seule femme, célèbre par l'attachement qu'elle a inspiré à ses amants ou à son époux, qui ait dû son empire à d'autres attraits qu'aux amusements ou aux occupations de son sexe, depuis le siècle de Pénélope jusqu'au nôtre. Il y en a de tous les états et de tous les caractères, mais il n'y en a point de savantes. Celles qui ont été savantes ont été presque toutes malheureuses en amour, depuis Sapho jusqu'à Christine, reine de Suède, et même plus près de nous. Ce serait donc auprès de sa mère, de son père, de ses frères et de ses sœurs, qu'une fille s'instruirait de ses devoirs futurs de mère et d'épouse. C'est dans la maison paternelle qu'elle apprendrait une multitude d'arts domestiques, ignorés aujourd'hui de nos filles bien élevées.

J'ai vanté plus d'une fois, dans ces écrits, le bonheur de la Hollande; mais comme je n'ai vu ce pays qu'en passant, j'en connais peu les mœurs domestiques. Je sais seulement que les femmes y sont sans cesse occupées du soin de leur ménage, et que la plus grande concorde règne dans les mariages. Mais j'ai vu à Berlin une image des charmes que ces mœurs si méprisées parmi nous peuvent répandre dans une maison. Un ami que la Providence m'avait ménagé dans cette ville, où je ne connaissais personne, m'introduisit dans une société de demoiselles : car, en Prusse, ce n'est pas chez les femmes que se tiennent les assemblées, mais chez leurs filles. Cet usage s'observe dans toutes les familles qui n'ont point été corrompues par les mœurs de nos officiers français qui y furent prisonniers dans la dernière guerre. Il y est donc d'usage que les demoiselles de la même société s'invitent tour à tour à des assemblées qu'on appelle cafés. Pour l'ordinaire,

c'est le jeudi. Elles se rendent avec leurs mères chez celle qui les a invitées. Celle-ci leur sert du café à la crème, avec toutes sortes de pâtisseries et de confitures faites à la main. Elle leur présente, au milieu de l'hiver, des fruits de toute espèce, conservés dans le sucre avec leurs couleurs, leur verdure et leurs parfums, en apparence aussi frais que s'ils étaient sur les arbres. Elle reçoit de ses compagnes mille compliments qu'elle leur rend avec usure. Mais bientôt elle déploie d'autres talents. Tantôt elle déroule à leurs yeux, sur une grande pièce de tapisserie, à laquelle elle travaille jour et nuit, des forêts de saules toujours verts qu'elle a plantés elle-même, et des ruisseaux de moire qu'elle a fait couler avec son aiguille. Tantôt elle marie sa voix au son d'un clavecin, et semble réunir dans son appartement tous les oiseaux des bocages. Elle invite ses compagnes à chanter à leur tour. C'est alors que les éloges redoublent. Leurs mères, comblées de joie, s'applaudissent en secret, comme Niobé, des louanges données à leurs filles: *Pertentant gaudia pectus*. Quelques officiers en uniforme et en bottes, échappés furtivement de leurs exercices, viennent jouir parmi elles d'un instant de calme délicieux; et pendant que chacune d'elles espère trouver dans l'un d'eux son protecteur et son ami, chacun d'eux soupire après la compagne qui doit adoucir un jour, par le charme des talents domestiques, la rigueur des travaux militaires. Je n'ai point vu de pays où la jeunesse des deux sexes ait plus de mœurs, et où les mariages soient plus heureux.

Il n'est pas besoin d'aller chercher chez des étrangers des preuves du pouvoir de l'amour sur l'honnêteté des mœurs. J'attribue l'innocence de celles de nos paysans, et la fidélité de leurs mariages, à ce qu'ils peuvent se livrer de très-bonne heure à cet honnête sentiment. C'est l'amour qui les rend contents de leur pénible sort; il suspend même les maux de l'esclavage. J'ai vu souvent à l'Ile-de-France des noirs, épuisés des fatigues du jour, se mettre en route à l'entrée de la nuit pour aller voir, à trois ou quatre lieues de là, leurs maîtresses. Ils leur donnent rendez-vous au milieu des bois, au pied de

quelque rocher, où ils allument du feu; ils dansent avec elles une partie de la nuit au son de leur tamtam, et reviennent à leur travail avant le point du jour, contents, pleins de force, et aussi frais que ceux qui ont bien dormi : tant les affections morales qui se combinent avec ce sentiment ont de puissance sur l'organisation physique! La nuit de l'amant charme la journée de l'esclave.

Il y a dans l'Écriture un exemple très-remarquable à ce sujet; c'est dans la *Genèse* : « Jacob, y est-il dit, servit donc « sept ans pour Rachel, et ce temps ne lui paraissait que « peu de jours, tant l'affection qu'il avait pour elle était « grande[1]! » Je sais bien que nos politiques, qui ne connaissent que l'or et les titres, ne conçoivent rien à tout cela; mais je suis bien aise de leur dire qu'aucun homme n'a mieux connu les lois de la nature que les auteurs des livres saints, et que ce n'est que sur les lois de la nature qu'on peut établir celles des sociétés heureuses.

Je voudrais donc que nos jeunes gens pussent cultiver le sentiment de l'amour au milieu de leurs travaux, ainsi que Jacob. N'importe à quel âge : dès qu'on est capable de sentir, on est capable d'aimer. L'amour honnête suspend les peines, bannit l'ennui, détourne de la prostitution, des erreurs, et des inquiétudes du célibat; il remplit la vie de mille perspectives délicieuses, en montrant dans l'avenir la plus fortunée des unions; il redouble, dans le cœur de deux jeunes amants, le goût de l'étude et celui des travaux domestiques. Quel plaisir pour un jeune homme, ravi de la science de ses maîtres, d'en répéter les leçons à la beauté qu'il aime! Quelle joie pour une fille jeune et timide de se voir distinguée au milieu de ses compagnes, et d'entendre relever par son amant le prix et les grâces de sa propre industrie! Un jeune homme destiné à réprimer un jour sur un tribunal l'injustice des hommes est enchanté, au milieu du dédale des lois, de voir sa maîtresse broder pour lui les fleurs qui doivent décorer l'asile de leur union, et lui donner une image des beautés de la

[1] *Genèse*, chap. XXIX, ℣ 20.

nature, dont de tristes honneurs doivent le priver toute sa vie. Un autre, qui doit porter le feu de la guerre au bout du monde, s'attache à l'âme sensible de son amie, et se flatte que les maux qu'il fera au genre humain seront réparés par le bien qu'elle fera aux malheureux. Les amitiés redoublent, dans chaque maison, de l'ami au frère qui l'introduit, et du frère à la sœur. Les familles se rapprochent. Les jeunes gens forment leurs mœurs; et les heureuses perspectives dont ils flattent leur union les soutiennent dans l'amour de leurs devoirs et de la vertu. Qui sait si ces choix libres, ces liaisons tendres et pures, ne fixeraient pas cet esprit volage qu'on croit naturel aux femmes? Elles respecteraient des nœuds qu'elles auraient elles-mêmes formés. Si, étant femmes, elles cherchent à plaire à tous, c'est peut-être parce qu'étant filles il ne leur est pas permis d'en aimer un seul.

Si on peut espérer une révolution heureuse dans la patrie, ce n'est qu'en rappelant les femmes aux mœurs domestiques. Quelles que soient les satires qu'on ait écrites sur leur compte, elles sont moins coupables que les hommes. Elles n'ont guère de vices que ceux que nous leur donnons, et nous en avons beaucoup qu'elles n'ont pas. Quant à ceux qui leur sont propres, on peut dire qu'ils ont retardé notre ruine, en compensant les vices de notre constitution politique. On n'imagine pas ce que serait devenue notre société, livrée à toutes les inconséquences de notre éducation, à tous les préjugés de nos conditions et aux ambitions de chaque parti, si les femmes ne nous avaient croisés en chemin. Notre histoire ne présente que des débats de moines contre moines, de docteurs contre docteurs, de grands contre grands, de nobles contre vilains, pendant que les politiques rusés s'emparent peu à peu de nos possessions. Sans les femmes, tous ces partis auraient fait à la fin un désert de l'État, mené jusqu'au dernier du peuple à la boucherie ou au marché, comme on le conseillait il y a quelques années. Il y a eu des siècles où nous aurions été tous cordeliers, naissant et mourant avec le cordon de saint François; d'autres, tous cheva

liers errants, courant par monts et par vaux, la lance à la main; d'autres, tous pénitents, parcourant les villes en procession et en nous flagellant; d'autres, *quisquis* ou *quamquam* de l'université. Les femmes, jetées hors de leur état naturel par nos mœurs injustes, renversent tout, se moquent de tout, détruisent tout, les grandes fortunes, les prétentions de l'orgueil et les préjugés de l'opinion. Les femmes n'ont qu'une passion, qui est l'amour, et cette passion n'a qu'un objet; tandis que les hommes rapportent tout à l'ambition, qui en a des milliers. Quels que soient les désordres des femmes, elles sont toujours plus près de la nature que nous, parce que leur passion dominante les en rapproche sans cesse, et que la nôtre, au contraire, nous en écarte. Un bourgeois de province, et même de Paris, caresse à peine ses enfants quand ils sont un peu grands; mais il s'incline profondément devant ceux des étrangers, s'ils sont riches ou de qualité. Sa femme, au contraire, les juge à la figure : s'ils sont laids, elle n'en tient compte; mais elle caressera l'enfant d'un paysan s'il est beau : elle portera plus de respect à un homme du peuple à cheveux blancs et à tête vénérable, qu'à un conseiller sans barbe. Les femmes ne voient que les avantages naturels, et les hommes que ceux de la fortune. Ainsi les femmes, au milieu de leurs désordres, nous ramènent encore à la nature, pendant qu'au milieu de notre prétendue sagesse nous tendons sans cesse à nous en éloigner.

Je conviens cependant qu'elles n'ont empêché le malheur général qu'en causant parmi nous une infinité de maux particuliers. Hélas! ainsi que nous, elles ne trouveront le bonheur que dans la vertu. Dans tout pays où la vertu ne règne plus, elles sont très-malheureuses. Elles étaient autrefois très-heureuses dans les vertueuses républiques de la Grèce et de l'Italie; elles y décidaient du sort des États : aujourd'hui, esclaves dans ces mêmes lieux, la plupart d'entre elles sont obligées de se prostituer pour vivre. Les nôtres ne doivent pas désespérer de nous, elles ont sur l'homme un empire inaliénable (24). Nous ne les connaissons que sous le nom de sexe, auquel nous avons donné le nom de beau par excellence : mais combien d'autres

épithètes plus touchantes pourrions-nous y ajouter, telles que celles de nourricier et de consolateur ! Ce sont elles qui nous reçoivent en entrant dans la vie, et qui nous ferment les yeux à la mort. Ce n'est point à la beauté, c'est à la religion, que nos femmes doivent leur principale puissance : le même Français qui soupire à Paris aux pieds de sa maîtresse la tient dans les fers et sous les fouets à Saint-Domingue. Notre religion seule a envisagé l'union conjugale dans l'ordre naturel ; elle seule, de toutes les religions de la terre, présente la femme à l'homme comme une compagne : les autres la lui abandonnent comme une esclave. Ce n'est qu'à la religion que nos femmes doivent la liberté dont elles jouissent en Europe ; et c'est de la liberté des femmes que s'est ensuivie celle des peuples, et la proscription d'une multitude d'usages inhumains répandus dans toutes les parties du monde, tels que l'esclavage, les sérails et les eunuques. O sexe charmant ! c'est dans vos vertus qu'est votre puissance. Sauvez la patrie, en rappelant, par le spectacle de vos doux travaux, vos amants et vos époux à l'amour des mœurs domestiques : vous rendrez toute la société à ses devoirs, si chacune de vous ramène un seul homme à l'ordre naturel. N'enviez point à l'homme son autorité, ses magistratures, ses talents, sa vaine gloire ; mais, au milieu de votre faiblesse, entourées de vos laines et de vos soies, bénissez l'Auteur de la nature de n'avoir donné qu'à vous de pouvoir être toujours bonnes et bienfaisantes.

RÉCAPITULATION.

J'ai trouvé quelquefois sur ma route des grands accrédités, et des hommes appartenant à des corps respectables, qui avaient toujours à la bouche les mots de patrie et d'humanité. Je me suis approché d'eux pour m'éclairer de leurs lumières, et pour me mettre sous la protection de leurs vertus ; mais je n'ai trouvé que des intrigants, qui n'avaient d'autre objet que leur fortune personnelle, et qui m'ont bientôt persécuté, parce qu'ils ont vu que je n'étais propre à être ni l'agent de leurs plaisirs, ni la trompette de leur ambition. Je me suis alors rangé du côté de leurs ennemis, croyant que j'y

trouverais l'amour de la vérité et du bien public; mais, quelque variés que soient nos sectes, nos partis et nos corps, j'ai rencontré partout les mêmes hommes, couverts seulement d'habits différents. Quand les uns et les autres ont vu que je refusais d'être leur sectateur, ils m'ont calomnié à la manière perfide de ce siècle, c'est-à-dire en faisant mon éloge. On vante beaucoup le temps où nous vivons; mais si nous avons sur le trône un prince rival de Marc-Aurèle, notre siècle est l'émule de celui de Tibère.

Si je mettais au jour les Mémoires de ma vie (25), je ne voudrais pas d'autres preuves du mépris que mérite la gloire de ce monde, que de montrer à découvert ceux qui en sont les objets. Pendant que, sans nuire à personne, après une infinité de voyages, de services et de travaux infructueux, je préparais dans la solitude ces derniers fruits de mon expérience et de mes veilles, mes ennemis secrets, c'est-à-dire les hommes dont je n'ai pas voulu être le partisan, m'ont fait retrancher un bienfait que je devais chaque année à la bienfaisance du prince. C'était le seul moyen que j'eusse de subsister et d'aider ma famille. A cette catastrophe se sont joints des altérations de santé et des maux domestiques inénarrables. Je me suis donc hâté de cueillir le fruit encore vert de l'arbre que je cultivais avec tant de constance, avant qu'il fût renversé par les tempêtes.

Je ne veux de mal à aucun de mes persécuteurs. Si je suis forcé un jour, à cet égard, de parler de leur conduite secrète envers moi, ce ne sera que pour justifier la mienne. Je leur ai d'ailleurs obligation : leurs persécutions ont causé mon repos. Je dois à leur ambition dédaigneuse une liberté préférable à leur grandeur. C'est à eux que je dois les études délicieuses auxquelles je me suis livré. La Providence ne m'a point abandonné comme eux; elle m'a suscité des amis qui m'ont servi dans le temps auprès de mon prince, et elle m'en suscitera d'autres auprès de lui lorsqu'il sera nécessaire. Si j'avais eu en Dieu la confiance que j'ai donnée aux hommes, j'aurais été toujours tranquille; les preuves de sa providence à

mon égard, dans le passé, devaient me rassurer pour l'avenir. Mais, par un vice de mon éducation, les opinions des hommes ont encore trop d'empire sur moi. Ce sont leurs craintes, et non les miennes, qui me troublent. Cependant je me dis quelquefois à moi-même : Pourquoi vous embarrassez-vous de l'avenir? Avant de venir au monde, vous êtes-vous inquiété de quelle manière s'assembleraient vos membres et se développeraient vos nerfs et vos os ? Quand vous êtes venu ensuite à la lumière, avez-vous étudié l'optique, pour savoir comment vous apercevriez les objets ; et l'anatomie, pour apprendre à mouvoir votre corps, et pour lui donner de l'accroissement? Ces opérations de la nature, bien supérieures à celles des hommes, se sont faites en vous à votre insu, sans que vous vous en soyez mêlé. Si vous ne vous êtes pas inquiété du naître, pourquoi du vivre et pourquoi du mourir? N'êtes-vous pas toujours dans la même main?

Cependant d'autres sentiments naturels m'ont attristé : par exemple, de n'avoir pas acquis, après tant de courses et de services, seulement un petit lieu agreste où j'eusse pu, au sein du repos, mettre en ordre mes observations sur la nature, qui sont les seules qui m'aient paru aimables et intéressantes sous le soleil. Un autre regret encore plus vif est de n'avoir pas attaché à mon sort une compagne simple, douce, sensible et pieuse, qui, bien mieux que la philosophie, eût adouci mes peines, et qui, en me donnant des enfants semblables à elle, m'eût laissé une postérité plus chère qu'une vaine réputation. J'avais trouvé cet asile et ce rare bonheur en Russie, au milieu d'un service honorable; mais j'ai renoncé à tous ces avantages, pour chercher, à l'instigation de nos ministres, de l'emploi dans ma patrie, où je n'avais rien de semblable à prétendre. Cependant je puis dire que mes études particulières ont réparé la première privation, en me donnant de jouir non-seulement d'un petit coin de terre, mais de toutes les harmonies répandues dans le grand jardin de la nature. Une épouse estimable ne peut pas être aussi aisément remplacée ; mais si je puis me flatter que cet

ouvrage contribue à multiplier les mariages, à les rendre plus heureux, et à adoucir l'éducation des enfants, je croirai perpétuer en eux ma famille, et je considérerai les femmes et les enfants de ma patrie comme m'appartenant en quelque chose.

Il n'y a de durable que la vertu. La beauté du corps passe vite ; la fortune inspire de vains désirs ; la grandeur fatigue ; la réputation est inconstante ; le talent et le génie même s'affaiblissent : mais la vertu est toujours belle, toujours variée, toujours égale et toujours forte, parce qu'elle est résignée à tous les événements, aux privations comme aux jouissances, à la mort comme à la vie.

Heureux donc, et mille fois heureux, si j'ai pu contribuer à réparer quelques-uns des maux de ma patrie, et à lui ouvrir quelque nouvelle perspective de bonheur! Heureux si j'ai pu, d'une part, essuyer les larmes de quelque infortuné, et ramener, de l'autre, ces hommes égarés par la volupté à la Divinité, vers laquelle la nature, le temps, nos propres misères et nos affections secrètes nous entraînent avec tant de rapidité!

Il me semble qu'il se prépare pour nous quelque révolution favorable. Si elle arrive, on en sera redevable aux lettres : elles ne mènent aujourd'hui à rien ceux qui les cultivent parmi nous ; cependant elles régissent tout. Je ne parle pas de l'influence qu'elles ont par toute la terre, gouvernée par des livres. L'Asie est régie par les maximes de Confucius, les Koran, les Beth, les Védam, etc. ; mais en Europe, ce fut Orphée qui le premier rassembla ses habitants, et qui les tira de la barbarie par ses poésies divines. Ensuite le génie d'Homère fit naître les législations et les religions de la Grèce ; il anima Alexandre, et le porta à la conquête de l'Asie. Il influa sur les Romains, qui cherchèrent dans ses poésies sublimes la généalogie du fondateur et des souverains de leur empire, comme les Grecs y avaient cherché les origines de leurs républiques et de leurs lois. Son ombre auguste préside encore à la poésie, aux arts libéraux, aux académies et aux monuments de l'Europe : tant ont de pouvoir sur l'esprit humain les

perspectives de la Divinité, que ce grand génie lui a présentées! Ainsi la parole qui créa le monde le gouverne encore; mais quand elle fut descendue elle-même du ciel, et qu'elle eut montré aux hommes la route du bonheur dans la seule vertu, une lumière plus pure que celle qui avait brillé sur les îles de la Grèce éclaira les forêts des Gaules. Les sauvages qui les habitaient auraient été les plus heureux des hommes, s'ils eussent été libres; mais ils avaient des tyrans, et ces tyrans les replongèrent dans une barbarie sacrée, en leur présentant des fantômes d'autant plus effrayants, que les objets de leur confiance étaient devenus ceux de leur terreur. C'en était fait du bonheur des peuples, et même de la religion, lorsque deux hommes de lettres, Rabelais et Michel Cervantes, s'élevèrent, l'un en France, et l'autre en Espagne, et ébranlèrent à la fois le pouvoir monacal (26) et celui de la chevalerie. Pour renverser ces deux colosses, ils n'employèrent d'autres armes que le ridicule, ce contraste naturel de la terreur humaine. Semblables aux enfants, les peuples rirent et se rassurèrent : ils n'avaient plus d'autres impulsions vers le bonheur que celles que leurs princes voulaient leur donner, si leurs princes alors avaient été capables d'en avoir. Le *Télémaque* parut, et ce livre rappela l'Europe aux harmonies de la nature. Il produisit une grande révolution dans la politique. Il ramena les peuples et les rois aux arts utiles, au commerce, à l'agriculture, et surtout au sentiment de la Divinité. Cet ouvrage réunit à l'imagination d'Homère la sagesse de Confucius. Il fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. Ce n'est pas en France qu'il a été le plus admiré; il y a des provinces en Angleterre où on y apprend encore à lire aux enfants. Quand les Anglais entrèrent dans le Cambrésis avec l'armée des alliés, ils voulurent en enlever l'auteur, qui y vivait loin de la cour, pour lui donner, dans leur camp, une fête militaire; mais sa modestie se refusa à ce triomphe : il se cacha. Je n'ajouterai qu'un trait à son éloge : ce fut le seul homme vivant dont Louis XIV fut jaloux : et il avait raison de l'être; car, pendant qu'il cherchait à se faire craindre et admirer de l'Eu-

rope par ses armées, ses conquêtes, ses fêtes, ses bâtiments et son faste, Fénelon s'en faisait adorer avec un livre (27).

Plusieurs gens de lettres, inspirés par son génie, ont changé parmi nous l'esprit du gouvernement et les mœurs. C'est à leurs écrits que nous devons la destruction des restes de l'esclavage féodal, celle de plusieurs coutumes barbares, telles que de condamner à mort pour crime prétendu de sortilége, d'appliquer indifféremment tous les criminels à la question, de porter des épées dans le sein des villes et de la paix, etc... C'est à eux qu'on doit le retour des goûts et des devoirs de la nature, ou du moins leur image. Ils ont rendu à plusieurs enfants les mamelles de leurs mères, et aux riches le goût de la campagne, qui les porte aujourd'hui à quitter le centre des villes pour en habiter les faubourgs. Ils ont inspiré à toute la nation celui de l'agriculture, qui est dégénéré, à l'ordinaire, en fanatisme dès qu'il est devenu un esprit de corps. Ce sont eux qui ont ramené la noblesse vers le peuple, dont elle s'était déjà rapprochée, à la vérité, par ses alliances avec la finance; ils l'ont rappelée à ses devoirs par ceux de l'humanité. Ils ont dirigé toutes les puissances de l'État, et même les femmes, vers les objets patriotiques, en les couvrant d'agréments et de fleurs.

O hommes de lettres! sans vous l'homme riche n'aurait aucune jouissance intellectuelle; son opulence et ses dignités lui seraient à charge. Vous seuls nous rappelez les droits de l'homme et de la Divinité. Partout où vous paraissez, dans le militaire, dans le clergé, dans les lois, dans les arts, l'intelligence divine se montre, et le cœur humain soupire. Vous êtes à la fois les yeux et la lumière des nations. Nous serions peut-être maintenant bien près du bonheur, si plusieurs d'entre vous, voulant plaire à la multitude, ne l'eussent égarée en flattant ses passions, et en prenant leur voix trompeuse pour celle de la nature humaine.

Voyez comme ces passions vous ont égarés vous-mêmes, pour vous être trop approchés des hommes! C'est dans la solitude, et réunis entre vous, que vos talents se communiquent

des lumières mutuelles. Souvenez-vous des temps où les la Fontaine, les Boileau, les Racine, les Molière vivaient entre eux. Quel est aujourd'hui votre sort? Ce monde, dont vous flattez les passions, vous arme les uns contre les autres. Il vous livre à la gloire comme les Romains livraient des malheureux aux bêtes. Vos lices saintes sont devenues des arènes de gladiateurs. Vous êtes, sans vous en douter, les instruments de l'ambition des corps. C'est par vos talents que leurs chefs se procurent des dignités et des richesses, tandis que vous restez dans l'obscurité et l'indigence. Songez à la gloire des gens de lettres chez les peuples qui sortaient de la barbarie : ils présentèrent la vertu aux nations, et ils en furent les dieux. Songez à leur avilissement chez les peuples tombés dans la corruption : ils en flattèrent les passions et ils en furent les victimes. Dans la décadence de l'empire romain, les lettres ne devinrent plus le partage que de quelques Grecs affranchis. Laissez courir la foule sur les pas des riches et des voluptueux. Que vous proposez-vous dans la sainte carrière des lettres, sinon de marcher sous la protection de Minerve? Quel respect le monde aurait-il pour vous si vous n'étiez couverts de son égide sacrée? Il vous foulerait aux pieds. Laissez-le tromper ses adorateurs; mettez votre confiance dans le ciel, dont les secours viendront vous chercher partout où vous serez.

Un jour la vigne, en pleurant, se plaignait au ciel de l'injustice de son sort. Elle enviait celui du roseau : « Je suis « plantée, disait-elle, dans des rochers arides, et je suis obli« gée de produire des fruits pleins de jus; tandis qu'au bas de « cette vallée, le roseau, qui ne porte qu'une bourre sèche, « croît à son aise sur le bord des eaux. » Une voix lui répondit du ciel : « O vigne! ne vous plaignez pas de votre desti« née. L'automne viendra, le roseau périra sans honneur sur « le bord des marais; mais les pluies du ciel iront vous cher« cher dans la montagne, et votre jus, mûri dans les rochers, « servira un jour à consoler les hommes et à réjouir les « dieux. »

Le peuple n'affectionne dans son prince qu'une seule qua-

lité, c'est sa popularité : car c'est d'elle que découlent toutes les vertus dont il a besoin. Un acte de justice rendu à l'imprévu et sans faste à une pauvre veuve, à un charbonnier, le remplit d'admiration et de joie. Il regarde son prince comme un dieu, dont la providence veille partout; et il a raison, car un seul événement de cette nature, qui arrive bien à propos, tient tous les oppresseurs en crainte et tous les opprimés en espérance. Aujourd'hui la vénalité et l'orgueil ont élevé entre le peuple et le roi mille murs impénétrables d'or, de fer et de plomb. Le peuple ne peut plus aller vers son prince, mais le prince peut encore descendre vers son peuple. On a rempli, à ce sujet, nos rois de frayeurs et de préjugés. Cependant il est très-remarquable que, dans ce grand nombre de princes de toutes les nations qui ont été les victimes de diverses factions, pas un seul n'a péri faisant le bien, allant à pied et *incognito ;* mais tous ou dans leurs carrosses, ou à table, au sein des plaisirs, ou dans leur cour, au milieu de leurs gardes et au centre de leur puissance.

Nous voyons de nos jours l'empereur et le roi de Prusse parcourir, en simple voiture, avec un ou deux domestiques et sans gardes, leurs États dispersés, quoique remplis en partie d'étrangers et de peuples conquis. Les grands hommes et les princes les plus illustres de l'antiquité, tels que Scipion, Germanicus, Marc-Aurèle, voyageaient sans suite, à cheval, et souvent à pied. Combien de provinces de son royaume n'a pas parcourues ainsi, dans un siècle de troubles et de factions, notre grand Henri IV!

Un roi dans ses États doit être comme le soleil sur la terre, où il n'y a pas une seule petite plante qui ne reçoive à son tour l'influence de ses rayons. De combien de grandes vérités nos rois sont privés par les préjugés des courtisans! Combien ils perdent de plaisirs par leur vie sédentaire! Je ne parle pas de ceux de la grandeur, lorsqu'ils voient à leur approche les peuples accourir en foule sur les chemins, les remparts des villes s'enflammer du tonnerre de l'artillerie, et les escadres, sortant de leurs ports, couvrir la mer de pavillons et

de feux. Je les crois las des plaisirs de la gloire; mais je les crois sensibles à ceux de l'humanité, dont on les prive perpétuellement. On les force toujours d'être rois, on ne leur permet jamais d'être hommes. Quel plaisir pour eux de voiler leur grandeur comme des dieux, et d'apparaître au milieu d'une famille vertueuse, comme Jupiter chez Philémon et Baucis! Combien peu il leur faudrait pour faire chaque jour des heureux! Souvent ce qu'ils donnent à une seule famille de courtisans suffirait pour faire le bonheur d'une province; souvent leur simple apparition y remplirait d'effroi tous les tyrans, et en consolerait les malheureux. On les croirait partout, quand on ne les saurait nulle part. Un ami fidèle, quelques serviteurs robustes, suffiraient pour rapprocher d'eux tous les agréments des voyages, et pour en écarter tous les inconvénients.

Ils sont les maîtres de varier les saisons à leur gré sans sortir du royaume, et d'étendre leurs plaisirs aussi loin que leur puissance. Au lieu d'habiter des maisons de campagne sur les bords de la Seine ou au milieu des roches de Fontainebleau, ils en peuvent avoir sur les bords de l'Océan et au pied des Pyrénées. Il ne tient qu'à eux de passer les ardeurs brûlantes de l'été au sein des montagnes du Dauphiné, entourées d'un horizon de neige; l'hiver en Provence, sous des oliviers et des chênes verts; l'automne, dans les prairies toujours vertes et sous les pommiers de la riche Normandie. Ils verraient aborder sur les rivages de la France des gens de mer de toutes les nations, des Anglais, des Espagnols, des Suédois, des Hollandais, des Italiens, vivant tous avec les costumes et les mœurs de leurs pays. Nos rois ont dans leurs palais des comédies, des bibliothèques, des serres, des cabinets d'histoire naturelle; mais toutes ces collections ne sont que de vaines images des hommes et de la nature. Ils n'ont pas de jardins plus dignes d'eux que leur royaume, ni de bibliothèques plus instructives que leur peuple.

Ah! si un seul homme peut être sur la terre l'espoir du genre humain, c'est un roi de France. Il règne sur son peu-

ple par l'affection, son peuple sur l'Europe par les mœurs, l'Europe sur le reste du monde par la puissance. Rien ne l'empêche de faire le bien quand il lui plaît. Il peut, malgré la vénalité des emplois, humilier le vice superbe et élever l'humble vertu. Il peut encore descendre vers ses sujets, ou les faire monter vers lui. Beaucoup de rois se sont repentis d'avoir mis leur confiance dans des trésors, dans des alliés, dans des corps et dans des grands; mais aucun de s'être fié à son peuple et à Dieu. Ainsi ont régné les populaires Charles V et les saint Louis : ainsi vous aurez régné un jour, ô Louis XVI ! Vous avez, dès vos premiers pas au trône, donné des lois pour le rétablissement des mœurs, et (ce qui était plus difficile) vous en avez montré l'exemple au milieu d'une cour française. Vous avez détruit les restes de l'esclavage féodal, adouci le sort des malheureux prisonniers, ainsi que les punitions militaires et civiles; donné aux habitants de quelques provinces la liberté de répartir entre eux les impositions nationales; remis à la nation les droits de votre avénement à la couronne; assuré aux pauvres matelots une portion des fruits de la guerre, et rendu aux gens de lettres le privilége naturel de recueillir ceux de leurs veilles. Tandis que d'une main vous aidiez les infortunés de la nation, de l'autre vous éleviez des statues à ses hommes célèbres dans les siècles passés, et vous secouriez les Américains opprimés. Quelques hommes sages qui vous environnent, et (ce qui est encore plus puissant que leur sagesse) les charmes et la sensibilité de votre auguste épouse, vous ont rendu le chemin de la vertu facile. O grand roi ! si vous marchez avec constance dans les rudes sentiers de la vertu, votre nom sera un jour invoqué par les malheureux de toutes les nations. Il présidera à leurs destinées pendant la vie même de leurs propres souverains. Ils le présenteront comme une barrière à leurs tyrans, et comme un modèle à leurs bons rois. Il sera révéré du couchant à l'aurore, comme celui des Titus et des Antonin. Lorsqu'aucun peuple vivant ne subsistera plus, votre nom vivra encore, et fleurira d'une gloire toujours nouvelle. La majesté des

siècles ajoutera à sa vénération, et la postérité la plus reculée nous enviera le bonheur d'avoir vécu sous vos lois. Je ne suis rien, sire. J'ai pu être la victime des maux publics, et en ignorer les causes; j'ai pu parler des moyens d'y remédier, sans connaître la puissance et les ressources des grands rois. Mais si vous nous rendez meilleurs et plus heureux, les Tacites futurs étudieront d'après vous l'art de réformer et de gouverner les hommes dans un siècle difficile. D'autres Fénelons parleront un jour de la France sous votre règne, comme de l'heureuse Égypte sous celui de Sésostris. Pendant que vous recevrez alors sur la terre les hommages invariables des hommes, vous serez leur médiateur auprès de la Divinité, dont vous aurez été parmi nous la plus vive image. Ah! s'il était possible que nous perdissions le sentiment de son existence par la corruption de ceux qui nous doivent l'exemple, par le désordre de nos passions, par l'égarement de nos propres lumières, par les maux multipliés de l'humanité, ô roi! il vous serait encore glorieux de conserver l'amour de l'ordre au milieu du désordre général. Les peuples, livrés à des tyrans sans frein, se réfugieraient en foule au pied de votre trône, et viendraient chercher en vous le Dieu qu'ils n'apercevraient plus dans la nature.

FIN DES ÉTUDES DE LA NATURE.

NOTES DE L'AUTEUR.

(1) PAGE 20.

Quelques écrivains ont fait parmi nous l'éloge des druides Je leur opposerai, entre autres témoignages, celui des Romains, qui, comme on sait, étaient très-tolérants sur la religion. César dit, dans ses *Commentaires,* que les druides brûlaient des hommes en l'honneur des dieux, dans des paniers d'osier; et qu'au défaut de coupables, ils prenaient des innocents. Voici ce qu'en dit Suétone dans la vie de Claude : « La re« ligion des druides, trop cruelle à la vérité, et qui, du temps d'Au« guste, avait été simplement défendue, fut par lui entièrement abolie. » Hérodote leur avait fait, longtemps auparavant, le même reproche. On ne peut opposer à l'autorité de trois empereurs romains et du père de l'histoire que celle du roman de l'*Astrée.* N'avons-nous pas assez de nos fautes, sans nous charger de justifier celles de nos ancêtres? Au fond ils n'étaient pas plus coupables que les autres peuples, qui tous ont sacrifié des hommes à la Divinité. Plutarque reproche aux Romains eux-mêmes d'avoir immolé, dès les premiers temps de la république, deux Gaulois et deux Grecs, qu'ils enterrèrent tout vifs. Est-il donc possible que le premier sentiment de l'homme dans la nature ait été celui de la terreur, et qu'il ait cru au diable avant de croire en Dieu? Oh! non. C'est l'homme qui partout a égaré l'homme. Un des bienfaits de l'Évangile a été de détruire, dans une grande partie du monde, ces dogmes et ces sacrifices inhumains.

(2) PAGE 22.

On a exprimé, au sujet des effets de l'électricité, une pensée assez impie, dans un vers latin dont le sens est que l'homme a désarmé la Divinité. Le tonnerre n'est point un instrument particulier de la justice divine. Il est nécessaire au rafraîchissement de l'air dans les chaleurs de l'été. Dieu a permis à l'homme d'en disposer quelquefois, comme il lui a donné le pouvoir de faire usage du feu, de traverser les mers, et de se servir de tout ce qui existe dans la nature. C'est la mythologie des anciens qui, nous représentant toujours Jupiter armé du foudre, nous en inspire tant de frayeur. Il y a dans l'Écriture sainte des idées de la Divinité bien plus consolantes, et une bien meilleure physique. Je puis me tromper, mais je ne crois pas qu'il y ait un seul endroit où elle nous parle du tonnerre comme d'un instrument de la justice divine. Sodome fut détruite par une pluie de feu et de soufre. Les dix plaies dont l'Égypte fut frappée furent la corruption des eaux, les reptiles, les moucherons, les grosses mouches, la peste, les ulcères, la grêle, les sauterelles, les ténèbres très-épaisses, et la mort des premiers-nés. Coré, Dathan et Abiron furent dévorés par un feu qui sortit de la terre. Lorsque les Israélites murmurèrent dans le désert de Pharan, « une flamme du Seigneur, s'étant allumée contre eux, dévora

« tout ce qui était à l'extrémité du camp *. » Dans les menaces faites au peuple dans le *Lévitique*, il n'est point parlé du tonnerre. Au contraire, ce fut au bruit des tonnerres que la loi que Dieu donna à son peuple, sur le mont Sinaï, fut promulguée. Enfin, dans le beau cantique où Daniel invite tous les ouvrages du Seigneur à le louer, il y appelle les tonnerres; et il n'est pas inutile de remarquer qu'il comprend dans son invitation tous les météores qui entrent dans l'harmonie nécessaire de l'univers. Il les qualifie du titre sublime de PUISSANCES ET DE VERTUS DU SEIGNEUR. *Voyez* Daniel, ch. III.

(3) PAGE 63.

Les politiques, en classant les gouvernements par ces ressemblances extérieures de formes, ont fait comme les botanistes, qui comprennent dans la même catégorie les plantes qui ont des fleurs ou des feuilles semblables, sans avoir égard à leurs vertus. Ceux-ci ont mis dans la même classe le chêne et la pimprenelle; ceux-là, la république romaine et celle de Saint-Marin. Ce n'est pas ainsi qu'on doit observer la nature: elle n'est partout que convenance et harmonie. Ce ne sont pas ses formes, c'est son esprit qu'il faut étudier.

Si dans l'histoire d'un peuple vous ne faites pas attention à sa constitution morale et intérieure, dont presque aucun historien ne s'occupe, il vous sera impossible de concevoir combien de républiques bien ordonnées en apparence se sont ruinées tout à coup; comment d'autres, au contraire, où tout paraît dans l'agitation, deviennent formidables; d'où vient la durée et le pouvoir des États despotiques, si décriés par nos écrivains modernes; et d'où vient enfin qu'après ces beaux règnes de Marc-Aurèle et d'Antonin, qu'ils ont si vantés, l'empire romain acheva de s'écrouler. C'est, je l'ose dire, parce que ces bons princes ne songèrent qu'à conserver la forme extérieure du gouvernement. Tout était tranquille autour d'eux; il y avait une forme de sénat; le blé ne manquait point à Rome; les garnisons dans les provinces étaient bien payées. Point de sédition, point de troubles; tout allait bien en apparence; mais pendant cette léthargie les riches augmentaient leurs propriétés, le peuple perdait les siennes; les emplois s'accumulaient dans les mêmes familles. Pour avoir de quoi vivre, il fallait s'attacher aux grands : Rome ne renfermait plus qu'un peuple de valets. L'amour de la patrie s'éteignait. Les malheureux ne savaient de quoi se plaindre. On ne leur faisait point de tort; tout était dans l'ordre; mais, par cet ordre, ils ne pouvaient plus parvenir à rien. On n'égorgeait pas les citoyens comme sous Marius et Sylla, mais on les étouffait.

Dans toute société humaine il y a deux puissances, l'une temporelle, et l'autre spirituelle. Vous les retrouverez dans tous les gouvernements du monde, en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique. Le genre humain est gouverné comme le corps humain. Ainsi l'a voulu l'Auteur de la nature, pour la conservation et le bonheur des hommes. Lorsque les peuples sont opprimés par la puissance spirituelle, ils se réfugient auprès de la temporelle; quand celle-ci les opprime à son tour, ils ont recours à l'autre. Quand toutes deux s'accordent pour les rendre misérables

* *Nombres*, chap. XI.

alors naissent en foule les hérésies, les schismes, les guerres civiles, et une multitude de puissances secondaires qui balancent les abus des deux premières, jusqu'à ce qu'il en résulte enfin une apathie générale, et que l'État se détruise. Nous approfondirons ce grand sujet tout à l'heure, en parlant de la France. Nous verrons que, quoiqu'il n'y ait de droit qu'une puissance, il y en a en effet cinq qui la gouvernent.

(4) PAGE 71.

Ce jugement des nègres modernes leur fait beaucoup d'honneur. Ils sentent le prix inestimable des lumières; mais s'ils avaient vu en Europe le sort de la plupart des gens de lettres, et celui des gens qui y ont de l'or, ils auraient renversé leur tradition.

Des opinions semblables se retrouvent chez les autres noirs de l'Afrique, et entre autres chez les noirs des îles du cap Vert, comme on peut le voir dans l'excellente relation que George Roberts nous en a donnée. Cet infortuné navigateur se réfugia dans celle de Saint-Jean, où il reçut de la part de ses habitants les preuves les plus touchantes de générosité et d'hospitalité, après avoir éprouvé un traitement atroce de la part des pirates anglais, ses compatriotes, qui lui pillèrent son vaisseau.

Cependant, il faut l'avouer, si quelques peuplades de l'Afrique nous surpassent en qualités morales, en général les nègres sont très-inférieurs aux autres nations par celles de l'esprit. Ils n'ont pas encore eu l'industrie de dompter l'éléphant comme les Asiatiques. Ils n'ont perfectionné aucune espèce de culture. Ils doivent celle de la plupart de leurs végétaux alimentaires aux Portugais et aux Arabes. Ils n'exercent aucun des arts libéraux, qui faisaient cependant des progrès chez les habitants du nouveau monde, bien plus modernes qu'eux. Ils sont dans une partie du continent d'où ils pouvaient aisément pénétrer jusqu'en Amérique, puisque les vents d'est les y portent, vent arrière; et ils n'avaient pas même découvert les îles qui sont dans leur voisinage, telles que les îles Canaries et celles du cap Vert. Les puissances noires de l'Afrique n'ont jamais eu l'esprit de conduire un brigantin. Loin de s'étendre au dehors, elles ont laissé les peuples étrangers s'emparer de toutes leurs côtes; car, dans les anciens temps, les Égyptiens et les Phéniciens se sont établis sur leurs côtes orientales et septentrionales, qui sont aujourd'hui au pouvoir des Turcs et des Arabes; et depuis quelques siècles les Portugais, les Anglais, les Danois, les Hollandais et les Français se sont saisis de ce qui en restait à l'orient, au midi et à l'occident, uniquement pour avoir des esclaves. Il faut, après tout, qu'une Providence particulière préserve le patrimoine de ces enfants de Chanaan de l'avidité de leurs frères, les enfants de Sem et Japhet; car il est étonnant que nous autres surtout, fils de Japhet, qui, comme des cadets, cherchons fortune par tout le monde, et qui, suivant la bénédiction de Noé, notre père, nous logeons jusque dans les tentes de Sem, notre aîné, par nos comptoirs en Asie, nous n'ayons pas établi des colonies dans une partie de la terre aussi belle que la Nigritie, si voisine de nous, où la canne à sucre, le café, et la plupart des productions de l'Amérique et de l'Asie, peuvent croître, et enfin où les esclaves sont tout portés.

Les politiques attribueront les différents caractères des nègres et des

Européens à telles causes qu'il leur plaira. Pour moi, je le dis du fond de mon cœur, je ne connais point de livre où il y ait des monuments plus certains de l'histoire des nations et de celle de la nature que la *Genèse.*

(5) PAGE 80.

Je citerai encore un exemple des charmes ineffables que la religion répand sur l'innocence : il est tiré d'une relation assez peu estimée de l'île de Saint-Erini (ch. XII), par le père François Richard, jésuite missionnaire; mais où il y a des choses qui me plaisent par leur naïveté.

« Après dîner, dit le père Richard, je me retirai à Saint Georges, « qui est l'église principale de l'île de Stampalia. Ce fut là qu'un papa « m'apporta un livre d'Évangile, pour savoir si je le lisais en leur langue « aussi bien que j'y parlais; un autre me vint demander si notre saint « père le pape était marié. Mais ce qui me parut plus plaisant fut la « demande d'une vieille femme, qui, après m'avoir fort longtemps « regardé, me pria de lui dire si véritablement je croyais en Dieu et « en la sainte Trinité. Oui, lui dis-je; et, pour l'assurer davantage, je « fis le signe de la croix. Oh ! que cela va bien, dit-elle, que tu sois « chrétien ! Nous en doutions. Sur cela, je tirai de mon sein la croix « que je portais. Cette femme, toute ravie d'aise, s'écria : Que cher« chons-nous davantage pour savoir s'il est bon catholique, puisqu'il « adore la croix ? Après celle-ci, vint une autre à qui je demandai si « elle voulait se confesser. Eh ! quoi, dit-elle, n'y a-t-il point de pé« ché de se confesser à vous autres ? Non, dis-je; car, quoique je sois « Franc, je confesse en grec Je m'en vais le demander à notre évêque, « reprit-elle. Un peu après elle retourna toute joyeuse d'en avoir ob« tenu la permission. Après sa confession je lui donnai un *Agnus Dei*, « qu'elle ne manqua pas de montrer à tous, comme une chose qu'ils « n'avaient jamais vue. Incontinent je fus accablé d'une multitude de « femmes et d'enfants qui me pressaient de leur en donner. Je fis ré« ponse que ces *Agnus* ne se donnaient qu'à ceux qui s'étaient confes« sés : ils s'offrirent, pour en avoir, de se confesser, et le voulaient « faire deux à deux : à savoir, une fille avec sa confidente, un jeune « garçon avec son intime, qu'on appelait ἀδελφοπείθον (adelphopei« thon), frère de confiance, apportant pour raison qu'ils n'avaient « qu'un cœur, et partant rien ne devait être secret entre eux. J'eus de la « peine de les séparer; toutefois ils furent obligés d'obéir. »

On a souvent calomnié la religion, en lui attribuant nos malheurs politiques. Voici ce qu'en dit Montaigne, qui a vécu au milieu de ses guerres civiles : « Confessons la vérité : qui tireroit de l'armée mesme « legitime et moyenne ceux qui y marchent par le seul zele d'une af« fection religieuse, et encore ceux qui regardent seulement la protec« tion des lois de leur pays, ou service du prince, il n'en sauroit bas« tir une compagnie de gens d'armes complete *. »

(6) PAGE 85.

Comme la plupart des hommes ne sont choqués des abus que dans le détail, parce que tout ce qui est grand leur impose du respect, je ne

* *Essais*, liv. II, chap. XII, page 19, éd. d'Am. Duval, 1820.

citerai ici que quelques effets de la vénalité dans la bourgeoisie. Tous les états subalternes, subordonnés aux autres de droit, en sont devenus les supérieurs de fait, par cela seulement qu'ils sont plus riches. Ainsi ce sont aujourd'hui les apothicaires qui emploient les médecins; les procureurs, les avocats; les marchands, les artistes; les maîtres maçons, les architectes; les libraires, les gens de lettres, même ceux de l'Académie; les loueuses de chaises dans les églises, les prédicateurs, etc... Je n'en dirai pas davantage : on sent où cela mène. De cette vénalité seule doit s'ensuivre la décadence de tous les talents. Elle est, en effet, bien sensible, quand on compare ceux de ce siècle à ceux du siècle de Louis XIV.

(7) PAGE 100.

Divide et impera, a dit, je crois, Machiavel. Jugez de la bonté de cette maxime par le misérable état des pays où elle est née, et où on l'a mise en pratique.

Les enfants n'apprenaient, à Sparte, qu'à obéir, à aimer la vertu, la patrie, et à vivre dans la plus intime union, jusque-là qu'ils étaient divisés dans leurs écoles en deux classes d'amants et d'aimés. Chez les autres peuples de la Grèce, l'éducation était arbitraire; il y avait beaucoup d'exercices d'éloquence, de luttes, de courses; des prix pythiens, olympiques, isthmiques, etc. Ces frivolités les remplirent de partialité. Lacédémone leur donna à tous la loi, et pendant qu'il fallait aux premiers, lorsqu'ils allaient combattre pour leur patrie, une paye, des harangues, des trompettes et des fifres pour exciter leur courage, il fallait au contraire retenir celui des Lacédémoniens. Ils allaient au combat sans appointements, sans discours, au son des flûtes, et en chantant tous ensemble l'hymne des deux frères jumeaux Castor et Pollux.

(8) PAGE 160.

C'est l'harmonie qui rend tout sensible, comme c'est la monotonie qui fait tout disparaître. Non-seulement les couleurs sont des consonnances harmoniques de la lumière, mais il n'y a point de corps coloré dont la nature ne relève la teinte par le contraste des deux couleurs extrêmes génératives, qui sont le blanc et le noir. Tout corps se détache par la lumière et l'ombre, dont la première tire sur le blanc, et la seconde sur le noir. Ainsi, chaque corps porte avec lui une harmonie complète.

Ceci n'est pas arrivé au hasard. Si nous étions éclairés, par exemple, par un air lumineux, nous n'apercevrions point la forme des corps; car leurs contours, leurs profils et leurs cavités seraient couverts d'une lumière uniforme, qui en ferait disparaître les parties saillantes et rentrantes. C'est donc par une providence bien convenable à la faiblesse de notre vue, que l'Auteur de la nature a fait partir la lumière d'un seul point du ciel; et c'est par une intelligence aussi admirable qu'il a donné un mouvement de progression au soleil, qui est la source de cette lumière, afin qu'elle formât, avec les ombres, des harmonies variées à chaque instant. Il a aussi modifié cette lumière sur les objets terrestres, de manière qu'elle éclaire immédiatement et médiatement, par réfraction et par réflexion, et qu'elle étend ses nuances et ses harmonies avec celles de l'ombre d'une manière ineffable.

J.-J. Rousseau me disait un jour : « Les peintres donnent l'apparence « d'un corps en relief à une surface unie; je voudrais bien leur voir « donner celle d'une surface unie à un corps en relief. » Je ne lui répondis rien pour lors; mais ayant pensé depuis à la solution de ce problème d'optique, je ne l'ai pas trouvée impossible. Il n'y aurait, ce me semble, qu'à détruire un des extrêmes harmoniques qui rendent les corps saillants. Par exemple, pour aplanir un bas-relief, il faudrait qu'ils peignissent ses cavités de blanc, ou ses parties saillantes de noir. Ainsi, comme ils emploient l'harmonie du clair-obscur pour faire apparaître un corps sur une surface plane, ils pourraient se servir de la monotonie d'une seule teinte pour faire disparaître ceux qui sont en relief. Dans le premier cas, ils font voir un corps sans qu'on puisse le toucher; dans le second, ils feraient toucher un corps sans qu'on pût le voir. Cette magie-ci serait bien aussi surprenante que l'autre.

(9) PAGE 190.

Des écrivains célèbres ont avancé que les nègres trouvaient leur couleur plus belle que celle des blancs, mais ils se sont trompés. J'ai interrogé à ce sujet des noirs que j'avais à mon service à l'Ile-de-France, qui me parlaient avec assez de liberté pour me dire leur sentiment, surtout sur une matière aussi indifférente à des esclaves que la beauté des blancs. Je leur ai demandé quelquefois laquelle ils aimaient le mieux d'une femme blanche ou d'une femme noire : ils n'ont jamais hésité à donner la préférence à la première. J'ai vu même un nègre, qui avait été déchiré de coups de fouet dans une habitation, se réjouir de ce que les cicatrices de ses plaies blanchissaient, parce qu'il espérait, par ce moyen, cesser d'être nègre. Le misérable se serait fait écorcher pour devenir blanc.

Des rois d'Afrique se sont adressés plusieurs fois aux chefs des comptoirs anglais, hollandais et français, pour avoir des femmes blanches, leur promettant en récompense des priviléges considérables. Lamb, facteur anglais d'Ardra, prisonnier du roi de Damohé, mandait en 1724, au gouverneur du fort anglais de Juida, que s'il pouvait envoyer a ce prince quelque femme blanche, ou seulement mulâtre, elle acquerrait le plus grand pouvoir sur son esprit [1]. Un autre roi d'une partie de la côte d'Afrique promit un jour à un missionnaire capucin, qui lui prêchait l'Évangile, de renvoyer son sérail et de se faire chrétien, s'il voulait lui faire avoir une femme blanche. Le zélé missionnaire se rendit sur-le-champ dans l'établissement portugais le plus voisin; et s'étant informé dans ce lieu s'il y avait quelque demoiselle pauvre et vertueuse, on lui indiqua la nièce d'un gentilhomme fort pauvre, qui vivait dans la plus grande retraite. Il l'attendit un dimanche matin à la porte de l'église, lorsqu'elle sortait de la messe avec son oncle; et, s'adressant à celui-ci devant tout le peuple, il le somma, au nom de Dieu et pour le bien de la religion, de donner sa nièce en mariage au roi nègre. Le gentilhomme et sa nièce y ayant consenti, le prince noir épousa celle-ci, après avoir renvoyé toutes ses femmes, et s'être fait baptiser [2]. Les voyageurs les plus éclairés rapportent plusieurs de ces traits de préfé-

[1] *Histoire générale des Voyages*, par l'abbé Prévost, liv. VIII, page 96.
[2] *Histoire de l'Ethiopie*, par Labat.

rence dans les souverains noirs de l'Afrique et de l'Asie méridionale. Thomas Rhoë, ambassadeur d'Angleterre auprès du mogol Sélim-Schah, raconte que ce puissant monarque faisait beaucoup d'accueil aux jésuites portugais, missionnaires à sa cour, dans l'intention d'avoir quelques femmes de leur pays dans son sérail. Il les combla d'abord de priviléges, les logea dans le voisinage de son palais, et les admit à sa familiarité; mais comme il pressentit que ces pères étaient bien éloignés de servir ses passions, il mit en usage une ruse fort adroite pour les y obliger. Il leur témoigna du penchant pour embrasser le christianisme; et, feignant qu'il n'était retenu que par des raisons de politique, il ordonna à deux de ses neveux d'assister assidûment aux catéchismes des missionnaires. Quand ils furent suffisamment instruits, il leur enjoignit de se faire baptiser; après quoi il leur dit : « Maintenant vous ne pouvez plus épou-« ser de femmes païennes de ce pays, puisque vous êtes chrétiens; « c'est aux pères qui vous ont baptisés à vous marier. Dites-leur qu'ils « vous fassent venir pour femmes des demoiselles portugaises. » Ces jeunes gens ne manquèrent pas d'en faire les demandes aux pères jésuites, qui, se doutant bien que le Mogol ne voulait voir ses neveux mariés avec des demoiselles portugaises que pour avoir des femmes blanches dans son sérail, refusèrent de se mêler de cette négociation. Ce refus leur attira une infinité de persécutions de la part de Sélim-Schah, qui commença par faire renoncer ses neveux au christianisme[1].

La couleur noire de la peau est un bienfait du ciel envers les peuples méridionaux, parce qu'elle éteint les reflets du soleil brûlant sous lequel ils vivent. Mais ces peuples n'en trouvent pas moins les femmes blanches plus belles qus les noires, par la même raison qui leur fait trouver le jour plus beau que la nuit, parce que les harmonies des couleurs et des lumières se font sentir dans le teint des blanches; au lieu qu'elles disparaissent presque entièrement dans celui des noires, qui ne peuvent entrer avec elles en comparaison de beauté que par les formes et la taille.

Les proportions de la figure humaine, après avoir été prises, comme nous venons de le voir, des plus belles formes de la nature, sont devenues, à leur tour, des modèles de beauté pour l'homme. Qu'on y fasse attention, et l'on verra que les formes qui nous plaisent davantage dans les arts, comme celles des vases antiques, et les rapports de la hauteur et de la largeur dans les monuments, ont été tirés de la figure humaine. On sait que la colonne ionique, avec son chapiteau et ses cannelures, fut imitée d'après la taille, la coiffure et la robe des filles grecques.

(10) PAGE 230.

La tulipe, par sa couleur, est, en Perse, l'emblème des parfaits amants. Chardin dit que quand un jeune homme présente, en Perse, une tulipe à sa maîtresse, il veut lui donner à entendre que, comme cette fleur, il a le visage en feu et le cœur en charbon. Il n'y a point d'ouvrage de la nature qui ne fasse naître dans l'homme quelque affection morale. La société nous en ôte à la longue le sentiment, mais on le retrouve chez les peuples qui vivent encore près de la nature. Plusieurs alphabets ont été imaginés à la Chine, dans les premiers temps, d'après

[1] *Mémoires de Thomas Rhoë*, collection de Thévenot.

les ailes des oiseaux, les poissons, les coquillages et les fleurs; on en peut voir les caractères très-curieux dans *la Chine illustrée* du père Kircher. C'est par une suite de ces mœurs naturelles que les Orientaux emploient tant de similitudes et de comparaisons dans leurs langages. Quoique notre éloquence métaphysique n'en fasse pas grand cas, elles ne laissent pas de produire de grands effets. J.-J. Rousseau a parlé de celui que fit sur Darius l'ambassadeur des Scythes, qui lui présenta, sans lui rien dire, un oiseau, une grenouille, une souris, et cinq flèches. Hérodote rapporte que le même Darius fit dire aux Grecs de l'Ionie, qui en ravageaient les côtes, que s'ils ne cessaient leurs brigandages, il les traiterait comme des pins. Les Grecs, qui commençaient à devenir de beaux esprits, et à perdre de vue la nature, ne savaient ce que cela signifiait. Enfin, ils apprirent que Darius leur donnait à entendre qu'il les exterminerait entièrement, parce que quand les pins sont une fois coupés, ils ne repoussent plus.

(II) PAGE 365.

C'est faute d'avoir observé ces deux puissances, que tant d'ouvrages vantés, faits sur l'homme, ont un coloris faux. Tantôt leurs auteurs nous le représentent comme un objet métaphysique; vous croiriez que les besoins physiques, qui ébranlent même les saints, ne sont que de faibles accessoires de la vie humaine : ils la composent uniquement de monades, d'abstractions et de moralités. Tantôt ils ne voient dans l'homme qu'un animal, et ne distinguent en lui que les sens les plus grossiers. Ils ne l'étudient que le scalpel à la main et quand il est mort, c'est-à-dire quand il n'est plus homme. D'autres ne le connaissent que comme un individu politique : ils ne l'aperçoivent que par les convenances de l'ambition. Ce n'est point un homme qui les intéresse, c'est un Français, un Anglais, un prélat, un gentilhomme. De tous les écrivains, je ne connais qu'Homère qui ait peint l'homme en entier; les autres (et je parle des meilleurs) n'en présentent que des squelettes. L'*Iliade* d'Homère est, à mon avis, la peinture de tout l'homme, comme elle est celle de toute la nature. Toutes les passions y sont avec leurs contrastes, et leurs nuances les plus intellectuelles et les plus grossières. Achille chante les dieux sur sa lyre, et fait cuire un gigot de mouton dans une marmite. Ce dernier trait a fort scandalisé nos écrivains de théâtre, qui se composent des héros artificiels qui se dissimulent leurs premiers besoins, comme leurs auteurs eux-mêmes dissimulent les leurs à la société. On trouve toutes les passions de l'homme dans l'*Iliade :* la colère furieuse dans Achille; l'ambition superbe dans Agamemnon; la valeur patriotique dans Hector; dans Nestor, la froide sagesse; dans Ulysse, la prudence rusée; la calomnie dans Thersite; la volupté dans Pâris; l'amour infidèle dans Hélène; l'amour conjugal dans Andromaque; l'amour paternel dans Priam; l'amitié dans Patrocle, etc..., avec une multitude de nuances intermédiaires de ces passions, telles que le courage téméraire de Diomède et celui d'Ajax, qui osent combattre les dieux mêmes : puis des oppositions de site et de fortune qui détachent ces caractères, comme des noces et des fêtes champêtres sur le terrible bouclier d'Achille; les remords dans Hélène et l'inquiétude dans Andromaque; la fuite d'Hector près de périr au pied des murs de sa ville, à la vue de son peuple, dont il est l'unique défenseur; et les objets paisibles qu'elle lui présente dans ces ter-

ribles moments, tels que ce bosquet d'arbres, et cette fontaine où les filles de Troie allaient laver leurs robes, et aimaient à se rassembler dans des temps plus heureux.

Ce divin génie ayant réparti à chacun de ses héros une passion principale du cœur humain, et l'ayant mise en action dans les phases les plus remarquables de la vie, a distribué de même les attributs de Dieu à plusieurs divinités, et leur a assigné les différents règnes de la nature : à Neptune, la mer; à Pluton, les enfers ; à Junon, l'air ; à Vulcain, le feu ; à Diane, les forêts ; à Pan, les troupeaux ; enfin, les Nymphes, les Naïades, et jusqu'aux Heures, ont toutes quelque département sur la terre. Il n'y a pas une fleur qui n'y soit dans le gouvernement de quelque divinité. C'est ainsi qu'il a rendu l'habitation de l'homme céleste. Son ouvrage est la plus sublime des encyclopédies. Tous les caractères en sont si bien dans le cœur humain et dans la nature, que les noms dont il les a désignés sont devenus immortels. Joignez à la majesté de ses plans une vérité d'expression qui ne vient pas uniquement de la beauté de sa langue, comme le prétendent les grammairiens, mais de l'étendue de ses observations naturelles. C'est ainsi, par exemple, qu'il appelle la mer *pourprée*, au moment où le soleil se couche, parce qu'alors les reflets du soleil à l'horizon la rendent de cette couleur, ainsi que je l'ai moi-même remarqué. Virgile, qui l'a imité en tout, est plein de ces beautés d'observation, dont nos commentateurs ne s'occupent guère. Par exemple, dans les *Géorgiques*, Virgile donne au printemps l'épithète de *rougissant*, *vere rubenti*, dit-il. Comme ses traducteurs et ses commentateurs n'y ont point fait attention, ainsi qu'à bien d'autres, j'ai cru longtemps qu'elle n'était là que pour fournir la mesure du vers ; mais ayant remarqué, au commencement du printemps, que les scions et les bourgeons de la plupart des arbres devenaient tout rouges avant de jeter leurs feuilles, j'ai alors compris quel était le moment de la saison que Virgile désignait par *vere rubenti*.

(12) PAGE 374.

On peut rapporter à ces deux instincts toutes les sensations de la vie, qui semblent souvent se contredire. Par exemple, si l'habitude et la nouveauté nous paraissent agréables, c'est que l'habitude nous rassure sur nos relations physiques, qui sont toujours les mêmes ; et la nouveauté promet de nouveaux points de vue à notre instinct divin, qui veut toujours étendre ses jouissances.

(13) PAGE 398.

Un curé de village des environs de Paris, près de Dravet, a éprouvé dans son enfance une cruauté non moins grande de la part de ses parents. Il fut châtré par son père, qui était chirurgien; et il l'a nourri dans sa vieillesse, malgré sa barbarie. Je crois que l'un et l'autre sont encore vivants.

Son père le destinait à en faire un musicien pour la chapelle du roi, à l'instar de ceux qui viennent de l'Italie, où règne la coutume abominable de châtrer les enfants pour en faire des musiciens.

(14) PAGE 399.

J'ai ouï dire que Poutaveri, cet Indien de Taïti qui a été amené à Paris

il y a quelques années, ayant vu au Jardin du Roi le mûrier à papier, dont l'écorce sert dans son pays à faire des étoffes, les larmes lui vinrent aux yeux, et qu'en le saisissant dans ses bras, il s'écria : *O arbre de mon pays!* Je voudrais qu'on essayât si, en donnant à un oiseau étranger, comme à un perroquet, un fruit de son pays qu'il n'aurait pas vu depuis longtemps, il témoignerait à sa vue quelque émotion extraordinaire. Quoique les sensations physiques nous attachent fortement à la patrie, il n'y a que les sentiments moraux qui leur donnent une grande intensité. Le temps, qui affaiblit les premières, ne fait qu'accroître ceux-ci. C'est pourquoi la vénération pour un monument est toujours proportionnée à son antiquité ou à sa distance; et voilà pourquoi Tacite a dit : *Major e longinquo reverentia.*

(15) PAGE 403.

Voilà pourquoi nous n'admirons que ce qui est rare. S'il apparaissait sur l'horizon de Paris une de ces parhélies si communes au Spitzberg, tout le peuple sortirait dans les rues pour l'admirer. Ce n'est cependant qu'une réflexion du disque du soleil dans les nuages; et personne ne s'arrête pour admirer le soleil lui-même, parce que le soleil est trop connu.

C'est le mystère qui fait un des charmes de la religion. Ceux qui y veulent une démonstration géométrique ne connaissent ni les lois de la nature, ni les besoins du cœur humain.

(16) PAGE 416.

Nos artistes font verser des larmes à des statues de marbre auprès des tombeaux des grands. Il faut bien y faire pleurer des statues, quand les hommes n'y pleurent pas. J'ai vu bien des enterrements de gens riches; j'y ai vu bien rarement quelqu'un verser des larmes, si ce n'est parfois quelque vieux domestique qui se trouvait peut-être sans ressource. Il y a quelque temps que, passant par une rue assez déserte du faubourg Saint-Marceau, je vis un cercueil à l'entrée d'une petite maison. Il y avait auprès de ce cercueil une femme à genoux, qui priait Dieu, et qui paraissait absorbée dans le chagrin. Cette femme ayant aperçu au bout de la rue les prêtres qui venaient faire la levée du corps, se leva et s'enfuit, en se mettant les deux mains sur les yeux, et en jetant des cris lamentables. Des voisins voulurent l'arrêter pour la consoler, mais ce fut en vain. Comme elle passa auprès de moi, je lui demandai si elle regrettait sa fille ou sa mère. « Hélas! monsieur, me dit-elle tout en « pleurs, je regrette une dame qui me faisait gagner ma pauvre vie : elle « me faisait aller en journée. » Je m'informai des voisins quelle était cette dame bienfaisante : c'était la femme d'un petit menuisier. Gens riches, quel usage faites-vous donc des richesses pendant votre vie, puisque personne ne pleure à votre mort?

(17) PAGE 421.

C'est par l'influence sublime de cette passion que les Thébains formèrent un bataillon de héros, appelé *la bande sacrée;* ils périrent tous ensemble à la bataille de Chéronée. On les trouva couchés tous sur la même ligne, l'estomac percé de grands coups de piques, et le visage tourné

vers l'ennemi. Ce spectacle tira des larmes des yeux de Philippe même, leur vainqueur. Lycurgue avait employé aussi le pouvoir de l'amour dans l'éducation des Spartiates, et il en fit un des grands soutiens de sa république. Mais comme le contre-poids animal de ce sentiment céleste ne se trouvait plus dans l'objet aimé, il jeta quelquefois les Grecs dans des désordres qu'on leur a justement reprochés. Leurs législateurs ne jugèrent les femmes que propres à donner des enfants; ils ne virent pas qu'en favorisant l'amour entre les hommes, ils affaiblissaient celui qui devait réunir les sexes, et que, pour resserrer les liens de leur politique, ils rompaient ceux de la nature.

La république de Lycurgue avait encore d'autres défauts naturels, entre autres l'esclavage des Ilotes. Ces deux points exceptés, je le regarde comme le plus sublime génie qui ait existé : encore peut-on l'excuser, par les obstacles de toute espèce qu'il rencontra dans l'établissement de ses lois.

Il y a dans les harmonies des différents âges de la vie humaine de si doux rapports de la faiblesse des enfants à la force de leurs parents, du courage et de l'amour entre les jeunes gens des deux sexes à la vertu et à la religion des vieillards sans passions, que je m'étonne qu'on n'ait pas présenté au moins un tableau d'une société humaine concordant ainsi avec tous les besoins de la vie et les lois de la nature. Il y en a quelques essais dans le *Télémaque*, entre autres dans les mœurs des peuples de la Bétique; mais ils ne sont qu'indiqués. Je crois qu'une pareille société, ainsi liée dans toutes ses parties, atteindrait au plus grand degré de bonheur social où puisse parvenir la nature humaine sur la terre, et serait inébranlable à tous les orages de la politique. Loin de craindre ses voisins, elle en ferait la conquête sans armes, comme l'ancienne Chine, par le seul spectacle de sa félicité et par l'influence de ses vertus. J'avais eu dessein d'étendre cette idée, à l'instigation de J.-J. Rousseau, en faisant l'histoire d'un peuple de la Grèce, bien connu des poëtes parce qu'il a vécu suivant la nature, et par cette raison presque ignoré de nos écrivains politiques ; mais le temps ne m'a permis que d'en ébaucher le plan, et d'en achever tout au plus le premier livre.

(18) PAGE 440.

Il est impossible d'avoir de la vertu sans religion. Je ne parle pas des vertus de théâtre, qui nous attirent les approbations du public par des moyens souvent si méprisables, qu'on peut bien les regarder comme des vices. Les païens eux-mêmes les ont tournés en ridicule. Voyez ce qu'en dit Marc-Aurèle. J'entends par vertu le bien qu'on fait aux hommes sans espoir de récompense de leur part, et souvent aux dépens de sa fortune et même de sa réputation. Analysez tous les traits de vertu qui vous ont paru frappants ; il n'y en a aucun qui ne vous montre la Divinité, éloignée ou présente. J'en citerai un peu connu, et, par son obscurité même, bien loyal.

Dans la dernière guerre d'Allemagne, un capitaine de cavalerie est commandé pour aller au fourrage. Il part à la tête de sa compagnie, et se rend dans le quartier qui lui était assigné. C'était un vallon solitaire, où on ne voyait guère que des bois. Il y aperçoit une pauvre cabane, il y frappe; il en sort un vieux hernouten à barbe blanche. « Mon père, lui dit l'officier, montrez-moi un champ où je puisse faire

« fourrager mes cavaliers. — Tout à l'heure, reprit l'hernouten. » Ce bon homme se met à leur tête, et remonte avec eux le vallon. Après un quart d'heure de marche, ils trouvent un beau champ d'orge : « Voilà « ce qu'il nous faut, dit le capitaine. — Attendez un moment, lui dit « son conducteur, vous serez content. » Ils continuent à marcher, et ils arrivent, à un quart de lieue plus loin, à un autre champ d'orge. La troupe aussitôt met pied à terre, fauche le grain, le met en trousse, et remonte à cheval. L'officier de cavalerie dit alors à son guide : « Mon « père, vous nous avez fait aller trop loin sans nécessité; le premier « champ valait mieux que celui-ci. — Cela est vrai, monsieur, reprit le « bon vieillard ; mais il n'était pas à moi. »

Ce trait va au cœur. Je défie un athée d'en faire un semblable. J'observerai que les hernoutens sont une espèce de quakers répandus dans quelques cantons de l'Allemagne. Quelques théologiens ont écrit que les hérétiques n'étaient pas capables de vertu, et que leur vertu était sans mérite. Comme je ne suis pas théologien, je ne m'engagerai point dans cette discussion métaphysique, quoique j'eusse à opposer à leur opinion le sentiment de saint Jérôme et même celui de saint Pierre par rapport aux païens, lorsque celui-ci dit au centenier Corneille : « En vérité, je vois bien que Dieu n'a point d'égard aux diverses « conditions des personnes ; mais qu'en toute nation celui qui le craint, « et dont les œuvres sont justes, lui est agréable*. » Mais je voudrais bien savoir ce que ces théologiens pensent de la charité du Samaritain, qui était un schismatique. Il me semble qu'ils n'ont rien à objecter au jugement de Jésus-Christ. Comme la simplicité et la profondeur de ses réponses divines font un contraste admirable avec la mauvaise foi et les subtilités des docteurs de ce temps-là, je vais rapporter ce trait de l'Évangile tout entier :

« Alors un docteur de la loi se levant, lui dit pour le tenter : Maître, « que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle? Jésus lui ré« pondit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? qu'y lisez-vous? Il lui répondit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute « votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre pro« chain comme vous-même. Jésus lui dit : Vous avez très-bien répondu; « faites cela, et vous vivrez. Mais cet homme, voulant faire paraître « qu'il était juste, dit à Jésus : Et qui est mon prochain? Et Jésus, pre« nant la parole, lui dit : Un homme qui descendait de Jérusalem à « Jéricho tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le « couvrirent de plaies, et s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Il ar« riva ensuite qu'un prêtre descendit par le même chemin, lequel aussi, « l'ayant aperçu, passa outre. Un lévite qui vint au même lieu, l'ayant « considéré, passa outre encore; mais un Samaritain, passant son che« min, vint à l'endroit où était cet homme, et l'ayant vu, il en fut « touché de compassion. Il s'approcha donc de lui, il versa de l'huile « et du vin dans ses plaies, et les banda; et l'ayant mis sur son che« val, il l'amena dans l'hôtellerie, et eut soin de lui. Le lendemain, « il tira deux deniers qu'il donna à l'hôte, et lui dit : Ayez bien soin « de cet homme; et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le « rendrai à mon retour. Lequel de ces trois vous semble-t-il avoir été « le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs? Le doc-

* *Actes des Apôtres*, chap. x, v. 34 et 35.

« teur lui repondit : Celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Allez « donc, lui dit Jésus, et faites de même. »

Je me garderai bien d'ajouter ici aucune réflexion. J'observerai seulement que l'action du Samaritain est bien supérieure à celle de l'hernouten; car quoique le second fasse un plus grand sacrifice, il y est en quelque sorte déterminé par la force : il fallait qu'il y eût un champ fourragé. Mais le Samaritain obéit entièrement aux impulsions de l'humanité. Son action est libre, et sa charité gratuite. Ce trait, comme tous ceux de l'Évangile, renferme en peu de mots une foule d'instructions lumineuses sur le second de nos devoirs. Il serait impossible de les remplacer par d'autres, imaginés même à plaisir. Pesez toutes les circonstances de la charité inquiète du Samaritain. Il panse les plaies d'un malheureux ; il le met sur son propre cheval ; il expose sa vie en s'arrêtant, et allant à pied dans un lieu fréquenté par les voleurs. Il pourvoit ensuite dans l'hôtellerie aux besoins tant présents que futurs de cet infortuné, et il continue sa route sans rien attendre de sa reconnaissance.

(19) PAGE 443.

Plutarque remarque qu'Alexandre ne se livra au désordre qui souilla la fin de son auguste carrière, que parce qu'il se crut abandonné des dieux. Non-seulement ce sentiment cause nos maux quand il disparait de nos plaisirs, mais quand, par l'effet de nos passions ou de nos institutions, qui pervertissent les lois naturelles, il se porte sur nos maux mêmes. Ainsi, par exemple, quand, après avoir donné des lois mécaniques aux opérations de notre âme, nous venons à porter sur nos maux physiques et passagers le sentiment de l'infini, c'est alors que, par une juste réaction, notre misère devient insupportable. Je n'ai esquissé que faiblement l'action des deux principes de l'homme; mais, à quelque sensation de douleur ou de plaisir qu'on veuille les appliquer, on sentira la différence de leur nature et leur réaction perpétuelle.

A propos d'Alexandre abandonné des dieux, je serais surpris que l'expression de cette situation n'eût pas inspiré le génie de quelque artiste de la Grèce. Voici ce que je trouve à ce sujet dans Addison : « Il y a dans la même galerie (à Florence) un beau buste d'Alexandre « le Grand, le visage tourné vers le ciel, avec un certain air noble de « chagrin et de déplaisir. J'ai vu deux ou trois anciens bustes d'Alexan- « dre du même air et de la même posture : je suis porté à croire que le « sculpteur avait dans l'esprit, ou le conquérant pleurant pour de nou- « veaux mondes, ou quelques autres circonstances semblables de son « histoire*. » Je pense que la circonstance de l'histoire d'Alexandre à laquelle il faut rapporter ces bustes est celle où il se plaint aux dieux de l'avoir abandonné. Je ne doute pas qu'elle n'eût fixé l'excellent jugement d'Addison, s'il se fût rappelé l'observation de Plutarque.

(20) PAGE 461.

A Dieu ne plaise que je veuille exciter notre peuple à haïr les Anglais, si dignes aujourd'hui de toute notre estime ! Mais comme leurs écrivains et même leur gouvernement se sont permis plus d'une fois de nous ren-

* Addison, *Voyage d'Italie*, t. IV de Misson., p. 293 et 294.

dre odieux sur les théâtres de leur nation, j'ai voulu leur montrer qu'il nous était bien aisé d'user de représailles. Puisse plutôt le génie de Fénelon, dont ils font tant de cas, qu'un de leurs plus aimables beaux esprits, le lord Littleton, l'a mis au-dessus de Platon, réunir un jour nos cœurs et nos esprits!

(21) PAGE 466.

On pourrait affaiblir dans la plupart des citoyens la soif de l'or et du luxe, en leur présentant un grand nombre de ces perspectives politiques. Elles font le charme des petites conditions, en ce qu'elles leur offrent les attraits de l'infini, dont le sentiment est naturel au cœur humain, comme nous l'avons vu. C'est par elles que les artisans et les petits marchands sont attachés avec beaucoup plus de force, par de modiques profits, à leurs petits états remplis d'espérances, que les riches et les grands ne le sont à des conditions dont ils voient le terme. Il se passe dans la tête des petits ce qui se passait dans la tête de la laitière de la fable : Avec ce lait, j'aurai des œufs; avec ces œufs, des poussins; avec ces poussins, des poulets; avec des poulets, un agneau, etc. Le plaisir qu'ils épouvent dans ces progressions sans fin est le charme qui les soutient dans leurs travaux; et il est si réel, que lorsqu'ils viennent à faire fortune et à vivre en bourgeois aisés, leur santé s'altère, et la plupart d'entre eux finissent par mourir de mélancolie et d'ennui. Politiques modernes, rapprochez-vous donc de la nature! Ce n'est point des flûtes d'or et d'argent que se tirent les plus douces harmonies, mais de celles qui se font avec des roseaux.

(22) PAGE 494.

Pour moi, je verrais le monument de cet homme-là, ne fût-ce qu'une tuile, avec plus de respect que les superbes mausolées qu'on a élevés en plusieurs endroits de l'Europe et de l'Amérique à la gloire des cruels conquérants du Mexique et du Pérou. Plus d'un historien a fait leur éloge; mais la Providence divine en a fait justice. Ils ont tous péri de mort violente, et la plupart par la main du bourreau.

(23) PAGE 514.

Toutes les sciences sont encore dans l'enfance; mais celle de rendre les hommes heureux n'est pas encore au jour, même à la Chine, dont la politique est si supérieure à la nôtre.

(24) PAGE 535.

Il est digne de remarque que la plupart des noms des objets de la nature, de la morale et de la métaphysique, sont féminins, surtout dans la langue française. Il serait assez curieux de rechercher si les noms masculins ont été donnés par les femmes, et les noms féminins par les hommes, aux choses qui servent plus particulièrement aux usages de chaque sexe; ou si les premiers ont été faits du genre masculin parce qu'ils présentaient des caractères de force et de puissance; et les seconds, du genre féminin, parce qu'ils offraient des caractères de grâces et d'agrément. Je crois que les hommes ayant nommé en général les objets de la nature, leur ont prodigué les noms féminins par ce penchant secret

qui les attire vers le sexe : c'est ce qu'on peut remarquer aux noms que portent les constellations célestes : les quatre parties du monde, la plupart des fleuves, des royaumes, des fruits, des arbres, des vertus, etc., etc.

(25) PAGE 537.

Au fond, ce serait bien peu de chose sans doute; mais, quelque solitaire que soit aujourd'hui ma vie, elle a été mêlée à de grandes révolutions. J'ai donné, à l'occasion de la Pologne, un mémoire fort détaillé au bureau des affaires étrangères, où je prédisais son partage par ses voisins, plusieurs années avant qu'il ait été effectué. Je me suis trompé seulement, en ce que j'avais compté que les puissances copartageantes la prendraient tout entière, et je m'étonne encore de ce qu'elles ne l'ont pas fait. Au reste, ce mémoire n'a été utile ni à ce pays, ni à moi-même, quoique j'y eusse couru de grands risques, en me jetant, au sortir du service de la Russie, dans le parti des républicains polonais, que la France et l'Autriche protégaient. J'y fus fait prisonnier en 1765, lorsque j'allais, avec l'agrément de l'ambassadeur de l'Empire et du ministre de France à Varsovie, me jeter dans l'armée du prince Radzivil. Ce malheur m'arriva à trois milles de Varsovie, par l'indiscrétion de mon guide. Je fus ramené dans cette ville, mis en prison, et menacé d'être livré aux Russes, du service desquels je sortais, si je n'avouais que l'ambassadeur de Vienne et le ministre de France avaient concouru à me faire faire cette démarche. Quoique j'eusse tout à redouter de la part des Russes, et que j'eusse pu envelopper dans ma disgrâce deux personnes illustres par leurs emplois, et la rendre par conséquent plus éclatante, je persistai à la prendre entièrement sur mon compte. Je disculpai aussi de mon mieux mon guide, à qui j'avais donné le temps de brûler les lettres dont il était porteur, en m'opposant, le pistolet à la main, aux hullans qui vinrent nous surprendre la nuit dans la maison de poste où nous fîmes notre premier campement, au milieu des bois. Je n'ai eu aucune sorte de récompense pour ces deux genres de service, qui m'ont coûté beaucoup de temps et d'argent. Il n'y a pas même longtemps que j'étais encore redevable d'une partie des frais de mon voyage à M. Hennin, mon ami, qui était alors ministre de France à Varsovie, qui est aujourd'hui premier commis des affaires étrangères à Versailles, et qui s'est donné à ce sujet bien des peines inutiles. Sans doute, si M. le comte de Vergennes eût été dans ce temps-là ministre des affaires étrangères, j'eusse été convenablement récompensé, puisqu'il m'a accordé quelques légères gratifications. Cependant je suis encore redevable, à cette occasion, de plus de quatre mille livres à plusieurs amis en Russie, en Pologne et en Allemagne.

Je n'ai pas été plus heureux à l'Ile-de-France, où j'ai été envoyé capitaine-ingénieur de la colonie; car j'ai d'abord été persécuté par les ingénieurs ordinaires qui y étaient, parce que je n'étais pas de leur corps. On m'avait fait passer dans ce pays pour y faire fortune; et je m'y serais considérablement endetté, si je n'y avais pas vécu d'herbes. Je ne parlerai pas de tous les maux particuliers que j'y ai éprouvés. Je dirai seulement que je cherchai à m'en distraire en m'occupant de ceux qui affligeaient l'île en général. C'est dans la seule vue d'y remédier que je publiai, à mon retour, en 1773, mon *Voyage à l'Ile-de-France*,

Je crus d'abord rendre un service essentiel à ma patrie, en faisant voir que cette île, que l'on remplissait de troupes, n'était propre en aucune manière à être l'entrepôt ni la citadelle de notre commerce des Indes, dont elle est éloignée de quinze cents lieues; ce que j'ai prouvé même par les événements des guerres précédentes, où Pondichéry nous a toujours été enlevé, quoique l'Ile-de-France fût pleine de soldats. La guerre dernière a confirmé de nouveau la vérité de mes observations. Pour ces services, ainsi que pour plusieurs autres, je n'ai reçu d'autres récompenses que des persécutions indirectes et des calomnies de la part des habitants de cette île, à qui j'ai reproché leur barbarie pour leurs esclaves. Je n'ai pas même été dédommagé suffisamment d'une espèce de naufrage que j'éprouvai à mon retour à l'île de Bourbon, ni de la modicité de mes appointements, qui n'allaient pas à la moitié de ceux des ingénieurs ordinaires de mon grade. Je suis bien sûr que, sous un ministre de la marine aussi éclairé et aussi équitable que M. le maréchal de Castries, j'aurais recueilli quelques fruits de mes veilles et de mes services.

(26) PAGE 540.

A Dieu ne plaise que je veuille parler des véritables religieux! Quand ils n'auraient d'autre mérite dans cette vie que de la passer sans faire de mal, ils seraient respectables aux yeux mêmes de l'incrédulité. Il ne s'agit point ici des hommes vraiment pieux qui ont quitté le monde pour embrasser sans obstacle l'esprit de la religion, mais de ceux qui se revêtent d'un habit consacré par la religion, pour se procurer des richesses et des honneurs dans le monde; de ceux contre lesquels saint Jérôme a tant crié en vain, et qui ont vérifié sa prophétie dans la Palestine et dans l'Égypte, en décréditant la religion par leurs mœurs, leur avarice et leur ambition.

(27) PAGE 541.

On a beau comparer Bossuet et Fenelon, je ne suis pas capable d'apprécier leur mérite; mais le second me paraît bien préférable à son rival. Il a rempli, ce me semble, les deux points de La loi : IL A AIMÉ DIEU ET LES HOMMES.

On ne sera pas fâché de savoir ce que pensait à son sujet Jean-Jacques Rousseau. Un jour, étant allé avec lui me promener au mont Valérien, quand nous fûmes parvenus au sommet de la montagne, nous formâmes le projet de demander à dîner à ses ermites pour notre argent. Nous arrivâmes chez eux un peu avant qu'ils se missent à table, et pendant qu'ils étaient à l'église. Jean-Jacques Rousseau me proposa d'y entrer, et d'y faire notre prière. Les ermites récitaient alors les litanies de la Providence, qui sont très-belles. Après que nous eûmes prié Dieu dans une petite chapelle, et que les ermites se furent acheminés à leur réfectoire, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : « Maintenant « j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : *Quand plusieurs d'entre vous « seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux.* Il « y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme. » Je lui répondis : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. » Il me repartit hors de lui, et les larmes aux yeux : « Oh! si Fénelon vivait, je

« chercherais à être son laquais, pour mériter d'être son valet de cham-
« bre. »

Ayant trouvé, il y a quelque temps, sur le Pont-Neuf, une de ces petites urnes de trois ou quatre sous que vendent les Italiens dans les rues, l'idée me vint d'en ériger dans ma solitude un monument à la mémoire de Jean-Jacques et de Fénelon, à la manière de ceux que les Chinois élèvent à celle de Confucius. Comme il y a deux petits écussons sur cette urne, j'écrivis sur l'un ces mots : « J.-J. ROUSSEAU, » et sur l'autre : « F. FÉNELON. » Je la posai ensuite à six pieds de hauteur, dans un angle de mon cabinet, et je plaçai auprès d'elle cette inscription :

D. O. M.

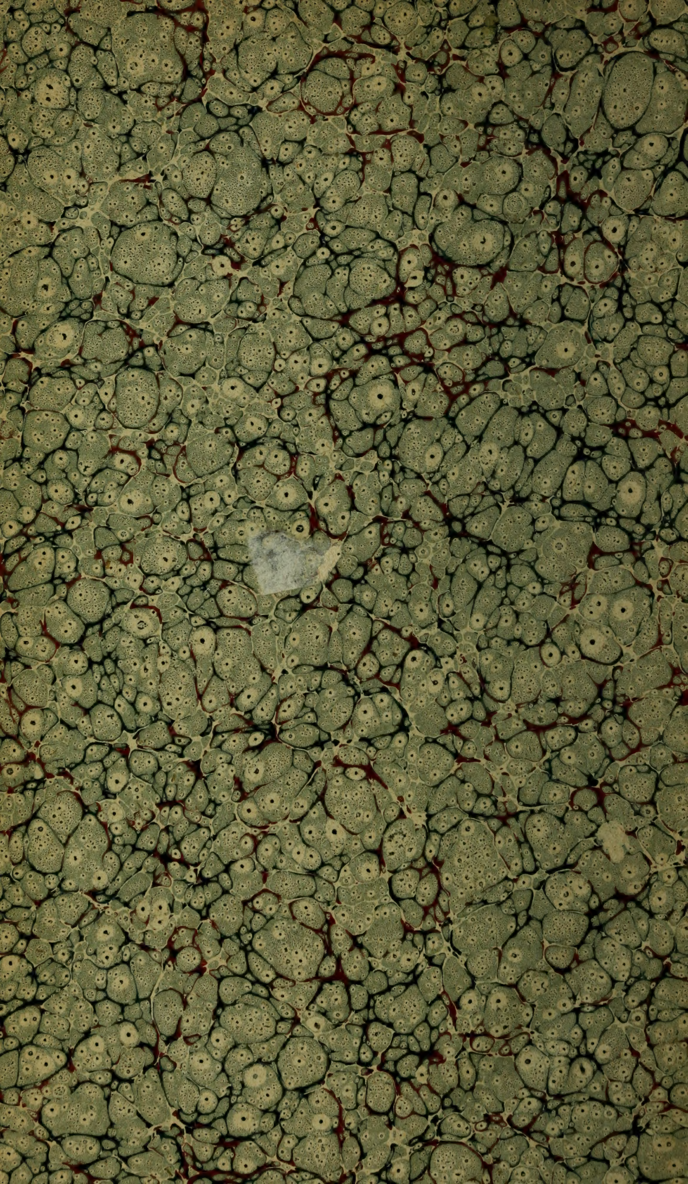
À la gloire durable et pure
De ceux dont le génie éclaira les vertus,
Combattit à la fois l'erreur et les abus,
Et tenta d'amener leur siècle à la nature.
Aux Jean-Jacques Rousseaux, aux François Fénelons,
J'ai dédié ce monument d'argile,
Que j'ai consacré par leurs noms,
Plus augustes que ceux de César et d'Achille.
Ils ne sont point fameux par nos malheurs;
Ils n'ont point, pauvres laboureurs,
Ravi vos bœufs, ni vos javelles;
Bergères, vos amants; nourrissons, vos mamelles,
Rois, les États où vous régnez :
Mais vous les comblerez de gloire,
Si vous donnez à leur mémoire
Les pleurs qu'ils vous ont épargnés.

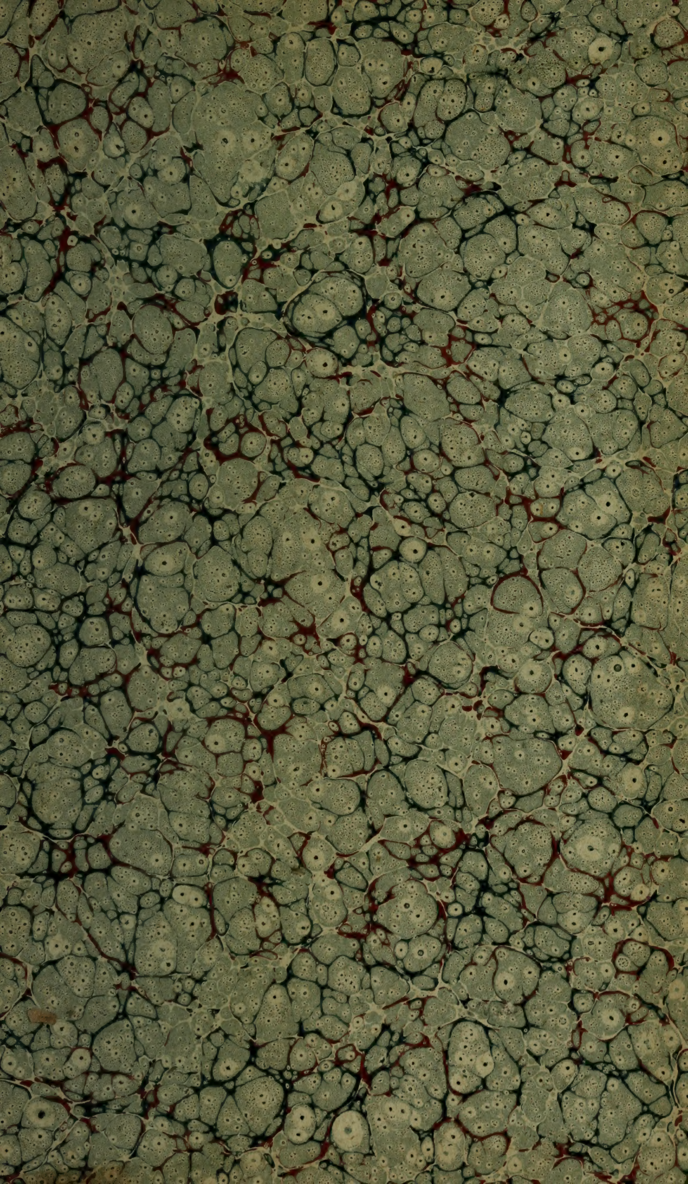
TABLE.

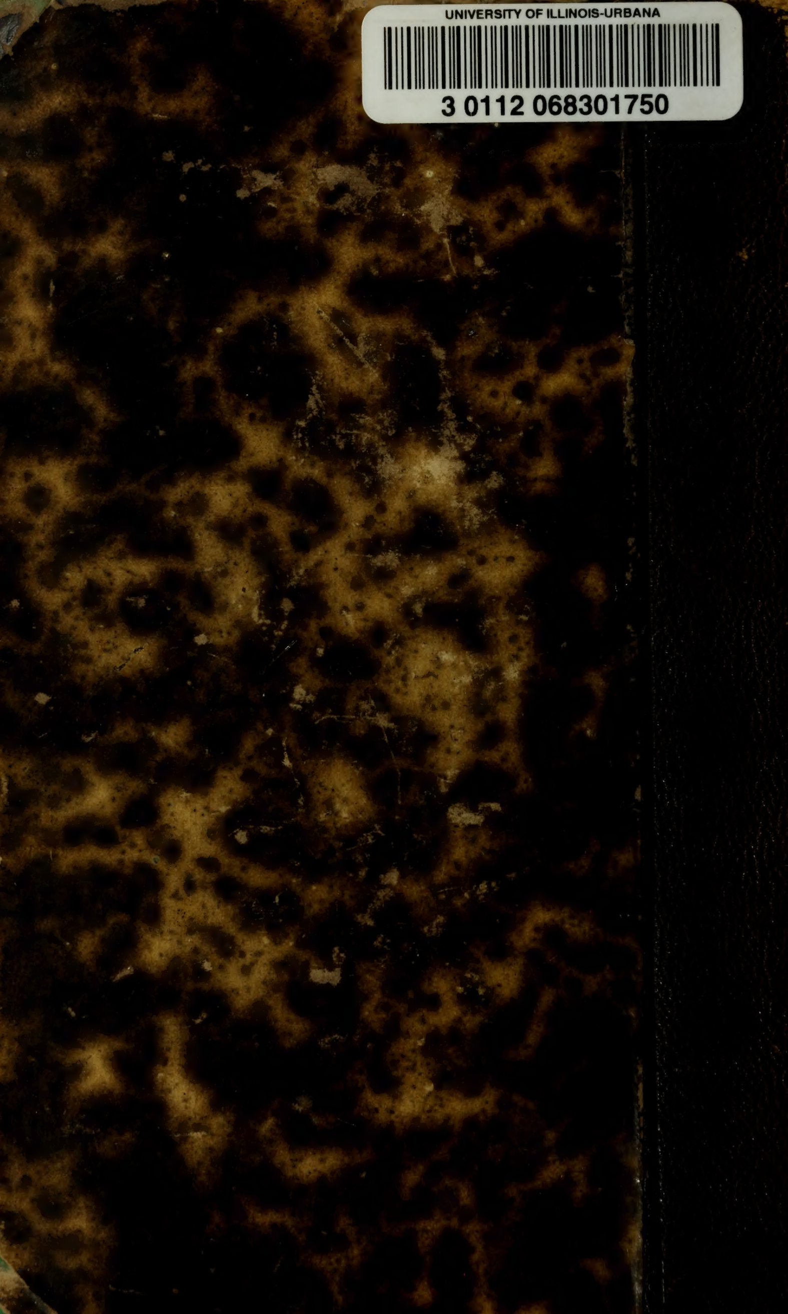
Pages.

ÉTUDES DE LA NATURE.

FIN DE LA TABLE DU TOME II.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 068301750